L'Edda poétique

Textes présentés et traduits
par
Régis Boyer

Fayard

ISBN : 978-2-213-02725-8
© Librairie Arthème Fayard pour la nouvelle édition, 1992.

Avertissement

Ce livre a été écrit il y a vingt-trois ans, et publié voici dix-sept ans. Les difficultés qu'a connues la collection « Le Trésor spirituel de l'humanité » sont responsables de ce décalage. De même que de sa physionomie initiale qui regroupait les textes sacrés en vieux norrois – *Edda poétique* et poèmes apparentés ainsi que quelques extraits de sagas destinés à les éclairer – et une riche collection de poèmes chamaniques recueillis par la regrettée Evelyne Lot-Falck. En dépit de l'évidente qualité de ces derniers documents, un disparate flagrant régnait à l'intérieur d'un volume que n'unifiait vraiment que le mot « Nord ».

Cet ouvrage, intitulé *Les Religions de l'Europe du Nord*, est maintenant épuisé depuis un certain temps et les éditions Arthème Fayard ont décidé de le rééditer, ce dont, évidemment, je me réjouis. D'autant que, sagement, elles ont résolu de dissocier domaine norrois et domaine chamanique proprement dit. Ce qui fait que l'ouvrage que voici ne concernera que l'*Edda poétique*, accompagnée d'un certain nombre d'autres textes, en vers ou en prose, toujours issus de la même culture scandinave ancienne et, ou bien de même facture que les grands poèmes eddiques, ou bien susceptibles de les élucider.

Vingt-trois ans représentent un long laps de temps, surtout à l'époque actuelle. D'une part, si je n'ai pas renoncé à mes prises de positions et théories initiales, j'ai bien entendu eu le loisir d'approfondir et d'améliorer mes connaissances. D'autre part, sous l'énergique impulsion des écoles islandaise, danoise et anglaise surtout, la science des grands textes scandinaves anciens a fait de si considérables progrès qu'en bien des domaines, une révision fondamentale s'imposait. En troisième lieu, j'ai eu la chance de trouver des éditeurs qui ont accepté de publier les résul-

tats de certains de mes travaux concernant directement les sujets traités ici : en priant le lecteur de bien vouloir me pardonner ce manque de modestie qui tient, en fait, à la rareté des publications françaises dans ce secteur de la recherche, je me permets donc de le renvoyer, pour une initiation à l'arrière-plan humain et culturel de l'époque où, sans doute, virent le jour, dans la forme que nous leur connaissons aujourd'hui, les grands poèmes eddiques, à *La Vie religieuse en Islande (1116-1264) d'après la Sturlunga Saga et les Sagas des Évêques*, Paris, Fondation Singer-Polignac, 1979; pour la connaissance des scaldes et de leur art, à *La Poésie scaldique*, Paris, éditions du Porte-Glaive, 1990; pour les sagas, à *Les Sagas islandaises*, Paris, Payot, 3e éd., 1992 (étude) et *Sagas islandaises*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 2e éd., 1991 (textes); pour les Vikings eux-mêmes, à *Les Vikings, histoire et civilisation*, Paris, Plon, 1992; pour la religion scandinave dans son ensemble, à *Yggdrasill. La religion des anciens Scandinaves*, Paris, Payot, 2e éd., 1992; et enfin, pour la magie, à *Le Monde du Double. La magie chez les anciens Scandinaves*, Paris, Berg International, 1986. L'existence de ces ouvrages, dont beaucoup, étant en quelque sorte des travaux de pionniers, doivent être tenus avant tout pour des hypothèses de travail, me dispensera de développements trop étoffés à l'intérieur du présent livre.

Lequel conserve l'allure d'ensemble qu'il avait en 1974. J'ai tenu à maintenir l'essai préliminaire sur le sacré chez les anciens Scandinaves, ainsi que l'organisation générale de l'exposé en trois grandes parties à l'intérieur desquelles sont présentés les grands poèmes eddiques et textes apparentés. La tripartition que j'avais proposée en 1974, pour ne pas correspondre exactement à d'autres modes de présentation reçus (dont celui que j'avais essayé dans *Yggdrasill, op. cit., supra,)* me paraît toujours recevable et, en tout cas, utile dans la perspective où se situe le présent livre. Mais j'ai revu très soigneusement le « tissu conjonctif » de la première édition et considérablement enrichi l'apparat critique. De même, et c'est là que les acquis de la recherche moderne m'ont été précieux, la traduction des textes eux-mêmes et les notes qui les accompagnent ont été réexaminées. De la sorte, si j'ai maintenu l'esprit, la lettre aura été revisitée avec soin.

Ce n'est donc pas une réédition des six cent neuf pages de la version de 1974 que je propose ici, mais bien une refonte. Si l'accès aux textes superbes que nous donna le Nord au Moyen Age s'en trouvait facilité, j'en serais ravi.

La Varenne, le 6 juin 1991

PREMIÈRE PARTIE

Le sacré chez les anciens Scandinaves

Le tout-puissant Destin

Quels que soient les textes envisagés, antiques inscriptions runiques, récits d'historiens latins, fragments de poèmes immémoriaux, *Eddas*, sagas de tous genres – fussent-elles rédigées à l'ère chrétienne scandinave –, formules juridiques, vestiges magiques, partout, toujours s'impose l'originale figure du Destin. Il était au commencement dans l'ébauche des monstres primitifs nés du contact entre chaud et froid, il sera à la fin, à la Consommation du Destin des Puissances *(Ragnarök)*, sans doute préférable à la version Crépuscule des Puissances *(Ragnarøkkr)*, et c'est lui qui fera surgir, parmi les prairies toujours vertes du monde régénéré, les merveilleuses tables d'or – un jeu de hasard, sans doute – que les dieux suprêmes, « re-nés », prisent plus que la bière miellée ou la chair inépuisable du sanglier de la Valhöll. Toute étude de la religion germanique et scandinave qui négligerait ce trait pour se confiner à une description de mythes, à une nomenclature de divinités ou de héros, se condamnerait, par là même, à passer à côté de l'essentiel, c'est-à-dire du sacré : car le sacré chez les anciens Germains, c'est le Destin, le sens du Destin, les innombrables figurations que prend le Destin. Tacite le notait déjà : « Les auspices et les sorts n'ont pas d'observateurs plus attentifs [1]. »

D'un bout à l'autre du domaine germanique résonne la trompette fatidique de Heimdallr qui annonce la fin des temps : nul ne saurait se soustraire aux arrêts des Nornes. Les dieux eux-mêmes sont soumis à leurs lois. Tout est écrit d'avance.

1. *La Germanie*, X, I.

Comme au festin de Balthazar, tout a été compté, pesé, divisé. « Un jour, il faut mourir » : on se prend à imaginer quel trappiste austère a bien pu concevoir, avant le temps, cet univers fatidique dont l'issue, indubitable, est, au mieux, l'éternelle bataille dans le palais aux tuiles d'or dont, un jour, Surtr embrasera les voûtes, au pire les séjours glacés de la hideuse Hel, mi-noire, mi-bleue. Ódinn, le maître de la sagesse et de la science ésotérique, le père des runes et de la poésie, sait qu'il périra, et de quelle façon ; Baldr a fait des rêves prémonitoires, Thórr n'ignore pas que le venin du grand serpent de Midgardr le détruira. Urdr, la Norne qui veille auprès de la source de tout savoir où le grand arbre cosmique, Yggdrasill, plonge ses racines, domine le monde des dieux et des hommes. Dans le ciel du champ de bataille volent les valkyries fatales, messagères d'Ódinn venues prendre leurs proies que guettent les corbeaux de mauvais augure ; en mer, Rán a tendu ses filets où se prendront les marins *feigir* : voués à la mort par le sort ; ici, on ne rêve pas, on est visité en rêve, à l'accusatif *(mik dreymdi)*, et si l'on a vu le cheval funeste à robe grise, couleur de mort, on ne survivra pas. L'âme *(hugr)*, qui est la forme interne *(hamr)* concédée à chaque homme par le Destin, s'est manifestée plusieurs fois à celui qu'elle habite, sous forme de *fylgja*, de *hamingja*, de *spámadr* ou de *draumkona* : dès lors, il connaît que le terme est proche. Demain, il sera tout soudain paralysé, en pleine action, par les lacs de la guerre *(herfjöturr)* ; un étrange sommeil, irrépressible, le clouera sur place, il aura de sinistres visions de sang sur le pain qu'il mange, ou de tête livide articulant d'obscures vaticinations. C'en est fait de lui. A chaque page des textes gnomiques, mythologiques ou héroïques des Germains fait étrangement écho le dernier vers du dialogue de Jésus et de Marie, dans la *Passion* de Jehan Michel : *Accomplir faut les Écritures*. Les affreuses filandières qui tissent sur un métier fait d'ossements, un fer de lance pour navette, les entrailles des hommes tendues par des têtes de morts, arrachent brutalement leur horrible toile. Ici finit l'histoire.

Le dieu suprême

Voilà pourquoi l'on peut disputer pour savoir quel est le dieu suprême, si c'est Ódinn, le parvenu d'origine asiatique, Thórr, bonne brute roussâtre plus prompt de la massue que de la cervelle, ou le couple sensuel Freyr-Freyja, ou cet Alfödur énigmatique : le dieu suprême porte mille noms et cette richesse

lexicale devrait nous avertir. Il s'appelle *audhna, tima, lukka, sköp, happ, gæfa, gifta, heill, forlög, ørlög* : sort, destin. Devant lui, les Ases, les Vanes et les Alfes s'inclinent, créations poétiques avant tout, quand bien même elles remonteraient à d'authentiques traditions guerrières, juridiques ou agraires indo-européennes, quand bien même elles auraient récupéré en passant d'absconses réminiscences chamanistes transmises par les Sames avant qu'ils n'eussent été chassés de la péninsule scandinave par les Germains. Rien n'est plus impur que la religion nordique dans l'état où nous la connaissons : en strates successives, le temps y a déposé les apports de civilisations nombreuses, à jamais enfouies dans la mémoire, et ce sont des clercs chrétiens qui ont consigné la plupart des textes dont nous disposons. Mais les gravures rupestres du Bohuslän, les conjurations de Merseburg et l'*Edda de Snorri* sont d'accord sur un poin' plus haut que les dieux et les mythes, plus fort que le temps et la mort à laquelle il préside, se dresse le Destin. Nulle part cette obsession n'éclate mieux que dans le complexe *Edda héroïque-Völsunga Saga-Nibelungenlied* : il ne s'y trouve pas un seul personnage important qui ne connaisse d'avance son lot, tout a été annoncé dans le détail, tout se réalisera dans le détail. Si l'on s'en tenait à une vue plate des choses, toute la religion des Germains apparaîtrait d'une absurdité énorme, écrasante. Les dieux et les hommes ? Des fourmis qui s'en vont stupidement vers un terme inexorable qu'ils connaissent parfaitement, dont ils savent par cœur le chemin d'accès et les errements. A quoi bon vivre ? Un franc nihilisme ne vaudrait-il pas mieux ?

Une fureur de vivre

Or c'est ici la merveille : tout l'univers germanique répond violemment non. Une fureur de vivre habite les êtres que nous allons découvrir. L'esprit de la lutte *(víghugr)* est sur eux. La lâcheté est infâme, le suicide, inconnu, le scepticisme, méprisable. Le thème aux variantes sans nombre du *Bjarkamál* hante cette littérature : il faut quitter la vie, voici la voix d'Ódinn, voici les valkyries qui m'appellent à mon destin, réveillez-vous, réveillez-vous, valeureux compagnons d'armes, luttons !

Pourquoi ? C'est que le Destin est sacré. Il n'est pas de plus haute valeur. Et si l'on ne peut donner sa vie pour le sacré, vaut-il la peine de vivre ? Ou, plus exactement, si la vie peut être si passionnante, n'est-ce pas parce qu'elle est ce champ clos qui nous a été donné pour y faire chanter, éclater le sacré ?

Car le Destin s'incarne, le sacré se dépose en chaque homme. Nous accédons ici à la caractéristique la plus originale, la plus étonnamment moderne du paganisme germanique : l'homme ne subit pas son sort, il n'assiste pas à son destin en spectateur intéressé mais étranger, il lui est donné de l'accepter et de l'accomplir – de le prendre en charge, à son compte.

Valeur nouménale individuelle du Destin

On a longtemps cru que les Scandinaves, dans les siècles qui précédèrent la conversion au christianisme – VIIIe et IXe siècles –, avaient atteint une sorte d'irréligion, de scepticisme ou d'indifférence qui serait allée à l'encontre de ce qui vient d'être dit d'eux. Cela tenait à une phrase qui se rencontre souvent dans les textes : *Hann blôtadi ekki, hann trûdi á sínn eiginn mátt ok megin* (« Il ne sacrifiait pas aux dieux, il croyait en sa propre force et capacité de chance »). Il y avait là, semblait-il, une attitude fort inhabituelle au Moyen Age où l'on avait voulu voir un trait exceptionnel, digne de peuplades que les « philosophes » du XVIIIe siècle français considéraient comme les régénératrices de l'Occident. Les recherches récentes de savants suédois, Folke Ström et Henrik Ljungberg en particulier, ont établi qu'une telle interprétation ne reposait sur rien. Et comme nous sommes ici au cœur du problème, il vaut la peine de s'y arrêter.

Les divinités du Destin

Les anciens Germains pensaient que les divinités du Destin présidaient à la naissance de tout être humain, soit en la personne des Nornes elles-mêmes, soit sous la forme de Dises (*dísir*, hindou *dhisanas*) qui, de divinités de la fécondité qu'elles ont dû être aux origines indo-iraniennes, en étaient venues en quelque sorte à dédoubler les Nornes. Le culte populaire chrétien des trois Marie, encore attesté au XXe siècle, assistant à la délivrance des femmes en couches, en est une survivance. Ces divinités fatidiques et tutélaires non seulement façonnaient le destin de l'homme qui venait de naître (verbe *skapa* : façonner, d'où le mot *sköp* : destinée, ce qui a été façonné), mais encore, mais surtout insufflaient en lui une sorte d'énergie vitale, une sorte de puissance propre qui serait désormais sa marque individuelle inaliénable, la coloration originale

de sa personnalité. Cela s'appelait *máttr*: puissance, force interne, littéralement: mesure de ce dont on est capable, et *megin*: aptitude à pouvoir et précisément capacité de chance. Il existait des épithètes explicatives, en relation avec ces notions; l'individu devenait *frídsæll*, apte à posséder la paix, et *sigrsæll*, capable de remporter la victoire. Envisagés non plus de façon objective, comme nous venons de le faire, mais subjectivement, c'est-à-dire par l'homme lui-même qui en était le dépositaire, ces concepts s'appelaient *gæfa* ou *gifta* – termes dérivant tous deux du verbe *gefa*: donner, et signifiant par conséquent « ce qui m'a été donné » –, mots qui traduisent tous deux notre idée de chance, mais avec une nuance importante que nous étudierons tout à l'heure.

Ce qu'il faut retenir pour l'instant, c'est que ce dépôt initial, cette dotation première, était la façon dont le Destin entendait que l'individu participerait au sacré. Cette opération de caractère magique instituait désormais une relation étroite entre l'enfant qui venait de naître et le monde des dieux dominé par le Destin. Il venait d'être pourvu d'une force immanente habitant aussi bien les éléments cosmiques que l'univers divin, il venait d'être associé au sacré. Voilà aussi pourquoi l'on déposait un instant le nouveau-né sur la terre, afin qu'il bénéficie de la force de la divinité tellurique, et pourquoi on l'élevait dans un geste d'offrande vers le ciel des Ases tandis qu'il était aspergé d'eau *(ausa vatni)*. Il fallait que toute la nature visible et invisible entrât en communion avec le nouvel être. Il était littéralement sacralisé. Plus tard, après la christianisation, les Germains ne feront aucune difficulté pour adopter le baptême: ils connaissaient de longtemps cette manière symbolique de participer à l'Esprit. On notera bien que les hommes n'avaient pas l'apanage de cet attribut: les Ases en bénéficiaient de même *(ásmegin)* ainsi que les astres *(sólarmegin)* et la terre elle-même *(jardar megin)*. L'analogie de la notion avec celle de grâce chrétienne a quelque chose d'étrange: le Germain avait accès au noumène, il n'était pas écrasé par un *fatum* inexorable et méchant, il lui était donné d'y participer. Son corps était le réceptacle de cette force, sa vie s'en trouvait magnifiée. Sans aucun doute est-ce là le fondement de son orgueil, de son sens intransigeant de l'honneur, de son ambition, de son mépris des faibles: il était habité. Il n'avait pas connaissance, bien entendu, mais conscience de son destin, ou, plus exactement, il savait qu'il n'était pas seul.

La participation de l'individu à son destin

Voici également pourquoi les rois étaient sacrés en leur personne. Puisque rois ou parce que rois, ils bénéficiaient d'un *megin* particulier dont la force se manifestait à leur capacité de victoire et, d'une façon qui ne semble curieuse qu'à première vue, au retentissement que leur avènement pouvait avoir sur les éléments naturels. Leur *máttr ok megin* devait naturellement se traduire par la paix et aussi par la fécondité de la terre et la clémence des saisons : puisqu'ils étaient de connivence avec les éléments cosmiques, il était normal que leur règne coïncidât avec d'excellentes saisons. Ils étaient rois « *til árs ok fridar* », pour une année féconde et pour la paix. S'il n'en était rien, si les catastrophes naturelles et politiques suivaient leur intronisation, on les sacrifiait rituellement, ils n'avaient pas le *máttr ok megin* voulu.

Dans un livre fondamental, *Das Heilige im Germanischen*, Walter Baetke a bien fait valoir ce rapport essentiel de cause à effet : *vígja*, c'est, étymologiquement, con-sacrer, associer au destin. Le surnaturel et le naturel s'interpénètrent ainsi : le *hofgodi* ou prêtre du temple ne tire pas son autorité d'une science ésotérique ou d'une initiation spéciale en dépit du dieu-chaman Ódinn, il est seulement celui qui invite la communauté réunie dans le temple, autour de l'anneau des serments, près du vaisseau contenant le sang sacrificiel, à connaître des arrêts du sort. Le sacré chez les anciens Germains, c'est toujours une épiphanie. Mais une épiphanie du Destin, non une théophanie. L'extrême abondance des tournures impersonnelles dans le germanique ancien et dans la langue norroise témoigne de cette omniprésence. On ne dit pas : il eut un enfant, mais *honum vard barn audit*, il lui fut donné, échu d'avoir un enfant ; pas : il s'assit près de Björgólfr, mais *hann hlaut at sitja hjá Björgólfi*, il lui fut échu de s'asseoir près de Björgólfr (verbe *hljóta* : se voir assigner quelque chose par le sort). Comme si tout, en dernière instance, remontait à ce pouvoir suprême. Et l'on pourrait multiplier indéfiniment les exemples. Nous venons de parler du verbe *hljóta* : le vase sacrificiel s'appelait *hlautbolli*, les rameaux sacrificiels que l'on trempait dans le sang pour en asperger les assistants, *hlautteinnar*. Le juge ultime est toujours le Destin.

Car nous voici ramenés au fatalisme que nous cherchions à éviter. Si tout est ainsi écrit, voulu d'avance, à quoi bon lutter ?

Sigurdr ayant appris de Grípir ce qu'il en serait de sa vie, pourquoi donc s'applique-t-il à courir vers son terme funeste? La question n'a de sens que selon une perspective rationaliste, une prise de conscience positiviste des choses. Or, ici, nous sommes au-delà de la raison et de l'empirisme : nous sommes exactement dans le domaine du sacré.

Prendre le Destin en charge, ou vénérer le sacré vivant en soi

De tout ce qui vient d'être dit, on aura déduit sans peine que le sentiment de mépris pour soi-même était inconnu des Germains. C'eût été une manière de sacrilège, puisque chacun était le dépositaire de cette force de vie, de cette capacité de chance qu'était l'*eiginn máttr ok megin.* Au sens religieux du terme, l'homme était possédé du Destin. Par une conséquence toute naturelle, exceptionnellement conscient de son destin, il se veut un destin exceptionnel : toute la grandeur – et toute la faiblesse – du Germain païen est là. Suivons cette progression : l'Être à l'état pur, c'est le Destin ; il est donné à chaque individu de participer à cet être dès sa naissance ; il n'y a donc pas de solution de continuité radicale entre l'Être et l'individu. Lorsque l'Islandais dit : *svá segir hugr mér* (« J'ai le sentiment, le pressentiment que, ma conscience me dit que »), il sait bien que ce n'est pas exactement lui qui parle, mais cette force en lui qui anime ses reins et son cœur. Il y a quelque chose en lui qui est sacré ou qui témoigne du sacré, c'est cela qui l'incite à s'accepter lui-même, qui le rend digne de vivre et qui rend la vie digne de lui. Tel est le fondement de son courage, et aussi de son honneur.

L'appartenance à un monde transcendant

Il revient donc à l'individu de manifester à son tour cette appartenance au monde du transcendant, de faire valoir cette dignité : c'est cela qu'il appelle son honneur, avec une richesse de lexique aussi grande qu'en ce qui concerne le Destin *(heidr, sómi, virding, metord, tírr, ordstir, frægd, sæmd)*. Si le sacré vit en l'homme, celui-ci en est rendu éminent. Mais il importe que nul n'en ignore. De cela découlent deux conséquences capitales :

a) la dignité de l'homme, sa grandeur seront d'accomplir sa destinée, de l'incarner volontairement, de la prendre en charge ;

b) il n'y a pas de solitaire : la mesure de cet accomplissement se prend au regard d'autrui, dont le témoignage a force de consécration publique.
Il faut développer chacun de ces deux points.

Nous reviendrons à la notion de *gæfa-gifta* que nous évoquions plus haut. C'est ce que le Destin a concédé à l'homme, son lot, dirions-nous. Il faut remarquer que cette capacité est individuelle, elle ne s'étend pas à la famille ou au clan. Ensuite, qu'elle n'est pas acquise une fois pour toutes : le *gæfumadr*, l'homme qui a la *gæfa*, est susceptible de la perdre s'il a dérogé, et inversement, à force de courage, l'*ógæfumadr*, celui qui n'a pas eu la *gæfa*, est capable de l'acquérir. Nous possédons même, avec la saga de Hrafnkell prêtre de Freyr, un bel exemple, littéraire à souhait il est vrai, de *gæfumadr* qui a déchu, puis qui a su retrouver par son énergie sa fortune première. Ici, à qui ose entreprendre il n'est rien d'impossible. Voici donc la notion de destin individualisée et prise en charge. Le Germain n'a pas choisi d'être tel qu'il est. Mais il lui appartient : 1) de connaître ce qu'il est, 2) de l'accepter sans barguigner, 3) de l'assumer. Dans cette série de verbes tient toute la grandeur épique de l'univers héroïque germanique ou nordique. Notion grandiose, d'un caractère tragique évident. Ce qui fait la grandeur de l'homme, ce n'est pas une révolte, romantique et vaine, contre le sort : c'est de s'en faire l'artisan volontaire, lucide, conscient. Alors, les perspectives se renversent. Il n'y a plus de victimes de la fatalité. Si l'homme assume sa *gæfa*, le voici *gæfumadr*, cela se sent, cela se sait, c'est un chef, il vaincra. S'il la refuse, c'est une épave, consciente de l'être en général. Évidemment, on ne saurait trop mettre en garde contre les défauts du système : d'abord, cette espèce d'injustice sociale, nettement exprimée par la *Rígsthula* que l'on lira dans les pages qui suivent et qui distingue la race des chefs de celle des hommes libres, puis de celle des esclaves, et qui fonde ainsi une discrimination en soi odieuse entre ceux auxquels le Destin s'intéresse et ceux qu'il dédaigne.

Force et volupté

Ensuite, la politique de la force et l'exaltation excessive de la volonté qui, nous en avons fait naguère encore la triste expérience, sont les éternelles tentations germaniques. Mais, ces réserves nécessaires faites, les valeurs d'énergie, de dynamisme

et de courage que suppose une telle vision de la vie sont éclatantes. Comme on dit en langage chrétien que les martyrs sont les témoins de Dieu, on peut affirmer que le *gæfumadr* est le témoin du Destin : il vit pour en affirmer le caractère sacré. Et s'il échoue, ce n'est pas seulement sa propre personne qu'il dégrade par là, c'est cette part de sacré qu'il renie. Aussi n'a-t-on pas le droit d'échouer dans ce monde : ici, la fin justifie les moyens tout comme, trop souvent, la force prime le droit. Autres failles... A vrai dire, je n'ai pas l'intention de faire le procès de cette attitude, mais il faut tout de même mettre en garde, en passant, contre les excès d'un certain wagnérisme qui passe rapidement de Bayreuth à Nuremberg. Sur ce point, les sagas islandaises sont suffisamment éloquentes, quand bien même nous aurions la certitude qu'elles ont été écrites en plein XIIIe siècle, trois cents ans après la conversion de l'île. L'héroïsme, c'est d'avoir atteint son but, par tous les moyens, quels qu'ils soient, malgré toutes les épreuves, en dépit de tout code civique ou religieux si c'est nécessaire.

L'appréciation d'autrui

Pourtant, un autre trait curieux doit ici nous arrêter. L'homme n'est pas grand pour lui-même : il faut que ses actes soient connus. L'accomplissement du Destin doit prendre la forme, exactement, d'une manifestation. Quand les *Hávamál* disent que l'on est seul avec soi, ils veulent signifier que l'on est seul juge, en dernière instance, des motifs et de la valeur de ses actes, mais il en va de l'honneur germanique comme de la poésie pour la Pléiade : il doit voler par la bouche d'autrui sinon il ne signifie rien. Plus souvent encore que le mot honneur reviennent la réputation, le renom, l'estime. C'est au jugement de ses pairs que l'homme se connaît grand. On imagine difficilement la chose, mais la lecture des poèmes gnomiques de l'*Edda* et surtout celle des sagas en convainquent immédiatement : la capacité de chance de l'individu passe par l'appréciation d'autrui, il lui faut cette consécration. Tout meurt, disent les *Hávamál* dans leurs deux strophes les plus célèbres, les plus citées aussi, biens, argent, famille et toi-même, mais la réputation ne périt jamais. La justification de cette attitude est aisée si l'on a suivi notre raisonnement. Le sacré, c'est ce qui inspire une profonde vénération, disent les dictionnaires. La forme sociale qu'elle prend chez les anciens Germains, c'est l'estime; l'un des mots qui signifient réputation en langue norroise se dit

ordstir, littéralement, agitation de paroles! Reprenons encore une fois notre dialectique : l'homme s'est fait de lui-même une idée qui est la traduction de son destin, il va chercher toute sa vie durant à la manifester par ses actes; il aura atteint son but si cette idée est reconnue d'un commun accord par ses contemporains. La société est le champ clos où se fait la réputation d'un homme, c'est-à-dire où s'avère la forme de son destin.

Au milieu du XIIIe siècle encore, on voit un tout jeune homme menacé de mort imminente se lamenter parce que nulle saga n'adviendra de lui *(Thorgils Saga skarda)*, et quelques années plus tôt, deux frères refuser de capituler sans combattre contre une trentaine d'adversaires, parce que, sans cela, ils ne seraient pas dignes de donner lieu à légende *(Islendinga Saga)*. De même que le roi, parce qu'il est roi, a été doté d'une destinée exceptionnelle qu'il *doit* traduire par ses victoires et par la prospérité de son peuple, de même le vrai Germain, parce qu'il participe du sacré, est tenu de vérifier ce privilège par ses actes. J'en donnerai un exemple d'autant plus convaincant qu'il est plus tardif : il sort de la très brève *Svínfellinga Saga*, écrite à la fin du XIIIe siècle, sans aucun doute par un clerc islandais chrétien. L'action se passe dans l'Est de l'île. Le maître de la région est un important *bôndi,* Ormr. Sa sœur a épousé un certain Ögmundr qui partage avec Ormr la suprématie dans ce district. Les deux hommes sont parvenus à vivre en bonne intelligence, à tel point qu'Ögmundr a accepté de prendre chez lui pour l'élever, suprême honneur dans ce milieu, le fils cadet d'Ormr, Gudmundr. Ormr a aussi un autre fils, Sæmundr, un ambitieux, un *gæfumadr,* qui promet d'être un grand chef, c'est-à-dire que, selon la terminologie reçue, il est tyrannique, injuste, difficile à traiter, mais ambitieux. Ormr mort, Sæmundr qui est son fils aîné reprend son autorité et manifeste tout de suite ses prétentions en faisant de mauvaises querelles à Ögmundr. Les choses vont leur train et Sæmundr parvient à faire légalement condamner Ögmundr par l'*althing*, ce qui représente un affront évident et ressenti comme tel par tout le monde. Comme toutes les sagas, celle-ci est émaillée des expressions *mæltist vel, ílla* : on parla bien, mal de telle et telle chose. Pour l'heure, on parle mal d'Ögmundr. Cela n'est pas supportable. L'échec, rappelons-le, c'est la négation de soi. Contre toutes les lois, contre la famille, puisque Sæmundr est le neveu d'Ögmundr, contre l'affection même, car Ögmundr chérit Gudmundr, le frère de Sæmundr, contre l'Église qui lui prodigue de bons conseils et s'interpose à plusieurs reprises, Ögmundr, toute foi jurée, toute

trêve faite, toute paix conclue, fera surprendre les deux jeunes hommes et les fera décapiter : les deux, car en laisser un en vie signifierait signer son propre acte de décès, puisque le survivant n'aurait de cesse que son frère ne soit vengé. Au cours d'une scène poignante à cause de son laconisme, Gudmundr qui va être exécuté regarde son père adoptif et lui dit : « Il serait bon de vivre encore, parrain. » Mais Ögmundr, bien que rouge comme sang et profondément affecté – les détails de ce genre sont généralement tenus pour des faiblesses par les auteurs de sagas qui les omettent –, répond : « Je ne le peux pas, fils. Tu dois mourir. » Sans doute Ögmundr sera-t-il condamné, ses biens saisis, lui-même exilé. N'importe, il a sauvé son honneur et sa réputation. On parlera de lui en bien. Il ne pouvait céder. De tels traits nous semblent à bon droit barbares, mais il faut s'efforcer de les comprendre, à défaut de pouvoir les admettre. L'offense que représentent, pour Ögmundr, les agissements de Sæmundr, dépasse infiniment le cadre étroit de sa personne. Je tiens que c'est ce dépôt sacré que le Destin a mis en lui, qui fait donc sa valeur et dont il a su se montrer digne en devenant un grand chef, qui est atteint par les exactions de Sæmundr. L'insulte faite à Ögmundr est un affront subi par la part sacrée de sa personne : crime inexpiable. Frapper un prêtre est un sacrilège puisqu'il représente Dieu. Attenter à l'honneur germanique est un sacrilège, puisque l'homme est l'incarnation, partielle et provisoire, sans doute, mais vivante du Destin.

Honte : reniement du sacré; vengeance : restauration du sacré

Nous comprenons maintenant pourquoi l'on a pu dire que la civilisation germanique était une civilisation de la honte. Ici, il faut être grand ou n'être pas, c'est-à-dire n'être pas considéré parmi ceux qui comptent. Je ne sais si c'est par hasard que le mot honte : *skömm* est morphologiquement en rapport étroit avec l'adjectif court : *skammr*, mais la coïncidence est intéressante. Qui est bafoué est, en vérité, diminué. On ne peut vivre dans la honte, disent les *Eddas*. « Et si je suis tué, dit un solitaire, qui vengera ma honte ? » La honte, on le voit, ce n'était pas seulement d'avoir manqué à soi-même, c'était surtout d'avoir déchu envers le sacré. Je ne dis pas que les héros germaniques avaient une claire conscience de ce sentiment, mais il est incontestable qu'il régnait à l'état diffus. J'en vois la trace nette, vers 1260, dans la réflexion du *jarl* Gizurr Thorvaldsson alors

qu'il vient d'échapper à la mort et que l'un de ses parents l'en félicite : « Songe, lui dit Gizurr, quelle brèche eût été faite dans notre famille si j'en avait été retranché. » Orgueil? Certainement, orgueil germanique, monolithique, cassant, mais, j'aime à le croire, fondé sur autre chose que la complaisance envers soi-même : orgueil de l'élu, peut-être? On prendra garde, dans les pages qui suivent, à l'étrange poème qui s'intitule *Lokasenna* (Sarcasmes de Loki), poème composite à souhait, décadent à plus d'un titre mais singulièrement révélateur. Alors que tous les Ases sont réunis chez Aegir pour festoyer, Loki, ici envisagé comme l'Esprit du Mal, qui n'a pas été invité, surgit et se met à insulter l'une après l'autre toutes les divinités présentes. Personne n'échappe à ses banderilles, l'un se voit reprocher sa couardise, l'autre ses mœurs dissolues, le troisième, sa prétention, etc. Chose curieuse et qui prouverait, s'il en était besoin, que cette œuvre est de rédaction tardive, les dieux se justifient, protestent contre la calomnie, accusent à leur tour. De même que dans le *Hárbardsljód*, il y a là un trait homérique – le combat d'épithètes! – qui surprend.

Le sacrilège du doute

Mais le point sur lequel je veux attirer l'attention concerne Thórr : il n'est pas présent alors que Loki multiplie les invectives auxquelles Ódinn lui-même n'échappe pas. La situation devenant intolérable, les dieux se décident enfin à invoquer Thórr qui apparaît aussitôt porté par le tonnerre. Bien entendu, il se fait insulter à son tour. Mais prenons garde à ses réactions : elles peuvent paraître à première vue du dernier barbare. Tout ce qu'il sait répondre, c'est : « Tais-toi, je vais te fracasser la tête de mon marteau », là où les autres Ases avaient essayé de renvoyer la balle à Loki. Mais il importe de comprendre que le marteau de Thórr tout comme ses gants ou sa ceinture de force sont autant de figures symboliques de sa *máttr ok megin.* Un autre texte spécifie clairement, d'ailleurs, qu'en une occasion au moins, lors de ses tentatives de combat contre le géant Skrymir, Thórr a momentanément perdu cette force. Pour revenir au *Lokasenna* : quand Thórr annonce à Loki que, pour toute réponse, il va faire intervenir son marteau, emblème de la foudre, il signifie sans équivoque, et que c'est en cela que sa dignité est atteinte, et que c'est par cela qu'elle sera restaurée.

Autrement dit, les grossièretés de Loki sont insupportables parce qu'elles portent ombrage à ce qu'il y a de plus sacré en Thórr et la honte qui s'ensuit ne sera lavée que par l'exercice de ce pouvoir sacré. Quand Thórr s'entend rappeler qu'une fois dans sa vie il a tremblé de peur, il comprend, tout comme nous, qu'une fois dans sa vie il a douté de ses ressources sacrées. Il *a douté*, tout simplement. Voilà le sacrilège. Voilà aussi pourquoi les satires de Loki sont inexpiables. Loki aurait eu le droit de se moquer de la figure grossière du dieu ou de son accoutrement rustique, comme fait Hárbardr-Ódinn dans le *Hárbardsljód*. Mais il a outrepassé les limites permises en évoquant la peur, et donc la honte, de l'Ase.

L'homosexualité, une insulte

Je crois que l'on peut rapprocher le fait d'un autre ordre d'idées : les Germains ne pardonnaient pas les insultes d'homosexualité ; la suprême injure *(ragr)*, s'adresse à l'homosexuel qui joue le rôle passif, et d'autre part, toute femme surprise à s'habiller en homme encourait les pires châtiments. La chose est claire : dans un cas comme dans l'autre, c'est manquer à sa nature, c'est déshonorer le principe même de son existence. On pourrait dire que la honte, c'est d'abord de manquer de fidélité à soi-même, c'est-à-dire à ce que le Destin a déposé en nous. Comprend-on que le scepticisme ne pouvait faire partie des catégories mentales des Germains ? « Tu devrais prendre des témoins de ce qui vient de t'arriver », fait-on remarquer à un chef islandais du XIII[e] siècle qui vient d'être insulté. « Les témoins que je prendrais ne vaudraient pas les témoignages que je porterai moi-même », répond-il. Ici, on ne peut pas s'être trompé : ce serait trahir. Il existait chez les anciens Scandinaves un curieux jeu : le *mannjafnadr*. Cela se pratiquait à deux, chacun se choisissant un champion, vivant ou mort, parmi les héros ou les personnalités en renom, chacun s'efforçant de démontrer la supériorité évidente de son propre champion sur l'autre. Dans pratiquement tous les cas que nous connaissons de ce divertissement sans innocence, la conclusion était un meurtre, celui qui ne parvenait pas à imposer le bien-fondé de son choix se tirant d'affaire par un bon coup de hache. C'est qu'il n'était pas possible de ne pas avoir raison. Encore moins de le reconnaître publiquement.

La vengeance sanglante

Si, donc, honte était subie, il n'y avait qu'une seule issue possible, la vengeance, et, en général, la vengeance sanglante. Ici, point de délicatesse. Les moyens, dans leur ensemble, importent assez peu, c'est le résultat qui compte. Par exemple, il n'est pas infamant d'attaquer en supériorité écrasante de nombre, ou par surprise, ou en dépit des accords conclus. « Tu dois mourir » : le cri résonne dans tout cet univers. Peu importe que le temps passe, que des années séparent l'opprobre de son rachat par le sang. Le chant de Völundr insiste assez sur la patience de Völundr, sur sa perfidie. Si, selon un vieux proverbe norrois, les nuits qui suivent immédiatement le crime sont celles où la soif de vengeance est la plus ardente, on ne perd rien à attendre, de toute façon. L'exécution sera mûrie, distillée, raffinée et Gudrún faisant monter en coupes d'or les crânes de ses deux enfants en témoigne aussi bien que Völundr. En pleine ère chrétienne, cela nous vaut encore d'aberrantes confusions. Après une expédition barbare contre un évêque, au cours de laquelle on a violenté un cadavre et châtré deux prêtres, un scalde exulte : le chef a vengé son honneur, Christ assure vaillance et victoire !

Remarquons-le bien : tous les poèmes héroïques que nous allons lire sont des récits de vengeances ; j'irai plus loin : ce n'est pas par hasard que les poèmes gnomiques des *Eddas* sont généralement conçus sous forme de dialogue, de joute, et que le perdant paie sa défaite de sa vie. Battu, il a perdu sa raison de vivre, et, pour reprendre une idée que nous avons déjà lancée, il est désacralisé. *Væ victis* ! Qu'il se venge, il retrouve intact en lui ce qui faisait sa valeur, le rendait unique et exceptionnel. Il a restauré le sacré en lui. Voilà pourquoi, paradoxalement mais seulement en apparence, la vie humaine a tant et si peu de prix. Elle a tant de prix parce qu'elle ne s'appartient pas à elle-même : le Destin en dispose au sens exact de ce dernier verbe, il l'a arrangée pour qu'elle témoigne de lui. C'est ainsi et non autrement qu'il faut parler de l'individualisme germanique, foncièrement irréductible au nôtre. L'homme a droit au respect parce qu'il est hanté. Il va. C'est une force qui marche. S'il s'est arrêté, il a failli. On ne torturait pas chez les anciens Germains : cette dérision n'avait rien à voir avec l'attention passionnée que l'on apportait à la force de vie (*livskraft,* disent encore les Suédois) déposée en un être ; quand la pratique est mentionnée

dans nos textes, nous pouvons être certains qu'il s'agit de contaminations récentes. On tuait. La perte de la vie de l'adversaire assurait assez de la précellence du vainqueur. C'est la vie qui est meilleure que tout, répètent inlassablement les *Hávamál,* celui qui boite peut encore garder les vaches, l'aveugle sait se servir de ses bras, « au vivant la vache ». Tant que le cœur veille, ce lien entre l'homme et le transcendant subsiste. Il y a un détail difficile à interpréter dans la *Saga de Njáll* : après la mort de Njáll et de ses fils, Ámundi, qui est aveugle, se fait conduire dans la demeure de l'un des meurtriers de sa famille. Il se fait indiquer l'emplacement où se trouve son ennemi. Et voici qu'il recouvre soudainement la vue, juste assez longtemps pour avoir la possibilité d'empoigner une arme et d'occire l'assassin. Après quoi il retourne à sa nuit et sort tout en chantant un cantique d'action de grâces à Dieu, car il est chrétien. Cela se passe, il est vrai, aux premiers temps du christianisme en Islande. Il n'importe : c'est la détermination d'Ámundi qui fait sa grandeur. Il ne se peut pas qu'il ne se venge pas, comme dit une autre saga. Sans cela, ce serait vraiment une épave (*auvirdi* : qu'il est tout à fait impossible d'estimer).

Le proscrit est désacralisé

La confusion des éthiques chrétienne et païenne ici en dit long sur la profondeur de l'implantation du sens du sacré chez les anciens Germains. Le Dieu d'amour évangélique a fait place ici au Dieu vengeur de l'Ancien Testament, ou bien à l'éthique germanique de la honte. Certes, la vie humaine a un prix infini puisqu'elle est le temps qui nous a été donné pour que nous y fassions vivre le sacré. Mais en même temps, comme elle n'a pas d'autre sens que celui-là, la perdre n'a pas d'importance si elle a d'abord servi à le manifester. C'est la raison pour laquelle la législation ne prévoyait pas la peine de mort, mais la remplaçait par le bannissement et par la proscription. Très exactement, la vie d'un condamné ne vaut plus rien, si peu en tout cas qu'elle ne mérite même pas qu'on la retranche. Le proscrit est exclu de la communauté : il a été désacralisé par consentement commun. A peine, désormais, si c'est encore un homme. On le traitait de loup *(vargr)* ou d'homme des bois *(skógarmadr).* Un peu comme les choses se passeront pour l'excommunication chrétienne, on n'avait le droit ni de l'héberger, ni de lui donner les moyens de s'enfuir, ni de l'aider matériellement, ni même d'avoir commerce avec lui. Comprenons : il était vidé de son

sens, de sa raison d'être. Déchu. Le thème ne deviendra romantique que dans des textes tardifs – la saga de Gísli Súrsson ou celle de Grettir. Initialement, il semble bien que, pour la société, le *skógarmadr* ait parfaitement perdu tout intérêt. Dans une de leurs plus belles strophes, les *Hávamál* lamentent sur le compte du solitaire, celui qui n'a pas d'ami : pourquoi vivrait-il longtemps? conclut la strophe. Je proposerais volontiers que l'on prît « solitaire » au sens extrême : non seulement celui qui ne fréquente pas les hommes, mais aussi celui qui s'est coupé du transcendant, qui n'entretient plus de relations avec le sacré. Et de celui-là, il est vrai que l'on peut dire qu'il n'a plus aucune raison de survivre. C'est un trait que Wagner avait parfaitement compris : la véritable solitude n'est pas seulement physique, elle est encore plus morale et religieuse.

On prendra ici à la lettre les paroles de Brynhildr mourante. Elle a perdu sans le vouloir et sans le savoir son honneur, à cause de ce serment qu'elle a fait et que ni elle ni Sigurdr n'ont pu tenir; conformément à ce que nous venons de dire, elle n'a eu de cesse qu'elle ne se soit vengée, mais, ce faisant, elle a perdu son unique amour. Son cas est particulièrement complexe puisqu'elle n'a jamais été volontairement la cause du malheur. Il a fallu les charmes de Grimhildr et les sarcasmes de Gudrún. Mais voire. Elle annonce une autre Gudrún, celle de la *Laxdœla Saga* qui confesse au moment de mourir qu'elle a le plus fait souffrir celui qu'elle aimait le plus. Ce que Brynhildr ne peut pardonner à personne, et à Sigurdr particulièrement, c'est d'avoir été couverte de honte par la force des choses. Nous avons donc affaire ici à une sorte de retournement du Destin contre lui-même ou plutôt à un désaccord fondamental entre ses arrêts. (Mais il faut dire que l'on peut résoudre facilement tout cela : Brynhildr a désobéi à Ódinn, avant même de connaître Sigurdr, en refusant de faire mourir ceux que l'Ase lui avait désignés. A ce titre, elle a été marquée par le Destin qui s'est lamentablement joué d'elle!) La conséquence, c'est que Brynhildr, bien qu'innocente, ne peut plus comprendre la signification de son sort. Il ne lui reste plus qu'à se suicider.

On réduirait considérablement la portée et la beauté de ce drame en en faisant un conflit romantique entre amour impossible et honneur impitoyable, interprétation que certaines rédactions tardives du thème, visiblement influencées par la littérature de chevalerie, donneront, dans les versions allemandes en particulier. Brynhildr a cherché à retourner son propre destin contre le Destin : c'est du nihilisme. Pourquoi eût-elle vécu

plus longtemps? Comparez avec Gudrún Gjúkadóttir qui, elle, est allée jusqu'au bout de son lot. Voilà l'héroïne germanique véritable. Faut-il répéter une fois encore qu'il n'y a pas à contester les arrêts du Destin, mais à les accepter et à les accomplir volontairement? Sigurdr, pour sa part, n'y manque pas, non plus que Gunnarr. De vengeance en vengeance, ils vont : leur mort est au bout et ils le savent, on le leur dit assez, par la voix des mésanges s'il en est besoin. Tant que l'on n'a pas vu que la grandeur, sauvage et barbare à souhait, certes, mais incontestable, de ce monde est dans son dynamisme, dans cette marche forcenée souvent, on passe carrément à côté de l'essentiel. *Máttr ok megin,* c'est une notion tout entière tendue vers l'avenir, quelque chose à faire, à prouver. L'univers germanique est au futur simple. L'*Edda* est dominée par ce chef-d'œuvre nonpareil où la Voyante annonce ce qui sera, la *Völuspá. Ich bin ein Mann, das ist ein Kämpfer,* dit Goethe, je crois. Il me semble que la valeur tient plus à la lutte elle-même qu'à son résultat.

Mais que l'on n'aille pas évoquer le Sisyphe de Camus. Ce n'est pas en désespoir de cause que l'on se bat, ici. C'est par fidélité et, plus justement, par re-connaissance envers le sacré. Depuis Chateaubriand et son bardit des Francs, on a assez épilogué sur le « Je meurs en riant » de Ragnar Lodbrok dans la fosse aux serpents. Et de dévider l'écheveau mal informé des gloses romantiques : défi aux dieux, mépris, révolte. Quelle absurde ignorance. Ragnar meurt en riant, comme Gunnarr en jouant de la harpe, par un réflexe d'orgueil qui est en même temps un dernier acte d'adoration. Ils sont allés jusqu'au bout. Au-delà, cela n'eût pas été possible. Ils ont accompli à la perfection ce qu'il y avait en eux de sacré. Leur rire ou leur chant, c'est un hymne ultime et suprême. Auprès de celle-là, l'attitude d'Egill Skallagrímsson transmuant, dans « L'irréparable perte des fils » *(Sonatorrek),* sa douleur en poésie n'est que littérature, si belle soit-elle. Et que l'on n'aille pas non plus penser que ce réflexe de joie à l'article de la mort implique la satisfaction imminente d'entrer dans le paradis des élus ; cela aussi est littérature, quand bien même le thème figurerait explicitement dans les textes. Cette fois, c'est à Saint-Exupéry que l'on pourrait songer et à la fameuse phrase de Guillaumet : « Ce que j'ai fait, aucune bête ne l'aurait fait. » Mais, là encore, le rapport est faux, insuffisant en tout cas. L'héroïsme de Guillaumet se circonscrit dans l'homme. Celui des héros germaniques déborde sans cesse sur le divin.

Le jeu des compensations

Nous parlions de la vengeance. Je voudrais, malgré les faits accumulés ici même, ajouter une indispensable nuance. Se venger tient donc à la certitude que toute insulte, en actions ou en paroles, vise, au-delà de l'insulté, le monde divin auquel il appartient et dont les traces sont visibles en lui, ne serait-ce que par l'existence de son *máttr ok megin* et par la légitimité selon laquelle il peut l'exercer. Il ne s'ensuit pas que se venger soit un devoir sacré. On comprend très bien que les exigences de la vie en collectivité s'élèvent là contre et, au demeurant, on a pu démontrer que nul texte de loi connu ne faisait de la vengeance une obligation religieuse. En un sens, on peut même dire que tous les codes juridiques germaniques que nous avons conservés s'efforcent de limiter au maximum l'exercice de la vengeance sanglante, par le jeu des compensations – le *wehrgeld* des arbitrages et des bannissements. Il est vrai aussi que tous ces textes de lois sont certainement rédigés ou retouchés à l'époque chrétienne. En revanche, on peut affirmer que se venger est un droit sacré. Jugée à ses effets, la nuance pourra sembler mince ; elle mérite quand même d'être prise en considération. On connaît des cas où la vengeance n'a pas lieu, d'autres même où l'on pardonne – comme dans la belle coutume du *fœra höfud sitt* : l'incriminé « remettait sa tête » à qui l'accusait, littéralement en venant poser sa tête sur les genoux de celui-ci. Dans ce cas, la règle était que celui auquel on faisait un tel honneur fît preuve de magnanimité, généralement en rendant sa liberté à l'autre – mais on ne voit jamais personne s'élever contre les entreprises de quiconque cherche à se venger. Ses raisons sont bonnes et nous les connaissons ; tout ce que l'on cherche à faire en pareil cas, c'est limiter les dégâts. Le moine Gunnlaugr Leifsson, racontant au début du XIIIe siècle la vie de Gísl Illugason, lequel a pris un bateau pour la Norvège afin d'y mettre à mort un certain Gjafvaldr, justifie ainsi son héros : Gjafvaldr avait tué le père de Gísl alors que celui-ci n'était encore qu'un enfant et voilà pourquoi Gísl était revenu en Norvège... Il y a d'autres moyens que la vengeance sanglante pour sauvegarder sa dignité, mais si l'on a choisi de se venger, nul n'y saurait faire obstacle. Andreas Heusler[1] a fort bien établi qu'en cas de litige trois voies sont toujours offertes au plaignant : *hefnd, sætt, sókn,* vengeance, conciliation, poursuites

1. *Das Strafrecht der Isländersagas,* Leipzig, 1911.

légales. Il n'y a donc pas que la vengeance. Mais, outre que les deux dernières solutions finissent fort souvent par déboucher sur la première, comme dans la *Svínfellinga Saga* que nous mentionnions tout à l'heure, on voit bien que les trois éventualités sont placées sur un pied d'égalité et qu'en conséquence, nulle réprobation ne s'attachait à l'exercice de la première. Cela s'interprète aisément : s'il est laissé à chacun faculté de décider de quelle façon il entend racheter son honneur – encore que les voies pacifiques n'aient pas joui d'une faveur particulière : exiger des compensations en argent pour la mort d'un parent s'appelait « porter ses parents morts dans sa bourse » –, le choix qu'il fait de la solution violente ne saurait susciter de désapprobation. En règle générale, on peut dire que le sang appelle le sang; mais plus ira le temps, plus les offenses non sanglantes – pillages, calomnies, adultères, etc. – tendront à donner lieu à des règlements pacifiques.

Pourtant, nous sommes encore loin de compte dans cette étude rapide du sacré chez les anciens Germains; délibérément, j'ai choisi d'examiner la question en me plaçant sur le plan de l'individu, afin de mieux faire sentir comment, se sentant dépositaire d'une force qui n'est pas tout entière de lui, il lui revenait d'en manifester le caractère sacré par ses actes et la conduite d'ensemble de sa vie. Mais il convient d'élargir à présent la notion à son cadre véritable, celui de la famille ou du clan.

La famille ou le clan, cadre de la concélébration du sacré

J'ai parlé plus haut de la *Rígsthula* et de la conception tripartite de la société selon les anciens Germains, pour noter l'espèce d'injustice qui préside à cette conception. L'authenticité de ce poème est aujourd'hui contestée par la critique, mais l'idée fondamentale qui y préside c'est que le Destin s'intéresse diversement à l'espèce humaine. Comme c'est là une idée fondamentale du paganisme germanique il faut s'y attarder. Ne naît pas roi qui veut et il faudra attendre le XIIIe siècle pour que les sagas nous offrent des exemples de parvenus pris pour héros (Snorri godi, Hvamm-Sturla Thórdarson). On connaît suffisamment les méfaits de cette conception aristocratique de la société. Il suffit ici de constater le fait. Ce que nous voulons souligner, c'est uniquement cette préférence que montre le Destin.

Car elle ne s'applique pas seulement aux dynasties royales,

au contraire. Elle semble s'attarder par prédilection sur certaines familles, dont sortiront éventuellement des rois mais en tout cas des chefs. Il était de grande famille *(ættstórr)* : cela suffit, en général, pour caractériser un homme. Il faut donc, maintenant, reprendre ce que nous disions précédemment en le nuançant. Si l'individu a hérité d'une capacité de chance exceptionnelle, ce n'est pas absolument en tant qu'individu, quand bien même ce serait en tant qu'individu qu'il lui est dévolu de faire fructifier ces potentialités internes. C'est parce qu'il appartient à une famille ou à un clan bénéficiaire d'une sollicitude spéciale du Destin. Nous avons énuméré les termes qui désignaient le Destin, mais nous en avons volontairement omis un, le plus important : la *hamingja.*

Sur ce point, nous sommes amplement renseignés par la *Saga de Víga-Glúmr.* Glúmr appartient à une famille qui s'est récemment installée en Islande (nous sommes au xe siècle) dans le Nord de l'île. Le grand-père de Glúmr, Vigfúss, est d'ailleurs resté dans son alleu en Norvège. Jeune, Glúmr est allé lui rendre visite. Revenu en Islande, il fait un rêve étrange : une nuit, il se voit, en songe, sorti de sa ferme, au fond de l'Eyjafjördr. Lui apparaît alors une femme immense, si grande que chacune de ses épaules touche l'un des côtés du fjord, qui lui demande l'hospitalité, faveur que Glúmr s'entend lui accorder. Une fois réveillé, Glúmr interprète correctement son rêve : cette femme gigantesque, c'est la *hamingja* de sa famille et son apparition signifie certainement la mort de son grand-père. En effet, la nouvelle de cette mort lui parvient par le prochain bateau. Tout cela étant hautement symbolique, il nous reste à interpréter à notre tour. La *hamingja*, c'est la forme que prend le Destin quand il s'attache à une famille, sorte de création tutélaire, expression de l'esprit des ancêtres. Bien entendu, il appartient à Glúmr de se rendre digne de ce legs, selon le processus que nous avons analysé déjà. Mais enfin, on est autorisé à dire que son *máttr ok megin* n'est que la traduction personnelle qu'il va donner de cette *hamingja.* D'ailleurs, très logiquement, Glúmr possède des signes concrets de cette dépendance : une bonne lance incrustée de signes magiques et un manteau que lui a donnés Vigfúss lors de son passage en Norvège. Tant que Glúmr conservera ce dépôt, il sera grand, sa fortune ne cessera de croître malgré les injustices dont il fera abondamment preuve. Le jour où, pour des raisons qui nous échappent et qu'il n'est pas utile d'analyser ici, il se débarrassera de ce qu'il faut bien appeler ces talismans, il sombrera et finira assez lamentablement sa vie.

Le sens d'une appartenance

Le génial auteur de cette saga a magnifiquement traduit une vérité profonde et parfaitement germanique : nous disions que le Germain n'est jamais seul ; on voit mieux maintenant comment s'articule ce raisonnement. Il est membre d'un clan, lui-même réceptacle d'une part de chance, de possibilité de victoire et d'aptitude à la fécondité, à la paix, part léguée par le transcendant. Le sacré s'organise de la sorte et nous en aurons ainsi fait le tour : en haut, la transcendance absolue du Destin sous ses représentations guerrières, fécondes ou juridiques ; au premier degré, la cellule familiale dépositaire d'une étincelle de ce foyer suprême ; en bas l'individu membre de la collectivité en question et relais extrême de cette diffusion du sacré. Mais un lien, un courant relie ces échelons divers, une force les anime qui est la communion dans ce sentiment d'appartenance.

La *hamingja* est peut-être une création assez récente et non dépourvue d'élaboration poétique. L'idée en est certainement aussi vieille que les Germains, et avant eux que leurs ancêtres. Remontons l'échelle dans l'autre sens : de même qu'il est laissé à l'individu liberté de faire valoir ce qui, de lui, remonte au divin, de même il appartient à la famille et au clan de préserver d'abord, de cultiver ensuite, de faire éclater enfin ce don. Tacite insistait déjà sur l'importance primordiale de la famille chez les Germains : nous comprenons maintenant pourquoi. Ce trait subsistera pratiquement jusqu'au XIIIe siècle, dans la mesure où l'on peut dire, d'ailleurs, qu'il ait jamais disparu. C'est toujours à l'histoire d'Islande qu'il faut revenir puisque c'est sur elle que nous sommes le mieux informés : cette histoire n'est que le compte rendu des destinées d'une douzaine de grandes familles dont les démêlés nous sont narrés par le menu sur une période de quatre siècles. Toujours au XIIIe siècle, une autre saga nous rapporte les querelles d'un chef Sturlungr avec un chef Ásbirningr (ainsi appelés du nom de leur grand ancêtre respectif, Sturla et Ásbjörn). Pour en finir, les deux héros vont se livrer une grande bataille navale. La réaction commune à l'un et à l'autre au terme de la rencontre, c'est qu'il a dû y avoir un « changement de *hamingja* » entre eux au cours de l'engagement. Comprenez que le Destin a cessé de s'intéresser à l'un pour se reporter sur l'autre.

Car la *hamingja* n'est pas un acquis définitif. Tout comme la *gæfa* pour l'individu, on peut la perdre, nous l'avons vu à pro-

pos de Víga-Glúmr. Point essentiel sur lequel je reviendrai à loisir. Pour l'instant, contentons-nous de noter que, si une famille ou un clan est bénéficiaire de cette force, de cette capacité de réussite, elle doit tout faire pour l'entretenir. Ce dépôt sacré n'appartient qu'à elle : en tant que collectivité, elle se doit de le concélébrer, et cela ne se peut faire que par des opérations culturelles rituelles. Déduisez : la religion chez les anciens Germains est un ensemble de pratiques rituelles destinées à entretenir à l'intérieur de la famille ou du clan l'existence vivante en chacun de ses membres d'une force sacrée qui a été concédée par le Destin. Ce n'est pas seulement le sang qui unit les membres d'une famille – la notion germanique de famille dépasse d'ailleurs largement les simples relations de consanguinité, elle s'étend à la domesticité, aux amis jurés, et aux dépendants –, c'est cette relation commune à une puissance suprême dont les dieux ne sont qu'une image. Insulter un individu, c'est bien entendu attenter à son honneur; mais cet honneur ne lui appartient pas en propre, il n'est que partie d'un tout, qui est l'honneur familial. En conséquence, tout homme appartenant à une famille donnée se sent atteint par l'injure faite à l'un des siens : c'est le patrimoine sacré commun qui vient d'être lésé. Dans ces conditions, la vengeance, dont l'importance et l'impérieuse nécessité éclatent d'autant, peut fort bien s'exercer, non sur la personne du sacrilège lui-même, mais sur celle de n'importe quel membre de son propre clan. Brèche pour brèche. De ce fait disparaît l'absurdité apparente de certaines sagas : tu me tues un intendant, je te tue un beau-frère, tu répliques en mutilant mon neveu, je réponds en assassinant ton cousin. La question doit ici être jugée en fonction du tout. On le verra bien en lisant les poèmes héroïques de l'*Edda* : il y a un contentieux à liquider entre les Gjúkungar et les Búdlungar. Si l'on suit ce fil d'Ariane, on saisira beaucoup mieux les raisons d'être de certaines actions, celles de Gudrún en particulier. Car elle se trouve placée dans une de ces situations impossibles dont nous parlions déjà, à d'autres titres, au sujet de Brynhildr. Fille de Gjúki, elle a épousé le fils de Búdli, Atli, frère de Brynhildr, promise à son premier mari, Sigurdr. Corneille n'a jamais rêvé mieux. Qui tuera-t-elle? Les meurtriers de son premier mari, qui sont ses frères, ou l'assassin de ses frères, qui est son second mari? Que l'on suive attentivement l'histoire : elle obéit inflexiblement aux lois du clan et restera de bout en bout fidèle à la voix du sang. De là vient la farouche et cruelle grandeur de cette épopée. Mais il faut bien se garder de n'en savourer que la

beauté poétique. C'est une opération sacrée que mène sans faillir Gudrún. Elle restitue à son clan, avec une patience de fileuse, sa force sacrée.

Si l'on répudie la femme stérile, c'est parce qu'il faut avoir un fils : pour venger l'éventuel opprobre. Une autre Gudrún, dans la *Laxdœla Saga,* assiste sans broncher à l'exécution de son mari. Mieux : elle sourit. L'un des assassins interprète prophétiquement ce sourire : sous son tablier, Gudrún sait que palpite le futur vengeur de son père. Rien n'est perdu. Le clan ne peut déchoir. Le récit du combat des Gots contre les Huns ne fait qu'élargir à la nation – ou à la peuplade – cette notion. C'est le clan, conçu comme entité globale, qui fait la guerre; lui qui assure la fécondité; lui encore, nous allons le voir, qui fonde le droit; lui enfin qui assure la continuité du culte. On a parfois parlé du culte des ancêtres chez les anciens Germains : certes, il existe, mais il ne faut pas en faire un absolu. Si les ancêtres disparus ne sont pas considérés, par les vivants, comme absolument morts – H. J. Klare [1] parle même de « cadavres vivants » *(lebende Leiche)* –, c'est que l'on tient que leur force vive s'est transmise, reportée sur les descendants. Mais je ne vois pas qu'on leur voue un culte en tant que tels : c'est à ce fluide sacré qui est passé par eux, dont ils ont été en leur temps les témoins, et qui s'est transmis d'eux aux vivants que va toute vénération. Si l'on y manque, ils se réveillent dans leurs tertres, apparaissent en menaçantes visions, se plaignent que l'on dilapide ce trésor familial, s'en prennent même directement au lâche ou à l'insoucieux. S'il est nécessaire, lorsqu'il y a vraiment péril en la demeure et qu'il faut agir vite pour sauver le clan de la honte, ils se réincarnent volontiers afin que ne meure pas pour toujours cette force dont ils avaient été les témoins méritoires.

Le dynamisme du clan

Je parlais plus haut de l'énergie des individus : ce qui m'a toujours le plus impressionné dans ce monde germanique ancien, c'est le dynamisme perpétuel de tout le clan. Tacite disait, à sa manière, que les Germains ne se complaisent que dans la guerre, j'aimerais mieux dire : que dans l'action. Il n'est pas difficile de le suivre maintenant. Il faut que cette vertu, au sens étymologique du terme, éclate. Sinon, nous l'aurons dit de

1. H. J. Klare, *Die Toten in der altnordischen Literatur, dans Acta Philologica Scandinavica,* n° VIII, 1933.

toutes les façons, c'est se renoncer à soi-même. Dans la Valhöll, on se battra encore. Et les occis se relèveront, indemnes, au soir de chaque journée, de leurs blessures mortelles. Tout paradis étant à la mesure des aspirations insatisfaites des vivants, nous prenons mieux à présent le mesure de cet étrange idéal. Et pourtant, les morts sont bien peu morts dans cet univers : on verra par la lecture des poèmes de l'*Edda* comme les frontières sont floues entre monde des vivants et séjour des trépassés. Un détail en particulier : lorsque la conscience du Destin sacré d'un clan échappe momentanément aux intéressés, les morts sont là qui en conservent le souvenir. Alors, il faut les susciter et les faire parler. C'est là tout le sens des *Baldrsdraumar*, par exemple. La voyante que le dieu Ódinn suscite à force, à son corps défendant, sait ce qu'Ódinn a oublié. Les morts sont le relais que les Germains placent entre notre monde et celui du sacré. En tout état de cause, ils ne cessent pas un instant d'appartenir au clan. Il faut prendre garde à certaines cérémonies rituelles comme la consécration du nouvel héritier d'une grande famille. Chacune a son chef dont le rôle sacré est de veiller à l'intégrité du clan. C'est lui, bien entendu, qui veille à la conservation du patrimoine matériel, lui qui décide des mariages et des dotations, lui qui tranche en dernier ressort des litiges internes, lui qui mène les procès et impose les verdicts. Mais il est surtout le gardien de l'honneur, l'arbitre des vengeances, le mainteneur du Destin.

Aussi ne connaît-on pas d'exemple, avant la *Sturlunga Saga* qui est la chronique des familles islandaises au XIII[e] siècle, de rivalité entre père et fils ou entre frère et frère. Au pire, les dissensions peuvent s'élever entre parents par alliance, jamais entre parents au premier degré. Le seul cas de rivalité entre frères – la querelle mortelle Reginn-Fáfnir – est tellement scandaleux qu'il a provoqué le plus grand cycle tragique de poèmes héroïques. Car voilà le seul crime absolument inexpiable : ils ont tué leur père, ils s'entre-tueront donc ensuite, et l'objet de tant de crimes abominables, l'or du Rhin, fera le malheur de tous ceux qui s'en empareront.

On peut préciser maintenant pourquoi la peine de proscription était sans commune mesure avec la mort. Coupé de son clan, l'individu n'a plus aucune ressource, puisqu'il est retranché de la seule communauté sacrée, puisqu'il ne participe plus au sacré. C'est peu de dire qu'il a perdu toute raison de vivre : en vérité, il n'existe plus. Les dieux se sont retirés de lui. Ce n'est pas assez de parler de malédiction, il faut dire dépossés-

sion. Que l'on y songe, il ne sera même pas utile après sa mort. Voilà pourquoi on enterrait les proscrits sous un tas de pierres *(kasa í urd)* quand on ne les jetait pas à la mer, comme des chiens. Ce n'étaient plus des hommes.

J'ai insisté, mais il le fallait, si l'on veut admettre les étranges histoires que des auteurs chrétiens composèrent, avec grand art, aux XIIIe et XIVe siècles en Islande et que l'on appelle *sagas*. Il faudra des siècles au christianisme pour déraciner cette certitude que la vengeance était un droit sacré puisqu'elle avait pour objet, unique et nécessaire, de perpétuer la présence du divin au sein du clan. Voyez la *Saga de Thorgils et de Haflidi*, sans aucun doute rédigée par un clerc au début du XIIIe siècle. C'est l'histoire d'une interminable querelle, pourvue de tous les rebondissements voulus, entre les deux grands chefs qui ont fourni le titre de la saga. Comment a-t-elle commencé? Un certain Már, neveu de Haflidi, s'est rendu coupable d'exactions condamnables vis-à-vis d'hommes de Thorgils. Már est un vilain bougre, accablé de tous les défauts de la création, ladre, couard, traître, fainéant. Il ne mérite pas un instant d'attention et tout le monde le sait. D'autre part, Thorgils est un grand chef, puissant et redoutable, et en l'occurrence, c'est lui qui est dans son droit. Il faudrait que Haflidi se tînt à l'écart de cette mauvaise querelle et tout, la raison, l'intérêt, l'amitié, l'y inciterait. Mais *fyrir fræendsemi sakir*, pour raisons de parenté, il s'engagera tout de même, en toute lucidité, dans la plus absurde et la plus dangereuse des contestations.

Si l'on doutait un seul instant de l'importance primordiale de la famille au sein de la société germanique, il faudrait renvoyer à l'un des textes les plus curieux que contient le *Grâgâs*, le grand code juridique islandais, et qui s'intitule *Baugatal*, ou *Dénombrement des anneaux*. Le *Grâgâs* est une rédaction fort récente – XIIe ou XIIIe siècle – de lois qui remontent bien avant dans le temps, mais il est pratiquement impossible de savoir ce qui, de ses articles, remonte au paganisme, ce qui a été forgé de toutes pièces à l'époque chrétienne et ce qui a été refait à la même époque sur des réminiscences anciennes. Pourtant, le *Baugatal* semble bien plonger loin en avant dans le temps. Les anneaux, ce sont les unités de poids et de valeur monétaire selon lesquelles on comptait le montant des compensations à verser. On s'aperçoit, à lire ce surprenant document, qu'en cas d'affront commis envers un tiers il fallait verser un *wehrgeld*, non seulement aux ascendants et descendants directs de la victime jusqu'au quatrième degré, mais encore aux collatéraux

jusqu'à la sixième génération et aux parents par alliance ou aux parents naturels jusqu'au second degré! C'est dire à quel point l'appartenance au clan pouvait être ressentie même par des ressortissants forts éloignés. C'est préciser surtout que, là encore, la loi du sang à proprement parler se trouve largement dépassée par la notion de clan. Et je voudrais attirer l'attention sur un détail encore, qui revient souvent dans les textes qui vont suivre. Thórr, qui intervient dans la plupart d'entre eux, se sert parfois de son marteau pour consacrer *(vígja) :* le bateau funéraire qui va emporter Baldr, la peau des boucs dont il vient de manger la chair, etc. Nous reviendrons plus tard sur cette opération qui est étymologiquement en relation avec *vé*, le sacré. Ce que nous voulons mettre en relief ici, c'est que le chef de famille ou le *godi* – c'est souvent une seule et même personne – consacre souvent les grands événements de la vie du clan, mariages, cessions d'héritages, libations, etc. Consacrer, qu'est-ce à dire? C'est-à-dire qu'il dote, comme fait Thórr avec son marteau, les êtres ou les choses qu'il consacre de cette force dont nous ne cessons de parler. En somme, la consécration est une institution.

Il est un dernier point qui appelle des éclaircissements. La raison d'être de la famille ou du clan, c'est donc sa participation au sacré qui lui a été dévolue par le Destin. La manifestation de cette symbiose, c'est l'esprit de lutte, voire de caste, le dynamisme et le don d'entreprise des membres, visibles en particulier dans les cas de maintien de l'honneur et donc d'exercice du droit de vengeance. Mais le signe de cette communion, signe patent et lui-même sacré, c'est la paix. La paix *(fridr)* au sens élargi du terme. La famille bénie des dieux se reconnaît à sa puissance, sans doute, mais aussi à sa prospérité : voilà pourquoi on confond souvent la *hamingja* avec les *Dises* dont nous avons déjà parlé, ou avec le *spámadr*, c'est-à-dire l'ancêtre mort tutélaire que nous connaissons également. Il ne fait pas de doute, nous le savons, que plusieurs couches de mythes et de croyances ici se recouvrent. Mais la superposition est des plus naturelles : autorité, fécondité, réussite dans tous les cas. Accomplissement du Destin, satisfaction du Destin. Rappelons que le romantisme du maudit n'a pas sa place ici. J'imagine assez bien que dans une société volontiers belliciste, la sécurité que représentait la famille devait être vivement ressentie. L'*œtt* (la famille), c'était cette communauté sacrée au sein de laquelle on pouvait déposer les armes.

Et, si l'on veut bien maintenant remonter du signe au signifiant, en dépit de tout, la paix, c'est l'idéal germanique profond.

La paix, idéal sacré

Sans doute cette affirmation étonnera-t-elle après tout ce qui vient d'être dit. Il est clair pourtant qu'une simple explication psychologique rend compte aisément de la contradiction apparente. C'est probablement parce qu'il était si difficile à atteindre – chez les Germains comme partout! – que cet idéal était tant prisé. On aura pu pourtant pressentir la chose en lisant ce qui a été dit du *máttr ok megin* chez l'individu. En somme, l'homme heureux est celui qui a pu faire coïncider cette vertu interne avec ses actes : il est d'accord avec lui-même, il s'accepte en ayant accepté sa propre nature. Il n'est de pire peine que de n'être pas d'accord avec soi, disent les *Hávamál*. Mais le sacré chez l'homme n'est qu'un reflet bien pâle, une lueur fuligineuse du sacré à l'état pur. On peut imaginer que ce dernier est l'accord parfait, l'acceptation pleine et entière, l'identité : la paix. Non par résolution des contradictions, mais par plénitude. « Puisses-tu ne connaître jamais la paix » est la pire des malédictions, on s'en apercevra en lisant les imprécations de Skirnir contre Gerdr, dans le *Skirnisför*.

Une cosmogonie

Ici, je crois que nous touchons à l'ineffable et que les analyses ne seront pas d'un bien grand secours. La cosmogonie nordique inscrit le monde visible et invisible, humain et divin, présent, passé et futur, réel et possible dans un cercle parfait. A l'intérieur, s'agitent les forces antagonistes, les unes destructrices, les autres créatrices. Un vaste équilibre se réalise de la sorte, chacun faisant exactement et totalement ce qu'il doit faire, qu'il s'agisse de rénover ou de saper. La paix n'est donc pas dans la béatitude immobile ou dans l'extase, mais dans ce commerce de forces divergentes qui s'accomplissent en s'exerçant, fût-ce dans des directions inverses. Là encore, le mouvement est la loi. Mais ce qui est inviolable, c'est cet équilibre. Le Destin connaît son propre achèvement dans cet énorme tourbillon figé : comme dans *Le Roman de la Rose* de Jehan de Meung, les forces de la vie suscitent sans cesse d'autres créatures pour affronter les puissances de la mort. Mais le tout se résorbe dans cet instant sans limites où, si l'on peut me pardonner ce jargon, le connaissant se connaît connu; après tout, les Nornes s'appellent Présent, Passé et Avenir. Tension parvenue – et

maintenue – à sa limite et temps transcendé : tel est le sacré. Relisons la *Völuspá*, une fois encore : ce que dit la Voyante ne concerne que des affrontements de forces, comme on peut parler de champs magnétiques interférant, et elle-même non seulement parle indifféremment à la première ou à la troisième personne, mais encore confond les temps grammaticaux, ce qui ne facilite pas particulièrement la traduction du poème.

Un peu de sémantique nous aidera davantage : *fridr* a d'abord signifié amitié, sécurité à l'intérieur d'une collectivité donnée par absence d'hostilité ; le mot ne s'appliquait donc pas aux relations entre peuplades différentes mais à l'état régnant dans les limites de la famille ou du clan. De cette acception dérivent *frilla* : amante, concubine, et *fridill* : amant, galant. Rites de fertilité et notions juridiques se superposent donc d'abord. Puis le sens s'est élargi pour englober l'idée de sécurité personnelle, puis celle d'inviolabilité sacrée. Dans tous les cas, l'idée centrale reste celle d'une activité, ou d'un état qui permet l'exercice libre d'une force positive (amour, jeu, édification de la cité, constitution d'une collectivité). Le briseur de paix c'est celui qui empêche le déploiement de cette force, non parce qu'il s'y oppose directement – l'état de lutte est nécessaire à son exercice – mais parce qu'il en pervertit l'objet. Expliquons : le cœur de la paix, c'est l'honneur, c'est-à-dire la certitude d'un accord entre la meilleure idée que l'on peut se faire de soi-même et les actes que l'on pose. Si cet accord est rompu, si ce dynamisme harmonieux ne parvient plus à s'exercer, ce n'est pas la guerre, mot pour lequel il n'existe pas de traduction adéquate en vieux norrois, mais *úfridr* : non-paix. L'état de tension dont nous venons de parler est si vivement ressenti que tout tourne autour de son existence ou de son absence. La paix n'est nullement un repos mais une activité librement consentie. Dans un milieu où elle règne, chacun est d'accord avec soi-même tout en tendant vers l'idéal commun qui est la réalisation d'un destin collectif. Le but de l'individu est de satisfaire aux exigences de sa *gæfa* ; celui de la collectivité, à celles de sa *hamingja* ; celui du monde, aux lois du Destin : ici encore, nous retrouvons ce triple plan homothétique où toutes choses s'inscrivent chez les Germains.

Et voici le moment de situer l'événement capital de l'histoire mythique germanique. Nous en possédons deux versions qui sont sûrement d'origines différentes, mais dont la signification est exactement la même. L'une figure dans la *Völuspá* mais n'était pas inconnue de Snorri qui l'évoque dans sa *Ynglinga*

Saga, l'autre dans la *Gylfaginning* du même Snorri. La première concerne le célèbre combat des Ases contre les Vanes. Je n'entrerai pas ici dans les détails de cette histoire dont Georges Dumézil a fourni une interprétation aussi savante que satisfaisante [1]. Je ne retiens ici que l'élément central : lors de cette bataille, un crime inexpiable a été commis (la mise à mort de Gullveig) pour lequel les dieux ont engagé leur honneur, et l'ont perverti. Dans l'*Edda de Snorri*, les Ases ont loué les services d'un géant pour qu'il bâtisse Ásgardr, leur demeure sacrée. Un contrat a été passé entre le constructeur et les dieux. Quand ceux-ci se sont aperçus qu'ils ne pourraient pas honorer leurs engagements, ils ont trahi le géant, en faisant appel pour ce faire aux bons offices de Loki. Là encore, ils se sont parjurés. Bataille contre les Vanes ou démêlés avec le constructeur d'Ásgardr, le résultat est le même : parce qu'ils se sont dévoyés, les dieux sont condamnés à périr et toute la suite de leur histoire mythique découle de là, *Ragnarök* y compris. Entendez que la paix a été perdue par un parjure, c'est-à-dire par un manquement à l'honneur, et donc aux arrêts du Destin. Il est significatif que dans tous les mythes principaux connus du paganisme germanique, ce soit toujours un parjure qui soit à l'origine des catastrophes, trait qui se retrouve, logiquement d'ailleurs, dans quelques-unes des grandes sagas islandaises. Or une remarque adjacente n'est pas superflue : nous avons conservé la formule rituelle des serments nordiques. Elle est curieuse. Il fallait dire, en substance : « Je prends dans ma dextre l'anneau des serments – c'était celui que le grand prêtre sacrificateur prenait dans sa main ou se passait au bras avant d'officier – et je jure à Ódinn, à Freyr et à l'Ase tout-puissant que... » Les savants dissertent depuis longtemps pour savoir qui est cet Ase tout-puissant *(Áss inn allmáttki)* en qui ils ont voulu voir Thórr ou Alfödur. Je suggère ici qu'il pourrait bien s'agir du Destin, tout simplement, si l'on juge recevable la théorie qui vient d'être exposée dans les pages qui précèdent. Rien ne semble faire obstacle à cette interprétation : d'abord parce que le Destin n'a pas de nom propre dans la mythologie germanique, il est trop sacré pour cela ; ensuite parce que je me suis appliqué à démontrer sa force suprême, son omniprésence et son absolue transcendance ; enfin, parce que dans un monde tellement hanté par le sort et la chance, il me semble tout à fait normal que l'Être premier ait été le Destin. Je noterai en passant qu'à l'époque chrétienne, la même formule s'est maintenue, les Ases désignés par

1. G. Dumézil, *Les Dieux des Germains*, Paris, P.U.F., 1959.

leurs noms propres étant remplacés par des saints (Michel et Oláfr en particulier) tandis que *Áss inn allmáttki* faisait tout naturellement place à Dieu tout-puissant. Mais l'exégèse de ce détail va beaucoup plus loin, pour rester dans la perspective où nous nous sommes placés. Les serments n'étaient si contraignants que parce qu'ils engageaient le sacré à l'état pur. Le parjure revenait donc à une violation délibérée de cet ineffable, innommable et indescriptible. Il trouvait en conséquence sa punition en lui-même : qui avait manqué à sa parole, il avait rompu avec cette part du sacré en soi. Voilà pourquoi Glúmr, s'étant parjuré, ne peut plus supporter de conserver les gages de sa *hamingja* ; il s'en débarrasse à la première occasion. Il ne suffit pas de dire qu'il ne se sent plus digne d'eux. Il n'est plus d'eux. La paix, c'est le consentement au Destin, à tous les échelons de cette curieuse hiérarchie sociale et mythique. C'est par excellence l'ouverture au sacré et sa reconnaissance. Il n'est pas d'acte d'adoration plus clair.

Nous avons donc vu comment la participation au Destin fonde la dignité individuelle, assure la valeur et la sécurité du clan ou de la famille, sacralise le monde germanique. Il reste à dire comment elle sanctifie le droit.

Le sacré, fondement du droit

Tous les commentateurs s'étonnent à l'envi de la minutie, de la perfection des institutions juridiques germaniques anciennes, et il est vrai que les codes comptent parmi les premiers documents écrits que nous possédions tant dans le domaine germanique proprement dit que dans les littératures nordiques. *Lex Salica, Edictus Rothari, Lex Bainwariorum, Leges Liutprandi, Haflidaskrá*, c'est ainsi que commencent ces littératures, en attendant le *Grágás* et les *Gulathings lög*. Cette constante est surprenante. La première occupation à laquelle se livreront les Islandais, une fois convertis au christianisme, consistera à édicter un code ecclésiastique *(Kristinna laga tháttr* ou *Kristinréttr)*. On ne s'attendrait pas à voir ces batailleurs se soucier tellement de jurisprudence. Tel est le cas pourtant.

Et c'est ici, encore une fois, un mythe rapporté par Snorri qui nous servira de clé. L'un des plus vieux dieux germaniques, je veux dire l'un de ceux qui remontent le plus loin en avant dans le temps, plus ancien que les Ases et les Vanes, peut-être même que Thórr, est Týr (dont le nom est en rapport étroit avec *Tiwaz-Dyaus-Dieu). Ce dieu est à peine nommé dans nos

textes, son culte est peu attesté par les découvertes archéologiques, l'onomastique ou la toponymie. Pourtant, il a donné son nom à l'un des jours de la semaine, le mardi *(týsdagr)*, privilège qu'il ne partage qu'avec Ódinn, Freyr et Thórr. Il ne tient à nous que par deux indices, à vrai dire passionnants : une coïncidence et un mythe. Jan de Vries [1] a établi qu'une inscription romaine découverte en Angleterre et célébrant *Mars Thingsus* (le Mars du *thing*) s'appliquait à Týr. C'est le dieu protecteur du droit, par conséquent, puisque le *thing* est, chez les Germains, l'assemblée parlementaire, juridique et politique, annuelle ou saisonnière. Mais le mythe est encore plus intéressant : Snorri raconte, dans un passage qu'on lira plus loin, comment Týr, pour que l'on puisse enchaîner le monstre Fenrir, incarnation des forces du mal, mit son bras en gage en le plaçant dans la gueule du loup. Il y perdit le bras, mais Fenrir fut immobilisé. Peu de mythes sont aussi riches que celui-là [2], d'autant qu'il se pourrait bien que Týr eût été initialement le dieu suprême des Germains. L'explication en est simple : les dieux ont fait un pacte sacré avec les puissances mauvaises ; ce pacte a été fondé en droit par le gage que l'un d'eux leur a remis, gage sanglant. Il s'ensuit que la loi, guerrière en l'occurrence, n'est pas une convention reposant sur l'intérêt public ou sur le bien commun, mais bien le résultat d'une tractation sacrée. Les dieux y ont part. Il convient de noter du reste qu'à la fin des temps, Týr et Fenrir libéré s'entre-tueront.

Voilà pour la théologie du droit. Si nous examinons maintenant les codes germaniques, nous avons tôt fait de relever les traits qui leur sont caractéristiques. En gros : respect des droits de l'individu, règlement des litiges par versement de compensations en argent, satisfaction des droits de la famille ou du clan, exercice du droit de vengeance, conception communautaire de l'exercice de la juridiction. Les tribunaux comportent obligatoirement plusieurs juges, le jury existe plusieurs siècles avant que cette institution ne soit connue de nos pays, l'invocation des témoins en toute circonstance est requise, la pratique du serment de disculpation, permise, celle de l'arbitrage, souhaitée. En somme, cette législation est extrêmement peu contraignante et respecte au maximum la personnalité des plaignants comme des accusés. Cela ne devrait pas nous étonner : nous

1. J. de Vries, *Die altgermanische Religionsgeschichte*, Berlin (2e éd.), 1956-1957.
2. Voir R. Boyer, « La dextre de Týr », dans *Mythe et politique*, Paris, Les Belles Lettres, 1990.

sommes en pleine dialectique de l'honneur et du Destin. Il existe très peu de principes abstraits et indiscutables, comme dans le droit romain. On ne juge pas en fonction de ces principes, mais selon les circonstances. En principe, le fauteur de désordre doit être conscient d'avoir dérogé, non à la loi, mais à « sa » loi. S'il a porté atteinte à quelque chose, c'est d'abord à cette étincelle de sacré qui luit en son for intérieur. Il ne s'agit donc que de le mettre en contradiction avec lui-même : d'où l'extraordinaire formalisme dont témoignent toutes les minutes de procès que nous connaissons, et dont la *Saga de Njáll* fournit le meilleur exemple. Le droit étant d'origine sacrée, ses formules ont à l'origine le caractère d'énoncés rituels. Y manquer reflète donc une sorte de sacrilège. Et d'autre part, l'enjeu étant de manifester cet accord de nature entre sacré interne et sacré objectivement déposé dans la formule, tout vice de forme est littéralement un aveu d'incapacité. Revenons de nouveau à la *Völuspá* : lors de l'annonce du cataclysme final, que font les dieux ? La Voyante le répète plusieurs fois. Ils s'assoient sur les sièges du jugement et ils se consultent. Que faut-il comprendre ? Ils sont pris ici en défaut : le cas n'est pas prévu par la loi. En conséquence, ils recherchent la formule qui palliera cette défaillance. Ne la trouvant – évidemment – pas, ils se précipitent sur les armes et marchent vers leur propre mort.

Même à l'époque chrétienne, quelque chose est resté de ce sentiment que le droit débouchait directement sur le sacré. L'enceinte du *thing* reste inviolable, le condamné est intouchable dans certaines limites précisées par le code, le tribunal d'exécution d'une sentence ne peut se réunir qu'à une certaine distance, sacrée elle-même *(örskotshelgr)*, du domicile de l'accusé, le porteur de trêve jouit d'une totale impunité, le veto légal *(lýritr)* prononcé par un *godi* est irrécusable. Sans doute l'Église « récupérera »-t-elle la plupart de ces traits pour son propre compte, mais la continuité aura été totalement assurée. J'ajoute que, dans la plupart des cas, le *thing* est situé à très proche distance du lieu de culte, comme l'atteste la toponymie.

Tout ceci amène inévitablement à parler des « prêtres », sans doute un des traits les plus curieux de la religion germanique ancienne. Le *godi* est chargé du rituel, bien entendu. A ce titre, il remplit les fonctions indispensables. Il est, si j'ose dire, l'organe exécutif du sacré, comme dans toute religion. Mais il assure en même temps des fonctions juridiques : très naturellement puisque le droit n'est pas moins sacré que les pratiques du culte. La conjonction des deux pouvoirs précédents fait donc

que le *godi* joue un rôle déterminant dans la vie politique. En officiant, il cimente la communauté par la communion au sacré, en légiférant, ou en jugeant, il fonde son autorité en droit, il ne lui reste plus qu'à administrer, ce qu'il fait généralement. Par son intermédiaire, c'est cette fois la société dans son ensemble qui se trouve sacralisée. En vérité, il est absolument impossible de comprendre quoi que ce soit à cet univers si l'on oublie un instant dans quelle permanente osmose il vivait avec la surnature. On a retenu comme particulièrement frappants certains rites, mi-religieux mi-juridiques (mais est-il utile de faire une telle distinction ?), de prise de possession du sol islandais par les premiers arrivants : cela se faisait par le feu en général ; mais on pourra noter aussi la façon dont Gefjún s'attribue la Sjælland dans l'*Ynglinga Saga*. Tous les gestes sont symboliques et remontent immédiatement à un univers transcendant. Il en va de même du culte des *landvættir* – qui sont peut-être la même chose que les *trolls* (lesquels ne sont pas du tout les nains que nous connaissons aujourd'hui, mais d'affreux géants) et les *jötnar* ou géants primitifs constitutifs du monde physique – que l'Église chrétienne n'arrivera jamais à déraciner tout à fait : c'étaient les premiers habitants de toute terre, ils vivaient dans les bois, les rochers, les cascades, les grottes, etc. Ils comptaient tellement aux yeux des gens du Nord que les codes de lois commencent tous par un article les concernant, et que la raison pour laquelle les bateaux vikings avaient une proue surmontée d'une tête grimaçante de dragon était qu'ils espéraient ainsi effrayer les *landvættir* du pays où ils abordaient : en revanche, on enlevait cette tête lorsque l'on arrivait dans des pays amis. Je ne pense pas que les *landvættir* soient exclusivement des divinités de la fertilité. Je les crois plutôt en rapports étroits avec le Destin : ils décidaient du sort du lieu qu'ils hantaient, il y en avait de bons et de mauvais. Sous des formes diverses, ils veillaient à la destinée de leur district. On se les rendait propices en leur faisant des offrandes ou même en leur vouant un culte. Ce qui mérite l'attention, c'est qu'ils figurent en excellente place dans les textes de lois. C'est une preuve supplémentaire de la liaison étroite entre législation et destin.

Pour résumer : le droit est d'origine sacrée. Dans la pratique, il s'applique à établir et à respecter la part sacrée, inaliénable d'un individu et c'est ce qui justifie son allure originale. Une conséquence inattendue en découle : le bon droit n'est pas nécessairement du côté du juste, selon notre éthique et notre terminologie, mais du côté du plus malin ou du plus fort, en

nuançant convenablement ce dernier terme. Nous savons que le plus fort est celui qui suit le plus fidèlement ce que l'on pourrait appeler sa loi, mais qui n'est en fait que le dépôt sacré qu'il porte. On n'oubliera pas les réserves que nous avons déjà dû faire à plusieurs reprises au cours de cette petite étude, et non plus que c'est Bismarck qui a poussé la formule à l'extrême, mais malheureusement en l'appliquant à notre système de références et non plus à celui de ses très lointains ancêtres : la force prime le droit. On ne rencontre pas explicitement cette déclaration dans les textes anciens, mais si elle se trouvait, il faudrait comprendre : la force sacrée qui est en moi prime celle que mon adversaire a jugé bon de requérir du droit inscrit dans le code. Lorsque Gagnrádr-Ódinn défie dans une joute scientifique le géant Vafthrúdnir, l'enjeu a été fixé d'avance et la sanction finale est juste. Mais lorsque Thórr leurre le nain Alvíss pour le faire parler jusqu'au-delà du lever du soleil, on ne peut l'accuser de fourberie. Il a été plus malin qu'Alvíss – dont le nom, par antiphrase sans doute, signifie tout-savant. Et quand, dans un procès, la partie perdante au lieu d'admettre le verdict résout le problème en déclenchant une bataille, nous ne pouvons parler d'injustice que selon notre optique moderne. L'autre aurait dû prévoir cela aussi – chose qui arrive également, d'ailleurs. En plein XIIIe siècle, Gizurr Thorvaldsson est honteusement trahi par Sturla Sighvatsson. Nous aurions tort de crier au scandale : la vérité, c'est que Gizurr avait été prévenu de cette issue possible, qu'il n'a voulu ni en tenir compte, ni y parer. Il a eu tort. Je ne fais pas du tout ici l'apologie de ces étranges façons de faire, j'essaie seulement de les faire comprendre. L'exercice du droit appelle pratiquement les mêmes remarques que celui de la vengeance. Si la force interne que possède un homme est sacrée, ses actes en sont le reflet et, par conséquent, admettre qu'ils sont mauvais ou fautifs correspond à une sorte de reniement. Ce n'est pas seulement le droit qui est sacré, mais aussi son exercice. Ódinn, qui est bien le plus cauteleux des dieux, n'est jamais pris en faute. On le voit se vanter cyniquement, dans les *Hávamál*, de la manière dont il a abusé Gunnlöd pour lui voler l'élixir de poésie. Il est certainement très regrettable que cette éthique soit une éthique de la force, mais on fera bien, avant de la vouer aux gémonies, pour l'époque et dans le milieu qui nous concernent ici, de ne jamais oublier que c'est parce que la force est sacrée qu'elle est préférée. En veut-on

encore un exemple, « barbare » à souhait? C'est la *Thrymskvida* qui nous le fournira. Le poème – qui pourrait avoir été composé par Snorri Sturluson, selon le Suédois Peter Hallberg [1] – est grotesque à plaisir, mais le thème en est certainement fort ancien. Peu importe ici l'interprétation, animiste en général, que l'on en donne : le dieu Thórr a perdu son marteau, un géant le lui a volé. On lira comment Thórr, aidé de Loki, s'y prend pour récupérer son bien. On pourra trouver lamentable – c'est ce qui nous intéresse ici – qu'une fois rentré en possession de son précieux marteau, le premier geste de Thórr soit de s'en servir pour exterminer tous ceux qui le lui ont pris; il eût pu se satisfaire de l'avoir repris par ruse. Mais je l'ai déjà dit, ce marteau, c'est sa force sacrée, c'en est le signe tangible, l'instrument. Il est dans son droit en l'utilisant à des fins exterminatrices. Si son marteau, qu'il manie toujours à des fins utiles, pour détruire les mauvais géants en général, ne sert plus à cela, il n'a plus de raison d'être. Au total, la mise à mort des géants satisfait le bien commun.

« C'est par la loi que le pays sera bâti, c'est par l'illégalité qu'il sera détruit » : la belle formule de Njáll, qu'il est censé avoir prononcée vers l'an 1000, avait peut-être, dans sa bouche, une résonance « européenne », je veux dire non germanique. Njáll d'ailleurs est une création beaucoup trop littéraire pour qu'on puisse le prendre comme type du Germain. Mais d'autres textes où elle apparaît nous montrent que la formule qu'on lui attribue n'est pas de son cru, qu'elle correspond à une tradition bien plus ancienne que lui. Le sacré qui fonde la valeur de l'homme et la dignité de la famille est responsable de l'édification de la société. Il y a dans la religion germanique un principe organisateur, ce que nous avons souvent appelé une force de vie, qui se manifeste aussi par le droit. On peut être étonné de la faible place que le rationnel tient dans ce monde. J'en ai proposé une justification en essayant de montrer l'omniprésence du sacré.

Revenons une dernière fois sur le formalisme que nous notions récemment : vu à distance et sans en pénétrer l'esprit, le droit germanique a d'étranges allures cultuelles. On dirait un cérémonial qu'il importe de respecter dans le détail. Mais cet aspect rituel n'a pas de valeur en soi : il ne vaut que par référence. D'une façon générale il en est de même du culte germanique dans son ensemble.

1. *Om Thrymskvida,* dans *Arkiv för nordisk filologi,* 69, 1954.

Le culte, son importance primordiale

La religion germanique ne comportait ni articles de foi, ni corps de doctrine constitué, autant que l'on sache, ni dogmes, et ses « prêtres » ne semblent pas avoir subi d'initiations particulières ni même avoir été les dépositaires de secrets. Tout ce que nous pouvons savoir des pratiques rituelles paraît d'une extrême simplicité. Et quant aux grands mythes tels que nous les connaissons, soit par les poèmes de l'*Edda*, soit par les œuvres de Snorri, tout donne à penser qu'ils n'ont trouvé une forme organisée et un ensemble cohérent qu'à une époque très récente qui pourrait ne pas remonter au-delà du xe siècle. Quant à l'*Edda* de Snorri, elle a été rédigée au début du xiiie siècle, très certainement sur des modèles non germaniques. Ces textes, et d'autres que l'on range dans les *Eddica minora et apocryphica*, se trouvent en général corroborer ce que nous apprennent des inscriptions runiques plus anciennes ou des gravures rupestres, voire les témoignages d'historiens latins, mais nulle part nous n'avons trouvé jusqu'à présent de corps constitué en doctrine cohérente et il est douteux que l'on y parvienne jamais.

Voici qui est plus remarquable encore : la langue norroise ne possède pas de mot pour traduire « religion ». Elle dit à la place *sidr*, qui correspond à notre culte ou à notre coutume. Le paganisme c'est l'*heidinn sidr* (la pratique, la coutume païenne ; on trouve aussi *forn sidr* : pratique ancienne). Ce détail est éclairant car il suffit à nous autoriser à conclure que la religion germanique n'existe qu'en tant qu'ensemble de pratiques et d'opérations cultuelles. Hors du culte, point de religion. C'est en s'assemblant autour du prêtre en un lieu donné qui n'est pas un « temple » selon l'idée que nous nous en faisons, mais un endroit naturel remarquable (« haut lieu », forêt, etc.) – culte public – ou autour du chef de famille dans la maison – culte privé – avec de telles possibilités d'interférences de l'un sur l'autre que Olaf Olsen, dans un ouvrage récent (*Hørg, hov og kirke, A. N. O. H.*, 1965), a pu mettre en doute jusqu'à l'existence de temples strictement spécialisés, que la communauté païenne se connaît en tant qu'assemblée religieuse. En dehors des moments privilégiés où il exerce ses fonctions, dont nous rappelons qu'elles sont aussi bien juridiques que proprement religieuses, le *godi* n'existe pas en tant que tel : c'est un *bóndi* ou un chef comme les autres. Du reste, le paganisme germa-

nique n'a pas dû connaître la prière et les exercices de dévotion, en dehors des cérémonies du culte. Cette affirmation est peut-être contestable, mais on peut dire en tout cas que de telles pratiques n'ont certainement pas connu une extension considérable. Là encore, comme toujours et partout, la religion germanique tient à des actes qui sont, nous le savons, la traduction implicite d'un sens profond du sacré. Mais il est permis de croire que la contemplation et l'ascétisme étaient tout à fait étrangers à ce monde : ce seront là, d'ailleurs, les plus grandes nouveautés qu'apportera le christianisme. Le *Livre de colonisation de l'Islande (Landnâmabók)* nous parle bien d'un vieillard qui se faisait porter dehors pour révérer le soleil, mais ce texte est trop composite pour qu'on le prenne au pied de la lettre sans risque d'erreur. Toutes les formules que nous avons conservées sont en relation immédiate avec des gestes rituels signifiants : serments, conclusions d'accords, trêves, etc. Il n'y a pas un seul texte philosophique ou métaphysique dans tous les documents que nous connaissons et qui seront donnés plus loin en traduction. L'abstraction ne s'élève pas au-dessus du niveau des *Hávamál*, poème fait au demeurant d'éléments incroyablement disparates dont certains sont incontestablement de date récente. C'est une très maigre provende pour les abstracteurs de quintessence, mais cela vient renforcer l'une des pensées profondes qui ont présidé à la rédaction de la présente étude : le paganisme germanique était fait pour être vécu, non pour être pensé.

Allons plus loin : religion ne se dit pas en germanique ancien « Croire » non plus. Le verbe *trúa* est un intrus surgi récemment dans le lexique, et d'ailleurs il ne se construit pas directement, mais à l'aide d'une postposition (*á, trúa á* : croire en quelque chose ou en quelqu'un). Lorsqu'il fallait rendre l'idée de croire, on disait *blóta* : sacrifier, faire, offrir un sacrifice. Lors de la conversion, les chrétiens exigèrent que les païens récalcitrants se contentent d'abord, provisoirement, de *blóta* en secret. Du reste, qu'on n'aille pas s'exagérer l'importance de ce geste même : tous les témoignages semblent s'accorder pour dire que les idoles étaient rares. Adam de Brême en signale bien trois dans le grand « temple » d'Uppsala mais, à part quelques textes bizarres, comme le *Dit d'Ögmundr dytt*, ou trop récents comme la *Saga de Fridthjóf le fort*, on a si peu de preuves que l'on a pu soupçonner ces exemples de s'être inspirés de modèles bibliques pour reconstituer un paganisme scandinave bon teint.

Tout cela ne va pas sans poser de problèmes. Qu'est-ce donc

que cette religion sans doctrine, sans véritables prêtres, peut-être sans temples au sens normal du terme et probablement sans idoles ? Tacite disait déjà que les Germains s'isolaient dans des forêts pour y pratiquer leurs rites et il est certain qu'ils vouaient un culte à certains arbres auxquels ils pendaient leurs victimes, comme ce fut le cas en Suède, à Uppsala en particulier. Qui prouve même que les dieux dont les noms nous sont bien connus aient bénéficié d'une dévotion véritable ? Dans ce dernier cas, on a coutume d'invoquer la poésie des scaldes avec ses innombrables références au paganisme et en particulier aux dieux. Óðinn était le dieu et l'« inventeur » de la poésie et on lira dans le *Sonatorrek* comment Egill Skallagrímsson exalte la nature sacrée de l'inspiration. Toutefois, le problème n'est pas aussi simple qu'il y paraîtrait. Les règles, d'une généreuse complication, de la poésie scaldique sont brièvement exposées plus loin. La première est la confection de *kenningar*, ces métaphores ou périphrases en chaîne dont l'interprétation est un étonnant casse-tête. Or la *kenning* comportait obligatoirement la référence à un dieu ou à un trait païen : c'est d'ailleurs pour mettre les futurs poètes en mesure de composer des *kenningar* correctes que Snorri écrira son *Edda* au début du XIII[e] siècle. Ainsi, à ses yeux, étaient-ils en possession d'un « manuel » qui leur permît de composer sans erreurs. On ne pouvait donc dire : l'homme ou le guerrier, mais quelque chose comme le *Baldr* du cheval des vagues ou le *Gautr* (Óðinn) du séjour des hommes. Dans ces conditions il n'est pas sûr que la référence aux dieux et au monde païen dans son ensemble ait correspondu à un sentiment profond. S'il en est allé différemment aux origines, il semble toutefois que, rapidement, ce trait soit devenu un simple maniérisme obligé, un peu comme l'emploi de l'allégorie chez nous à la même époque. Cela n'enlève rien à la nature sacrée de la poésie – on se rappellera que le nom du géant dont le sang, mêlé de miel, fournit le breuvage poétique est Kvasir, qui correspond assez bien au nectar de l'Olympe grec – mais cela nous autorise à douter que les dieux en tant que tels aient reçu un culte particulier à travers la poésie.

De ce que nous venons de dire se dégage une conclusion importante : la religion germanique ancienne n'existe que par et dans le culte. C'est dans la pratique des rites, au moment où il y assiste ou y participe, que le Germain « entre en religion ». Nous savons que le sacré baigne les moindres de ses actes et dispose finalement de la conduite générale de sa vie, de son éthique individuelle et sociale. Mais cette attitude ne se mani-

feste religieusement qu'au moment du sacrifice. Le culte est l'expression de sa foi – encore un mot qui n'a pas d'équivalent dans les langues germaniques –, il faudrait dire : son expression actualisée par opposition à la plupart de ses actes dans la vie courante qui n'en sont que la manifestation implicite. En somme, et c'est là l'essentiel, la vision du monde et de la vie qui sous-tend le comportement habituel éclate en ce moment privilégié des opérations proprement cultuelles. C'est pourquoi, on s'en sera aperçu à la lecture de ces pages, il est extrêmement important de distinguer l'éthique de la religion, celle-ci n'étant que l'expression temporaire et saisonnière de celle-là. Sur la vie tout entière règne le sacré, mais il ne se connaît à l'état pur, s'entretient et se fortifie qu'en certaines occasions. Les pratiques rituelles prennent donc l'allure de ce que notre jargon technique moderne appellerait un « recyclage » périodique. Tout comme, par un geste significatif, Ódinn s'en va de temps à autre consulter la source de toute sagesse au pied de l'arbre Yggdrasill, par un geste symbolique le Germain retrouve à l'occasion du sacrifice collectif la source de cette force de vie sans laquelle il n'existerait plus. Il se retrempe aux sources, à sa manière. C'est volontairement que je brode ainsi sur le mot source et sur son image, d'ailleurs banale dans les *Eddas*. Le culte est un retour, une remontée. On verra, dans les *Grímnismál*, d'ailleurs tout pleins d'images liquides, comment Ódinn, après neuf nuits de souffrance, boit la coupe que lui tend Agnarr. Et l'on comprend à quel point sacrifier signifiait se revivifier. Voilà qui nous aidera à réduire encore la prétendue irréligion des Germains. Pourquoi auraient-ils eu besoin de pratiques extérieures suivies dans une existence dont chaque pas manifestait clairement à qui sait voir la profondeur de foi ? Ce n'est que de temps à autre que le *máttr ok megin* venait se réconforter au grand bain lustral. Maurice Cahen [1] a justement souligné l'importance de ces rites, de la libation en particulier. Les expressions dont il se sert fréquemment à propos des rites de boisson collective méritent notre attention : resserrer le lien communiel, échauffer l'âme de l'assemblée, renforcer le pacte avec le sacré. Le Germain ou l'homme du Nord est un peu comme le géant Antée de la mythologie grecque : il reprend des forces, au sens littéral, chaque fois qu'il participe au sacrifice, mais celui-ci n'est que le paroxysme d'une tension perpétuelle. Disons donc que le culte, chez les anciens Germains, est une

1. M. Cahen, *La Libation, études de vocabulaire religieux en vieux scandinave,* Paris, Champion, 1921.

cristallisation. Voilà pourquoi il ne déborde pas sur les actes de la vie quotidienne, ne se résout pas en prières ou en gestes de dévotion individuelle, ne conditionne pas la vie. On ne s'étonnera donc pas de trouver dans les pages qui suivent si peu de traces de pratiques rituelles : dans le *Völsa Thâttr* et la *Buslu bœn* qui sont d'ailleurs rapportés par des textes très récents (XIV[e] siècle), ainsi que dans les *Charmes de Mersebourg*. Le paganisme germanique et scandinave se lit bien mieux en filigrane derrière les grands textes héroïques surtout.

Cela dit, nous pouvons jeter un coup d'œil sur les manifestations du culte public et privé. La toponymie atteste l'existence de nombreux centres religieux, d'ailleurs immédiatement voisins de l'emplacement du *thing* en vertu de la collusion religion-droit que nous avons établie. Il semble qu'il faille distinguer entre *hörgr*, lieu de sacrifice à ciel ouvert, peut-être marqué par un autel de pierre, et *hof*, plus récent, qui a pu désigner, ou bien un temple à proprement parler, ou bien tel endroit de la ferme, la salle commune par exemple *(skâli)*, qui se transformait à certaines époques et en certaines circonstances en lieu de culte parce que s'y tenait le banquet sacrificiel *(blôtveizla)*. De toute manière, il faut remarquer que le culte en plein air, comme le note Tacite, a vraisemblablement connu une plus grande fortune, aux origines surtout : bois sacrés, rochers, cascades et sources surtout, ou puits, ou marécages ont joui d'une vénération particulière. On notera en outre que, selon toute vraisemblance – et pour renforcer ce qui vient d'être dit –, les rites officiels semblent s'être plutôt spécialisés dans le culte de la fécondité et de la fertilité, ce qu'attesteraient déjà les gravures rupestres éparses dans toute la Scandinavie, le fait que les grandes cérémonies religieuses coïncidaient, autant que l'on sache, avec les principales phases lunaires, la place capitale qu'a tenue le cheval dans les sacrifices, l'insinuation d'Adam de Brême laissant entendre que les fêtes solennelles célébrées dans le grand « temple » d'Uppsala tous les neuf ans se terminaient par des excès orgiaques, la longue persistance d'un culte phallique dans tout le Nord, etc.

Cela ne contredit pas ce qui a été dit plus haut. Georges Dumézil a montré qu'en la personne de Thórr, par exemple, dieu du tonnerre que suit la pluie fécondante, on pouvait fort bien passer « de l'orage au plaisir [1] ». Le Destin comme principe de vie se manifeste de deux façons simultanées : subjectivement, incarné qu'il est en chaque homme puis en chaque

1. G. DUMÉZIL, *op. cit.*, pp. 106 *sqq.*

clan, il passe par un relais, subit une sorte d'assimilation dont la traduction est cet esprit de lutte (*víghugr*) que nous connaissons; objectivement, il tient sous sa gouverne le rythme des saisons, les productions du sol et les fruits de la chasse; en ceci, la part de l'intervention personnelle de l'homme est limitée, presque nulle, le relais, si l'on veut, n'étant plus assuré que par la personne du roi. Voilà pourquoi je croirais volontiers que le culte ait mis l'accent sur les rites de fécondité. Ici surtout il y avait un appel à faire aux dieux, une propitiation à susciter. Il n'appartient qu'à moi de montrer que je suis un *gæfumadr*, bénéficiaire d'une belle *hamingja*, et que je sais défendre mon honneur. Mais je ne saurais pas plus faire tomber la pluie que rendre mère la femme stérile. Ici donc devaient intervenir les dieux et les rites fécondants.

Ceux-ci prenaient place à dates fixes, probablement, en ce qui concerne le culte public, à l'entré de l'hiver (*vetrnætr* : nuits d'hiver), c'est-à-dire en octobre (*haustblót :* sacrifice d'automne, ou peut-être *dísablót :* sacrifice aux Dises), au solstice d'hiver (*midvetrarblót :* sacrifice de la mi-hiver, ou *álfablót :* sacrifices aux Alfes, ou *jól :* Noël) et au début de l'été, à la mi-avril (*sumarblót :* sacrifice d'été). Le premier était destiné à obtenir une bonne année, le deuxième, à favoriser la croissance des plantes, le troisième à avoir bonne chance dans les expéditions guerrières : triple (en vérité, double) but qui concilie bien l'aspect de lutte et le côté sensuel des religions nordiques.

La toponymie s'accorde avec Tacite et certains textes islandais ou norvégiens, comme *Ögmundar Tháttr dytts*, pour attester la pratique de processions rituelles. Mais l'opération essentielle du culte était le sacrifice (*blót*, verbe *blóta* qui, notons la chose, se construit directement : *blóta gud, gud* étant à l'accusatif), incontestablement ressenti comme moyen de renforcer la puissance de la divinité en établissant un lien solide entre les puissances et les participants, en vertu de ce principe de circulation incessante entre surnaturel et naturel que je ne cesse d'illustrer depuis le début. A ce titre, rien n'est plus clair que la succession des principaux moments du *blót*.

En bref [1] : des sacrifices d'hommes, initialement, et d'animaux dont le sang était répandu sur l'autel, les murs de l'édifice et les assistants; puis un banquet où l'on consommait la viande, une fois cuite, des animaux sacrifiés afin de mieux sceller le pacte entre tous les participants et la divinité; ce banquet

1. Voir R. Boyer, « Le culte dans la religion nordique ancienne », dans *Inter-Nord*, 13-14, 1974, pp. 223-243.

donnait lieu à des libations de bière ou d'hydromel au cours desquelles il convenait de porter des toasts (*drekka minni :* boire à la mémoire de), d'abord, s'il faut en croire Snorri, à Ódinn, puis à la bonne chance du roi, puis à Njördr, puis à Freyr (et peut-être aussi à Bragi), enfin et surtout aux parents défunts, auxquels renvoie expressément le mot *minni*; en troisième lieu, le *blót* donnait lieu à la consultation des augures, soit par le truchement d'une source ou d'une cascade, soit en interprétant la façon dont retombaient les rameaux teints du sang sacrificiel *(hlautteinar)* que l'on jetait sur un linge, soit de diverses autres matières. C'est dire que le destin est ici directement pris à partie, ce que relève expressément Saxo Grammaticus (*Gesta Danorum* 6.IV.12) à propos du roi Fridleifr allant rendre visite aux Nornes dans leur temple : *Mos erat antiquis super futuris, liberorum eventibus Parcarum oracula consultare.* Enfin, le quatrième et dernier temps du *blót* consistait à faire des vœux ou à s'engager par serment solennel à accomplir de hauts faits : c'est la pratique du *heitstrengning* où le paroxysme de la tension se double de l'ivresse du banquet pour exalter au maximum la force vive de l'homme en communion avec la divinité [1].

Le culte privé était du même ordre sinon que, vraisemblablement, l'accent était mis davantage sur l'évocation des morts et surtout sur la magie.

Ici encore, mais avec quelle force, il apparaît bien que les dieux ne sont que des relais. Barrès aurait sans doute parlé d'intercesseurs si le mot n'avait en l'occurrence des résonances chrétiennes inadéquates. Ce n'est en vérité ni à Freyr ni à Ódinn que l'on sacrifie, c'est à cette Force suprême dont ils sont le signe. Nul ne l'a mieux dit que Folke Ström [2] : « Le sacrifice était plus qu'un don fait aux dieux [...]. C'était avant tout un moyen de renforcer la puissance du sacré. Dans le sacrifice s'établissait une liaison pleine de force entre l'homme et les puissances. » Ström n'a pas dit : les dieux, mais les puissances (suédois : *makter*). J'irai plus loin : je dirai *la* puissance. *Wer will, der kann*, dit le proverbe allemand. Décidément, il n'y a pas moyen de sortir de ce cercle de la volonté, du pouvoir et de la force.

Ainsi le Germain vivait-il dans une grande intimité avec le sacré. Il en était, en sa personne, le dépositaire et le témoin. Il

1. Voir *Jómsvíkinga Saga, La Saga des Vikings de Jómsborg*, trad. R. Boyer, Bayeux, Heimdal., 1982, chap. XXVII.
2. *Nordisk hedendom*, Göteborg, 1961, p. 55.

savait en retrouver le principe parmi ceux de son sang, il pouvait en exalter la force par le sacrifice et le banquet. Le culte exalte la vie, les rites sont, strictement, une hiérophanie.

La mort, retour au sacré

Sur les rites funéraires des anciens Germains, nous possédons un document si extraordinaire que, contrairement à la règle suivie jusqu'ici dans cette étude, je me propose de le citer *in extenso.* A vrai dire, il ne s'agit que d'une catégorie limitée des Germains, ceux que les Arabes appelaient les « Rus » (d'où le nom de Russie actuelle), c'est-à-dire les Vikings suédois. On sait que, contrairement à leurs congénères norvégiens ou danois, les Suédois ont orienté leur champ d'action vers l'est. Par les grands fleuves d'Europe centrale, ils commerçaient avec Byzance. En 922, un diplomate arabe, Ibn Fadlan, assista, sur les bords de la Volga, à l'incinération des restes d'un chef « rus ». Voici son récit que je donne ici selon l'excellente traduction de Marius Canard, *Ibn Fadlân. Voyage chez les Bulgares de la Volga*, Paris, Sindbad, 1988, pp. 76 à 83. Les passages précédés de AR et entre parenthèses sortent d'un autre manuscrit que le manuscrit principal.

On disait que, relativement à leurs principaux personnages, en cas de mort, ils font certaines choses dont la moindre est l'incinération. Je désirais en avoir une connaissance certaine et ne pus l'avoir, jusqu'au jour où j'appris la mort d'un homme considérable d'entre eux. Ils le placèrent dans sa tombe qu'ils recouvrirent d'un toit, et l'y laissèrent pendant dix jours, en attendant qu'ils eussent terminé de lui couper et de lui coudre des vêtements.

Si le mort est un homme pauvre, ils lui construisent un petit bateau dans lequel ils le placent et qu'ils brûlent. S'il s'agit d'un homme riche, ils rassemblent sa fortune et en font trois parts, une pour sa famille, une pour lui faire couper des vêtements et une autre pour lui préparer le nabîdh [*de la bière, sans doute l'*erfiöl *ou bière des funérailles*] *qu'ils boiront jusqu'au jour où son esclave se tuera elle-même et sera brûlée avec son maître. Quant à eux, ils se livrent sans mesure à la consommation du* nabîdh *qu'ils boivent nuit et jour au point que parfois l'un d'entre eux meurt la coupe à la main.*

(AR : ... une autre part pour le coût de la boisson qu'ils consomment pendant les dix jours au cours desquels ils boivent,

s'unissent sexuellement aux femmes et jouent des instruments de musique. Cependant la jeune fille qui doit se brûler elle-même avec lui, dans ces dix jours-là, boit et se livre aux divertissements; elle pare sa tête et sa personne de toutes sortes d'ornements et de parures, et, ainsi parée, elle se donne aux hommes.)

Quand un grand personnage meurt, les gens de sa famille disent à ses filles-esclaves et ses jeunes garçons-esclaves : « Qui d'entre vous mourra avec lui? » L'un (l'une) dit : « Moi ». Une fois qu'il (qu'elle) a dit cela, la chose devient obligatoire et il est impossible de revenir là-dessus. S'il (elle) voulait revenir sur sa décision, on ne le (la) laisserait pas faire. La plupart du temps, ce sont les filles-esclaves qui font cela.

Une fois que l'homme dont j'ai parlé plus haut est mort, on dit à ses filles-esclaves : « Qui mourra avec lui? » L'une d'elles dit : « Moi ». Alors on la confie à deux jeunes filles qui veillent sur elle et qui la suivent partout où elle va, au point que parfois elles lui lavent les pieds de leurs propres mains.

On s'affaire autour du mort à lui couper des vêtements et à lui préparer tout ce dont il a besoin. Pendant ce temps, la fille-esclave chaque jour boit et chante, se livrant à la joie et aux réjouissances.

Quand arriva le jour où l'homme devait être incinéré et la fille avec lui, j'allai au fleuve sur lequel se trouvait son bateau. Je vis qu'on avait tiré le bateau sur la rive, qu'on avait planté quatre poteaux de bois khadank *et autre bois, et que, autour de ces poteaux, on avait disposé de grands échafaudages de bois. Ensuite, on tira le bateau jusqu'à ce qu'il fût placé sur cette construction de bois.*

Puis ils se mirent à aller et venir devant le bateau et à prononcer des paroles que je ne comprenais pas, alors que l'homme était encore dans sa tombe.

(AR : Le dixième jour, ayant tiré le bateau sur le bord du fleuve, ils le gardent. Au milieu de ce bateau ils disposent un pavillon à coupole, en bois, et couvrent ce pavillon de toutes sortes d'étoffes.)

Puis ils apportèrent un lit, le placèrent sur le bateau et le couvrirent de matelas et de coussins en brocart grec. Ensuite vint une vieille femme qu'ils appellent l'Ange de la Mort, et elle étendit sur le lit les garnitures ci-dessus mentionnées. C'est elle qui est chargée de coudre et d'arranger tout cela et c'est elle qui tue les filles-esclaves. Je vis que c'était une vieille luronne, corpulente, au visage sévère.

Quand ils furent arrivés à la tombe du mort, ils enlevèrent la terre de dessus le bois, puis le bois lui-même, et ils en sortirent le mort enveloppé dans le vêtement dans lequel il était mort. Je vis qu'il avait noirci à cause du froid du pays. Ils avaient mis avec lui dans la tombe du nabîdh, *des fruits et une pandore* [*sans doute un luth*]. *Ils retirèrent tout cela. Le mort ne sentait pas mauvais et rien en lui n'avait changé sauf sa couleur. Ils lui mirent des pantalons, des chaussons, des bottes, une tunique et un caftan de brocart avec des boutons en or. Ils le coiffèrent d'un bonnet de brocart couvert de fourrure de martre. Puis ils le portèrent et le firent entrer dans le pavillon qui était sur le bateau, l'assirent sur le matelas et le soutinrent au moyen de coussins. Ils apportèrent ensuite du* nabîdh, *des fruits et des plantes odoriférantes qu'ils mirent avec lui. Puis ils apportèrent du pain, de la viande et des oignons qu'ils placèrent devant lui. Puis ils amenèrent un chien qu'ils coupèrent en deux et jetèrent à côté de lui, puis ils prirent deux chevaux, les firent courir jusqu'à ce qu'ils fussent en sueur, puis ils les coupèrent en morceaux à coups de sabre et jetèrent leur chair dans le bateau. Ils amenèrent ensuite deux vaches qu'ils coupèrent en morceaux également et qu'ils jetèrent aussi dans le bateau. Ensuite, ils apportèrent un coq et une poule, les tuèrent et les jetèrent dans le bateau.*

Cependant, la fille-esclave qui voulait être tuée allait et venait et entrait successivement dans chacun des pavillons que l'on avait construits et le maître de chacun de ces pavillons s'unissait sexuellement avec elle. Et il disait : « Dis à ton maître que je n'ai fait cela que par amour pour lui. »

(AR : Le dixième jour, après avoir sorti le mort au jour, ils le mettent à l'intérieur de ce pavillon et répandent près de lui différentes sortes de fleurs et de plantes aromatiques. Beaucoup d'hommes et de femmes se rassemblent, jouent d'instruments de musique, et chacun des parents du mort construit un pavillon à quelque distance de celui du mort. Tout d'abord, quand la jeune fille, après s'être parée, se dirige vers les pavillons des parents du mort, le maître de chaque pavillon s'unit sexuellement une fois avec cette jeune fille, et quand il en a terminé avec cela, il dit d'une voix forte : « Dis à ton maître que j'ai accompli le devoir d'amour et d'amitié. » Et ainsi, au fur et à mesure qu'elle passe devant les pavillons, jusqu'à la fin, tous les autres s'unissent sexuellement à elle. Quand ils en ont terminé, ils coupent un chien en deux et le jettent à l'intérieur du bateau, puis, ayant tranché la tête à un coq, ils le jettent à droite et à gauche du bateau.)

Quand arriva le temps de la prière du ʿasr, le vendredi, ils amenèrent la fille-esclave vers quelque chose qu'ils avaient fabriqué et qui ressemblait à un châssis de porte. Elle plaça ses pieds sur les paumes des mains des hommes et (fut soulevée en l'air et) surplomba ce châssis. Elle prononça là certaines paroles, puis ils la descendirent. Ils la remontèrent une troisième fois, et elle fit comme elle avait fait les deux premières fois. Puis ils lui apportèrent une poule, elle lui trancha la tête qu'elle lança. Alors ils prirent la poule et la jetèrent dans le bateau.

J'interrogeai l'interprète sur ce qu'elle avait fait. Il me répondit : « Elle a dit la première fois qu'ils la soulevèrent : Voilà que je vois mon père et ma mère. Elle a dit la seconde fois : Voilà que je vois tous mes parents morts assis. Et elle a dit la troisième fois : Voilà que je vois mon maître assis au Paradis et le paradis est beau et vert; avec lui sont les hommes et les jeunes gens, il m'appelle. Emmenez-moi vers lui. »

Ils partirent avec elle vers le bateau; elle se dépouilla de deux bracelets qu'elle avait sur elle et les donna tous deux à la vieille femme qui est appelée l'Ange de la Mort – et c'est elle qui tue –, puis elle se dépouilla des deux périscélides [des anneaux autour des jambes] qu'elle avait sur elle et les remit aux deux jeunes filles qui la servaient et étaient les filles de la femme appelée l'Ange de la Mort. Puis ils la firent monter sur le bateau.

Puis les hommes vinrent avec des boucliers et des bâtons. On lui apporta une coupe de nabîdh*; elle fit entendre un chant en la prenant et la but. L'interprète me traduisit qu'elle disait ainsi adieu à toutes ses compagnes. Puis on lui remit une autre coupe; elle la prit et resta longtemps à chanter tandis que la vieille femme l'excitait à boire et la pressait d'entrer dans la tente dans laquelle se trouvait son maître.*

Je vis que la jeune fille avait l'air égaré; elle voulut entrer dans le pavillon, mais elle mit la tête entre le pavillon et le bateau. Alors la vieille femme lui saisit la tête, la fit entrer dans le pavillon et entra avec elle. Les hommes se mirent à frapper avec les gourdins sur les boucliers afin qu'on n'entendît pas le bruit de ses cris, que les autres filles-esclaves ne fussent pas effrayées et ne cherchassent pas à éviter la mort avec leurs maîtres. Ensuite, six hommes entrèrent dans le pavillon et cohabitèrent tous, l'un après l'autre, avec la jeune fille. Ensuite, ils la couchèrent à côté de son maître. Deux saisirent ses pieds, deux autres, ses mains; la vieille appelée Ange de la Mort arriva, lui mit sur le cou une corde de façon que les deux extrémités divergeassent et la donna à deux hommes afin qu'ils tirent sur la

corde. Puis elle approcha d'elle, tenant un poignard à large lame, et elle se mit à le lui enfoncer entre les côtes et à le retirer, tandis que les deux hommes l'étranglaient avec la corde, jusqu'à ce qu'elle fût morte.

(AR : Après cela le groupe des hommes qui ont cohabité avec la jeune fille font de leurs mains une sorte de route pavée, afin que la jeune fille, plaçant ses pieds sur les paumes de leurs mains, monte sur le bateau. Après cela, ils lui mettent entre les mains une poule, afin que lui ayant arraché la tête elle la jette dans le bateau. Et au moment où elle boit une coupe de charab *[équivalent du* nabîdh]*, elle prononce des paroles, et à trois reprises et chaque fois se tenant sur les paumes des mains de ce groupe d'hommes, elle monte sur le bateau et chante quelques fragments. Elle va dans le pavillon dans lequel on a placé son mari [l'auteur veut donc dire qu'il s'est agi d'un mariage posthume] et six hommes, du nombre des parents de son mari, entrant au milieu du pavillon, tous les six, s'unissent sexuellement avec cette femme en présence du mort, et dès qu'ils en ont terminé avec l'accomplissement des devoirs d'amour, la vieille femme qui, selon la croyance de ce groupe de gens, est l'Ange de la Mort, arrivant, couche cette femme pour dormir à côté de son mari. De ces six hommes, deux saisissent les jambes de la jeune esclave, deux autres, ses mains et la vieille femme, tordant son voile, le lui place sur le cou et le remet aux mains des deux autres hommes pour qu'ils le lui serrent jusqu'à ce que l'âme s'échappe de son corps.)*

Ensuite, l'homme le plus proche parent du mort, après qu'ils eurent placé la jeune fille qu'ils avaient tuée à côté de son maître, vint, complètement nu, prit un morceau de bois qu'il alluma à un feu et marcha à reculons, la nuque tournée vers le bateau et le visage vers les gens qui étaient là, une main tenant la bûche allumée, l'autre posée sur l'orifice de son anus, afin de mettre le feu au bois qu'on avait préparé sous le bateau. Puis les gens arrivèrent avec des bûches et autre bois à brûler, chacun tenant un morceau de bois dont il avait enflammé l'extrémité et qu'il jetait dans le bois entassé sous le bateau. Et le feu embrasa le bois, puis le bateau, puis la tente, l'homme, la fille et tout ce qui se trouvait dans le bateau. Un vent violent et effrayant se mit à souffler, les flammes devinrent plus fortes et l'intensité du feu s'accrut encore davantage.

Il y avait à côté de moi un homme des Rûs, et je l'entendis parler à l'interprète qui était avec moi. Je demandai à ce dernier ce qu'il avait dit. Il me répondit : « Il dit : Vous autres Arabes,

vous êtes des sots. – Pourquoi? lui demandai-je. – Il dit : Vous prenez l'homme qui vous est le plus cher et que vous honorez le plus, vous le mettez dans la terre et les insectes et les vers le mangent. Nous, nous le brûlons dans le feu en un clin d'œil, si bien qu'il entre immédiatement et sur-le-champ au paradis. » Puis il se mit à rire d'un rire démesuré. Je lui demandai pourquoi il riait et il dit : « Son Seigneur, par amour pour lui, a envoyé le vent afin qu'il l'enlève en une heure. » Et réellement, il ne s'était pas écoulé une heure que le bateau, le bois, la fille et son maître n'étaient plus que cendres et poussière.

Ensuite, ils construisirent à l'endroit où se trouvait ce bateau qui avait été tiré hors du fleuve quelque chose ressemblant à une colline ronde et dressèrent au milieu un grand poteau de bois khadank, *y inscrivirent le nom de l'homme et celui du roi des Rûs et s'en allèrent.*

Bien entendu, tout n'est pas à prendre au pied de la lettre dans cet extraordinaire récit et il faut en particulier se méfier des approximations dues à la traduction. Il serait passionnant de savoir quels étaient les mots « rus » que l'on a rendus par paradis, maître, seigneur et Ange de la Mort, entre autres. D'autre part, il est évident que cette cérémonie, à supposer qu'Ibn Fadlan l'ait rapportée objectivement, bien qu'organisée dans tous ses détails, est hautement composite. Enfin, les « Rus » peuvent, si l'on veut, ne pas représenter tous les Germains. Mais ce qui me frappe et que je voudrais faire valoir ici, c'est à quel point cette scène barbare et funèbre tient à la vie, parle de vie, aime la vie. On répondra qu'elle n'est que sang et meurtres : sans doute, mais on voit de quelle façon. Cette esclave jeune que l'on immole, ces chevaux que l'on veut suants de l'effort de la course, ces animaux vivants que l'on sacrifie, ce contexte sexuel et même orgiaque, ce luxe du costume funèbre, la nudité de l'héritier, tout n'est que force, élément vital, puissance de vie. Pas la moindre lamentation, mais des chants, des libations, des orgasmes. Et le feu purificateur et libérateur pour sublimer le tout. Si la pensée développée ici à loisir est correcte, c'est-à-dire si l'essentiel du paganisme germanique tient à une exaltation du sacré comme force vive déposée en chaque homme, de telles funérailles sont au pied de la lettre une apothéose : le sacré immanent et invisible est rendu au sacré après une dernière et symbolique débauche de force et de vie.

Ces coutumes se trouvent vérifiées, non dans leur ensemble

il est vrai, mais point par point tout de même par les textes des *Eddas* comme par les découvertes archéologiques. Le magnifique bateau d'Oseberg conservé à Oslo au Musée viking est un bateau-tombe. Pourquoi il n'a pas été incinéré, nous ne le savons pas, mais le récit de la mort de Baldr ou celui de la fin de Brynhildr apportent d'autres vérifications. En revanche, nous ne savons comment interpréter la scène hallucinante où l'esclave dit apercevoir ses parents, l'empire des morts et le paradis, d'autant que cela ne concorde pas avec l'évocation traditionnelle de la Valhöll. L'image qui nous est donnée ici du séjour bienheureux (beauté, verdure, jeunes gens) semble plus musulmane que germanique. Les rites érotiques ont également quelque chose d'oriental à quoi nous ne sommes pas habitués. Mais tout le reste nous est familier et l'Ange de la Mort ne va pas sans rappeler la *daudafylgja* que nous connaissons par quelques passages de sagas. Quant au sacrifice rituel par strangulation, il évoque immédiatement cet homme de Tollund que l'on a retrouvé un lacet autour du cou, complètement nu en dehors d'une corde autour des reins [1].

Au total, la cérémonie des bords de la Volga vérifie les plus importantes des conclusions auxquelles nous étions déjà arrivés : certitude de l'existence d'un autre monde, mort envisagée comme un passage rituel à un au-delà où le défunt aura besoin de toute la force du monde des vivants. Ce qui est remarquable, c'est que cette force établit le lien entre vivants et morts : ainsi la scission n'est-elle ni absolue ni définitive. Les morts ont besoin de la force des vivants, et réciproquement. La débauche de sang, de sueur et de semence humaine qui préside à l'inhumation du « Rus » n'est pas perdue : nous avons vu que, sorte de divinité tutélaire, le mort revaudra à sa lignée cette énergie sacrificielle. Il me semble que la nudité de l'héritier n'a pas d'autre signification : il faut qu'aucun obstacle ne gêne l'investissement dont il est l'objet. Que l'on m'entende bien : le nouveau chef de la famille n'est pas l'objet d'une réincarnation – encore que la mythologie et les coutumes germaniques païennes n'ignorent pas le fait –, mais exactement d'une transfusion. Comme si, parodiant les Écritures, on pouvait dire, en prenant, cette fois, l'expression dans le bon sens : que tout ce sang versé rejaillisse sur nous et sur nos enfants, pour les féconder. Le sang du sacrifice *(hlaut)* préside à toutes les grandes opérations du culte, le sang signe de vie chaude et

1. Voir P. V. Glob, *Mosefolket,* Gyldendal, Copenhague, 1965. Il est vrai, toutefois, que cet « homme des tourbières » date du début de notre ère.

active : il teinte les rameaux interprètes des arrêts du Destin *(hlautteinar)*, il scelle la communauté réunie dans le *hof (hlautbolli)*, cimente l'amitié des frères jurés, et peut-être même teignait les inscriptions runiques.

Au demeurant, Tacite confirme Ibn Fadlan, au moins dans l'ensemble, car il est très bref sur ce sujet. Il insiste lui aussi sur l'aspect disons viril des funérailles : « Aux femmes convient le deuil, aux hommes le souvenir [1]. » Tout concourt à démontrer que la mort n'est pas une véritable rupture, mais un retour. Il y a eu ce temps de vie pour accomplir ces virtualités qui étaient en l'homme ; mais rien n'est fini avec le dernier souffle. Retournée au sacré primitif, l'âme continue d'insuffler sa puissance aux membres de sa famille. Le cycle se reforme, pour progresser en spirale.

***wihaz-weihs-vé, *hailagaz-hālig-heilagr : sacré**

Pour résumer ce qui vient d'être dit, le sacré chez les anciens Germains est intimement lié à l'idée de force, de puissance suprêmes. Savoir si c'est le concept de force qui engendre l'idée de sacré, ou si la notion de sainteté appelle nécessairement l'idée de puissance me semble un problème inutile : il est clair que les deux faces sont inséparables.

Il ressort de notre étude que le sacré est intimement lié au destin, au sort, à la chance, d'une part, et que, d'un autre côté, il est inséparable du culte. C'est à la toute-puissance et à l'omniprésence du Destin que va l'adoration humaine, et cette adoration se connaît et s'exprime, tout en se fortifiant, par les rites. Pour utiliser une terminologie catholique, disons que la latrie va au Destin, l'hyperdulie aux dieux et la dulie aux créatures de l'autre monde, esprits des morts, *fylgjur, hamingjur, valkyries,* etc. Mais il n'est pas indispensable que l'objet du culte, sous quelque forme que ce soit, soit conscient chez les sacrifiants, les rites, en dernière analyse, ont avant tout pour effet de resserrer l'âme de la communauté.

Le lexique, une dernière fois, nous permettra de vérifier ces dires. Pour exprimer l'idée de sacré, le germanique dispose d'une double série de termes. D'une part, sur le germanique ancien **hailagaz,* nous avons le gothique *hailags,* le norrois *heilagr,* anglo-saxon *hālig,* allemand moderne *heilig,* anglais *holy,* suédois *helig.* Tous ces termes sont en rapports étroits avec *heill,* la

1. Tacite, *La Germanie,* xxvii.

chance. C'est le sacré en tant qu'accès personnel au Destin, que nous avons étudié au début surtout de cet essai. D'autre part, sur le germanique ancien **wihaz*, gotique *weihs*, ancien haut allemand *wīh*, nous obtenons le norrois *vé*, racine qui se retrouve dans l'islandais *vígja* et dans l'allemand *Weih- (Weihnacht, Weihgabe*, etc.). C'est le sacré en tant que manifesté par le culte (*vé* s'applique au lieu où se célébrait le culte). Il n'y a pas d'opposition ou même de nuance profonde entre les deux séries. La seconde est, si j'ose dire, la « concrétisation » de la première. Le sacré se connaît dans *heilagr* et s'actualise dans *vé*.

On aura sans doute été frappé par l'absence quasi totale du mot hasard dans cette étude. Le hasard, en tant qu'intervention gratuite et absurde du Destin, ne correspond pas aux catégories mentales du Germain ancien. Ces langues, d'ailleurs, ne connaissent pas de traduction de ce mot. Non pas : ce qui est arrivé est arrivé ; pas davantage : ce qui est arrivé devait arriver ; mais : ce qui est arrivé était voulu, et directement, par le Destin, et, consciemment ou inconsciemment, par moi, récipiendaire et interprète du Destin. Ainsi tout le monde du paganisme germanique baigne-t-il dans un grand flux de volonté. Il est tendu dans un effort que l'on pourra juger admirable de réalisation, *hic et nunc*, de prescriptions considérées, simultanément malgré les apparences paradoxales de la chose, comme transcendantes et immanentes.

Revenons au culte une dernière fois. Ce qui frappe, ce ne sont pas d'abord les rites eux-mêmes qui sont pratiqués, mais le caractère communautaire, communiel qu'ils prennent. Peu de mentions de culte individuel : sacrifices, banquets, libations, coutumes familiales, opérations juridiques, serments, transactions, tout se fait en commun. On plaisante parfois sur l'allure que prenaient les serments de disculpation. Juraient non seulement l'accusé présumé, mais aussi deux, trois et même douze autres personnes qui faisaient serment sur leur honneur, en somme, que le principal intéressé avait juré sur le sien. Une première explication tient à la nature familiale de l'honneur, que nous avons déjà étudiée : tout affront est également ressenti par tous les membres du clan. Mais il faut bien voir aussi que l'individu n'est pas à lui seul le sacré qu'il veut manifester. Il faut toute la communauté, quelle que soit son extension, pour l'incarner – et voilà une explication supplémentaire de la confusion entre honneur et réputation. Si l'on me permet de parodier Camus, je dirai donc que le Germain raisonnait ainsi : je sacrifie, ou je jure, ou je bois, donc nous sommes. On peut

même suivre Camus plus loin (dans les termes uniquement, il va sans dire, car Camus parle ici... de la révolte) et préciser que c'est cette participation au sacré qui fonde le sentiment de l'universalité de la nature humaine chez les anciens Germains : le respect de l'autre, qui est encore tellement vivant chez le Scandinave d'aujourd'hui, provient de la conscience d'une similitude de nature, d'une similitude d'intéressement (dans le sens qu'a en français ce néologisme récent une fois débarrassé de ses connotations financières) au Destin. Mais cette similitude, il faut tous les hommes pour la manifester.

Sans doute ai-je voulu dans les pages qui précèdent attirer l'attention sur un point, central à mes yeux, de la religion nordique ancienne parce qu'il fournit, me semble-t-il, une admirable clef à l'interprétation des textes qui vont être présentés maintenant, et ai-je dû, pour ce faire, reléguer tant soit peu une conception parallèle, beaucoup plus banale, infiniment moins fréquente aussi, de la destinée aveugle dont les arrêts n'appellent que résignation. Les hommes du Nord ont dû la connaître aussi, comme en témoigne cette inscription runique de Borgund : « Les Nornes décident du bien et du mal. A moi, elles ont donné grande souffrance. »

Mais je pense que cette attitude très humaine n'est pas caractéristique du Germain d'autrefois. En revanche, je sens plus qu'une constatation objective dans la strophe 17 de la *Völuspá* où l'on évoque le mythe de la création de l'homme et de la femme. Avant d'être tels, c'est-à-dire doués de souffle *(önd)*, de « fureur de vivre » *(ódr)*, de chaleur *(lá),* de voix *(læti)* et de bonne couleur *(gódr lítr)*, c'est-à-dire de force vive, de vie tout simplement, cadeaux que vont leur faire les dieux, ce n'étaient que deux troncs d'arbres, Askr (frêne?), et Embla (sarment de vigne?) stupidement échoués sur le rivage désert de la grande mer primordiale. Et, précise le *Völuspá*, avant d'exister, avant d'être en tant qu'êtres humains, gisants et inertes comme ils étaient, non encore visités, suscités, élus par les dieux, ils étaient *ørlöglausir* : sans destin.

DEUXIÈME PARTIE

Les textes

Introduction

Il y avait un homme qui s'appelait Egill, fils de Grímr le Chauve [1]...

C'est lui qui nous introduira dans le monde de la religion nordique. Sa saga, la plus grande peut-être, écrite au XIIIe siècle, mais rapportant des événements qui se sont passés aux IXe et Xe siècles, plonge au cœur du paganisme scandinave. Elle nous transporte en Norvège d'abord, à l'époque où le roi Haraldr à la belle chevelure entreprend de soumettre les innombrables clans des « rois » (*konungar,* en fait des roitelets aux pouvoirs limités) qui se partagent le pays. Tâche ingrate ! Dans le Fyrdafylki, juste au-dessus du Sogn, sévit la rude famille de Kveld-Úlfr (Loup du Soir), un gaillard inquiétant qui a la propriété de se transformer en loup-garou à la tombée de la nuit. Il a deux fils, Thórólfr et Grímr le Chauve, des hommes accomplis l'un et l'autre, mais radicalement différents : soleil et ténèbres. Thórólfr essaie bien de composer avec le roi Haraldr : il est lâchement desservi par les envieux. Haraldr en personne l'attaque et le fait mettre à mort. Le clan n'a plus que la ressource de rassembler ses biens et de s'embarquer pour l'Islande, que des amis viennent de découvrir et dont la colonisation commence, non sans avoir, en guise de cadeau d'adieu, massacré tout un équipage de Haraldr pour venger Thórólfr. En route, Kveld-Úlfr meurt.

Grímr le Chauve s'installe dans le Borgarfjördr, l'un des plus beaux de l'Ouest de l'île. Découverte de terres neuves, explorations à l'intérieur du pays, prise de possession de la terre selon

1. Voir le texte complet de la *Saga d'Egill, fils de Grímr le Chauve,* dans *Sagas islandaises,* Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1987, pp. 1 à 203 et 1505 à 1565.

les rites sacrés. Grímr, comme son père, a deux fils : Thórólfr, en mémoire du disparu, auquel il ressemble, et Egill, le portrait de son père, gigantesque, ténébreux, taciturne, retors. L'éclairage se concentre bientôt sur lui. Précoce, Egill démontre dès l'enfance qu'il sera grand poète et grand guerrier. A l'âge de trois ans, il manie déjà la *kenning* comme un scalde de métier, à sept ans, il occit son compagnon de jeux, qui en a onze. A dix-sept ans, après avoir donné à ses parents tous les soucis de la terre, il décide son frère Thórólfr à l'emmener en expédition viking : ce genre de distractions faisait partie de l'éducation des gens bien nés.

Premier retour en Norvège, donc. C'est Eiríkr à la hache sanglante et surtout Gunnhildr, sa femme, qui gouvernent maintenant le royaume. Les rapports avec la famille de Kveld-Úlfr sont tendus et Egill ne fait rien pour les améliorer : au cours d'un banquet où il se signale par ses formidables capacités de buveur, il transperce de son épée l'hôte, Atleyjar-Bárdr, et s'enfuit après une bagarre dans les règles, non sans avoir agrémenté la scène de strophes aussi savantes qu'insultantes.

Le voici Viking pour de bon : rapts, pillages, tueries, batailles, abordages, beuveries. Il prend part à de grands combats en Angleterre ; il a la douleur d'y perdre son frère bien-aimé, Thórólfr. Le voici revenu en Norvège, où il épouse Ásgerdr, la veuve de Thórólfr. Après douze ans d'errances, il rentre enfin en Islande, ayant grandement accru sa renommée, comme dit la saga. Il n'y restera pas longtemps. Six ans après, en 945, il repart régler un procès en Norvège, devant le Gulathing. C'est l'occasion de reprendre la vieille querelle avec le roi Eiríkr et la reine Gunnhildr. Avec elle, surtout, femme de tête, intrigante, fort versée dans la pratique de la sorcellerie. C'est qu'Egill accuse le couple royal d'avoir accaparé les biens d'Ásgerdr lors de la mort de Thórólfr. Pour commencer, il tue l'un des fils du roi. Il érige ensuite le bâton d'infamie, le *níd-stöng*, pour convier les esprits tutélaires à bouter hors du pays le roi et la reine. Est-ce coïncidence ou faut-il croire en la vertu des runes magiques d'Egill ? Peu de temps après, Eiríkr et Gunnhildr seront forcés de s'exiler.

Egill n'en sait rien : il est de nouveau rentré en Islande, à Borg, pour voir mourir son père, Grímr le Chauve. Mais la langueur l'accable, le besoin d'action le tenaille. Le voici reparti sur son long bateau, résolu d'aller trouver son ancien protecteur, le roi Adalsteinn. Au large des côtes anglaises, il essuie une terrible tempête qui le jette... sur les terres mêmes de ses enne-

mis mortels, Eiríkr et Gunnhildr. Que faire? Il joue le tout pour le tout. Le confident d'Eiríkr est justement Arinbjörn, l'ami fidèle d'Egill. Il va le trouver, se fait reconnaître, sur son conseil se livre au roi. Celui-ci n'apprécie pas le geste à sa courageuse valeur : Egill sera exécuté le lendemain matin car on ne tue pas le nuit. Arinbjörn lui suggère d'essayer de « racheter sa tête » pendant cette nuit-là en composant un poème à la louange du roi Eiríkr. Egill accepte. La beauté de la forme, la science de la composition, la qualité des images et du ton imposent progressivement le silence à l'auditoire et finissent par extorquer l'indulgence royale : c'est le *Höfudlausn (Rançon de la tête)* dont la saga a conservé le texte. Époque barbare, n'est-il pas vrai, que celle où l'amour du renom qui s'attachait à un poème de valeur primait toute haine!

Tout de même, ce n'est pas le moment de fanfaronner davantage. Egill s'enfuit pour la Norvège où il va connaître de nouvelles aventures, là et aussi en Suède, en Värmland, où il fait une expédition. Les épisodes cruels ne manquent pas. Il se bat en duel contre Atli, encore un sorcier qui a le pouvoir d'émousser par magie le tranchant des épées. N'importe! Egill jette son arme, se rue sur Atli, l'empoigne à bras-le-corps et lui arrache la gorge d'un coup de dents. Peu après, mécontent de la façon dont il a été reçu par un fermier du Värmland, il le sort de son lit, lui tranche la barbe à ras du menton et, de l'index droit, lui extirpe un œil. En revanche, on le voit chevaleresquement débarrasser une jeune fille et sa famille d'un guerrier fauve *(berserkr)* qui les persécutait. Sa science de la magie et des runes lui permet de guérir une autre jeune fille qui souffrait d'une maladie réputée incurable.

L'Islande encore une fois : c'est pour voir le préféré de ses fils, Bödvarr, se noyer. Le coup est rude, d'autant qu'un autre de ses fils vient de mourir de maladie. Il s'alite, refuse toute nourriture, décide de se laisser mourir. Il faudra la tendresse de sa fille Thorgerdr pour le tirer, par un innocent subterfuge, de sa prostration. Elle lui conseille de composer un poème à la mémoire de ses fils avant de se laisser périr. Il obéit. C'est le *Sonatorrek (Irréparable Perte des fils)*, peut-être le chef-d'œuvre de la poésie nordique; une merveille de lyrisme retenu, le cri de gloire du poète auquel sa muse tient lieu de vie. L'année suivante, la mort de son ami Arinbjörn lui arrachera un autre chef-d'œuvre, *Arinbjarnarkvida (Le Chant d'Arinbjörn)*.

Et puis le voici vieux, brèche-dent, à demi sourd et presque aveugle, vivant chez sa nièce Thórdís. Les servantes se

moquent de lui il ne peut y répondre que par une ultime strophe, amère et désabusée. Il mourra sans avoir pu mettre à exécution son dernier projet : répandre devant toute l'assemblée du *thing* l'or anglais de ses trésors pour jouir du spectacle que donneraient ses compatriotes se battant pour ramasser les pièces.

Tel est Egill : sa stature domine l'histoire islandaise comme elle plane au-dessus de la littérature de sagas. Poète, Viking et magicien. On remarquera deux choses. D'abord qu'il a vécu à l'époque de la pleine floraison des grands poèmes eddiques – lui-même rappelle fortement tel personnage de récit mythologique nordique, ou le « je » des *Hávamál* –, ensuite, que celui grâce auquel nous connaissons tant soit peu la mythologie du Nord, Snorri Sturluson, auteur de l'*Edda* en prose, est son descendant, son héritier spirituel et, probablement, son biographe, puisque c'est à lui que l'on attribue la rédaction de la *Saga d'Egill Skallagrímsson*. Ce qu'il importe absolument de ne jamais oublier dès que l'on aborde la mythologie nordique à travers les seuls textes islandais qui nous la révèlent, c'est qu'ils ont été composés par et pour des hommes comme Egill : lui-même pourrait si bien, encore que la supposition soit gratuite, avoir écrit le *Hárbardsljód* ou la *Hymiskvida*, par exemple ! Sa vision du monde, sa conception de l'homme et du destin, de la vie et de la mort sont celles que nous rapportent les grands textes eddiques. Ses vertus sont les leurs, ses faiblesses, leurs également.

Or il était poète, viking et magicien.

Sa figure me donne les trois clefs par lesquelles j'accéderai au temple des dieux du Nord, tel qu'il nous est connu par les textes. Textes de poètes, et de poètes savants, textes de Vikings, textes de magiciens. Il fallait cette triple obédience pour faire éclore la *Völuspá* ou le *Sonatorrek*. Car on verra très vite qu'ici, souvent, le contenu s'efface devant l'art suprême de la forme, le récit devant la personnalité de l'homme qui l'a dit, le sens devant l'*aura* fascinante dont l'entoure tout un contexte mi-effrayant, mi-envoûtant.

Une mythologie de poètes

Les *Eddas*

On désigne sous le nom d'ensemble d'*Edda* deux manuscrits du XIIIe siècle fort différents l'un de l'autre. Le plus ancien de ces manuscrits date d'environ 1230. Sur son compte et son auteur, nous sommes bien renseignés. Il s'agit d'une sorte de manuel d'initiation à la mythologie nordique destiné aux jeunes poètes. La poésie nordique ancienne, en effet, est impraticable sans l'emploi des *heiti* et des *kenningar* qui impliquent, à leur tour, une connaissance approfondie des mythes et croyances du paganisme. C'est afin d'éclairer les ténèbres croissantes qui, après plus de deux siècles de christianisme en Islande, enveloppaient ces récits que Snorri Sturluson a composé cette *Edda*. Pourquoi *Edda*? On ne sait trop. Il pourrait s'agir d'un cas oblique d'Oddi, le brillant centre intellectuel où Snorri a passé son enfance, dans le Sud de l'île; mais il est possible de prendre le mot *Edda* au sens propre que lui donne le *Rígsthula* : aïeule, et donc mère de tout savoir. Il ne faut pas faire fi non plus d'une étymologie proposée plus récemment qui ferait venir *edda* d'un verbe *edere*: composer de la poésie, comme on a, en islandais également, un *kredda* dérivé du latin *credere*. En ce cas, *Edda* reviendrait à « Art poétique ».

Snorri est l'une des grandes figures de la littérature européenne du Moyen Age dans son ensemble. Historien, au sens que le Moyen Age donnait à ce mot – ce fut, en fait, un poète, un scalde, qui se plaisait à raconter les « histoires » des rois de Norvège ou de certains de ses compatriotes –, il a écrit la *Heimskringla* qui rapporte l'« histoire » des rois de Norvège depuis les origines mythiques jusqu'au XIIIe siècle, une œuvre

qui domine certainement l'historiographie médiévale, sans que nous puissions pour autant en faire un manuel scientifique recevable. Ses sources, ses modèles, ses schèmes d'écriture sont nombreux et encore mal identifiés, mais le fait est qu'il présente souvent d'indéniables réflexes d'historien moderne : souci apparent d'objectivité, confrontation des sources, volonté d'interprétation rationnelle. On sait que Snorri a pu aussi composer la *Saga d'Egill* et il n'est pas impossible de lui attribuer la paternité ou la récriture d'un des poèmes au moins de l'*Edda poétique*, la *Thrymskvida.* Grand seigneur, politicien retors et cupide, pratiquement maître des destinées de l'Islande pendant vingt ans, il périra lâchement assassiné par les hommes de main de l'un de ses gendres au terme d'une existence mouvementée qui n'est pas sans rapport avec celle de Cicéron auquel Snorri ressemble à maints égards.

Pour revenir à l'*Edda*, que l'on appelle *Edda de Snorri* [1], elle comprend quatre parties. La première ou *Gylfaginning (Fascination de Gylfi)* rapporte les grands thèmes de la cosmogonie et de la théogonie nordiques anciennes. Sous forme dialoguée, dans une prose narrative légère, ironique et rapide, la *Gylfaginning* expose aussi toute l'histoire du monde, des origines à la destruction finale *(ragnarök).* L'intérêt de la *Gylfaginning* est en outre que Snorri a entrecoupé son récit de citations de vieux poèmes sacrés ou de strophes scaldiques qui, souvent, ne se trouvent que là et qui prouvent qu'il existait, de son temps, un autre corpus d'écrits religieux dont il s'est servi. Viennent ensuite les *Skáldskaparmál*, ou traité d'art scaldique, dans lesquels Snorri justifie et explique, en narrant d'autres fables antiques, un très grand nombre de *kenningar* ou de *heiti*, toujours en faisant suivre ses gloses de citations choisies avec un sens pédagogique très sûr. La dernière partie ou *Háttatal (Dénombrement des mètres)* est un savant traité de métrique norroise. Snorri y démonte les ressorts techniques de la centaine de mètres différents dont disposaient les scaldes pour composer leurs poèmes. L'ensemble est coiffé d'un *Prologue* qui n'est peut-être pas de Snorri lui-même et qui propose une interprétation rationaliste et chrétienne de la plupart des mythes nordiques. L'*Edda de Snorri* est un monument inappréciable

1. Il existe une traduction récente, mais partielle de l'*Edda de Snorri* : *L'Edda. Récits de mythologie nordique par Snorri Sturluson*, traduit par F. X. Dillmann, Paris, Gallimard, 1991. La meilleure traduction – anglaise – complète est celle de Anthony Faulkes, *Snorri Sturluson. Edda.*, Dents, Londres, Everyman's Library, 1987.

pour nous. Sans elle, la mythologie germanique et nordique nous serait restée à jamais obscure ou fragmentaire.

Le second manuscrit se trouve aujourd'hui à Reykjavík. C'est le *Codex Regius* qui date de la fin du XIIIe siècle mais dont on a pu établir par des investigations paléographiques qu'il n'était qu'une copie d'un original remontant à 1210-1240. Ce codex contient les grands poèmes nordiques sacrés et héroïques et on l'appelle *Edda poétique* (dénomination que je retiendrai ici) ou *Edda ancienne* – qui est, en soi, une appellation erronée – ou encore *Edda de Saemundr* par suite d'une erreur ancienne qui voulait que l'auteur en fût le prêtre Sæmundr le savant, fils de Sigfúss (1056-1133). Ce manuscrit ne contient que des poèmes qu'il présente dans un ordre qui, depuis longtemps, déchaîne l'imagination des exégètes. En gros, il fait suivre les poèmes proprement mythologiques des poèmes héroïco-épiques; ces derniers appartiennent au vieux fonds germanique dans son ensemble (cycle de Sigurd-Siegfried, par exemple). Telle quelle, l'*Edda poétique* remonte incontestablement à une tradition orale que les scribes du XIIIe siècle ne comprenaient plus toujours, comme en font foi les erreurs qu'ils commettent souvent dans leurs transcriptions. Avec quelques autres poèmes peu nombreux que nous ont conservés d'autres manuscrits (*Baldrsdraumar, Hyndluljód, Rígsthula, Grógaldr, Fjölsvinnsmál*) ou certaines sagas (strophes de rêves, *Darradarljód, Hervararkvida*, énigmes de Gestumblindi, *Hlödskvida, Tryggdamál, Bjarkamál*), ils constituent l'ensemble des poèmes eddiques dont l'étude que voici donnera des essais de traduction.

Origine des *Eddas*

Quels sont les auteurs de ces poèmes, et à quand remontent-ils? C'est le plus beau casse-tête que l'on puisse rêver. Non que manquent les critères pour répondre. La philologie du norrois, centrée ici sur le phénomène de la syncope qui est intervenue vers le VIe siècle après Jésus-Christ, les découvertes archéologiques particulièrement riches depuis trente ans, l'histoire, le mode de pensée dont relèvent les auteurs, certains critères internes (descriptions de paysages, flore ou faune) fournissent parfois de précieuses indications, mais cela ne suffit pas. Il est évident qu'avant d'avoir été rédigés ces poèmes ont couru de bouche à oreille pendant des siècles, avec toutes les incompréhensions, tous les ajouts, refontes, interpolations et déforma-

tions que cela suppose. Dans la plupart des cas, il nous manque tout à fait un terminus *post quem*. Le seul critère solide, mais qui ne fournit qu'un terminus *ante quem*, tient à la poésie des scaldes. Certains scaldes se sont à l'évidence servis de quelques-uns de ces poèmes, et comme nous sommes en général assez bien renseignés sur la production scaldique, nous pouvons de la sorte dater certains chants de l'*Edda poétique*. Pour donner un exemple, on sait que la première partie des *Hávamál* existait avant 980 puisque le scalde Eyvindr Skáldaspillir (Ruine-Scaldes) en reprend une strophe dans ses *Hákonarmál*. De même, il est hors de doute que le scalde Arnórr jarlaskáld (scalde des jarls) qui composa sa *Thorfinnsdrápa* vers 1050 connaissait la *Völuspá*. Mais au total, les affirmations tranchées sont à proscrire, et il faut bien avouer que nos seules « certitudes » reviennent à dire que l'ensemble des poèmes eddiques a vu le jour pendant une période de... cinq siècles, de 800 environ à 1300 environ. Que certains ou parties de certains soient plus vieux, cela ne fait pas de doute, inscriptions runiques à l'appui. Mais nous manquons totalement de critères objectifs pour en décider d'autorité. La même incertitude concerne les auteurs. Des recherches récentes veulent que presque tous les poèmes eddiques aient été écrits par des Norvégiens, des Islandais ou des Danois. Certes, quelques poèmes héroïques sont sûrement danois. L'un serait groenlandais. La *Rígsthula* accuse d'incontestables influences irlandaises. La *Völuspá* est définitivement islandaise. Les *Hávamál* pourraient être norvégiens. Ici s'arrêtent nos certitudes. Norvégiens et Islandais s'assomment périodiquement à coups d'énormes thèses pour revendiquer la paternité de tout ou partie de l'*Edda*. C'est une vaine querelle. Car, à supposer que le point fût miraculeusement tranché, il resterait à trouver d'où proviennent, en dernière analyse, les récits relatés, et quelles sont leurs sources lointaines.

Je préfère m'en tenir à deux critères externes : le contenu de ces poèmes, leur parenté de forme. On trouvera donc ici, en plus des extraits parallèles ou complémentaires tirés de l'*Edda de Snorri*, tous les poèmes consacrés à Ódinn *(Vafthrúdnísmál, Baldrsdraumar, Grímnismál, Hávamál)*; ceux où Thórr joue le rôle principal *(Hymiskvida, Alvíssmál, Hárbardsljód, Thrymskvida)*; celui qui concerne Freyr (*Skírnisför*) et Loki *(Lokasenna)*; plus quelques chants mi-mythologiques, mi-héroïques *(Hervararkvida, Hlödskvida, Völundarkvida, Bjarkamál)*, tous les chants proprement héroïques : *Helgakvida Hundingsbana* I

et II, *Helgakvida Hjördvardssonar, Grípisspá, Reginsmál, Fáfnismál, Brot af Sigurdarkvidu, Sigurdarkvida hin skamma, Helreid Brynhildar, Gudrúnarkvida* I, II et III, *Oddrúnargrátr, Atlakvida* et *Atlamál, Gudrúnarhvöt* et *Hamdismál.* Quelques-uns, mi-mythologiques, mi-légendaires (*Darradarljód, Gróttasöngr, Hyndluljód, Grógaldr, Fjölsvinnsmál, Völsa Tháttr*) et enfin deux chefs-d'œuvre inclassables : la *Rígsthula* et la *Völuspá.*

Approches techniques

Quant à la forme – dans le texte original, bien sûr –, il faut lui accorder la plus grande attention. La poésie eddique est, plus que toute autre, il me semble, affaire de forme. Ceci, dès le commencement sans doute. L'écriture n'ayant existé que très tard dans le Nord (avec le christianisme, soit autour de l'an 1000, les runes ne se prêtant guère à la rédaction de longs textes), il fallait que la formule se gravât sans défaut dans la mémoire. En termes brefs, expressifs, soutenus par le jeu des allitérations et des temps forts, le poème relate, en resserrant l'énoncé au maximum, hauts faits et glorieux souvenirs. C'est un principe essentiel : la poésie eddique est de nature orale et perd toujours à être écrite ou lue des yeux. Ici, toute traduction ne peut être que lointaine approximation. Dès qu'elle est attestée – par des inscriptions runiques datant des III[e] et IV[e] siècles après Jésus-Christ –, cette poésie est très fortement allitérée et rythmée. Depuis les formes primitives de la *thula* ou du *galdr* jusqu'à l'élaboration mandarinesque du *dróttkvætt*, c'est le même jeu éminemment oral et musical. Comme une basse continue, le savant lacis des sonorités sans cesse reprises sous-tend le récit et le guide. Il n'est d'ailleurs pas improbable que certains de ces types de poèmes, sinon tous, aient été effectivement chantés, incantés ou psalmodiés, comme celui-ci que nous a conservé l'*Íslendinga Saga* (XIII[e] siècle) et où une introduction en prose précise qu'il était dit par deux hommes assis face à face sur un banc, se donnant les mains et se balançant régulièrement, chacun disant un vers à tour de rôle :

Höggvask hart seggir,
En hallask veggir,
Illa eru settir,
Thás inn koma hettir.
Verk munu upp innask,
Thás aldir finnask,

– Engr es á somi, –
Á efsta dômi.

(Rudes horions pour les hommes,
Sont en mauvaise posture,
Mais oscillent les murs
Quand entrent les encapuchonnés.
Œuvres seront accomplies
Quand les hommes se retrouveront
– N'en auront nul honneur –
Au tribunal suprême.)

(*Íslendinga Saga*, str. 5.)

Sans prétendre descendre ici dans le détail complexe de ces techniques hautement élaborées, il faut en donner un très bref aperçu, en insistant davantage sur l'art scaldique [1], plus raffiné encore que les modes eddiques. Cette poésie est avant tout affaire de forme. Elle repose sur deux pratiques, l'une de vocabulaire, l'autre de construction.

D'abord, elle refuse le mot propre, lui substituant, soit une sorte de synonyme ou *heiti* (dénomination, mais cette façon de faire ne concerne que les substantifs, jamais les adjectifs ou les verbes), soit une périphrase ou métaphore à plusieurs termes, la *kenning* (connaissance), l'intelligence de chacun de ces procédés nécessitant une science mythologique très sûre. En second lieu, le vieux norrois étant une langue fortement infléchie, toute liberté est laissée dans l'agencement des mots, au mépris de toute syntaxe. De la sorte, on peut varier à l'infini mètres et combinaisons, et satisfaire aux règles tyranniques de la versification. Donnons de premiers exemples : « Ase » est un *heiti* pour « dieu » (synonyme direct donc), et « tilleul » pour « bouclier », cette arme étant généralement faite de ce bois. L'imagination inlassable des poètes a ainsi découvert plus d'une centaine de *heiti* pour l'eau, et une cinquantaine pour la terre. Quant à la *kenning*, la plus simple comprend deux termes : un déterminé suivi de son déterminant; « l'or » sera ainsi « le feu de la mer » (Snorri explique pourquoi : chez Aegir, dieu de la mer, on utilisait en guise de lampe de l'or étincelant). Mais on peut développer le second terme à son tour. Prenons « bateau » : « le cheval de la mer »; « mer » peut se dire « terre du roi de mer »; « bateau » devient alors « le cheval de la terre du roi de mer ». On le voit, il n'y a pas de raison de s'arrêter et

1. En français, étude détaillée dans R. BOYER, *La Poésie scaldique*, Paris, éditions du Porte-Glaive, 1990.

il existe en effet des *kenningar* à six ou sept membres. Certaines sont d'une venue particulièrement heureuse : voyez : « le sang » : « la mer des blessures »; « la tête » : « le char de la raison »; « le corbeau » : « la mouette du sang »; « la langue » : « la mesure du poème », etc.

La construction obéit aux principes fondamentaux de la versification germanique : l'allitération et l'usage de l'accentuation, cette dernière combinée à la « résolution » ou alternance des longues et des brèves. Prenons comme exemple le plus célèbre des mètres scaldiques – qui à vrai dire n'intervient pas dans l'*Edda* mais dont l'élucidation dispensera de tout autre commentaire : le *dróttkvœtt* (ou mètre de la *drótt*, c'est-à-dire la suite d'un chef de guerre ou d'un roi). Chaque vers est composé de six syllabes portant trois accents forts et est toujours terminé par un trochée (dans lequel toutefois la syllabe longue peut être remplacée par deux brèves). Deux vers sont liés par une allitération consonantique ou vocalique à trois temps, les deux premiers dans le premier vers, le troisième sur le premier accent du second vers. C'est ce troisième terme qui donne la « clef » de l'allitération à trois temps. Exemple :

Hugstóra bidk Heyra,
Hress foerr jöfurr, thessar.

En outre, le premier vers doit comporter une assonance interne ou un retour de graphie et le second, une rime interne complète. Ainsi, dans les deux vers qui viennent d'être cités, il y a une « rime interne » ór-eyr dans le premier et une autre ess-ess dans le second. Deux lignes allitérées de la sorte constituent ainsi quatre vers ou un *helmingr*, deux *helmingar*, une strophe ou *vísa*. Pour reprendre un exemple cité par Peter Hallberg (*Den fornisländska poesien*, Stockholm, 1962), le scalde Hofgarda-Refr écrit :

Opt kom jardar leiptra
es Baldr hniginn skaldi
hollr at helgu fulli
Hrafnásar mér stafna.

On discerne dans ce *helmingr* : une allitération vocalique (toutes les voyelles allitèrent indifféremment entre elles) dans les deux premiers vers (*o*pt, *ja*rdar), une allitération consonantique en « h » dans les deux suivants (*h*ollr, *h*elgu, *H*rafnásar); un retour de graphies dans les vers 1 et 3 (« pt » et « ll »); une rime interne dans les vers 2 et 4 (« -ald- » et « -afn- »); des terminaisons vocaliques (-i, -a) qui tiennent lieu de rimes à notre

sens du mot. Si l'on restitue l'ordre syntaxique naturel, on obtient : *Opt kom mér at helgu fulli Hrafnásar; stafna jardar leiptra Baldr es hniginn skaldi* (qui permet de prendre la mesure du bouleversement extraordinaire qu'ont subi les deux propositions), où *hollr* est un *heiti* pour « père » (bon, sage), et *skáld*, pour le poète lui-même qui écrit; *helgu fulli Hrafnásar* (la coupe sacrée du dieu aux corbeaux : Ódinn) est une *kenning* pour « art scaldique », et *stafna jardar leiptra Baldr* (le Baldr de l'éclair du sol des étraves, soit : le Baldr de l'éclair de la mer, d'où : le Baldr de l'or, et donc : l'homme, ici : « mon père »), une autre pour « homme ». Le sens sera : « Souvent, mon père m'enseigna l'art des scaldes; la mort me l'a à présent ravi. »

Le grand mètre de l'*Edda poétique* est le *fornyrdislag* (mètre des chants anciens). Ici, le « long vers » comprend donc en fait deux vers à quatre accents et trois allitérations, mais le compte des syllabes est en général limité à huit (quatre et quatre). De plus, les vers sont groupés par strophes de huit. Si le nombre des syllabes est supérieur à quatre par vers, on obtient le *málaháttr*, ou mode des dits. Il peut arriver que l'on fasse alterner un « long vers » de *fornyrdislag* avec un vers plus court, à trois accents et développant un système propre d'allitérations. C'est le *ljódaháttr* (mode des lais), fréquent dans les *Hávamál* par exemple. Enfin, pour nous limiter, il existe une variante de *ljódaháttr* appelée *galdralag*, ou mode des incantations, qui ajoute aux caractères du *fornyrdislag* un certain nombre de procédés : répétitions de mots ou de tournures, parallélismes de construction, binaires. A l'intérieur d'un même poème, il est possible de passer d'un mètre à un autre.

Sans développer davantage, il importait de connaître ces caractères pour juger de la qualité de cette poésie que nos aïeux trouvaient « barbare ». En vérité, il n'est pas d'art plus concerté que celui-là. Il retrouve la subtilité et la science des motifs décoratifs que nous révèlent les découvertes archéologiques : fibules ou bosses de boucliers délicatement ciselées, têtes de proues sculptées en volutes aériennes, pierres runiques adornées de motifs savamment entrelacés, etc.

Cet amour du vocabulaire pour lui-même, vu particulièrement en ce qui concerne les *heiti*, nous le trouvons exprimé dans un charmant poème de l'*Edda poétique* qui n'est en fait qu'un catalogue de dénominations. Ce sont les *Alvíssmál* (*Les Dits d'Alvíss*). S'agit-il d'un pur jeu de philologue épris de lexicologie et de l'aura poétique qui nimbe les jolis mots? Ou d'un poème semi-magique destiné à enseigner comment éviter les

tabous? On ne le sait. Pourtant, la facture, l'excellent état de conservation de ce poème, qui donnent à penser qu'il est de date récente (XIIe ou XIIIe siècle), tendraient plutôt en faveur du premier terme de cette alternative. Comme les *Vafthrúdnismál* les *Alvíssmál* sont un poème didactique procédant par questions et réponses. Le dieu Thórr – pourquoi lui, on se le demande, ses préoccupations habituelles n'étant pas de cet ordre – entreprend de mettre à l'épreuve la science du nain Alvíss, dont le nom signifie Tout-Savant. Alvíss a reçu la promesse d'épouser la fille de Thórr alors que celui-ci, selon la coutume, était parti en voyage à l'est, découdre les géants, et Thórr, rentré chez lui, ne trouve guère ce mariage à son goût. Comment faire pour se débarrasser du fâcheux prétendant? En utilisant un subterfuge qui est un motif bien connu du folklore : pris au tournoi, le nain oubliera le lever du soleil. Or, comme tous ses semblables, il ne peut supporter la lumière et sera pétrifié.

Le sens poétique de l'auteur n'est jamais en défaut et il s'y ajoute un réalisme narquois bien caractéristique de la manière islandaise. Le vocabulaire des hommes n'a pas l'élégance de celui des Ases. Les géants parlent lourd et grossier. Les nains font preuve d'imagination. Les Alfes, êtres légers, aériens, lumineux, ne dédaignent pas le lyrisme : chaque catégorie a son registre, et nous y gagnons de fort jolies images parfois.

Le dit d'Alvíss

Alvíss dit :

1. *« Pour joncher de paille les bancs*
Que la fiancée
Se hâte avec moi vers la maison :
A chacun semblera
Que ce mariage est bien hâtif,
Chez soi, point ne faut prendre repos. »

Thórr dit :

2. *« Quel est cet homme?*
Pourquoi es-tu si pâle du nez[1]*?*
Étais-tu cette nuit chez les cadavres?
Il me semble que tu as

1. C'est parce que le nain – qui représente un mort dans cette mythologie – est cadavérique.

Forme de Thurse;
Tu n'es point né pour cette fiancée[1]*.* »

Alvíss dit :

3. « *Alvíss je m'appelle,*
J'habite en dessous terre,
J'ai sous une pierre ma demeure[2]*.*
A l'homme du char[3]
Je suis venu rendre visite,
Que nul ne rompe les promesses de mariage. »

Thórr dit :

4. « *Je les romprai*
Car sur la fiancée j'ai
Presque tous pouvoirs, comme père;
Je n'étais pas à la maison
Quand elle te fut promise,
Moi seul suis son tuteur parmi les dieux. »

Alvíss dit :

5. « *Qu'est-ce que cet homme*
Qui prétend puissance avoir
Sur la fascinante femme?
Quel vagabond
(Rares ceux qui te connaissent)
T'a conçu avec droits d'hoirie? »

Thórr dit :

6. « *Vingthórr*[4] *je m'appelle*
Et j'ai en maints lieux voyagé,

1. Il semble que Thórr veuille insinuer par ses sarcasmes que le nain n'a pas les aptitudes requises pour le mariage!
2. C'est dans ou sous les pierres que, traditionnellement, habitent les nains.
3. Le vers 4 pourrait admettre trois traductions, toutes intéressantes. Si l'on lit *vagna vers* (ou *verz*), c'est Thórr, toujours représenté conduisant un char tiré par deux boucs. La forme au pluriel, *vagna,* se rencontre souvent pour désigner un seul char (qui se compose de deux parties, l'avant-train et le char). Mais *ver* pouvant également signifier *mer* en poésie, on aurait :

Sur la mer du char [la terre]
Je suis monté faire visite.

Enfin, on peut lire : *vákna verds,* récompense pour l'arme. Cela supposerait que le nain a forgé pour Thórr une arme, son « marteau » Mjölnir, par exemple, qui lui aurait valu la promesse du mariage en question.
4. Peut-être : Thórr-qui-consacre? Voir *Thrymskvida* str. 1.

Je suis fils de Sidgrani[1]*;*
Sans mon consentement,
Tu n'auras pas la jeune femme
Et n'obtiendras point ce parti. »

Alvíss dit :

7. *« Ton consentement,*
Je veux l'avoir sous peu
Et obtenir ce parti;
On préfère avoir
Plutôt que de s'en passer
Cette femme blanche comme neige. »

Thórr dit :

8. *« L'amour de la vierge*
Te sera accordé,
Hôte sage,
Si tu sais
Dire de chaque monde[2]
Tout ce que je veux savoir.

9. *« Dis-moi ceci, Alvíss,*
– Toutes les destinées des hommes
Je tiens, nain, que tu les sais – :
Comment dans chaque monde
S'appelle cette terre
Qui s'étend pour les fils des hommes? »

Alvíss dit :

10. « Terre *s'appelle chez les hommes,*
Mais chez les Ases, sol,
Les Vanes l'appellent chemins,
Toute-Verte, *les géants,*
Les Alfes, germinante,
Les dieux suprêmes l'appellent argile. »

1. « L'homme à la longue moustache (ou barbe) », c'est-à-dire Ódinn.
2. Peut faire référence aux « neuf mondes » que connaît la voyante dans *Völuspá*, str. 2.

Thórr dit :

11. *« Dis-moi ceci, Alvíss,*
– Toutes les destinées des hommes,
Je tiens, nain, que tu les sais – :
Comment ce ciel s'appelle
Qui n'a point de terme,
Dans chaque monde ? »

Alvíss dit :

12. « Ciel *s'appelle chez les hommes,*
Mais corps céleste *chez les dieux,*
Les Vanes l'appellent tisse-vent,
Les géants, monde d'en haut,
Les Alfes, beau toit,
Les nains, gouttante salle. »

Thórr dit :

13. *« Dis-moi ceci, Alvíss,*
– Toutes les destinées des hommes,
Je tiens, nain, que tu les sais – :
Comment la lune s'appelle,
Celle que les hommes voient
Dans chaque monde ? »

Alvíss dit :

14. « Lune *s'appelle chez les hommes,*
Mais nue [1] *chez les dieux,*
On l'appelle tourbillonnante roue *dans Hel* [2]
Les géants, hâtive,
Mais les nains, éclat,
Les Alfes l'appellent compte-années. »

Thórr dit :

15. *« Dis-moi ceci, Alvíss,*
– Toutes les destinées des hommes,
Je tiens, nain, que tu les sais – :
Comment ce soleil s'appelle
Que voient les fils des hommes
Dans chaque monde ? »

1. Pourquoi *nue*? Peut-être parce que, dans le jour, la lune a l'apparence d'un petit nuage tout rond. La traduction est, de toute façon, conjecturale.
2. Hel ici désigne le monde souterrain, non la déesse qui y préside.

Alvíss dit :

16. « Soleil *s'appelle chez les hommes,*
Mais lumière du sud *chez les dieux,*
Les nains l'appellent jouet de Dvalinn[1],
Les géants, éclat éternel,
Les Alfes, belle roue,
Toute claire[2], *les fils des Ases.* »

Thórr dit :

17. *« Dis-moi ceci, Alvíss,*
– Toutes les destinées des hommes,
Je tiens, nain, que tu les sais – :
Comment ces nuages s'appellent
Qui se résolvent en averses
Dans chaque monde ? »

Alvíss dit :

18. « Nuages *s'appellent chez les hommes,*
Mais espoirs d'averse *chez les dieux,*
Les Vanes les appellent radeaux du vent,
Espoirs d'ondée, *les géants,*
Les Alfes, force du vent,
On les appelle dans Hel Heaume d'invisibilité. »

Thórr dit :

19. *« Dis-moi ceci, Alvíss,*
– Toutes les destinées des hommes,
Je tiens, nain, que tu les sais – :
Comment ce vent s'appelle
Qui en tous lieux voyage
Dans chaque monde ? »

Alvíss dit :

20. « Vent *s'appelle chez les hommes,*
Mais errant *chez les dieux,*
L'appellent rétif *les Puissances suprêmes,*
Hurlant, *les géants,*

1. Dvalinn est un nain.
2. Soleil est féminin dans cette langue.

Les Alfes, assourdissant,
On l'appelle dans Hel Bourrasque. »

Thórr dit :

21. « *Dis-moi ceci, Alvíss,*
– Toutes les destinées des hommes,
Je tiens, nain, que tu les sais – :
Comment le temps calme s'appelle
Qui tranquille se tient
Dans chaque monde ? »

Alvíss dit :

22. « Temps calme *s'appelle chez les hommes,*
Mais refuge *chez les dieux,*
L'appellent fin du vent *les Vanes,*
Excessive chaleur, *les géants,*
Les Alfes, douceur du jour,
Les nains l'appellent abri du jour. »

Thórr dit :

23. « *Dis-moi ceci, Alvíss,*
– Toutes les destinées des hommes,
Je tiens, nain, que tu les sais – :
Comment cette mer s'appelle
Où rament les hommes
Dans chaque monde ? »

Alvíss dit :

24. « Mer *s'appelle chez les hommes,*
Mais éternelle étendue *chez les dieux,*
L'appellent vague *les Vanes,*
Séjour de l'anguille, *les géants,*
Les Alfes, assise liquide,
Les nains l'appellent océan profond. »

Thórr dit :

25. « *Dis-moi ceci, Alvíss,*
– Toutes les destinées des hommes,
Je tiens, nain, que tu les sais – :

Comment ce feu s'appelle
Qui brûle pour les fils des hommes
Dans chaque monde?»

Alvíss dit :

26. « Feu *s'appelle chez les hommes,*
Mais chez les Ases, flamme,
L'appellent docile *les Vanes,*
Glouton, *les géants,*
Mais ardeur, *les nains.*
On l'appelle dans Hel précipité. »

Thórr dit :

27. *« Dis-moi ceci, Alvíss,*
– Toutes les destinées des hommes,
Je tiens, nain, que tu les sais – :
Comment cette forêt s'appelle
Qui croît pour les fils des hommes
Dans chaque monde?»

Alvíss dit :

28. « Forêt *s'appelle chez les hommes,*
Mais crinière de la plaine *chez les dieux,*
L'appellent varechs des collines *les hommes,*
Combustible, *les géants,*
Les Alfes, belles branches,
L'appellent baguettes[1] *les Vanes.* »

Thórr dit :

29. *« Dis-moi ceci, Alvíss,*
– Toutes les destinées des hommes,
Je tiens, nain, que tu les sais – :
Comment cette nuit s'appelle,
La fille de Nörr[2],
Dans chaque monde?»

1. Les Vanes sont grands magiciens et se servent de baguettes pour pratiquer leur art. Le texte porte d'ailleurs le mot *vöndr* qui s'applique en effet à une baguette magique.
2. C'est un géant. Voyez *Vafthrúdnismál* str. 25.

Alvíss dit :

30. « Nuit *s'appelle chez les hommes,*
Mais toute noire *chez les dieux,*
L'appellent masquée *les Puissances suprêmes,*
Obscure, *les géants,*
Les Alfes, plaisir du sommeil,
L'appellent les nains brume des rêves. »

Thórr dit :

31. *« Dis-moi ceci, Alvíss,*
– Toutes les destinées des hommes,
Je tiens, nain, que tu les sais – :
Comment cette semence s'appelle
Que sèment les fils des hommes
Dans chaque monde ? »

Alvíss dit :

32. « Orge *s'appelle chez les hommes,*
Mais escourgeon *chez les dieux,*
L'appellent plante, *les Vanes,*
Comestible, *les géants,*
Les Alfes, assise liquide,
On l'appelle en enfer retombante [1]. »

Thórr dit :

33. *« Dis-moi ceci, Alvíss,*
– Toutes les destinées des hommes,
Je tiens, nain, que tu les sais – :
Comment cette bière s'appelle
Que boivent les fils des hommes
Dans chaque monde ? »

Alviss dit :

34. « Ale *s'appelle chez les hommes,*
Mais chez les Ases, bière,
L'appellent boisson *les Vanes,*
Pure liqueur, *les géants,*

1. Retombante à cause de ses épis qui s'inclinent.

Mais dans Hel, hydromel,
L'appellent banquet *les fils de Suttungr*[1]. »

Thórr dit :

35. *« En un seul sein*
Oncques n'ai vu
Plus d'antique science.
Grande fourbe,
Je le déclare, t'a abusé.
Sur toi, nain, l'aube point.
Voici que le soleil scintille dans la salle. »

Divers genres de poèmes

Il est encore possible d'adopter un autre type de groupement, plus immédiatement évocateur, selon le but que se proposent les poèmes. Les plus simples, et peut-être les plus anciens, sont de pures énumérations de caractère mnémotechnique qui ne veulent que garder en mémoire les listes des dieux, des rois, des peuples ou des biens. On en trouvera, au hasard des poèmes, de nombreux exemples, ne serait-ce que dans la *Völuspá* (noms des nains) ou dans les *Grímnismál* (noms des rivières ou des chevaux). On appelle ce genre *thula*[2] et la plus vieille, la plus connue aussi est certainement celle que nous a conservée la saga légendaire de Hervör et de Heidrekr, où sont énumérés les rois du monde germanique ancien :

On relate qu'autrefois Humli
Gouvernait les Huns,
Gizurr, les Gètes,
Angantýr, les Gots,
Valdarr, les Danois,

1. Les traductions ne sont pas sûres. Escourgeon est mis ici pour une variété d'orge de moindre qualité (« barr »). « Assise liquide » : c'est avec l'orge qu'on faisait la bière. « Retombante » : il s'agirait, pour Björn Collinder (*Den poetiska Eddan*, Uddevalla, 1964, p. 302), d'une sorte de graminée (*Hordeum distichum forma nutans*) dont les épis retombent sur la tige bien avant maturité. – *Les fils de Suttungr* : les nains.

2. La *thula* des Gots est un véritable monument historique. Il doit être le reste d'un poème plus complet, du type *Hyndluljód* ou *Widsith*, le poème anglo-saxon du VIe siècle, ce qui nous donne une idée de sa date. Voir la *Saga de Hervör et du roi Heidrekr*, trad. R. Boyer, Paris, Berg International, 1988. La *thula* des Gots figure p. 62.

Kjárr, les Valir,
Alfrekr le Vaillant
Le peuple des Angles[1].

Puis viennent les prières dont on n'a conservé que très peu de spécimens. Le plus beau se trouve représenté par les strophes 3 et 4 des *Sígrdrífumàl* (*cf.* ci-dessous p. 621). Mais si l'on veut un autre exemple de poésie rituelle et cultuelle, il n'y a rien d'autre que le *Völsa thâttr (Le Dit de Völsi)* dont le caractère obscène atteste l'antiquité ou le primitivisme en même temps qu'il confirme les découvertes archéologiques en établissant avec certitude l'existence d'un culte phallique en Scandinavie autrefois. Ce court poème nous est parvenu dans un manuscrit islandais célèbre, le *Flateyjarbók*, rédigé entre 1387 et 1394. Il appartient au cycle du roi Óláfr le Saint. Si la présentation d'ensemble et la conclusion sont récentes, il ne fait pas de doute que les pratiques décrites sont fort anciennes, ou en tout cas qu'elles remontent à une tradition archaïque. Le terme *Völsi* lui-même, dans le sens de *vingull* (pénis) et la formule « Que le Seigneur des flots accepte cette offrande » sont très anciens. D'autre part, le rôle mi-magique, mi-érotique, mais toujours sacré du cheval est attesté dans tout le domaine indo-européen, et donc dans le germanique. On trouve, en outre, des formules de même type dans le *Rig-Veda* et l'ensemble du texte évoque des rites de fécondité dont nous aurons lieu de reparler.

1. Aucune autre source ne nomme le roi Humli, roi des Huns. Toutefois, Saxo Grammaticus nomme un Humblus, roi des Danes qui fut renversé par son frère Lotherus. Son nom semble construit sur un type racine -li, comme At-li (Attila), ce qui le rendrait vraisemblable.

On ne voit pas qui est Gizurr. Les Gètes (Gautar dans le texte) pourraient être les habitants du Sud de la Suède, appelés Geatas dans *Beowulf.*

Angantýr est le même que l'Incgentheow de *Widsith*, roi des Gots en effet. Valdarr pourrait être une forme ancienne de Valdemar. Plusieurs sources danoises nomment des Valdarr.

Quant à Kjárr on a fait remarquer qu'il correspondait à Cæsar dont il pourrait dériver. Il est question d'un Kjárr dans l'introduction en prose à la *Völundarkvida. Widsith* nomme un « Cásere » qui avait pouvoir sur « Wala rices » : le royaume des Valir, qui sont les Gaulois, les Bretons, etc.

Alfrekr le Vaillant, le roi des Angles, n'est pas connu. En revanche, on connaît un roi suédois du nom d'Alfrekr le Vaillant. Si l'on maintient la leçon : Alfrekr, il pourrait s'agir d'Aelfric que K. Müllenhoff identifie au nom Elfrádr inn ríki en islandais, lequel à son tour désigne Alfred le Grand, roi de Wessex.

LE DIT DE VÖLSI [1]

1. *Un vieil homme*
Avec sa vieille[2] *vivait*
A la pointe extrême
D'un cap avancé;
De bons enfants lui donna
La Bil de l'or[3],
Un fils et une fille
Sages étonnamment.

Dans cette maison, il y avait également un esclave et une serve. Personne n'avait la vraie foi. C'était sous le règne d'Óláfr le Saint[4]. *Au début de l'automne, il arriva que l'étalon mourut, et l'on devait, selon la coutume païenne, faire cuire sa viande pour la manger. Quand on l'eut dépouillé, l'esclave lui trancha le pénis et le jeta par terre. Mais le fils du fermier le ramassa, entra dans la salle, alla vers les femmes et dit :*

2. *« Vous pouvez voir ici*
Superbe et magnifique
La pendeloque, qui fut tranchée
Au père du cheval!
Que Völsi[5] *te soit*
Un ami, serve!
Loustic qui pénètre
Entre tes cuisses. »

La serve rit très fort, mais la fille du fermier dit à son frère de porter dehors cette abomination. Cependant, la maîtresse de

1. La strophe 1 ne semble pas appartenir à ce poème et a dû être empruntée ailleurs. Les passages en prose sont des ajouts.
2. Le *vieil homme et sa vieille* reviennent souvent dans ce genre de poèmes. Il pourrait s'agir d'Ódinn et de Frigg, sa femme.
3. *Kenning* classique pour « femme ». Bil est une créature mythologique chargée, avec son frère Hjùki, de suivre le char de la lune.
4. Le roi saint, Óláfr, est le convertisseur de la Norvège (voir R. BOYER, *Le Christ des Barbares*, Paris, Le Cerf, 1987). Lors de la conversion tant de la Norvège que de l'Islande, il fut interdit de manger de la viande de cheval en raison des pratiques païennes qui étaient attachées à cette coutume.
5. Étymologiquement le même mot que le grec *phallos*. Tel a pu être le nom d'une divinité de la fécondité. De son nom provient celui des Völsungar (descendants du dieu-pénis) dont le plus célèbre est Sigurdr.

maison prit Völsi, comme la chose s'appelait, essuya le sang qu'il y avait dessus, le couvrit d'un linge et le mêla à de l'oignon et à des herbes pour qu'il ne se putréfie pas. Ensuite, elle et sa maison vouèrent un culte à Völsi comme à une divinité. Chaque soir, on le prenait, on se le passait de main en main. Et tous devaient réciter sur lui une strophe. Le roi Óláfr en entendit parler. Une fois qu'il était dans les parages, il rendit visite à la famille du fermier avec Finnr Árnason et Thormódr Kolbrunarskáld. Incognito et sous un déguisement, ils entrèrent et prirent place sur le banc, en face du maître de maison. La fille du fermier entra portant une bougie, salua les hommes et leur demanda leurs noms. Ils déclarèrent s'appeler Grímr tous les trois. Mais la fille regarda fixement les étrangers, et finalement chanta :

3. *« De l'or ils ont, les excellents,*
Et des manteaux d'écarlate,
Ils évoquent les anneaux
Et les lits de duvet.
Je reconnais mon roi :
Óláfr est arrivé. »

Mais le roi ordonna à la fille de taire ce qu'elle savait. Là-dessus, les autres entrèrent et enfin, quand on eut apporté à manger, la maîtresse de maison s'avança avec Völsi. Elle déplia les linges, le plaça dans le giron du maître de maison et dit ceci :

4. *« Puissant est Völsi*
Et bien présenté,
De lin enveloppé,
Et d'oignon renforcé.
Que le Seigneur des flots[1]
Accepte cette offrande,
Allons, maître,
Prends toi-même Völsi ! »

Le fermier n'en avait guère envie, mais il prit pourtant Völsi et dit :

5. *« Ce soir précisément,*
Si j'en puis juger,

1. *Mörnir* en islandais. Pourrait être apparenté à *mörn*, mer. Le dieu ainsi désigné pourrait être Freyr. Å. Ohlmarks (*Den glömde Eddan*, Gebers, 1955, p. 257) fait remarquer qu'il pourrait y avoir un rapport entre ces flots et *ejaculatio liquida penis.*

Il n'eût pas fallu
Faire cette offrande!
Que le Seigneur des flots
Accepte pourtant cette offrande!
Allons, fils,
Prends Völsi!»

Le fils du fermier s'en saisit, éleva Völsi et le jeta à sa sœur en disant une strophe :

6. *« Qu'on porte le fouilleur*
Aux fiancées,
Elles veulent mouiller
Le branlant ce soir!
Que le Seigneur des flots
Accepte cette offrande!
Et que la fille de la maison
Attire à soi Völsi!»

Elle n'y était pas disposée, mais elle dut pourtant suivre la coutume de la maison. Elle le prit légèrement et en hésitant, et dit :

7. *«A Gefjón*[1] *je jure*
Et à tous les dieux
Que c'est contre mon gré
Que je touche la rouge queue serpentine!
Que le Seigneur des flots
Accepte cette offrande!
A présent que l'esclave, en confiance,
Palpe Völsi!»

L'esclave le saisit et dit :

8. *« Pour une journée d'esclave*
Une miche de pain
Me serait bien meilleure
Que Völsi!
Que le Seigneur des flots
Accepte cette offrande!
Que la serve à présent presse
Avec confiance Völsi!»

1. Hypostase de Freyja, déesse de l'amour et de la fécondité.

La serve le prit très cordialement, l'attira à soi et le caressa en disant :

9. *« Certes point ne serais*
Injuste envers celui-ci,
Si tous deux couchions
Et festoyions ensemble.
Que le Seigneur des flots
Accepte cette offrande.
Grímr, notre hôte,
Prends à présent Völsi ! »

Finnr le prit, le serra et dit une strophe.

10. *« Longtemps suis resté*
Dans les lointains récifs,
J'ai ferlé les voiles
D'une impatiente main[1].
Que le Seigneur des flots
Accepte cette offrande !
Grímr, compagnon de route,
Attrape maintenant Völsi ! »

Il le donna à Thormódr qui le prit et l'examina attentivement. Puis, en riant, il dit une strophe :

11. *« Jamais je n'ai vu jusqu'ici*
Quoiqu'en maints lieux j'aie voyagé
Pénis décalotté
Circuler parmi les bancs !
Que le Seigneur des flots
Accepte cette offrande !
A présent, à Adelgrímr[2],
Je tends Völsi. »

Le roi le prit et dit :

12. *« J'ai gouverné des bateaux*
Et me suis tenu à l'étrave,

1. Il doit manquer quelque chose après le vers 4, du genre : « Mais je n'ai jamais vu chose pareille. »
2. Grímr le noble, pour désigner le roi Óláfr lui-même.

Seul seigneur
De tout le peuple.
Que le Seigneur des flots
Accepte cette offrande!
A présent, que ce chien-ci
S'empare de l'idole!»

Il jeta Völsi sur le plancher et le chien s'en empara aussitôt. Quand la vieille vit cela, elle fut remplie d'épouvante, et chanta, très alarmée:

13. *« Quel homme est-ce là,*
De moi inconnu,
Qui aux chiens donne
L'offrande sacrée?
Il me faut sortir
De cette halle.
Pourvu que je puisse sauver
L'offrande sacrée!

14. *« Couché, Læri*[1]*!*
Donne-moi cela!
Ne l'avale pas,
Cabot vorace comme porc!»

Le roi rejeta alors son déguisement et convertit toute la famille du fermier à la vraie foi.

Proche de ce genre est le *galdr* ou incantation à caractère magique, comme le *Grógaldr,* les strophes du *Skírnisför* 26 à 36, celles de la *Helgakvida Hundingsbana II*, 30 à 34, et la *Buslubæn* qui seront présentés au chapitre 3 de cette étude.

Il subsiste aussi de rarissimes exemples de berceuses, que recense Einar Ól. Sveinsson (*Íslenzkar bókmenntir í fornöld,* pp. 84-85). Celle-ci, par exemple, dans le *Dit de Hemingr*:

Dehors est le bouc,
Tout blanc dans le clos,
Avec des yeux noirs
Et barbe bien grande,
Sabots qui claquent,
Va prendre l'enfant.

1. Nom du chien.

Le fils de la chèvre
Engendré par un aigle.

De même, trop rares sont les chants de travail qui nous sont parvenus. Il est sûr que le *Gróttasöngr* reprend en partie un chant de meunier, et le *Darradarljód,* un chant de tisseuses. Une strophe de rêve rapportée par la *Sturlunga Saga* pourrait être bâtie sur un chant de rameurs :

« *Ramons et ramons,*
Nous, Gudr et Göndul[1]*,*
Pleut le sang
Par mort d'hommes.
Nous allons nous rendre
A Raftahlíd,
On y sacrifiera,
On y blasphémera. »

Nous regarderons de plus près le *Gróttasöngr (Chanson de Grótti),* le seul poème qui mérite pleinement le nom de « chanson » puisqu'il rapporte le chant des deux géantes-esclaves actionnant l'énorme meule d'un moulin colossal. Dans son fond comme dans sa forme, il est relativement ancien et date de la fin du xe siècle peut-être. Son originalité, comme l'avait bien vu le poète Viktor Rydberg, est que c'est, en fait, un poème à caractère social que l'on vient même, récemment, d'interpréter dans un sens communiste ! Ce serait une véhémente protestation des esclaves contre leur condition et une vengeance contre le « patron » inhumain. Mais l'argument a tout autant de chances d'être purement légendaire, le motif du moulin qui fabrique or et bonheur étant universellement connu, de même que la fable qui explique pourquoi la mer est salée. L'originalité de ce poème tient à ce composé, tellement caractéristique de l'*Edda poétique,* de barbarie, de rudesse dans les thèmes, de légende et de bribes de mythes dans l'affabulation, et d'élégance chantante dans la forme.

La chanson de Grótti[2]

Pourquoi appelle-t-on l'or farine de Fródi ? Il existe là-dessus un récit qui dit qu'un des fils d'Ódinn s'appelait Skjöldr, dont

1. Deux valkyries.
2. La partie en prose est tirée de l'*Edda de Snorri* où se trouve d'ailleurs conservé le *Gróttasöngr.* On admirera au passage comment Snorri s'y est pris et

descendent les Skjöldungar[1]*; il régnait et guerroyait dans le pays qu'on appelle à présent Danemark, mais qui s'appelait alors Gotland*[2]*. Skjöldr eut un fils qui s'appelait Fridleifr, et il guerroya après lui. Le fils de Fridleifr s'appela Fródi. Il fut roi après son père, à l'époque où l'empereur Auguste fit régner la paix sur le monde entier; c'est alors que Christ naquit. Et comme Fródi était le plus puissant de tous les rois des pays du Nord, la paix s'attacha à son nom partout où l'on parlait la langue danoise, et on l'appelle paix de Fródi. Nul ne faisait de mal à autrui, même s'il rencontrait sur son chemin, libre ou enchaîné, le meurtrier de son père ou de son frère; il ne se trouvait plus de voleur ou de pillard, en sorte qu'un anneau d'or resta trois ans au bord du grand chemin de Jalangrsheidr*[3]*. Le roi Fródi alla en Suède, rendre visite à ce roi qui s'appelait Fjölnir*[4] *: alors, il acheta deux femmes esclaves qui s'appelaient Fenja et Menja*[5]*, elles étaient grandes et fortes. En ce temps-là, il y avait au Danemark deux meules de moulin, si grandes qu'il n'y avait homme assez fort pour faire marcher ce moulin; or il avait la propriété de moudre ce que disait le meunier : ce moulin s'appelait Grótti. L'homme qui avait donné ce moulin au roi Fródi s'appelait Hengikjöptr*[6]*. Le roi Fródi fit conduire les esclaves au moulin et leur ordonna de moudre de l'or. Elles moulurent d'abord de l'or, et la paix et le bonheur pour Fródi. Ensuite, il ne leur laissa pas plus de répit ou de repos que pendant le moment où le coucou se taisait ou que lui pouvait chanter un poème*[7]*. On a dit qu'alors elles chantèrent la chanson qui*

pour présenter les éléments obscurs du poème, et pour en donner une explication rationnelle.

1. Les Skjöldungar (descendants de Skjöldr) désignent un ancien lignage danois qui a donné lieu à une saga, aujourd'hui perdue, *Skjöldunga Saga,* que connaissait Snorri Sturluson (il en fait état au chap. 29 de son *Ynglinga Saga*).

2. Gotland peut s'appliquer à au moins trois réalités différentes : l'île de Gotland, dans la Baltique, la province (mi-suédoise, mi-norvégienne) de Götaland ou le Jylland (Jutland) danois. Il semble que ce soit à cette dernière acception que pense Snorri Sturluson.

3. Jalangr doit probablement désigner Jelling où subsistent d'importants vestiges anciens.

4. La *Ynglinga Saga* chap. 11 de Snorri raconte que ce même Fjölnir, parfaitement ivre, se serait noyé dans une énorme cuve d'hydromel à l'occasion de la visite de Fródi.

5. Les noms allitérés de Fenja et de Menja parlent en faveur de leur antiquité.

6. Litt. : « mâchoire pendante ». On ne le connaît pas d'autre part.

7. Il me paraît très probable que le texte fait allusion ici à une pratique rituelle bien établie : certaines opérations étaient pour ainsi dire mesurées par le temps nécessaire à la déclamation d'un poème ou d'une strophe (*cf. Vatnsdoela Saga, La Saga des chefs du Val-au-Lac,* trad. R. BOYER, dans *Sagas islandaises,*

s'appelle Gróttasöngr; et avant qu'elles n'eussent fini de chanter, elles moulurent une armée contre Fródi, si bien que cette nuit-là arriva le roi de mer qui s'appelait Mýsingr[1]*; il tua Fródi et fit un gros butin. Alors cessa la paix de Fródi. Mýsingr emporta Grótti ainsi que Fenja et Menja et leur demanda de moudre du sel, et, à minuit, elles demandèrent si Mýsingr n'était pas fatigué du sel. Il leur ordonna de continuer à moudre. Elles moulurent un petit moment, jusqu'à ce que le bateau sombre, et il y eut un tourbillon dans l'eau, à l'endroit où la mer s'engouffra dans le trou de la meule*[2]*. C'est alors que la mer devint salée.*

1. *Voici venues*
A la maison du roi
Les deux prophétesses[3]*,*
Fenja et Menja;
Chez Fródi,
Fils de Fridleifr,
Elles sont, les puissantes vierges,
En esclavage tenues.

2. *Au socle du moulin*
Elles furent conduites
Et forcées d'actionner
La grise pierre;
Ni ne promit de repos,
Ni ne fut satisfait
Avant qu'il n'entendît
Le chant des esclaves.

op. cit., p. 1006), ce qui pourrait établir la nature sacrée, à l'origine, de cette poésie.

1. Un roi de mer est un Viking propriétaire de bateau et chef de son équipage. On ne sait qui est Mýsingr.

2. Cette légende – ancêtre des fables qui tournent autour du fameux « maelström » norvégien, plus proprement le Moskenström entre Lofoten et Värö (voyez Edgar Poe et Jules Verne ou Arthur Rimbaud) – possède de troublants prolongements dans les Orcades. B. Collinder (*op. cit.*, p. 304) rapporte que dans les Orcades, on appelle un violent courant du détroit de Pentland, entre la pointe nord de l'Écosse et la plus méridionale des Orcades, *the Swelki* : c'est le Svelgr de l'*Orkneyinga Saga* (*Saga des Orcadiens*) islandaise et les deux mots signifient tourbillon. Or, dans les Orcades, on évoque encore les noms de Grotti-Fenni et de Grotti-Menni ! Les *Skáldskaparmál*, chap. 40, permettent en effet de situer dans cette région l'endroit où aurait sombré le bateau de Mýsingr. On voit donc que cette chanson amalgame des traditions danoises, anglo-saxonnes et islandaises.

3. Le don de science était originellement l'apanage des géants.

3. *Elles supportaient le bruit,*
De silence privées.
« Poussons le socle
Et soulevons les pierres. »
Il ordonna aux vierges
De moudre encore.

4. *Chantaient et balançaient*
La pierre rapide[1]
Jusqu'à ce que les domestiques de Fródi
Se fussent pour la plupart endormis.
Alors, Menja chanta ceci,
Était moudre venue :

5. *« Richesse moulons pour Fródi,*
Moulons bonheur pour lui,
Moulons abondance de biens
Sur le socle de joie;
Qu'il siège dans l'opulence,
Qu'il dorme dans le duvet,
Qu'il s'éveille dans les délices;
Voici alors qui est bien moulu.

6. *« Ici que nul ne fasse*
Tort à autrui,
N'incite au mal,
Ne pousse au meurtre,
Ni ne frappe
De l'épée acérée
Quand même il trouverait, enchaîné,
Le meurtrier de son frère. »

7. *Mais les premiers mots*
Qu'il[2] *dit furent :*
« Ne vous endormez pas
Si ce n'est quand le coucou se tait!
Ou le temps qu'il me faut
Pour chanter un poème. »

1. La meule. On notera, dès la strophe 3, la fréquence des binaires ou des parallélismes, expressions du labeur pénible, et, peut-être aussi, tournures adaptées à une « chanson » (*söngr*).
2. Fródi.

8. *« Point ne fus*[1], *Fródi,*
Sage tout à fait,
Ami des hommes[2],
Quand tu acquis les vierges;
Tu les achetas pour leur force
Et leur apparence,
Mais de leur origine
Point ne t'enquis.

9. *« Rude était Hrungnir*[3],
Son père aussi,
Pourtant Thjazi était[4]
Le plus puissant d'eux tous,
Idi et Aurnir[5],
Nos parents,
Frères des géants des monts :
C'est d'eux que sommes nées.

10. *« Ne serait point sorti Gróttí*
De la montagne grise,
Ni cette dure
Dalle de la terre,
Et ne moudrait point ainsi
La fille du géant des monts
Si nous n'avions pas eu
La science du moulin.

11. *« Nous, neuf hivers,*
Compagnes de jeux,
Puissantes, fûmes élevées
En dessous terre;

1. C'est l'une des géantes qui parle. Elle va revendiquer sa haute naissance, protestant par là contre la condition qui lui est imposée.
2. Ami des hommes : kenning pour « roi ».
3. Hrungnir est un géant vraiment colossal. C'est lui qui défie Thórr en combat singulier dans *Skáldskaparmál* 17, épisode que, depuis Georges Dumézil, on tient pour une bonne illustration de rite d'initiation : bien entendu, Thórr triomphe.
4. Thiazi est un géant bien connu de la mythologie du Nord. Ce serait le père de la déesse/géante Skadi, elle-même épouse du dieu vane Njördr. Selon les *Skáldskaparmál* 1, il aurait fallu tous les dieux pour le tuer. De là, la fureur de sa fille qu'Ódinn ne serait parvenu à apaiser qu'en jetant les yeux de Thiazi dans le ciel pour en faire des étoiles. Thiazi figure aussi dans *Lokasenna* 50 et dans les *Grímnismál* 11.
5. Idi et Aurnir nous sont inconnus : ce sont des géants également.

Les vierges prirent part
A de hauts faits;
Nous déplaçâmes nous-mêmes
Des blocs de leur base.

12. *« Nous roulâmes des rocs*
Dans l'enclos des géants,
En sorte que le sol
En tremblait,
Puis nous lançâmes
La pierre rapide,
La lourde dalle,
Les hommes la prirent.

13. *« Nous allâmes ensuite*
En Suède,
Nous deux, prophétesses,
Bataille livrer;
Bridâmes les ours,
Brisâmes les écus,
Perçâmes de part en part
Les troupes aux cottes grises[1].

14. *« Renversions un prince,*
En soutenions un autre,
Prêtâmes main-forte
A l'excellent Gothormr;
N'y eut point de répit
Avant que Knúi[2] *ne tombât.*

15. *« Ainsi continuâmes*
Cette année-là,
Parmi les champions,
Nous étions connues;
Là, nous ouvrions
Par la lame acérée
Les sanglantes blessures
Et rougissions les lames des épées.

16. *« A présent nous voici venues*
Aux demeures du roi
Sans merci

1. *Les troupes aux cottes* de mailles *grises.* Il est clair que les géantes s'assimilent ici à des valkyries.
2. L'identité de Gothormr et de Knúi, deux de ces « princes » évoqués au vers 1, n'est pas connue.

Et tenues en esclavage;
La fange ronge nos pieds,
D'en haut, le gel nous glace.
Faut actionner le conciliateur[1].
Fait sinistre chez Fródi!

17. *– Les bras*[2] *devraient se reposer,*
La dalle se dresser,
J'ai moulu pour ma part,
Ma tâche est terminée. »
– Ne donnerons à nos bras
Certes point de repos
Tant que Fródi n'aura pas estimé
Que tout est moulu.

18. *– Ces mains devraient manier*
Plus rudes perches[3] *:*
Des armes poissées du sang des morts;
Éveille-toi, Fródi!
Éveille-toi, Fródi,
Si tu veux entendre
Nos chants
Et les récits anciens!

19. *« Je vois ardre le feu*
A l'est du palais,
Présage nouvelles de guerre,
Cela s'appelle signal;
Une armée va venir
Ici sous peu,
Incendiera le palais
Du Roi.

20. *« Tu ne garderas point*
Le siège de Hleidr,[4]
Les rouges anneaux

1. Le moulin, puisqu'il moud la paix.
2. C'est l'autre géante qui parle à présent.
3. *Plus rudes perches :* que celles qui actionnent la meule, i. e. lances. Dans leur fureur de géantes, Fenja et Menja vont maintenant prédire le destin de Fródi.
4. Le trône de Danemark. Hleidr, c'est-à-dire Lejre en Sélande, sera remplacée ensuite (xe siècle) par Roskilde.

Ni la pierre géante[1].
Empoignons la barre,
Vierge, plus rudement;
Ne sommes point vierges à reculer
Devant le sang des morts[2].

21. *« Puissamment moulut*
La fille de mon père,
Car elle vit en nombre
Hommes voués à mort;
Se détachent les solides
Étançons du socle,
De fer cloutés.
Moulons encore et encore!

22. *« Moulons encore et encore:*
Le fils d'Yrsa[3],
Parent de Hálfdan,
Se vengera de Fródi;
D'elle il sera
Par la suite appelé
Fils et frère:
Nous savons cela toutes deux. »

23. *Moulurent les vierges*
De toutes leurs forces,
Étaient jeunes,
Pleines de la fureur des géants;
Les manches des barres tremblèrent,
Le socle fut jeté bas,
La puissante dalle
En deux se fendit.

24. *Mais la géante*
Chanta ces paroles:
« Avons moulu, Fródi,
Tant qu'il nous a plu;
De bout en bout sont demeurées
Les femmes à moudre. »

1. Il faut comprendre: la meule du moulin magique.
2. Ces deux derniers vers sont tout à fait conjecturaux.
3. *Le fils d'Yrsa* (une femme) est le célèbre roi légendaire danois Hrólfr Kraki. Le grand-père de Hrólfr, Hálfdan, fut tué par son frère, Fródi. Le vers 7 se comprend si l'on sait que, selon la saga, Yrsa était aussi fille de Helgi, père de Hrólfr. Elle était donc à la fois la mère et la sœur de Hrólfr.

Dans cette revue des « genres », nous noterons encore, comme relevant de styles voisins, les strophes semées au long des sagas et rapportant de sinistres apparitions de revenants, ou des rêves plus ou moins effroyables, des sarcasmes flétrissants dont la *Lokasenna et* le *Hárbardsljód* se feront une spécialité.

Le genre, commun à tous les peuples, du jeu d'énigmes, peut se présenter sous forme hautement littéraire, comme dans les *Vafthrúdnismál* ou les *Alvíssmál.* Il existe aussi, moins évolué, dans la célèbre joute d'énigmes que contient la *Saga de Hervör et de Heidrekr,* déjà citée. Le sacré se complaît à ce genre, la pratique de la *kenning* ne pouvait qu'y inciter davantage les poètes nordiques. Si les questions posées sont, ici, d'ordre profane, la finesse et la subtilité n'y sont pas moindres que dans les *Vafthrúdnismál*, que démarque d'ailleurs, dans son affabulation et surtout dans sa conclusion, la joute d'énigmes de Gestumblindi. Il s'agit d'Ódinn, dieu borgne – d'où son surnom : « Gestumblindi », c'est-à-dire Hôte Aveugle –, venu mettre à l'épreuve la sagacité du roi Heidrekr.

LES ÉNIGMES DE GESTUMBLINDI

Alors, Gestumblindi dit :

1. *« Je voudrais savoir*
Ce que j'avais hier,
Sais-tu ce que c'était?
Embarrasse l'esprit,
Retient les paroles,
Précipite les paroles.
Roi Heidrekr,
Réfléchis à l'énigme. »

Le roi dit : « Ton énigme est bonne, Gestumblindi. Elle est devinée. Qu'on lui apporte de la bière. Cela blesse l'esprit de beaucoup, et beaucoup sont bavards quand ils sont pris de bière, mais à quelques-uns la langue s'embrouille, en sorte qu'ils ne peuvent proférer une parole. »
Alors, Gestumblindi dit :

2. *« Je partis de chez moi,*
De chez moi je fis un voyage,

J'ai vu la route des routes :
Route au-dessus
Et route au-dessous
Et routes dans toutes les directions.
Roi Heidrekr,
Réfléchis à l'énigme. »

Le roi dit : « Ton énigme est bonne, Gestumblindi. Elle est devinée. Tu es passé sur un pont au-dessus de la rivière. Il y avait le cours de la rivière en dessous de toi, et les oiseaux volaient au-dessus de ta tête et près de toi des deux côtés, et c'étaient là leurs routes. »

Alors Gestumblindi dit :

3. *« Quelle est cette boisson*
Que je bus hier?
Ce n'était eau ni vin,
Bière pas davantage,
Non plus qu'aucune espèce de nourriture,
Et je suis parti désaltéré.
Roi Heidrekr,
Réfléchis à l'énigme.

– Ton énigme est bonne, Gestumblindi. Elle est devinée. Tu t'es étendu à l'ombre, quand la rosée tombait sur l'herbe, et elle a rafraîchi tes lèvres, et ta soif en a été étanchée. »

Alors Gestumblindi dit :

4. *« Quel est celui-ci, le résonnant,*
Qui va par des chemins difficiles,
Et déjà il les a parcourus.
Il embrasse très fort,
Celui qui a deux bouches,
Et ne marche que sur de l'or.
Roi Heidrekr,
Réfléchis à l'énigme.

– Ton énigme est bonne, Gestumblindi. Elle est devinée. C'est le marteau de l'orfèvre. Il crie haut et fort quand il frappe la dure enclume, et c'est là son chemin. »

Alors Gestumblindi dit :

5. *« Quelle merveille était-ce là*
Que je vis au-dehors

Devant les portes de Dellingr[1]*?*
Deux, sans vie,
Sans souffle,
Rôtissaient une épée.
Roi Heidrekr,
Réfléchis à l'énigme.

– Ton énigme est bonne, Gestumblindi. Elle est devinée. Ce sont les soufflets du forgeron ; ils sont sans souffle, à moins qu'on ne les actionne, et ils sont sans vie, comme tous les autres instruments de la forge, mais grâce à eux, on peut forger une épée aussi bien qu'autre chose. »

Alors Gestumblindi dit :

6. *« Quelle merveille était-ce là*
Que je vis au-dehors
Devant les portes de Dellingr?
Il a huit pieds
Et quatre yeux,
Mais plus haut, genou ni ventre.
Roi Heidrekr,
Réfléchis à l'énigme.

– C'est une araignée. »

Alors Gestumblindi dit :

7. *« Quelle merveille était-ce là*
Que je vis au-dehors
Devant les portes de Dellingr?
Il pointe sa tête
Droit vers les enfers,
Mais ses pieds sont tournés vers le soleil.
Roi Heidrekr,
Réfléchis à l'énigme.

– Ton énigme est bonne, Gestumblindi. Elle est devinée. C'est un oignon. Sa tête est enfoncée dans la terre, mais il étend ses branches au-dehors quand il grandit. »

Alors Gestumblindi dit :

1. Dellingr est le père de Dagr (le jour). Les portes de Dellingr seraient l'aurore, mais le sens est discuté. Il est possible, pourtant, qu'une idée d'éclat, de luminosité, entre dans le nom de Dellingr.

8. *« Quelle est cette merveille*
Que je vis au-dehors
Devant les portes de Dellingr?
Plus dur que la corne,
Plus noir que le corbeau,
Plus blanc que la membrane intérieure de l'œuf,
Plus droit que le bâton. »

Heidrekr dit : « A présent, les énigmes deviennent banales, Gestumblindi. Quel est le besoin de s'occuper plus longtemps de cela? C'est de l'obsidienne et les rayons du soleil brillent dessus. »

Alors Gestumblindi dit :

9. *« Deux femmes*
Aux blonds cheveux,
Deux servantes portaient
Jusqu'à la chambre des gobelets de bière
Qui n'étaient pas tournés par des mains
Ni façonnés par le marteau.
Pourtant, hors des îles,
Tout droit érigé
Se tenait celui qui fit les gobelets.
Roi Heidrekr,
Réfléchis à l'énigme.

– Ton énigme est bonne, Gestumblindi. Elle est devinée. Ce sont deux cygnes femelles qui vont à leurs nids et pondent des œufs. La coquille des œufs n'est ni faite par des mains ni façonnée par le marteau, et le cygne dont elles ont conçu les œufs se tient droit à l'extérieur des îles. »

Alors Gestumblindi dit :

10. *« Qui habite dans les hautes montagnes?*
Qui tombe dans le val profond?
Qui vit sans respirer?
Qui jamais ne se tait?
Roi Heidrekr,
Réfléchis à l'énigme. »

Heidrekr répondit : « Ton énigme est bonne, Gestumblindi. Elle est devinée. Le corbeau habite toujours dans les hautes montagnes, la rosée tombe toujours dans le val profond, le poisson vit sans respirer, le sang des artères ne se tait jamais. »

Alors Gestumblindi dit :

11. *« Quelle est cette merveille*
Que je vis au-dehors
Devant les portes de Dellingr?
Pierres blanches
Volantes frappent,
Mais noires
Dans le sable s'enterrent.
Roi Heidrekr,
Réfléchis à l'énigme. »

Heidrekr répondit : « Ton énigme est bonne, Gestumblindi. Elle est devinée. C'est la grêle et la pluie, parce que la grêle frappe le chemin, mais les gouttes de pluie sombrent dans le sable et disparaissent dans la terre. »

Alors Gestumblindi dit :

12. *« Quelle est cette merveille*
Que je vis au-dehors
Devant les portes de Dellingr?
Il éclaire le peuple
Et avale la mer
Et sans cesse luttent l'un contre l'autre
Deux loups pour l'avoir.
Roi Heidrekr,
Réfléchis à l'énigme. »

Heidrekr répondit : « Ton énigme est bonne, Gestumblindi. Elle est devinée. C'est le soleil. Il éclaire tous les pays et brille sur tous les hommes, mais Sköll et Hati s'appellent les loups qui courent l'un après l'autre à la poursuite du soleil[1]. *»*

Alors Gestumblindi dit :

13. *« Qui sont ces femmes,*
Sur la puissante montagne,
Femme qui conçoit par femme,
Fille par fille
Jusqu'à ce qu'un fils soit engendré.
N'ont point de mari ces femmes.
Roi Heidrekr,
Réfléchis à l'énigme.

1. Snorri raconte dans son *Edda Gylfaginning* 12 que deux loups en effet font la course pour avaler le soleil. Voir aussi *Grímnismál*, str. 39.

– Ton énigme est bonne, Gestumblindi. Elle est devinée. Ce sont deux angéliques, et une jeune tige d'angélique entre elles. »
Alors Gestumblindi dit :

14. *« Je vis venir*
Un, qui hante la terre,
Un cadavre assis sur un cadavre.
L'aveugle chevauchait l'aveugle
Jusqu'à la mer.
Mais le coursier était sans souffle.
Roi Heidrekr,
Réfléchis à l'énigme.

– Ton énigme est bonne, Gestumblindi. Elle est devinée. Tu as trouvé un cheval mort sur un glaçon flottant, et un serpent mort sur ce cheval, et tout cela dérivait ensemble le long de la rivière. »
Alors Gestumblindi dit :

15. *« Qui sont ces sujets*
Qui vont au thing
A seize ensemble.
Ils envoient leurs hommes
Par le pays
Pour habiter les demeures.
Roi Heidrekr,
Réfléchis à l'énigme.

– Ton énigme est bonne, Gestumblindi; elle est devinée. Ce sont Itrekr et Andadr quand ils sont assis à jouer aux échecs [1]. *»*
Alors Gestumblindi dit :

16. *« Qui sont ces femmes*
Qui, sans armes, tuent
Leur seigneur?
Les plus brunes protègent
Bon an, mal an,
Et les plus belles vont.
Roi Heidrekr,
Réfléchis à l'énigme.

1. Strophe particulièrement savante. Non seulement il s'agit d'une partie d'échecs, mais Itrekr étant un des noms d'Ódinn et Andadr, celui d'un géant, il pourrait être aussi question d'une joute à l'intérieur de celle-ci. Le texte parle de jeu de « tables » : il peut s'agir d'échecs mais aussi d'un jeu local appelé hnef-tafl, qui rappelle un peu notre jeu du loup et des agneaux (sur un damier).

– Ton énigme est bonne, Gestumblindi. Elle est devinée. C'est le jeu du loup et des agneaux. Les plus noires protègent le loup, et les blanches attaquent. »

Alors Gestumblindi dit :

17. *« Qui est celui-là, l'unique,*
Qui dort dans le creux de l'âtre,
D'une seule pierre fait.
Ardent de briller,
Il n'a père ni mère.
C'est là qu'il doit passer sa vie.
Roi Heidrekr,
Réfléchis à l'énigme.

– C'est le feu caché dans l'âtre, et que l'on tire du silex. »

Alors Gestumblindi dit :

18. *« Quel est celui-là, le grand,*
Qui passe au-dessus de la terre,
Il enveloppe lac et forêt,
Il craint la tempête,
Mais pas les hommes
Et cherche querelle au soleil.
Roi Heidrekr,
Réfléchis à l'énigme.

– Ton énigme est bonne, Gestumblindi, elle est devinée. C'est le brouillard. Il enveloppe la terre, en sorte qu'on ne voit rien à cause de lui, même pas le soleil, mais il se dissipe quand le vent se lève. »

Alors Gestumblindi dit :

19. *« Quelle est cette bête*
Qui protège les Danois,
Porte dos sanglant,
Mais défend les hommes,
Affronte les lances,
A certains donnant la vie,
Place son corps
Tout contre la paume de l'homme.
Roi Heidrekr,
Réfléchis à l'énigme.

– C'est un bouclier. Il est souvent taché de sang dans les batailles, et protège bien ceux qui sont habiles dans l'art de le manier. »

Alors Gestumblindi dit :

20. *« Qui sont ces compagnes de jeux*
Qui passent au-dessus de la terre
Pour satisfaire la curiosité de leur père?
Blanc bouclier elles ont
Pendant l'hiver,
Et noir en été.
Roi Heidrekr,
Réfléchis à l'énigme.

– Ce sont les ptarmigans[1]*. Ils sont blancs en hiver, mais noirs en été. »*

Alors Gestumblindi dit :

21. *« Qui sont ces veuves*
Qui toutes ensemble vont
Pour satisfaire la curiosité de leur père.
Rarement aimables
Elles sont envers l'homme
Et la tempête les éveille.
Roi Heidrekr,
Réfléchis à l'énigme.

– Ce sont les femmes d'Aegir[2] *: ainsi s'appellent les vagues. »*

Alors Gestumblindi dit :

22. *« Autrefois la cane tachetée,*
Presque adulte,
En mal d'enfant,
Assembla des poutres pour sa maison.
La protégeaient
Les dents du bœuf
Cependant que la dominait
Le mugissant rocher de la boisson[3]*.*

1. Oiseaux très nombreux en Islande.
2. *Aegir*, dont le nom correspond philologiquement au grec *Okeanos*, est le dieu des mers. Voyez en particulier la *Lokasenna*.
3. *Kenning* pour le crâne (rocher de la boisson) du bœuf (mugissant).

– La cane avait préparé son nid au milieu des mâchoires d'un crâne de bœuf, lequel le dominait. »
Alors Gestumblindi dit :

23. *» Qui est celle-là, la grande,*
Qui en gouverne beaucoup,
Et pointe à demi vers les enfers.
Protège les hommes libres
Et se mesure à la terre
Si elle a un ami vraiment solide.
Roi Heidrekr,
Réfléchis à l'énigme.

– Ton énigme est bonne, Gestumblindi. Elle est devinée. C'est une ancre, avec un bon câble; si sa patte est dans le fond de la mer, elle tient en sécurité. »
Alors Gestumblindi dit :

24. *« Qui sont ces femmes*
Qui vont dans les brisants
Et voyagent au long du fjord?
Dur lit elles ont,
Les filles à coiffe blanche,
Mais bougent peu par temps calme.

– Ce sont les vagues, et leur lit, ce sont les rochers et les entassements de pierres, et on les voit peu par beau temps. »
Alors Gestumblindi dit :

25. *« En été, j'ai regardé*
Le coucher du soleil.
J'ai salué,
Très heureux.
Silencieux, les jarls
Buvaient la bière
Mais le tonneau de bière
Geignait.
Roi Heidrekr,
Réfléchis à l'énigme.

– C'étaient des porcelets qui tétaient une truie, et elle grognait. »
Alors Gestumblindi dit :

26. *« Quelle est cette merveille*
Que je vis au-dehors
Devant les portes de Dellingr?
Il a dix langues,
Vingt yeux,
Quarante pattes.
Ce monstre avance.
Roi Heidrekr,
Réfléchis à l'énigme. »

Le roi dit alors : « Si tu es bien le Gestumblindi que je croyais, alors tu es plus savant que je ne le pensais. Mais à présent, parle-nous de la truie dehors, dans l'enclos. »

Alors le roi fit tuer la truie, et elle avait neuf porcelets, comme le disait Gestumblindi. Heidrekr commença à pressentir qui était cet homme.

Alors Gestumblindi dit :

27. *« Quatre pendent,*
Quatre vont,
Deux montrent le chemin,
Deux se défendent des chiens,
Un pendille derrière,
Assez sale toujours.
Roi Heidrekr,
Réfléchis à l'énigme.

– Ton énigme est bonne, Gestumblindi. Elle est devinée. C'est une vache. Elle a quatre pattes et quatre pis, deux cornes et deux yeux, et la queue pendille par-derrière. »

Alors Gestumblindi dit :

28. *« Qui sont ces deux*
Qui ont dix pieds,
Trois yeux
Et une queue?
Roi Heidrekr,
Réfléchis à l'énigme.

– Alors, c'est qu'Ódinn chevauche Sleipnir[1]*. »*

Alors Gestumblindi dit :

1. Le cheval d'Ódinn, Sleipnir, a huit pattes. D'autre part, Ódinn n'a qu'un œil.

29. *« Dis-moi cela pour en finir,*
Si tu es le plus savant des rois :
Que dit Ódinn
A l'oreille de Baldr
Avant qu'il fût placé
Sur le bûcher funéraire ? »

Le roi Heidrekr dit : « Toi seul sais cela, créature monstrueuse. »

Il ne reste plus qu'un mot à dire des poèmes juridiques. La loi était chose sacrée chez les Germains. Les anciens Scandinaves étaient imbattables sur sa connaissance et son interprétation, et les sagas fournissent d'innombrables types de *lagamenn* : hommes versés dans la science des lois. Pour mieux les retenir, on a dû très tôt, et même dans les formulations en prose du *Grágás*, le code islandais du XIIIe siècle, leur donner l'allure allitérée et rythmée que maintenant nous connaissons bien. Une saisissante illustration en est fournie par les formules de trêves ou de serments (*tryggdamál* ou *grídamál*) telles que nous les livrent le *Grágás* précisément, ou la *Heidarvíga Saga* et la *Saga de Grettir*. Si la rédaction en est d'époque chrétienne, il est évident que le contenu remonte bien au-delà du XIIIe siècle, en même temps que certaines images (« le Same [Lapon] qui patine », « le pin qui pousse ») attestent une origine norvégienne. On admirera ici non seulement la vigueur virile du resserrement de l'expression, la solennité d'apparat donnée au cadre de la formulation, le rythme cadencé par les retours de sonorités, mais aussi et surtout la prenante poésie qui sourd des images, le jeu particulièrement heureux des associations, le lien étroit qu'établit le texte entre la nature et l'homme et l'amour profond que suppose pour toute espèce de vie cette formule de paix.

FORMULE DE TRÊVE

Litiges ont eu lieu entre Tel et Tel, mais les voici apaisés et par l'argent compensés,

1. *Comme les mesureurs l'ont mesuré*
Et les compteurs, compté,
Et le jugement, jugé,
Et les recevants, reçu

Et l'ont de là emporté
En espèces sonnantes
Et liards versés,
Remis en main
A qui devait le recevoir.

Vous devez être gens

2. *Réconciliés et vivant en paix*
Aux banquets et beuveries,
Aux things et réunions publiques,
A la paroisse
Et dedans la maison du roi

Et à tout endroit où des hommes seront rassemblés, vous devrez être d'accord comme si de rien jamais n'avait été entre vous. Vous devez partager

3. *Couteau et quartier de viande*
Et toute chose entre vous
Comme sied entre amis
Et non entre ennemis.

Si des litiges surviennent de nouveau entre vous ensuite, autres que ce qu'il sied, cela

4. *Doit par l'argent être compensé*
Et non par la flèche ensanglanté.
Mais celui de vous deux

5. *Qui foule aux pieds la paix*
Et faut à la foi jurée

Qu'il soit

Loup en tous lieux
Chassé et traqué,
Comme en tous lieux
Où l'on traque le loup,
Où les chrétiens
Vont à l'église,
Les païens
Au temple sacrifient,
Le feu flambe,

La terre fructifie,
Le fils appelle sa mère,
La mère nourrit son fils,
Les hommes allument du feu,
Le bateau glisse,
Les écus scintillent,
Le soleil brille,
La neige s'étend,
Le Same patine,
Le pin pousse,
Le faucon vole
Un jour frais de printemps
Une brise propice
Sous les deux ailes,
Le ciel tourne,
Le monde est habité,
Le vent siffle,
Les eaux coulent vers la mer,
Les hommes sèment le grain.

Qu'il se tienne éloigné

6. *Des églises et des chrétiens,*
De la maison de Dieu et de celles des hommes,
Et de tout lieu,
Hormis l'enfer.

Maintenant, tenez tous deux le Livre, sur lequel l'argent est posé que Untel paie en compensation pour soi et ses héritiers, nés et à naître, conçus et à concevoir, nommés et innommés. Untel reçoit foi jurée, et Untel porte foi jurée éternelle et qui devra toujours être maintenue

7. *Tant que terre fructifiera*
Et hommes vivront.
Maintenant, Untel et Untel sont
Réconciliés et d'accord
Où qu'ils se rencontrent,
Sur terre ou au bain,
En bateau ou à skis,
En mer ou à dos de cheval,
Qu'ils partagent les rames
Ou l'écope,
Le banc ou le pont
Si besoin est,

Aussi en paix l'un avec l'autre

Que le père avec le fils,
Ou le fils avec le père
En toutes relations!

Maintenant, Untel et Untel se prennent les mains. Respectez bien la foi jurée, selon la volonté du Christ et celle des autres hommes, ceux qui viennent d'entendre la formule de paix.

8. *Que celui-là ait la grâce de Dieu*
Qui maintient la foi jurée,
Mais Sa colère, celui qui rompt
La juste foi jurée,
Mais Sa grâce, qui la maintient!
Salut à vous, qui faites la paix!
Et nous soyons témoins,
Qui sommes présents.

L'origine divine de la poésie

C'étaient là les genres sans unité de forme, revue d'autant plus utile qu'elle est rarement faite. Nous verrons par la suite les poèmes à forme régulière. Mais cette première confrontation suffit à nourrir notre propos. Ce que nous offrent l'*Edda* et les œuvres de même ordre, c'est d'abord un certain type de poésie, directe quoique raffinée, vivante malgré la complexité de la forme. En somme, on peut dire que le contenu de ces poèmes n'est pas le seul, ni même, peut-être, le premier propos de leurs auteurs. Ils aimaient à dire pour le plaisir de bien dire, difficilement, savamment. Sans doute quelque caractère sacré s'attachait-il à cet art et son ésotérisme même faisait de qui le pratiquait un être à part, dépositaire du secret des dieux, semblable en cela à l'aède, au vates, au barde.

Sur l'origine toute divine de la poésie, il faut d'ailleurs consulter Snorri. Au début des *Skáldskaparmál*, il imagine qu'Aegir, dieu de la mer, est venu rendre visite aux Ases dans leur palais-forteresse d'Ásgardr. Il s'est assis à côté de Bragi, dieu de la poésie. Celui-ci, du reste, n'est peut-être qu'un poète véritable, ayant vécu dans la première moitié du IX[e] siècle, Bragi Broddason, et déifié par la suite; il nous reste de lui une

Drápa de Ragnarr où, en une vingtaine de strophes, il nous décrit un bouclier richement orné. Aegir entre tout de suite en matière.

Aegir dit : « Cet art que vous appelez poésie, comment a-t-il pris origine? »

Bragi répond : « L'origine en fut que les Ases étaient ennemis du peuple qu'on appelle Vanes et ils se rencontrèrent pour débattre de la paix; de part et d'autre, ils prirent des garanties, de telle façon que les deux camps allèrent à une cuve et crachèrent dedans[1]*. Mais quand ils se quittèrent, les dieux ne voulurent pas que ce gage de paix se perdît, ils le prirent et en firent un homme. Il s'appelle Kvasir*[2] *et il est si sage que nul ne peut lui poser question à laquelle il ne sache répondre. Il s'en alla un peu partout dans le monde pour enseigner la sagesse aux hommes. Mais quand il arriva chez deux nains qui s'appellent Fjalarr et Galarr*[3]*, ils le prirent à part et le tuèrent, et ils firent couler son sang dans deux cuves et dans une cruche; celle-ci s'appelle Ódrerir, et les cuves s'appellent Sôn et Bodn*[4]*. Ils mélangèrent le sang à du miel, et il en résulta un hydromel tel que quiconque en boit devient scalde ou savant. Les nains dirent aux Ases que Kvasir s'était étouffé dans son intelligence, pour la raison qu'il n'y avait là personne qui ne fût si instruit qu'il pût l'interroger sur des choses savantes. Ensuite, les nains invitèrent*

1. On ne s'étonnera pas de cette bizarre coutume. Elle a peut-être un sens plus profond. La salive contient des enzymes qui peuvent, à défaut de mieux, servir de ferment pour la bière. Cette pratique était courante, il y a un siècle encore, dans les tribus tartares : tous les invités devaient cracher dans un bassin afin de contribuer au brassage de la bière. Qu'il y ait dans la fable de Snorri une survivance de rite ancien d'amitié et de paix n'est donc pas impossible.

2. On se rappellera que le miel est la boisson culturelle indo-européenne par excellence et que le mot *kvas* dans les langues slaves désigne toujours une boisson fermentée particulièrement appréciée.

3. Si le nom du nain Galarr (sur verbe *gala*) paraît clair : il convoie l'idée de chanter comme le coq, de pousser des cris éventuellement magiques, donc, celui de Fjalarr demeure mystérieux, d'autant que ce nom s'applique également à un géant et surtout à un coq (dans la *Völuspá*). Étant donné le rôle magique que joue ce volatile, d'une façon générale, dans tous nos textes sacrés indo-européens, je serais tenté de voir dans les noms de ces deux nains une lointaine transposition du pouvoir magique de la poésie – initialement « chantée » ou hurlée (criée). Voir sur ce point R. BOYER, « Kveda kvædi », dans *Deutsch-französische Germanistik*, Mélanges E. G. Zink, Göppingen, 1984, pp. 13-33.

4. Ódrerir est certainement à mettre en rapport avec Ódinn, dieu des scaldes. Son nom signifie : qui met en branle le furor (poétique ici). Pourrait donc s'appliquer à l'hydromel ou au nectar poétique en général. Bodn semble signifier platement « récipient ». Sôn fait problème et doit remonter à l'idée de « sacrifice » qui va précisément être le fait de Kvasir.

chez eux un géant qui s'appelle Gillingr, avec sa femme. Puis ils proposèrent à Gillingr d'aller ramer en mer avec eux. Mais quand ils furent arrivés au large, ils mirent le cap sur un écueil et renversèrent le bateau. Gillingr ne savait pas nager et il se noya, mais les nains remirent le bateau sur sa quille et revinrent à terre. Ils racontèrent à la femme du géant ce qui s'était passé; elle en fut fort affectée et pleura bruyamment. Alors Fjalarr lui demanda si cela lui soulagerait le cœur d'aller en mer, au large, voir l'endroit où il s'était noyé; elle accepta. Alors Fjalarr dit à son frère Galarr de monter au-dessus de la porte quand elle sortirait et de lui précipiter une meule de moulin sur la tête, disant qu'il était excédé de ses cris. Et c'est ce que fit Galarr. Quand le géant Suttungr, le frère de Gillingr, apprit la chose, il se rendit là-bas, empoigna les nains, les emmena en mer au large et les déposa sur un écueil découvert à marée basse. Ils prièrent Suttungr de leur laisser la vie sauve et lui offrirent en compensation pour son frère le précieux hydromel; ainsi obtinrent-ils conciliation. Suttungr emporta chez lui l'hydromel, l'entreposa en un endroit qui s'appelle Hnitbjörg et en confia la garde à sa fille Gunnlöd[1]*. De là vient que nous appelons la poésie le flot de Kvasir ou la boisson des nains ou le contenu d'Ódrerir, de Bodn ou de Són ou la liqueur de l'un ou de l'autre ou l'esquif des nains car cet hydromel leur sauva la vie sur l'écueil, ou l'hydromel de Suttungr ou la liqueur de Hnitbjörg.* »

Alors Aegir dit : « *Je trouve que c'est une obscure façon de parler que de donner à la poésie de tels noms. Mais comment les Ases s'emparèrent-ils de l'hydromel de Suttungr?* »

Bragi répond : « *Il existe là-dessus une histoire qui dit qu'Ódinn s'en alla de chez lui et arriva en un lieu où neuf esclaves fauchaient du foin. Il leur demanda s'ils voulaient qu'il affûte leurs faux. Ils acceptèrent. Alors il sortit de sa ceinture une pierre à aiguiser et affûta les faux; ils trouvèrent qu'elles coupaient beaucoup mieux et ils voulurent acheter la pierre à aiguiser. Mais il décréta que celui-là achèterait la pierre à aiguiser qui en donnerait un prix équitable, et ils dirent qu'ils le voulaient tous, chacun voulant qu'il la lui vendît. Alors, il jeta la pierre à aiguiser en l'air; ils voulurent la prendre tous et s'y prirent de telle sorte qu'ils se décapitèrent mutuellement avec les faux*[2]*. Ódinn se chercha un gîte pour la nuit chez un géant qui*

1. Gunnlöd porte un nom de valkyrie : celle qui invite à la bataille. Elle figure dans les strophes 103 à 110 des *Hávamál* qui, à l'évidence, ont servi de source, ici, à Snorri.

2. Cette étrange scène a beaucoup fait parler d'elle. On s'est demandé, par exemple, s'il ne fallait pas y voir un reflet de danses rituelles pour la fête de la

s'appelait Baugi, le frère de Suttungr. Baugi dit qu'il avait bien du mal à se tirer d'affaire : il dit que ses neuf esclaves s'étaient entre-tués et qu'il ne voyait aucun espoir de trouver des ouvriers. Ódinn dit s'appeler Bölverkr [1]*; il s'offrit à exécuter le travail de neuf hommes pour Baugi, mais en guise de salaire, il dit qu'il voulait avoir une lampée de l'hydromel de Suttungr. Baugi dit que ce n'était pas lui qui avait pouvoir sur l'hydromel, que Suttungr voulait l'avoir pour lui tout seul, mais qu'il voulait bien aller là-bas avec Bölverkr et voir s'ils pourraient obtenir de l'hydromel. Cet été-là, Ódinn exécuta le travail de neuf hommes pour Baugi, mais quand vint l'hiver, il demanda ses gages à Baugi. Alors ils allèrent tous les deux chez Suttungr. Baugi raconta à son frère quel accord il avait passé avec Bölverkr, mais Suttungr refusa carrément de donner une seule goutte d'hydromel. Alors Bölverkr dit à Baugi qu'il fallait essayer de quelque stratagème pour mettre la main sur l'hydromel et Baugi n'eut rien là contre. Bölverkr prit donc une mèche qui s'appelait Rati* [2] *et dit à Baugi de forer la montagne, voir si la mèche mordait. Ce qu'il fit. Baugi dit que, maintenant, la montagne était percée mais Bölverkr souffla dans le trou et les éclats lui revinrent dans la figure. Il comprit que Baugi voulait le tromper et lui ordonna de transpercer la montagne. Baugi perça de nouveau et quand Bölverkr souffla pour la deuxième fois, les éclats disparurent à l'intérieur. Alors Bölverkr se transforma en serpent* [3] *et s'insinua dans le trou. Baugi voulut le frapper avec la mèche, mais manqua son coup. Bölverkr arriva à l'endroit où était Gunnlöd et coucha trois nuits avec elle, et elle lui promit de lui laisser boire trois lampées d'hydromel. Au premier trait, il vida tout Ódrerir, au second, Bodn, au troisième, Són. Il avait donc bu tout l'hydromel. Ensuite, il se transforma en aigle et s'enfuit en volant aussi vite qu'il le put; mais Suttungr aperçut l'aigle en fuite, se transforma en aigle (à son tour) et vola à sa poursuite. Quand les Ases aperçurent Ódinn qui arrivait en volant, ils avancèrent leurs cuves dans l'enclos et quand Ódinn arriva dans Ásgardr, il recracha l'hydromel dans les cuves; mais il s'en était*

moisson, ou un mimodrame figurant la « mort du blé » (qui perd la tête, en effet, sous la morsure de la faux). Il semble que la réminiscence, quelle qu'elle soit, soit ancienne – elle pourrait retrouver certaines scènes des pétroglyphes de l'âge du bronze scandinave.

1. Litt. : *artisan de malheur*. Ce nom est attesté par les *Hávamál* (qui évoquent d'ailleurs toute la fable de l'origine de la poésie) et par les *Grímnismál*, et correspond parfaitement à la nature d'Ódinn.

2. *Rati* est donc une sorte d'immense vrille. Le mot signifie « rongeur ».

3. Ódinn a la faculté de se transformer à sa guise.

fallu de si peu que Suttungr ne l'eût rattrapé qu'il laissa échapper une partie de l'hydromel par-derrière, et de cet hydromel-là, on ne fait aucun cas. Quiconque en veut peut en prendre, et nous l'appelons le lot des poètes de pacotille. Mais l'hydromel de Suttungr, Ódinn le donna aux Ases et aux hommes qui savent composer. Voilà pourquoi nous appelons la poésie butin d'Ódinn, et sa trouvaille, et sa boisson, et don des Ases et boisson des Ases. »

(*Skáldskaparmál*, chap. 11.)

On peut aller encore plus loin : en islandais, le même mot, *vítr*, signifie à la fois sage et savant. Être inspiré, c'est avoir la sagesse et la science. Il n'est bon poète qui ne soit aussi bon faiseur, comme dirait Étiemble. Voilà qui explique aussi que le scalde soit l'égal du roi ou du jarl, et que ce dernier tienne à honneur de s'attirer les faveurs du grand poète : il en sortira quelque *lofkvœdi*, où poème de louange immortelle; à sa mort, le scalde composera un *erfikvœdi* ou une *drápa,* ces longs dithyrambes où le panégyrique est aussi conventionnel dans le fond que finement élaboré dans la forme. Des chefs-d'œuvre comme les *Eiriksmál*, ou comme les *Hákonarmál* d'Eyvindr Skáldaspillir, sont là pour justifier cet enthousiasme.

Ainsi, quelle que soit l'origine ou la nature des grands mythes nordiques que nous étudions, il fallait des poètes pour les concevoir sous la forme que nous leur connaissons. Grande poésie gnomique des *Vafthrúdnismál*, visions dantesques des *Baldrsdraumar* ou du *Darradarljód*, satires mordantes ou loufoques de la *Lokasenna* ou de la *Thrymskvida*, scènes de genre du *Hárbardsljód*, sensualité lourde du *Skírnisför*, didactisme élégant des *Alvíssmál*, souffle épique de l'*Atlakvida*, formules lapidaires des *Hávamál*, compositions dramatiques et vivantes comme la *Hymiskvida*, jusqu'à l'immense fresque visionnaire de la *Völuspá* : quelle diversité de registres, quelle maîtrise, quel fini ! La matière était rude pourtant, grossière parfois, obscure souvent. Il fallait la flamme de poètes inspirés conjuguée à l'habileté de faiseurs de génie pour leur donner naissance. Ici comme souvent ailleurs, au commencement, il y eut la poésie.

Une mythologie de Vikings

Vestiges préhistoriques

Si l'on pose la question fondamentale : d'où viennent les dieux et les mythes du Nord ? nous savons par le précédent chapitre qu'une première réponse à donner est : de l'imagination et du savoir-faire des scaldes. Il n'empêche pourtant qu'ils n'ont pu tirer de leur propre fantaisie les éléments dont ils ont bâti ou orné leurs fables.

Mille témoignages fournis par les archéologues, les runologues, les historiens des littératures, les numismates, les sociologues et les philologues prouvent que, bien avant l'époque viking – qui s'étend, rappelons-le, grosso modo, de la fin du VIIIe siècle à 1150 –, la plupart des traits de la mythologie nordique étaient en place. Qui plus est, l'étude systématique à laquelle se livrent, depuis quelques décennies, les savants, suédois surtout, des inscriptions rupestres éparpillées dans toute la Scandinavie, mais surtout dans l'Ouest (Bohuslän) et dans l'Est (Östergotland) de la Suède, dans le Sud-Ouest de la Norvège et en Sélande (Danemark) et qui datent en général de l'âge du bronze (d'environ 1 500 à environ 400 avant J.-C.) nous a apporté de troublantes révélations.

Parmi les bizarres représentations qui couvrent les parois des grottes ou les pans des falaises, on a pu reconnaître sans peine un géant porteur de lance qui pourrait être l'archétype d'Ódinn ; des roues solaires voguant sur des bateaux selon les meilleures traditions orientales et, en particulier, égyptiennes ; un dieu solaire armé d'une hache qui pourrait être Týr ou, à la rigueur, Thórr ; des figurines phalliques placées dans des contextes dramatiques qui peuvent aussi bien rappeler les langueurs de Freyr

(*Skírnisför*) que le meurtre de Baldr, et attestent, en tout état de cause, un culte très répandu de la fertilité; d'étranges filets investissant les bateaux, figurant symboliquement le brouillard et évoquant immédiatement ce que Snorri nous dit de Rán, déesse de la mer :

La femme d'Aegir s'appelait Rán [...]. A ce banquet [qu'Aegir offrit aux dieux] tout s'apportait de soi-même, nourriture, bière et tous les accessoires nécessaires. Alors, les Ases découvrirent que Rán avait un filet dans lequel elle prenait tous les êtres humains qui venaient en mer.

(*Skáldskaparmál*, chap. 31.)

Un dieu aux mains énormes qui rappelle l'Alfödr (Père universel) des hymnes védiques, Savitar, dont il est dit dans le *Rig-Veda* (II, 38) :

Voici que s'est dressé ce dieu, Savitar, conduisant son char
....
Le dieu aux larges mains étend haut ses bras
Afin que tout lui obéisse.

(*Le Véda*, éd. Planète, p. 94)

et qui peut, donc, être le grand prêtre par excellence, figure du dieu des dieux exposant au peuple ses mains trempées dans le sang du sacrifice; plus troublant encore, un personnage amputé d'une main par un monstre et qui, décidément, ne peut être que le dieu archaïque Týr faisant le sacrifice de sa dextre pour que le monstre cosmique, le loup Fenrir, se laisse enchaîner; une multitude de porteurs de haches parmi lesquels il est curieux de reconnaître Thórr sur son char tiré par deux boucs, d'autant que la hache se métamorphose souvent en marteau, l'instrument du dieu de la foudre; des scènes qui, à n'en pas douter, retracent l'exploit fabuleux de Thórr pêchant le grand serpent de Midgardr ou soulevant d'une main le bateau de Hymir : les deux temps du mythe que nous relate la *Hymiskvida*; un peu partout, la Triade majeure figurée dans des attitudes diverses et évoquant, au choix, l'une des nombreuses triades que connaît la mythologie nordique (Njördr-Freyr-Freyja, ou Ódinn-Lódurr-Hœnir, Ullr-Hœnir-Heimdallr, ou Ódinn-Thórr-Baldr,

ou Vidar-Vili et Vé), groupement attesté par toutes les religions indo-européennes, de la triade Osiris-Isis-Horus à la Trinité chrétienne en passant par Anu-Enlil-Ea des Babyloniens, Varuna-Indra-Mitra du *Rig-Veda*, Zeus-Poséidon-Hadès des Grecs et Jupiter-Mars-Quirinus de la Rome antique. En somme, l'essentiel de ce que nous connaissons par les *Eddas* se trouve déjà gravé dans la pierre, au minimum plus d'un millénaire et demi à l'avance. Dans ces conditions, les tentatives d'interprétation de la mythologie nordique par des collusions avec les courants de pensée orientale ou chrétienne à l'époque historique s'effondrent d'elles-mêmes, ce qui, bien entendu, n'exclut pas les interpolations.

Entendons-nous bien : je ne prétends pas qu'il faille établir des correspondances de type horizontal (« influences ») entre diverses mythologies, mais qu'à l'intérieur de notre complexe culturel « indo-européen », il faut supposer des retombées de type « vertical », tel personnage, motif ou schème narratif archétypique, archaïque s'étant traduit, par adaptation à la mentalité de l'ethnie qui le restitue à sa manière (ici, les Germains dans la version septentrionale de leur réalité), par des représentations apparentées. Il s'agit donc de filiations, avec modifications dues au substrat autochtone sur lequel nous ne savons à peu près rien, plutôt que d'équivalences.

Ce que nous apprennent ces inscriptions et aussi les autres trouvailles que les archéologues ont faites, dans le sol danois surtout, c'est que, bien avant notre ère, la Scandinavie était habitée par des peuplades de chasseurs et de pêcheurs guerriers qui connaissaient une religion évoluée aux pratiques souvent barbares; que, vers 4 000 avant Jésus-Christ, elle a subi les effets de ce que l'on est convenu d'appeler l'« invasion » indo-européenne. Je ne suis pas sûr qu'il faille parler d'invasion *stricto sensu*, mais plutôt de contamination ou d'adoption d'une culture et d'une civilisation au dynamisme conquérant – phénomène assez semblable à celui que nous vivons en notre siècle vis-à-vis des États-Unis – qui imposa progressivement sa vision du monde, sociale, politique et religieuse, son esprit orienté vers la technique (domestication du cheval, objet d'un culte sacrificiel, et du char de guerre, hache naviforme dite *stridsyxa*, etc.) et tout un rituel qui vint se superposer à des pratiques bien plus anciennes comme le culte du soleil et celui des grands ancêtres, voire des forces naturelles.

L'époque des grandes migrations est venue brocher sur ce fonds un apport germanique continental qui a laissé de pro-

fondes traces dans la poésie héroïque. Les gravures rupestres nous présentent déjà, en tout cas, avec un bon millénaire d'avance probablement, un dieu-hache solaire qui préfigure sans doute Týr ou Ullr ou l'Ase tout-puissant non nommé; un dieu-épée-phallus qui ne peut guère être que Freyr ou son double féminin Freyja, protecteurs de la fertilité-fécondité; enfin, un dieu-lance-magie qui doit être Ódinn. La cosmogonie que suggèrent ces représentations est incontestablement solaire. Les scènes très animées mais mal étudiées jusqu'à présent dénotent une culture variée où s'équilibrent les préoccupations martiales, le culte de la fertilité et la magie [1]. En dehors de ces quelques présomptions, nous sommes dans la nuit.

Évidemment, ce sont là de faibles bases pour édifier un système explicatif de l'ensemble des croyances, des coutumes et des rites que nous connaissons aujourd'hui, et la porte est largement ouverte aux interprétations de toutes sortes. La grande ignorance où nous sommes nous interdisant de trancher d'autorité, nous devons bien admettre la coexistence de toutes les théories – innombrables – qui ont été proposées, depuis un siècle et demi. A titre d'exemples et pour la commodité de l'exposé, je proposerai quelques textes qui peuvent, éventuellement, se prêter à certains systèmes existants d'interprétation. Il est inutile de préciser que ce livre n'entendant pas avancer de théorie explicative nouvelle et ne cherchant qu'à présenter de beaux vieux textes sous leur meilleur jour, si possible, l'attention qui sera apportée aux systèmes ou théories en question est secondaire et ne relève guère de l'histoire des religions.

Explication des mythes

Que certains mythes relèvent d'une justification naturaliste – les dieux sont des personnifications des forces de la nature, leurs histoires sont des affabulations poétiques de phénomènes météorologiques ou cosmiques –, cela paraît vraisemblable. L'exemple le plus clair en est certainement le *Skírnisför (Voyage de Skírnir)*, encore appelé *Skírnismál (Dits de Skírnir)*. Son ancienneté semble sûre. Il s'agit là d'un rite de fécondation, vieux comme le monde. Le dieu de l'amour et de la fécondité, Freyr, s'unit au début du printemps à la terre, fille des géants,

1. *Cf.* P. Gelling et H. R. Ellis Davidson, *The Chariot of the Sun*, Londres, 1969.

Gerdr, et leurs noces ont lieu dans un bois que le printemps a peuplé de verdure. C'est le *hiéros gamos* des Grecs et il n'est pas difficile de faire de l'épée de Skírnir, lui-même hypostase de Freyr, un symbole phallique. Mais deux choses ici sont originales. D'abord, la facture du poème. Nous allons voir Freyr amoureux transi, rempli de désir et de mélancolie, traits rares dans les *Eddas*. En outre, cette quête d'amour évoque irrésistiblement les romans courtois du XIIe siècle, que les Islandais connaissaient et dont ils possédaient des traductions venues de Norvège. L'auteur, plus poète que païen, s'est plu à broder sur ces thèmes à la mode à son époque et, s'il s'en tenait à ses vingt-deux premières strophes, le poème ne serait que d'une élégance de facture un peu froide. Mais, et c'est le second point, soudain éclate le motif des imprécations magiques qui nous replongent brusquement dans les ténèbres germaniques anciennes. Sans doute s'agit-il de violer la terre pour lui faire porter des fruits et la suprême insulte de la stérilité, opprobre rituel par excellence, éclate-t-elle à la strophe 26. Mais le ton change aussi. Le *furor* s'est emparé du messager, il déchaîne le flux des malédictions, les images horribles se pressent, la beauté grave du ton atteint de magnifiques profondeurs. Ici, c'est la puissance, verbale, magique, sexuelle qui parle. Il faudra que Gerdr cède. Elle le fait en une strophe, par ce consentement indirect cher aux sagas islandaises, et le poème retombe sur une évocation nostalgique du désir non encore comblé qui évite avec bonheur, passé ces foudres, la demi-mièvrerie du début comme la rage démente du *galdr*.

LE VOYAGE DE SKÍRNIR

Freyr, le fils de Njördr, s'étant assis dans Hlidskjálf[1], *regardait par tous les mondes. Il regarda dans Jötunheimr*[2] *et y vit une belle fille au moment où elle se rendait de la halle de son père à son pavillon. Il en conçut grands désirs.*

L'écuyer de Freyr s'appelait Skírnir. Njördr[3] *lui demanda d'aller parler à Freyr. Alors Skadi dit :*

1. Siège sacré d'Ódinn.
2. Le monde des géants.
3. Père de Freyr, de la race des Vanes. *Skadi* est la géante qu'a épousée Njördr. Ce n'est pas la mère de Freyr et Freyja, que Njördr aurait eus de sa propre sœur.

1. *« Lève-toi, Skírnir,*
Va demander
A parler à notre fils
Et t'enquérir
De l'homme contre qui
Le sage est courroucé. »

Skírnir dit :

2. *« Méchantes paroles*
M'attendent de la part de votre fils
Si je vais lui parler
Et m'enquérir
De l'homme contre qui
Le sage est courroucé. »

Skírnir dit :

3. *« Dis ceci, Freyr,*
Toi, le prince des dieux[1],
Que je voudrais savoir :
Pourquoi sièges-tu seul
A longueur de journée,
Mon seigneur, dans la salle? »

Freyr dit :

4. *« Pourquoi te dirais-je,*
Jeune homme,
Mon profond chagrin?
Car l'Éclat-des-Alfes[2]
Brille à longueur de journée
Mais point sur l'accomplissement de mon désir. »

Skírnir dit :

5. *« Ton désir,*
Je ne le crois pas si grand
Que tu ne puisses, homme, me le dire,
Car jeunes ensemble

1. Pourquoi *le prince des dieux*? Peut-être, à l'origine, Freyr (mot qui signifie : seigneur) a-t-il été le dieu suprême.
2. Le soleil, littéralement l'Éclat-des-Alfes, parce que ces dernières divinités, mal connues, ont pu être initialement des créatures solaires.

Nous fûmes autrefois :
Nous deux pourrions bien nous faire confiance[1]*.* »

Freyr dit :

6. « *Dans l'enclos de Gymir*[2]
J'ai vu marcher
Une fille après qui je languis;
Ses bras brillaient
Et faisaient resplendir
Air et mer tout entiers.

7. *La vierge m'est plus chère*
Qu'à tout homme jeune
Femme a jamais été;
Des Ases et des Alfes
Nul ne veut
Que nous vivions ensemble.

7 bis [3]. *A présent tu iras*
Me la demander en mariage,
Ici la ramèneras,
Que son père
Le veuille nou non[4]*.*
Belle sera ta récompense. »

Skírnir dit :

8. « *Alors donne-moi un coursier*
Qui me porte à travers
Le ferme voile dense des flammes vacillantes[5],
Et cette épée

1. Vers 4 et suivants : ceci confirmerait que Skírnir est une hypostase de Freyr.
2. Gymir est un géant. Le sens de son nom n'est pas sûr. Il pourrait désigner Aegir, le dieu des mers, que nous connaissons, mais il est plus séduisant de le tenir pour un des noms de l'« Hiver » – le thème qui justifie cette interprétation existe en indo-européen – car le « printemps », la terre germinante, que figure Gerdr, « sort », effectivement, de son « enclos ».
3. Cette strophe n'existe pas dans le manuscrit de base. Elle est restituée ici d'après la *Gylfaginning* de Snorri, dans son *Edda*.
4. Gerdr étant une géante, race abhorrée des dieux, il est évidemment difficile d'envisager que Freyr l'épouse. On peut comprendre aussi que la force impérieuse du soleil (Freyr/Skírnir) fait d'avance fi des résistances attendues de la Terre (les géants, Gerdr).
5. Il fallait traverser un rideau de feu pour entrer dans Jötunheimr

Qui d'elle-même combat[1]
La race des géants. »

Freyr dit :

9. *« Le coursier, je te donne,*
Qui te portera à travers
Le ferme voile dense des flammes vacillantes
Et l'épée
Qui d'elle-même combat
Si celui-là est sage qui la tient. »

Skírnir dit au cheval :

10. *« Ténèbres dehors,*
Il est temps, je le déclare, de partir
Par-delà les monts humides,
Par-delà le royaume des Thurses[2]*;*
Tous deux nous passerons
Ou tous deux nous prendra
Le hideux géant. »

Skírnir chevaucha jusqu'à Jötunheimr, à l'enclos de Gymir. Il y avait là des chiens méchants attachés au portail de la palissade qui entourait l'enclos de Gerdr. Il chevaucha jusqu'à l'endroit où un berger était assis sur un tertre et le salua :

11. *« Dis-moi, berger,*
Qui sur le tertre sièges
Et veilles toutes les voies,
Comment parviendrai-je
A parler à la jeune femme
Malgré les chiens de Gymir? »

Le berger dit :

12. *« Est-ce que tu es voué à la mort*
Ou bien trépassé déjà?

1. Snorri dit qu'au *Ragnarök*, Freyr périra dans son combat contre le dieu-feu Surtr parce qu'il n'aura plus son épée. L'interprétation phallique est nette : le dieu de la fécondité, épuisé après l'insémination, est sans défense contre ses ennemis. C'est aussi ce qu'il faut déduire de la strophe 42 de la *Lokasenna*, où Loki déclare que Freyr a donné son épée à Gerdr en cadeau de noce.
2. Les *Thurses* sont des géants.

. . . .
Il te sera toujours
Prohibé de parler
A l'excellente fille de Gymir. »

Skírnir dit :

13. « *Il y a mieux à faire*
Que de sangloter
Pour qui est ardent d'agir;
En une journée
Mon âge fut fixé
Et réglé le cours de ma vie[1]. »

Gerdr dit :

14. « *Quel est ce vacarme des vacarmes*
Que j'entends à présent
En notre demeure?
La terre tremble
Et tous en frémissent
Dans l'enclos de Gymir[2]. »

Une servante dit :

15. « *Il y a un homme dehors*
Descendu de son coursier,
Il fait paître sa monture. »

1. Belle irruption du thème fataliste et résolu que nous trouvons dans toute la littérature scandinave ancienne. Comparez avez la *vísa* (strophe) que chanta Thórir jökull, en Islande, le 21 août 1238, lors de la bataille d'Ørlyggstadir où il périt :

Grimpe sur la quille,
Glacés, les embruns de la mer.
Essaie de garder le cœur,
Ici, te faut laisser la vie.
Ne va pas pleurnicher, vieil homme,
Si tu es pris dans l'averse :
– Tu as connu l'amour des belles –
Un jour, il faut mourir.

(*Sturlunga Saga*, I, p. 438).

2. Ce vacarme, ces tremblements doivent venir de ce que Skírnir a franchi le mur de flammes évoqué dans la strophe 12. Évidemment, le parallèle avec Sigurdr faisant bondir son cheval Grani au-dessus du même mur de flammes cernant la valkyrie s'impose. C'est une des raisons qui inciteront à voir dans le personnage de Sigurdr une version « héroïque » d'un très vieux thème naturaliste.

Gerdr dit :

16. *« Prie-le d'entrer*
Dans notre salle
Boire le précieux hydromel;
Encore que je craigne
Qu'ici dehors ne se trouve
Le meurtrier de mon frère[1].

17. *Es-tu des fils des Alfes*
Ou bien des Ases
Ou encore des sages Vanes[2]*?*
Pourquoi es-tu seul venu
A travers le feu furieux
Visiter notre demeure? »

Skírnir dit :

18. *« Point ne suis Alfe*
Ni fils d'Ase
Ni sage Vane;
Pourtant je suis seul venu
A travers le feu furieux
Visiter votre demeure.

19. *Onze pommes*
J'ai ici, toutes dorées,
Je te les dois, Gerdr, donner
Pour acheter ma liberté
Afin que tu dises que c'est avec Freyr
Qu'il te serait le plus agréable de vivre. »

Gerdr dit :

20. *« Onze pommes*
Je n'accepterai jamais
A la requête de personne,
Non plus que moi et Freyr,

1. On ne sait pas à quoi veulent faire allusion les deux derniers vers. Ou bien il faut comprendre que Skírnir a tué le « berger » de la strophe 12, lequel serait le frère de Gerdr; ou bien une allusion serait faite au géant Beli, dont Freyr/Skírnir sera le meurtrier selon la *Völuspá* str. 52, et « frère » serait pris au sens large : frère de race (des géants).
2. Les trois races sacrées : Alfes, Ases, Vanes sont ici invoquées.

Tant que vivrons notre vie,
N'irons tous deux vivre ensemble[1]. »

Skírnir dit :

21. « *Cet anneau*[2] *je te donne*
Qui fut brûlé
Avec le jeune fils d'Ódinn;
Huit, tout aussi pesants,
En tombent
Toutes les neuf nuits. »

Gerdr dit :

22. « *Je n'accepte pas l'anneau*
Tout brûlé qu'il ait été
Avec le jeune fils d'Ódinn;
Point ne me manque l'or
Dans l'enclos de Gymir
A recevoir en héritage de mon père. »

Skírnir dit :

23. « *Vois-tu cette épée, pucelle,*
Fine, de runes teinte,
Que je tiens en ma main?
La tête, je te trancherai
Au ras du col
Si tu ne t'accordes avec moi. »

Gerdr dit :

24. « *Contrainte*[3]
Ne supporterai jamais

1. Le texte n'est pas sûr. Il peut s'agir de onze pommes (mais pourquoi onze?), mais il pourrait, plus vraisemblablement, être question des pommes de jouvence (*ellilyfs epli* pour *ellifu epli*) de la déesse Idunn, grâce auxquelles les Ases ne connaissaient pas la vieillesse. La seconde interprétation est préférable, le chiffre onze ne renvoyant à rien de connu, pas plus ici qu'ailleurs.

2. C'est l'anneau Draupnir (litt. : *dégouttant*) que les nains ont forgé pour Ódinn. Le jeune fils d'Ódinn est Baldr. Lorsque celui-ci fut incinéré, Ódinn plaça en effet cet anneau sur le bûcher, et Baldr rapporta de Hel le précieux bijou à Ódinn, selon la *Gylfaginning* 49.

3. On notera que Gerdr ne se laisse nullement intimider. Seules, les imprécations magiques la fléchiront.

De la bouche de personne;
En outre, je présume
Que si toi et Gymir vous rencontrez,
Ardents au combat,
Vous brûlerez de vous battre. »

Skírnir dit :

25. *« Vois-tu cette épée, pucelle,*
Fine, de runes teinte,
Que je tiens en ma main?
Sous ce tranchant
Tombera le vieux géant,
Ton père sera voué à la mort.

26. *Je te frappe de la baguette magique,*
Et je te materai,
Vierge, à mon envie;
Tu t'en iras là
Où les fils des hommes
Jamais plus ne te verront.

27. *Sur la butte de l'aigle*[1]
Tu siégeras dès le matin,
Disparue du monde,
Pour regarder Helheimr[2]*,*
Puisses-tu prendre en horreur ta nourriture
Plus qu'à tout homme
Répugne le serpent luisant.

28. *Merveille à voir tu seras*
Quand tu sortiras;
Que Hrímnir[3] *te dévisage,*
Que quiconque te fixe des yeux!
Tu seras plus connue
Que le veilleur des dieux[4]*,*
Yeux exorbités, tu béeras à la grille[5]*.*

1. La butte de l'aigle est peut-être une *kenning* pour le sommet de la montagne (où l'aigle a son aire). Nouveau parallèle avec Sigurdr et la valkyrie.
2. Le monde de Hel, c'est-à-dire les enfers.
3. Un géant. Son nom signifie frimas. La condamnation, dans la perspective où nous sommes, est explicite : si tu ne cèdes pas à mon désir solaire, tu resteras parmi les géants-du-froid (l'hiver et sa stérilité).
4. Le veilleur des dieux est Heimdallr (*Lokasenna* 48).
5. La grille qui délimite le monde des géants ou celui de Hel.

29. *Démence et transe,*
Désarroi et détresse
Accroissent tes pleurs et tes peines!
Assois-toi
Et je vais te dire
L'amer crève-cœur
Et la double contrainte[1] *:*

30. *Que les démons te harcèlent*
A longueur de journée
Dans l'enclos des géants;
Jusqu'à la halle des Thurses du givre
Tu iras chaque jour
Te traînant sans secours,
Te traînant sans recours;
Larme pour liesse
Tu auras en retour
Et mèneras ta peine dans les pleurs.

31. *Avec un Thurse à trois têtes*
Il te faudra traîner toujours
Ou rester sans époux!
Que ton cœur se crispe,
Que la langueur te lacère!
Sois comme le chardon
Que l'on foule aux pieds
A la fin des fenaisons[2].

32. *Jusqu'au bois j'allai*
Et jusqu'aux arbres pleins de sève
Rameau magique chercher,
Rameau magique trouvai[3].

33. *Courroucé contre toi, Ódinn,*
Courroucé contre toi, le parangon des Ases[4]*!*

1. Pratiquement intraduisible, les mots qui figurent dans les trois premiers vers n'existant qu'ici. C'est dommage, car il s'agit sans doute d'une formule de la plus haute antiquité.

2. Les trois derniers vers remontent à une coutume attestée par les traditions populaires. En Estonie, par exemple, à l'époque des fenaisons et des moissons, on place dans chaque ouverture des maisons des chardons sous une pierre afin de détruire les démons du chardon qui gâteraient ou raviraient le grain.

3. La strophe, d'ailleurs incomplète, semble indiquer un changement d'optique, à moins, ce qui est plus probable, qu'elle ne soit pas ici à sa place qui serait mieux venue avant la strophe 26. Le sens magique du rite est patent.

4. *Le parangon des Ases,* après bien des palabres, semble être Thórr. Ce poème qui, successivement, fait de Freyr, puis de Thórr, puis d'Ódinn le dieu

Freyr contre toi fulminera,
Abominable fille,
Tu t'es attiré
Le courroux cruel des dieux.

34. *Qu'entendent les géants,*
Qu'entendent les Thurses du givre,
Les fils de Suttungr [1],
Les champions des dieux [2] *eux-mêmes,*
Comment j'interdis,
Comment je proscris
Déduit d'homme à la vierge,
Plaisir d'homme à la vierge.

35. *Hrimgrímnir* [3] *s'appelle le Thurse*
Qui te possédera
En bas, devant la grille des morts;
Là, les esclaves,
Près de la racine de l'arbre [4],
Te donneront du pissat de chèvre;
Plus noble boisson,
Tu n'en auras jamais,
Vierge, à ton goût,
Vierge, à mon gré!

36. *Le "Th" je te grave* [5]
Et les trois lettres:
Rut et Rage
Et Détresse,
Je les gratterai [6]

suprême, ou bien dévoile ainsi sa date de rédaction tardive (superposition de mythes) ou bien met en relief la grande Triade nordique. De toute manière, l'allure rituelle de l'incantation à trois termes est claire.

1. Les nains. C'est maintenant à la hiérarchie des créatures non divines que s'adresse Skírnir. Cette formule complète donc la précédente.
2. Ce sont les *einherjar,* voués à Ódinn et vivant dans la Valhöll.
3. Encore un géant. Son nom signifie « Masque de Glace ».
4. *La racine de l'arbre* (ou d'un arbre) : s'agirait-il d'Yggdrasill?
5. Skírnir se livre maintenant à une opération de caractère purement magique. Il grave des runes (voir chapitre 3) dont le pouvoir est expliqué par le texte. La rune Th avait la vertu de séduire les femmes.
6. Skírnir veut dire qu'après les avoir gravées, il pourra les faire disparaître, elles et leur effet, si Gerdr cède. Les runes étaient souvent gravées sur du bois, que l'on pouvait « gratter » pour les faire disparaître, elles et leurs effets.

Comme je les ai gravées ici
Si le besoin m'en presse. »

Gerdr dit :

37. *« Salut à toi plutôt, garçon,*
Et reçois la coupe écumante
Pleine d'antique hydromel;
Pourtant, j'avais pensé
Que jamais n'aimerais
Un descendant des Vanes. »

Skírnir dit :

38. *« Ma mission,*
Je veux la remplir toute
Avant de rentrer d'ici chez moi;
Quand seras-tu disposée
A donner rendez-vous d'amour
Au vigoureux fils de Njördr? »

Gerdr dit :

39. *« Barri s'appelle le lieu*
Où tous deux nous savons
Un bosquet paisible :
Dans neuf nuits
C'est là qu'au fils de Njördr
Gerdr concédera déduit d'amour. »

Alors, Skírnir revint chez lui. Freyr se tenait dehors, le salua et lui demanda les nouvelles :

40. *« Dis-moi, Skírnir,*
Avant de desseller ton coursier
Et de faire un pas de plus :
Qu'as-tu obtenu
Dans Jötunheimr
Pour ton plus grand bien et le mien? »

Skírnir dit :

41. *« Barri s'appelle le lieu*
Où tous deux nous savons
Un bosquet paisible;

Dans neuf nuits,
C'est là qu'au fils de Njördr,
Gerdr concédera déduit d'amour. »

Freyr dit :

42. *« Longue est une nuit,*
Plus longues, deux nuits,
Comment languirai-je trois nuits?
Souvent un mois
M'a paru moins long
Que cette demi-nuit d'ardente veille. »

Ce qu'il est intéressant de remarquer ici, c'est comment plusieurs « couches » d'inspiration se superposent. Au plus bas, l'élément magique, archaïque, ténébreux – à moins que ce ne soit le rite éternel de fécondation. En surface, l'affabulation amoureuse, presque galante. Mais le ciment qui lie ces strates tient au Viking, à l'esprit de la lutte de conquête et de violence, au défi à la mort, à l'excitation devant la difficulté. Contentons-nous, pour le moment, de retenir le fait.

Interprétation symbolique des mythes : un rite d'initiation

De même, les explications de nature symbolique qu'admettent d'autres mythes semblent convaincantes. Le meilleur exemple nous en est fourni par le récit du combat de Thórr contre le géant Hrungnir, tel que le raconte Snorri dans les *Skáldskaparmál.*

Thórr était allé sur la route de l'est pour tuer des géants[1], *et Ódinn chevaucha Sleipnir jusqu'à Jötunheimr et arriva chez un géant qui s'appelait Hrungnir. Celui-ci demanda quel était cet homme au heaume d'or qui chevauchait dans l'air et sur l'eau et il dit qu'il avait un extrêmement bon cheval. Ódinn dit qu'il mettait sa tête en gage de ce qu'il n'y avait aucun cheval aussi bon dans Jötunheimr. Hrungnir dit que, pour sûr, c'était là un bon cheval mais que lui, Hrungnir, en avait un qui faisait de beaucoup plus grands pas – il s'appelle Gullfaxi*[2]. *Hrungnir*

1. Le texte dit *tröll*, qui sont en effet, non pas les bonshommes passablement ridicules qu'en fera le folklore norvégien, mais d'affreux géants maléfiques primitifs.
2. Crinière d'Or.

était fâché : il courut à son cheval et se mit à la poursuite d'Ódinn pour le châtier de ses rodomontades. Ódinn chevauchait si vite qu'il avait deux montées de côtes d'avance sur Hrungnir. Mais ce dernier était dans une telle fureur de géant qu'il ne s'aperçut pas qu'il avait franchi les grilles d'Ásgardr.

Quand il arriva aux portes de la halle, les Ases l'invitèrent à entrer se joindre aux buveurs. Il entra dans la halle et demanda quelque chose à boire. On prit alors les coupes que Thórr avait coutume de vider et Hrungnir engloutit tout ce qu'elles contenaient. Mais quand il fut ivre, les grands mots ne manquèrent pas. Il prétendit qu'il soulèverait la Valhöll et l'emmènerait avec lui jusqu'à Jötunheimr; quant à Ásgardr, il l'enfoncerait sous terre et tuerait tous les dieux, mais Freyja et Sif, il les emmènerait chez lui. Freyja était alors la seule qui osât lui verser à boire et il dit qu'il boirait toute la bière qu'avaient les Ases.

Quand les Ases furent fatigués de ses vantardises, ils prononcèrent le nom de Thórr. Celui-ci entra aussitôt dans la halle, le marteau levé. Il était très fâché et demanda qui avait permis que de savants géants s'assoient là à boire, et qui avait laissé Hrungnir pénétrer dans la Valhöll et pourquoi Freyja devait lui verser à boire comme au banquet des Ases. Hrungnir répondit – et il ne lançait pas à Thórr des regards amicaux – en disant que c'était Ódinn qui l'avait invité à prendre place parmi les buveurs et qu'il était sous sa sauvegarde. Thórr dit que Hrungnir se repentirait de cette invitation avant qu'il ne partît de là. Hrungnir dit que c'était un bien médiocre honneur pour Thórr que de le tuer désarmé, que ce serait faire preuve de plus de courage que d'oser venir se battre contre lui aux enclos de Grjótún, à la frontière.

« Et c'est grande folie, dit-il, que j'aie laissé à la maison mon écu et ma pierre à aiguiser. Mais si j'avais ici mes armes, nous essaierions d'un duel. Sinon, je te traite de scélérat si tu veux me tuer alors que je suis sans armes. »

Thórr ne voulut pour rien au monde refuser d'aller se battre en combat singulier quand il eut été provoqué en duel, car jamais auparavant il n'avait subi cet affront de personne. Ensuite, Hrungnir s'en alla et chevaucha aussi vite qu'il le put jusqu'à Jötunheimr. Son voyage fut largement renommé chez les géants, et aussi le fait que lui et Thórr avaient pris rendez-vous. Il semblait aux géants qu'il y aurait beaucoup à dire sur celui des deux qui remporterait la victoire. Ils n'avaient que du mal à attendre de Thórr pour le cas où Hrungnir serait vaincu, car c'était le plus fort d'entre eux.

Alors, les géants firent aux enclos de Grjótún un homme

d'argile qui avait neuf milles de haut et trois milles de large en dessous des bras; ils ne trouvèrent pas de cœur assez gros pour lui convenir avant qu'ils n'eussent pris le cœur d'une jument, lequel palpitait encore dans sa poitrine quand Thórr arriva. Hrungnir avait un cœur qui est bien connu : il était de pierre dure, avec des bords tranchants et trois cornes saillantes comme le signe que l'on fait depuis et qui s'appelle cœur de Hrungnir[1]. *Sa tête était également de pierre. De pierre était pareillement son écu, grand et épais, et il le tenait devant lui aux enclos de Grjótún en attendant Thórr. Comme arme, il avait une massue de silex qu'il portait sur l'épaule. Il n'avait pas l'air facile à attaquer. A ses côtés se dressait le géant d'argile qui s'appelait Mökkurkálfi, et il avait très peur. On dit qu'il pissa quand il aperçut Thórr.*

Thórr alla au lieu du duel, accompagné de Thjálfi. Celui-ci courut de l'avant à l'endroit où se tenait Hrungnir et lui dit :

« Ton attitude est imprudente, géant, tu tiens ton écu devant toi, mais Thórr t'a vu, et il voyage en dessous terre, et il va certainement te rosser par en dessous. »

Alors Hrungnir mit son écu sous ses pieds, s'installa dessus et empoigna des deux mains la massue de silex. Bientôt, il vit des éclairs et entendit un formidable fracas, puis Thórr apparut dans sa fureur d'Ase. Il marchait en grande hâte et jeta son marteau de loin sur Hrungnir. Hrungnir brandit des deux mains sa massue de silex et la jeta contre lui. Elle rencontra le marteau au vol et la massue vola en éclats. Un morceau tomba par terre et il en est résulté une montagne de silex. L'autre morceau rebondit sur la tête de Thórr si bien qu'il tomba à plat ventre. Mais le marteau Mjöllnir atteignit la tête de Hrungnir et lui mit le crâne en miettes; il tomba par terre par-dessus Thórr, en sorte que l'une de ses jambes reposa sur le cou de Thórr.

Quant à Thjálfi, il combattit Mökkurkálfi qui tomba sans grande gloire. Ensuite, Thjálfi alla jusqu'à Thórr et voulut le débarrasser de la jambe de Hrungnir, mais il ne put y parvenir. Alors tous les Ases se rendirent sur les lieux, quand ils apprirent la chute de Thórr, et voulurent le débarrasser de la jambe, mais ils n'arrivèrent à rien.

Alors arriva Magni, fils de Thórr et de Járnsaxa; il était âgé

1. Sur le « cœur de Hrungnir », on a beaucoup écrit. Il peut s'agir d'une rune archaïque qui signifierait « hr » (début du nom de Hrungnir). Il est plus tentant d'y voir un signe magique que l'on rencontre dans la décoration de certaines pierres runiques, comme celle d'Uppsala (XIe s.) qui figure sur la couverture de R. BOYER, *Le Monde du double. La magie chez les anciens Scandinaves*, Paris, Berg, 1986, ou celle de Snoldelev (Danemark, Xe s.).

de trois nuits. Ce fut lui qui débarrassa Thórr de la jambe de Hrungnir en disant :

« C'est vraiment mal, père, que je ne sois pas venu plus tôt. Je crois que j'aurais fracassé ce géant avec le poing si je l'avais affronté. »

Thórr se leva, salua d'un cœur joyeux son fils et dit que ce serait sûrement un vaillant homme. « Et je te donnerai le cheval Gullfaxi qui a appartenu à Hrungnir. »

(*Skáldskaparmál*, chap. 17.)

On aura apprécié au passage la rapidité du récit, sa composition dramatique par tableautins alternés, le mouvement alerte qui anime la scène, la variété des tons, l'humour assez vert qui guide la plume... Georges Dumézil a brillamment prouvé [1] qu'il s'agit ici, sous forme mythique et transposé chez les dieux, d'un rite d'initiation du jeune guerrier tel qu'il se pratique dans la plupart des sociétés guerrières primitives. Le passage de l'état d'enfance à l'état adulte, l'entrée dans le clan des hommes, se fait au moyen d'une série d'épreuves. Ces épreuves sont mi-réelles, mi-fictives et nous avons de nombreux exemples de néophytes obligés de combattre... un mannequin, tout comme Thjálfi, hypostase de Thórr, affronte le géant d'argile Mökkurkálfi. La mythologie hindoue relate un combat similaire de Vritahan contre Triçirah et Vritra.

J'ai cité l'exemple de Hrungnir parce qu'il semble clair, mais on trouve dans les *Eddas* maints autres traits qui relèvent d'une interprétation semblable. Et puisque nous en sommes aux découvertes de Georges Dumézil, il faut dire que la conception tripartite de la société et, par conséquent, du monde des dieux, telle qu'il l'a démontrée, se retrouve dans le Nord. Quoique les affirmations péremptoires soient, ici, à proscrire résolument, et qu'il soit très facile de démontrer que, pris dans toute sa rigueur, le schéma trifonctionnel dumézilien s'applique mal au panthéon scandinave ancien, il reste que les dieux d'Ásgardr participent, mais sans spécialisation tranchée, de la fonction juridico-magico-sacerdotale (Ódinn en premier lieu), de la martiale (Thórr, mais ausi Týr et Ódinn) et de la fécondité-fertilité (les Vanes).

D'une façon générale, bon nombre de traits fondamentaux de l'indo-européen se trouvent réfléchis par les *Eddas*. Mais, et

1. *Les Dieux des Germains*, Paris, P.U.F., 1959, chap. IV.

c'est là que je veux en venir, Dumézil insiste avec force sur le fait que beaucoup de ces traits ont perdu, avec le temps et le passage dans le domaine germanique, une partie de leurs caractéristiques orientales (mollesse et volupté, symbolique, par exemple) pour évoluer dans un sens militaire. Ce sont là des vues que j'aimerais, non pas combattre, mais sérieusement tempérer. Les Vikings, on le verra dans la suite de ce chapitre, ne sont pas ce que notre imagination mal informée dès les origines (les clercs du xe siècle qui nous ont parlé d'eux), déformée à loisir par les romantiques et dangereusement infléchie par les tragiques événements de notre présent siècle, se plaît à dire [1]. Ils avaient, certes, le sens de l'organisation et de la hiérarchie, ils aimaient vivre de façon communautaire, notamment dans l'intérêt de leurs activités commerciales *(fêlag)* et, par la force des choses, la loi majeure de leur vie s'appelait action, énergie, ordre, dynamisme. Mais rien, dans les textes « profanes » (sagas) qui nous parlent d'eux non plus que dans leur religion ou leur éthique, ne nous autorise à voir dans leurs collectivités des sociétés de type « militaire ». On le redira à propos des poèmes « héroïques » : s'ils privilégient les valeurs d'action, chose incontestable, ils restent infiniment plus sensibles aux prestiges d'un certain type d'intelligence (la ruse, si l'on veut, qu'incarne si bien leur dieu Ódinn) et, surtout, de la fertilité-fécondité (avec son corollaire obligé, la magie), comme vient de nous le montrer le *Skírnisför.*

Cela, encore une fois, ne préjuge pas de l'existence de structures de caractère dumézilien qui ont pu se présenter *aussi* dans certaines manifestations de leur univers mental. C'est précisément le cas de la *Rígsthula* que nous allons aborder maintenant.

La division tripartite de la société

La *Rígsthula*, ou *Chant de Rígr*, propose justement de la société une division nette relevant d'un esprit plutôt guerrier et aristocratique. Ce poème est ancien et sa rédaction même pourrait remonter avant l'an 1000 quoique le seul manuscrit qui nous le donne date d'environ 1400. Pourtant il pose de nombreux problèmes. Il raconte comment le dieu Rígr, qui ne serait autre que Heimdallr, dieu énigmatique entre tous, se rendit res-

1. Voir, par exemple, *Les Vikings et leur civilisation. Problèmes actuels*, Paris, Mouton, 1976, ou R. BOYER, *Les Vikings. Histoire et civilisation*, Paris, Plon, 1992.

ponsable de la création de la société et de sa division en trois classes : celle des esclaves, celle des paysans libres, celle des jarls guerriers et des rois.

Ce qui rend complexe l'interprétation de ce poème, outre sa facture qui est curieuse à maints égards, en particulier en ce qui concerne l'ordre et le choix des mots, c'est qu'il accuse d'incontestables influences irlandaises, soulignées depuis longtemps déjà. On sait que les Vikings, et les Islandais en particulier, ont colonisé l'Irlande bien avant l'Islande et qu'il existait depuis longtemps des relations suivies entre Norvège et Irlande du Sud notamment. La plupart des Islandais avaient de fortes attaches avec l'Irlande, soit par mariages, soit par les esclaves qu'ils emportaient de cette île. Beaucoup portent des noms irlandais (Njáll, Kjartan, Kormákr). Or Rígr, c'est l'irlandais *rí*, roi, et il y a de frappants rapports entre la *Rígsthula* et les légendes de Mannanan Mac Lir et de son fils Mongan. Autrement dit, il n'est pas sûr que ce poème appartienne au fonds nordique : il pourrait n'être qu'une adaptation scandinave d'un thème irlandais.

Il reste à expliquer pourquoi on a voulu faire de Heimdallr l'équivalent de Rígr. Lui attribuer la fonction de père de l'humanité, comme le fait ce poème, ne correspond pas à ses autres caractéristiques. Les recherches – nombreuses et contradictoires – auxquelles il a donné lieu portent premièrement sur la signification de son nom. Si sa première partie, heim-, renvoie indiscutablement à « monde », l'élément -dallr (parfois -dalr) est obscur. Il serait séduisant, pour élucider le problème posé ici, de voir en -dallr une idée de « soutien », « support ». Heimdallr serait alors le « pilier du monde », un peu comme le Skambha védique, et personnifierait le grand arbre Yggdrasill, *axis mundi* ou *universalis columna* [1]. Dans ce cas, on comprendrait que ce dieu, pratiquement *otiosus* dans nos sources, fût aussi le père de l'humanité. De plus, la *Rígsthula* est inachevée, et ce que nous possédons de la fin semble bien être un ajout qui nous renverrait au domaine des chants héroïques. « Danr » et « Danpr » sont mentionnés dans la *Hlödskvida*. Finnur Jónsson proposait d'identifier Konr le Jeune (en islandais *konr ungr* = *konungr*, le roi) avec Haraldr à la belle chevelure lui-même. Par quoi l'on retrouve, ici encore, ce composé d'éléments disparates que constituent les poèmes de l'*Edda* : une assise immémoriale autochtone que nous ne connaissons pour ainsi dire

1. C'est la théorie que je défends dans *Yggdrasill. La religion des anciens Scandinaves*, Paris, Payot, 1981, pp. 220 *sq.*, (2[e] éd., 1992).

pas, puis un fonds mythique indo-européen sur lequel se greffent des influences diverses et des réminiscences historiques.

N'importe! Telle quelle, la *Rígsthula* demeure l'un des grands textes de l'*Edda poétique*. Elle porte fortement la date à laquelle elle fut composée : mépris des esclaves, idéal aristocratique, louanges au roi. Mais son amour de l'ordre, l'art de l'expression, encore une fois un humour assez dur, en font une œuvre fort intéressante.

Le chant de Rígr

On dit dans les anciennes histoires que l'un des Ases, celui qui s'appelle Heimdallr [1], *étant en voyage, chemina le long de quelque rivage, arriva à une maison et déclara se nommer Rígr. Sur cette histoire, il existe ce poème :*

1. *On dit qu'autrefois,*
Par les vertes routes,
Puissant et vénérable,
L'Ase savant et sage,
Valeureux et vigoureux,
Rígr, s'en vint cheminant.
. . . .

2. *Il allait alors*
Par le mitan de la route;
Il arriva à une maison,
Le portail était entrouvert;
Se prit à entrer,
Le feu brûlait dans le foyer;
Un couple était assis là,
D'âge vénérable [2] *:*
Aïeul et Aïeule [3]
A l'ancienne mode coiffés.

3. *Rígr avait*
Des conseils à leur donner;

1. Notons encore que la *Võluspá*, str. 1, fait de l'humanité tout entière les « fils de Heimdallr », mais il n'est pas exclu que l'auteur de la *Võluspá* se soit inspiré d'une version ancienne, disparue aujourd'hui, du présent poème.
2. Le vers 8 peut aussi se traduire : « près de l'âtre ».
3. *Aïeul et Aïeule : Ái og Edda*, qui peut-être justifie ainsi le titre général *Edda*, le recueil qui porte ce nom étant alors « L'aïeule » de tout savoir sacré.

Ensuite il s'assit
Dans le mitan du banc,
De chaque côté de lui
Les maîtres de céans.

4. *Alors Aïeule prit*
Une miche compacte[1],
Épaisse et pesante,
Pleine de son;
Elle la porta
Dans le mitan du tranchoir;
Il y avait du bouillon dans une écuelle,
La posa sur la table;
C'était du veau cuit,
Le plus grand des régals;
Il se leva de table,
S'en alla dormir.

5. *Rígr avait*
Des conseils à leur donner;
Puis il se coucha
Dans le mitan du lit,
De chaque côté de lui
Les maîtres de céans[2].

6. *Il y resta*
Trois nuits pleines;
Il s'en alla alors
Par le mitan de la route;
Passèrent là-dessus
Neuf mois.

7. *Aïeule enfanta,*
L'enfant fut aspergé d'eau[3],

1. Pain très grossier. B. Collinder (*op. cit.*, p. 303) suggère qu'il s'agirait d'un pain de seigle cuit dans un moule de fer et servi dans ce moule. On notera la grossièreté des mets et l'humour du vers 10.
2. On sait que dans les sociétés primitives, l'usage existait d'offrir sa femme ou sa fille à un invité que l'on voulait honorer. C'est la coutume germanique traditionnelle attestée par tous les textes, et encore présente dans les sagas. Les *Hávamál* y font également allusion.
3. Rien à voir avec le baptême, semble-t-il. Il doit s'agir d'un rite de lustration tel que l'ont connu beaucoup de religions.

Noir de peau,
L'appelèrent Esclave[1].

8. *Il se mit à grandir*
Et à bien prospérer;
Avait aux mains
Peau toute ridée,
Jointures décaties.

. . . .
Les doigts épais,
Revêche visage,
Le dos voûté,
Les talons longs.

9. *Il se mit ensuite*
A exercer sa force,
A lier des écorces,
A faire des fardeaux;
Il porta à la maison
Des fagots à longueur de journée.

10. *Arriva à l'enclos une fille,*
Dégingandée, jambes arquées,
Avait de la fange à la plante des pieds,
Les bras brûlés de soleil,
Le nez busqué,
Déclara se nommer Serve[2].

11. *Dans le mitan du banc*
Ensuite elle s'assit;
S'assit auprès d'elle
Le fils de la maison;
Parlèrent et conversèrent

1. *Thræll.* Sans m'engager dans une longue discussion qui dépasserait considérablement le cadre du présent livre, je dois préciser que la première partie de ce poème, qui concerne précisément les esclaves, est suspecte et justifierait, à elle seule, les réserves qui ont été posées en introduction à ce texte. Le Nord a certainement connu une catégorie sociale différente des hommes libres (*boendr*) mais qui ne coïncidait pas avec ce que nous avons coutume d'appeler « esclaves ». Chaque fois que, dans nos textes, intervient le mot *thræll*, on a pu révoquer en doute l'authenticité de l'inspiration et invoquer une imitation consciente de sources étrangères. Le *thræll*, semble-t-il, pouvait s'émanciper avec une remarquable facilité, devenir affranchi (*leysingi*), puis entrer dans la catégorie des hommes libres. L'une des preuves du caractère littéraire et fabriqué de ce thème tiendrait à l'humour grossier et outré, peu conforme au type d'écriture scandinave ancienne, dont fait précisément état notre poème! Voyez aussi la *Saga de Snorri le godi*, chap. 18.
2. *Thír* (paire allitérée: *Thræll og Thír*).

Esclave et Serve.
Firent leur lit
A longueur de journée.

12. *Ils eurent des enfants*
– Vécurent contents.
Je crois qu'ils s'appelaient
Hreimr et Fjósnir,
Klúrr et Kleggi,
Kefsir, Fúlnir,
Drumbr, Digraldi,
Dröttr et Hösvir,
Lútr et Leggjaldi,
Posèrent des enclos,
Fumèrent les champs,
Soignèrent les porcs,
Gardèrent les chèvres,
Extrairent la tourbe[1].

13. *Les filles étaient*
Drumba et Kumba,
Økkvinkálfa,
Et Arinnefja,
Ysja et Ambátt,
Eikintjasna,
Tötrughypja
Et Tötrubeina[2].
De là provient
La race des esclaves.

14. *Rígr alla ensuite*
Par les chemins droits;
Il arriva à une halle,
Le portail était entrouvert,
Se prit à entrer;
Il y avait du feu dans le foyer;

1. Cette strophe est un régal philologique, malheureusement souvent obscur. Tous ces noms dont l'énumération constitue une *thula* – d'où le titre général du poème – ont une signification symbolique. Ainsi, *Hreimr*, Cri, Braillard; *Fjósnir*, Bouseux, qui sent l'étable; *Klúrr*, Grossier; *Kefsir*, Concubin; *Fúlnir*, Puant; *Drumbr*, Bûche, bête comme une bûche; *Dröttr*, Rustre, litt., dégouttant de fiente; *Hösvir*, Fouettard; *Lútr*, Voûté.

2. Même remarque pour les filles que pour les garçons à la strophe précédente. L'humour est dans les noms qui leur sont attribués: *Økkvinkálfa*, Gros mollets; *Arinnefja*, Nez crochu; *Ysja*, Turbulente; *Ambátt*, Servante; *Tötrughypja*, Cotte en haillons; *Tötrubeina*, Jambes en loques.

Un couple était assis là,
Vaquait à ses affaires.

15. *L'homme taillait*
Un bâton pour une ensouple;
Il avait la barbe faite,
Les cheveux coupés sur le front,
Une chemise ajustée;
Il y avait un coffre sur le plancher.

16. *La femme était assise là,*
Tournait une quenouille,
Déployait les bras[1],
Préparait une étoffe;
Avait un fichu sur la tête,
Une blouse sur la poitrine,
Un foulard autour du cou,
Des broches[2] *aux épaules.*
Grand-Père et Grand-Mère
Possédaient cette maison.

17. *Rígr avait*
Des conseils à leur donner.
. . . .

18. *Ensuite il s'assit*
Dans le mitan du banc,
De chaque côté de lui
Les maîtres de céans.

19. *Rígr avait*
Des conseils à leur donner;
Se leva de table,
Alla dormir;
Ensuite se coucha
Dans le mitan du lit,
De chaque côté de lui
Les maîtres de céans.

20. *Il y resta*
Trois nuits pleines;

1. Pour filer la laine.
2. En effet, « le » bijou que portait la femme scandinave était une broche (deux en vérité) pour maintenir sa robe sur les épaules.

Passèrent là-dessus
Neuf mois.

21. *Grand-Mère enfanta,*
L'enfant fut aspergé d'eau,
L'appelèrent Karl [1],
Une femme l'emmaillota de linge.
. . . .
Était roux, les joues roses,
Des yeux vifs.

22. *Il se mit à grandir*
Et à bien prospérer.
Se mit à dresser les bœufs,
A fabriquer les araires,
A charpenter les maisons,
A construire des fenils,
A fabriquer des charrettes
Et à mener la charrue.

23. *Se voitura alors à la maison une fille,*
Clefs pendantes au côté,
En tunique de peau de chèvre,
A Karl fut mariée;
Elle s'appelait Snör [2],
S'enveloppa du voile de mariée;
Échangèrent des anneaux [3],
Firent leur lit,
Déployèrent des couvertures
Et demeurèrent ensemble.

24. *Ils eurent des enfants*
– Vécurent contents –
S'appelèrent Halr et Drengr,
Hauldr, Thegn et Smidr,
Breidr, Bóndi,
Bundinskeggi,

1. *Karl* : homme. Avec ses cheveux roux, ses joues roses et son regard vif, il fera un bon Viking!
2. *Snör* : bru. Les clefs pendant à la ceinture sont l'apanage de la maîtresse de la maison.
3. Ce vers est probablement une interpolation. Échanger des anneaux relève des mœurs « nobles », non de celles du commun des mortels. Une influence chrétienne n'est toutefois pas à exclure.

Búi et Broddi,
Brattskeggr et Seggr[1].

25. *Encore s'appelèrent*
D'autres noms :
Snót, Brúdr, Svanni,
Svarri, Spraki,
Fljód, Sprund et Vif,
Feima, Ristill[2].
De là proviennent
Les races des hommes.

26. *De là Rígr alla*
Par les chemins droits;
Il arriva à une salle :
Vers le sud étaient tournées les portes,
Le portail était clos,
On l'ouvrait par un anneau[3].

27. *Il y pénétra.*
Le plancher était jonché de paille,
Un couple était assis,
Se tenaient face à face,
Père et Mère,
Faisant jouer leurs doigts[4].

1. A noter la différence entre les noms des enfants de Karl et ceux de la progéniture de Thræll. *Halr*, Homme; *Drengr*, Brave; *Hauldr*, Tenancier libre; *Thegn*, Féal; *Smidr*, Forgeron, Artisan; *Breidr*, Large; *Bóndi*, Fermier propriétaire; *Bundinskeggi*, Barbe tressée; *Búi*, Voisin; *Seggr*, Homme. La plupart de ces noms, que j'ai traduits au plus simple, mériteraient de longs commentaires. Drengr, par exemple, est initialement un homme jeune doté de toutes les qualités que l'on attendait d'un bon camarade dans cette société (voir R. BOYER, *Le Christ des Barbares, op. cit.*, pp. 145 *sq.*). Hauldr est un terme fort ancien qui a pu désigner un homme libre « tenant » ses terres d'un chef qui les lui a octroyées. Thegn paraît recouvrir les mêmes idées que Drengr, mais appliquées à un homme d'âge mûr (il donnera l'anglais *thane*), Smidr convient en fait à tout artisan, l'une des professions qu'appréciait particulièrement le Nord ancien. Mais le terme important est Bóndi, le paysan-pêcheur-propriétaire-libre qui fut l'âme même de ces sociétés et en constitua, en un sens, « l'aristocratie » au sein de ces communautés que l'on définira au mieux comme des oligarchies ploutocratiques, au moins jusqu'au XIe siècle (XIIIe en Islande).

2. Même remarque pour les filles : *Snót*, Dame; *Brúdr*, Fiancée; *Svanni*, Maîtresse; *Svarri*, Fière; *Spraki*, Étincelle; *Fljód, Sprund, Vif*, Femme; *Feima*, Pouliche; *Ristill*, Étincelle.

3. Le détail sur l'ouverture ou la fermeture des portes peut surprendre (*cf.* str. 2 et 14). La raison est simple : plus la maison est riche, plus il y a de biens à protéger, plus le portail se referme!

4. Le détail doit suggérer qu'ils sont oisifs.

28. *Le maître de maison était assis*
Et tressait une corde,
Courbait une branche d'orme[1]*,*
Emmanchait des flèches;
Mais la maîtresse de maison
Brossait des habits,
Empesait des manches de chemises.

29. *Était en coiffe recourbée,*
Broche sur la poitrine,
Ample manteau,
Tunique bleue;
Front plus brillant,
Seins plus clairs,
Cou plus blanc
Que la plus pure neige.

30. *Rígr avait*
Des conseils à leur donner;
Puis il s'assit
Dans le mitan du banc,
De chaque côté de lui
Les maîtres de céans.

31. *Alors Mère prit*
Une nappe brodée
De lin blanc,
La plaça sur la table;
Elle prit ensuite
De minces pains
De blanc froment,
Les posa sur la nappe.

32. *Elle avança*
Des tranchoirs pleins,
Bordés d'argent, sur la table,
De la viande de porc
Et des oiseaux rôtis;
Il y avait du vin dans la cruche,
Des coupes à rebords dorés;
Burent et causèrent;
Le jour s'écoula.

1. Parce que les arcs étaient faits de ce bois.

33. *Rígr avait*
Des conseils à leur donner;
Rígr se leva ensuite,
Firent le lit.
. . . .
Il y resta
Trois nuits pleines;
S'en alla là-dessus
Par le mitan de la route;
S'écoulèrent alors
Neuf mois.

34. *Mère enfanta un garçon,*
Fut enveloppé de soie,
Fut aspergé d'eau,
Le firent appeler Jarl;
Blond pâle étaient ses cheveux.
Brillantes, ses joues,
Perçants étaient ses yeux
Comme ceux d'un serpenteau [1].

35. *Jarl grandit là,*
Sur les bancs de la maison;
Se mit à brandir les écus de bois de tilleul,
A tresser les cordes d'arcs,
A courber les ormes,
A emmancher les flèches,
A lancer les traits,
A secouer les lances,
A monter les chevaux,
A déchaîner les chiens,
A brandir les épées,
A nager dans la mer.

36. *Arriva de la forêt touffue*
Rígr marchant,
Rígr marchant,
Lui enseigna les runes [2];

1. On a fait remarquer que le privilège de la noblesse était d'avoir le regard étincelant! Tacite parle déjà des *acies oculorum* des Teutons.

2. La puissance des nobles vient aussi de leur science, ils connaissent les runes. Bien que le mot *jarl* soit d'origine et de sens inconnus, une hypothèse étymologique intéressante pourrait être retenue ici. *Jarl* peut provenir du runique *erilar*,

Lui donna son nom,
Lui dit qu'il était son fils;
Le pria de s'approprier
Les champs allodiaux,
les champs allodiaux,
Les anciennes contrées.

37. . . . .
De là s'en alla ensuite
Par les sombres forêts,
Les montagnes de givre
Jusqu'à ce qu'arrive à une halle;
Se mit à agiter les manches[1],
Brandit les écus de bois de tilleul,
Lança les chevaux au galop
Et brandit les épées;
Se mit à combattre,
A rougir la plaine,
A abattre les guerriers,
A conquérir du pays par les armes.

38. *Posséda à lui seul*
Dix-huit domaines;
Richesses se mit à répartir,
A tous accorda
Trésors et bijoux,
Coursiers élancés;
Éparpilla les anneaux.
Fendit les bracelets[2].

39. *Les messagers allèrent*
Par les routes humides,
Arrivèrent à la halle

amplement attesté dans les inscriptions runiques (beaucoup, parmi les plus anciennes, débutent par la formule : *Ek erilar...*). Et comme ce dernier mot peut également renvoyer à la tribu germanique des Eruli (Hérules), les jarls auraient été membres de cette tribu détentrice de la connaissance des runes!

1. *Les manches* (de lance), en signe de combat.

2. La grandeur du roi – et c'est là un trait bien indo-européen – se mesure à ses largesses, d'où les vers 3 et suivants. S'il *fend les bracelets* c'est pour en distribuer l'or. La coutume n'était pas rare. L'or et l'argent étaient estimés à leur poids, non à leur valeur artistique. Les trésors découverts par les archéologues contiennent des monceaux de *hacksilver* (argent haché), ainsi que les balances avec lesquelles on les pesait.

Où habitait Hersir[1],
Il avait une fille
Aux doigts fins,
Blanche et sage,
S'appelait Erna.

40. *La demandèrent en mariage*
Et s'en allèrent à la maison,
La donnèrent à Jarl;
Prit le voile de mariée;
Vécurent ensemble
Et s'aimèrent,
Accrurent leur famille
Et jouirent de la vieillesse.

41. *Burr fut l'aîné,*
Et Barn, le second,
Jód et Adal,
Arfi, Mögr,
Nidr et Nidjungr,
– Apprirent à jouer –
Sonr et Sveinn,
– A la nage et aux tables –
L'un s'appelait Kundr,
Konr[2] *était le plus jeune.*

42. *Grandirent là,*
Chez Jarl élevés;
Dressèrent les chevaux,
Courbèrent les boucliers,
Polirent les flèches,
Secouèrent les lances de frêne.

43. *Mais Konr le jeune*[3]

1. Titre nobiliaire à peu près équivalent à notre baron, et un peu inférieur à jarl. Il a pu avoir un sens guerrier (sur *herr* : l'armée). *Erna* peut signifier vive, valeureuse.
2. *Burr*, Fils; *Barn*, Enfant; *Jód*, Bébé; *Adal*, Chef; *Arfi*, Héritier; *Mögr*, Fils; *Nidr*, Parent; *Nidjungr*, Descendant; *Sonr*, Fils; *Sveinn*, Garçon; *Kundr*, Rejeton; *Konr*, Homme.
3. Le texte porte ici un jeu de mots, chose relativement rare dans cette littérature, qui a beaucoup fait parler de lui. Il dit : *Konr ungr*, littéralement, Konr le jeune. On imagine donc, aussitôt, le mot *konungr* qui se traduit par « roi ». Cela appelle toute une série de remarques dont on livrera quelques-unes à la sagacité du lecteur. Konr, comme *konungr*, est certainement apparenté à *kyn*

Les runes salvatrices[1]
Et les runes de longue vie;
En outre il sut
Favoriser les accouchements,
Émousser les tranchants,
Apaiser la mer.

44. *Apprit le langage des oiseaux,*
A éteindre l'incendie,
A endormir l'esprit,
A calmer les chagrins;
. . . .
Force et énergie
De huit hommes[2].

45. *Avec le rígr Jarl*[3],
Konr rivalisa aux runes,
Le dépassa en science
Et en artifice;

qui convoie l'idée de parentèle, de famille au sens large. Sans développer, le *konungr* n'était pas nécessairement héréditaire : il était, en fait, choisi par des dignitaires dont nous ignorons ce qui justifiait, de leur part, une telle prérogative, et choisi à l'intérieur de certaines familles ou certains clans, sans que nous sachions davantage pour quelles raisons telle famille ou tel clan pouvait fournir un « roi » *(konungr)*. Lequel devait impérieusement et en premier lieu assurer le bien-être matériel de ses sujets. S'il y manquait, il était purement et simplement destitué, voire pendu. Thjódólfr des Hvínir, dont s'inspire Snorri Sturluson dans son *Ynglinga Saga*, nous en donne des exemples. Cela limite donc et réduit singulièrement la notion de « royauté » dans l'ancienne Scandinavie. Territorialement, un *konungr* pouvait fort bien ne régner que sur un fond de fjord ou une vallée. La notion de roi à l'occidentale ne s'imposera progressivement qu'à partir de la fin du xe siècle. Il suffit pour que nous révoquions en doute l'historicité du passage concernant *konr ungr* – ou pour que nous fassions droit, de nouveau, à une origine celtique – où la notion de roi est beaucoup plus proche de celle que nous en avons. Enfin, le jeu de mots *konr ungr* > *konungr* est insoutenable philologiquement et ressortit à l'étymologie populaire.

1. On peut comprendre aussi « runes éternelles » ou « mystères ». L'amphibologie est significative de la valeur magique ou surnaturelle des runes (voir chap. 3).

Quand il est dit que Konr connut les runes, il faut comprendre qu'il sut les « lire », c'est-à-dire qu'il devint versé dans l'art de la sorcellerie ou de la magie. Nous sommes bien ici en pleine religion odinique. Les quatre derniers vers énumèrent certains des pouvoirs des runes : voyez *Sigrdrífumál* et *Hávamál*, VI.

2. Les strophes 44 et 47 nous sont parvenues mutilées, et la fin du poème manque.

3. Je comprend rígr comme un titre (pensons encore une fois au celtique *rí*) qui est conféré successivement ici à Jarl puis à son fils Konr.

Alors il reçut le patrimoine
Et eut bien soin
De se faire appeler Rígr
Car il savait les runes.

46. *Konr le jeune alla*
Par les forêts et les fourrés,
Lança les carreaux d'arbalète,
Chassa les oiseaux.

47. *Alors une corneille chanta,*
Perchée sur un rameau :
« Pourquoi veux-tu, Konr le jeune,
Abattre les oiseaux?
Il te siérait mieux
De monter les chevaux
. . . .
Et d'abattre les guerriers. »

48. *Danr et Danpr*[1]
Ont de précieuses halles,
Patrimoine supérieur
A celui que vous avez;
Ils savent bien
Mener les navires de combat,
Éprouver les tranchants
Et tailler les blessures.
. . . .

L'interprétation évhémériste des mythes

Il reste à parler d'une autre interprétation possible de la religion du Nord: l'interprétation évhémériste qui, on le

1. Ce sont sans doute les rois qui ont donné son nom au Danemark. Voir *Atlakvida* str. 5. Toutefois, Danpr existe dans la *Saga de Hervör et du roi Heidrekr* où il pourrait s'appliquer... au Dnieper! Le poème est visiblement incomplet. Il est vraisemblable que la fin montrait Konr suivant les conseils de la corneille. Selon le résumé que fait, à la fin du XVIe siècle, l'érudit islandais Arngrímur Jónsson le savant de la *Skjöldunga Saga*, aujourd'hui perdue, le roi épouse Dana, fille de Danpr, et leur fils Danr deviendra le premier roi de Danemark. Si le fait pouvait être prouvé, cela ferait rebondir l'intérêt de notre poème dont l'objet aurait été, alors, pratique courante au Moyen Age, de fonder en sacré la dynastie des rois danois.

sait, conformément à l'opinion d'Évhéméros, écrivain grec du IIIe siècle avant J.-C., auteur d'une *Hiera Anagraphe*, consiste à voir dans les dieux des hommes divinisés. Cette explication a été retenue, voici sept siècles, par Snorri Sturluson lui-même dans la *Ynglinga Saga*. La *Ynglinga Saga* est une saga mythique qui relate la vie des premiers rois de Suède au début de la *Heimskringla*. On va y voir comment Snorri fait d'Ódinn un roi asiatique exilé, magicien et conquérant.

Ynglinga Saga

Chapitre premier. – *L'orbe du monde que la gent humaine habite est tout indenté de baies. De vastes mers sortent de l'océan*[1] *pour s'avancer dans les terres. On sait que la mer va de Nörvasund*[2] *jusqu'à Jórsalaland*[3]. *Vers le nord-est sort de la mer un long golfe qui s'appelle Mer Noire. Ce golfe divise le monde en trois parties. L'est s'appelle Asie, mais l'ouest, quelques-uns l'appellent Europe et quelques-uns, Enea*[4]. *Au nord de la Mer Noire s'étend la Grande Suède ou Froide Suède*[5]. *Il y a des gens qui disent que la Grande Suède n'est pas moindre que la Grande Turquie, quelques-uns l'identifient avec l'Afrique*[6]. *La partie nord de la Suède est inhabitée à cause du gel et du froid, de même que la partie sud de l'Afrique est rendue déserte par l'ardeur du soleil. En Suède, il y a beaucoup de grandes contrées. Il y a là aussi maintes sortes de peuples et beaucoup de langages. Il y a là des géants, et des nains, et des nègres, et maintes sortes de peuplades extraordinaires. Il y a là aussi des animaux et des dragons étonnamment grands. Du nord de la montagne au-delà de laquelle se trouvent toutes les contrées habitées, une rivière coule en*

1. C'est la mer Océane dont on pensait qu'elle ceignait le monde habité.
2. Le détroit de Gibraltar.
3. Litt., *la terre de Jérusalem*, la Palestine.
4. Doit provenir du nom d'Énée. Pourquoi ? Comment ? Nul ne le sait, mais on sait que les Romains et les Bretons faisaient remonter à lui leurs généalogies. On notera que *l'Histoire de Troie* de Dares le Phrygien était bien connue en Islande où elle avait été traduite *(Trojumanna Saga, Saga des hommes de Troie)*.
5. *Svithjód in mikla, in kalda*, « Suède la grande, la froide ». Il ne peut s'agir que de la Scythia Magna des Anciens : la Russie du Sud et de l'Est. La Suède d'aujourd'hui, Sverige, est le royaume des Svíar (Svíariki) dont il sera question plus loin. Mais certains savants cherchent à identifier Svithjód et Scythia.
6. *La Grande Turquie (Serkland it mikla) :* l'Afrique du Nord.

Suède, celle qui, en vérité, s'appelle Tanaïs [1]. *Elle était autrefois appelée Tanakvísl ou Vanakvísl. Elle se jette dans la Mer Noire. Le pays arrosé par les bras du Vanakvísl s'appelait Vanaland ou Vanaheimr* [2]. *Cette rivière divise les trois parties du monde. Celle de l'est s'appelle l'Asie et celle de l'ouest, l'Europe* [3].

Chapitre II. – *Le pays à l'est du Tanakvísl, en Asie, s'appelait Ásaland ou Ásaheimr, et la capitale de ce pays, on l'appelait Ásgardr* [4]. *Dans cette ville, il y avait un chef que l'on appelait Ódinn. Il y avait là un grand temple. Douze grands prêtres, selon la coutume, y avaient le pouvoir* [5]. *Ils présidaient aux sacrifices et aux jugements parmi les hommes* [6]. *On les appelle díar ou dróttnar* [7]. *Tout le peuple devait les servir et*

1. C'est le Don, en Russie.
2. Tout ce passage est passionnant dans les efforts que fait Snorri pour organiser ses connaissances géographiques, ses souvenirs mythologiques et ses prétentions rationalistes en un tout cohérent. Il sait que les Vanes, souvent mentionnés dans les récits mythologiques, représentent un peuple. D'où vient-il? En assimilant *Van-* à *Tan-*, il peut les faire provenir de la région du Tanaïs, et sur Tanakvísl forge Vanakvísl (*kvísl* = embranchement). Le Vanaland ou Vanaheimr (terre ou monde des Vanes) se trouverait alors entre les branches du Tanaïs. Le plus remarquable, c'est que le Don se ramifie, en effet, à son embouchure!
3. Cette représentation du monde, pour fantaisiste qu'elle soit, est attestée par d'innombrables sources du Moyen Age. En Islande, elle revient dans un certain nombre d'écrits des XIIe et XIIIe siècles (réunis dans *Alfraedi Islenzk I*).
4. Voici donc exposée l'opinion qui apparente les Ases à l'Asie. Les connaissances philologiques de Snorri sont ce qu'elles pouvaient être à son époque (début du XIIIe siècle). Pourtant, la tradition qui fonde cette affirmation n'a pas, elle, à être mise en doute. Ódinn appartient certainement au fonds indo-européen. Ásaland : pays des Ases; Ásaheimr : monde des Ases; Ásgardr : enclos des Ases.
5. La *Gylfaginning* (chap. XIX), redit : *Douze sont les Ases de race divine*, et le *Hyndluljód* confirme (str. 29) :

Le nombre des Ases
Était de onze
Depuis que Baldr était tombé.

Le « selon la coutume » ne doit pas étonner. Il semble bien qu'en Scandinavie occidentale d'autrefois, au moins (c'est-à-dire en Norvège et Islande), le « prêtre » (*godi*, ou, plus expressément, *hofgodi*, godi-sacrificateur) était chargé à la fois de fonctions cultuelles, administratives et juridiques.
6. On a fait remarquer que les fonctions mi-religieuses, mi-politiques ou juridiques de ces grands prêtres correspondaient exactement à celles du *godi* de l'Islande païenne. Il est tentant de considérer que Snorri projette sur l'antiquité mythique qu'il étudie la situation qu'il connaît en Islande même.
7. Le mot *dróttnar* signifie « seigneurs » et ne pose pas de problème. En revanche *díar* est le celte *dí*, au pluriel, avec le sens de « dieu », selon l'indo-européen qui aura donné sanskrit *dyaus*, grec *zeus*, latin *deus*, vieux germa-

les révérer. Ódinn était un grand homme de guerre et avait beaucoup voyagé, et il possédait beaucoup de royaumes. Il était tellement favorisé par la victoire que, dans toute bataille, c'est lui qui gagnait, et il se fit que ses hommes crurent que la victoire lui était due dans toute bataille. Il avait coutume, s'il envoyait ses hommes à la bataille ou porter des messages, de leur imposer auparavant les mains sur la tête et de leur donner sa bénédiction. Ils croyaient qu'alors tout irait bien pour eux. A propos de ces hommes, il se passait également ceci, que, où qu'ils se trouvassent en péril, en mer ou sur terre, ils invoquaient son nom et se trouvaient toujours en retirer de l'aide[1]*. Ils considéraient que tout secours leur venait de lui. Il s'en allait souvent en voyage, si loin qu'il restait parti maintes années.*

Chapitre III. – *Ódinn avait deux frères. L'un s'appelait Vé et l'autre, Vílir*[2]*. Ses frères gouvernaient le royaume quand il était parti. Une fois, alors qu'Ódinn était parti loin et s'était longtemps absenté, les Ases crurent qu'il n'y avait pas d'espoir qu'il revînt. Alors, ses frères se répartirent son héritage, et sa femme, Frigg, leur appartint à tous les deux. Mais peu après, Ódinn revint. Il reprit alors sa femme*[3]*.*

Chapitre IV. – *Ódinn marcha avec une armée contre les Vanes, mais ils firent bonne contenance et défendirent leur pays, et les uns et les autres remportèrent la victoire à tour de rôle. Chacun pilla le pays de l'autre et y fit des ravages. Mais quand*

nique *tivaz*... et notre « dieu ». Il est remarquable, et que *díar* soit, lui aussi (voir la *Rígsthula*), d'origine celtique, mais de même type étymologique que *godi* (*sur god, gud,* dieu) et s'applique à la même espèce de réalité (mi-dieux, mi-prêtres).

1. Les *Hávamál,* où Ódinn lui-même est censé parler, précisent bien qu'il peut, en cas de besoin, apaiser la tempête (str. 154) et paralyser ses ennemis (str. 156).

2. Toutes les autres sources donnent *Vili* et non *Vílir,* comme ici. *Vé* en tant que nom commun signifiera « sacré » et « lieu de culte sacré ». Le sens de Vílir est contesté. La triade est, toutefois, certainement archaïque puisque, sous sa forme ancienne, elle est allitérée : Wodanaz (> Ódinn) – Vílir – Vé.

3. Frigg est en effet l'épouse d'Ódinn. La *Lokasenna* (str. 26) accuse bien la déesse d'avoir laissé

Vé et Vilji
Se presser tous deux sur (son) sein.

Ce passage de Snorri évoque très fort l'histoire de Mithothinus (Ódinn « intermédiaire ») telle que racontée par Saxo Grammaticus au livre I de ses *Gesta Danorum.* Si l'on tient que Vili(r) = volonté, et Vé = sacré, on peut penser que les deux « frères » d'Ódinn ne sont que ses hypostases.

ils s'en furent fatigués de part et d'autre, ils fixèrent entre eux une réunion de conciliation, firent la paix et se remirent des otages[1]*. Les Vanes remirent le meilleur de leurs hommes, Njördr le Riche, et son fils, Freyr, et les Ases, en échange, celui qui s'appelait Hœnir, déclarant qu'il avait tout ce qu'il fallait pour faire un chef. C'était un homme de grande taille et très beau*[2]*. Avec lui, les Ases envoyèrent celui qui s'appelait Mímir, le plus sage des hommes, et les Vanes remirent en échange celui qui était le plus avisé de leur troupe. Il s'appelait Kvasir*[3]*. Quand Hœnir arriva dans le Vanaheimr, il fut aussitôt fait chef. Mímir le conseillait en toutes choses. Mais quand Hœnir se trouvait dans les assemblées ou les réunions et que Mímir n'était pas à proximité, et qu'on lui soumettait quelque affaire difficile, il répondait toujours la même chose : « Que d'autres décident », disait-il. Alors les Vanes soupçonnèrent que les Ases avaient dû les tromper dans l'échange. Ils prirent Mímir, le décapitèrent et envoyèrent la tête aux Ases. Ódinn prit la tête, l'oignit d'herbes qui ne pouvaient pourrir, l'enchanta et l'ensorcela de telle façon qu'elle se mit à lui parler et lui dit beaucoup de choses secrètes*[4]*. Ódinn institua Njördr et Freyr prêtres sacrificateurs et ils furent díar avec les Ases. Il y avait une fille de Njördr, Freyja. Elle fut prêtresse sacrificatrice*[5]*. Elle enseigna la première aux Ases le*

1. Nous avons ici la version norroise d'un des thèmes indo-européens les mieux attestés : la bataille fondamentale entre deux ethnies rivales qui finissent par faire la paix. Le même motif est également présent dans la *Völuspá*. Je pense, comme Georges Dumézil (*Les Dieux des Germains, op. cit.*, pp. 16-17), que l'« historicisation » à laquelle se livre Snorri est particulièrement mal venue : il s'agit d'une idée vraiment essentielle et, en quelque sorte, constitutive de notre mental collectif.

2. La même histoire est reprise dans les *Skáldskaparmál* (*cf. supra*, pp. 116 *sqq.*).

3. *Cf. supra*, p. 113 *sqq.* Mímir est le latin *memor* : mémoire.

4. Cette histoire ne correspond pas à ce que nous savons par d'autres textes. La *Völuspá* (str. 22) fait de Mímir un géant qui garde, aux pieds d'Yggdrasill, la source de sagesse suprême. Pourtant, la stophe 40 du même poème pourrait laisser entendre que Mímir a été décapité :

Ódinn consulte
La tête de Mímir,

et la strophe 14 des *Sigrdrífumál* confirme :

Alors la savante tête de Mímir
Parla pour la première fois.

Le mythe de Mímir n'est pas original : la tête qui parle et possède toute science revient dans d'autres mythologies.

5. J'ai systématiquement traduit « prêtre/prêtresse-sacrificateur/-trice » parce que les mots *godi/gydja* ne correspondent pas à l'idée, plus « intellectuelle », que nous nous faisons de « prêtre ». L'essentiel de la religion nordique

seidr[1], *comme les Vanes en avaient la coutume. Quand Njörðr était chez les Vanes, il avait épousé sa sœur, car telles étaient les lois dans ce pays-là. Leurs enfants étaient Freyr et Freyja*[2]. *Mais il était interdit aux Ases de se marier entre parents si proches*[3].

Chapitre v. – *Une grande chaîne de montagnes va du nord-est au sud-ouest. Elle sépare la Grande Suède des autres royaumes. Du sud de la montagne, il n'y a pas bien loin jusqu'en Turquie*[4]. *Óðinn possédait là de grandes propriétés. En ce temps-là, les chefs des Romains allèrent de par le monde et soumirent de force tous les peuples, et à cause de ces guerres, beaucoup de chefs s'enfuirent de leurs royaumes*[5]. *Mais comme Óðinn était devin et habile en sorcellerie, il sut que des descendants devaient*

ancienne tenait au culte (*cf.* R. Boyer, « Le culte dans la religion nordique ancienne », dans *Inter-Nord*, n° 13-14, 1974, pp. 223-243), à des gestes signifiants dont le principal était le sacrifice.

1. On reparlera du *seidr* au chapitre 3 de ce livre. C'était par ce nom que l'on désignait l'ensemble des opérations magiques nécessaires aux voyantes pour connaître l'avenir ou les destinées des hommes. Il est intéressant de remarquer que cet art est associé aux femmes et aux Vanes.

2. La *Lokasenna* (str. 36) confirme que c'est avec sa sœur que Njörðr conçut son fils. Ce genre d'union incestueuse est, paraît-il, caractéristique des cultures agraires.

3. Inconsciemment, Snorri confirme donc la différence de nature entre les Vanes, agraires, et les Ases, chasseurs-pêcheurs (ou entre le substrat autochtone, vane, qui se laissa « indo-européaniser » par les Ases). Il ne sied pas, me semble-t-il, de pousser trop loin l'opposition qui pourrait bien se ramener à l'une de ces « paires contrastives », comme on dit en linguistique, sans lesquelles il apparaît que notre esprit a les plus grandes peines à fonctionner. Nous ne connaissons pas à coup sûr l'étymologie de *vanr* mais le mot pourrait être apparenté à *uen* – du latin *uenus* (la déesse) et convoyer les idées de plaisir, amour, amitié, bonheur; en revanche *áss* (ase) est le sanskrit *asū* : force de vie (cf. *Les asuras védiques).* Il y aurait donc un principe plutôt passif chez les Vanes, plutôt actif ches les Ases – l'union étant évidemment souhaitable.

4. Le texte dit *Tyrkland*, « pays des Turcs ». Il doit s'agir du Turkestan. C'est aussi sous ce nom qu'en parle, vers 1150, l'abbé Nikulás de Thverá en Islande, dans le *Guide (Leidarvísan)* qu'il a composé à l'intention de ses compatriotes se rendant en pèlerinage en Terre sainte. La « grande chaîne de montagnes » serait le Caucase. Les recherches de G. Dumézil sur les mythes des Ossètes prouvent d'ailleurs que certains *missing links* entre les mythologies orientales et la scandinave se trouveraient conservés dans ces régions.

5. On peut voir ici Snorri à l'œuvre. La source principale dont il s'est servi pour retracer la généalogie des rois mythiques de Suède est le *Ynglingatal (Énumération des Ynglingar)*, poème composé par le scalde Thjóðólfr des Hvínir au début du xe siècle, sans doute. Or, d'après ce poème, Óðinn aurait dû exister vers 100 avant Jésus-Christ. Cela correspond donc à l'époque où les conquêtes romaines en Asie Mineure prennent de l'ampleur. Fort de ses connaissances historiques, Snorri arrange donc son propre récit en conséquence. Le fait est que les conquêtes romaines dans le Proche-Orient eurent lieu pendant les deux

habiter dans la moitié nord du monde. Alors, il institua ses frères, Vili et Vé, sur Ásgardr, et lui, et tous les díar avec lui, et beaucoup d'autres gens s'en allèrent. Il alla d'abord vers l'ouest, en Russie, puis vers le sud, en Saxland. Il avait beaucoup de fils. Il s'appropria des royaumes en divers endroits de Saxland et y plaça ses fils pour garder le pays[1]. *Puis il alla vers le nord jusqu'à la mer et se fixa une résidence dans une île. Cet endroit s'appelle maintenant Ódinsey, dans la Fionie*[2]. *Alors, il envoya Gefjón vers le nord de l'autre côté du chenal*[3] *à la découverte de terres. Elle arriva chez Gylfi et il lui donna la terre que quatre bœufs pourraient labourer en un jour et une nuit*[4]. *Alors elle alla dans Jötunheimr et y enfanta quatre fils de quelque géant. Elle les métamorphosa en bœufs, les attela à la charrue, détacha la terre, la tira dans la mer vers l'ouest en face d'Ódinsey et cela s'appelle Selund*[5]. *C'est là qu'elle habita ensuite. Skjöldr, fils d'Ódinn, l'épousa*[6]. *Ils habitèrent à Hleidra*[7]. *A la place de la terre qu'elle avait détachée, il y eut une mer ou un lac. Cela s'appelle le Lögr*[8]. *Les fjords du Lögr correspondent aux caps de Selund. Voici ce que chanta Bragi le vieux*[9] *:*

Gefjón découpa, joyeuse,
Une terre à Gylfi
En sorte que les bœufs fumaient,
Et compléta ainsi le Danemark.

derniers siècles avant Jésus-Christ. Les Ases auraient donc émigré à ce moment-là. Et nous avons déjà vu que la paix de Fródi correspondrait à la Pax romana d'Auguste (juste avant la naissance du Christ).

1. Snorri a dû tirer cette conclusion du fait que beaucoup de peuples de son temps, y compris les Anglo-Saxons, faisaient remonter à Ódinn les généalogies de leurs rois.
2. *Ódinsey* : île d'Ódinn, où se trouve l'actuelle Odense, dont l'étymologie est *Ódinsvé,* « lieu sacré d'Ódinn ».
3. L'actuel Sund (entre Danemark et Suède).
4. On retrouve l'histoire de Gefjón dans la *Gylfaginning,* chap. 1. On notera les efforts que fait Snorri pour rester cohérent avec lui-même : *Ynglinga saga* et *Edda* dite *en prose* ne doivent pas se contredire.
5. C'est l'actuelle Sjælland, l'île du Danemark où se trouve Copenhague.
6. Skjöldr, fils d'Ódinn et de Skadi, est le fondateur éponyme de la dynastie des Skjöldungar qui régnera sur le Danemark et dont le plus célèbre représentant est le fameux Hrólfr Kraki.
7. Hleidra est Lejre, en Sjælland, qui fut la capitale du Danemark jusqu'au xe siècle.
8. L'actuelle Vänern, en Suède, dont, effectivement, la configuration générale correspond assez bien à celle de la Sjælland.
9. Je n'ai pas tenté de traduire fidèlement cette strophe, d'une excessive complication. Bragi Boddason, premier scalde connu et auteur de la *Ragnarsdrápa,* vivait au ixe siècle et était Norvégien.

Les bœufs avaient quatre têtes
Et huit yeux
Quand ils s'avancèrent dans la grande,
Heureuse île qui fut volée.

Mais quand Ódinn apprit qu'il y avait de bonnes terres à l'Est, chez Gylfi, il alla là-bas et lui et Gylfi conclurent un traité, car Gylfi estimait n'avoir aucune force pour résister aux Ases. Ódinn et Gylfi eurent maints démêlés en fait de ruses et d'enchantements, et les Ases furent toujours les plus forts. Ódinn fixa sa résidence au bord du Lögr, à l'endroit qui s'appelle maintenant les anciens tún de Sig; il y fit un grand temple et y sacrifia selon la coutume des Ases. Il s'y appropria des terres étendues qu'il fit appeler tún de Sig[1]*. Il assigna des résidences aux grands prêtres. Njördr habita à Nóatún, Freyr à Uppsala, Heimdallr à Himinbjörg, Thórr à Thrúdvangr, Baldr à Breidablik. A tous, il fournit d'excellentes demeures.*

....

Chapitre IX. – *Ódinn mourut de maladie en Suède. Quand il fut à la mort, il se fit marquer de pointes de lances*[2] *et s'attribua tous les hommes morts par les armes*[3]*. Il dit qu'il irait à Godheimr*[4] *y fêter ses amis. Les Svíar*[5] *pensèrent qu'il était rentré dans l'ancien Ásgardr et qu'il y vivrait éternellement. La croyance et les invocations à Ódinn reprirent de plus belle. Souvent, les Svíar pensaient qu'il leur apparaissait avant que de grandes batailles n'eussent lieu. Il donnait la victoire à certains, et certains, il les invitait chez lui. Cela semblait un lot agréable aux uns comme aux autres. Ódinn fut brûlé quand il fut mort et cette incinération fut faite magnifiquement. Leur croyance était*

1. Les démêlés d'Ódinn et de Gylfi font précisément l'objet de la *Gylfaginning*. – Les anciens *tún de Sig* se trouvent en Suède centrale, à proximité d'Uppsala, à Signildsberg. *Tún* = pré, enclos, siège. Ils ont évidemment donné leur nom à l'actuelle Sigtuna, au sud d'Uppsala. Étant donné que quantité de noms d'Ódinn commencent par *Sig-* (*cf. Sigfödr*), et qu'il est question dans la *Völuspá* des tertres de victoire (*sigtoptir*) d'Ódinn, Snorri a cru pouvoir rattacher Sigtuna à Ódinn.

2. C'est une coutume attestée par d'autres textes. La lance est l'arme propre à Ódinn.

3. Il s'agit des *einherjar* (littéralement : combattants uniques, exceptionnels) qui peuplent la Valhöll (Walhalla) en vue de l'affrontement final du *Ragnarök*.

4. *Godheimr :* « monde des dieux ».

5. Les Svíar sont les habitants de la Suède centrale, autour de Gamla Uppsala (à proximité de l'actuelle Uppsala). Ce sont eux qui ont donné leur nom à la Suède : Svíthjód (nation des Svíar) ou Svíaríki (état des Svíar), d'où Sverige : Suède.

que, plus haut la fumée montait en l'air, plus sublime serait dans le ciel celui qui faisait l'objet de l'incinération, et qu'il serait d'autant plus puissant qu'il y aurait plus de richesses pour brûler avec lui. Njördr de Nóatún se fit alors souverain des Svíar et continua les sacrifices. Les Svíar l'appelèrent leur seigneur. Alors, il préleva sur eux un tribut. Sous son règne il y eut une parfaite paix, et toutes sortes de si grandes bonnes années que les Svíar crurent que Njördr commandait aux bonnes saisons et à la richesse des hommes. Sous son règne moururent la plupart des díar, *ils furent tous brûlés et on leur fit ensuite des sacrifices. Njördr mourut de maladie. Il se fit également marquer du signe d'Ódinn avant de mourir*[1]*. Les Svíar le brûlèrent et pleurèrent abondamment sur son tombeau.*

Chapitre x. – *Freyr prit alors le pouvoir après Njördr. Il fut déclaré seigneur des Svíar et préleva sur eux un tribut. Il était populaire et provoquait de bonnes saisons, comme son père. Freyr érigea à Uppsala*[2] *un grand temple*[3] *et y fixa sa résidence principale, y affectant tous ses revenus, terres et biens meubles. Alors*

1. Ce trait est surprenant. N'allaient à Ódinn que ceux qui mouraient de mort violente. Il se peut que, selon la tradition, le mythe ait voulu que Njördr se sacrifie afin d'imiter le geste d'Ódinn.

2. Par *Uppsala,* il ne faut pas entendre la ville qui porte actuellement ce nom, mais *Gamla Uppsala* (Vieil-Upsal), à cinq kilomètres d'Uppsala, où se trouvent les tertres des anciens rois de Suède.

3. Sur le grand temple d'Uppsala, nous sommes amplement renseignés par Adam de Brême qui, dans son *Histoire des archevêques de Hambourg* (en latin), écrite vers 1075, raconte : « Dans ce temple, qui est tout recouvert d'or, on vénère les statues des Trois Dieux (Thórr, Ódinn et Freyr). Thórr, qui est le plus puissant des trois, siège au milieu de la salle, Ódinn siège à côté de lui et Freyr de l'autre côté [...]. A proximité de ce temple, il y a un arbre extrêmement grand qui étend largement ses branches et reste vert hiver comme été. Nul ne sait quelle sorte d'arbre c'est. Il y a là également un bourbier près duquel les païens ont coutume d'exécuter leurs sacrifices et dans lequel ils précipitent un homme vivant. S'il ne remonte pas, c'est que le souhait du peuple sera réalisé [...]. Une chaîne d'or est suspendue autour du temple; elle monte plus haut que le toit et les arrivants la voient scintiller de loin, car le sanctuaire lui-même, qui est érigé sur une plaine, est entouré de monts qui sont disposés de telle sorte qu'ils dessinent une sorte de théâtre. » On notera toutefois qu'Adam n'a pas vu ce dont il parle, il est censé rapporter les propos d'un témoin oculaire; qu'il est chrétien et a dû avoir du mal à concevoir une religion sans temple ni église; qu'à ce même titre, il est comme normal qu'il conçoive une triade – laquelle, en l'occurrence, est douteuse, le rôle majeur qu'y tient Thórr n'étant guère attesté ailleurs –; qu'enfin, que l'on sache, les anciens Scandinaves n'eurent pas de « temples » à proprement parler – ils transformaient en temples, pour les besoins de la cause, la pièce principale de leur demeure. Ainsi, il convient de garder ses distances vis-à-vis du texte d'Adam, comme de celui de Snorri.

commença la richesse d'Uppsala[1] *et elle s'est toujours maintenue depuis. Sous son règne commença la paix de Fródi*[2]. *Alors, il y eut aussi des saisons heureuses par tous les pays. Les Svíar attribuèrent cela à Freyr. Il fut d'autant plus vénéré que les autres dieux que, sous son règne, le peuple fut plus fortuné qu'auparavant en fait de paix et de bonnes saisons. Sa femme s'appelait Gerdr, fille de Gymir. Leur fils s'appela Fjölnir. Freyr s'appelait Yngvi, d'un autre nom. Longtemps, ensuite, le nom d'Yngvi fut tenu, dans sa famille, pour un haut titre, et ses descendants furent appelés Ynglingar. Freyr tomba malade; quand le mal l'accabla, les gens cherchèrent conseil, laissèrent peu de monde venir à lui, construisirent un grand tertre, y mirent des portes et trois fenêtres. Quand Freyr fut mort, ils le portèrent en secret dans le tertre, disant aux Svíar qu'il était vivant, et le gardèrent là trois hivers. Tous les tributs, ils les versèrent dans le tertre, l'or par une fenêtre, l'argent par l'autre et la monnaie de cuivre par la troisième*[3]. *Alors, les bonnes saisons et la paix se maintinrent. Freyja continua les sacrifices, car elle seule survivait alors aux dieux, et elle devint si renommée qu'il faut appeler de son nom toute femme noble, tout comme on les appelle «frú*[4]*» aujourd'hui. De même, chaque femme est appelée «freyja» de ses biens, et celle qui a une maison «húsfreyja». Freyja était plutôt volage. Son mari s'appelait Ódr. Ses filles s'appelaient Hnoss et Gersimi*[5]. *Elles étaient fort belles. C'est par leurs noms que l'on désigne les choses les plus précieuses. Quand tous les Svíar surent que Freyr était mort, et que la bonne saison et la paix se maintenaient, ils crurent qu'il en serait ainsi tant que Freyr serait en Suède, ne voulurent pas le brûler et l'appelèrent dieu qui décide de la pros-*

1. Le texte dit *Uppsalaaudr*. La *Saga de saint Óláf*, chap. 77, en donne l'explication : « Pour désigner les propriétés de leurs rois, les Svíar les appellent Uppsalaaudr. » Voir traduction française par R. Boyer, Paris, Payot, 2e éd., 1992, chap. 77 et notes.

2. On a vu, par le *Gróttasöngr*, qui était Fródi (*cf.* p. 94).

3. Saxo Grammaticus raconte la même histoire à propos de Fródi.

4. Le mot scandinave *frú*, « madame, dame, épouse », vient en effet de *freyja* dont le sens propre est « celle qui commande, maîtresse ».

5. *Hnoss*, « objet coûteux, ornement »; *Gersimi*, « trésor, objet de grand prix ». Il ne fait aucun doute que Snorri nous livre ici, à son insu, un très ancien mythe. *Ódr* (proprement *furor, Wut*) semble bien être la souche sur laquelle a été fabriqué Ódinn (tout comme Ullr et Ullinn). Il s'appliquerait alors au plus ancien et plus banal des *furor* connus, l'amoureux – ce qui expliquerait les étranges capacités d'Ódinn, au demeurant borgne et laid!

périté du monde [1], *lui firent des sacrifices surtout pour la bonne saison et la paix, toute leur vie ensuite* [2].

Un détail : Thórr n'intervient guère dans ce système explicatif. Pour dépassées que soient ces théories, elles ont l'intérêt d'établir des liens de dépendance étroite entre Orient et Scandinavie.

Mais, pour revenir à mon propos initial, un trait est curieux. A propos de trois systèmes possibles d'interprétations de la mythologie eddique, j'ai cité trois textes de natures différentes : un chant d'amour et de magie, un poème gnomique et sociologique, un texte « historique ». Tous trois, malgré leurs profondes différences, ont au moins un point commun : le combat. Skírnir emporte de force le consentement de Gerdr ; l'idéal de Rígr est de former un roi guerrier et la corneille le raille de ne savoir qu'aller à la chasse ; la célébrité d'Ódinn vient avant tout de ses constantes victoires. Quel que soit le substrat de tous ces récits, leur rédaction témoigne d'un esprit guerrier, d'une conception violente et aventureuse de la vie et du destin. Le Viking est passé par là. Si l'art poétique est responsable de la forme qu'ont prise ces fables, le tempérament viking, seul, rend compte de l'esprit qui les anime.

Les Vikings : qui sont-ils [3] ?

Aussi importerait-il que nous les connaissions un peu mieux, ces Vikings tant défigurés par la légende et l'ignorance. Pourtant, nous devrions être en mesure de les bien connaître. Ne manquent ni les textes qui nous parlent d'eux, dans le monde carolingien, en Grande-Bretagne, dans les pays Baltes et en Russie, chez les Arabes et surtout parmi les littératures scandinaves où les sagas tiennent une place de choix, ni les découvertes archéologiques : monnaies, trésors, tombes, tumulus, bateaux de navigation ou bateaux-tombes, villages, centres commerciaux, camps, retranchements, ni les révélations apportées par la philologie en anthroponymie et en toponymie, sans

1. *Veraldargod.* Il est intéressant de noter que les Sames invoquaient comme dieu de la fertilité et de la fécondité Waralden Olmay (*Olmay*, « homme »). On sait que les Sames se sont appropriés, en les rebaptisant à leur manière, quelques-uns des dieux scandinaves.
2. Ce qui est dit ici de Freyr est confirmé par la *Gylfaginning*.
3. Étude beaucoup plus détaillée de R. Boyer, *Les Vikings. Histoire et civilisation*, Paris, Plon, 1992, avec abondante bibliographie.

parler des pierres runiques qui parsèment par centaines le Nord de l'Europe. De cet ensemble de documents, nous parvenons aujourd'hui à dégager quelques traits précis. Les Vikings sont partis en quête dès le VIIIe siècle parce qu'ils étaient à l'étroit dans leurs pays pauvres, qu'ils aimaient l'argent par-dessus tout, lequel leur servait à acheter des terres plus fertiles où s'installer, que l'aventure les tenaillait plus encore et qu'ils disposaient d'une arme imparable : le merveilleux bateau à quille souple d'un seul tenant, caréné avec des grâces de hanches de femme, d'une extrême mobilité à la voile ou à la rame, si léger que vingt hommes pouvaient le transporter d'un fleuve à un autre, prenant la lame sans broncher, instrument si admirable qu'ils ne voulaient pas d'autre tombe. Que ce soit par piraterie pure, ou par politique, ou pour coloniser des terres nouvelles, ou pour s'assurer une pénétration commerciale le long des grandes voies d'eau – car c'étaient par excellence des commerçants –, ils ont infesté tout l'Occident, conquis une partie de l'Angleterre, la Normandie, les îles nord-atlantiques, l'Islande, sillonné la Russie et le Proche-Orient, découvert le Groenland et, peut-être, l'Amérique, peuplé les côtes du monde arabe et tenu garde impériale à Byzance (*Miklagardr* : la Grande Ville). Tant qu'auront duré – jusqu'au milieu du XIIe siècle, donc – leur pugnacité et leur rapacité, ils auront sévi. Il n'y a pas lieu de prendre à la lettre les gémissements des moines atterrés : « *A furore Normannorum, libera nos, Domine.* » Ils sont naturels, émanant des principales victimes, désarmées et incapables de se défendre, des prédateurs. Lesquels se gardaient bien, étant donné leur petit nombre, de livrer ouvertement bataille. Ils avaient mieux à faire, car ce n'étaient pas des barbares. Ils apportaient avec eux une civilisation dont les vertus d'ordre et d'entreprise manquaient peut-être à l'Occident avachi. Commerçants hors de pair, aimant le faste et les bijoux fins, juristes incomparables, conquérants organisés et doués d'un pouvoir d'assimilation étonnant, si ce n'étaient pas toujours des héros, ce n'étaient rien moins que des bandits. Leur intelligence industrieuse, leur audace, leur ruse même, leur acceptation sans déploration romantique d'un destin dont ils se savaient artisans plus que victimes, leur sens de la chance personnelle et de l'honneur méritent notre estime. Surtout, ils avaient un précieux sentiment de l'équilibre entre valeurs proprement physiques, concepts sentimentaux et qualités intellectuelles. En politique, c'étaient des avisés ; en jurisprudence, des retors ; en amour, des réalistes ; dans les relations humaines, des

prudents ; en religion, on prend souvent pour du scepticisme ce qui n'était que défiance de la mystique et des excès lyriques.

Tout cela se retrouve dans les *Eddas*, reflets de leur âme. Au départ il y a l'expérience, toujours l'expérience. Les systèmes et les théories viennent après. Or la vie est dynamisme, lutte, action.

L'éthique des Vikings

De l'ensemble de cette éthique, l'un des plus splendides poèmes de l'*Edda poétique*, les *Hávamál (Dits du Très-Haut)*, donnera une parfaite idée. Qui est le Très-Haut ? Il ne fait guère de doute que ce soit Ódinn en personne. Le chapitre 1 de la *Gylfaginning* raconte comment le roi Gylfi, que nous avons vu mentionné dans la *Ynglinga Saga*, se rendit en voyage chez les Ases, jusqu'à leur capitale, Ásgardr.

Quand il pénétra dans la ville, il vit une halle si haute qu'il pouvait à peine en apercevoir le sommet ; le toit en était recouvert de boucliers dorés, à la façon des toits de bardeaux [...] *Il pénétra dans la halle et aussitôt, la porte se referma sur ses talons. Là, il vit beaucoup de sièges et maintes gens – certains jouaient, certains étaient à boire, certains faisaient assaut d'armes. Il regarda autour de lui et trouva incroyables beaucoup de choses qu'il voyait.* [*Gylfi dit alors la première strophe des* Hávamál, cf. infra]. *Puis il vit trois hauts sièges, l'un au-dessus de l'autre. Trois hommes y étaient assis, un dans chacun d'eux. Alors il demanda comment s'appelaient ces chefs. L'homme qui l'avait conduit répondit que celui qui était assis dans le haut siège le plus proche était roi, « et il s'appelle Hár (Très-Haut) ; celui qui vient ensuite s'appelle Jafnhár (Également-Haut), mais celui qui siège le plus haut s'appelle Thridi (Troisième) ».*

On aura noté cette nouvelle triade. Et nous savons maintenant qui est Très-Haut [1].

Les *Hávamál* sont une œuvre composite, en six parties suivies d'une conclusion visiblement ajoutée à une époque plus récente. La première partie est antérieure à 950 sans qu'il soit possible de lui assigner un *terminus post quem*. Les deuxième, troisième et quatrième parties sont sans doute plus récentes et

1. Remarquons que les noms qui viennent d'être donnés s'appliquent tous trois à Ódinn.

reflètent à l'évidence des mœurs non islandaises, norvégiennes probablement. La cinquième pourrait remonter à des coutumes germaniques anciennes. La sixième, qui est un *galdr,* a dû exister indépendamment avant d'être fondue dans l'ensemble. Il n'est pas impossible de trouver des parallèles entre les préceptes des *Hávamál* et certains passages bibliques de l'Ecclésiaste ou du Livre des Proverbes [1], mais plutôt que d'y voir des influences, il vaut sûrement mieux n'y chercher que des concordances relevant de la « sagesse des nations ». Si la première partie est l'œuvre d'un moraliste génial, sans foi ni classe, les deuxième et troisième parties, qui pourraient avoir un même auteur, dénotent un aristocrate.

Au total, nous avons là une mosaïque de poèmes différents, composés à diverses époques. L'intérêt de l'ensemble est qu'il reflète parfaitement toute la philosophie et l'éthique de la période viking. Fortement enraciné dans la terre et la vie présente, dépourvu de toute perspective héroïque, soulignons ce trait, volontiers cynique ou égoïste, pot-pourri de proverbes et de dictons de l'époque, l'ensemble est une œuvre sans grande foi qui met l'accent sur l'homme seul, l'individu. Il n'y a que lui qui compte. Biens, rang social et même famille, cela n'a finalement que peu d'importance : on est seul avec soi. Au besoin, les anciennes coutumes sacrées sont considérées avec un respect teinté de commisération (*ne ris pas du vieux thulr*) et les pratiques de magie sont envisagées avec plus de curiosité que de vénération. Avec sa bonhomie, son bon sens réaliste, c'est un document inappréciable. L'art de l'observation et de la formule lapidaire rehausse la portée de cette sagesse sans gloire mais d'une terrible efficacité. On ne saurait trop insister. La connaissance des Vikings a fait de notables progrès depuis quelques décennies. A peu près tout ce que nous pouvons prévoir de leur mentalité se trouve parfaitement exprimé par les *Hávamál.* Tant pis pour les nostalgiques d'un romantisme d'ailleurs douteux ou pour les attardés de l'*Übermensch* nietzschéen, sans parler du *Blut und Boden.* Aucune saga ne serait en contradiction avec les préceptes des *Hávamál.* J'irais volontiers plus loin : je conseillerais volontiers à quiconque aimerait connaître *en vérité* les Vikings (sans chercher, donc, à faire coïncider à force des idées préconçues avec les textes ou documents dûment sollicités) de commencer son initiation par la lecture des *Hávamál* : il y gagnera de pénétrer un esprit.

1. Voir R. Boyer, *La Vie religieuse en Islande (1116-1264),* Paris, Singer-Polignac, 1979, II, 2.

La première partie est un petit code du savoir-vivre sous ses deux aspects : ce qu'il faut, et ce qu'il ne faut pas faire. L'esprit paysan, terre à terre, malicieux, roué, prudent y éclate. La vie de chaque jour en est le cadre un peu étroit. Mais les strophes 76 et 77 sertissent cette gemme assez grossière d'un fil d'or : seule compte la réputation que l'on s'acquiert, si elle est bonne.

La seconde partie ouvre le thème de la misogynie. C'est une sorte de petit sermon bâti autour d'une illustration pratique, ce que l'on appelait *exemplum* au Moyen Age. Fait notable, l'inspiration en est érotique, ce qui est rare. Le texte est peu sûr et comporte de nombreux ajouts.

La troisième partie relate comment Ódinn s'empara de la poésie (voyez *supra*, pp. 116 *sqq.*). Est-ce par compensation ? Après l'histoire de la femme perfide (II) vient celle de l'homme infidèle. Le trait nouveau est une ironie dure et presque méchante.

Avec la quatrième partie, nous revenons aux règles du bien-vivre, mais la forme est bien différente de la première, l'esprit aussi peut-être. C'est le *thulr* qui parle, le mage sacré, le prophète inspiré, et la forme incantatoire qu'adopte le poème renforce la solennité des préceptes. Qui est Loddfáfnir, on ne le sait pas. L'ensemble est composite, du reste, puisqu'il se termine par un petit manuel de médecine tout à fait inattendu. Ce qui est remarquable, c'est que le ton a changé depuis la première partie, et il n'est pas interdit de trouver une influence chrétienne sur ces strophes plus généreuses, plus ouvertes à autrui.

La cinquième partie est la plus extraordinaire et nous en reparlerons à propos de la magie et des runes. Elle nous plonge au cœur du paganisme scandinave et c'est elle qui justifie le titre général du poème : ce sont là, véritablement les *Dits du Très-Haut*. Les pratiques chamanistes qu'elle expose sont d'une portée essentielle. Le ton lui-même, solennel et mystérieux, nous entraîne aux sources du sacré. La strophe 144 avec ses tours mnémotechniques évoque irrésistiblement le genre des préceptes de maître à disciple, bien connu au Moyen Age.

La sixième partie est une sorte de continuation et d'explication de la cinquième. C'est un catalogue de dix-huit (deux fois neuf!) conjurations magiques. La septième partie, qui consiste en une strophe, nous ramène au passage cité plus haut de la *Gylfaginning*.

LES DITS DU TRÈS-HAUT

I

1. *Avant de pénétrer*
Que l'on surveille à la ronde,
Que l'on examine
Toutes les entrées
Car on ne sait jamais
Où les ennemis
Siègent sur les bancs de la salle.

2. *A ceux qui donnent*[1], *salut!*
Un hôte est entré,
Où doit-il s'asseoir, celui-là?
Bien empressé
Celui qui, auprès du feu,
Veut éprouver son renom.

3. *De feu a besoin*
Celui qui est entré,
Gelé jusqu'aux genoux;
De nourriture et de vêtement (sec)
A besoin l'homme
Qui a voyagé par les montagnes.

4. *D'eau a besoin*
Celui qui vient au festin,
De linge pour se sécher et de cordiale bienvenue,
D'affabilité,
S'il peut en disposer,
Et qu'on se taise quand il parle.

1. Ceux qui invitent. « Hôte » est pris dans le sens d'invité, dans ma traduction. La compréhension de cette strophe exige des précisions. A l'intérieur de la halle, le feu était fait dans une longue et étroite fosse rectangulaire dans le prolongement de la porte d'entrée. De part et d'autre de cette fosse se trouvaient les bancs ou sièges. L'arrivant devait se tenir silencieux au bas bout du feu jusqu'à ce qu'on l'invite à s'asseoir (et la place du siège qu'on lui assignait indiquait la qualité de l'honneur qu'on voulait lui faire, les deux sièges d'honneur – hauts sièges – se trouvant au milieu de chaque banc, de part et d'autre du feu). Jusque-là, il était inutile et malavisé de se mettre à parler (éprouver son renom).

5. *A besoin de sagacité*
Celui qui voyage au loin;
Chez soi, tout est facile.
Il sera tourné en dérision
Le bon à rien
Qui parmi les sages s'assoit.

6. *De sa sagesse*
On ne devrait pas se vanter,
Mais être sur ses gardes :
Quand on est sage et taciturne,
On revient chez soi,
Rarement malheur advient au sage
Car on ne trouve jamais
Ami plus constant
Qu'une grande intelligence.

7. *Que l'hôte prenne encore garde*
Qui vient au festin.
Ouïe fine et silencieux,
Ses oreilles écoutent
Et ses yeux examinent,
C'est ainsi que tout sage s'enquiert.

8. *Heureux celui-là*
Qui s'acquiert
Louanges et bonne réputation.
Plus suspect est
De tirer son inspiration
Du sein d'autrui.

9. *Celui-là est heureux*
Qui pour soi-même obtient
Louange et estime, tant qu'il vit.
Car mauvais conseils
On a souvent reçus
Du sein d'autrui.

10. *Il n'est meilleur fardeau*
A porter sur sa route
Que n'est grande sagacité;
Cela passe richesse
En lieu où l'on n'est pas connu,
C'est le refuge du pauvre.

11. *Il n'est fardeau meilleur*
A porter sur sa route
Que n'est grande sagacité;
Mais il n'est pire viatique
A transporter par la plaine
Qu'un trop grand appétit de bière.

12. *N'est pas aussi bonne*
Que bonne on la dit
La bière, pour les fils des hommes;
Car plus il boit,
Moins l'homme garde
Le contrôle de ses esprits.

13. *Héron de l'oubli s'appelle*
L'oiseau qui plane au-dessus des banquets[1] :
Il dérobe bon sens aux hommes;
C'est sans les plumes de cet oiseau
Que je fus capturé
Dans l'enclos de Gunnlöd[2].

14. *Ivre de bière je fus,*
J'avais trop pris de bière
Chez le sage Fjalarr[3];
Car beuverie est d'autant meilleure
Que chacun retrouve
Ses esprits par la suite.

15. *Silencieux et pensif*
Faudrait que fût le fils du chef,
Et hardi au combat;
Joyeux et content
Faudrait que chacun fût
Jusqu'à ce que mort vienne.

16. *L'inavisé*
Croit qu'il vivra toujours

1. Ce héron a donné lieu à force conjectures dont aucune n'est convaincante. Il peut renvoyer à des images de type magique.
2. Voir strophes 104 à 110. On se rappelle que Gunnlöd, que nous avons déjà rencontrée à propos du mythe sur l'« invention » du nectar poétique, porte un nom de valkyrie (littéralement : « qui invite à la bataille »). D'autre part, les valkyries se métamorphosent en (ou ont volontiers la forme de) oiseaux. L'image du héron et de ses plumes pourrait venir de là.
3. Autre nom de Suttungr, père de Gunnlöd.

S'il se garde de combattre,
Mais vieillesse ne lui
Laisse aucun répit,
Les lances lui en eussent-elles donné.

17. *L'imbécile qui vient en visite*
Regarde bouche bée,
Le voilà qui marmonne ou reste taciturne;
Que tout soudain,
Il obtienne une lampée :
Envolé le bon sens !

18. *Celui-là seul sait*
Qui voyage au loin
Et a parcouru maint pays.
Quelle trempe
A quiconque
Possède savoir et sagesse !

19. *Qu'on ne se cramponne pas à la corne à boire*[1],
Qu'en outre on boive modérément l'hydromel,
Qu'on parle si c'est besoin, sinon qu'on se taise;
De manquer de bon sens
Nul ne te reprochera
Quand tu irais tôt te coucher.

20. *Le goinfre,*
A moins qu'il ne veille à son bon sens,
Mange à se rendre malade pour la vie;
Souvent par sa panse,
L'idiot provoque le rire
Quand il vient parmi les sages.

21. *Les troupeaux savent*
Quand ils doivent rentrer,
Et ils quittent alors le pâturage;
Mais l'insensé
Jamais ne connaît
La capacité de sa panse.

1. Il y avait plusieurs façons, fixées par le rite, de boire en société. La plus courante était de faire circuler à la ronde la corne à boire.

22. *Le misérable*
Et malintentionné
Rit à n'importe quoi;
Mais ce qu'il ne sait pas
Et qu'il devrait savoir,
C'est qu'il n'est pas sans défaut.

23. *Le sot*
Veille toute la nuit,
Réfléchissant à tout et à rien;
Aussi est-il épuisé
Quand vient le matin:
Toute peine est restée ce qu'elle était.

24. *L'inavisé*
Pense que tous ceux
Qui rient avec lui sont ses amis;
Mais ce qu'il ne découvre pas
C'est qu'on ne parle guère en sa faveur,
S'il siège parmi les sages.

25. *L'inavisé*
Pense que tous ceux
Qui rient avec lui sont ses amis;
Alors découvre
Quand vient au thing
Qu'il y en a peu qui parlent pour lui.

26. *Le sot*
Pense tout savoir
S'il se tient en un coin tranquille;
Mais ce qu'il ne sait pas
C'est ce qu'il doit répliquer
Si les hommes le mettent à l'épreuve.

27. *Le sot*
Qui va parmi les hommes,
Le mieux est qu'il se taise[1]*;*
Nul ne sait
Qu'il n'est capable de rien,
A moins qu'il parle trop;
On ne sait pas

1. On se rappellera que le Viking ou l'homme des sagas était un être taciturne et que dans cette société, la moindre parole était méditée.

Qu'il ne sait rien
S'il s'abstient de trop parler.

28. *Celui-là seul se tient pour sage*
Qui peut tout mêmement
Faire questions et réponses;
Les fils des hommes ne peuvent
Jamais cacher
Ce qui se passe parmi les gens.

29. *Stupidités en suffisance,*
Dit celui-là
Qui jamais ne se tait;
Une langue volubile
Si elle n'a pas de bride
Souvent se porte préjudice.

30. *Pour objet de dérision*
Ne faut que nul ne prenne autrui
Quand il arrive au banquet;
Maint alors s'estime sage
S'il n'est pas questionné
Et peut garder la peau sèche[1].

31. *Sage s'estime*
Celui qui prend la fuite,
Hôte friand de se moquer de son hôte;
Il ne sait pas bien,
Celui qui ricane au repas,
Si ce n'est pas avec des coquins qu'il caquette.

32. *Bien des hommes*
Sont mutuellement affables,
Mais au repas ils se querellent;
Discorde entre les hommes,
Cela sera toujours:
L'hôte se chamaille avec l'hôte.

33. *Repas de bon matin*
Faudrait faire souvent,
A moins qu'on n'aille au banquet;
Alors on s'assoit et on agite les mâchoires,
On fait celui qui a faim
Et on sait ne parler guère.

1. Comparer avec notre expression populaire: « ne pas se mouiller ».

34. *Grand détour*
Mène chez l'ennemi
Quand bien même il habite sur la grand-route;
Mais pour aller chez l'ami cher,
Les routes sont directes
Même s'il est parti au loin.

35. *Il faut partir.*
Il ne faut pas que l'invité
Séjourne éternellement en même lieu;
D'agréable, on devient odieux
Si l'on reste longtemps
Sur le banc d'autrui [1].

36. *Un chez-soi est meilleur*
Même s'il est petit :
Chez soi chacun est maître.
Quand bien même on aurait deux chèvres
Et une hutte au toit de chaume [2],
C'est toujours mieux que la mendicité.

37. *Un chez-soi est meilleur*
Même s'il est petit :
Chez soi chacun est maître;
Saignant est le cœur
De qui doit mendier
Sa nourriture de chaque repas.

38. *De ses armes, sur la plaine,*
Point ne faut
D'un pas s'éloigner,
Car on ne sait jamais
Quand, sur le grand chemin,
On aura besoin de sa lance.

39. *Point n'ai trouvé homme si généreux*
Ou sur la nourriture si libéral
Qu'il ait refusé ce qu'on lui donnait,
Ou de son bien
Si peu pingre
Qu'il ait trouvé haïssable le dédommagement [3].

1. Voyez le « outstay one's welcome's while » de Coleridge *(Youth and age).*
2. Le texte dit : *au toit tressé, fait de fibres entrelacées.*
3. L'éthique de l'hospitalité, très vivante dans ces sociétés, reposait tout de même sur le principe : donnant, donnant.

40. *De son argent*
Et de ce qu'on a reçu,
On ne devrait pas se refuser de jouir :
Souvent on épargne pour le détestable[1]
Ce qu'au délicieux on destinait;
Mainte chose va pis que prévu.

41. *D'armes et d'étoffes*
Doivent amis se réjouir,
C'est ce qu'on voit le mieux sur soi-même;
Large donnants et bien redonnant
Sont amis le plus longtemps
Si le temps leur en est laissé.

42. *De son ami*
On doit être l'ami
Et rendre don pour don;
Entre les hommes,
Rire pour rire,
Mais fausseté pour fourbe.

43. *De son ami*
On doit être l'ami,
De lui et de ses amis;
Mais de son ennemi
Nul ne devrait
Être l'ami de l'ami[2]

44. *Vois-tu, si tu as un ami*
En qui tu aies bien confiance
Et veux qu'il te fasse du bien,
Tu dois avec lui mêler ton âme
Et échanger des cadeaux,
Aller le trouver souvent.

45. *Si tu en as un autre*
En qui tu n'as pas confiance

1. L'ennemi; *le délicieux* : l'ami.

2. Reflet d'une conception des rapports sociaux tout à fait typique de cette société, qui pratiquait rigoureusement la division entre amis et ennemis – reflet probable d'une vision clanique du monde, d'origine archaïque. Cette question est bien étudiée par VAN DEN TOORN, *Ethics and Moral in Icelandic Saga Literature*, Assen, 1955. Voir aussi Régis BOYER, *Mœurs et Psychologie des anciens Islandais*, Paris, éd. du Porte-Glaive, 1986 (chap. IV), ouvrage qui se fonde surtout sur les « sagas de contemporains », la *Sturlunga Saga*, notamment, et dont les vues recoupent fort souvent, de façon saisissante, la I[re] partie des *Hávamál*.

Et veux pourtant qu'il te fasse du bien,
Tu dois lui dire de belles paroles,
Mais tiens-le pour faux
Et rends-lui fausseté pour fourbe.

46. *Ceci encore pour celui*
En qui tu n'as pas confiance
Et dont tu suspectes l'humeur :
Tu dois rire avec lui
Et travestir ta pensée.
Tel don, telle récompense.

47. *Jeune, je fus jadis.*
Je cheminai solitaire;
Alors, je perdis ma route;
Riche je me sentis
Quand je rencontrai autrui :
L'homme est la joie de l'homme[1].

48. *Hommes généreux, audacieux*
Sont ceux qui vivent le mieux,
Rarement le chagrin les accable;
Mais le poltron
Craint n'importe quoi;
Rechigne assez le chiche sur les dons.

49. *Mes frusques*
Je donnai sur la plaine
A deux hommes de bois[2].
Virils ils se trouvèrent
Vêtus de ces habits.
Honteux est l'homme nu.

50. *Dépérit le jeune pin*
Qui se dresse en lieu sans abri :

1. Voici exprimé l'un des plus beaux thèmes, des plus positifs aussi, des *Hávamál* que l'on aurait tort, en conséquence, de ne prendre que pour un texte cynique et misanthrope. Ce vers reflète à n'en pas douter l'idéal d'une société que les circonstances historiques et géographiques risquaient de condamner à l'isolement et qui s'en est défendue par la pratique de toutes sortes d'activités communautaires dans tous les domaines.

2. Sur les *hommes de bois*, on a suffisamment écrit. Il doit s'agir d'idoles, de statues des dieux qui se seraient trouvées au bord des grands chemins (une tradition sûre atteste que les idoles de bois, dans les temples, étaient vêtues d'habits et d'ornements), sans doute pour protéger les voyageurs contre les mauvais esprits.

Ne l'abritent écorce ni aiguilles;
Ainsi l'homme
Que n'aime personne:
Pourquoi vivrait-il longtemps?

51. *Plus chaude que le feu*
Brûle entre mauvais amis
La paix, pendant cinq jours,
Mais alors elle s'éteint
Quand le sixième survient,
Et l'amitié est au plus mal.

52. *Grands cadeaux uniquement*
Ne faut pas faire aux gens,
Souvent petits présents attirent louange;
Avec un demi-pain
Et une coupe presque vide[1]
Je me suis fait un camarade.

53. *A petite mer,*
Petits rivages,
Petits sont les esprits des hommes;
Car tous hommes
Ne sont pas sages également;
Tout âge n'est qu'à demi accompli.

54. *Modérément sage*
Devrait être chacun,
Jamais trop sage;
A ceux-là
La vie est la plus belle
Qui n'en savent pas plus qu'il ne faut.

55. *Modérément sage*
Devrait être chacun,
Jamais trop sage;
Car l'esprit du sage
Rarement est joyeux
Si sa sagesse est suprême.

56. *Modérément sage*
Devrait être chacun,
Jamais trop sage;

1. Vers 5 : le texte est intraduisible. Il parle d'une coupe qu'il faut incliner très fort pour parvenir à y boire (*med höllu keri*).

Celui qui ne sait pas d'avance
Son destin
A le cœur le plus libre de soin.

57. *Brandon, de brandon*
Brûle, jusqu'à consomption,
Flamme s'allume à flamme;
L'homme, de l'homme
Sera par paroles connu,
Mais le sot se fait connaître à sa sottise.

58. *Doit se lever matin*
Celui qui d'autrui veut
Ravir les biens ou la vie;
Rarement loup gisant
Trouve gigot,
Ou homme dormant, la victoire.

59. *Doit se lever matin*
Celui qui a peu de main-d'œuvre
Et veut vaquer à ses affaires;
Sur bien des choses retarde
Celui qui dort le matin.
Résolution est route vers richesse.

60. *Sèches billes de bois*
Et écorces à chaume,
De cela, l'homme sait la juste mesure[1]
Ainsi que du bois
Qui pourra suffire
Pour année ou saison.

61. *Lavé et restauré,*
Que l'homme aille au thing,
Même s'il n'est pas bien habillé:
De ses chausses et de ses braies
Que nul n'ait honte,
Et de son cheval non plus
Même s'il n'en a pas de bon.

62. *Il laisse pendre le col, humilié,*
Quand il arrive à la mer,
L'aigle, à l'antique mer;

1. Il manque évidemment quelque chose ensuite. L'homme sait la mesure des billes de bois, des écorces à chaume, mais il ne sait pas la mesure de...?

Ainsi l'homme
Qui vient parmi la foule
Et a peu d'intercesseurs.

63. *Doit questionner et répondre*
A chaque sage
Celui qui veut être appelé avisé;
Qu'un seul soit au courant!
Mais qu'il n'y en ait pas un second.
S'ils sont trois, tout le monde le sait.

64. *De sa puissance*
Il faudrait que tout sage
Use avec modération :
Alors il découvre
Quand il vient parmi les braves
Que nul ne peut à lui seul de tous triompher [1].

65. ....
Des paroles
Que l'on dit aux autres,
Souvent on reçoit paiement [2].

66. *Trop tôt*
J'arrivai en maint lieu,
Mais trop tard en quelques-uns;
La bière était bue,
Ou bien elle n'était pas brassée,
Le fâcheux trouve rarement la jointure.

67. *Ici et là,*
On m'aurait invité
Si je n'avais pas eu besoin de manger
Ou si, chez l'ami fidèle,
Deux jambons avaient pendu
A la place de celui que j'avais mangé [3].

1. Comparer avec *Fáfnismál* str. 17.
2. Strophe incomplète. La strophe peut être complétée d'après des manuscrits récents, sur papier; les trois premières lignes seraient alors :
Prudent et précautionneux
Faudrait que chacun fût
Et ne point trop se fier à un ami.
3. L'ironie est un peu obscure. L'auteur veut-il dire : on m'aurait invité si, par miracle (par magie), deux jambons avaient pendu à la place de celui que j'avais mangé?

68. *C'est le feu qui est le meilleur*
Pour les fils des hommes
Ainsi que le spectacle du soleil[1],
La santé
Si on peut la garder,
Et de vivre sans opprobre.

69. *L'on n'est pas malheureux tout à fait*
Même si l'on est en mauvaise santé :
D'aucuns sont heureux par leurs fils,
D'aucuns par leurs parents,
D'aucuns par biens en suffisance,
D'aucuns par bonnes actions.

70. *Mieux vaut être en vie*
Que d'être sans vie,
Au vivant, la vache.
Je vis le feu flamboyer
Chez le riche,
Mais il gisait dehors, mort, devant la porte.

71. *Un boiteux monte à cheval,*
Un manchot garde les troupeaux,
Un sourd fait assaut d'armes et rend service,
Mieux vaut être aveugle
Que brûlé[2],
Un mort n'est utile à personne.

72. *Mieux vaut avoir un fils*
Même s'il naît trop tard,
Après la mort de son père;
Rarement pierre commémorative[3]
Se dresse au bord du chemin
Si le parent ne l'érige au parent.

1. Ce passage est très souvent invoqué pour justifier l'incontestable culte du soleil qu'ont dû célébrer, depuis des temps immémoriaux et pour des raisons qui vont de soi sous ces latitudes, les hommes du Nord. La strophe peut évidemment admettre une interprétation de type banal, mais cette soudaine célébration conjointe du feu et du soleil paraît supporter une élucidation de type naturaliste beaucoup plus convaincante.

2. C'est-à-dire, « que brûlé sur le bûcher funéraire » (et donc mort). Cette strophe ne peut provenir d'Islande où l'incinération a toujours été inconnue.

3. L'allusion aux pierres runiques est directe. La plupart de celles que nous connaissons ont en effet pour objet de commémorer la mort d'un parent cher : « Moi, X..., j'ai fait ériger cette pierre pour Y..., mon père, frère, etc. » On doit se rappeler aussi que, en tant que stèles funéraires, les pierres runiques (qui

73. *Deux hommes, l'un peut tuer l'autre,*
Ta langue peut te coûter la tête,
Sous chaque manteau
Je soupçonne une main sur la garde d'une épée[1].

74. *Se réjouit de la nuit*
Qui a viatique solide,
Étroites sont les places dans un bateau;
Changeante est la nuit d'automne;
Le temps varie souvent
En cinq jours,
Davantage encore en un mois.

75. *Point ne sait*
Celui qui rien ne sait
Que prospérité en égare beaucoup;
Un homme est riche,
Un autre ne l'est pas,
Qu'on n'ajoute pas à son malheur.

76. *Meurent les biens,*
Meurent les parents,
Et toi, tu mourras de même;
Mais la réputation
Ne meurt jamais,
Celle que bonne l'on s'est acquise.

77. *Meurent les biens,*
Meurent les parents,
Et toi, tu mourras de même;
Mais je sais une chose
Qui jamais ne meurt:
Le jugement porté sur chaque mort[2].

existent aussi à bien d'autres fins) ont été précédées par de simples pierres dressées (*bautarsteinar*, qui est précisément le mot employé dans cette strophe) dont on s'accorde à considérer qu'elles étaient des monuments commémoratifs.

1. Sans explication plausible, le mètre a brusquement changé pour cette strophe. S'agit-il d'une interpolation? d'un ajout?

2. Les strophes 76 et 77 des *Hávamál* sont, de loin, les plus célèbres de toute la poésie eddique. Elles mettent clairement en relief *la* valeur éthique majeure de cet univers : la réputation, l'estime, le renom que l'on laisse après sa mort. Cette notion s'inscrit dans la dialectique destin-honneur-vengeance qui a été présentée plus haut dans l'essai sur le sacré chez les anciens Scandinaves. Je l'ai reprise et étoffée à diverses reprises, par exemple dans la présentation de la *Saga des chefs du Val-au-Lac* (*Vatnsdæla saga*, dans *Sagas islandaises*, « Pléiade », *op. cit.*, pp. 1785 *sqq.*, ou dans « Fate as a deux otiosus in the Islen-

78. *Parcs à moutons remplis*
Je vis chez les fils de Fitjungr[2],
Maintenant ils portent le bâton de mendiant;
Ainsi de la richesse
Comme d'un clin d'œil:
C'est la plus instable des amies.

79. *Le sot,*
S'il vient à s'attribuer
Fortune ou faveur de femme,
Son orgueil s'accroît en lui,
Mais sa sagacité, jamais;
Il progresse copieusement dans sa propre vanité.

80. *Preuve en est faite:*
Quand tu interroges sur les runes
Venues des dieux,
Celles que firent les dieux suprêmes
Et que colora le grand maître du monde[3],
Le plus sûr est de se taire.

81. *C'est le soir qu'il faut louer le jour,*
La femme, quand elle est brûlée[4],
L'épée, quand on l'a éprouvée,
La vierge, quand elle est mariée,
La glace, quand on l'a traversée,
La bière, quand elle est bue.

82. *C'est dans le vent qu'il faut abattre l'arbre*[5],
Par bonne brise qu'il faut ramer en mer[6],

dingasögur : a romantic view? », *in Sagnaskemtun*, Studies in honor of Hermann Pálsson, Vienne, 1986, pp. 61-78. On peut avancer que le principe même d'une saga est là : le héros d'une saga est tel parce qu'il s'est rendu *söguligr* (digne de faire l'objet d'une saga), c'est-à-dire que sa réputation méritait consignation par écrit.

1. Les strophes 75, 78 et 79 constituent un tout.

2. Litt. : *le gras à lard*, donc le riche. Pour Magnús Olsen, il s'agit de l'habitant du Fitjar, dans le Hardanger, en Norvège, dont les imposants domaines furent accaparés par la couronne.

3. Ódinn. Le texte dit d'ailleurs : *fimbulthulr*, le *thulr* (mage, prophète) suprême. Colorer, teindre les runes fait partie des opérations rituelles les concernant. « Le plus sûr est de se taire » : pour ne pas abolir l'effet de ces runes?

4. *Quand elle est brûlée*, c'est-à-dire : après sa mort. Là encore, à moins qu'il ne s'agisse d'un dicton sans âge, ce détail ne peut être islandais.

5. Il faut certainement comprendre : dans les saisons où le vent souffle, en automne et en hiver.

6. Aller à la pêche.

Dans l'obscurité qu'il faut bavarder avec la vierge :
Nombreux sont les yeux du jour;
Un bateau est fait pour cingler,
Une targe, pour protéger,
Une épée, pour les coups,
Et une vierge, pour les baisers.

83. *Près du feu, il faut boire la bière,*
Et sur la glace, glisser,
Acheter la jument maigre,
L'épée, rouillée,
Engraisser le cheval à la maison
Et le chien à la niche.

II

84. *Paroles de fille,*
Nul ne devrait croire
Ni ce que dit femme mariée
Car sur une roue tourbillonnante
Leur cœur a été façonné[1],
Inconstance a été placée dans leur sein.

85. *Arc fragile*[2],
Flamme flambant,
Loup béant,
Corbeau croassant,
Porc grognant,
Arbre sans racines,
Vague montante,
Bouilloire bouillante,

86. *Trait volant,*
Vague retombante,
Glace d'une nuit,
Serpent lové,
Verbiage de mariée au lit,

1. Ce vers ne se comprend que par référence au travail du potier qui façonne la glaise sur un tour.
2. Ou peut-être « arc fendu », déjà brisé.

Ou épée brisée,
Jeux d'ours[1]*,*
Ou enfant de roi[2]*,*

87. *Veau malade,*
Esclave volontaire,
Belles paroles de sorcière,
Cadavre récemment tombé,

88. *Champ tôt ensemencé :*
Que nul homme ne leur fasse confiance,
Non plus que trop tôt à son fils.
– Le temps décide du champ,
Et l'esprit, du fils;
Chacun d'eux est dangereux.

89. *Le meurtrier de son frère,*
Si on le rencontre sur la route,
La maison mal brûlée[3]*,*
Le cheval véloce
– Un étalon est inutile
S'il se casse une patte –,
Qu'on ne soit pas assuré
Au point de leur faire confiance à tous.

90. *Avoir la paix avec une femme*
Dont fausseté hante le cœur,
C'est comme mener sur la glace glissante
Un étalon non ferré,
Sauvage, de deux hivers
Et mal dressé,
Ou comme croiser dans la tempête
Sur un bateau sans barre,
Ou comme, pour un boiteux, poursuivre
Un renne sur les pentes, au dégel.

91. *Ouvertement à présent je parle*
– Car je sais l'un et l'autre –,
L'humeur de l'homme est changeante envers la femme :

1. On suppose qu'il s'agit d'un ours relativement apprivoisé!
2. Probablement : propos, promesses d'enfant de roi.
3. C'est la coutume cruelle maintes fois attestée par les sagas jusqu'à la fin du XIIIe siècle, et qui consistait à emmurer les gens dans leur maison et à y mettre le feu. Le texte signifie que, si l'on veut procéder de la sorte, il faut le faire totalement afin que personne n'en réchappe pour mener la vengeance.

Nous faisons les plus beaux discours
Quand nos pensées sont les plus trompeuses.
C'est là leurrer le sens des sages.

92. *Doit bellement parler*
Et offrir de l'argent
Qui veut obtenir faveur de femme,
Vanter le corps
De la jeune fille :
Qui courtise est aimé en retour.

93. *Blâmer l'amour*
D'autrui,
Nul ne le devrait jamais :
Souvent s'émeut le sage
Là où l'idiot demeure indifférent
Aux couleurs désirables d'un joli visage.

94. *En rien ne faut blâmer*
Autrui
De ce qui à beaucoup arrive.
Sage devient sot :
Voilà ce que fait aux fils des hommes
L'ardent désir.

95. *L'esprit seul sait*
Ce qui gît près du cœur,
Il est seul avec son amour :
Il n'est pire peine
Pour tout homme sage
Que de n'être pas satisfait de soi.

96. *J'ai éprouvé cela*
Quand j'étais dans les roseaux
Attendant le délice de mon cœur;
Chair et cœur
M'était la sage vierge,
Quoique je ne l'eusse pas encore.

97. *La vierge de Billingr*[1]
Je trouvai sur le lit,

1. *Billingr :* doit être un géant. Son nom ne nous est pas connu d'autre part, non plus que l'aventure qu'évoque Ódinn dans cette strophe et dans les suivantes. Par « vierge de Billingr », il faut comprendre : sa fille. Il n'est pas exclu que cette femme soit identique à Gunnlöd.

Claire comme soleil, dormant :
Délices de jarl,
Il me sembla qu'il n'en existait pas
Auprès de vivre avec ce corps.

98. *« Mais vers le soir,*
Tu viendras, Ódinn,
Si tu veux réclamer cette femme;
Bien mauvais sort
Si d'autres que nous deux
Connaissaient notre faute. »

99. *Je retournai*
– Il semblait qu'elle m'aimât –
A mon dur désir
Car je croyais
Que j'aurais d'elle
Tout plaisir et liesse.

100. *Là-dessus, je revins,*
Mais les intrépides
Guerriers étaient tous éveillés,
Avec torches enflammées
Et flambeaux hissés,
Ainsi étais-je en périlleuse passe.

101. *Mais vers le petit matin,*
Quand je revins encore,
Les gens de la maison étaient endormis;
Je ne trouvai qu'une chienne
Appartenant à l'excellente femme,
Au lit attachée.

102. *Mainte excellente vierge*
– Si l'on y regarde de près –
Est traîtresse envers les hommes.
C'est ce que j'éprouvai
Quand j'essayai d'attirer
La rusée aux jeux d'amour.
De toute dérision
Me couvrit l'adroite femme,
Et d'elle, je n'obtins rien.

III

103. *Chez soi, qu'on soit content*
Et joyeux envers l'hôte,
Il faut être sage pour soi-même,
Avoir bonne mémoire, être communicatif,
Si l'on veut être savant en maintes choses.
Il faut souvent parler de bonnes choses :
Idiot énorme s'appelle
Celui qui ne sait guère parler :
C'est le propre des sots.

104.[1] *Au vieux géant*[2] *je rendis visite :*
A présent, me voici revenu;
Là, je ne pus guère garder le silence,
Maints discours
Je fis en ma faveur
Dans la salle de Suttungr.

105. *Gunnlöd me donna à boire,*
Assise sur un siège d'or,
Un trait du précieux hydromel;
Sordide récompense
Je lui laissai
Pour son cœur sincère,
Pour sa profonde affection.

106. *Par la bouche de Rati*[3]
Je me fis frayer un passage
Et ronger le rocher;
Par-dessus et par-dessous
Passaient les routes des géants[4],
Ainsi risquai-je ma tête.

107. *De la belle*[5] *bien acquise*
J'ai bien joui,
Peu de choses manquent au sage,
Car Ódrerir[6]

1. C'est l'histoire déjà relatée par Snorri et donnée ici plus haut pp. 116 *sqq.*
2. Le vieux géant, c'est-à-dire Suttungr.
3. La vrille dont s'est servi Ódinn (ou Baugi) pour percer la montagne.
4. Les rochers *(kenning).*
5. Gunnlöd.
6. L'un des récipients contenant le nectar poétique.

Est maintenant remonté
Jusqu'à la demeure des dieux.

108. *Je doute*
Que j'eusse pu sortir
De l'enclos des géants
Si je n'avais joui de l'amour de Gunnlöd,
L'excellente femme
Dans les bras de qui j'ai couché.

109. *Le lendemain (des noces)* [1]
Les Thurses du givre allèrent
Consulter le Très-Haut;
De Bölverkr [2] *ils s'enquirent,*
Savoir s'il était revenu parmi les dieux
Ou si Suttungr l'avait immolé.

110. *Je crois bien qu'Ódinn*
Avait prêté serment sur l'anneau sacré [3]*;*
Qui peut à sa foi se fier?
Au partir du banquet
Il a laissé Suttungr frustré
Et Gunnlöd en larmes.

IV

111. *Il est temps d'incanter* [4]
Sur le siège du thulr
Au bord du puits d'Urdr [5]*;*
Je vis et je me tus,
Je vis et je méditai,
J'écoutai les propos des hommes [6]*;*
Des runes, j'entendis traiter,

1. Le lendemain des noces d'Ódinn et de Gunnlöd.
2. Bölverkr est le nom que s'est donné Ódinn chez Suttungr.
3. La fourbe et la cautèle d'Ódinn (qui s'en vante!) sont ici clairement mises en relief, d'autant que le serment sur l'anneau sacré – comprenons, l'anneau que portait le *godi* lorsqu'il exécutait les rites sacrés (voir la *Saga de Viga-Glúmr*, chap. xxv, in *Sagas islandaises, op. cit.*) – était particulièrement contraignant.
4. Ici commence ce que l'on est convenu d'appeler les « Dits de Loddfáfnir ».
5. Urdr est la Norne du destin. C'est là que les dieux s'assemblent pour tenir conseil (*Völuspá* str. 19 ou *Grímnismál* str. 30).
6. En réalité, des dieux, ou le Très-Haut (Hár) comme le dit un manuscrit (récent) sur papier.

Point n'en celèrent les pouvoirs
A la halle du Très-Haut,
Dans la halle du Très-Haut
J'entendis ainsi parler :

112. « *Nous te conseillons, Loddfáfnir* [1],
Et toi, puisses-tu apprendre ces conseils.
– Tu en jouiras, si tu les apprends,
Ils te seront bénéfiques, si tu les suis.
De nuit, ne te lève pas,
A moins que tu ne sois en quête
Ou que tu cherches les cabinets.

113. *Nous te conseillons, Loddfáfnir,*
Et toi, puisses-tu apprendre ces conseils.
– Tu en jouiras, si tu les apprends,
Ils te seront bénéfiques, si tu les suis.
Entre les bras d'une magicienne
Il ne faut pas que tu dormes,
En sorte qu'elle puisse rendre roides tes jointures.

114. *Elle fait si bien*
Que tu ne te soucies plus
De thing ni de propos de roi;
De nourriture, tu ne veux plus
Ni de gaieté de personne,
Tu vas plein de chagrin dormir.

115. *Nous te conseillons, Loddfáfnir,*
Et toi, puisses-tu apprendre ces conseils.
– Tu en jouiras, si tu les apprends,
Ils te seront bénéfiques, si tu les suis.
La femme d'un autre,
Ne séduis jamais
Pour en faire ta maîtresse.

116. *Nous te conseillons, Loddfáfnir,*
Et toi, puisses-tu apprendre ces conseils.

1. Ce Loddfáfnir est inconnu. On remarquera que le géant-dragon Fáfnir, dans le poème du cycle héroïque qui porte son nom *(Fáfnismál)*, se rend capable de donner à Sigurdr des conseils de caractère gnomique et éthique, un peu comme ici. Toutefois, il faut souligner qu'en dépit du titre donné à cette partie des *Hávamál* par la tradition *(Loddfáfnismál)*, nous n'avons pas affaire à proprement parler aux dits (venant) de Loddfáfnir, mais aux dits adressés à Loddfáfnir par Ódinn. Loddfáfnir serait alors le thulr – le sage – dont il est question au vers 2 de la strophe 111.

– Tu en jouiras, si tu les apprends,
Ils te seront bénéfiques, si tu les suis.
Si l'envie te prend d'aller
Dans la montagne ou par le fjord,
Fais un bon repas.

117. *Nous te conseillons, Loddfáfnir,*
Et toi, puisses-tu apprendre ces conseils.
– Tu en jouiras, si tu les apprends,
Ils te seront bénéfiques, si tu les suis.
A un méchant
Ne laisse jamais
Connaître tes ennuis,
Car d'un méchant
Tu ne recevras jamais
Paiement de ta bonne intention.

118. *J'ai vu paroles*
De méchante femme
Mordre[1] *cruellement un homme :*
Une langue menteuse
Lui coûta la vie,
Encore qu'il ne fût point coupable.

119. *Nous te conseillons, Loddfáfnir,*
Et toi, puisses-tu apprendre ces conseils.
– Tu en jouiras, si tu les apprends,
Ils te seront bénéfiques, si tu les suis.
Vois-tu, si tu as un ami
En qui tu aies bien confiance,
Va le trouver souvent
Car les taillis croissent
Ainsi que l'herbe haute
Sur le chemin que nul ne foule.

120. *Nous te conseillons, Loddfáfnir,*
Et toi, puisses-tu apprendre ces conseils.
– Tu en jouiras, si tu les apprends,
Ils te seront bénéfiques, si tu les suis.
Un excellent homme,

1. J'ai laissé le verbe mordre *(bíta)* qui figure dans le texte : il a une connotation magique bien attestée. La « méchante femme », comme on l'a vu plus haut, désigne la sorcière, la magicienne.

Attache-le-toi par des propos joyeux
Et apprends les paroles de réconfort, tant que tu vis.

121. *Nous te conseillons, Loddfáfnir,*
Et toi, puisses-tu apprendre ces conseils.
– Tu en jouiras, si tu les apprends,
Ils te seront bénéfiques, si tu les suis.
Avec ton ami
Ne sois jamais
Le premier à rompre;
Le chagrin dévore le cœur
Si tu n'as personne
A qui ouvrir ton âme.

122. *Nous te conseillons, Loddfáfnir,*
Et toi, puisses-tu apprendre ces conseils.
– Tu en jouiras, si tu les apprends,
Ils te seront bénéfiques, si tu les suis.
Te disputer
Jamais ne faut
Avec un singe malavisé.

123. *Car d'un méchant homme*
Jamais tu n'obtiendras
Récompense pour tes bonnes actions,
Mais un excellent homme
Peut bien te rendre
Populaire et prisé par autrui.

124. *Fraternité il y a*
Quand on dit
A un seul tout ce que l'on pense;
Tout est mieux
Que d'être de cœur malhonnête;
Qui approuve toujours, ce n'est pas un ami.

125. *Nous te conseillons, Loddfáfnir,*
Et toi, puisses-tu apprendre ces conseils.
– Tu en jouiras, si tu les apprends,
Ils te seront bénéfiques, si tu les suis.
Échanger trois mots d'insulte
Avec un plus mauvais que toi, tu ne le dois pas;
C'est souvent le meilleur qui cède
Quand le pire cherche noise.

126. *Nous te conseillons, Loddfáfnir,*
Et toi, puisses-tu apprendre ces conseils.
– Tu en jouiras, si tu les apprends,
Ils te seront bénéfiques, si tu les suis.
Cordonnier ne sois,
Ni fabricant de manches,
Si ce n'est pour ton propre usage.
Que la chaussure soit mal faite
Ou que le manche soit mauvais,
On te voudra du mal.

127. *Nous te conseillons, Loddfáfnir,*
Et toi, puisses-tu apprendre ces conseils.
– Tu en jouiras, si tu les apprends,
Ils te seront bénéfiques, si tu les suis.
Si quelque tort t'a été fait
Fais connaître ce tort
Et ne laisse pas la paix à ton ennemi.

128. *Nous te conseillons, Loddfáfnir,*
Et toi, puisses-tu apprendre ces conseils.
– Tu en jouiras, si tu les apprends,
Ils te seront bénéfiques, si tu les suis.
Content du mal,
Ne le sois jamais
Mais réjouis-toi du bien.

129. *Nous te conseillons, Loddfáfnir,*
Et toi, puisses-tu apprendre ces conseils.
– Tu en jouiras, si tu les apprends,
Ils te seront bénéfiques, si tu les suis.
Regarder en l'air[1],
Tu ne le dois pas dans la bataille
– Pareils à des porcs
Seront les fils des hommes –,
De peur que ton esprit ne soit ensorcelé.

130. *Nous te conseillons, Loddfáfnir,*
Et toi, puisses-tu apprendre ces conseils.

1. Pourquoi ne pas regarder en l'air pendant la bataille ? Pour ne pas apercevoir les valkyries planant au-dessus du combat pour choisir ceux qui vont mourir, et ne pas attirer ainsi leur attention. *Pareils à des porcs* : frappés de terreur panique comme le sont, s'il faut en croire le *Miroir du roi* (*Konungs kuggsja*, chap. XII), un texte norvégien du XIIe siècle sans doute, les jeunes guerriers inexpérimentés dans la bataille.

– Tu en jouiras, si tu les apprends,
Ils te seront bénéfiques, si tu les suis.
Si tu veux inviter une excellente femme
A de joyeux entretiens,
Et en retirer liesse,
Il faut faire belles promesses
Et ferme les tenir;
Nul ne se lasse de ce qui est bon.

131. *Nous te conseillons, Loddfáfnir,*
Et toi, puisses-tu apprendre ces conseils.
– Tu en jouiras, si tu les apprends,
Ils te seront bénéfiques, si tu les suis.
Prudent, je te prie d'être,
Mais point trop prudent;
Sois surtout prudent sur la bière
Et avec la femme d'autrui
Et avec cela, en troisième lieu,
Que les voleurs ne te dupent pas.

132. *Nous te conseillons, Loddfáfnir,*
Et toi, puisses-tu apprendre ces conseils.
– Tu en jouiras, si tu les apprends,
Ils te seront bénéfiques, si tu les suis.
Pour objet de moquerie ou de rire
Ne prends jamais
Hôte ou voyageur.

133. *Souvent ne savent pas bien*
Ceux qui restent assis à l'intérieur
Quelles sortes de gens sont les arrivants;
Il n'est homme si excellent
Qu'il ne soit sans défaut,
Ni si mauvais qu'à rien ne serve.

134. *Nous te conseillons, Loddfáfnir,*
Et toi, puisses-tu apprendre ces conseils.
– Tu en jouiras, si tu les apprends,
Ils te seront bénéfiques, si tu les suis.
Du sublime thulr[1]

1. Le sage sublime : le vieux *thulr*. Le texte porte ainsi sa date. Il se peut qu'il remonte à une époque où les anciennes croyances étaient plus ou moins tombées en dérision. Les derniers vers sont énigmatiques. Le développement de la métaphore sur le vieux *thulr* semble progressivement supplanté par une autre

Ne ris jamais,
Souvent est excellent ce que disent les anciens.
Paroles claires proviennent
Souvent de peaux ratatinées,
Celles qui pendent parmi les cuirs,
Pendillent parmi les parchemins
Et se balancent parmi les misérables.

135. *Nous te conseillons, Loddfáfnir,*
Et toi, puisses-tu apprendre ces conseils.
– Tu en jouiras, si tu les apprends,
Ils te seront bénéfiques, si tu les suis.
Ne raille pas ton hôte
Ni ne le mets à la porte,
Sois secourable au pauvre peuple.

136. *Lourd, le loquet*
Qu'il faut lever
Pour ouvrir à tout le monde;
Baille une bague à cet homme
Ou bien il fera venir
Tous les maux dans tes membres.

137. *Nous te conseillons, Loddfáfnir,*
Et toi, puisses-tu apprendre ces conseils.
– Tu en jouiras, si tu les apprends,
Ils te seront bénéfiques, si tu les suis.
Contre les beuveries de bière,
Choisis la force de la terre
Car la terre guérit l'excès de bière,
Le feu, les maladies (contagieuses),
Le chêne, les constipations,
L'épi, la sorcellerie,
Le sureau, les querelles domestiques
– Contre frénésie, faut invoquer la lune –,
L'alun, les morsures (d'insectes),
Et les runes, le malheur,
Le sol guérit les vomissements[1].

croyance : les pendus avaient le secret de sagesse. On verra plus loin qu'Ódinn se vante d'être capable de les faire parler.

1. Cette strophe est un ensemble de préceptes médicaux sur l'interprétation desquels on ne peut que conjecturer. La *force de la terre* doit se référer à une pratique magique. Le *Hyndluljód* (str. 38) fait une allusion du même genre. *La terre guérit l'excès de bière* : on peut comprendre qu'en vomissant, l'ivrogne restitue à la terre ce qui provoquait son malaise. *Le feu* [guérit] *les maladies* : il

V[1]

138. *Je sais que je pendis*
A l'arbre battu des vents[2]
Neuf nuits pleines,
Navré d'une lance
Et donné à Ódinn,
Moi-même à moi-même donné,
– A cet arbre
Dont nul ne sait
D'où proviennent les racines.

139. *Point de pain ne me remirent*
Ni de corne[3]*;*
Je scrutai en dessous,
Je ramassai les runes,
Hurlant, les ramassai,
De là, retombai.

140. *Neuf chants suprêmes*
J'appris du fils renommé
De Bölthorn[4]*, père de Bestla,*
Et je pus boire
Du précieux hydromel
Puisé dans Ódrerir[5]*.*

faut évidemment ajouter *contagieuses.* C'est une méthode de désinfection comme une autre. *L'alun, les morsures*: de même il faut ajouter *d'insectes.* La structure de la strophe, où le vers 15 continue normalement le vers 7, prouve que les vers 8 à 14 sont un ajout tardif, ce que démontrerait encore la longueur inhabituelle de la strophe. Les strophes 138 à 145 seront traitées plus en détail au chapitre sur la magie.

1. Commence ici ce que l'on appelle le *Rúnatal*, le Dénombrement des runes, envisagées comme porteuses de pouvoirs magiques. C'est toujours Ódinn qui parle.

2. Yggdrasill, dont le nom signifie littéralement cheval, coursier *(drasill)* d'Yggr (le Redoutable, un des noms d'Ódinn).

3. De corne à boire, bien entendu.

4. Litt. : *épine du malheur.* Géant, père de Bestla, laquelle est la mère d'Ódinn. Bölthorn serait également père de Mímir.

5. Étant donné que Mímir, dans la source de savoir de qui Ódinn a mis en gage un de ses yeux pour acquérir la science suprême (*Völuspá* str. 28), est parfois donné également pour fils de Bölthorn, nous avons ici la nomenclature des trois origines de la connaissance majeure d'Ódinn : la source de Mímir, la pendaison initiatique à Yggdrasill et l'ingestion du nectar poétique (Ódrerir).

141. *Alors je me mis à germer*
Et à savoir,
A croître et à prospérer,
– De parole à parole
La parole me menait,
D'acte en acte
L'acte me menait.

142. *Tu découvriras les runes*
Et les tables interprétées,
Très importantes tables,
Très puissantes tables
Que colora[1] *le sage suprême*
Et que firent les Puissances
Et que grava le Crieur des Dieux[2].

143. *Ódinn parmi les Ases les grava,*
Pour les Alfes, ce fut Dáinn[3],
Dvalinn, pour les nains,
Ásvidr pour les géants,
J'en gravai moi-même quelques-unes.

144. *Sais-tu comment il faut tailler?*
Sais-tu comment il faut interpréter?
Sais-tu comment il faut teindre?
Sais-tu comment il faut éprouver?
Sais-tu comment il faut demander?
Sais-tu comment il faut sacrifier?
Sais-tu comment il faut offrir?
Sais-tu comment il faut immoler[4]*?*

1. Colora de sang, rituel magique connu.
2. Le *Crieur des Dieux (hroptr rögna)* : Ódinn.
3. *Dáinn* (Mourant) : un nain, ainsi que *Dvalinn.* On ne sait qui est *Ásvidr.*
4. La strophe 144 doit être entendue ainsi : sais-tu comment il faut tailler les runes dans le bois ou la pierre (graver); comment il faut interpréter leur sens; comment il faut les teindre (on prétend que cela devait être fait avec du sang, ce que confirmerait la *Saga d'Egill Skallagrímsson*); comment il faut éprouver leur pouvoir; comment il faut prier (demander); comment il faut offrir les morceaux de la victime, ce qui préciserait que les runes étaient intimement liées aux opérations du culte. Toutes les opérations qu'impliquent les runes sont donc ici récapitulées en une formule mnémotechnique qui doit être fort ancienne, les verbes utilisés étant présentés par paires allitérées : *rísta-ráda, fá-freista, bidja-blóta* et *senda-sóa.*

145. *Mieux vaut ne pas demander*[1]
Que trop sacrifier.
Qu'il y ait toujours récompense pour don.
Mieux vaut ne pas offrir
Que trop immoler.
Voilà ce que Thundr[2] *grava*
Avant les origines de l'humanité;
Là, il ressuscita
Quand il revint.

VI[3]

146. *Ces charmes je sais*
Que ne sait femme de prince[4]
Ni fils d'homme.
L'un s'appelle Aide
Et il t'aidera
Dans les procès et les chagrins
Et les dures détresses.

147. *J'en sais un second*
Dont ont besoin les fils des hommes,
Ceux qui veulent être mires[5].

148. *J'en sais un troisième :*
Si je suis en pressant besoin
De mettre à mal mes ennemis,
J'émousse le fil des épées
De mes adversaires.
Ne mordent plus leurs armes ni leurs engins.

149. *J'en sais un quatrième :*
Si les guerriers me mettent
Liens à jambes et bras,

1. Comme dans la strophe 144, demander a le sens de prier. Offrir, en revanche, pourrait signifier « envoyer » (les runes à leur destinataire).
2. Thundr (litt. : *le bruissant*) : Ódinn.
3. Voici la sixième et dernière partie de ce long poème. Elle est souvent appelée *Ljódatal*, Dénombrement des lais : c'est en effet un catalogue des dix-huit charmes qu'Ódinn se vante de pouvoir exécuter.
4. On ne sait trop à quelles « femmes de princes » Ódinn veut faire allusion, mais le fait est que, dans les poèmes du cycle héroïque, ce sont des amantes ou épouses de héros, de princes ou de rois qui sont créditées du pouvoir d'interprétation ou d'utilisation des runes : Sigrdrífa-Brynhildr, Grímhildr, Gudrún.
5. Cette strophe est visiblement incomplète. Comparer avec le chant runique des *Sigrdrífumál*, str. 12.

J'incante de telle sorte
Que je vais où je veux,
Fers me tombent des pieds
Et liens des bras [1].

150. *J'en sais un cinquième :*
Si, par vilenie, l'on m'envoie
Un trait volant parmi le peuple,
Il ne va pas si impétueusement
Que je ne puisse l'arrêter
Si je viens à le voir.

151. *J'en sais un sixième :*
Un homme me navre-t-il
D'une racine de bois plein de sève [2],
Cet homme
Qui me voue au malheur,
Les maux le consument plutôt que moi.

152. *J'en sais un septième :*
Si je vois la haute flamme
Ardre la salle parmi les compagnons de banc,
Elle ne brûle pas si vaste
Que je ne puisse me préserver.
Tel est le charme que je chante [3].

153. *J'en sais un huitième*
Qui a tous est
Profitable à prendre :
Où que s'enfle la haine
Parmi les fils du chef,
Je peux l'apaiser promptement.

154. *J'en sais un neuvième :*
Si le besoin me presse
De sauver mon navire en mer dérivant,

1. Ce thème est bien connu. Ódinn, qui est le dieu lieur par magie (voir RENAULD-KRAUTZ, *Structures de la mythologie nordique*, Paris, 1972, pp. 78 *sqq.*), est donc également le grand « délieur ». Le motif figure déjà dans la *Seconde Conjuration de Merseburg* et, ici même, str. 10 du *Grógaldr.* Il est également connu de Béde le Vénérable, *Historia ecclesiastica* IV, 22.

2. La racine pleine de sève atteste des pratiques de magie noire, déjà évoquées par la strophe 32 du *Skírnisför.* Voyez d'ailleurs l'exacte illustration du fait au chap. 81 de la *Saga de Grettir* (dans *Sagas islandaises, op. cit.*).

3. Voir aussi *Rígsthula* str. 44.

Je calme le vent
Sur la vague de tempête
Et mets toute la mer en repos.

155. *J'en sais un dixième :*
Si je vois des sorcières
Chevaucher par les airs,
Je fais de telle sorte
Qu'elles s'égarent
Sans retrouver leur propre peau[1],
Sans retrouver leur propre esprit.

156. *J'en sais un onzième :*
Si je dois à la bataille
Mener des amis de toujours,
Je hurle contre ma targe[2],
Et eux, pleins de force, s'élancent
Sains et saufs à l'assaut,
Sains et saufs en repartent,
Sains et saufs où qu'ils soient.

157. *J'en sais un douzième :*
Si je vois sur la potence
Osciller un cadavre de pendu,
Je sais graver de telle sorte
Et teindre les runes
Que cet homme revient à soi
Et m'adresse la parole[3].

158. *J'en sais un treizième :*
Si je dois sur un jeune homme
Verser l'eau lustrale[4],
Il ne périra pas,

1. Le texte dit *hamr* (forme, apparence). C'est la croyance au *hamfar* dont nous parlerons en détail plus loin, p. 603.
2. Tacite, dans sa *Germanie*, raconte qu'en effet les Germains avaient coutume, pour épouvanter leurs ennemis avant la mêlée, de pousser des hurlements sauvages, bouche tout contre le rebord de leurs boucliers (targes), pour amplifier la voix.
3. Ódinn est le « dieu des pendus » *(Hangagud)*, la pendaison sacrée étant bien attestée par toutes nos sources, y compris l'archéologie. Il faut comprendre, puisqu'il est également dieu des morts (R. Boyer, « Ódinn d'après Saxo Grammaticus et les sources norroises : étude comparative », dans *Festschrift für Oskar Bandle*, Bâle, 1986, pp. 143-158), que c'est sa façon d'obtenir des trépassés le savoir qu'ils ont acquis dans l'au-delà.
4. C'est le rite de l'*ausa barn vatni*, évoqué par la *Rígsthula* str. 7 (en note).

Irait-il au combat,
Les épées ne le réduiront pas.

159. *J'en sais un quatorzième:*
S'il faut que devant les hommes
J'énumère les dieux,
Des Ases et des Alfes
Je sais toute chose;
Rare, l'inavisé qui le sait.

160. *J'en sais un quinzième*
Que le nain Thjódrörir[1]
Chanta devant les portes de Dellingr[2]*:*
Par ses charmes donna la force aux Ases,
Aux Alfes, le renom,
La clairvoyance à Hroptatýr[3]*.*

161. *J'en sais un seizième:*
Si de la femme sage
Je veux obtenir amour et liesse,
Je tourne la tête
De la femme aux bras blancs
Et bouleverse tout son cœur.

162. *J'en sais un dix-septième*
. . . .
Qu'elle aura peine à m'éviter,
La juvénile vierge.

163. *Ces charmes,*
Loddfáfnir,
Puissent-ils te servir longtemps;
Qu'ils te soient bénéfiques, si tu les suis,
Opportuns, si tu les apprends,
Utiles, si tu les reçois.

164. *J'en sais un dix-huitième*
Que jamais n'ai enseigné
A vierge ni femme d'homme[4]

1. Litt., *celui qui met le peuple en mouvement*. On ne sait rien de cet être mythique.
2. Un nain. Les portes de Dellingr: l'aube, peut-être.
3. Ódinn.
4. C'est peut-être le fameux secret qu'Ódinn a chuchoté à l'oreille de Baldr (voir les deux dernières strophes des *Vafthrudnismál* ou la fin des *Énigmes de Gestumblindi*).

– Il vaut mieux
Qu'un seul le sache.
Fin des charmes s'ensuit –
Sinon à celle-là seule
Qui me prend dans ses bras
Ainsi qu'à ma sœur.

VII

165. *A Présent les dits du Très-Haut*
Sont chantés dans la salle du Très-Haut,
Très utiles aux fils des hommes,
Inutiles aux fils des géants;
Salut à celui qui chanta!
Salut à qui les saura!
Qu'en jouisse celui qui les apprit!
Salut à ceux qui écoutèrent!

Prudence, méfiance, bon sens, ruse et magie : certes, nous voilà loin de l'image conventionnelle du Viking telle que nous l'a transmise une tradition romantique perpétuée par un certain cinéma américain dont il vaut mieux ne rien dire. Où sont les hauts faits d'armes, les prouesses, le « Je meurs en riant » qui avait envoûté Chateaubriand et révélé Augustin Thierry à lui-même? Non, il n'y a pas lieu de confondre Viking et chevalier courtois. Ici, pas de Lancelot du Lac, pas de Gauvain, pas de Perceval. Il vaut mieux en prendre son parti. Mais en revanche, des hommes, dans toute l'acception du terme. Rassurons-nous pourtant. Il existe aussi une poésie eddique purement héroïque et propre à susciter l'enthousiasme.

Poèmes héroïques

Les deux strophes qui nous restent des anciens *Dits de Bjarki (Bjarkamál)* en témoignent. Bjarki était un guerrier-fauve *(berserkr)* du célèbre roi du Danemark, Hrólfr Kraki. Ce poème légendaire rapporte comment le roi périt accablé par le nombre. Nous en possédons une transcription latine presque littérale de Saxo Grammaticus, mais on ne peut que déplorer la perte de l'original quand on lit les deux strophes que Snorri Sturluson nous a conservées dans sa *Saga de saint Ólafr*. Datant d'un peu après 1030, dans une forme curieuse, mi-eddique, mi-scaldique, les *Bjarkamál* nous donnent, par leur introduction, une idée de l'épopée guerrière qu'ils devaient être.

LES ANCIENS DITS DE BJARKI

1. *Voici*[1] *que le jour se lève,*
Bruissent les ailes des coqs,
Temps pour les esclaves
De peiner au labeur.
Réveillez-vous. Ho! Réveillez-vous!
Têtes chères,
Tous les plus éminents
Serviteurs d'Adils[2].

2. *Hár à la poigne rude,*
Hrólfr[3] *le lanceur de traits,*
Hommes de noble lignage
Vous qui ne fuyez point.
Je ne vous éveille pas pour aller boire
Ni pour rire avec les belles,
Mais pour aller au rude
Jeu de Hildr[4].

Ou bien, voici la *Hlödskvida (Chant de Hlödr)*. C'est pour l'esprit qui l'anime que je le transcris, car il se perd dans la nuit des temps, date du IXe siècle ou d'avant même, et correspond donc à un stade historique antérieur à l'âge viking. Ce stade, c'est celui des grandes migrations, des luttes entre hordes venues de l'Est – les Huns sans doute – et tribus germaniques, les Gots surtout. Hlödr, venu de l'Est, revendique auprès de son demi-frère Angantýr la royauté. Il le fait dans les termes, en énumérant les attributs légaux du pouvoir. Il représente l'audace insolente, la bravoure un peu démente, le droit divin fondé sur la loi sacrée. Angantýr essaie de faire le magnanime : il donnera ce que l'on voudra mais ne lâchera pas la terre allodiale, le patrimoine inviolable et insécable. Bataille s'ensuivra dont, hélas, la narration nous manque. La conclusion sur la rigueur du destin – des Nornes – clôt cette fresque sur une note d'un tragique poignant. Ce qui nous reste de ce poème nous est parvenu, comme la *thula* des Gots et les *Énigmes de Gestumblindi*, dans la saga légendaire *(fornaldarsaga)* de Hervör et de

1. C'est Hjalti qui parle, un homme de la *hird* de Hrólfr Kraki.
2. *Adils*: un roi de Suède.
3. *Hár* et *Hrólfr*: deux membres de la *hird*.
4. Une valkyrie. Le *jeu de Hildr*: la bataille.

Heidrekr, responsable du texte en prose [1]. Mais le mouvement de la *Hlödskvida*, sa forme, le brassage de noms de lieux et de peuplades auquel elle se livre justifient son antiquité.

LE CHANT DE HLÖDR

Hlödr, le fils du roi Heidrekr, fut élevé chez le roi Humli, le père de sa mère. C'était de tous les hommes le plus avenant de visage et le plus noble de caractère. Un ancien dicton de ce temps-là disait qu'un homme naissait « avec armes et chevaux ». La raison en était qu'on disait que les armes qui étaient fabriquées à l'époque de la naissance de cet homme, ainsi que les animaux, le bétail, bœufs et chevaux, qui naissaient alors, étaient tous associés à cet homme en l'honneur de sa haute naissance. C'est ce qui est dit ici de Hlödr Heidreksson :

1. *Hlödr naquit*
Au pays des Huns
Avec sax [2] *et épée,*
Cotte de mailles pendante,
Heaume annelé,
Glaive acéré,
Cheval bien dressé,
Dans la marche sacrée [3].

Maintenant, Hlödr apprend la mort de son père et aussi qu'Angantýr, son frère, avait été fait roi de tous les États que leur père avait possédés. Hlödr, d'accord avec le roi Humli, voulut aller réclamer son patrimoine à Angantýr, son frère, d'abord par de bonnes paroles, comme il est dit ici :

2. *Hlödr chevaucha de l'est,*
L'héritier de Heidrekr;

1. Existe en traduction française. Voir les références à propos des *Énigmes de Gestumblindi, supra* pp. 102 sqq.
(N.B. : les passages en prose non placés entre crochets figurent dans le texte de la saga, ceux qui sont entre crochets et en romain sont un résumé.)
2. Une sorte d'épée à un seul tranchant.
3. *La marche sacrée (á mörk inni helgu).* Il est très probable qu'il s'agit d'une forêt. Tacite (*La Germanie*, IX et XXXIX) décrit une forêt sacrée, adorée par les Semnones, et les sagas fournissent maints exemples de cultes semblables. Toutefois, *mörk* peut également signifier frontière, pays, province. Ce sens étant le plus ancien je l'ai retenu en le rendant par le terme français qui, précisément, provient de *mörk* : marche, province frontalière.

Il arrive au domaine
Où demeuraient les Gots,
A Àrheimar
Pour réclamer le patrimoine.
Angantýr buvait là
Au banquet funéraire de Heidrekr.

Hlödr arriva donc à Àrheimar avec une grande armée, comme il est dit ici :

3. *Tard dans la nuit*
Trouva l'homme[1] *au-dehors*
Devant la haute salle,
Ensuite demanda :
« Pénètre, homme,
Dedans la haute salle,
Prie de ma part Angantýr
De venir converser avec moi. »

Le gardien se présente devant la table du roi, salue bien le roi Angantýr et dit ensuite :

4. *« Voici que Hlödr est arrivé,*
L'héritier de Heidrekr,
Ton frère,
Le belliqueux.
Imposant, ce jeune homme,
Sur son cheval monté.
Il veut à présent, prince,
Parler avec toi. »

Quand le roi entendit cela, il jeta le couteau sur la table, se leva, mit sa cotte de mailles, prit d'une main un blanc bouclier et de l'autre l'épée Týrfingr[2]. *Alors, il se fit grand vacarme dans le palais, comme il est dit ici :*

1. *L'homme* : le gardien du château, le veilleur. Ce motif traditionnel revient dans le *Skírnisför*, la *Gylfaginning*, etc.

2. *L'épée Týrfingr.* C'est le motif central qui assure l'unité de la saga de Hervör et de Heidrekr, sans cela d'un disparate complet. Les épées, armes de choix, portaient très souvent un nom. Týrfingr est une de ces armes ancestrales que l'on se transmet à l'intérieur d'une famille. Son nom peut provenir de *tjörr*, « épée », « lance », ou plutôt de *torf*, « gazon », ce qui supposerait une épée enterrée dans le sol (voyez le chant de Hervör *infra*, pp. 590 *sqq*). Mais le mot peut admettre bien d'autres interprétation qui sont présentées et discutées dans l'édition citée de la traduction française. Il peut, notamment, s'appliquer au territoire des Gots Tervingi. Týrfingr aurait alors un sens tout à fait symbolique.

5. *Tumulte dans la demeure,*
Se levèrent les nobles.
Chacun voulut entendre
Ce que dirait Hlödr
Ainsi que les réponses
Que ferait Angantýr.

Alors, Angantýr dit : « Sois le bienvenu, Hlödr, frère. Entre boire avec nous, et buvons l'hydromel à la mémoire et en l'honneur de notre père d'abord, et pour notre honneur à tous[1]*. »*

Hlödr dit : « Nous sommes venus ici pour autre chose que pour nous emplir la panse. » Alors Hlödr chanta :

6. *« Je veux avoir moitié*
De tout ce que posséda Heidrekr :
D'alène et de pointe d'épée,
De vache et de veau,
De moulin vrombissant,
De serve et d'esclave
Et de leurs enfants.
Du trésor indivis
Je veux avoir possession[2].

7. *La forêt, la superbe,*
Qu'on appelle Myrkvidr[3],
Ce tombeau, le sacré[4],
Qui est au pays des Gots,
Cette pierre[5], *la renommée,*

1. Il s'agit d'une *erfidrykkja*, festin funéraire donné en l'honneur du disparu et au cours duquel l'héritier légitime reprend officiellement possession du patrimoine.
2. Voilà l'énumération juridique, sans doute ancienne comme les Gots eux-mêmes, par laquelle le souverain revendique possession légale de son domaine. On notera la progression de l'inanimé à l'animé et les allitérations (quand il est possible de les rendre).
3. Litt., *Sombre Forêt.* Sans doute la forêt qui marquait la frontière entre le pays des Gots et celui des Huns, comme il arrivait fréquemment à l'époque. Le même terme, Myrkvidr, est employé dans la *Lokasenna*, strophe 42, pour désigner la limite entre le monde des dieux et celui des géants. Thietmar de Mersburg, au XIe siècle, emploie le mot Miriquidui pour désigner l'Erzgebirge.
4. Le tombeau sacré : peut-être celui où l'on enterrait traditionnellement les rois gots. Voyez Gamla Uppsala en Suède.
5. E. A. Kock (*Notationes norronæ*, § 2376) rend cette *pierre* par « château ». C'est peu probable. Il pourrait plutôt s'agir d'une pierre sacrée, comme nous en connaissons tant en Scandinavie, que les Gots vénéraient, soit parce qu'elle

Qui est aux rives du Dniepr,
La moitié des armures
Que posséda Heidrekr,
Terres et troupes
Et bracelets clairs. »

Alors Angantýr dit : « Ce n'est pas de par la loi que tu es venu dans ce pays, et tu veux injustement faire affaire. » Alors Angantýr chanta :

8. *« Se fendra, frère*[1],
Le blanc bouclier brillant,
Et la froide lance
Froissera l'autre,
Maints hommes
Tomberont morts sur l'herbe
Avant que je n'abandonne
Au descendant de Humli
La moitié de mes biens
Ou que je ne divise
Tyrfingr en deux[2]. *»*

Et Angantýr chanta encore :

9. *« Je te baillerai*
Brillantes lances,
Argent et trésors à foison,
Le plus que tu pourrais désirer,
Je te donne douze cents[3] *d'hommes,*
Je te donne douze cents de chevaux,
Je te donne douze cents de serviteurs
De ceux qui portent boucliers.

marquait le centre de l'emplacement du grand *thing* annuel, soit parce que c'était une « pierre de couronnement » sur laquelle montait le nouveau roi pour se faire consacrer et acclamer par le peuple avant de prendre le pouvoir.

1. Il faut noter qu'Angantýr s'adresse à Hlödr en tant que descendant de Humli, roi des Huns, non de Heidrekr, roi des Gots. Ainsi justifie-t-il son refus légal d'abandonner le patrimoine.

2. *Ou que je ne divise Týrfingr en deux* : pose un problème puisque Týrfingr est une épée (voir plus haut). Turville-Petre (*Hervarar saga og Heidreks*, Londres, 1956, p. 86) propose de voir dans Týrfingr une erreur de copiste pour *Tervingi* (« habitants des forêts »), nom appliqué aux Wisigots de l'Europe du Sud-Est. Dans ce cas, le texte serait : « La terre et le peuple des (Wisi) Gots. » Il est sûr qu'ainsi la compréhension serait grandement facilitée.

3. *Douze cents* : il s'agit de la « grande centaine » germanique égale à 120.

10. *A chaque homme je fais*
Force cadeaux,
Tout autre chose
Que ce qu'il pourrait avoir.
D'une fille je fais
Présent à chaque homme,
J'agrafe un collier
Au cou de chaque fille.

11. *Tandis que tu siégeras,*
Je te couvrirai d'argent,
Et marcheras,
Je ferai ruisseler sur toi l'or
En sorte que par toutes voies
Rouleront les bracelets.
Un tiers de la nation des Gots
Tu gouverneras, seul. »

Gizurr Grýtingalidi [1], *père adoptif du roi Heidrekr, était alors chez le roi Angantýr. Il était extrêmement vieux. Quand il entendit les offres d'Angantýr, il lui parut que c'était trop et il chanta :*

12. *« Cela est acceptable* [2]
Pour un enfant de serve,
Un enfant de serve,
Quand bien même conçu par un roi.
Ce bâtard
Était assis comme un berger sur une butte [3]

1. Le nom de Gizurr Grýtingalidi est intéressant. Il doit signifier « guerrier des Grýtingar ». Grýtingar : ceux qui habitent les rochers (ou la steppe). On l'a assimilé à Grenthungi/Grothiggvi qui désigne généralement les Ostrogots.
2. Gizurr joue ici le rôle classique du conseiller perfide à cause duquel la paix est rompue. C'est le rôle traditionnellement dévolu à Óðinn. Les strophes 25 et 26 prouvent d'ailleurs que c'est au nom d'Óðinn qu'il convoque à la bataille. Or il existe une version ancienne de cette histoire qui présente Gizurr comme Óðinn déguisé.
3. Il est sûr que le berger s'assoit sur un monticule pour surveiller ses troupeaux, et que ce métier était fort méprisé des guerriers germaniques. Le sens serait donc bien celui que nous avons rendu. Mais les rois aussi siégeaient sur des éminences, et le sens serait alors :

Le bâtard, comme un roi, siégeait sur une butte
Tandis que le noble prince
Répartissait l'héritage.

Tandis que le noble prince
Répartissait l'héritage. »

Hlödr entra dans une grande colère quand il s'entendit traiter de fils de serve et de bâtard s'il acceptait l'offre de son frère et il rebroussa immédiatement chemin avec tous ses hommes jusqu'à ce qu'il fût arrivé dans le pays des Huns, chez le roi Humli, son parent. Il lui dit qu'Angantýr, son frère, ne lui avait pas accordé partage par moitiés.

Humli apprend donc tout leur entretien. Il se courrouça fort de ce que Hlödr, le fils de sa fille, eût été traité de fils de serve, et chanta alors :

13. *« Inactifs nous resterons cet hiver*
Et agréablement vivrons,
Boirons précieuses boissons
Et deviserons.
Enseignerons aux Huns
A préparer les armes de la guerre,
Celles que, vaillamment,
Nous porterons en avant. »

Et il chanta encore :

14. *« Hlödr, nous te préparerons*
Une bonne armée
Et hardiment
Lèverons une escorte
D'hommes de douze ans et plus,
De chevaux de deux hivers et plus.
Telle sera rassemblée
L'armée des Huns. »

[Au printemps, la horde des Huns se mit en route, traversa Myrkvidr et arriva à proximité du château que commandait Hervör, la sœur d'Angantýr.]

Hervör descend en hâte et appelle le trompette, lui ordonne de sonner le rassemblement. Puis elle dit : « Prenez vos armes et préparez-vous au combat, et toi, Ormarr, chevauche au-devant des Huns, offre-leur bataille devant le portail sud de la forteresse. »

Ormarr chanta :

15. *« En vérité chevaucherai*
Et le bouclier porterai[1].
Le peuple des Gots
Livre bataille ! »

[Ormarr remplit sa mission. La bataille a lieu. Écrasée par le nombre Hervör périt, mais Ormarr s'enfuit avertir Angantýr à Árheimar.]

Quand Ormarr parvint devant le roi Angantýr, il chanta;

16. *« Du sud je suis venu*
Dire cette nouvelle :
Brûlées, toute la forêt
Et les landes de Myrkvidr.
Aspergée du sang
Des hommes,
Toute la nation des Gots. »

Et il chanta encore :

17. *« Je sais une fille de Heidrekr,*
Ta sœur,
Par le tranchant de l'épée
Jusqu'au sol courbée.
Les Huns l'ont
Abattue
Avec beaucoup d'autres
De tes sujets.

18. *Elle prenait plus de liesse à la bataille*
Qu'aux propos d'un prétendant

1. La strophe 15 est incomplète. Entre le vers 2 et le vers 3 on a proposé (A. Heusler et W. Ranisch, *Eddica minora*) d'intercaler :

... J'irai à la rencontre
De l'armée de Humli
Offrir aux Huns
Que devant le portail sud...

Ou qu'à siéger sur le banc
A la fête des fiançailles. »

Quand le roi Angantýr entendit cela, sa face se tordit de douleur; il fut lent à prendre la parole. Enfin, il dit :

19. *« Point ne fus fraternellement traitée,*
Ô glorieuse sœur. »

Puis il regarda sa hird, et il n'y avait pas beaucoup d'hommes avec lui. Alors, il chanta :

20. *« Très nombreux étions*
Lorsque buvions l'hydromel.
Maintenant que devrions être légion
Bien peu sommes.

21. *Je ne vois pas un homme*
Dans ma troupe
Qui, même si je le lui demandais
Ou le payais en anneaux d'or,
Enfourcherait son cheval
Et porterait le bouclier
Pour aller à l'attaque
De l'armée des Huns. »

Gizurr le vieux dit :

22. *« Je n'exigerai pas*
De toi un seul liard
Ni une seule pièce
D'or sonnant.
Pourtant je chevaucherai
Et le bouclier porterai
Pour bailler au peuple des Huns
Le bâton de bataille. »

[Gizurr se rend devant les Huns. Auparavant, il demande :]

23. *« En quel lieu convoquerai-je*
Les Huns à la bataille? »

Angantýr chanta :

24. *« Convoque-les à Dylgja* [1]
Et à Dúnheidr [2]
Et dans toutes les montagnes
Jassarfjöll [3].
Là, souvent, les Gots
Livrèrent bataille
Et, renommés, remportèrent
Belle victoire. »

[Gizurr dit aux Huns :]

25. *« Panique dans vos rangs,*
Condamnation à mort à votre chef,
L'étendard du combat est levé contre vous,
Courroux d'Ódinn sur vous [4].

26. *Je vous convoque à Dylgja*
A la bataille
Et à Dúnheidr,
Au pied des Jassarfjöll.
Puissent vos cadavres
Couvrir chaque rocher.
Et que, par le javelot que je lance,
Ódinn en décide comme je le prescris [5]. *»*

Quand Hlödr eut entendu les paroles de Gizurr, il chanta :

27. *« Emparez-vous de Gizurr*
Grýtingalidi,
L'homme d'Angantýr
Venu d'Árheimar. »

1. Cette strophe, à elle seule, justifierait l'antiquité du poème. Il n'est pas sûr que *Dylgja* soit un nom de lieu. Il est question plus loin des *Dylgjudalir,* « vallées de la bataille », *dylgja* devenant un nom commun, « bataille ». Il faudrait alors lire :

Convoque-les à la bataille
A Dúnheidr.

2. Dúna est certainement le Danube. On peut comprendre : « plaine du Danube », ou « lande du Danube », ou, si Duna est un nom de lieu, « plaine de Duna ».
3. Ce sont des montagnes qu'on n'a pas identifiées. Tolkien (*Saga-Book of the Viking Society,* XIV, 3) y voit une corruption des monts Gesenke, en Moravie. *Gesenke,* forme germanique du slave *Jesenik,* « Monts-des-frênes ».
4. Il ne peut que s'agir d'une formule rituelle de malédiction.
5. Les sagas attestent fréquemment l'usage de vouer ses ennemis à Ódinn par un acte rituel symbolique, le plus courant étant de jeter une lance vers eux.

Le roi Humli dit :

28. *« Point ne devons*
Blesser le messager
Lui qui s'en est venu
Tout seul. »

[Gizurr revient à Árheimar. Angantýr lui demande combien de troupes ont les Huns. Il dit :]

29. *« Il n'y a que six*
Phalanges d'hommes;
Dans chaque phalange
Cinq légions;
Dans chaque légion,
Treize centaines;
Dans chaque centaine,
Quadruple rang de guerriers[1]. *»*

[La bataille a lieu. Les Gots, d'abord battus, trouvent des renforts et finissent par triompher. Hlödr est tué par Angantýr.]

... et la déroute se mit dans les rangs des Huns. Les Gots les abattirent et en firent carnage si grand que les rivières en furent barrées et sortirent de leurs lits, et les vallées étaient pleines de chevaux et d'hommes morts, et de sang.

Alors, le roi Angantýr alla examiner les cadavres, et trouva Hlödr, son frère. Il chanta :

30. *« Je t'ai offert, frère,*
Des trésors sans limites,
Biens et bijoux en quantité,
Le plus que tu pouvais désirer.
A présent tu n'as
Pour prix de la bataille
Bracelets luisants
Et de terre, point. »

1. Cette répartition et ces comptes ne se retrouvent nulle part ailleurs. Il faut penser que les mots « légions » et « centaines » ne sont pas pris dans leur sens numérique, mais désignent des unités de combat de nombres indécis. Le dernier vers laisserait entendre en fait que « centaine » égale quatre fois 120.

Et encore :

31. *« Malédiction sur nous, frère,*
Je suis devenu ton meurtrier.
A jamais on s'en souviendra.
Dure est la sentence des Nornes[1] *. »*

Bien entendu, les faits qui sont remémorés ici ne concernent pas les Germains septentrionaux (Scandinaves) mais les orientaux (Gots) et il n'y a certainement pas lieu de les confondre. J'ai tenu à citer ce beau texte ancien parce qu'il a sa place tout indiquée dans un livre sur la poésie eddique et qu'il en subsiste des échos dans le cycle héroïque de Sigurdr, que nous allons maintenant aborder – mais en faisant la même réserve : la tradition héroïque que nous rapportent, en poèmes splendides, les poètes scandinaves remonte à des origines non nordiques : elle concerne les Germains occidentaux (Burgondes, notamment) et méridionaux, quand bien même certains d'entre eux seraient initialement venus du Nord (les Lombards, les Vandales, etc.). De nouveau, plus que l'esprit qui anime ces textes, c'est la beauté de leur facture qui m'aura retenu.

Le cycle de Sigurdr, meurtrier de Fáfnir

Car voici *le grand cycle de Sigurdr meurtrier de Fáfnir.* La matière est prodigieusement riche. Cet important corpus de textes héroïques, dédoublé au XIIe siècle en Allemagne par le *Nibelungenlied*, qui, à vrai dire, le reprend à son compte, le reforme dans une perspective chrétienne et, si l'on peut dire, le dénature pour en faire un chef-d'œuvre d'un tout autre genre et surtout d'un tout autre esprit, est repris, dans tout le monde germanique et nordique, par le folklore et l'imagerie populaire pour être réorienté une dernière fois et refondu selon des perspectives bien différentes par Richard Wagner, avec le prodigieux succès, les innombrables adaptations, appropriations et distorsions que l'on sait. Ce cycle de haute épopée et d'héroïsme tragique, donc, pose, tant à l'étude qu'à la présentation, un ensemble de problèmes qu'on ne fera qu'effleurer ici[2].

1. Ce dernier vers revient souvent : voyez la dernière ligne de l'avant-dernière strophe des *Hamdismál*, plus loin, p. 408.
2. Une étude approfondie de ce corpus, accompagnée d'une traduction de la *Völsunga Saga*, est proposée par R. Boyer dans *Sigurdr, ou la parole donnée*, Paris, Le Cerf, 1989.

Que ces textes reposent sur un fond historique, cela ne peut faire de doute, mais Dieu sait par quelle alchimie ont pu passer les données de l'histoire! Il est clair pourtant que ces poèmes traitent de rois ou de héros, très vite entrés dans la légende, qui ont réellement existé du IVe siècle à la fin de l'ère viking, à l'époque, donc, dite des grandes invasions (*folkvandringstid* pour les Scandinaves). Le jeu, toujours aléatoire, de l'identification des personnages du cycle de Sigurdr à des personnes historiques est moins dangereux ici qu'ailleurs. Pour ne donner que quelques exemples, Sigurdr lui-même rappelle assez, par certains traits, le roi mérovingien Sigebert de Reims, fils de Clotaire, qui épousa avec un faste sur lequel s'extasie naïvement Grégoire de Tours la fille du roi wisigot d'Espagne Athanagilde, Brunehaut (Brynhildr?), et qui fut tué sur l'ordre de Frédégonde, épouse de son frère Chilpéric Ier, en 575. Bien des figures de l'*Edda* héroïque nous sont également connues par l'*Histoire des Lombards* de Paul Diacre, l'*Histoire des Gots* de Jordanès (Jornandes), l'*Histoire des Francs* de Grégoire de Tours, etc. C'est ainsi que le Jörmunrekkr des *Hamdismál* et Gunnarr, fils de Gjúki, doivent correspondre respectivement à l'Ermanaricus (Ermanarich) et au Gundaharius de ces auteurs. Tous ces poèmes, de toute façon, sont centrés sur les Gots, les Francs, les Burgondes et les peuples scandinaves, mais une analyse d'ordre géographique ne donne rien : trop d'interférences, d'accaparements ou de déviations ont faussé, irrémédiablement semble-t-il, les données brutes du réel.

Une analyse de caractère sociologique apporte plus de certitudes. Ces textes dépeignent un milieu et illustrent une mentalité nettement aristocratiques (à l'exception des *Atlamál*) et mettent l'accent, contrairement aux poèmes mythologiques souvent, sur des critères appropriés : absence d'arrière-plan populaire, mépris des esclaves, culte de la prouesse, haute conscience du rang. Ils n'insistent guère sur la nationalité ou l'ethnie. Ce sont de puissantes personnalités, des individus de taille exceptionnelle qui nous sont présentés là et s'ils s'inscrivent dans un cadre, c'est celui du clan, du lignage. A tel point qu'il n'est pas interdit de supposer derrière leurs errements une mentalité clanique primitive , voire totémique : le parti des Ylfingar (descendants d'Ylfr/Úlfr : le loup?) s'opposerait à celui des Hundingar (*hundr* : chien) et à celui des Völsungar (de Völsi qui peut être le cheval, voyez le *Völsa Thâttr* et, encore au XIIIe siècle, dans une saga islandaise de contemporains, le cheval Fölski qui apparaît dans un rêve).

Sur le plan éthique et philosophique, ce sont par excellence ces poèmes qui permettent de vérifier les vues exposées à loisir dans l'essai sur le sacré chez les anciens Nordiques. Fait remarquable : l'héroïsme y est considéré comme acquis, il se passe de démonstration, les relations détaillées de prouesses sont rares, les faits épiques sont notés à leurs résultats, on ne nous en donne pas souvent la relation. Comme s'il allait de soi que, quand on s'appelle Helgi ou Sigurdr ou Gunnarr, l'exception dût être la règle. Mentalité aristocratique, comme on vient de le dire. Et le fond est toujours immanquablement tragique, d'un tragique austère, grandiose et dépouillé. Le thème unique est la lutte de l'homme contre le Destin, contre son destin qu'il connaît toujours d'avance et par qui il est inévitablement battu, le sachant et l'ayant accepté. L'issue ne peut être que fatale, au sens étymologique de l'adjectif. Rappelons-le : il ne s'ensuit aucune révolte ni amertume; au plus, une constatation d'une farouche objectivité et d'une lucidité cruelle : « Dure est la sentence des Nornes » (*Hlödskvida*), « On ne survit pas d'un soir à la sentence des Nornes » (*Hamdismál*). Le plus grand courage et le sens le plus strict de l'honneur ne peuvent rien contre le Destin.

Mais, j'ai tenté de le démontrer, c'est dans le sens inverse qu'il faut raisonner: ce sens intransigeant de l'honneur s'appliquera précisément à accomplir avec une implacable volonté les arrêts fatidiques. C'est par un artifice littéraire destiné, selon l'évidente intention de l'auteur, à intensifier le climat tragique que Grípir feint de vouloir taire la suite des prophéties qu'il fait à Sigurdr (dans la *Grípisspá* qui, à vrai dire, est un texte plus récent, probablement composé par un compilateur – inconnu – des lais héroïques anciens. Mais il convient de se demander pourquoi son auteur a tenu à reproduire de la sorte son argument clef : faire en sorte que Sigurdr soit clairement averti, et en détail, de ce qui l'attend) et que ce dernier insiste pour la savoir. Si le héros marchait à l'aveuglette dans la ténèbre et dans le froid, il n'y aurait plus d'épopée. Ce qui le mettra hors de pair, ce sera cette marche volontaire, lucide, forcée vers un terme navrant et qu'il connaît en détail.

Sans doute trouvera-t-on que les perspectives eschatologiques manquent à cette vision du monde et de la vie, au moins à très long terme. De là, certainement, les résonances « barbares » de ces textes où vengeances cruelles, dérision cynique, haines forcenées, ruses sinistres ne font certes pas

défaut. Mais de là aussi, l'accent fortement mis sur les qualités humaines, très humaines de bravoure, d'audace démente, de fidélité à soi-même, fidélité à la parole donnée, particulièrement, en ce qui concerne Sigurdr, non de mépris mais de refus de déplorer sur la mort. Cette attitude est peu familière à un esprit latin et chrétien ou imprégné de christianisme. Il faudrait parler de fatalisme actif si le paradoxe n'était difficile à dominer.

Évidemment, j'éprouve les plus grandes peines à trouver un critère indiscutable de présentation de ces dix-sept poèmes. Se fonder sur l'ordre chronologique possible de leur composition ou rédaction ne donne pas satisfaction, d'abord parce que la succession que nous obtiendrions de la sorte ne coïncide pas avec celle des événements rapportés (celui de ces poèmes qui présente la plus haute antiquité de forme, le *Hamdismál*, est aussi le dernier dans l'ordre de l'histoire rapportée par l'ensemble!), ensuite parce que les textes dont nous disposons sont d'une impureté notoire, refondus, remaniés, lacunaires et glosés qu'ils ont été à maintes reprises. Certains sont le dernier jet, œuvre d'un auteur probablement assez récent, d'une longue tradition; d'autres sont brochés de bric et de broc quand ils ne juxtaposent pas, sans « soudures », divers poèmes traitant d'un même sujet ou divers états successifs d'un même texte; d'autres enfin ne subsistent plus que par quelques strophes. Significatif à cet égard est le fait que la **Sigurdarkvida hinn meira* (ou *in langa*) [la grande ou la longue!] ne subsiste plus que par un fragment (*brot*) de 74 vers alors que la *Sigurdarkvida in skamma* (la courte, la brève) comprend 288 vers! Tout ce que l'on peut avancer, c'est que ces textes, quant à leur date probable de composition, se répartissent en deux groupes: un groupe ancien (disons, avant l'an 1000) qui comprendrait *Hamdismál, Atlakvida, Brot af Sigurdarkvidu, Helgakvida Hjörvardssonar, Helgakvida Hundingsbana II* et, en partie au moins, la série *Grípisspá, Reginsmál, Fáfnismál, Sigrdrífumál*: œuvres souvent sauvages, cruelles, énigmatiques à force de resserrement et de concision; et un groupe plus récent (après 1000) où entreraient tous les autres et qui contient des œuvres plus lyriques, d'accès plus facile et d'inspiration plus sentimentale, c'est-à-dire moins rude. Mais cette distinction vaut surtout pour la forme que nous leur connaissons. Elle ne préjuge absolument ni du contenu, ni de l'état initial du poème.

Une autre répartition plus couramment pratiquée consiste

à opérer une sorte de classification par genres littéraires, qui coïncide assez bien, d'ailleurs, avec l'ordre chronologique de la composition des poèmes, mais là encore, pas du tout avec la succession des faits relatés. Trois types d'œuvres apparaissent ainsi :

Poèmes épico-dramatiques

D'abord les poèmes où l'élément proprement épique se mêle intimement à la composition clairement dramatique : *Hamdismál, Atlakvida, Brot.* Fait caractéristique, ils sont tous rédigés en *málaháttur,* qui ressemble fort, d'ailleurs, à la versification germanique occidentale ancienne. Ici, le récit progresse de relation d'action en réplique laconique, par un mouvement de pulsion en quelque sorte. Des histoires souvent fort longues quant à leur contenu intrinsèque y sont rapportées par scènes successives selon un sens certain de la composition dramatique. Le trait épique en est le grossissement : du héros lui-même, des actes relatés, du cadre, d'objets essentiels, ou, si l'on préfère, une sorte de concentration soudaine et brutale de l'éclairage sur le personnage ou le lieu ou l'objet intéressant le moment privilégié de l'histoire. Le trait tragique en serait ce sentiment intransigeant de l'honneur que j'évoquais encore une fois il y a un moment, traduit par une attitude où l'orgueil et la cruauté superbement se mêlent. Encore que leur ultime rédaction ait pu être relativement récente, ces poèmes sont à l'évidence les plus anciens ; et l'on peut tenir pour certain qu'ils ont été connus dans le Nord avant l'ère viking.

A titre d'exemple et pour alléger aussi la suite de l'exposé, voici le *Brot af Sigurdarkvidu*, fragmentaire comme son titre actuel l'indique. Dans son état présent, il relate le meurtre de Sigurdr (pour l'intelligence du tout, il entre sous la rubrique X, plus loin p. 327) : Gunnarr vient d'exciter ses frères au meurtre du héros (strophes 1 à 4) ; le meurtre lui-même est rapporté indirectement strophe 4 ; les réactions de Gudrún et de Brynhildr, dans le reste du poème. Le grossissement épique est particulièrement visible dans les strophes 4 à 10 ; la force tragique des évocations que fait Brynhildr (strophes 16 à 20) se passe de commentaires :

FRAGMENT DU CHANT DE SIGURDR

I. *Högni chanta*[1] :
« . . . .
Qu'a Sigurdr
Commis pour offense
Pour que du vaillant tu veuilles
Ravir la vie? »

2. *(Gunnarr chanta :)*
« Sigurdr m'a
Fait des serments
Serments faits,
Tous mensongers[2]*;*
Car il m'a trahi,
Lui qui eût dû être
Le plus fidèle
Dans tous les serments qu'il me fit. »

3. *(Högni chanta :)*
« C'est Brynhildr qui t'a
Au mal décidé,
Au méfait excité,
Pour commettre malheur;
Elle tenait rigueur à Gudrún
De son noble parti,
Non moins qu'à toi
De jouir d'elle-même. »

4. *Certains fumaient du loup,*
Certains coupaient du serpent,
Certains à Guthormr
En firent goûter
Avant que les illustres
Jaloux de faire le mal
Sur l'homme sage
Ne missent la main[3].

1. Högni s'adresse à son frère Gunnarr au moment où celui-ci vient de lui proposer de tuer Sigurdr : tout le début du poème est perdu.
2. Selon Brynhildr, il lui aurait ravi sa virginité après avoir franchi le mur de flammes.
3. Cette strophe si curieuse se retrouve dans la *Völsunga Saga*, dans un libellé un peu différent :

Certains prirent un poisson des bois (un serpent)
Certains tranchèrent de la charogne de loup,

5. *Occis fut Sigurdr*
Au sud du Rhin,
Un corbeau sur l'arbre
Très haut croassa :
« Sur vous Atli
Rougira les tranchants,
Les serments jurés
Vous mèneront à mort[1]. »

6. *Dehors était Gudrún,*
La fille de Gjúki,
Voici les paroles
Que d'abord elle chanta :
« Où donc est Sigurdr,
Seigneur des guerriers,
Puisque mes parents
Chevauchent les premiers? »

7. *Seul, Högni*
Fit cette réponse :
« En pièces, par l'épée,
Avons mis Sigurdr,
L'étalon gris[2] *courbe la tête*
Sur le roi mort. »

8. *Alors Brynhildr chanta,*
La fille de Budli :
« Jouissez de bon cœur
Des armes et des terres;
A lui seul, Sigurdr
Aurait tout commandé
S'il eût gardé la vie
Quelques moments de plus.

Certains donnèrent à Guthormr
De la chair de loup
Avec de la bière/Et maintes autres choses par sorcellerie.

Le sens est que les frères, Gunnarr et Högni, qui se sont liés de fraternité sacrée avec Sigurdr, ne peuvent donc pas le tuer. Mais leur frère Guthormr n'est pas entré dans ce rite. Ce sera donc à lui de tuer le héros et, pour ce faire, on l'excite en lui faisant manger du loup et du serpent.

1. Peut se placer ici ou, si l'on veut, entre les strophes 11 et 12.
2. Grani, cheval de Sigurdr.

9. *N'eût point convenu*
Qu'il gouvernât ainsi
L'héritage de Gjúki
Et la foule des Gots
Quand Gjúki engendra
Pour gouverner le peuple
Cinq fils ardents à la bataille. »

10. *Rit alors Brynhildr*
– Retentit tout le palais –
Une fois, une seule,
De tout son cœur :
« *Longtemps puissiez jouir*
Des terres et des féaux
Puisque avez abattu
Le vaillant roi. »

11. *Alors Gudrún chanta,*
La fille de Gjúki :
« *Très grande abomination*
Prononces-tu là;
Que les démons[1] *prennent Gunnarr,*
Fossoyeur de Sigurdr!
De son cœur haineux
Que vengeance soit prise! »

12. *Le soir s'avançait,*
On buvait d'abondance,
On se tenait toutes sortes
D'aimables propos;
Tous dormirent
Quand vinrent au lit.
Seul, veilla Gunnarr
Plus longtemps que tous.

13. *Le pied ne mouvait point,*
Restait sans piper mot
Le destructeur d'osts,
Dans sa pensée tournait
Ce que dans l'arbre

1. Aucun sens chrétien : les divinités mauvaises *(gramir)*.
Le vers 7 peut renvoyer soit à Brynhildr, soit à Gunnarr, mais plus vraisemblablement à Brynhildr.

Tous deux avaient dit,
L'aigle et le corbeau,
Alors que rentraient les guerriers.

14. *S'éveilla Brynhildr,*
La fille de Budli,
La Dise des Skjöldungar[1],
Un peu avant le jour :
« Excitez ou dissuadez-moi
– Le mal est perpétré –
De dire la douleur
Ou de mourir aussi ! »

15. *Se turent tous*
A ces paroles,
Peu pouvaient
Comprendre la femme
Qui en pleurant
Trouvait à dire
Ce qu'en riant
Avait requis des fils.

16. *(Brynhildr chanta :)*
« J'ai fait, Gunnarr,
Un songe atroce :
Tout périssait dans la salle,
Ma couche était glacée;
Mais toi, roi, chevauchais
Privé de joie,
Chargé de fers
Dans la horde des ennemis.

17. . . . .
Ainsi, à vous tous,
Parenté des Niflungar,
Force sera ôtée :
Vous êtes parjures.

18. *Te souviens-tu, Gunnarr,*
De ce que vous fîtes

1. Skjöldungar étant sans doute employé ici comme nom commun, on peut aussi lire : « La fille du chef, la femme de haute naissance. » Dise est une divinité tutélaire. Le mot est employé ici comme *heiti*.

Quand lui et toi mêliez
Le sang dans les traces[1].
Ores tu l'as en tout
Mal récompensé,
Quand lui voulait
Te pousser devant soi.

19. *On le vérifia bien*
Quand il eut chevauché,
Cœur courageux,
Pour me demander en mariage,
Comment le destructeur d'osts
Avait le premier
Tenu les serments
Qu'il avait faits au jeune roi.

20. *Il mit une baguette de blessures*[2]
D'or rehaussée,
Le roi très cher,
Entre nous deux;
De feu étaient les tranchants
Vers l'extérieur,
Mais teints de venin
A l'intérieur. »

De la mort de Sigurdr[3].

On raconte dans ce poème la mort de Sigurdr, et les choses sont présentées de telle sorte qu'on l'aurait tué dehors. Mais certains disent qu'ils l'ont tué dans le palais, endormi dans son lit. Mais les Allemands disent qu'ils l'ont tué dehors dans les bois. Et il est dit dans l'ancien chant de Gudrún[4] *que Sigurdr et les fils de Gjúki étaient allés au thing quand il fut tué. Mais ils disent tous semblablement qu'ils le trahirent*

1. Rappel de l'opération rituelle magique du *fóstbrœdralag* ou fraternité sacrée (par laquelle se sont liés Sigurdr, Gunnarr et Högni, mais pas Guthormr). Voir *Fóstbrœdra Saga* ou *Gísla Saga*. L'une des opérations rituelles consistait à s'ouvrir une veine et à mêler son sang à la terre, à l'endroit où l'on avait arraché deux mottes de gazon – c'est cet endroit qui s'appelle *spŏr* : traces – dressées l'une contre l'autre en V renversé (*jardarmen*).
2. *Kenning* pour épée.
3. « De la mort de Sigurdr » suit immédiatement ce poème dans le Codex Regius.
4. « L'ancien chant de Gudrún » : *Gudrúnarkvida* II.

alors que foi était jurée et qu'ils le tuèrent gisant et à l'improviste.

Les grandes élégies héroïques

Un second groupe constitue ce que l'on appelle les grandes élégies héroïques : ce sont des poèmes de lamentations, dont la dimension temporelle, l'insertion dans la trame du temps sont l'un des caractères spécifiques, soit qu'ils lamentent sur les événements passés en les récapitulant, soit qu'ils prophétisent l'avenir – vaticinent serait plus exact. Telles sont la *Grípisspá, Sigurdarkvida, Gudrúnarkvida* II. Ce sont les plus récents, ils ne remontent guère au-delà du XIIe siècle. Ils appartiennent aux meilleurs de l'ensemble par leur atmosphère grandiose, leur tragique totalement désolé, l'apparition d'images d'une saisissante beauté dans ce cadre sombre, comme dans la strophe 2 du Second Chant de Gudrún que voici, poème d'une intensité poignante où l'on appréciera en particulier l'art indirect de la présentation des faits (c'est par le cheval de Sigurdr, Grani, que s'apprend la mort du héros), le rôle éminent que jouent les rêves, thème qui fera fortune dans la littérature norroise (strophes 38 et suivantes) et la place surprenante que tiennent les larmes (ce texte entre sous la rubrique XI, plus loin, p. 356) :

LE SECOND CHANT DE GUDRÚN

Le roi Thjódrekr était chez Atli et avait perdu là la plupart de ses hommes. Thjódrekr et Gudrún se plaignaient entre eux de leurs malheurs. Elle lui parla et chanta :

1. *« Vierge fus parmi les vierges,*
Ma mère m'éleva,
Claire, dans la chambre des femmes,
Mes frères m'étaient chers;
Jusqu'à ce que, par Gjúki,
De bijoux d'or parée,
De bijoux d'or parée,
A Sigurdr fusse donnée.

2. *Tel était Sigurdr*
Parmi les fils de Gjúki,

Comme est la verte pointe d'ail
Parmi l'herbe poussée
Ou le cerf aux hautes jambes
Parmi les chevreuils[1],
Ou l'or rouge braise
Auprès de l'argent gris.

3. *Mais l'envie poignit*
Mes frères
Parce que j'avais un époux
Plus éminent que tous;
Dormir point ne pouvaient
Ni d'offenses juger,
Avant que Sigurdr
N'eussent laissé, mort.

4. *Grani revint du thing*[2],
Vacarme s'entendit,
Mais Sigurdr lui-même
Ne revint pas;
Toutes les bêtes de selle
De sueur ruisselaient,
Avaient été trop pressées
Par les assassins.

5. *Je m'en allai, pleurante,*
A Grani parler,
Les joues trempées de larmes,
Le priai de parler;
Alors s'affaissa Grani,
Dans l'herbe courba la tête;
L'étalon le savait :
Son maître ne vivait plus.

6. *Longtemps je doutai,*
Longtemps mes pensées vacillèrent
Avant de questionner
Le prince sur le roi[3].

. . . .

1. C'est une supposition. Le texte parle de « bêtes ardentes » ou, par une correction, de « bêtes grises ».
2. L'auteur de ce poème tient donc pour l'opinion que Sigurdr aurait été tué au thing.
3. Le prince = Gunnarr, le roi = Sigurdr.

7. *Gunnarr s'effondra,*
C'est Högni qui me raconta
La mort dolente
De Sigurdr :
« Gît navré de l'épée
Au-delà de la mer [1]
Le meurtrier de Guthormr
En pâture aux loups donné.

8. *Va chercher Sigurdr*
Sur le chemin du sud [2] :
Alors tu entendras
Les corbeaux croasser,
Les aigles glatir,
De charogne éjouis,
Les loups hurler
Autour de ton époux. »

9. *(Gudrún chanta :)*
« Comment toi, Högni,
A moi, privée de joie,
Peux-tu dire
Semblables malheurs ?
Veuillent les corbeaux
Te lacérer le cœur
Et le jeter par toute terre
Plus loin que les séjours des hommes [3]. »

10. *Högni répondit,*
Une fois, une seule,
Loin de se réjouir,
Était fort affligé :
« Tu auras, Gudrún,
D'autres sujets de pleurs
Que de voir les corbeaux
Me lacérer le cœur. »

1. Le vers 6 est déconcertant. Il pourrait s'agir du Rhin qui serait traité de « mer » par l'auteur ?
2. *Brot* dit bien que Sigurdr fut tué au sud du Rhin. Les connaissances géographiques de l'auteur sont plutôt incertaines.
3. Le dernier vers est irréductible. Il semble (KOCK, *Notationes norronæ*) qu'il faille comprendre : par toute la terre, plus loin que là où tu sais que des hommes habitent.

11. *Je quittai solitaire*
Cet entretien,
M'en allai dans les bois
Ramasser les restes des loups;
Je ne fis point de pleurs,
Ne tordis point mes mains
Ni ne lamentai
Comme les autres femmes
Quand je veillai, mourante,
Le corps de Sigurdr.

12. *La nuit me semblait*
Noire comme la poix
Quand je siégeai dolente
Auprès de Sigurdr;
Les loups...
. . . .
Si l'on m'avait
Fait perdre la vie
Ou que l'on m'eût brûlée
Comme bois écorcé.

13. *J'allai par la montagne*
Cinq jours bien comptés,
Jusqu'à ce que j'aperçoive
La haute halle de Hálfr.

14. *Je restai chez Thóra*
Sept saisons,
La fille de Hákon,
Dans le pays des Danes[1];
Elle broda d'un fil d'or,
Pour moi, pour me distraire,
Une halle du Sud
Et des cygnes danois.

15. *Nous tissions des images*
Où jouaient des guerriers,
Brodions sur nappes fines
Des sujets du seigneur,
De rouges rondaches,

1. Danemark (mais aussi bien : terre des Danes); *une halle du Sud :* une maison du Sud (pour Gudrún venant au Danemark).

Des guerriers huns,
Porte-glaives, porte-heaumes,
L'escorte du prince,

16. *Les bateaux de Sigmundr*
Vers le large glissant
Avec leurs proues dorées,
Leurs étraves sculptées;
Nous tissions sur la toile
L'image de leur bataille
A Sigarr et Siggeirr,
Au Sud, en Fionie[1].

17. *Alors Grimhildr apprit,*
La femme gotique,
De quelle humeur j'étais...
....
Elle cessa de tisser
Et réclama ses fils
Avec insistance
Pour demander
Lequel voudrait
Compenser pour le fils de la sœur[2]
Ou qui ferait payer
Pour le meurtre de mon époux.

18. *Gunnarr se déclara prêt*
A offrir de l'or
Pour compenser l'offense
Et Högni de même;
Elle s'enquit
De qui voulait aller
Seller le coursier,
Atteler le char,
Monter le cheval,
Lancer le faucon,
Jeter les rames
Depuis la proue d'if[3].

1. Le Codex Regius et la *Völsunga Saga* disent : en Fionie. Mais un autre manuscrit porte « à Fivi », ce que certains savants ont interprété comme : le comté de Fife en Écosse.
2. Le fils de la sœur est Sigurdr.
3. Le bateau.

19. *Valdarr chez les Danes*
Avec Jarizleifr,
Eymódr le troisième
Avec Jarizkárr[1]*;*
Entrèrent alors
Semblables aux rois
Les suivants aux longues barbes[2],
Portant rouges manteaux,
Broignes adornées[3],
Heaumes à nasal,
Étaient ceints du glaive,
Avaient les cheveux bruns.

20. *Chacun voulait*
Me donner des parures,
Me donner des parures,
Me séduire par paroles,
Voir s'ils pourraient de moi
A grande peine
Obtenir fiance.
Mais je ne les crus point.

21. *Grimhildr m'apporta*
Une coupe à boire,
Amère et glacée
Pour que j'oublie mes peines;
Elle l'avait magnifiée
De la force des pierres,
De la fraîche froide mer
Et du sang du porc sacrificiel[4].

22. *Il y avait sur la corne*[5]
Toutes sortes de signes,

1. Les quatre premiers vers, ou bien n'appartiennent pas au poème, ou bien sont les restes d'une plus longue « thula » qui énumérait les rois (comparez avec la thula de la Bataille des Huns contre les Gots).

2. Les Lombards (Longobardi).

3. Il faut peut-être lire : broignes courtes, à la mode du Sud, les cottes de mailles du Nord étant longues.

4. Les quatre derniers vers : il s'agit évidemment d'opérations magiques. Sang du porc sacrificiel : est la leçon la plus vraisemblable. D'autres manuscrits portent pourtant : sang des fils, et la *Völsunga Saga* dit même : sang de ses (à elle) fils.

5. La corne à boire.
Cette strophe est obscure. Les deux derniers vers devraient certainement figurer parmi la liste des ingrédients qui entrent dans la composition du breuvage.

Gravés, rougis de sang
– Ne pus les interpréter –
Le long poisson de la bruyère
Du pays des Haddingjar[1],
L'épi non tranché par le fer,
Des entrailles[2] *de bête.*

23. *Étaient à cette bière*
Maints maléfices mêlés,
Herbes des bois de toutes sortes
Et glands brûlés,
Rosée de l'âtre[3],
Entrailles sacrificielles,
Foie de porc cuit
– Car elle apaisait les douleurs.

24. *Mais ils oubliaient,*
Ceux qui en avaient pris,
Toutes les destinées
Du prince dans la salle;
Vinrent des rois
Tomber à nos genoux, trois,
Avant qu'elle-même
Ne m'adressât la parole :

25. *« Je te donne, Gudrún,*
De l'or si tu le veux,
Quantité de tous biens
Que possédait ton père,
Des anneaux rouges,
Les salles de Hlödvér[4],
La literie précieuse
Du prince défunt,

1. Le pays des Haddingjar : le royaume des morts (*cf. Snorra Edda*). Saxo parle aussi d'un roi Hadingus qui alla faire une visite au pays des morts. Le long poisson des Haddingjar : serpent. L'épi non tranché par le fer : il a une valeur magique, *cf. Hávamál*. Une pierre runique (d'Eggjum, environ 700 après J.-C.) porte : « le soleil n'a pas lui et la pierre n'a pas été taillée par le couteau ».
2. Peut-être plutôt gosier, œsophage.
N. B. : Une simple virgule déplacée donne deux leçons différentes. Ou bien celle qui a été retenue ici, ou bien : « le long poisson de la bruyère, l'épi non tranché par le fer au pays des Haddingjar », donc une plante magique rapportée du royaume des morts, comme le gui par exemple.
3. La suie.
4. Hlödvér est le nom d'un roi, sans doute ici pour le père de Gudrún.

26. *Des filles huniques*
Tissant sur métiers de bois
Et qui polissent l'or,
Pour que tu prennes joie;
Seule, tu régneras
Sur les richesses de Budli,
Par l'or honorée
Et donnée à Atli.

27. *(Gudrún chanta :)*
« Certes ne veux point
Prendre un époux
Ni de Brynhildr
Épouser le frère;
Il ne me convient pas
Avec le fils de Budli
De fonder une famille
Ni de jouir de vivre. »

28. *(Grimhildr chanta :)*
« Ne te préoccupe pas
De faire payer la haine
Pour ce que nous avons
Commis précédemment;
Il en ira pour toi
Comme si tous deux vivaient,
Sigurdr et Gunnarr,
Si tu conçois des fils. »

29. *(Gudrún chanta :)*
« Je ne puis, Grimhildr,
Manifester de joie
Ni au vaillant héros
Laisser de l'espoir
Depuis qu'ensemble
Amèrement burent
Bête à charogne[1] *et corbeau*
Le sang du cœur de Sigurdr. »

30. *(Grimhildr chanta :)*
« Je t'ai trouvé

1. Le loup.

De tous les princes
L'homme de plus haute naissance,
Supérieur à tout autre;
C'est lui que tu épouseras
Jusqu'à ta vieillesse.
Sans époux resteras
Si tu ne veux de celui-là. »

31. *(Gudrún chanta :)*
« N'aie cure de m'offrir
La coupe de malheur
Avec tant d'insistance
Et de me faire entrer dans cette race!
C'est lui qui de Gunnarr
Causera le malheur,
C'est lui qui, à Högni,
Fera trancher le cœur.
Jamais n'aurai de cesse
Avant que du vivace
Instigateur du jeu des estocs[1]
Je n'aie ravi la vie. »

32. *En pleurant, Grimhildr*
Prit la parole,
Entendant maudire
Ses enfants
Et menacer de maux
La vie de ses fils :

33. *« Terres te donne encore,*
Escortes de guerriers,
Vinbjörg, Valbjörg,
Si tu veux accepter;
Garde-les pour toujours
Et jouis-en, ma fille!

34. *– C'est celui-là que choisirai*
Parmi les rois,
Mais contrainte et forcée
Par mes proches parents;
Cet époux ne me sera point

1. Atli.

Objet de délices;
La naissance des fils
Ne console pas de la mort des frères. »

35. *Bientôt sur son cheval*
On vit chaque garçon
Et la femme du Sud[1]
Fut hissée dans le char;
Sept jours durant
Chevauchâmes par terres froides,
Et sept jours encore
Martelâmes les vagues.
La troisième semaine
Sur terre ferme grimpâmes.

36. *Là, les gardiens des grilles*
De la haute forteresse
Nous ouvrirent les portes
Quand pénétrâmes dans l'enceinte.

37. *Atli me réveilla,*
Mais je me trouvais être
D'amertume remplie
Par la mort de mes parents.

38. *(Atli chanta :)*
« Tout récemment, les Nornes
Me tirèrent du sommeil
Pour une prophétie sinistre.
Comment l'interpréter?
Je te voyais, Gudrún,
Fille de Gjúki,
D'un glaive envenimé
Me transpercer le corps. »

39. *(Gudrún chanta :)*
« Cela signifie feu
Quand on rêve de fer,
Colère de femme présage
Feintise et félonie;

1. Évidemment Gudrún.
Hissée dans le char : parce que les chars n'avaient pas de portières, voyez celui que l'on a trouvé dans le bateau d'Oseberg.

Je te brûlerai
Pour prix de mes maux,
Te panserai, te soignerai
Quoique je te déteste[1]. »

40. *(Atli chanta :)*
« *Je voyais ici dans le clos*
Des rameaux abattus[2],
Ceux que j'eusse voulu
Faire croître,
Arrachés avec les racines,
Rougis dans le sang,
On les porta sur les bancs,
On me pria de les mâcher.

41. *Je vis de mes mains*
Deux faucons s'envoler,
Privés de provende
Jusqu'au séjour de misère;
Je vis leurs cœurs
Mêlés au miel, mâchés,
De sang gonflés :
Spectacle de détresse.

42. *Je vis de mes mains*
Des chiots se détacher,
De joie dépourvus,
Hurlaient tous les deux;
Je voyais que leur chair
Charogne était devenue,
De force je dus
Manger la chair morte. »

43. *(Gudrún chanta :)*
« *C'est que les hommes*
Décideront le sacrifice
Et des blanches bêtes
Trancheront la tête;
Ils sont voués à mort

1. Les deux derniers vers sont obscurs et en contradiction avec la suite des poèmes de l'*Edda*.
2. La strophe 40 et suivantes : il s'agit d'images successives pour désigner les fils d'Atli (rameaux d'arbres, chiots, etc.).

D'ici peu de nuits,
Lorsque poindra l'aurore
Seront mangés par les hommes du roi[1]*.* »

44. *(Atli chanta :)*
« Ensuite gisais
– Point ne pouvais dormir,
Forcené dans mon lit –
Je m'en souviens bien
....
.... »

Doivent être tenus pour une simple variante de ce type les poèmes qui mettent en scène un seul personnage dans une situation unique. Et dans ce cas, fait remarquable, ce sont toujours des femmes : Gudrún dans *Gudrúnarkvida* I et III et dans *Gudrúnarhvöt,* Brynhildr dans *Helreid Brynhildar,* Oddrún dans *Oddrúnargrátr.* Placée ainsi au premier plan, dans une attitude comme hiératique, l'héroïne développe une formidable stature qui l'apparente à certains personnages féminins de la tragédie grecque. Ces textes, qui ont conservé, sous une forme plus simple, une extrême popularité dans le monde germanique et anglo-saxon jusqu'à nos jours, ne sont peut-être pas, à l'origine, spécifiquement scandinaves. Ils pourraient représenter la version nordique de très vieilles ballades allemandes. Autre détail : contrairement aux précédents (épico-dramatiques) que l'on imagine volontiers conçus pour être dits dans l'entourage immédiat des rois et des chefs de guerre, ceux-ci paraissent avoir été destinés à être lus, ou déclamés dans le pavillon des femmes, comme en témoignerait l'abondance des allusions ou détails plus spécialisés : travaux de tapisserie, scènes conjugales. Le Récit du Voyage de Brynhildr au séjour de Hel *(Helreid Brynhildar),* déesse du séjour des morts (récit qui rentre sous la rubrique X, plus loin, p. 327), ne manque pas de rappeler d'autres scènes sem-

1. Pose un gros problème. Le texte du vers 4 dit exactement : « thar muno seggir [...] hvítinga höfdi næma ». Le mot *hvítingr* est en rapport avec « blanc » *(hvítr).* Gudrún parle d'animaux blancs, d'animaux sacrificiels sans doute (par inférence : les fils d'Atli). Hvítingr, Svartingr, Rödingr sont aussi des noms d'hommes, le second est attesté dans les sagas. Mais ce sont aussi des noms de poissons, *hvítingr* étant le merlan (*cf.* suédois actuel *viting*). Dans la *Rígsthula,* l'esclave a la peau noire, le *bóndi,* la peau rouge et le noble, la peau blanche. On sait d'autre part que le poisson était volontiers un animal sacrificiel en Islande où la faune n'a jamais été abondante. Enfin Hvítingr désigne souvent un cheval. La traduction adoptée ici n'est donc qu'un compromis.

blables – voyages chez les morts, suscitation d'êtres surnaturels (ici, la géante), conjurations – où la magie joue un rôle non négligeable. La dernière strophe, qui ne va pas sans évoquer la fin de la *Völuspá*, fait état dans son premier vers d'une mentalité qui date l'œuvre : ce genre de déplorations ne peut être le fait de textes anciens réellement païens.

Le voyage de Brynhildr au séjour de Hel

Après la mort de Brynhildr, on fit deux bûchers, l'un pour Sigurdr, et celui-là brûla le premier, mais Brynhildr fut brûlée sur l'autre : elle était dans un char tendu de pourpre[1]*. Il est dit que Brynhildr alla dans son chariot sur le chemin de Hel et qu'elle passa devant le clos d'une géante. Celle-ci chanta :*

1. *« Il ne faut pas*
Que tu traverses
Mon enclos
De pierres bâti ;
Mieux te conviendrait
D'ourdir tapisseries
Que de rendre visite
A l'épouse d'un autre.

2. *Pourquoi rendre visite,*
De Valland[2] *venue,*
Inconstante tête,
A ma maison ?
Tu as, libérale Vár de l'or[3]*,*
Si tu veux le savoir,
Lavé tes mains
Dans le sang des hommes. »

3. *(Brynhildr chanta :)*
« Ne me blâme pas,
Femme des falaises,
Si je pris part
Aux voyages des Vikings ;
De nous deux je paraîtrais

1. Pourpre ou écarlate ou velours : un tissu très précieux en tout cas.
2. Valland : le pays « welche », peut-être la France.
3. Vár est une déesse ase, celle qui écoute les serments que font les futurs époux. *Kenning* pour Brynhildr.

La plus élevée
Partout où l'on saurait
Nos origines. »

4. *(La géante chanta :)*
« Tu fus, Brynhildr,
Fille de Budli,
Pour les pires malheurs
Au monde mise;
Tu as de Gjúki
Détruit les enfants
Et leur demeure
Noble as ravagée. »

5. *(Brynhildr chanta :)*
« Je vais te dire
Sur-le-champ, dans mon char assise,
Ô femme sans discernement,
Si tu veux le savoir,
Comment me rendirent
Les héritiers de Gjúki
D'amour dépourvue
Et parjure à ma foi.

6. *Le roi vaillant*[1] *fit*
Porter nos apparences
A nous, huit sœurs,
Dessous un chêne;
J'avais douze hivers,
Si tu veux le savoir,
Quand au jeune roi[2]
Je prêtai serment.

7. *Tous ceux qui savaient*
Dans Hlymdalir[3]
M'avaient appelée
Hildr[4] *au heaume*
. . . .

1. Agnarr. Il prit les « apparences » (en vérité : forme – *hamr* – de plumes dont se vêtaient les valkyries) de huit valkyries dont Brynhildr. Sœurs signifie valkyries et ne doit pas être pris au pied de la lettre. *Cf. Völundarkvida,* introduction en prose.
2. Ce vers est obscur. Le jeune roi est toujours Agnarr, mais on ne sait de quel serment il s'agit.
3. Résidence du roi Heimir qui éleva Brynhildr.
4. Hildr : nom de valkyrie. La strophe est incomplète.

8. *Alors je dépêchai*
Au pays des Gots[1]
Le Vieux Gunnarr au heaume[2]
Jusqu'au séjour de Hel;
Je donnai victoire au jeune
Frère d'Auda[3]
;Cela me valut d'Ódinn
L'excessive colère.

9. *Il*[4] *me fit une prison*
A Skatalundr[5],
D'écus rouges et blancs,
Les bords se touchaient[6]*;*
Ordonna que celui-là
Seul romprait mon sommeil
Qui, en nul pays,
Peur ne connût.

10. *Fit autour de ma salle,*
Du côté du sud,
Hautement brûler
Le chien ardent[7] *des bois;*
Ordonna que seul un homme
Passerait au-dessus :
Celui qui m'apporterait l'or
Qui sous Fáfnir gisait.

11. *Le noble donateur d'or*[8]
Chevaucha Grani,
Là où[9] *mon père adoptif*
Régnait sur les bancs;

1. Pays des Gots : le texte porte Gothjód : nation des Gots.
2. Le vieux Gunnarr au heaume : voir *Sigrdrífumál.*
3. Voir *Sigrdrífumál.*
4. Ódinn.
5. Le texte dit : il m'enferma dans (une enceinte de) boucliers. Skatalundr (le bosquet des héros) doit être l'équivalent du Hindarfjall des *Sigrdrífumál.* De toute manière, le présent poème est rempli de noms propres et d'allusions qu'expliquent beaucoup mieux les *Sigrdrífumál.*
6. L'écu blanc est signe de paix, l'écu rouge, de guerre. L'image est donc passablement incohérente à moins qu'elle n'entende symboliser le mur de flammes.
7. Le chien ardent (brûlant) des bois : *kenning* pour « feu ». Repose sur une version *(hrottgarm vida)* non attestée dans tous les manuscrits.
8. *Kenning* pour roi : Sigurdr.
9. Vers 2-3 : chez Heimir.

A lui seul, fut estimé là
Meilleur que tous,
Le Viking des Danes[1],
Parmi les hommes du roi.

12. *Jouîmes, lui et moi, du sommeil*
Dans un seul et même lit
Comme si par naissance,
Il eût été mon frère;
Aucun de nous ne put
Huit nuits durant
Sur le corps de l'autre
Poser la main.

13. *Aussi Gudrún me reprocha-t-elle*
La fille de Gjúki,
D'avoir dormi, moi,
Dans les bras de Sigurdr;
Alors je découvris
Ce que n'eusse point voulu :
Qu'ils m'avaient par ruse
Fait prendre un mari[2].

14. *Par mélancolie,*
Beaucoup trop longtemps,
Les hommes et les femmes
Viennent au jour;
Nous n'eussions jamais dû,
Sigurdr et moi,
Cesser de vivre ensemble.
- Sombre, géante[3]*!* »

Dans un troisième groupe, auquel nulle dénomination adéquate ne peut s'attacher, rentreraient des œuvres profondément mêlées où interviennent à égalité prose et vers *(Helgakvida Hjörvardssonar, Helgakvida Hundingsbana II, Reginsmál)* ou bien où, à l'évidence, l'ancien et le nouveau se superposent en strates nettement visibles, la matière n'ayant apparemment pas

1. Parce que Sigurdr a vécu chez Hjálprekr, roi des Danes. On peut lire aussi : Viking dans la *hird* (la garde) des Danes.
2. Elle veut dire qu'on lui a fait épouser par ruse Gunnarr, et non Sigurdr.
3. C'est-à-dire : Disparais, géante. La géante est censée rentrer dans les pierres. Comparer avec le dernier vers de la *Völuspá*.

trouvé de rédacteur capable de fondre le tout en un ensemble homogène (tout le complexe *Reginsmál-Fáfnismál-Sigrdrífumál*). Les ajouts en prose sont une preuve d'intervention récente.

De toute manière, la matière épique et héroïque de l'*Edda* a connu une prodigieuse popularité dans tout le monde germanique et scandinave pendant tout le Moyen Age et bien au-delà. On en retrouve les thèmes dans les ballades populaires *(folkeviser)* de toute la Scandinavie, y compris les îles Féroë, dans les *rímur* islandaises, et l'iconographie nous en a gardé de durables souvenirs : bois sculptés de *stavkirker* – ces anciennes églises norvégiennes en bois debout aux allures étrangement orientales –, pierres historiées comme celles de Ramsund (Suède) ou couvertes d'inscriptions runiques comme celle de Rök (Suède également, qui évoque Thjódrekr), sans parler d'échos plus ou moins affaiblis à travers toute la littérature.

Reconstitution de l'histoire de Sigurdr

Afin de rendre aussi intelligible que possible ce bel ensemble de textes, j'adopterai, à l'instar de ce qu'a fait Einar Ól. Sveinsson (*Íslenzkar Bókmenntir í fornöld,* tome I, Reykjavík, 1962), un autre type de présentation : une tentative de reconstitution de l'histoire globale de Sigurdr, ses ancêtres et descendants. Il se trouve qu'au XIIIe siècle, un Islandais qui connaissait sûrement plus de textes poétiques que nous, qui avait en main, en outre, des versions différentes de celles que nous possédons des poèmes héroïques de l'*Edda,* et plus sûres aussi sans doute, et qui était bien mieux informé des traditions courant autour de ce thème, a rédigé, en prose agrémentée de strophes ou de fragments de poèmes, une saga, la *Völsunga Saga,* qui est une sorte de paraphrase détaillée, ou de glose explicative de ce que peuvent apprendre les textes de l'*Edda* elle-même [1]. De l'ensemble *Völsunga Saga* – poèmes héroïques de l'*Edda* auxquels viennent s'ajouter çà et là quelques détails tirés d'autres textes encore, il est possible de dégager une reconstitution globale qui a le mérite d'apporter une satisfaisante clarté à la plupart des faits ou allusions consignés dans l'*Edda.* Chaque poème, remis ainsi dans son contexte, y gagnera, je l'espère, plus d'intérêt.

1. Rappelons qu'elle est traduite en français, dans *La Saga de Sigurdr ou la parole donnée, op. cit.,* pp. 185 *sqq.*

Il est donc possible de diviser la matière héroïque et épique de l'*Edda* en douze épisodes.

I. – *La malédiction fatale*

Le premier nous est suggéré par le texte en prose qui accompagne le *Reginsmál*. Il y est dit que trois dieux en voyage, Ódinn, Hoenir et Loki, arrivèrent à la cascade où habitait le nain Andvari, et que Loki tua au bord de cette cascade une loutre qui était en train de manger un poisson. Il se trouve qu'en vertu d'un jeu de mots, cette loutre (*otr* en islandais) était Otr, l'un des fils du roi Hreidmarr appartenant à la race des géants, qui s'était métamorphosé de la sorte pour aller à la pêche. Or les dieux allèrent loger le soir chez le roi Hreidmarr. Informé de ce qui s'est passé, celui-ci exige compensation pour Otr. Loki retourne à la cascade, pêche Andvari (métamorphosé en brochet) et exige de lui qu'il lui donne le fabuleux trésor dont il a la garde. Andvari est bien forcé de s'exécuter, après avoir prononcé la malédiction (strophe 5 ci-après) qui, désormais, accompagnera cet or. Voici mis en place l'un des fils rouges qui sous-tendent la trame de tout le cycle, le thème, qui va reparaître régulièrement, du métal maudit responsable de tous les malheurs des dieux et des hommes (et l'on se rappellera que, dans les poèmes proprement mythologiques, la cause première du *Ragnarök*, la bataille entre Ases et Vanes, serait due à une créature féminine appelée Gullveig, dont le nom signifie littéralement « ivresse d'or »). Cette malédiction est immédiatement reprise par Loki lorsque l'or est versé à Hreidmarr (strophe 8), orchestrant ainsi le thème en majeur. Les dieux partis, les deux autres fils de Hreidmarr, Reginn et Fáfnir, réclament le trésor à leur père en compensation de la perte de leur frère, mais Hreidmarr refuse, ce pour quoi ils le tuent dans son sommeil : voici un second fil, sanglant cette fois, entrelacé au premier ; la malédiction humaine tient à ce forfait, inexpiable pour qui connaît l'importance capitale de la famille dans l'éthique nordique ancienne, le meurtre de parents proches (et qui plus est dans leur sommeil), tare qui, nous allons le voir, va devenir atavique. Fáfnir, ayant tué son père, s'empare du trésor et, pour en assurer la garde, se métamorphose en dragon et se couche dessus :

Le dit de Reginn (début)

Sigurdr alla au troupeau des chevaux de Hjálprekr et se choisit un cheval qui fut ensuite appelé Grani[1]. *Reginn, fils de Hreidmarr, était venu chez Hjálprekr; c'était l'homme le plus adroit de ses mains, mais il avait la taille d'un nain. Il était savant, cruel et versé dans l'art de la sorcellerie. Reginn éleva Sigurdr, l'instruisit et l'aima beaucoup. Il parlait à Sigurdr de ses propres ancêtres, et comment il s'était fait que Ódinn, Hoenir et Loki étaient arrivés à la cascade d'Andvari. Dans cette cascade, il y avait quantité de poissons. Il y avait un nain qui s'appelait Andvari, il resta longtemps dans la cascade sous forme de brochet, trouvant là sa provende. Notre frère, dit Reginn, s'appelait Otr, il allait souvent dans la cascade sous forme de loutre. Il avait pris un saumon et se tenait sur la berge de la rivière, mangeant les yeux fermés. Loki le frappa à mort d'une pierre. Les Ases s'estimèrent fort chanceux et dépouillèrent la loutre. Ce même soir, ils se logèrent pour la nuit chez Hreidmarr et lui montrèrent leur prise. Alors, nous nous emparâmes d'eux et leur imposâmes, sous peine de mort, de remplir d'or la peau de la loutre, puis de la recouvrir avec de l'or rouge. Alors ils envoyèrent Loki se procurer de l'or. Il alla chez Rán, obtint qu'elle lui donne son filet, s'en alla à la cascade d'Andvari et jeta le filet devant le brochet : celui-ci sauta dans le filet*[2]. *Alors Loki dit :*

1. *« Qu'est-ce que ce poisson*
Qui court dans le fleuve
Et ne sait parer le péril?
Ta tête,
Rachète-la du séjour de Hel,
Trouve-moi la flamme du fleuve[3]. *»*

2. *(Andvari chanta :)*
« Andvari je m'appelle,
Óinn[4] *s'appelait mon père.*

1. Pour la *Vǫlsunga Saga,* Grani qui descend de Sleipnir, le cheval d'Ódinn, est donné à Sigurdr par le dieu lui-même.
2. Prose initiale : Snorri fait un récit identique dans son *Edda.* Rán est la femme d'Aegir, dieu des mers. Son filet est célèbre, elle s'en sert pour prendre les marins et les faire mourir.
3. *Kenning* pour l'or.
4. Óinn (deux syllabes) est le nom d'un nain.

Par mainte cascade ai couru.
La sinistre Norne
Assigna autrefois
Que je pataugerais dans l'eau. »

3. *(Loki chanta :)*
« Dis, Andvari,
Si tu veux sauver
Ta vie dans la salle des hommes[1] *:*
Quelle punition reçoivent
Les fils des hommes
S'ils se calomnient entre eux? »

4. *(Andvari chanta :)*
« Punition excessive reçoivent
Les fils des hommes
Qui pataugent dans Vadgelmir[2]*;*
Les propos mensongers
Que chacun dit de l'autre
Poussent de fort longues branches. »

Loki vit tout l'or que possédait Andvari. Mais quand celui-ci eut remis tout son or, il garda un anneau et Loki le lui prit. Le nain rentra dans sa falaise et dit :

5. *« Cet or-ci*
Que posséda Gustr[3]
Mènera à la mort
Deux frères
Et huit princes[4]
A la guerre;
De mon or
Nul ne jouira. »

1. Le monde habité.
2. Un fleuve souterrain.
3. Gustr pose un problème. Il se peut qu'Andvari se désigne ainsi lui-même (proprement : Andvari = peut-être « gardien du souffle », gardien de la vie, *gustr :* petit souffle). Il pourrait s'agir de deux synonymes *(heiti)* pour « brise ». Cette strophe n'est pas dans le même mètre que les autres *(fornyrdislag)*. Elle pourrait provenir d'un autre poème, plus ancien.
4. Les deux frères : Fáfnir et Reginn. Les huit princes : Sigurdr, Guthormr, Högni, Gunnarr, Atli, Erpr, Sörli et Hamdir (soit : le premier mari de Gudrún, les trois frères de celle-ci, son second mari, puis les trois fils qu'elle a de son dernier mariage).

Les Ases remirent l'argent à Hreidmarr, en remplirent la peau de la loutre et la mirent sur pieds. Alors les Ases durent entasser de l'or pour en recouvrir la peau. Mais quand ce fut fait, Hreidmarr s'avança, aperçut un poil de moustache et ordonna de le cacher. Alors Ódinn retira (de son doigt) l'anneau qui venait d'Andvari et en recouvrit le poil. Loki chanta :

6. *« L'or t'est remis,*
Mais tu as grand paiement
Pour le prix de ma tête;
A ton fils, sort heureux
Ne sera point assigné :
Cela sera votre mort à tous deux! »

7. *(Hreidmarr dit :)*
« Les dons que tu fis
Point ne les fis en ami,
Point ne donnas de bon cœur!
Vous n'eussiez point
Sauvé vos vies
Si j'avais pu prévoir cette calamité. »

8. *(Loki chanta :)*
« Pire encore sera :
– Je pense le savoir –
Sera gage de guerre entre parents.
Princes non encore nés
Je pense qu'il y aura encore
Que cet or mènera à haine. »

9. *(Hreidmarr chanta :)*
« De cet or rouge,
Je pense décider
Aussi longtemps que je vivrai.
De tes menaces,
Je n'ai pas crainte.
Et allez-vous-en d'ici! »

Fáfnir et Reginn réclamèrent à Hreidmarr la compensation pour leur frère Otr. Il refusa. Mais Fáfnir transperça d'une épée son père, Hreidmarr, dans son sommeil. Hreidmarr appela ses filles :

10. *« Lyngheidr et Lofnheidr!*
Sachez que ma vie est finie!
Nous voici dans un grand besoin. »
(Lyngheidr répondit :)
« Rarement une sœur
Perdrait-elle son père
Venge le tort dû à son frère. »

11. *(Hreidmarr chanta*[1] *:)*
« Puisses-tu engendrer une fille,
Dise au cœur de loup,
Si tu ne conçois un fils
Avec le prince.
Donne à la vierge un époux,
Grand en est le besoin.
Alors leur fils
Vengera le tort! »

Puis Hreidmarr mourut. Fáfnir prit tout l'or. Alors Reginn demanda l'héritage de son père, mais Fáfnir refusa. Reginn chercha conseil auprès de Lyngheidr, sa sœur, sur la façon dont il pourrait obtenir l'héritage de son père. Elle chanta :

12. *« A ton frère demanderas*
D'un cœur joyeux
Héritage et magnanimité;
Il ne convient pas
Que par l'épée réclames
Le trésor à Fáfnir. »

Reginn raconta ces choses à Sigurdr.

(La fin du *Reginsmál* figurera plus loin, sous la rubrique VI, pp. 306 *sqq.*)

Vieux thème indo-européen du dragon gardien de trésor, métamorphoses en chaîne, intervention personnelle des dieux, malédiction magique – ou force magique de la parole : nous sommes bien ici dans une atmosphère surnaturelle où l'héroïque ne se laisse guère deviner encore sous le mythologique.

1. C'est à Lofnheidr que Hreidmarr s'adresse : elle sera la femme d'Eylimi, grand-père maternel de Sigurdr.

II. – *La famille maudite*

Il n'en va pas de même d'un autre début, bien plus étoffé que I (il s'étend dans ce qui suit de II à V inclusivement) quoique parallèle à celui-ci et qui retombe sur la même conclusion. L'argument nous en est fourni par la *Völsunga Saga* et le contexte en est beaucoup plus nettement historique.

Il est dit qu'Ódinn, décidément origine obligée du cycle, a eu un fils, le roi Sigi qui lui-même engendre Rerir, père de Völsungr. Ils sont rois en France (et c'est probablement par là que le cycle tient à l'histoire mérovingienne). Entre autres enfants, Völsungr aura un fils, Sigmundr, et une fille, Signý, qui épouse le roi Siggeirr (l'un des Sigebert mérovingiens?). Une légende qui nous est connue par d'autres traditions que la scandinave raconte au passage comment une épée merveilleuse fichée par Ódinn dans un tronc d'arbre ne peut être retirée que par Sigmundr. Le thème de la famille maudite s'ouvre ici avec éclat (celui de l'or maudit ne débutera que plus tard : épisode VI). Siggeirr tue tous ses beaux-frères, mais Sigmundr échappe au meurtre. Voici la première version de cette situation impossible et d'un tragique cornélien, typique de tout le cycle et toujours centrée sur une femme : Signý, femme de Siggeirr et sœur de Sigmundr, se trouve prise entre ses devoirs (à la mode de l'éthique germanique) d'épouse et de sœur. Elle satisfera aux uns et aux autres de la façon suivante : elle excite Sigmundr, son frère, et Sinfjötli, le fils qu'elle a eu de Siggeirr, à tuer son mari, ce que feront Sigmundr et Sinfjötli en brûlant Siggeirr et les gens de sa maison dans son palais (coutume qui sévissait chez les Mérovingiens et qui aura le triste privilège de demeurer en usage, chez les Islandais, jusqu'en plein XIIIe siècle), mais elle refuse de sortir du palais en feu et se laisse brûler vive avec son époux : à la fois artisan conscient et victime volontaire de son destin, elle est donc la première et saisissante illustration d'un principe fondamental que je me serai attaché à vérifier sans relâche. Au demeurant, cette légende risque d'être fort ancienne, ne serait-ce que par les traces qu'elle a laissées dans les traditions et l'iconographie scandinaves, et en raison des noms allitérés des héros : Sigi-Sigmundr-Signý-Siggeirr-Sinfjötli.

III. – *Le cycle de Helgi*

Revenons à Sigmundr. La *Völsunga Saga* nous apprend ensuite qu'il épouse Borghildr de Brálundr, site que l'on a identifié et placé au Danemark. Ce pays semble en effet devenir le cadre d'un ensemble d'une haute complexité, peut-être artificiellement rattaché au cycle de Sigurdr à une époque relativement récente pour les besoins de la cause, ayant en fait sans doute existé indépendamment d'abord, mais passionnant à plus d'un titre, le complexe *Helgakvida Hundingsbana I, Helgakvida Hjörvardssonar, Helgakvida Hundingsbana II.* En effet, Sigmundr et Borghildr ont un fils qui s'appelle Helgi. Or un Helgi est le héros des trois poèmes qui viennent d'être nommés, qu'il s'agisse d'une seule et même personne ou de trois héros différents identifiés l'un à l'autre par la suite et tardivement rattachés à Sigurdr (celui-ci serait le demi-frère de Helgi, voir épisode VI).

Il s'agit en fait de trois œuvres composites, où vers et prose se mêlent dans des proportions inconnues du reste de l'*Edda*, trois poèmes différents de ton et de facture (et, rappelons-le, composés à des dates assez éloignées l'une de l'autre) dont le seul lien, d'un point de vue extérieur, tient au personnage de Helgi. Mais cet ensemble disparate relève bien tout de même d'un même esprit et il n'est pas difficile de le centrer autour de quatre grands thèmes.

(1) D'abord, les valkyries y jouent un rôle essentiel : créatures énigmatiques, visiblement divinités fatidiques, elles n'apparaissent avec un tel éclat que dans le récent *Darradarljód.* Il est peu de notions aussi complexes que celle-là. Elle a subi toute une série de métamorphoses depuis les origines. Nous ne nous y attarderons pas : nous les saisirons dans la version qu'elles ont prise à l'époque de la rédaction des textes eddiques [1]. Leur double nature (messagères d'Ódinn, personnages ailés et surnaturels, ce sont aussi des femmes susceptibles de désobéir aux dieux et de s'éprendre de mortels), accusée également par la *Völundarkvida*, leur confère un caractère assez oriental. Il est difficile de douter pourtant qu'elles ne se soient pas implantées dans le Nord depuis bien longtemps. Ce qui frappe ici, c'est l'espèce de parallélisme – ou de progression homothétique – qui s'établit entre les couples Helgi-valkyrie

1. Voir un début d'approche dans R. BOYER, « Les valkyries et leurs noms », *in Mythe et Personnification*, Paris, Les Belles Lettres, 1980, pp. 39-54.

Sigrún, Helgi-valkyrie Sváva, Helgi-valkyrie Kára (puisqu'il semble bien qu'un autre poème, aujourd'hui disparu, le **Káruljód*, ait existé qui mettait également en scène un Helgi) puis, par la suite, Sigurdr-valkyrie Sigrdrífa, Sigurdr-demi-valkyrie Brynhildr : comme si le couple s'était progressivement « humanisé », la femme-valkyrie perdant de plus en plus ses attributs surnaturels. Ceux-ci, en tout cas, éclatent dans *Helgakvida Hundingsbana II,* strophes 14 à 18 et surtout 43 à 49 où l'on peut voir, bien sûr, l'illustration d'un thème élégiaque bien connu du Moyen Age de chevalerie (l'amour plus fort que la mort, l'amour après la mort) mais où l'on est en droit aussi de trouver la vérification du principe selon lequel les errements des humains n'affectent pas les messagères d'Ódinn :

SECOND CHANT DE HELGI, MEURTRIER DE HUNDINGR

Des Völsungar.

Le roi Sigmundr, fils de Völsungr, épousa Borghildr de Brálundr. Ils appelèrent leur fils Helgi, d'après Helgi, fils de Hjörvardr. Helgi fut élevé par Hagall.

Il y avait un puissant roi qui s'appelait Hundingr : c'est lui qui donna son nom au Hundland [1]*. C'était un grand homme de guerre et il avait beaucoup de fils qui guerroyaient. Il y avait hostilités et inimitiés entre le roi Hundingr et le roi Sigmundr; ils se tuaient mutuellement leurs parents. Le roi Sigmundr et sa parentèle s'appelaient Völsungar et Ylfingar.*

Helgi alla espionner en secret la hird [2] *du roi Hundingr. Hemingr, fils du roi Hundingr, était à la maison; quand Helgi se mit en route, il rencontra un berger et chanta :*

1. *« Dis à Helmingr*
Que Helgi se rappelle
L'homme en cotte de mailles [3]
Que les héros abattirent,
C'est le loup gris [4]
Que vous eûtes chez vous,

1. Le nom est probablement inventé pour les besoins de la cause. Il n'a rien à voir avec Hunaland, pays des Huns.
2. La « maison » (vieux français mesnie) du roi nordique. Le motif du berger que l'on hèle est fréquent dans les *Eddas.*
3. Le père de Högni.
4. Helgi se désigne ainsi lui-même.

Là où le roi Hundingr
Croyait voir Hamall. »

Hamall était un des fils de Hagall. Le roi Hundingr envoya des hommes à Hagall pour se mettre à la recherche de Helgi. Et Helgi ne put se sauver autrement qu'en prenant des habits de serve et en se mettant à moudre. Ils cherchèrent Helgi et ne le trouvèrent pas. Alors Blindr le malveillant chanta :

2. « *Ardents sont les yeux*
De la serve de Hagall,
N'est pas de la race servile
Celle qui se tient au moulin :
Les pierres se fendent,
Le socle en tremble[1] *!*

3. *Rude condition*
Le héros accepta
S'il faut que le chef
Moule l'orge[2]*;*
A cette main
Mieux convient
Poignée d'épée
Que manivelle de moulin. »

4. *Hagall répondit et chanta :*
« *Il n'y a pas grand mal*
Si le socle craque
Quand la manivelle est mue
Par fille de roi;
Elle a arpenté
Par-dessus les nuées
Et osa férir
Comme font les Vikings,
Avant que Helgi
Ne l'eût capturée;
Elle est la sœur
De Sigarr et de Högni,
Aussi a-t-elle des yeux féroces,
La fille des Ylfingar. »

1. Y a-t-il là une réminiscence du *Gróttasöngr*? ou l'inverse?
2. Le texte dit *valbygg* : le blé français (ou à tout le moins, méridional). Le terme se retrouve dans une inscription runique en Suède (Tjurkö, dans le Blekinge).

Helgi s'échappa et monta à bord d'un bateau de guerre. Il abattit le roi Hundingr et fut ensuite appelé Helgi meurtrier de Hundingr. Il mouilla avec son armée dans Brunavágr, fit des pillages à terre[1], *et ils y mangèrent de la viande crue*[2]. *Il y avait un roi qui s'appelait Högni; Sigrún était sa fille; elle était valkyrie et chevauchait dans les airs et au-dessus des eaux; c'était Sváva réincarnée. Sigrún chevaucha jusqu'au bateau de Helgi et chanta :*

5. *« Qui fait flotter*
Son bateau près de la rive?
Où, guerriers,
Avez-vous votre demeure?
Qui attendez-vous
A Brunavágr?
Quelle route avez-vous
Envie d'explorer? »

6. *(Helgi chanta :)*
« Hamall fait flotter
Son bateau près de la rive,
Nous avons demeure
A Hlésey[3],
Nous attendons bon vent
A Brunavágr,
Vers l'est avons envie
D'explorer la route. »

7. *(Sigrún, chanta :)*
Où as-tu, chef,
Bataille engagé
Ou nourri les oies
Des sœurs de Gunnr[4]*?*
Pourquoi ta cotte de mailles
Est-elle de sang teintée?
Pourquoi faut-il que sous le heaume
Vous mangiez de la viande crue? »

1. Litt. : *strandhögg*, opération viking typique.
2. La coutume de manger de la viande crue était considérée comme impie.
3. Dans le Kattegat. Également mentionnée dans *Hárbardsljód* str. 37.
4. Gunnr est une valkyrie ainsi que ses sœurs. L'oie, oiseau sacré chez les Germains, est ici mise pour corbeau. Les valkyries provoquant mort d'hommes donnent de la pâture aux corbeaux.

8. *(Helgi chanta :)*
« Voici ce qu'accomplit tout récemment
Le descendant des Ylfingar
A l'ouest de la mer,
Si tu veux le savoir :
Quand je pris les ours[1]
A Bragalundr
Et la famille des aigles
Par l'estoc rassasiai;

9. *Je t'ai dit, vierge,*
Où les offenses se firent.
Voilà pourquoi dans ce mouillage
On me fit griller peu de viande. »

10. *(Sigrún chanta :)*
« C'est un meurtre que tu proclames.
Devant Helgi
Le roi Hundingr dut
Se courber sur la plaine;
L'attaque concordait
Avec la vengeance du parent
Et le sang bouillonna
Sur les tranchants de l'épée. »

11. *(Helgi chanta :)*
« Comment sais-tu
Qui sont ceux-là,
Gente femme sagace,
Qui ont vengé leur parent?
Beaucoup sont ardents au combat
Parmi les fils de chefs
Qui ressemblent fort
A nos parents. »

12. *(Sigrún chanta :)*
« Je n'étais pas bien loin
Ô Prince de l'ost,
Hier matin,
Quand périt le roi;

1. Les guerriers *(heiti)*.

Pourtant je tiens pour rusé
Le fils de Sigmundr
Qui, en runes voilées[1],
Dit nouvelles de meurtre.

13. *Une fois déjà je t'ai vu*
Sur le long bateau[2]
Quand tu te tenais
A la proue sanglante
Et que les froides vagues
Humides jouaient;
A présent le roi
Veut se cacher de moi,
Mais la fille de Högni
Reconnaît Helgi. »

Il y avait un puissant roi qui s'appelait Granmarr, qui habitait à Svarinshaugr. Il avait beaucoup de fils : le premier, Höddbroddr, le second, Gudmundr, le troisième, Starkadr[3]. *Höddbroddr était à une réunion de rois; il se fiança avec Sigrún*[4], *fille de Högni. Mais quand elle apprit cela, elle chevaucha avec les valkyries par les airs et sur les eaux pour chercher Helgi.*

Helgi était alors à Logafjöll et s'était battu contre les fils de Hundingr. Il avait abattu là Álfr et Eyjólfr, Hjörvardr et Hervardr, il était tout à fait épuisé par les combats et s'était assis près d'Arasteinn. C'est là que Sigrún le trouva, elle courut le prendre par le cou, l'embrassa et lui dit la raison de sa venue, comme il est dit dans l'ancien chant des Völsungar :

14. *Sigrún alla voir*
Le prince joyeux,
Chez lui vint trouver Helgi
Pour chercher refuge;
Embrassa et salua
Le roi sous le heaume,

1. On notera l'emploi de « runes », par extension, pour toute parole obscure ou voilée. Le sens est que Sigmundr voyage incognito.
2. Nom courant du bateau viking.
3. Starkadr est le célèbre héros chanté par Saxo Grammaticus. On le retrouve jusque dans *Beowulf.*
4. On ne demandait pas leur avis aux jeunes filles que l'on voulait marier. Le mariage était une affaire où, apparemment, n'intervenaient pas les sentiments. Le père de Sigrún a le droit de la marier à Höddbroddr.

Alors le chef
De la femme s'éprit.

15. *Déclara qu'elle aimait déjà*
De tout son cœur
Le fils de Sigmundr
Avant qu'elle ne l'eût vu.

16. *(Sigrún chanta :)*
« Je fus à Höddbroddr
Dans l'ost promise,
Mais c'est un autre roi
Que je voulais épouser;
Pourtant, je crains, prince,
La colère de mes parents;
J'ai ruiné de mon père
Le désir le plus cher. »

17. *Ne se prit pas la fille de Högni*
A contrefaire son cœur :
Déclara qu'elle aurait
Les faveurs de Helgi[1].

18. *(Helgi chanta :)*
« Ne te soucie point
Du courroux de Högni,
Ni du déplaisir
De ta parentèle;
Tu vas, jeune fille,
Vivre avec moi;
La famille que tu avais, ô délicieuse,
Point ne la crains. »

Helgi rassembla alors une grande armée de bateaux et alla jusqu'à Frekasteinn; ils essuyèrent, au péril de leur vie, une violente tempête. Alors, des éclairs surgirent au-dessus d'eux et les rayons frappèrent les bateaux. Ils virent dans les airs neuf valkyries chevaucher et reconnurent Sigrún. Alors la tempête s'apaisa et ils arrivèrent à terre sains et saufs.

Les fils de Granmarr se trouvaient sur une falaise quand les bateaux cinglaient vers la terre. Gudmundr sauta sur son cheval et courut espionner sur une montagne près du port; les Völsun-

1. Beaucoup d'éditeurs placent cette strophe juste avant la strophe 16. La vraisemblance est pour eux, mais aucun manuscrit n'adopte cette disposition.

gar étaient en train d'amener les voiles. Gudmundr chanta comme il est déjà écrit dans le Chant de Helgi :

« Quel est ce seigneur
Qui dirige la flotte
Et qui vers la terre
Conduit la terrible troupe? »

Sinfjötli, fils de Sigmundr, répondit et cela aussi a été mentionné.

Gudmundr revint chez lui, porteur de nouvelles de guerre. Alors les fils de Granmarr rassemblèrent une armée; vinrent là beaucoup de rois. Il y avait là Högni, père de Sigrún, et ses fils Bragi et Dagr. Il y eut là grande bataille, tous les fils de Granmarr tombèrent ainsi que tous leurs chefs, hormis Dagr, fils de Högni, qui obtint grâce et prêta serment de fidélité aux Völsungar.

Sigrún alla parmi les guerriers abattus et trouva Höddbroddr au moment de sa mort. Elle chanta :

25. *« Dans tes bras,*
Roi Höddbroddr,
Sigrún de Sevafjöll
Ne se penchera pas.
La vie est écoulée
– Souvent lacèrent les cadavres
Les chevaux gris de la géante[1] *–*
Des fils de Granmarr.

Alors, elle rencontra Helgi et se réjouit fort; il chanta :

26. *« En toutes choses, chance*
Ô toute sage ne t'a pas été donnée.
Pourtant, je le déclare, la chose
Par les Nornes fut provoquée :
Tombèrent ce matin
A Frekasteinn
Bragi et Högni.
C'est moi qui les tuai !

27. *Et à Hlébjörg,*
Les fils de Hrollaugr,

1. Les loups, *cf. Edda de Snorri,* où il est dit que lors des funérailles de Baldr, la géante Hyrrokkin arriva chevauchant un loup.

Et à Styrkleifar,
Le roi Starkadr :
Celui-ci fut le chef
Le plus féroce que j'aie vu
Car son tronc combattit
Quand sa tête fut tranchée[1].

28. *Gisent à terre*
La plus grande part
De tes parents,
Cadavres devenus;
Tu ne pus prévenir le meurtre,
Il t'a été échu
D'être cause de discorde
Entre hommes puissants. »
(Alors pleura Sigrún. Il chanta :)

29. *« Console-toi, Sigrún,*
Tu as été une Hildr[2] *pour nous;*
Les chefs ne triomphent pas du sort. »
(Sigrún chanta :)
« J'aurais aimé que vivent
Ceux qui sont trépassés,
Et que je puisse pourtant te prendre dans mes bras. »

(Voici ce que chanta Gudmundr, fils de Granmarr :)

19. *« Quel est ce chef*
Qui gouverne le bateau?
Met un gonfanon

1. Starkadr fut certainement le type même du héros à l'ancienne mode, comme l'attestent Saxo Grammaticus ou une saga légendaire truffée de réminiscences archaïques, *Gautreks Saga.* De là les exploits fabuleux dont on le crédite.

2. Il s'agit d'une valkyrie dont le nom signifie bataille. Mais on ne voit pas pourquoi Helgi s'adresserait ainsi à Sigrún, puisqu'elle aussi est valkyrie. Il est donc probable que l'auteur pense à la Hildr dont il est question dans l'*Edda* de Snorri : fille d'un certain roi Högni, enlevée par un roi qui s'appelait Hedinn fils de Hjarrandi, elle excita son père et son amant à se faire la guerre. La nuit elle allait sur le champ de bataille et ressuscitait tous les morts par des charmes magiques, ce qui fait que la bataille reprenait de plus belle le lendemain matin avec la même fureur : c'est le thème bien connu de la bataille éternelle dont il faut voir une autre traduction dans le tableau des *einherjar* combattant sans fin dans la Valhöll.

Doré devant la proue;
Ne me semble pas que la paix
Aille à la pointe du bateau;
Le rouge de la guerre brille
Sur les Vikings[1]. »

20. *(Sinfjötli chanta :)*
« Ici la Höddbroddr peut
Reconnaître Helgi,
Réticent à la déroute,
Au milieu de la flotte;
Il s'est attribué
Le lieu de résidence
De ta famille,
Le patrimoine des Fjörsungar[2]. »

21. *(Gudmundr chanta :)*
« Nous devrions d'abord
A Frekasteinn
Nous mettre d'accord[3]
Pour juger des offenses;
Il est temps pour moi que Höddbroddr
Obtienne vengeance,
Si nous avons longtemps
Eu le dessous. »

22. *(Sinfjötli chanta :)*
« Il te faut d'abord, Gudmundr,
Garder les chèvres
Et dans les précipices
Abrupts grimper,
Tenir en main
Gourdin de coudrier;
Cela te plaît mieux
Que jugements par l'épée. »

1. Voici les raisons de l'ordre adopté, qui correspond d'ailleurs à celui qu'adoptent la plupart des éditeurs. L'auteur du Codex Regius a dû penser d'abord qu'un renvoi au Premier Chant de Helgi (prose avant str. 18) suffisait. Puis, une fois terminé le récit de la bataille, il a dû avoir un remords et il a rajouté les strophes 19 à 24. La numérotation fantaisiste provient de ce que l'on s'aligne habituellement sur celle de S. Bugge (*Norræn Fornkvædi*, 1867) qui avait replacé les strophes en question à leur place naturelle.
2. Voyez le Premier Chant de Helgi, str. 35. On ne sait rien des Fjörsungar.
3. Il faut comprendre que Gudmundr veut obtenir des conciliations avec Helgi pour recevoir des compensations.

23. *(Helgi chanta*[1] *:)*
« Il te siérait
Bien mieux, Sinfjötli,
De mettre en branle la bataille
Et d'éjouir les aigles
Que de vous prodiguer
D'inutiles paroles,
Même si les briseurs d'anneaux
Se haïssent à mort.

24. *Je ne pense aucun bien*
Des fils de Granmarr
Mais il convient au roi
De dire vérité :
Ils ont manifesté
A Móinsheimar,
Qu'ils avaient du cœur
Pour brandir les glaives.
Les héros sont
Bien vaillants[2]. »

Helgi épousa Sigrún, et ils eurent des fils. Helgi ne vécut pas vieux. Dagr, fils de Högni, fit un sacrifice à Ódinn pour obtenir de venger son père. Ódinn prêta sa lance à Dagr. Celui-ci trouva Helgi, son beau-frère, à l'endroit qui s'appelle Fjöturlundr[3]*. Il transperça Helgi de sa lance. C'est là que tomba Helgi, et Dagr chevaucha jusqu'aux montagnes, dire la nouvelle à Sigrún :*

30. *« A contrecœur, sœur*[4],
Me faut t'apprendre malheur,

1. *Cf.* Premier Chant, str. 45.
2. *Cf.* Premier Chant str. 46 (plus les deux derniers vers qui sont visiblement un ajout ou une interpolation).
3. Le nom de ce lieu est fort intéressant : Bosquet-aux-Liens. Tacite déjà (*La Germanie*, XXXIX) parle d'un bois, au pays des Semnones, où l'on ne pouvait pénétrer que « lié », c'est-à-dire enchaîné. Que cela concerne un rite magique en relation avec les dieux « lieurs » dont nous avons parlé, cela semble probable. D'autre part, une valkyrie porte le nom de Herrfjötur (voir R. Boyer, « Herrfjötur(r) », dans *Visages du destin dans les mythologies*, Paris, Les Belles Lettres, 1983, pp. 153-168), soit : Liens-de-l'armée. Comme Dagr est le frère de Sigrún, qui est une valkyrie, il pourrait bien y avoir là une réminiscence de rite magique fort ancien.
4. A contrecœur parce qu'il s'est senti tenu d'exercer une vengeance sanglante.

Car c'est contre mon gré
Que j'ai causé tes larmes :
Périt ce matin
A Fjöturlundr
Ce roi qui était
Le meilleur au monde
Et qui avait à ses pieds
Héros et chefs. »

31. *(Sigrún chanta :)*
« Puisses-tu souffrir
De tous les serments
Qu'à Helgi
Par félonie tu prêtas
Près du lumineux
Lac de Leiptr,
Près de la fraîche et froide
Pierre d'Unnr[1] !

32. *Que jamais ne vogue*
La nef qui sous toi navigue
Quand bien même bon vent
Te pousserait en poupe!
Que jamais ne coure
Le coursier qui sous toi caracole
Quand bien même tu aurais
A éviter ton ennemi!

33. *Que jamais ne morde*
L'épée que tu brandis
Si ce n'est pour t'emporter
La tête à toi-même!
La mort de Helgi
Sur toi serait vengée
Si tu étais loup[2]
Perdu dans la forêt,

1. Leiptr est l'une des rivières du monde souterrain, *cf. Grimnísmál* str. 28. Dans cet épisode des imprécations sacrées de Sigrún, jurer par le Leiptr revient au serment des Grecs sur le Styx. Il en va de même pour Unnr qui est une des filles d'Aegir, dieu des mers.

2. Voilà la malédiction majeure que connaît cette religion : assimiler un homme à un loup *(vargr)*, c'est-à-dire lui refuser purement et simplement le statut d'être humain.

Dépourvu de tout bien,
De tout plaisir privé,
N'ayant rien à manger
Que charogne à satiété!»

34. *(Dagr chanta :)*
«Tu es folle, sœur,
Et hors de ton esprit
Quand à ton frère
Tu souhaites mauvais sort;
Ódinn seul provoque
Toute infortune,
Car entre parents par alliance
C'est lui qui porte runes de combat.

35. *Ton frère t'offre*
De rouges anneaux,
Tout Vandilsvé
Et Vígdalar;
Prends moitié de la terre
Pour compenser tes griefs,
Fiancée parée d'anneaux,
Pour toi et tes fils!»

36. *(Sigrún chanta :)*
«Je ne suis pas assez heureuse
A Sevafjöll
Tôt le matin ou la nuit venue
Pour aimer de vivre,
A moins que l'éclair ne luise
Sur le roi de l'armée[1]*,*
Que coure sous le chef
Vígblaer[2] *jusqu'ici,*
Aux rênes d'or habitué,
Je ne saurais faire fête au guerrier!

37. *Helgi avait*
D'épouvante rempli
Tous ses ennemis
Et leurs parents,
Tout comme devant le loup

1. Sens : à moins que Helgi ne soit en vie.
2. Un cheval.

Frénétiques fuient
Les chèvres de la montagne
De terreur possédées.

38. *Helgi surpassait*
Les héros
Comme le frêne aux nobles formes
Surpasse les ronces
Ou comme le faon
Éclaboussé de rosée
Surpasse
Tous les animaux,
Lui dont les cornes scintillent
Jusqu'au ciel lui-même!»

On fit un tertre pour Helgi. Et quand il arriva à la Valhöll, Ódinn lui offrit de régner sur toutes choses avec lui. Helgi chanta :

39. *« Tu devras, Hundingr,*
A tout homme
Laver les pieds
Et allumer la flamme,
Attacher les chiens,
Prendre soin des chevaux,
Donner aux porcs la pâtée
Avant d'aller dormir. »

Une servante de Sigrún alla, le soir, auprès du tertre de Helgi et vit que celui-ci chevauchait jusqu'au tertre avec beaucoup d'hommes. La servante chanta :

40. *« Est-ce que c'est feintise,*
Qu'il me semble voir,
Ou bien le Crépuscule des Puissances[1] *:*
– Chevauchent les hommes morts –
Quand vous éperonnez
De fers de lances vos étalons,
Ou bien est-il donné
Aux princes de rentrer chez eux?»

1. Le *Ragnarök*.

41. *(Helgi chanta :)*
« Cela n'est point feintise,
Ce qu'il te semble voir,
Ni la consommation des temps,
Bien que tu nous voies,
Alors qu'éperonnons
De fers de lances nos étalons.
Et il n'est pas donné non plus
Aux princes de rentrer chez eux. »

La servante revint à la maison et dit à Sígrún :

42. *« Va-t'en dehors, Sigrún,*
De Sevafjöll,
Si tu as envie de trouver
Le prince de ton peuple;
Ouvert est le tertre,
Helgi est arrivé!
Blessures béantes dégouttent,
Le roi t'a priée
De venir étancher
Les gouttes des blessures. »

Sigrún entra dans le tertre jusqu'à l'endroit où était Helgi et chanta :

43. *« Me voici aussi heureuse*
De notre rencontre
Que les voraces
Faucons d'Ódinn[1]
Qui flairent les lieux où gisent
Les cadavres nouvellement tombés
Ou quand, trempés de rosée,
Ils voient poindre le jour.

44. *Je veux embrasser*
Le roi trépassé
Avant que tu n'ôtes
La cotte de mailles sanglante;
Ta chevelure, Helgi,
Est couverte de givre,
Le chef est recouvert

1. Corbeaux.

De la rosée des occis[1],
Les mains sont glacées
Du gendre de Högni,
Comment porter, ô prince,
Remède à tout cela?»

45. *(Helgi chanta :)*
«Seule, tu es cause, Sigrún,
De Sevafjöll,
Que Helgi est couvert
De la rosée d'affliction :
Tu verses, ô toi d'or parée,
Des larmes amères,
Ô claire comme soleil, femme du sud,
Avant d'aller dormir,
Chacune tombe ensanglantée
Sur le sein du roi,
Humide et froide, feutrée[2],
De chagrin oppressée.

46. *Bien pourrions boire*
Précieuses boissons
Encore qu'ayons perdu
Liesses et terres!
Ne faut que personne
Ne chante lai de chagrin
Même si sur mon sein
Se voit la blessure!
Voici les servantes
Enfermées dans le tertre,
Près de nous trépassées :
Le permirent les Dises.»

Sigrún prépara un lit dans le tertre.

47. *«Voici que je t'ai, Helgi,*
Préparé un lit
D'angoisse dépourvu,
Descendant des Ylfingar;

1. La rosée des occis : le sang.
2. La traduction de *innfjálgt* par «feutrée» n'est pas sûre. Le thème des larmes des vivants versées sur les morts et qui les empêchent de rester en paix dans leur tombeau est l'un des plus populaires du folklore scandinave.

Je veux entre tes bras,
Ô prince, dormir,
Comme je l'eusse fait
Du vivant du héros! »

48. *(Helgi chanta :)*
« *A présent je proclame que rien*
Ne me manque
Tard le soir ou tôt le matin,
A Sevafjöll,
Puisque entre les bras
Du trépassé tu dors,
Femme au teint blanc, dans le tertre,
Fille de Högni,
Et tu es vivante,
Femme de royale naissance!

49. *Temps pour moi de chevaucher*
Par les sentes rougeoyantes [1],
Faire fouler au pâle étalon
Le sentier escarpé;
Il faut que je sois à l'ouest
Du pont du heaume des vents [2]
Avant que Salgófnir
N'éveille l'armée des héros. »

Helgi et ses hommes se mirent en route, et les femmes revinrent au palais. Le lendemain soir, Sigrún envoya la servante monter la garde auprès du tertre. Et au coucher du soleil, quand Sigrún arriva au tertre, elle chanta :

50. « *Venu serait maintenant*
S'il pensait venir
Le fils de Sigmundr,
De la salle d'Ódinn;
Je dis que diminuent
Les espoirs de voir ici le roi
Quand sur les rameaux du frêne

1. Chemins qui mènent au séjour de Hel, rougis par le sang des morts.
2. Le ciel; le pont du heaume des vents : l'arc-en-ciel, Bifrost, qui relie la terre à la Valhöll. Salgófnir est le coq qui éveille les *einherjar* dans la Valhöll. On l'appelle plus habituellement Gullinkambi *(cf. Grímnismál)*. L'armée des héros : les *einherjar*.

Se posent les aigles[1]
Et que s'égaillent les humains
Vers le thing des rêves.

51. *Ne sois pas véhémente*
Au point d'aller seule,
Dise des princes,
Jusqu'à la demeure des spectres[2]*!*
La nuit
Tous les ennemis morts
Deviennent plus puissants
Que par jour clair. »

Sigrún vécut peu de temps, minée de chagrin et de grief.
On croyait dans les temps anciens que les gens se réincarnaient, mais on dit maintenant que c'est une fable de vieille femme. On dit que Helgi et Sigrún s'étaient réincarnés. Alors, lui se serait appelé Helgi Haddingjaskati et elle, Kára, fille de Hálfdan, comme il est dit dans le lai de Kára, et qu'elle était valkyrie[3].

(2) En second lieu, on vient de s'en assurer, le surnaturel joue un rôle déterminant dans ces trois poèmes, non seulement par la présence au premier plan des valkyries, mais aussi par le thème, constamment réaffirmé, de la métempsycose. On peut dire que le couple initial Helgi-Sigrún est régulièrement « rené » (*endrborinn*) d'un bout à l'autre du cycle. Cette croyance aura la vie dure puisque nous en retrouvons des traces non équivoques dans l'Islande du XIIIe siècle où les paysans d'un district du Nord de l'île, le Skagafjördr, satisfaits du nouveau chef qu'ils viennent de se donner, estiment, en propres termes, qu'il est la réincarnation d'un de ses illustres prédécesseurs dans cette fonction.

En fait, le motif central de ces trois poèmes, l'amour mutuel du héros et de la valkyrie, est de nature surnaturelle lui aussi. On a fait remarquer que ce type de composition pourrait bien être l'aboutissement d'une très ancienne tradition poétique, celle des *blótsögn* ou récits que l'on racontait pour accompagner

1. Les aigles se posent sur les branches des arbres à la tombée de la nuit. Ce genre d'images est rare dans les *Eddas.*
2. Le tertre.
3. Prose finale : reprend à la fois – mais avec une erreur – la prose initiale du poème et le Chant de Helgi fils de Hjörvardr. Le lai de Kára est perdu. L'auteur de la *Saga de Hrómundr Gripsson* (légendaire et récente) semble l'avoir connu.

les sacrifices. A l'origine, il se serait agi de poèmes ou de récits rapportant la vie et la mort de divinités de la fécondité dont le propre, selon l'interprétation naturaliste courante, est de renaître de leurs cendres à chaque printemps. La structure profonde de ces récits comprendrait quatre temps : les amours (qu'illustre fort bien, nous l'avons vu, le *Skirnísför*), les noces sacrées ou *hieros gamos* des Grecs (et de cela, des gravures rupestres aux plaques de bronze des ceintures trouvées au sol, nous connaissons d'innombrables illustrations), la mort provisoire des héros puis leur résurrection ou plutôt leur réincarnation sous une forme semblable (Helgi-Helgi) ou analogue (Helgi-Sigurdr ou Sigrún-Sváfa, etc.). A ce titre, les textes dont nous disposons à l'heure actuelle ne seraient que l'affabulation ultime de motifs très anciens, leur insertion dans un cadre moderne.

Deux traits encore plaident en faveur de cette antiquité. Dans *Helgakvida Hundingsbana* II (prose après strophe 24) il est dit que Helgi fut tué par Dagr dont la lance est guidée par Ódinn, dans Fjöturlundr. *Lundr*, c'est le bosquet, le petit bois dont de nombreuses sources attestent que c'était un des endroits privilégiés du culte chez les anciens Germains. *Fjöturr*, ce sont les chaînes, les liens dont on entrave les prisonniers (voyez l'anglais moderne *fetters*) ou les victimes que l'on va sacrifier. Ce Fjöturlundr rappelle le bois sacré des Semnones où, selon Tacite (*La Germanie,* XXXIX), on immolait des victimes humaines et où nul ne devait entrer qu'enchaîné. Enfin, on ne saurait manquer d'être frappé par l'omniprésence de la lumière dans ces trois poèmes, par quoi ils contrastent si fortement avec tant d'autres textes de l'*Edda* où règnent le sombre et le gris. Voyez comment un camée étincelant comme l'évocation du bateau viking dans la strophe 19 du poème qui vient d'être cité s'enlève avec une admirable netteté sur l'ensemble de ces textes.

(3) Troisièmement, et ce caractère est assez rare pour être dûment mis en relief, ces textes témoignent d'un esprit viking incontestable, au sens guerrier que nous aimons donner à ce terme. Amour de la guerre et passion du combat, expéditions lointaines brossées en traits vigoureux, culte de l'action immédiate, dynamisme conquérant : *reru vikingar* (ramaient les Vikings). *Helgakvida Hundingsbana* I (où le vers qui vient d'être cité figure à la strophe 27) est visiblement écrit pour ces chefs de guerre ou rois de mer (*saekonungar*) qui hantèrent pendant plus de deux siècles les côtes de l'Europe :

Premier chant de Helgi, meurtrier de Hundingr

1. *C'était autrefois*
Quand glatissaient les aigles,
Tombaient les eaux sacrées
De Himinfjöll[1]*;*
Alors dans Brálundr
Borghildr avait
Enfanté Helgi
Le magnanime.

2. *De nuit dans le palais*
Les Nornes vinrent,
Elles qui du prince
Façonnèrent la vie;
Ordonnèrent que ce chef
Célèbre serait
Et que de la parenté de Budli[2]
Pour le meilleur serait tenu.

3. *Tressèrent à force*
Les fils du Destin[3]
Tandis que tombaient les forteresses
Dans Brálundr;
Elles apprêtèrent
Les cordes d'or
Et sous la salle de la lune[4]
En fixèrent le milieu.

4. *A l'est et à l'ouest*
En celèrent les extrémités,
Le prince possédait
Toute terre entre ces limites;
La sœur de Néri[5]

1. Les vers 3-4 : *cf. Grimnísmál,* str. 27 *sqq.*
Comparer la prose de *Völsunga Saga* : « Sigmundr devint alors un roi puissant et renommé, sage et entreprenant. Il avait épousé une femme qui s'appelait Borghildr. Ils eurent deux fils; l'un s'appelait Helgi et l'autre, Hámundr. »
2. On peut lire aussi : les princes, le mot *budlungr* pouvant également être employé dans ce sens.
3. *Cf. Reginsmál.*
4. La salle de la lune : la nuit, le ciel nocturne.
5. L'une des Nornes. On ne sait qui est Néri.

Au septentrion
Un toron fixa,
Ordonna qu'il tînt toujours.

5. *Une chose angoissa*
Le descendant des Ylfingar[1]
A qui la jeune femme
Aimante donna le jour :
Un corbeau hélait un corbeau
Perché sur un arbre élevé
– De provende privé :
« Chose je sais :

6. *Droit dans sa cotte de mailles*
Se dresse le fils de Sigmundr,
Vieux d'un jour seulement,
Voici venu le jour !
Il darde ses regards
A la mode des héros,
Celui-là est l'ami du loup[2],
Il faut nous réjouir ! »

7. *Aux guerriers il parut*
Digne de devenir roi,
Le peuple chanta
Bonne année venue[3];
Le roi lui-même sortit
Du tumulte de la bataille
Pour porter au prince
Une plante précieuse[4].

1. Ylfingar est curieux ici. Il s'agit d'une famille royale danoise. Il semble que l'auteur ait assimilé les Ylfingar aux Völsungar. Il s'agit en tout cas, ici, de Helgi.

2. Parce qu'il lui donnera des cadavres à manger.

3. Dans les fonctions sacrées du roi germanique revenait la propriété de provoquer de bonnes saisons (fécondité du sol et paix), voyez la formule rituelle : sacrifier *til árs ok frídar* : pour avoir une année féconde et la paix. Voir la *Ynglinga Saga* et le *Ynglingatal* à propos du roi Domaldi qui fut sacrifié pour obtenir une bonne année. Voir aussi F. Ström, *Nordisk Hedendom*, pp. 48-51.

4. Le texte dit *ítrlauk* : un oignon, ou un poireau. Il s'agit certainement d'une coutume magique.

8. *Donna à Helgi son nom,*
Donna Hringstadir[1],
Solfjöll, Snæfjöll,
Et Sigarvöllr,
Hringstadir, Hátún,
Et Himinvangar,
Un serpent-du-sang[2] *orné*
Au frère de Sinfjötli[3].

9. *Puis se mit à grandir*
Parmi tous ses amis
L'orme de haut lignage[4]
Dans la lumière de la joie;
Bailla et donna
De l'or aux gens du roi,
N'épargna point le prince
Les trésors teints de sang[5].

10. *Ne tarda guère le chef*
A livrer combat,
Lorsque le prince eut
Quinze hivers
Et qu'il abandonna le rude
Hundingr occis,
Lui qui longtemps tenait
Terres et tenanciers[6].

11. *Les fils de Hundingr*
Réclamèrent ensuite
Au fils de Sigmundr[7]
Richesses et anneaux
Car il leur revenait

1. Les noms propres sont ceux de villes, probablement danoises? Il semble que Hringstadir (ville de Hringr, un roi) soit Ringsted au Danemark (Seeland). Pour Himinvangar, voir plus bas, str. 15. Solfjöll : Monts-du-Soleil, Snæfjöll : Monts-des-Neiges, Sigarvöllr : Plaines-de-Sigarr (un roi).
2. *Kenning* pour épée.
3. Helgi.
4. Le prince = Helgi. Les noms des arbres interviennent très souvent dans les *kenningar* pour hommes.
5. Les butins de guerre. La libéralité est l'un des attributs conventionnels du roi.
6. On peut préférer la traduction hommes liges (le mot islandais est *thegn, cf.* vieil anglais *thane*).
7. Helgi. Il s'agit dans cette strophe de transactions rituelles pour obtenir compensation légale pour un meurtre.

De faire payer au prince
Énorme butin
Et mort de leur père.

12. *Point ne fit le roi*
Compensations tenir
Non plus qu'aux descendants
Wehrgeld parvenir;
Il leur dit de s'attendre
Au grand hiver
Des lances grises[1]
Et à la fureur d'Ódinn.

13. *S'en vont les chefs*
Au rendez-vous des glaives[2],
Celui qui fut fixé
Au Logafjöll[3]*;*
Rompue la paix de Fródi[4]
Parmi les ennemis,
Errent les chiennes de Vidrir[5]
Avides de cadavres, par l'île.

14. *Siégea le chef*
Sous Arasteinn[6]
Quand il eut occis
Álfr et Eyjólfr,
Hjörvardr et Hávardr,
Les fils de Hundingr.
Avait fait périr tout
Le lignage du Mímir-à-la-lance[7].

15. *Alors*[8] *sortit une lueur*
De Logafjöll

1. La bataille, la guerre.
2. La bataille.
3. Mont-des-Flammes.
4. Voir *Gróttasöngr,* introduction en prose.
5. (Vidrir : Ódinn) : les louves.
6. Arasteinn : Pierre de l'Aigle (ou pierre d'Ari, un prénom).
7. Mímir est un géant dépositaire de la sagesse et gardien du puits d'Urdr, voir *Völuspá* et *Sigrdrífumál.* N'importe quel nom de dieu ou de géant peut intervenir dans une *kenning* pour homme.
8. Comparer avec *Völsunga Saga* : « Quand Helgi quitte le champ de bataille, il trouve dans une forêt beaucoup de femmes de noble apparence mais il y en avait pourtant une qui les surpassait toutes; elles chevauchaient en superbes atours. »
Les deux vers entre parenthèses, dont l'utilité est incontestable, sont un ajout nécessaire fait par S. Bugge. Ils ne figurent pas dans le texte original.

Et de cette lueur
Jaillirent des éclairs;
(Le libéral vit
Des vierges chevaucher)
Altières sous les heaumes
A Himinvangar;
Leurs cottes de mailles étaient
De sang éclaboussées,
Mais de leurs lances
Provenaient des rayons.

16. *De bon matin le prince*
Depuis l'antre des loups[1]
S'enquit auprès des Dises[2]
Des pays du sud
Si elles consentaient
A rentrer cette nuit
Avec la troupe des guerriers.
Les flèches faisaient vacarme.

17. *Du haut de son cheval,*
Une fille de Högni
Quand s'apaisa le fracas des écus
Au chef déclara[3] *:*
« Je crois que nous avons
D'autres besognes
Qu'avec le briseur d'anneaux[4]
Aller boire la bière.

18. *Mon père m'a, moi,*
Sa fille,
Pour épouse promise

1. La forêt.
2. Intéressante est la confusion faite ici entre Dises et valkyries; il s'agit de divinités de nature différente, les valkyries étant des créatures guerrières et les Dises des divinités de la fécondité. Il semble toutefois que les unes et les autres aient eu un caractère fatidique (plus nettement tutélaire pour les Dises) marqué. A l'époque où le poème a été rédigé, la conscience de leur différence s'obscurcissait donc déjà. Le fait qu'on les fasse venir du sud est également intéressant. Le sens des derniers vers : Helgi invite les valkyries à venir festoyer chez lui.
3. C'est Sigrún qui parle. Son nom peut signifier : rune du combat ou rune de la victoire, ce qui insiste sur le caractère magique de sa personnalité.
4. Le roi, Helgi.

Au cruel fils de Granmarr;
Mais j'ai, ô Helgi,
Appelé Höddbroddr
Roi sans peur ni reproche
Autant que fils de chat[1].

19. *Le prince va venir*
Dans quelques nuits
A moins que tu ne l'assignes
Au rendez-vous des cadavres[2]
Et que tu ne ravisses la vierge
Au libéral[3]. »

20. *(Helgi chanta :)*
« *N'aie point de crainte*
Du meurtrier d'Ísungr[4] *!*
Il y aura d'abord hurlements hostiles
A moins que je ne sois mort ! »

21. *Dépêcha des hérauts*
Le souverain
Par les airs et par les eaux
Pour ordonner la levée,
Pour offrir aux héros
La lueur de terreur[5]
En surabondance
A eux et à leurs fils.

22. « *Ordonnez qu'en hâte*
On aille aux bateaux
Et que pour Brandey[6]
On se tienne prêt. »
Là-bas attendit le prince
Jusqu'à ce qu'arrivent

1. Sigrún ironise sur le compte de Höddbroddr qui serait aussi courageux qu'un chaton ! Höddbroddr est le Hothbrodus ou Hodbroddus de Saxo Grammaticus. C'est lui le fils de Granmarr.
2. La bataille.
3. Höddbroddr.
4. *Le meurtrier d'Ísungr* (inconnu d'autre part) : Höddbroddr.
5. L'or, allusion à la puissance maléfique de l'or, *cf. Reginsmál.*
6. Brandey (île du Feu ?) et Hedinsey sont des îles. La *Völsunga Saga* dit : « ils assignèrent toutes les troupes à Raudabjörg (Rochers-Rouges) ; Helgi attendit là jusqu'à ce qu'une grande troupe arrivât de Hedinsey.

Des hommes innombrables[1]
Venus de Hedinsey.

23. *Et là, bientôt,*
Venant de Stafnes
L'attendait un bateau[2]
Rehaussé d'or;
Helgi demanda
A Hjörleifr[3] *ceci :*
« As-tu recensé
Les hommes intrépides? »

24. *Mais le jeune roi*
A l'autre répondit :
« Il est long de compter
Depuis Trönueyrr
Les bateaux à longues proues[4]
Avec leurs équipages
Qui vers Orvasund[5]
Du large viennent :

25. *Douze centaines*[6]
D'hommes sans crainte;
Pourtant dans Hátún
Il y a deux fois plus
De guerriers du roi;
Bataille en perspective[7] *! »*

26. *Puis le roi de mer*
Abattit les tentes[8]
Pour que du prince
La foule des hommes veillât,
Que les rois
Voient poindre l'aurore

1. Le texte dit litt. : nombreux comme chiens *(hundmargir).*
2. Le texte est obscur. On conjecture que *skrida* = bateau.
3. *Cf. Völsunga Saga* : « Le roi Helgi appelle son timonier qui se nomme Leifr. »
4. Il faut comprendre : les bateaux dont la proue est relevée en forme de dragon, etc.
5. Litt. : le chenal des flèches. Le texte est incertain. On peut lire Nörvasund : le chenal de Nörvi, ou bien Hjörvasund : le chenal des glaives.
6. La centaine ici est la centaine germanique, la « grande centaine » soit 120.
7. Hjörleifr dit en fait : je m'attends à, ou j'espère la bataille.
8. Les tentes : celles que l'on monte sur les bateaux.

Et que les preux guerriers
Hissent au haut du mât
Les lés tissés[1]
A Varinsfjördr.

27. *L'y eut fracas de rames*
Et cliquetis de fer,
Écu contre écu froissé[2]
Ramaient les Vikings.
Écumante va
Sous son noble prince
La flotte du roi
Bien loin des terres.

28. *On eût cru ouïr*
Quand se rencontrèrent
La sœur de Kolga[3]
Et les longues quilles
Que rochers et ressacs
Allaient se briser.

29. *Helgi ordonna*
De hisser haut la voile,
Ne s'en trouva point pour manquer
Au rendez-vous des vagues
Quand l'effroyable
Fille d'Aegir[4]
Voulut chavirer
Les chevaux à rênes d'étai[5].

30. *Mais d'en haut*
Les protégeait
Eux-mêmes et leurs coursiers
Sigrún l'intrépide,
Puissamment se tordit

1. Les voiles (faites de bandes de toile rectangulaires cousues l'une à côté de l'autre).
2. Ce sont les boucliers qui sont alignés contre le bastingage, à l'extérieur. L'image est faite pour suggérer la violence de l'effort des rameurs et de la course des bateaux.
3. Selon l'*Edda de Snorri*, une des filles d'Aegir, dieu des mers. Son nom signifie la glaçante. Ses sœurs s'appelleraient Unnr, Hrönn, Bylgja et Bára, autant de synonymes pour vague, lame.
4. La vague, voir note précédente.
5. Les bateaux.

Pour échapper à l'emprise de Rán
La bête de mer du roi[1]
A Gnipalundr.

31. *Mouillèrent le soir*
A Unavágr
Les bateaux bellement parés
Capables de flotter;
Mais eux-mêmes[2], *assis*
A Svarinshaugr
D'un cœur dolent
Recensaient l'armée.

32. *S'enquit de ceci*
Gudmundr[3] *de haut lignage:*
« Quel est ce seigneur
Qui gouverne le bateau
Et qui conduit à terre
La troupe terrible? »

33. *Sinfjötli chanta*
Brandissant vers la vergue
Un écu rougeoyant[4]
Dont la tranche était d'or;
C'était un passeur[5]
Qui savait répondre
Et avec les princes
Faire assaut de paroles:

34. *« Dis ceci ce soir*
Quand tu donneras aux porcs la pâtée
Et flatteras votre chienne
Pour lui donner son écuelle
Que les Ylfingar
Sont venus de l'est,
Avides de bataille,
De Gnipalundr.

1. Le bateau du roi. Rappelons que Rán, épouse d'Aegir, est la déesse des mers.
2. Helgi et les chefs de son armée.
3. Gudmundr est un fils de Granmarr.
4. L'écu rouge est signe de guerre, l'écu blanc, signe de paix.
5. Un passeur, celui qui conduit un bac : il s'agit de Gudmundr. Les passeurs étaient connus pour leur irrespect et leur verdeur de langage, *cf. Hárbardsljód.* Ce qui suit est un morceau classique de la poésié épique : le combat d'insultes, cher à Homère.

35. *Là, Höddbroddr*
Rencontrera Helgi,
Le roi peu prompt à fuir
Au milieu de sa flotte,
Celui qui souvent a
Les aigles rassasié
Tandis que toi dans le moulin
Baisais les serves[1]*. »*

36. *(Gudmundr chanta :)*[2]
« Tu ne connais guère, prince,
Les anciens récits
Quand tu fais aux chefs
De mensonges reproche!
Tu t'es repu
De délices de loups[3]
Et de ton frère[4]
As causé la mort,
Souvent plaie léchas[5]
D'une bouche enflée,
Tu t'es dans les cavernes,
Honni de tous, glissé[6]*! »*

37. *(Sinfjötli chanta :)*
« Tu fus prophétesse
A Varinsey,
Comme renard rouée
Tu recueillais les calomnies;
Tu proclamais que nul
Ne voudrais épouser,
Homme en cotte de mailles,
Hormis Sinfjötli[7]*!*

1. Rester à la maison valait le surnom de *heimskr* (casanier, mais aussi idiot).
2. La répartition des répliques entre Sinfjötli et Gudmundr est tant soit peu arbitraire. Le Codex Regius ne l'indique pas.
3. Cadavres, charogne.
4. Selon la *Völsunga Saga,* Sinfjötli aurait tué ses deux demi-frères. Il avait la faculté de se métamorphoser *(hamrammr)* en loup.
5. Peuvent s'entendre différemment : ou bien : tu fus souvent blessé et dus lécher tes plaies, ou bien il y a là une accusation de vampirisme.
6. Les deux derniers vers reprennent l'idée des vers 7-8 : les loups habitent dans les cavernes. Il y a peut-être aussi une allusion au fait que, selon la *Völsunga Saga,* Sigmundr et Sinfjötli, métamorphosés en loups, errèrent dans la forêt avant de parvenir à se venger de Siggeirr (chap. 8 de la saga).
7. La pire insulte que connaît le monde germanique est l'accusation d'homosexualité, envisagée particulièrement sous l'angle de l'homosexualité passive (homme jouant le rôle de femme). C'est le cas ici.

38. *Tu fus un fléau,*
Sorcière, valkyrie[1],
Féroce, répugnante
Chez Alfödur;
Les einherjar
Se battront tous
Félonne femme
A cause de toi!

39. *Nous engendrâmes, toi et moi,*
Dans le cap de Sága,
Neuf loups,
Je fus leur père à tous[2]*!»*

40. *(Gudmundr chanta :)*
« Père point ne fus
Des loups nés de Fenrir,
Bien que plus vieux qu'eux tous,
Que je sache,
Depuis que te châtrèrent
Devant Gnipalundr
Les filles du Thurs
A Thórsnes[3]*!*

41. *Fils adoptif de Siggeirr,*
Tu coucheras sous les chiotes,
Rompu aux hurlements des loups,
Dehors, dans les forêts;
Tous les méfaits
Tu te les attirais
Quand de ton frère
Tu transperças le sein;

1. Valkyrie sans doute mis ici en raison de sa féminité. Voir note précédente. Alfödur : Ódinn. Les *einherjar* sont les guerriers élus par Ódinn pour habiter la Valhöll.

2. Rappelle curieusement certaines strophes injurieuses dites en Islande par les païens à l'intention des missionnaires chrétiens.

3. La strophe 40 est obscure. Il semble que Gudmundr veuille dire que Sinfjötli, bien qu'il soit aussi vieux que le monde (mais pourquoi ?) ne peut tout de même pas se vanter d'avoir engendré les loups nés de Fenrir. Il est possible que dans le vers 2 il faille lire, non pas les loups de Fenrir, mais les loups les plus hideux, Fenrir étant pris comme un nom commun, procédé assez fréquent dans l'*Edda* héroïque. Thurs est un nom générique pour les géants du givre, puissances originelles contre lesquelles les dieux ne cessent de se battre.

Tu t'es rendu fameux
Par tes abominations[1]*.»*

42\. *(Sinfjötli chanta :)*
« Tu fus fiancée de Grani[2]
A Brávöllr,
Bridée d'or tu fus,
Prompte à la course,
Je t'ai crevée
Au terme de mainte course,
Amaigrie sous la selle,
Garce, au bas des pentes!

43\. *Tu avais l'air d'un garçon*
Dévergondé
Quand de Gullnir[3]
Tu trayais les chèvres,
Mais une autre fois,
Tu fus fille d'Imdr,
Dépenaillée;
Veux-tu récit plus long?»

44\. *(Gudmundr chanta :)*
« Je préférerais
A Frekasteinn
Rassasier les corbeaux
De ta charogne
Que de flatter votre chienne
Pour lui donner son écuelle
Ou donner aux verrats la pâtée;
Que les démons discutent avec toi[4]*!»*

1. La strophe 41 est très discutée. La mère de Sinfjötli, Signý, sœur de Sigmundr, était mariée à Siggeirr. On peut comprendre *stödom (látt und stödom heima)* comme le datif pluriel de *stöd,* l'endroit où l'on remonte le bateau sur terre en le plaçant sur cales. Dans ce cas, on doit traduire : tu t'abriteras sous les bateaux tirés à terre. Mais *stödom* peut aussi être le datif pluriel de *stad,* les « lieux ». Cela me semble plus probable car l'illusion cadre avec le reste. Selon la *Völsunga Saga,* Sigmundr et Sinfjötli s'étaient cachés longtemps dans une *jardhús* (un souterrain ou un tombeau) et l'on retrouve ce trait dans maintes sagas comme celle d'Oláfr Tryggvason dans la *Heimskringla* de Snorri.
2. Grani est le cheval de Sigurdr. L'insulte sexuelle se corse : être traité de cheval et de jument est le pire de tout. Certains éditeurs mettent cette strophe scabreuse dans la bouche de Gudmundr.
3. Un géant. Imdr : une géante. Dépenaillée : *tötrughypia,* voir *Rígsthula* (str. 13). *Völsunga Saga* : « tu fus chevrier du géant Gaulnir ».
4. Le dernier vers est traduit approximativement. *Gröm* (démons) ne renvoie pas aux démons chrétiens.

45. *(Helgi dit :)*
« Il vous siérait
Bien mieux, Sinfjötli,
De mettre en branle la bataille
Et de réjouir les aigles
Que de vous prodiguer
D'inutiles paroles,
Même si les briseurs d'anneaux
Se haïssent à mort[1].

46. *Je ne pense aucun bien*
Des fils de Granmarr
Mais il convient au roi
De dire vérité :
Ils ont manifesté
A Móinsheimar[2]
Qu'ils avaient du cœur
Pour brandir les glaives. »

47. *Hors du royaume*
Ils firent courir
Svipudr et Sveggjudr[3]
Jusqu'à Sólheimar,
Par les vallons pleins de rosée,
Par les sombres pentes :
Tremblait la mer des brumes[4]
Où que les fils allassent.

48. *Trouvèrent leur seigneur*
Aux grilles du clos,
Dirent l'arrivée
Du roi belliqueux.
Dehors était Höddbroddr,
Coiffé du heaume
Regardant la chevauchée
De ses parents :
« Pourquoi ce teint de courroux
Sur la face des Hniflungar ? »

1. Les deux derniers vers sont probablement un ajout tardif, de sens incertain.
2. Pourrait être l'île de Møn au Danemark. D'une façon générale, la coloration danoise des poèmes consacrés à Helgi est assez nette.
3. Ce sont des chevaux.
4. Le ciel.

49. *(Ils répondirent :)*
« Se dirigent vers la rive
Des nefs véloces,
Les cerfs des racages[1]
Ont longues vergues,
Maints boucliers,
Rames polies,
Noble troupe de héros
Joyeux Ylfingar.

50. *Quinze hordes d'hommes*
Montent à terre,
Mouillent en outre près de Sogn[2]
Sept bons milliers,
Mouillent ici au port
Devant Gnipalundr
Les sombres bêtes du ressac[3]
D'or rehaussées.
La plus grande part
De leurs forces est là,
Helgi ne remettra plus maintenant
La rencontre des glaives. »

51. *(Höddbroddr dit :)*
« Courent les étalons bridés
Au thing des souverains suprêmes[4]
Et Sporvitnir
A Sparinsheidr,
Mélnir et Mýlnir
Jusqu'à Myrkvidr[5]*;*
Que nul homme
Ne reste en arrière

1. *Les cerfs des racages (rakka hirtir) :* les bateaux. Le racage est une sorte d'anneau ou de manchon de métal pour guider la corde qui tient la vergue.
2. La traduction est contestable. On ne sait de quoi il s'agit. La *Völsunga Saga* parle à cet endroit de « cette île qui s'appelle Sok (ou Sök, le manuscrit est illisible) ». Faut-il comprendre Sogn en Norvège?
3. Les bateaux.
4. Offre une leçon curieuse. Litt. : courent les étalons bridés au *reginthing*. *Regin* = puissance suprême, Dieu souverain *(cf. Ragnarök)*. En ce cas, il s'agirait d'un affaiblissement considérable du mot *regin*, ici synonyme de roi terrestre.
5. Sombre forêt, *cf.* le *Chant des Huns*, la *Lokasenna*, etc. Sporvitnir, Mélnir, Mýlnir : des chevaux.

De ceux qui s'entendent
A manier la flamme des blessures[1] *!*

52. *Convoquez Högni*
Et les fils de Hringr,
Atli et Yngvi,
Álfr le vieux;
Eux qui sont ardents
D'entamer la bataille,
Que les Völsungar
Éprouvent notre résistance!»

53. *Ce fut un ouragan*
Quand s'affrontèrent
Les lances grises
A Frekasteinn;
Toujours Helgi,
Meurtrier de Hundingr,
Fut en première ligne
Là où l'on se battait,
Ardent à la lutte,
Très lent à fuir;
Ce chef avait
Rude cœur.»

54. *Du ciel descendirent*
Les êtres au heaume[2]
- Crût le fracas des lances -
Qui protégeaient le roi;
Alors Sigrún chanta ceci
- Volaient les valkyries[3]*,*
Mangeait le cheval de la géante[4]
De l'orge de Huginn[5] *:*

55. *« Heureux puisses-tu, prince,*
Régner sur les hommes,
O parents d'Yngvi,
Et jouir de vivre,

1. L'épée.
2. Les valkyries.
3. Le texte dit littéralement : les êtres aux blessures (ou encore : les créatures amères : *sárvitr*). On peut également comprendre : les épées.
4. Le loup sur lequel est arrivée la géante sorcière Hyrrokkin pour l'enterrement de Baldr (*cf. Snorra Edda*).
5. Les cadavres. Huginn est l'un des deux corbeaux d'Ódinn.

Toi qui as abattu
Le prince lent à fuir,
Lui qui causa
Mort du terrifiant.

56. *Et à toi, roi,*
Siéent les uns et l'autre :
Les rouges anneaux
Et la puissante vierge;
Heureux puisses-tu, roi,
Jouir de toutes deux :
La fille de Högni
Et Hringstadir,
Victoire et terre!
Voilà terminé le combat!»

(4) En dernier lieu, il convient d'attirer l'attention sur l'art hautement élaboré de ce groupe de poèmes. Les auteurs s'y montrent pleinement conscients de leurs moyens, en possession d'une belle tradition qu'ils sont désireux de rénover, en refondant les thèmes bien connus, en inventant de nouvelles images ardentes et suggestives. La versification y est assez remarquablement régulière, les recherches lexicologiques et stylistiques si nombreuses que leur rhétorique s'approche plus qu'ailleurs dans l'*Edda* du grand art des scaldes, ne serait-ce qu'en raison du nombre élevé et de la qualité des *kenningar* employées.

Pour revenir une fois encore sur l'idée centrale de ce livre, je retrouve ici, par excellence, ce composé qui me paraît tellement caractéristique, de réalisme (voyages en mer, expéditions vikings), de mystère (valkyries et métempsycoses) et d'art élaboré qui en est la marque. On en jugera par la *Helgakvida Hjörvardssonar :*

Le chant de Helgi, fils de Hjörvardr

De Hjörvardr et de Sigrlinn

Il y avait un roi qui s'appelait Hjörvardr. Il avait épousé quatre femmes : l'une s'appelait Álfhildr, leur fils s'appelait Hedinn; la seconde s'appelait Sœreidr, leur fils s'appelait Humlungr; la troisième s'appelait Sinrjód, leur fils s'appelait Hymlingr. Le roi Hjörvardr avait fait le serment d'épouser la femme qu'il saurait

être la plus belle. Il apprit que le roi Sváfnir avait une fille qui était d'une extrême beauté, elle s'appelait Sigrlinn.

Le jarl du roi Hjörvardr s'appelait Idmundr. Atli, qui alla demander Sigrlinn en mariage de la part du roi, était fils de ce jarl. Il resta tout l'hiver chez le roi Sváfnir. Il y avait là un jarl qui s'appelait Fránmarr, c'était le père adoptif de Sigrlinn; sa fille s'appelait Álof. Le jarl décida que l'on refuserait la main de la jeune fille, et Atli revint chez lui.

Atli, le fils du jarl, se trouvait un jour dans un petit bois; il y avait un oiseau [1] *perché dans les branches au-dessus de lui, qui avait entendu dire que les plus belles femmes étaient celles que le roi Hjörvardr avait épousées. L'oiseau pépia; et Atli écouta ce qu'il disait; l'oiseau chanta :*

1. *« As-tu vu Sigrlinn, la fille de Sváfnir,*
La plus belle des vierges, dans le foyer paisible [2] *?*
Pourtant les guerriers à Glassislundr
Estiment convenables les femmes de Hjörvardr. »

2. *(Atli chanta :)*
« Veux-tu à Atli fils d'Idmundr,
Oiseau plein de savoir, en dire davantage? »
(L'oiseau chanta :)
« Oui, si le prince [3] *voulait m'offrir un sacrifice*
Et si je pouvais prendre ce que je veux dans le palais du
[roi. »

3. *(Atli chanta :)*
« Ne prends pas Hjörvardr non plus que ses fils,
Ni les belles épouses du chef,
Point les épouses que possède le prince;
Faisons affaire ensemble, comme il sied entre amis. »

4. *(L'oiseau chanta :)*
« Je choisirai un temple, maints lieux de sacrifices,
Des vaches aux cornes d'or [4] *dans le bétail du roi,*

1. Cet « oiseau » est, à l'évidence, le jarl Fránmarr métamorphosé.
2. Je choisis de prendre *munarheimr* pour un nom commun et de le traduire par « foyer paisible » (ou « foyer de l'amour »). Mais on peut le prendre avec majuscule, le sens étant le même. Il est clair que ce poème est plein de noms propres symboliques. Ainsi, Glassislundr signifie Bosquet resplendissant.
3. J'ai systématiquement traduit par « prince » ici et dans la suite du poème le mot *budlungr* (descendant de Budli, comme Atli et Brynhildr).
4. Comparez avec *Thrymskvida*, str. 23.

Si dans ses bras dort Sigrlinn
Et de son plein gré suit le prince. »

Cela se passait avant qu'Atli n'eût fait le voyage. Et quand il revint et que le roi lui demanda les nouvelles, il chanta :

5. *« Nous eûmes labeur et point de salaire;*
Crevâmes nos chevaux dans la haute montagne,
A gué dûmes ensuite passer le Saemorn[1]*;*
Puis on nous refusa la fille de Sváfnir,
La belle ornée d'anneaux que nous voulions avoir. »

Le roi leur ordonna le faire le voyage une seconde fois. Il y prit part lui-même. Quand ils arrivèrent au haut de la montagne, ils virent dans le Svávaland[2] *de grands incendies et des nuages de poussière soulevés par des chevaux. Le roi descendit de la montagne et s'avança dans le pays et prit ses quartiers de nuit près d'une rivière. Atli monta la garde et traversa la rivière. Il découvrit une maison. Un grand oiseau était posé sur le toit pour monter la garde, et il s'était endormi. Atli tua l'oiseau d'un coup de lance, et dans la maison, il trouva Sigrlinn, la fille du roi, et Àlof, la fille du jarl et les emmena toutes les deux avec lui. C'était le jarl Fránmarr qui avait pris la forme d'un aigle et les avait protégés de l'armée, par sorcellerie.*

Il y avait un roi qui s'appelait Hródmarr, il avait demandé la main de Sigrlinn. C'est lui qui avait tué le roi de Svávaland, pillé et incendié le pays.

Le roi Hjörvardr épousa Sigrlinn, et Atli, Âlof.

Hjörvardr et Sigrlinn eurent un fils, de grande taille et beau. Il était taciturne; on ne lui donna pas de nom[3]*. Il était assis sur un tertre; il vit chevaucher neuf valkyries, dont une était plus noble que les autres. Celle-ci chanta :*

6. *« Tard tu régneras, Helgi, sur les anneaux,*
Puissant arbre de la bataille, ou sur les Rödulsvellir[4]

1. Une rivière.
2. Le Svávaland est le pays des Suèves, actuelle Souabe.
3. Ce détail est étrange et non conforme à l'usage. Est-ce parce que cet enfant est taciturne, qu'il se conduit comme un berger (« assis sur un tertre »), etc. Ou bien est-ce parce que son nom signifie proprement « sacré, saint » et qu'en tant que tel, il est « innommable ». Le fait est que Helgi est éponyme de bon nombre de lieux en Scandinavie, notamment en Norvège et au Danemark.
4. Rödulsvellir. On notera que Rödull peut désigner le soleil, personnage dont le rôle est fort important dans tout ce poème.

– Tôt glatit l'aigle[1] *– si tu te tais toujours,*
Bien que tu aies, ô chef, un rude cœur. »

7. *(Helgi chanta :)*
« En plus du nom Helgi, que me donnes-tu d'autre[2]*,*
Vierge aux vives couleurs, que m'offres-tu encore?
Réfléchis bien avant toute parole!
Je n'accepterai rien si je ne t'obtiens pas. »

8. *(La valkyrie chanta :)*
« Je sais des épées à Sigarshólmr,
Quatre de moins que cinq dizaines;
Il est une chose meilleure qu'elles toutes :
Une aiguille de la blessure, d'or ornée.

9. *Il y a un anneau*[3] *à la garde, terreur dans l'estoc,*
Entre les deux, courage pour qui la peut avoir;
Sur le tranchant s'étire le serpent de sang teinté,
Sa queue sur la poignée s'enroule. »

Il y avait un roi qui s'appelait Eylimi. Sa fille était Sváva. Elle était valkyrie et chevauchait par les airs et sur les eaux. C'est elle qui donna à Helgi son nom et qui le protégea souvent ensuite dans les batailles.

10. *(Helgi chanta :)*
« Tu n'es pas, Hjörvardr, souverain avisé,
Pointe de la horde[4]*, quoique renommé sois;*
Tu fais par le feu ravager les contrées des princes
Qui contre toi griefs n'ont point commis.

11. *Mais Hródmarr aura les anneaux*
Qui appartenaient à notre parentèle;
Ce prince se voit fermement en vie,
Il pense décider de l'héritage des morts. »

1. Façon détournée de dire que le véritable héros doit faire ses preuves de bonne heure.
2. Allusion à la coutume, bien attestée, de la *nafnfestr* qui consistait à faire un cadeau à qui l'on venait de conférer un nom.
3. L'anneau en question est vraisemblablement celui par lequel passait la courroie qui reliait l'épée à la ceinture.
4. *Pointe de la horde : fólks oddviti.* Les Germains adoptaient un ordre de bataille caractéristique, en forme de coin ou de groin de porc. Il revenait au chef de marcher à l'extrême pointe de cette formation.

Hjörvardr répondit qu'il donnerait à Helgi une armée, s'il voulait venger le père de sa mère. Alors Helgi alla chercher l'épée que lui avait indiquée Sváva. Alors il alla avec Atli abattre Hródmarr et ils accomplirent maints hauts faits. Il tua le géant Hati[1] *qui siégeait sur quelque montagne. Helgi et Atli mouillèrent les bateaux dans le Hatafjördr. Atli monta la garde la première partie de la nuit.*

12. *(Hrímgerdr, fille de Hati, chanta :)*
« Qui sont ces guerriers dans le Hatafjördr?
Des écus sont rangés le long de vos bateaux;
Vaillamment agissez, je ne vous vois guère craindre;
Dites-moi le nom de votre roi. »

13. *(Atli chanta :)*
« Helgi il s'appelle, et point ne parviendras
A faire tort au noble prince;
Remparts de fer[2] *autour de la flotte du brave.*
Sorcellerie ne nous atteint pas. »

14. *(Hrímgerdr chanta :)*
« Comment t'appelles-tu, homme répugnant,
Comment t'appellent les hommes?
Le prince en toi se fie qui te fait te tenir
A l'avant[3] *de la belle proue. »*

15. *(Atli chanta :)*
« Atli je m'appelle, atroce pour toi serai[4],
Aux sorcières suis fort cruel;
A la proue d'embruns éclaboussée me suis souvent tenu
Pour tourmenter les chevaucheuses[5] *du soir.*

16. *Comment t'appelles-tu, sorcière friande de cadavres*[6]*?*
Nomme, géante, ton père!
A neuf milles enfonce-toi sous terre
Et que les aiguilles de pin te poussent sur le sein! »

1. Hati signifie « Haine ». Hatafjördr : fjord de Hati.
2. Le fer était réputé protéger contre les sorcelleries.
3. Le plus valeureux des hommes d'équipage, dans un bateau viking, se tenait à l'avant *(stafnbúi)*. C'était un grand honneur.
4. Chose rare, le texte se livre à un jeu de mots sur Atli (le prénom) et *atall* (atroce).
5. Les sorcières « chevauchaient » (verbe *ríða*) celui qu'elles voulaient tourmenter, et elles se manifestaient de préférence le soir.
6. On a relevé que cette curieuse insulte se retrouve, avec un plus grand luxe de détails encore, dans le *Kalevala* (XVII, 61).

17. *(Hrímgerdr chanta :)*
« Hrímgerdr je m'appelle, Hati s'appelait mon père,
Le plus horrible géant que je connusse;
Maintes vierges il ravit de leurs demeures
Jusqu'à ce que Helgi l'abatte. »

18. *(Atli chanta :)*
« Tu étais, sorcière, devant les bateaux du noble
Et t'embusquas dans l'embouchure du fjord;
Les hommes du chef, tu voulais les donner à Rán[1]*,*
Si la lance ne t'avait traversé le gras. »

19. *(Hrímgerdr chanta :)*
« Te voici égaré, Atli, tu rêves éveillé,
Tu laisses sombrer ton sourcil;
C'était ma mère qui s'embusqua devant les bateaux,
Moi, j'ai noyé les fils de Hlödvardr dans la mer.

20. *Tu hennirais, Atli, si tu n'étais châtré,*
Quand Hrímgerdr lève la queue;
Je crois, Atli, que tu as le cœur aux fesses
Bien que tu aies voix d'étalon. »

21. *(Atli chanta :)*
« Étalon je te semblerais si tu pouvais l'éprouver
Et que je descende à terre;
Tu serais toute mutilée si je m'y résolvais
Et je t'abaisserais la queue, Hrímgerdr ! »

22. *(Hrímgerdr chanta :)*
« Atli, viens à terre si tu te fies à ta force,
Et rencontrons-nous dans la baie de Varin !
Je te redresserai, homme, les côtes
Si tu me tombes dans les pattes. »

23. *(Atli chanta :)*
« Je n'irai pas que les hommes ne s'éveillent
Et je monte la garde du roi;
Il n'est pas exclu que tu ne te glisses,
Géante, sous notre bateau. »

1. Rán est la déesse de la mer. Donner quelqu'un à Rán : le noyer.

24. *(Hrímgerdr chanta :)*
« Réveille-toi, Helgi, et paie compensation à Hrímgerdr
Pour avoir abattu Hati;
Qu'elle[1] *puisse une nuit dormir auprès du roi,*
Elle aura compensation pour ses griefs. »

25. *(Helgi chanta :)*
« Lodinn[2] *s'appelle qui te possédera*
– L'espèce humaine t'abhorre –
Le thurse qui habite à Tholley,
Géant sage comme chien, le pire des hôtes de la lave;
Voilà l'homme qui te convient. »

26. *(Hrímgerdr chanta :)*
« Tu préférerais, Helgi, celle[3] *qui conseilla ce port*
Pour cette nuit à tes hommes;
La vierge d'or parée me semble très puissante;
Ici elle monta à terre de la mer
Et amarra ainsi votre flotte.
Elle seule est cause que point ne puis
Mettre à mort les hommes du chef. »

27. *(Helgi chanta :)*
« Écoute donc, Hrímgerdr ! Si tu peux compenser tes griefs,
Dis clairement au roi :
Était-elle seule, celle qui sauva les nefs du roi
Ou étaient-elles plusieurs de compagnie ? »

28. *(Hrímgerdr chanta :)*
« Triple neuvaine de vierges, une pourtant commandait,
Vierge blanche sous le heaume;
Quand les chevaux dressaient la tête, la rosée, de leurs
[crinières,
Tombait dans les vallées profondes,
Grêle dans les hautes forêts;
De là vient aux hommes prospérité;
Tout m'était odieux de ce que je voyais. »

1. Elle = je. Il est assez fréquent que les sorcières, magiciennes, voyantes parlent d'elles-mêmes à la troisième personne, comme si leurs transes les dédoublaient en quelque sorte. Voyez la fin de la *Völuspá*.
2. Lodinn est un géant dont le nom signifie « velu ». J'ai traduit littéralement *hundvíss* (savant comme un chien) : extrêmement savant.
3. C'est Sváva qui, sans que Helgi le sache, l'a protégé.

29. *(Atli chanta :)*
« Regarde vers l'est à présent, Hrímgerdr, car Helgi
A gravé pour toi les lettres de Hel[1]*;*
Sur terre et par l'eau la flotte du prince est sauvée
Et les hommes du roi, de même. »

30. *(Helgi chanta :)*
« Voici le jour, Hrímgerdr, Atli t'a retardée
Jusqu'au terme de tes jours;
Balise portuaire risible tu parais,
Maintenant que te voici pétrifiée[2]*. »*

Le roi Helgi fut un très grand guerrier. Il arriva chez le roi Eylimi et demanda en mariage Sváva, sa fille. Helgi et Sváva se firent serment mutuel et s'aimèrent extrêmement. Sváva resta chez son père mais Helgi partit en guerre. Sváva demeura valkyrie, comme auparavant.

Hedinn habitait chez son père, le roi Hjörvardr en Norvège. La veille de Jól, Hedinn sortit de la forêt pour rentrer chez lui et rencontra[3] *une femme troll; celle-ci chevauchait un loup et avait des serpents pour rênes; elle invita Hedinn à l'accompagner. « Non », dit-il. Elle dit : « Tu paieras cela lors des toasts*[4]*. »*

Le soir, on fit des vœux. On amena le porc sacrificiel, les gens

1. Graver les lettres de Hel : condamner à mort. Certaines runes étaient littéralement mortelles. Atli parle ici par métaphore.
2. Voyez les *Alvíssmál.* Il est bien connu – et la tradition survit dans le folklore – que les géants et les nains ne pouvaient supporter la lumière du jour qui avait le don de les pétrifier.
3. C'est la *fylgja* de Helgi que Hedinn voit, comme le confirmera la suite du texte. Il est curieux de noter que cette *fylgja* ressemble à la sorcière Hyrrokkin dont il est question lors de l'incinération de Baldr (*Snorra Edda*). *Fylgja* semble une sorte de divinité tutélaire attachée à chaque individu. La voir présage le plus souvent la mort de l'intéressé. Voir à ce sujet R. Boyer, « Hugr, hamr, fylgja. L'âme pour les anciens Scandinaves », dans *Heimdal*, n° 33, 1981, pp. 5-10.
4. L'essentiel du sacrifice païen revenait, une fois exécuté le rite même du sacrifice, au banquet sacrificiel ou *veizla*, au cours duquel on buvait en consommant la viande de l'animal immolé. Ce banquet s'accompagnait de libations (voir M. Cahen, *La Libation. Études sur le vocabulaire religieux du vieux scandinave*, Paris, 1921) qui avaient pour but d'échauffer la communion parmi les vivants et aussi avec les morts. C'est pourquoi ces libations (toasts) avaient grande importance. Normalement, un banquet s'accompagnait aussi de vœux ou de serments dont l'accomplissement – difficile – était une sorte d'acte d'adoration (on trouvera un exemple célèbre dans la *Saga des Vikings de Jómsborg*, trad. R. Boyer, Bayeux, *Heimdal*, 1982). Dans le texte, cette cérémonie est rendue plus solennelle par le fait qu'elle se passe à l'occasion des grandes célébrations du solstice d'hiver (*Jól* : plus tard Noël), au cours desquelles on sacrifiait rituellement un porc en gage de fertilité-fécondité.

posèrent la main dessus et firent des vœux en portant des toasts. Hedinn fit le serment de posséder Sváva, la fille d'Eylimi, la bien-aimée de Helgi, son frère, et se repentit tellement qu'il se mit en route vers le sud du pays et se trompa de chemin, et il rencontra Helgi, son frère.

31. *(Helgi chanta :)*
« Salut, Hedinn! Qu'as-tu de nouveau
A m'apprendre de la Norvège?
Pourquoi, prince, as-tu fui le pays?
Pourquoi es-tu venu seul nous trouver? »

32. *(Hedinn chanta :)*
« (Le prince n'a pas fui le pays)
Bévue beaucoup plus grave m'accable;
J'ai choisi pour épouse la fille née du roi,
Ta fiancée, en portant un toast. »

33. *(Helgi dit :)*
« Coupable, ne l'es point! Il faut que soient vrais
Nos propos de bière, Hedinn, à tous deux;
Un prince m'a convoqué en duel,
Dans trois nuits je dois y aller;
Je doute d'en revenir;
Peut bien se faire alors que telle chose ait lieu. »

34. *(Hedinn dit :)*
« Tu as dit, Helgi, que Hedinn serait
Digne de tes dons et de ta bonté;
Il te convient mieux de rougir l'épée
Que de donner la paix à tes ennemis[1]*. »*

Voilà ce que dit Helgi parce qu'il se doutait qu'il était voué à mourir et que, quand il avait vu la femme chevaucher le loup, c'étaient là ses divinités tutélaires qui avaient été rendre visite à Hedinn.

Il y avait un roi qui s'appelait Álfr, fils de Hródmarr. C'est lui qui avait enclos la plaine de coudriers[2] *à Sigarsvellir, pour Helgi dans un délai de trois nuits.*

1. Hedinn paraît vouloir dire à Helgi : Tu ferais mieux de m'abattre que de me pardonner.
2. Enclore de coudriers la plaine : le duel se déroulait selon des règles très précises : l'aire du duel devait être délimitée par des baguettes de noisetier, et

35. *Alors, Helgi chanta :*
« Chevaucha un loup, où passa le guerrier,
Une femme qui le pria de le suivre;
Elle savait que tué serait
Le fils de Sigrlinn à Sigarsvellir. »

Il y eut là très grande bataille, et Helgi y reçut une blessure mortelle.

36. *Helgi envoya Sigarr chevaucher*
Après la fille unique d'Eylimi :
« Demande-lui de s'équiper en hâte
Si elle veut trouver le prince vivant. »

37. *(Sigarr chanta :)*
« C'est Helgi qui m'a dépêché jusqu'ici
Chez toi, Sváva, pour te parler à toi;
Le prince a déclaré vouloir te rencontrer,
Avant que le bien-né ne rendît l'esprit. »

38. *(Sváva chanta :)*
« Qu'advint-il à Helgi, au fils de Hjörvardr?
Voici que dur deuil m'accable;
S'il a péri en mer, si l'épée l'a mordu,
Au responsable, je ferai grand mal. »

39. *(Sigarr chanta :)*
« Tomba ce matin ici à Frekasteinn
Le prince qui fut le meilleur sous le soleil;
Il faut qu'Álfr remporte toute victoire
Bien que pour cette fois c'eût été sans raison. »

40. *(Helgi chanta :)*
« Salut à toi, Sváva! Diffère ta souffrance,
Ce sera ici-bas notre ultime rencontre;
Le prince gît, par blessures sanglantes,
Le glaive m'a navré tout près du cœur.

41. *Je te prie, Sváva – fiancée, ne pleure pas! –,*
Si tu veux à ma parole consentir,

c'est bien ce qui a lieu ici. En principe – bien que ce ne soit pas exactement le cas ici – il avait lieu dans un îlot, *hólmr*, d'où son nom de *hólmganga* (le fait de marcher dans un îlot).

Pour Hedinn prépare une couche
Et au jeune prince, donne ton amour. »

42. *(Sváva chanta :)*
« J'avais dit ceci dans la douce demeure[1],
Quand Helgi me donna des anneaux :
Après la mort du prince, point ne passerais de plein gré
Mes bras autour du cou d'un prince inconnu. »

43. *(Hedinn chanta :)*
« Embrasse-moi, Sváva! Je ne reviendrai pas
Visiter Rógheimr ou Rödulsfjöll
Avant d'avoir vengé le fils de Hjörvardr,
Le prince qui fut le meilleur sous le soleil. »

On dit que Helgi et Sváva furent réincarnés.

IV. – *La fin de Sinfjötli*

L'épisode suivant est hautement mystérieux, et il faut le considérer certainement, lui aussi, comme une tentative pour raccrocher à l'ensemble un épisode qui, sans doute, remonte à une tradition différente. La *Völsunga Saga* (chap. 10), dédoublée ici par le Codex Regius qui insère entre *Helgakvida Hundingsbana* II et la *Grípisspá* un fragment en prose intitulé *Frá dauda Sinfjötla* (De la mort de Sinfjötli), raconte qu'un frère de Borghildr et Sinfjötli se battirent pour une femme et que Sinfjötli tua son rival. Borghildr se vengea en empoisonnant Sinfjötli. Alors Sigmundr, père de Sinfjötli, le prit dans ses bras et le porta par un long chemin jusqu'au bord d'un fjord qu'il voulut traverser. Se présenta un passeur qui n'était autre qu'Ódinn, lequel embarqua le cadavre de Sinfjötli et disparut avec lui. L'image est grandiose : faut-il y voir l'expression poétique d'un rite funéraire pratiqué par les anciens Scandinaves et qui nous est connu d'autre part, ne serait-ce que par la mort de Baldr?

V. – *Mort de Sigmundr*

Toujours est-il que Sigmundr abandonne le Danemark et retourne en France où il épouse, cette fois, Hjördís, la fille du

1. Ou : à Munarheimr (voir note 2 de la page 280).

roi Eylimi. Mais les fils de Hundingr n'ont pas oublié le meurtre de leur père (par Helgi). Assistés d'Ódinn – toujours présent – ils tuent Sigmundr et Eylimi.

VI. – *Les enfances de Sigurdr*

Toutefois, et nous entrons maintenant de plain-pied dans le grand cycle, Hjördís se trouvait enceinte au moment de la mort de Sigmundr. Elle donne naissance à un fils qui s'appelle Sigurdr (la forme initiale du nom en vieux norrois : Sigfrødr, qui signifierait approximativement : victorieux, aide à comprendre les formes Sifrit-Siegfried en allemand). Elle se remarie ensuite avec Álfr Hjálpreksson, roi de Jutland au Danemark, où l'action revient donc, puisque c'est là que Sigurdr sera élevé.

Sur les enfances et les débuts de Sigurdr, une série de quatre poèmes apparentés dans le ton comme dans la forme nous renseigne assez précisément : ce sont *Grípisspá, Reginsmál, Fáfnismál* et *Sigrdrífumál* qui constituent un tout assez homogène. Leur rédaction est récente, ce qui ne préjuge pas de l'âge de leur matière.

Intéressante à un double titre est la *Grípisspá,* très certainement rédigée après coup pour servir d'introduction générale à l'ensemble des poèmes traitant de Sigurdr à proprement parler : d'abord parce qu'elle éclaire et la nature et l'ordre chronologique des aventures du héros, ensuite et surtout parce que, dans l'optique de l'éthique germanique ancienne, que nous connaissons, elle joue le rôle essentiel et d'avertir Sigurdr, dans le détail, de son destin, et donc de faire de lui non une marionnette menée par d'implacables Nornes, mais un témoin conscient du sacré auquel il est promis tant par sa lointaine ascendance divine que par l'élection particulière à laquelle il se trouve voué : il restera le type même du héros.

La prédiction de Grípir

Il y avait un fils d'Eylimi qui s'appelait Grípir, frère de Hjördís; il était roi; c'était le plus sage de tous les hommes et il prévoyait l'avenir. Sigurdr chevauchait tout seul et arriva à la halle de Grípir. Sigurdr était facile à reconnaître. Il entra en conversation avec un homme, dehors devant la halle; celui-ci se nommait Geitir. Alors Sigurdr lui adressa la parole et demanda :

1. *« Qui est-ce qui habite*
Ici dans ce château?
Comment ses féaux
Nomment-ils ce souverain? »
(Geitir répondit :)
« Grípir s'appelle
Le chef des hommes,
C'est lui qui tient
Terres et féaux. »

2. *(Sigurdr chanta :)*
« Le sage roi est-il
Chez lui dans son pays?
Ce prince viendra-t-il
Parler avec moi?
Parler est besoin
A l'homme inconnu,
Je veux promptement
Trouver Grípir. »

3. *(Geitir chanta :)*
« Le joyeux roi va
Demander à Geitir
Quel est cet homme
Qui veut parler à Grípir. »
(Sigurdr chanta :)
« Sigurdr je m'appelle,
Né de Sigmundr,
Et Hjördís est
La mère du prince. »

4. *Alors alla Geitir*
Dire à Grípir :
« Ici, dehors, est venu
Un homme inconnu;
Il est glorieux
D'apparence;
Il veut, prince,
Te rencontrer. »

5. *Sortit de la grande halle*
Le sire des hommes
Et salua bien
La venue du prince :

« Sois le bienvenu, Sigurdr,
Tu arrives bien tard!
Et toi, Geitir, occupe-toi
De Grani[1] *lui-même. »*

6. *Se mirent à parler*
Et de maintes choses devisèrent
Quand les sagaces
Rois se rencontrèrent.
(Sigurdr chanta :)
« Dis-moi, si tu le sais,
Ô frère de ma mère,
Comment de Sigurdr
Tournera la vie? »

7. *(Grípir chanta :)*
« Tu seras l'homme
Le plus glorieux sous le soleil,
Né pour être le plus élevé
De tous les rois,
Libéral d'or
Mais lent à fuir,
De glorieuse apparence
Et sage en propos. »

8. *(Sigurdr chanta :)*
« Dis, sage roi,
Plus clair que je ne le demande,
Ô savant, à Sigurdr,
Si tu penses le voir :
Que se passera-t-il d'abord
Pour mon plus grand bien
Quand de ton château
Parti serai? »

9. *(Grípir chanta :)*
« D'abord, prince,
Ton père vengeras
Et d'Eylimi
Tout deuil chasseras;
Tu abattras
Les très vaillants

1. Le cheval de Sigurdr.

Fils de Hundingr;
Victoire remporteras. »

10. *(Sigurdr chanta :)*
« Dis-moi, glorieux roi
Et parent,
Bien sagement
Puisque avec sens parlons :
Prévois-tu pour Sigurdr
De vaillantes prouesses,
De celles qui s'élèvent
Jusqu'aux confins du ciel ? »

11. *(Grípir chanta :)*
« A toi seul abattras
Le scintillant serpent[1],
Celui qui, vorace, gît
A Gnitaheidr;
Tu seras de tous deux
Le meurtrier :
De Reginn et de Fáfnir;
Juste parle Grípir. »

12. *(Sigurdr chanta :)*
« Riche serai assez
Si j'accomplis ainsi
Meurtres d'hommes
Comme tu dis en vérité;
Réfléchis encore
Et parle davantage;
Qu'en sera-t-il encore
De ma vie ? »

13. *(Grípir chanta :)*
« Tu découvriras
L'antre de Fáfnir
Et t'empareras
De la belle richesse,
L'or chargeras
Sur les flancs de Grani;

1. Le serpent en question est Fáfnir. « Serpent » (*ormr*) et « dragon » (*dreki*) sont interchangeables dans toute la série qui suit.

Iras jusque chez Gjúki,
Le roi vaillant aux armes. »

14. *(Sigurdr chanta :)*
« Il faut encore, prince,
Parlant sagacement,
Roi prévoyant l'avenir,
En dire davantage;
Hôte suis de Gjúki,
Et puis m'en vais de là;
Qu'en sera-t-il encore
De ma vie? »

15. *(Grípir chanta :)*
« Dort dans la montagne
La fille du roi,
Claire dans son armure,
Après la mort de Helgi;
Tu frapperas
De l'épée acérée,
L'armure fendras
Par la meurtrière de Fáfnir[1]*. »*

16. *(Sigurdr chanta :)*
« Brisée l'armure,
Parle la fiancée,
Dès qu'éveillée
La femme du sommeil;
Que dira la très gente
Parlant à Sigurdr
Qui de quelque profit
Au prince soit? »

17. *(Grípir chanta :)*
« Elle t'enseignera
Les runes puissantes,
Celles que tous les hommes
Voulaient posséder,
De même qu'à parler
Les langues de chaque peuple,
Les mots magiques qui guérissent.
Vis heureux, ô roi! »

1. L'épée de Sigurdr, Gramr. La fille du roi est, bien entendu, Brynhildr-Sigrdrífa.

18. *(Sigurdr chanta :)*
« Voici donc qui est fait,
Apprises sont les sciences,
Me voici prêt
A m'en aller de là;
Réfléchis encore
Et parle davantage :
Qu'adviendra-t-il de plus
De ma vie? »

19. *(Grípir chanta :)*
« Tu rencontreras
Les contrées de Heimir
Et joyeux seras
L'hôte du souverain;
Tout est dit, Sigurdr,
De ce que je savais d'avance;
Point ne faut davantage
Questionner Grípir[1]*. »*

20. *(Sigurdr chanta :)*
« Voici que me chagrinent
Ces mots que tu proféras,
Car en avant tu vois,
Prince, plus loin;
Tu sais que sera trop dur
Le deuil de Sigurdr;
Aussi, Grípir, dois-tu
Le dire clairement. »

21. *(Grípir chanta :)*
« La jeunesse
De ta destinée
Était à mes yeux
Plus claire à regarder;
A juste titre ne suis pas
Tenu pour de sage conseil
Non plus que clairvoyant.
J'ai dit ce que je savais. »

22. *(Sigurdr chanta :)*
« Homme point ne sais

1. On notera les réticences de Grípir et l'exploitation tragique que l'auteur en tire.

Sur cette terre
Qui voie plus avant
Que toi, Grípir;
Tu ne dois rien celer,
Serait-ce vilenie
Ou malfaisance,
De ma condition. »

23. *(Grípir chanta :)*
« Point n'y aura de blâme
Porté sur ta vie;
Écoute et apprends,
Ô prince glorieux,
Car ton nom sera
Bien haut tenu
Tant qu'hommes vivront,
Héraut de la tourmente des estocs [1]. *»*

24. *(Sigurdr chanta :)*
« Tenons pour le pire
Qu'il faille que se quittent
Sigurdr et le prince [2]
En telles conditions;
Montre-moi, si tu veux,
Illustre, le chemin
– Tout est fixé d'avance –
Ô frère de ma mère. »

25. *(Grípir chanta :)*
« Il faut donc, ô Sigurdr,
Clairement tout dire,
Puisque le roi
M'y contraint;
Sache qu'en vérité
En rien ne mens :
Un jour te sera
Mort assignée. »

26. *(Sigurdr chanta :)*
« Point ne veux, pourtant, la colère

1. *Kenning* pour « guerrier » = Sigurdr.
2. Grípir.

Du puissant souverain
De bon conseil, de Grípir,
Subir :
Mais je veux en vérité savoir,
Serait-ce sinistre chose,
Ce qui visiblement
Attend Sigurdr. »

27. *(Grípir chanta :)*
« L'est une femme chez Heimir,
Belle d'apparence :
C'est Brynhildr
Que la nomment les hommes;
La fille de Budli.
Le roi renommé,
Heimir, élève
La vierge au rude cœur. »

28. *(Sigurdr chanta :)*
« En quoi me concerne
Qu'il y ait une vierge
De belle apparence
Élevée chez Heimir?
Il faut, Grípir,
Que clairement tu me le dises,
Car tu connais d'avance
Toutes les destinées. »

29. *(Grípir chanta :)*
« Elle te privera
De toute joie,
Celle de belle apparence,
La pupille de Heimir;
Sommeil ne dormiras,
Cause ne jugeras,
De nul n'auras cure
Quand tu ne la verras pas. »

30. *(Sigurdr chanta :)*
« Quel réconfort
Attendra Sigurdr?
Dis-le, Grípir,
Si tu penses le voir;
Obtiendrai-je la vierge

Par le douaire[1] *achetée,*
Celle-là, la belle,
La fille du prince?»

31. *(Grípir chanta :)*
«Toi et elle prêterez
Tous les serments
Fermes et sûrs :
Peu en tiendrez;
Tu as été de Gjúki
L'hôte d'une nuit,
Tu oublieras la sage
Pupille de Heimir.»

32. *(Sigurdr chanta :)*
«Qu'est-ce donc, Grípir?
Peux-tu me dire cela!
Vois-tu de l'inconstance
Dans le cœur du roi,
Si je dois ma parole rompre
Envers cette vierge,
Que de tout cœur
Je croyais aimer?»

33. *(Grípir chanta :)*
«Tu seras exposé, roi,
Aux trahisons d'une autre,
Tu devras, de Grímhildr,
Payer la félonie,
Elle t'offrira
Une vierge aux clairs cheveux,
Sa propre fille :
Elle saura leurrer le roi.»

34. *(Sigurdr chanta :)*
«Sera-ce qu'avec Gunnarr
Je ferai alliance
Et sera-ce Gudrún
Que j'épouserai?
Bien marié alors

1. Je rends par «douaire» le *mundr* : la somme que devait verser, au moment du mariage, le marié à la mariée et dont celle-ci demeurait définitivement propriétaire.

Serait le prince
Si les afflictions
Ne me viennent accabler. »

35. *(Grípir chanta :)*
« *La reine Grímhildr*
Par ruse t'abusera,
Elle te priera
De demander Brynhildr
Au nom de Gunnarr
Le roi des Gots[1] ;
Tu promets prompte exécution
A la mère du prince. »

36. *(Sigurdr chanta :)*
« *Maux sont en perspective,*
Je peux bien le voir,
Divague durement
La raison de Sigurdr
Si je dois demander
Pour le compte d'un autre
L'illustre vierge en mariage,
Elle que j'aimerais bien. »

37. *(Grípir chanta :)*
« *Vous vous prêterez tous*
Serments et promesses,
Gunnarr et Högni,
Et toi, roi, troisième,
Puis vous échangerez vos apparences
Lorsque serez en route,
Gunnarr et toi.
Grípir ne ment pas. »

38. *(Sigurdr chanta :)*
« *Que signifie cela ?*
Pourquoi échangerions-nous
Couleurs et manières
Lorsque serons en route ?
En ce cas, duperie

1. Il n'y a pas à prendre le texte au pied de la lettre. Gunnarr est certainement un Burgonde. « Got » figure ici, comme souvent dans les poèmes héroïques, à titre honorifique en quelque sorte.

De duperie sera suivie,
Détestable en tous points.
Dis davantage, Grípir. »

39. *(Grípir chanta :)*
« Tu as l'apparence de Gunnarr
Et sa conduite,
Mais tu gardes ta voix
Et ta sagacité;
Tu te fianceras avec
La femme ombrageuse,
Pupille de Heimir;
Et nul n'y verra rien. »

40. *(Sigurdr chanta :)*
« Voilà qui est pire,
Misérable serai,
Moi, Sigurdr, parmi les hommes
En telle occurrence;
Je ne voudrais pas
Traiter par artifice
La fiancée du roi
Que je tiendrais pour éminente. »

41. *(Grípir chanta :)*
« Tu reposeras,
Chef de l'armée,
Glorieux près de la vierge
Comme si ce fût ta mère;
Aussi ton nom sera
Bien haut tenu
Tant qu'hommes vivront,
Souverain du peuple.

42. *Ensemble les noces*
Seront toutes deux célébrées
De Sigurdr, et de Gunnarr
Dans la salle de Gjúki;
Vous aurez échangé vos formes
Quand reveniez chez vous;
Chacun a conservé
Son sens et son esprit. »

43. *(Sigurdr chanta :)*
« Est-ce une honnête femme
Que Gunnarr épousera là,
Glorieux entre les hommes,
Dis-moi, Grípir,
Si, trois nuits durant,
La fiancée du preux, près de moi,
Vive d'esprit, dormit?
Cela est sans exemple.

44. *Comment serait heureuse*
Dans la suite des temps
L'alliance entre les hommes,
Dis-moi, Grípir;
Ce mariage sera-t-il
Dans la suite des jours
Liesse pour Gunnarr
Ou liesse pour moi? »

45. *(Grípir chanta :)*
« Tu te rappelles tes serments
Et sais te taire, en outre,
Tu jouis du bon parti
Que tu trouvas en Gudrún;
Mais Brynhildr s'estime
Fiancée mal mariée,
La gente fomente artifices
Pour se venger. »

46. *(Sigurdr chanta :)*
« Quelles compensations
Cette fiancée prendra
Pour toutes les feintises
Que fîmes à la femme?
La gente eut de moi
Serments jurés,
Mais nul n'est accompli,
Et d'amour, bien peu. »

47. *(Grípir chanta :)*
« A Gunnarr, elle
Dira en vérité
Que tu n'as pas bien
Respecté tes serments,

Alors que l'illustre roi[1],
L'héritier de Gjúki,
De tout son cœur
Croyait le guerrier[2]. »

48. *(Sigurdr chanta :)*
« Qu'est-ce donc, Grípir?
Peux-tu me dire cela!
Serai-je convaincu
Pour les contes qu'elle fera?
Et la glorieuse femme
Mentira-t-elle sur moi
Et sur elle-même?
Dis-le, Grípir. »

49. *(Grípir chanta :)*
« Ce sera par colère envers toi
Que la puissante femme
Et par grief trop grand
Te malmènera.
A l'excellente ne feras
Jamais de mal
D'autant que la femme du roi
As par feintise gagnée. »

50. *(Sigurdr chanta :)*
« Est-ce que le sage Gunnarr
Et Guthormr et Högni
Sur ses incitations
Ensuite céderont?
Est-ce que les fils de Gjúki
Contre moi, leur parent,
Rougiront les tranchants?
Parle encore, Grípir. »

51. *(Grípir chanta :)*
« De Gudrún
Cruel sera le cœur
Lorsque ses frères
Auront été tes meurtriers,
Et rien ensuite

1. Gunnarr.
2. Sigurdr.

Ne sera à joie
Pour la femme sage:
Grimhildr en est cause.

52. *Ceci te consolera,*
Roi de l'armée:
Cette chance aura été donnée
A la vie du guerrier:
Ne sera pas homme plus noble
Sur la face de la terre,
Sous le séjour du soleil
Que tu ne le seras, Sigurdr.»

53. *(Sigurdr chanta :)*
«Séparons-nous heureux!
On ne peut vaincre le sort,
A présent, tu as, Grípir,
Bien fait, comme je le demandais.
Promptement eusses-tu
Proféré choses plus belles
Sur le compte de ma vie
Si tu l'avais pu!»

Ainsi instruit de son sort, Sigurdr fait la connaissance du forgeron merveilleux Reginn, récemment arrivé chez le roi Álfr. Ici se trouve renoué le fil que nous avions abandonné depuis l'épisode I : les deux traditions marchent désormais de concert, la *Völsunga Saga* ne servant plus qu'à combler les lacunes du Codex Regius, notamment ce que l'on est convenu d'appeler la grande lacune: huit folios du Codex Regius, soit entre la strophe 31 des *Sigrdrífumál* et ce qu'il nous reste du fragment (*Brot*) du chant de Sigurdr. Reginn fabrique l'épée extraordinaire Gramr pour Sigurdr auquel il conseille de s'en servir pour tuer Fáfnir. Mais avant de se lancer dans cette aventure, Sigurdr sait qu'il a d'abord le devoir de venger son père et il se met en route pour abattre les fils de Hundingr. Ces détails sont rapportés de la strophe 13 à la fin du *Reginsmál*, poème dont le début a été donné sous la rubrique I. On notera la constance de l'imprégnation surnaturelle de tout le récit, quelle qu'en soit l'expression poétique. Intéressante à ce titre est la présence perpétuelle, évoquée d'épisode en épisode et de poème en poème, d'Ódinn : la pratique effroyable du *blódörn* (ci-dessous strophe 26) est attestée par d'autres sources, y compris Saxo Grammaticus (*Gesta Danorum*, IX, p. 463), entre autres le cha-

pitre VIII de l'*Orkneyinga Saga* [1] où il est clairement établi que cette opération, un sacrifice rituel à n'en pas douter, est dédiée à Ódinn.

LE DIT DE REGINN (suite et fin)

[...] Un jour que Sigurdr venait à la demeure de Reginn, il lui fut fait bon accueil. Reginn chanta :

13. *« Voici venu*
Le fils de Sigmundr,
L'homme prompt et résolu
A notre salle;
Il a plus de cœur
Qu'homme vénérable.
Je m'attends au combat
De la part du loup vorace [2].

14. *Je vais élever*
Le prince hardi au combat.
Voici que le fils d'Yngvi [3]
Chez nous est venu;
Celui-là sera des rois
Le plus puissant sous le soleil,
S'étend sur toute terre
Le fil de sa destinée. »

Sigurdr demeura alors continuellement chez Reginn qui lui dit que Fáfnir se trouvait à Gnitaheidr, sous la forme d'un

1. Traduction française de J. RENAUD, *La Saga des Orcadiens*, Paris, Aubier, 1989.
2. Les deux derniers vers sont textuellement cités par Snorri le *godi* dans *Eyrbyggja Saga*, traduction française par R. BOYER, *La Saga de Snorri le godi*, dans *Sagas islandaises*, *op. cit.* (écrite au XIII[e] siècle).
3. Le fils (ou plutôt le descendant) d'Yngvi : c'est Helgi. Mais Yngvi est aussi le nom de Freyr (*cf. Ynglinga Saga*) et comme Sigurdr est un Võlsungr, il descendrait de lui. L'hypothèse n'est pas à exclure, en dépit de ceux qui cherchent à faire de Sigurdr une entité exclusivement martiale. Freyr-Yngvi était dieu incontesté de la fertilité-fécondité, ce qu'est également Võlsi (voyez le *Võlsa Thàttr, supra*, pp. 89 sqq.), ancêtre de Sigurdr. Par là, entre autres choses, s'expliquerait le visage si peu « héroïque », à notre sens moderne, de Sigurdr.

serpent[1]*; il possédait un heaume de terreur*[2] *qui épouvantait tout être vivant.*

Reginn fabriqua pour Sigurdr une épée qui s'appelait Gramr. Elle était si acérée que, l'ayant trempée dans le Rhin et ayant fait descendre au courant une houppe de laine, elle la trancha comme de l'eau. Avec cette épée, Sigurdr pourfendit l'enclume de Reginn.

Après cela, Reginn excita Sigurdr à tuer Fáfnir. Il dit :

15. *« Haut riront*
Les fils de Hundingr,
Eux qui à Eylimi
Refusèrent de vivre vieux,
Si le désir étreint
Le jeune noble d'aller chercher
Les rouges anneaux
Avant de venger son père[3]*. »*

Le roi Hjálprekr fournit à Sigurdr une flotte pour venger son père. Ils essuyèrent une grande tempête[4] *et doublèrent un cap montagneux. Un homme se tenait sur la montagne, et chanta :*

16. *« Qui va chevauchant là*
Les chevaux de Rævill[5]
Parmi les hautes vagues
Sur la mer mugissante?
Les étalons à voiles sont
De sueur maculés,
Les coursiers des vagues
Au vent ne résisteront pas. »

17. *Reginn répondit :*
« Nous voici, Sigurdr et moi,
Sur les arbres de mer[6]*;*
Vent nous fut donné

1. On peut interpréter aussi dragon, quoique le texte porte toujours *ormr* et non *dreki* (dragon).
2. Heaume de terreur : *ægishjálmr* : certainement un attribut magique.
3. Reginn rappelle à Sigurdr son plus urgent devoir : venger son père.
4. Un bref et curieux texte, le *Dit de Gestr-aux-Nornes (Norna-Gests Thâttr)*, prétend que ce sont les fils de Hundingr qui déchaînent là une tempête magique.
5. Chevaux de Rævill (un roi de mer), étalons à voiles et coursiers des vagues : bateaux.
6. Arbres de mer et coursier des rondins : bateaux ; pour la dernière *kenning* : rentré au port, on tirait le bateau sur des rondins pour le mettre à sec.

Pour la mort elle-même;
La lame lourde tombe
Plus haut que le bordage
Pour précipiter le coursier des rondins;
Qui pose cette question?»

18. *«Hnikarr on m'appelait*[1]
Quand le corbeau se réjouissait,
Ô jeune Völsungr,
Et que le crime était commis;
Maintenant tu peux appeler
Le vieux de la montagne
Fengr ou Fjölnir;
J'aimerais vous accompagner.»

Ils mirent le cap vers la terre et le vieux monta sur le bateau : alors, le vent s'apaisa.

19. *(Sigurdr chanta :)*
«Dis-moi, Hnikarr,
Puisque tu sais l'une et l'autre,
La chance des dieux et des hommes :
Quel est le meilleur présage
S'il faut se battre,
Une fois l'épée brandie?»

20. *(Hnikarr chanta :)*
«Maints bons présages sont,
Si hommes le savaient,
Quand faut brandir l'épée;
De grand secours je crois
Qu'est le sombre corbeau
Pour l'arbre de l'épée[2].

21. *Voici le second,*
Si tu es au-dehors venu
Te trouvant prêt à partir :
Regarde si tu vois
Sur la sente se tenant
Deux hommes avides de louanges.

1. C'est Ódinn qui parle. Hnikarr : celui qui soutient, Fengr : prise, butin, Fjölnir : l'homme aux multiples formes? Ces surnoms sont attestés aussi par les *Grímnismál*.
2. Le guerrier. Le corbeau a toujours été tenu dans le Nord pour un oiseau de bon augure.

22. *Voici le troisième:*
Si tu entends hurler
Le loup sous les rameaux du frêne,
Chance te sera donnée
Sur les porteurs de heaume,
Si tu es le premier à les voir.

23. *Nul homme ne doit*
Combattre face tournée
Quand tard elle brille
Vers la sœur de la lune[1]*;*
Ceux-là ont la victoire
Qui savent voir devant soi,
Prompts au jeu des glaives,
Ou disposer les troupes en coin.

24. *C'est très mauvais présage*
Si ton pied trébuche
Lorsque tu vas combattre;
Les Dises perfides
Se tiennent sur tes flancs,
Elles veulent te voir navré.

25. *Peigné et lavé*
Doit être tout sage
Et restauré le matin,
Car nul ne sait
Où il sera le soir;
Mauvais de fuir devant son sort[2]*.* »

Sigurdr livra grande bataille contre Lyngvi, fils de Hundingr, et contre ses frères. Là périrent Lyngvi ainsi que les trois frères. Après la bataille, Reginn chanta :

1. La sœur de la lune est le soleil, féminin en islandais. On comprend sans peine qu'il ne faille pas combattre face tournée vers le soleil. Le second conseil est plus intéressant : il faut savoir disposer les troupes en coin (*fylkja hamalt,* qui est censée être une invention d'Ódinn). Cette disposition caractéristique des troupes est attestée par Tacite. Voir R. Boyer : « La guerre à l'âge des Sturlungar », *in Inter-Nord*, n° 11, 1970, pp. 184-202.

2. Dernier vers incertain. Il pourrait s'agir du *lente festina.* On aura remarqué les étroites correspondances entre ces strophes mises dans la bouche d'Ódinn et certains préceptes des *Hávamál*, où c'est le même dieu qui parle, et surtout l'imprégnation gnomique et éthique qu'attestent ces poèmes « héroïques », où on l'attendrait le moins. Il en ira pareillement avec les *Fáfnismál* et les *Sigrdrífumál.*

26. *« Voici que l'aigle de sang*[1]
Par l'épée tranchante
Sur le dos du meurtrier
De Sigmundr a été découpé!
Nul n'est plus éminent
Parmi les héritiers du prince
Que celui qui rougit la terre
Et réjouit le corbeau! »

Sigurdr alla chez Hjálprekr. Alors Reginn excita Sigurdr à tuer Fáfnir.

VII. – *Le meurtre de Fáfnir*

Libéré de toute obligation, Sigurdr, accompagné de Reginn, se rend donc à Gnitaheidr où sévit Fáfnir le dragon. Sigurdr creuse une fosse profonde en travers du chemin où passe habituellement le monstre lorsqu'il descend boire au fleuve, et au moment où le dragon rampe au-dessus de la fosse, il le transperce de son épée. Je me permets d'insister un instant sur le caractère assez peu « glorieux » à nos yeux modernes de ce haut fait héroïque. C'est caché dans une fosse et en frappant de bas en haut que Sigurdr occit le dragon. Fáfnir, avant d'expirer, rappelle la malédiction qui pèse sur le trésor dont il avait la garde. Reginn conseille à Sigurdr de faire rôtir le cœur de Fáfnir et de le manger. La suite est dans toutes les mémoires : une goutte de sang brûlant tombe sur le doigt de Sigurdr qui le suce et comprend du même coup le langage des oiseaux. Des mésanges perchées dans les branches juste au-dessus de lui reprennent le thème de l'or maudit, puis l'avertissent que Reginn a l'intention de le tuer pour s'emparer du trésor, et elles lui conseillent de l'exécuter, ce que fait Sigurdr. Après quoi il

1. Voici donc, dans le texte, évoqué le célèbre *blóðörn* qui, à mon avis, n'a que trop fait parler de lui. Il s'agit d'une pratique barbare qui consistait à exciser le dos de la victime, entre les côtes, pour extraire de la poitrine les poumons que l'on déployait alors comme des ailes. Cette opération, qui pourrait relever du culte d'Ódinn – ce pourquoi elle figure à bon droit dans le présent poème, Sigurdr s'inscrivant à plus d'un titre dans la thématique odinique –, était sans doute mi-rituelle, mi-magique et se trouve assez fréquemment attestée dans nos sources. Elle peut avoir été d'une grande antiquité puisqu'il semble bien que certains pétroglyphes de l'âge du bronze la représentent. J'ai tout de même le sentiment qu'à « l'âge littéraire » (à partir du XIIe siècle donc), ce thème est complaisamment exploité à titre de réminiscence seulement.

charge l'or sur son cheval Grani et s'éloigne. Aucun épisode n'a connu une célébrité comparable; voici les *Fáfnismál*, qui le rapportent :

Les dits de Fáfnir

Sigurdr et Reginn montèrent à Gnitaheidr et y trouvèrent la trace que laissait Fáfnir quand il rampait jusqu'au fleuve. Sigurdr creusa un grand trou dans le chemin et entra dedans. Quand Fáfnir s'éloigna de son or en rampant, il souffla du venin qui dégoutta sur la tête de Sigurdr. Lorsque Fáfnir rampa au-dessus du trou, Sigurdr le transperça jusqu'au cœur de son épée. Fáfnir se convulsa, tordant la tête et la queue. Sigurdr bondit hors du trou et tous deux se dévisagèrent. Fáfnir chanta :

« De la mort de Fáfnir[1]

1. *Garçon, ô garçon*[2],
De quel garçon es-tu né?
De quel homme es-tu le fils?
Toi qui sur Fáfnir as rougi
Ton épée scintillante;
J'ai enduré le glaive jusqu'au cœur. »

Sigurdr cela son nom parce qu'on croyait dans les temps anciens que les paroles d'un homme voué à la mort avaient grand pouvoir, s'il maudissait son ennemi par son nom. Il chanta :

2. *« Noble créature je m'appelle,*
Moi qui suis le passant,
Le fils dépourvu de mère;
De père n'ai point
Comme les fils des hommes.
Toujours seul je vais[3]. *»*

3. *(Fáfnir chanta :)*
« Sais-tu, si tu n'as point de père

1. « De la mort de Fáfnir » figure dans l'un des manuscrits.
2. Dans *Völsunga Saga*, Sigurdr est parfois appelé « garçon de Sigmundr ».
3. Le détail est intéressant. Bien entendu, Sigurdr peut donner le change. Mais il entre dans la problématique du héros d'être soit un enfant sans père,

Comme les fils des hommes,
Par quelle merveille tu fus engendré[1] *?»*

4. *(Sigurdr chanta :)*
« Mon lignage,
Je le déclare, t'est inconnu[2]*,*
Et moi de même :
Sigurdr je m'appelle
– Sigmundr s'appelait mon père –,
Moi qui t'ai par les armes occis. »

5. *(Fáfnir chanta :)*
« Qui t'excita?
Pourquoi te laissas-tu induire
A me ravir la vie?
Garçon aux yeux de flamme,
Tu possèdes un père rude,
Tel courage est inné[3]*. »*

6. *(Sigurdr chanta :)*
« C'est mon cœur qui m'excita,
Mes mains m'assistèrent,
Et mon glaive acéré;
Rare celui qui est brave
Quand se met à grandir
Si dans son enfance fut couard[4]*. »*

7. *(Fáfnir chanta :)*
« Je sais, si tu parviens à croître
Au sein de tes amis,
Que tu frapperais avec fureur :
Mais tu es prisonnier

soit un enfant trouvé (l'un et l'autre se révélant par la suite, il va sans dire, d'éminente extraction) et c'est bien ainsi que présentent Sîfrît et Sigurdr des textes germaniques continentaux ou la *Saga de Thjódrekr* (chap. 168).

1. *Cf. Völsunga Saga* : « Et bien que tu ne dises pas ton nom au jour de ma mort, tu sais bien que tu mens. »

2. Le vers 2 n'a pas de sens, les Völsungar ne pouvant être inconnus de Fáfnir. C'est pourquoi certains savants, Cederschiöld entre autres, ont proposé d'amender le texte *kved ek* en *kvedak* qui donnerait la traduction inverse : « Mon lignage, je le déclare, ne t'est pas inconnu. »

3. La traduction du dernier vers est incertaine. On peut également proposer : « Les enfants sont tôt valeureux. » Vers 5 : *cf. Völsunga Saga* : « Garçon aux yeux étincelants, tu avais un rude père. »

4. *Cf. Völsunga Saga*: « Rare celui qui vieux est rude s'il fut enfant couard. »

Et butin de guerre[1],
Toujours tremblent les prisonniers. »

8. *(Sigurdr chanta :)*
« D'autant m'insultes-tu, Fáfnir,
Que je suis plus éloigné
De l'amour de mon père;
Point ne suis prisonnier
Quoique butin de guerre;
Tu éprouves que libre je vis. »

9. *(Fáfnir chanta :)*
« En tout ce que je profère
Tu ne vois que propos haineux[2],
Mais je te dis une chose vraie :
L'or sonore,
Le trésor rouge comme braise,
Les anneaux, te mèneront à mort. »

10. *(Sigurdr chanta :)*
« De son bien
Chacun décide
Seulement jusqu'à certain jour,
Car une bonne fois
Faut que tout homme
Aille d'ici au séjour de Hel. »

11. *(Fáfnir chanta :)*
« Le jugement des Nornes
Tu l'auras devant le cap[3],
Et le destin d'un singe inavisé;
Dans l'eau tu te noies
Si tu rames contre le vent[4]*;*
Tout est péril à qui doit périr. »

1. Quand Sigmundr eut été tué, sa femme, Hjördís, fut emmenée comme prisonnière par Álfr, fils de Hjálprekr. C'est alors qu'elle mit au monde Sigurdr. Elle épousa Álfr par la suite. Vers 1-2 de la strophe 7 : *cf. Völsunga Saga* : « Je sais que, si tu grandis, parmi tes parents, tu apprendras à frapper en fureur. »
2. *Cf. Völsunga Saga* : « Tu prends tout ce que je dis pour paroles de haine. »
3. Le vers 2 est obscur. S'agit-il d'une réminiscence de l'intervention de Hnikarr-Ódinn dans les *Reginsmál*?
Le vers 3, s'il rappelle les *Hávamál*, n'est pas plus clair. On a proposé de changer *ok ósvinnz apa* (et d'un singe inavisé) en *ok ørlögs apa* (et le destin d'un singe), qui n'arrange guère les choses!
4. En cas de tempête, on amène la voile et l'on rame soit sous le vent, soit contre le vent, ce qui, paraît-il, est préférable. Fáfnir veut dire que, même dans ce dernier cas, Sigurdr se noierait.

12. *(Sigurdr chanta :)* [1]
« Dis-moi, Fáfnir,
Puisqu'on te dit savant
Et que tu sais mainte chose :
Quelles sont les Nornes [2],
Secourables dans le besoin,
Qui délivrent les mères de leur fils? »

13. *(Fáfnir chanta :)*
« D'origines fort diverses
Je crois que sont les Nornes,
Ne sont pas de même famille;
Certaines sont nées des Ases,
Certaines, des Alfes,
Certaines sont filles de Dvalinn [3]. »

14. *(Sigurdr chanta :)*
« Dis-moi, Fáfnir,
Puisqu'on te dit savant
Et que tu sais mainte chose :
Comment s'appelle cet îlot
Où mêleront l'humeur des épées [4]
Surtr et les Ases? »

1. Les strophes 12 à 15 constituent un petit manuel. Les trois premiers vers rappellent très fort les Dits de Loddfáfnir dans les *Hávamál*.

2. Il y a ici, comme dans les *Reginsmál* et dans les poèmes consacrés à Helgi Hundingsbani, confusion entre Dises et Nornes, Dises et valkyries. L'un des principaux attributs des Dises était d'assister les femmes en couches.

3. Nain qui revient souvent dans l'*Edda*. Cette strophe est remarquable. Les nornes sont des divinités du destin. Snorri Sturluson, ainsi que la *Völuspá* str. 20, en réduisent le nombre à trois qu'ils appellent Passé, Présent et Avenir. Le calque classique, grec notamment (Parques), est patent. Il semble bien que ce soient les *Fáfnismál*, confirmés par diverses autres sources, qui aient raison. Il devait y avoir une Norne pour chaque être humain et il se pourrait que la répartition proposée ici sur leur origine (ases, alfes ou nains) correspondît à la tripartition sociale que suggère la *Rìgsthula* – bien que j'aie posé à ce propos toutes les réserves qui s'imposent.

4. Il s'agit de l'ultime combat entre Surtr, dieu de l'autre monde et du feu, et les Ases, au *Ragnarök*. L'humeur des épées : le sang. On remarquera que le poème sort maintenant tout à fait de son cadre héroïque pour entrer dans le genre gnomique (voir les *Vafthrudnísmál*, plus loin). Outre les observations qui ont été faites à ce sujet, plus haut, on se rappellera que Fáfnir nous est expressément donné pour un géant et que ces créatures sont, dans la mythologie nordique comme dans d'autres, toujours présentées comme détentrices du savoir originel.

15. *(Fâfnir chanta :)*
« Oskópnir[1] *il s'appelle*
Et là doivent tous
Les dieux jouer de la lance;
Bilröst[2] *se brise*
Quand ils passent sur le pont,
Et les chevaux nagent dans l'eau calme.

16. *Un heaume de terreur*
Je portai contre les fils des hommes
Quand je gisais sur le trésor;
Plus fort à moi seul[3]
Je me croyais, que tous,
Insoucieux du nombre de mes ennemis. »

17. *(Sigurdr chanta :)*
« Le heaume de terreur
Ne protège personne
Quand il faut en fureur frapper;
Alors se révèle
Quand vient foule nombreuse
Que nul n'est à lui seul le plus fort. »

18. *(Fâfnir chanta :)*
« Je soufflais du venin[4]
Quand gisais sur l'héritage
Immense de mon père. »

19. *(Sigurdr chanta :)*
« Ô puissant serpent!
Tu fis grands crachements
Et sifflas d'un rude cœur;
Haine monte d'autant
Parmi les fils des hommes
Quand on a ce heaume en tête. »

1. Litt: non façonné, incréé; c'est la même chose que Vigridr *(Völuspá)*.
2. Bilröst ou Bifröst est l'arc-en-ciel. Comparer ce passage avec *Grìmnismál* str. 45 ou *Gylfaginning* 13.
3. *Cf. Völsunga Saga* : « Et je n'ai jamais trouvé tant d'hommes devant moi que je ne me sois senti le plus fort. »
4. *Cf. Völsunga Saga* : « Et je vomissais du venin loin de moi dans toutes les directions si bien que nul n'osait m'approcher et que je ne craignais aucune arme. »

20. *(Fáfnir chanta :)*
« Je te conseille à présent, Sigurdr,
Et toi, retiens ce conseil :
Va-t'en d'ici !
L'or sonore
Et l'argent rouge comme braise,
Les anneaux, te mèneront à mort. »

21. *(Sigurdr chanta :)*
« Conseil as conseillé,
Mais je vais chevaucher
Vers l'or qui gît dans la bruyère,
Et toi, Fáfnir, gis
Dans ton agonie,
Hel va s'emparer de toi. »

22. *(Fáfnir chanta :)*
« Reginn m'a trahi
Il te trahira de même,
Il sera notre mort à tous deux;
Je crois que Fáfnir
Va perdre la vie;
C'est toi qui fus le plus fort. »

Reginn avait disparu pendant que Sigurdr tuait Fáfnir; il revint alors que Sigurdr essuyait le sang sur son épée. Reginn chanta :

23. *« Salut à toi, Sigurdr !*
Voici que tu as remporté la victoire
Et que Fáfnir a trépassé;
De tous les hommes
Qui foulent la poussière,
Je te proclame né le plus intrépide. »

24. *(Sigurdr chanta :)*
« Il n'est pas sûr de savoir,
Quand ils s'assemblent tous,
Les fils des dieux de la victoire,
Qui est né le plus intrépide;
Maint est ardent

Qui ne rougit point le glaive
Dans le sang d'autrui[1]. »

25. *(Reginn chanta :)*
« Joyeux te voici, Sigurdr,
Et réjoui de ta victoire,
Alors que tu essuies Gramr sur l'herbe;
Tu as mortellement
Blessé mon frère
Et j'en suis pourtant cause en partie. »

26. *(Sigurdr chanta :)*
« C'est toi qui m'incitas
A chevaucher jusqu'ici
Par la montagne sacrée;
Ses biens et sa vie
L'étincelant serpent eût conservés
Si tu n'avais douté de mon courage. »

Alors Reginn alla à Fáfnir et lui trancha le cœur avec l'épée qui s'appelle Ridill, puis il but le sang de la blessure :

27. *(Reginn chanta :)*
« Reste ici, Sigurdr,
Et moi, j'irai dormir,
Tiens le cœur de Fáfnir sur la flamme!
De ce cœur je veux
Consommer la chair
Après avoir bu de ce sang. »

28. *(Sigurdr chanta :)*
« Loin t'en allas
Tandis que dans Fáfnir je rougissais
Mon glaive acéré;
De ma puissance
Je jouai contre la force du serpent
Tandis que tu dormais dans la bruyère. »

29. *(Reginn chanta :)*
« Il fût resté longtemps
Celui-là sur la lande,

1. Les deux derniers vers reposent sur une correction du texte qui en fait ne dit pas rougit *(rýdr)* mais déchire *(rýfr)*.

Le vénérable géant[1],
Si tu n'avais joui de l'épée
Que je fis moi-même,
Et de ton glaive, l'acéré. »

30. *(Sigurdr chanta :)*
« *Courage est meilleur*
Que puissance de glaive
Quand il faut par fureur frapper,
Car l'homme ardent,
Je le vois combatre rudement
Et vaincre, fût-ce par épée émoussée.

31. *Mieux vaux exhorter*
Que ne pas le faire
Au jeu de la guerre;
Ardeur vaut mieux
Qu'abattement
Quoi qu'il arrive. »

Sigurdr prit le cœur de Fáfnir et le fit rôtir sur une branchette. Quand il pensa qu'il était assez cuit, le sang coulant du cœur, il mit un doigt dessus et voulut voir s'il était à point. Il se brûla et s'enfonça le doigt dans la bouche. Mais quand le sang du cœur de Fáfnir toucha sa langue, il comprit le langage des oiseaux. Il entendit des mésanges[2] *gazouiller dans la ramée. L'une chantait :*

32. « *Là Sigurdr est assis*
Aspergé de sang,
Il rôtit sur le feu

1. Le vénérable géant : Fáfnir. On verra plus bas que Reginn lui-même est appelé *thulr* ou géant vieux comme givre. Il y a là, clairement, une allusion à l'autre « fil » de la tradition tel qu'il a été exposé dans l'épisode I (Hreidmarr et ses fils sont des géants).

2. Il s'agit en vérité de nonnettes ou mésanges cendrées *(igdur)*. Sans développer, car le thème est d'une richesse et d'une profondeur infinies, et Richard Wagner ne s'y est pas trompé, cet épisode appelle au moins une remarque. Que Sigurdr appartienne à l'espèce des dieux, ou des demi-dieux (héros) ou des hommes, il vient de transgresser une frontière en goûtant, en assimilant le sang du géant. Il est donc normal que cette transgression en appelle une autre : il relève maintenant du règne animal autant que de l'humain puisqu'il comprend le langage des oiseaux. Ou encore : il vient d'assimiler par un signe symbolique (le sang) le savoir essentiel, fondamental, du géant. Il est donc en état d'entendre un langage, de pénétrer un savoir qu'il ne possédait pas.

Le cœur de Fáfnir;
Sage me semblerait
Le briseur d'anneaux
S'il mangeait le muscle
Noble de vie[1]. »

33. *(Une seconde mésange chanta :)*
« *Là Reginn est couché,*
Prenant conseil de soi-même,
Veut trahir le fils
Qui lui fait confiance,
Par colère conçoit
De captieux discours,
Le maudit forgeron
Veut venger son frère. »

34. *(Une troisième mésange chanta :)*
« *Que plus court d'une tête*
Il dépêche au séjour de Hel
Le vénérable thulr[2] *!*
De l'or en quantité
Qui sous Fáfnir gisait
Il pourrait alors seul disposer. »

35. *(Une quatrième mésange chanta :)*
« *Sage me semblerait*
S'il savait profiter
Des conseils amicaux
Que lui donnez, mes sœurs;
Qu'il prenne garde à soi
Et réjouisse le corbeau,
Je sens venir le loup
Quand je vois ses oreilles. »

36. *(Une cinquième dit :)*
« *N'est pas aussi sage*
Que je l'imaginais
L'arbre de la bataille[3],
Le prince de l'armée,

1. Le cœur.
2. Le mage, le prophète, le grand sorcier. Le mot revient fréquemment dans les *Eddas*. Il s'applique toujours, soit aux géants primitifs, dépositaires de la science originelle, soit aux magiciens ou sorciers.
3. Le guerrier, ici Sigurdr.

S'il laisse le frère
Au loin parvenir
Quand à l'autre il a
Vieillesse refusée. »

37. *(Une sixième chanta :)*
« Vraiment inavisé
S'il épargne encore
L'ennemi, l'homicide;
Là Reginn est couché,
Celui qui l'a trahi :
Ne peut-il voir telle chose? »

38. *(Une septième chanta :)*
« Que plus court d'une tête
Il laisse le géant froid comme givre[1],
Et le frustre des richesses.
Alors du trésor
Que couvait Fáfnir,
Tu seras seul le souverain. »

39. *(Sigurdr chanta :)*
« Le destin ne sera pas si puissant
Que Reginn doive
Porter nouvelle de ma mort,
Car les deux frères
Vont promptement
Aller d'ici au séjour de Hel. »

Sigurdr trancha la tête de Reginn, puis il mangea le cœur de Fáfnir et but leur sang à tous deux, Reginn et Fáfnir. Alors Sigurdr entendit les mésanges dire :

40. *« Va chercher, Sigurdr,*
Les anneaux rouges;
N'est pas digne d'un roi
De concevoir des craintes!
Je sais une vierge[2],
De beaucoup la plus belle,
D'or adornée,
Si tu peux l'obtenir.

1. Voir note 1 p. 318.
2. C'est Gudrún.

41. *Mènent chez Gjúki*
De vertes routes,
Le destin montrera la voie
Au voyageur;
Là, le roi altier
A engendré une fille,
C'est celle-là, Sigurdr,
Que tu demanderas.

42. *Une salle se tient sur la haute*
Montagne de la Biche [1]*,*
Elle est à l'extérieur
De feu toute cernée;
Elle fut par de sages
Hommes construite
Avec la plus pure
Lumière de terreur.

43. *Je sais sur la montagne*
La guerrière dormant,
Joue au-dessus d'elle
Le danger du tilleul [2]*;*
Yggr la piqua d'une épine :
La femme lui avait voué
D'autres guerriers
Que ceux qu'il voulait [3]*.*

44. *Tu peux, fils, voir*
La vierge sous le heaume
Quittant le champ des occis
Sur Vingskornir [4] *montée;*
Ne peut Sigrdrífa
Rompre son sommeil,

1. Hindarfjall.
2. Le feu; Yggr : Ódinn.
3. Soit : Ódinn l'a endormie par magie (c'est ce que doit signifier « l'épine (du sommeil) » parce que, contrairement aux ordres qu'elle avait reçus de lui, elle a fait mourir d'autres guerriers que ceux qu'il avait choisis. En effet, contrairement à une erreur commune, les valkyries, malgré leur nom (*valkyrja* : celle qui choisit, verbe *kjósa* dont dérive *kyrja*, le *valr* : substantif collectif qui s'applique aux guerriers tombés sur le champ de bataille), ne choisissent pas elles-mêmes leurs victimes, elles sont tenues d'exécuter les ordres d'Ódinn. Si elles y manquent, elles sont punies, comme Brynhildr, et doivent même, parfois, épouser des humains!
4. Un cheval.

Descendant des Skjöldungar,
Les Nornes l'ayant décidé. »

Sigurdr chevaucha le long des traces de Fáfnir jusqu'à son antre et le trouva ouvert; les portails étaient de fer ainsi que leurs montants; de fer étaient aussi toutes les poutres de la demeure, qui était souterraine. Sigurdr trouva là une énorme quantité d'or et en emplit deux coffres. Il prit le heaume de terreur, la cotte de mailles d'or, l'épée Hrotti et beaucoup d'objets de prix, et il en chargea Grani. Mais le cheval ne voulut pas avancer avant que Sigurdr ne fût monté sur son dos.

VIII. – *Rencontre de Sigrdrífa-Brynhildr*

Comme le lui ont conseillé les mésanges, Sigurdr monte sur le Hindarfjall et de là se dirige vers le Frankland [1]. Il voit une forteresse encerclée de feu : grâce à son cheval Grani qui n'hésite pas à faire un bond prodigieux, il franchit cette enceinte et découvre Sigrdrífa, endormie d'un sommeil magique qu'il interrompt en dénudant la valkyrie, laquelle, après une splendide prière (strophes 3 et 4 des *Sigrdrífumál,* voir chapitre 3, p. 624), lui raconte sa vie, en particulier sa désobéissance aux ordres d'Ódinn (déjà évoquée dans les dernières strophes des *Fáfnismál*), désobéissance qu'elle expiera de son amour pour un mortel. Après quoi elle enseigne à Sigurdr les runes et la sagesse.

Les deux amants se jurent foi mutuelle. Ce texte, l'un des plus purs de l'*Edda,* sera cité en entier au chapitre 3 du présent ouvrage étant donné qu'il baigne d'un bout à l'autre dans une atmosphère magique.

Mais il convient d'insister, comme je l'ai fait à propos du meurtre de Fáfnir, sur le caractère assez peu « héroïque » du second exploit formidable dont on crédite Sigurdr, le franchissement du mur de flammes. En fait, cette prouesse aurait été parfaitement impossible, n'eût été le merveilleux cheval, don d'Ódinn, que possède le héros. En d'autres termes, puisque parangon il est sans conteste – la *Grípisspá* l'a dit en termes sans équivoque – il faut que ce soit pour d'autres raisons. Nous y viendrons en temps voulu, mais il fallait signaler le fait.

1. En principe, le pays des Francs, en fait, non pas la France (sens que le mot aura plus tard) mais une région de la Germanie du Sud, où règnent les Gjúkungar.

IX. – *Entrée en scène des Gjúkungar*

Le Codex Regius présente ici, en ce qui concerne l'ordre chronologique où nous sommes, une lacune que comble la *Völsunga Saga*. Celle-ci fait état, à ce point du récit, de deux traditions différentes.

a) D'un côté, il est relaté que Sigurdr s'en va chasser avec son faucon. L'oiseau lui échappe pour aller se poser sur la fenêtre d'une haute tour où Sigurdr doit monter pour le rattraper :

VÖLSUNGA SAGA, CHAPITRE XXIV

[...] Alors il vit une belle femme et reconnut Brynhildr; il apprécia beaucoup et sa beauté et ce qu'elle était en train de faire. Il entra dans la halle et ne voulut s'amuser avec personne. Alors Alsvídr dit : « Pourquoi es-tu si taciturne? Ton humeur nous afflige, nous et tes amis; pourquoi ne peux-tu rester en joie? Tes faucons baissent le col, tout comme ton cheval Grani, et nous ne parvenons guère à y remédier. » Sigurdr répondit : « Bon ami, écoute ce qui me fait réfléchir : mon faucon s'est posé sur une tour, et quand je l'ai rattrapé, j'ai vu une belle femme; elle était assise devant une tapisserie d'or et j'y ai vu représentés mes hauts faits passés. » Alsvídr répondit : « C'est Brynhildr, fille de Budli, que tu as vue : une femme très remarquable. » Sigurdr répondit : « Cela doit être vrai; depuis combien de temps est-elle ici? » Alsvídr répondit : « Elle est arrivée peu de temps avant toi. » Sigurdr dit : « Il y a quelques jours que je le sais; il m'a paru que cette femme était la meilleure au monde. » Alsvídr dit : « Un homme comme toi, il ne faut pas penser à une femme; il est mauvais de lamenter sur ce qu'on n'obtient pas. – J'irai la trouver, dit Sigurdr, je lui donnerai de l'or et j'aurai d'elle une affection égale à la mienne. » Alsvídr répondit : « Il ne s'est pas encore trouvé homme vivant à qui elle ait fait place à côté d'elle ou à qui elle ait offert de la bière à boire; elle veut faire la guerre et accomplir toutes sortes d'exploits. » Sigurdr dit : « Qui sait si elle ne répondra pas et si elle ne me fera pas place à côté d'elle? » Et le lendemain, Sigurdr alla à l'appartement des femmes; mais Alsvídr resta dehors, à proximité, à emmancher des flèches. Sigurdr dit : « Bonjour, dame, comment vas-tu? » Elle répond : « Je vais bien, mes parents et mes amis sont en vie, mais qui sait les risques que court tout homme

marié d'arriver à son dernier jour?» Il s'assit à côté d'elle. Ensuite entrèrent quatre femmes portant de grands vaisseaux d'or emplis du meilleur vin, qui les servirent. Alors Brynhildr dit : « Rares ceux auxquels ce siège est accordé, si ce n'est mon père, quand il vient. » Sigurdr répond : « Voici que cela a été accordé à qui t'a plu. » La pièce était tendue de tapisseries très précieuses, et le plancher était tout jonché d'étoffes. Sigurdr dit : « Voici qu'est accompli ce que tu me promis. » Elle répond : « Sois le bienvenu ici ! » Puis elle se leva, et ses quatre suivantes avec elle, s'avança vers lui, portant une coupe d'or et le pria de boire. Il tendit la main vers la coupe, saisit son bras en même temps, la fit s'asseoir à côté de lui; la prit par le cou, l'embrassa et dit : « Nulle mère n'a conçu femme plus belle que toi. » Brynhildr dit : « C'est un sage parti que de ne pas mettre sa confiance en puissance de femme, car elles rompent toujours leurs promesses. » Il dit : « Voici venu pour nous le meilleur jour dont nous puissions jouir. » Brynhildr répond : « Il ne nous a pas été assigné par le sort de vivre ensemble; je suis vierge au bouclier [valkyrie], *j'ai mon heaume chez le chef de guerre, c'est à lui qu'il faut que je porte assistance, et il ne me déplaît pas de combattre. » Sigurdr répond : « La plus grande liesse serait de vivre ensemble, et le deuil qui me point m'est plus dur qu'armes acérées. » Brynhildr répond : « Il me faut dénombrer les troupes des guerriers, et pour toi, tu épouseras Gudrún, fille de Gjúki. » Sigurdr répond : « Une fille de roi ne me séduira pas, je n'ai pas deux avis sur ce point et je le jure devant les dieux : c'est toi que j'épouserai, ou alors personne d'autre. » Elle dit même chose. Sigurdr la remercia de ce qu'elle venait de dire, lui fit présent d'un anneau d'or et ils firent de nouveaux serments; puis s'en alla rejoindre ses hommes et demeura là un certain temps, heureux et florissant.*

L'action est censée se passer chez le roi Heimir, père adoptif de Brynhildr, à Hlymdalar, et bien qu'aucun poème ne mentionne cet épisode, *Helreid Brynhildar* note bien en passant que c'est à Hlymdalar que les deux amants se sont rencontrés (str. 7). Je n'insisterai pas davantage sur l'étrange parallélisme de cette scène avec les *Sigrdrífumál.*

b) D'autre part, on nous transporte chez le roi Gjúki qui règne « au sud du Rhin » et dont les trois fils, Gunnarr, Högni et Guthormr ainsi que la fille, Gudrún, vont entrer désormais de plain-pied dans cette histoire :

VÖLSUNGA SAGA, CHAPITRE XXV

Il y avait un roi qui s'appelait Gjúki; il régnait au sud du Rhin. Il avait trois fils qui s'appelaient Gunnarr, Högni et Guthormr; sa fille s'appelait Gudrún, c'était la plus renommée des jeunes filles. Ces enfants surpassaient largement ceux des autres rois en fait d'accomplissement, à la fois par la beauté et par la taille. Ils étaient toujours à guerroyer, accomplissant maints hauts faits. Gjúki avait épousé Grímhildr la magicienne. Il y avait un roi qui s'appelait Budli; il était plus puissant que Gjúki, bien que tous deux fussent puissants. Il y avait un frère de Brynhildr qui s'appelait Atli. C'était un homme cruel, grand et très brun, noble pourtant et le plus grand des guerriers. Grímhildr était une femme au cœur féroce. Le règne des Gjúkungar connaissait une grande prospérité, surtout à cause des enfants de Gjúki qui se faisaient grandement valoir dans la plupart des choses. Une fois, Gudrún déclara à ses suivantes qu'elle n'était pas satisfaite. Une femme lui demanda ce qui la contrariait. Elle répond : « J'ai fait des rêves de mauvais augure, voilà pourquoi mon cœur est affligé; explique-moi donc mon rêve puisque tu t'en inquiètes. » Elle répond : « Dis-le-moi et ne te laisse pas abattre car les rêves prévoient souvent le temps qu'il va faire. » Gudrún répond : « Il ne s'agit pas du temps. J'ai rêvé qu'un beau faucon venait se poser sur ma main; ses plumes étaient toutes dorées. » La femme répond : « Ta beauté, ta sagesse et ta courtoisie sont bien connues des gens : quelque fils de roi viendra te demander en mariage. » Gudrún répond : « Rien ne me semblait meilleur que ce faucon, et je préférerais laisser tout mon bien que de le perdre, lui. » La femme répond : « Celui que tu épouseras sera homme accompli et tu l'aimeras beaucoup. » Gudrún répond : « Cela m'ennuie de ne pas savoir qui il est, il faut que nous allions trouver Brynhildr : elle, elle le saura. » Elles se parèrent de bijoux d'or et se mirent en grande beauté, puis se rendirent avec leurs suivantes jusqu'à la halle de Brynhildr. Cette halle était ornée d'or et se dressait sur une montagne. Quand on aperçut leur équipage, on prévint Brynhildr que beaucoup de femmes arrivaient au château dans des chariots dorés. « Ce doit être Gudrún Gjúkadóttir, dit-elle, j'ai rêvé d'elle cette nuit : allons à sa rencontre; nous ne pourrions recevoir la visite de femme plus belle. » Elles allèrent au-devant d'elles et leur firent bel accueil; elles entrèrent dans la halle; à l'intérieur, la salle était toute peinte et d'argent ornée. Des

étoffes étaient étendues sous leurs pieds et tout le monde les servait. On leur fit toutes sortes de divertissements. Gudrún restait taciturne. Brynhildr dit : « Pourquoi ne montres-tu pas de joie? Ne fais pas cela, amusons-nous toutes ensemble, parlons de rois puissants, de leurs hauts faits. – Soit, dit Gudrún. Quels sont les rois les plus éminents qui soient, selon toi? » Brynhildr répond : « Ce sont les fils de Hámundr, Haki et Hagbardr; ils se sont couverts de gloire dans la bataille. » Gudrún répond : « Ils étaient grands et magnifiques, certes, et pourtant Sigarr s'empara de leur sœur et les fit périr brûlés vifs dans leur maison, et de cela, vengeance n'a pas encore été prise; et pourquoi n'as-tu pas nommé mes frères, que l'on tient à présent pour les plus éminents des hommes? » Brynhildr dit : « Ils sont en bonne voie, mais ils manquent encore d'expérience et j'en sais un qui les surpasse fort : celui-là, c'est Sigurdr, le fils du roi Sigmundr; ce n'était encore qu'un enfant quand il tua les fils du roi Hundingr, vengeant ainsi son père et Eylimi, le père de sa mère. » Gudrún dit : « Quelle preuve donnes-tu de cela? Veux-tu dire qu'il est né après la mort de son père? » Brynhildr répond : « Sa mère alla parmi les guerriers abattus et trouva le roi Sigmundr blessé, lui offrit de panser ses blessures, mais il déclara qu'il était trop vieux pour combattre encore et lui dit de se consoler parce qu'elle mettrait au monde le plus noble des fils, et ce fut là prophétie d'homme sage; après la mort du roi Sigmundr, elle alla chez le roi Álfr et c'est là que Sigurdr naquit, il fut élevé avec grand honneur, accomplissant chaque jour maints exploits. C'est lui, l'homme le plus remarquable au monde. » Gudrún dit : « C'est par amour que tu t'es renseignée sur son compte; mais je suis venue ici pour te dire le rêve que j'ai fait et qui me donne grands tourments. » Brynhildr répond : « Que cela ne te chagrine pas; demeure parmi tes parents, qui tous veulent te voir heureuse. – J'ai rêvé, dit Gudrún, que nous sortions en grand nombre de l'appartement des femmes, et que nous voyions un grand cerf; il surpassait de beaucoup les autres animaux; son pelage était d'or; nous voulûmes toutes l'attraper mais moi seule y réussis; je prisais cette bête plus que tout; alors, tu abattis d'une flèche cet animal à mes pieds; j'en eus si grand deuil que ce fut à peine si je pus le supporter; alors, tu me fis don d'un louveteau qui m'aspergea du sang de mes frères. » Brynhildr répond : « Je vais te dire ce qui va se produire : chez vous va venir Sigurdr, celui que je me suis choisi pour mari; Grímhildr lui donnera de l'hydromel mêlé de maléfices qui nous plongera tous dans une grande détresse; c'est lui que tu épouseras, mais

tu le perdras bientôt; tu épouseras le roi Atli; tu perdras tes frères et alors tu tueras Atli. » Gudrún répond : « C'est trop de chagrin que de savoir cela » et elles s'en retournent chez elles, chez le roi Gjúki.

X. – *La geste de Sigurdr*

Nous voici désormais au cœur même de la geste de Sigurdr. La *Völsunga Saga* nous le montre arrivant chez le roi Gjúki :

VÖLSUNGA SAGA, CHAPITRE XXVI

A présent, Sigurdr s'en va avec le grand trésor; [...] il va jusqu'à ce qu'il arrive à la halle du roi Gjúki ; il entre dans la forteresse, l'un des hommes du roi le voit et dit : « Je crois bien que voici l'un des dieux : cet homme-ci est tout entier vêtu d'or; son cheval est beaucoup plus grand que les autres, magnifique est son armement; ses armes sont bien meilleures que celles des autres hommes, mais lui-même, il surpasse largement tout le monde. » Le roi sort avec sa garde, salue l'homme et demande : « Qui es-tu donc, toi qui pénètres dans la forteresse, chose que nul n'a osé faire sans la permission de mes fils ? » Il répond : « Je m'appelle Sigurdr et je suis fils du roi Sigmundr. » Le roi Gjúki dit : « Sois le bienvenu chez nous et prends ici ce que tu désires. » Et il entre dans la halle : tous paraissaient petits auprès de lui et le servaient, et il fut tenu en grand honneur.

Sigurdr, Gunnarr et Högni chevauchent de compagnie à présent, mais Sigurdr est le plus accompli en toutes choses, et pourtant ce sont tous des hommes de grande valeur. Grímhildr découvrit combien Sigurdr aimait Brynhildr, à voir comme il parlait souvent avec elle; elle pense par-devers soi que ce serait grande chance s'il restait là et épousait une fille du roi Gjúki ; elle voit bien que nul ne saurait lui être comparé, voit aussi quelle protection on pourrait attendre de lui et qu'il avait d'énormes richesses, plus qu'on n'en eût trouvé l'exemple. [...] Un soir qu'ils étaient assis à boire, la reine se lève, va jusqu'à Sigurdr, le salue et dit : « Ce nous est liesse que de te voir ici et nous te voulons grand bien; prends cette corne et bois ! » Il la prit et en but. Elle dit : « Que le roi Gjúki soit ton père, et moi, ta mère, Gunnarr et Högni et tous ceux qui ont prêté serment, tes frères, et alors on ne trouvera pas vos pairs. » Sigurdr prit cela en bonne part et, à cause de cette boisson, il ne se souvint plus de

Brynhildr; il demeura là un moment. Une fois, Grímhildr alla trouver le roi Gjúki, lui passa les bras autour du cou et dit : « Voici qu'est venu ici le plus grand champion qui soit au monde; nous pourrions trouver en lui grand appui : donne-lui ta fille en mariage, avec beaucoup d'argent et toute la puissance qu'il désire afin qu'il puisse se plaire ici. » Le roi répond : « Offrir sa fille en mariage n'est pas chose fréquente, mais il y a plus d'honneur à la lui offrir qu'à voir d'autres venir lui demander sa main. »

Sigurdr, Gunnarr, Högni se lient de fraternité jurée, ce point est capital pour qui veut entrer dans l'esprit de cette épopée [1], puis Sigurdr consent à épouser Gudrún. Ensuite, Grímhildr conseille à Gunnarr d'aller demander en mariage Brynhildr, que Sigurdr a oubliée. Le voyage de demande en mariage a lieu, et Sigurdr y prend part. Et voici l'épisode crucial qui va précipiter le cours du destin et où Sigurdr, selon le point de vue que l'on voudra adopter, fera figure soit de victime de l'amitié (en vérité, de l'amitié jurée, qui était hautement contraignante comme en témoignent tant de textes anciens), soit de héros chevaleresque (le thème courtois de l'épée nue placée entre les chastes amants), soit d'implacable exécutant du destin :

VÖLSUNGA SAGA, CHAPITRE XXVII

Ils s'équipent à présent magnifiquement pour leur voyage et les voilà qui chevauchent par monts et par vaux jusque chez le roi Budli, et lui présentent leur demande en mariage. Le roi Budli y fit bon accueil, si elle ne refusait pas, mais il dit qu'elle a si haute opinion d'elle-même qu'elle n'épousera que l'homme qu'elle aura elle-même choisi. Ils chevauchent alors dans Hlymdalir. Heimir leur fit bel accueil. Gunnarr dit l'objet de leur venue. Heimir dit que le choix lui était laissé de l'homme qu'elle épouserait, qu'elle habitait à peu de distance de là et qu'il pensait qu'elle ne voudrait pas d'autre mari que l'homme qui chevaucherait à travers le feu ardent qui entourait sa demeure. Ils

1. Rappelons qu'il s'agit du *fóstbroedralag*, cérémonie que nous avons décrite plus haut p. 223, et qui était, en soi, un rite magique des plus contraignants. A partir du moment où ils se sont liés de fraternité jurée, les participants se considèrent comme de véritables frères de sang, sont tenus d'épouser leurs querelles réciproques et se désacralisent purement et simplement s'ils manquent aux serments qu'ils se sont faits. Voir R. BOYER, *Le Monde du double, op. cit.*, pp. 148 *sqq.*

trouvèrent là cette demeure, et le feu, y virent une forteresse aux charpentes dorées autour de laquelle brûlait un feu. Gunnarr montait Goti, et Högni, Hölkvir. Gunnarr dirigea son cheval sur le feu, mais la bête s'accula. Sigurdr dit : « Pourquoi recules-tu, Gunnarr ? » Il répond : « Mon cheval ne veut pas traverser le feu », et il prie Sigurdr de lui prêter Grani. « Volontiers », dit Sigurdr. Gunnarr chevauche à présent vers le feu, mais Grani ne veut pas avancer. Gunnarr ne peut chevaucher à travers ce feu ; alors, ils échangent leurs apparences, comme Grímhildr l'avait enseigné à Sigurdr et à Gunnarr. Ensuite, Sigurdr chevaucha, et il avait Gramr à la main, et il avait attaché des éperons d'or à ses pieds. Quand il sentit les éperons, Grani bondit vers le feu. Il y eut alors grand vacarme : le feu se mit à faire rage et la terre à trembler ; la flamme atteignait le ciel. Nul n'avait osé faire ce que tentait Sigurdr, et ce fut comme s'il chevauchait dans la ténèbre. Alors, le feu s'apaisa ; et il descendit de cheval, entra dans la salle. Voici ce que l'on a composé :

1. *Le feu se prit à rager*
Et la terre, à trembler,
Et une haute flamme,
A monter au ciel ;
Rares les guerriers du prince
Qui se fussent risqués là
A chevaucher le feu
Ou à le traverser.

2. *De l'épée, Sigurdr*
Pressa Grani,
S'éteignit le feu
Devant le prince,
Le feu s'apaisa tout entier
Devant l'ardent au renom,
L'équipage étincelait
Qu'avait possédé Reginn.

Et quand Sigurdr arriva de l'autre côté de la flamme, il trouva une belle demeure, et Brynhildr était là. [...]

Il y resta trois nuits et ils couchèrent dans le même lit. Il prit l'épée Gramr et la plaça nue entre eux. Elle demanda ce que cela signifiait. Il dit que les choses étaient ainsi faites que c'était de la sorte qu'il célébrerait ses noces avec sa femme, ou bien il en recevrait la mort. Il lui prit l'anneau qui lui venait d'Andvari et

qu'il lui avait donné et lui donna un autre anneau provenant de l'héritage de Fáfnir. Après cela, il s'en alla en chevauchant à travers le même feu, jusqu'à ses compagnons et ils échangèrent de nouveau leurs apparences, puis chevauchèrent jusqu'à Hlymdalir et dirent comment les choses s'étaient passées.

Bien entendu, cette situation scabreuse ne saurait demeurer secrète. Une dispute entre Brynhildr et Gudrún va faire éclater la vérité.

VÖLSUNGA SAGA, CHAPITRE XXVIII

Un jour, elles [Brynhildr et Gudrún] *allèrent dans le fleuve Rhin pour se laver et Brynhildr alla un peu plus loin en aval. Gudrún demanda ce que cela signifiait. Brynhildr dit : « Pourquoi serais-je ton égale en cela plutôt que dans les autres choses? Je croyais mon père plus puissant que le tien, et mon mari a accompli maintes prouesses et traversé le feu ardent alors que le tien a été l'esclave du roi Hjálprekr. » Gudrún répondit en colère : « Il serait plus avisé de ta part de te taire que de blâmer mon mari. Tout le monde dit qu'il ne s'est pas encore trouvé au monde un homme comme lui, en quoi que ce soit, et il ne te sied pas de le blâmer, car c'est lui ton premier mari, et c'est lui qui a tué Fáfnir et chevauché à travers la flamme, lui que tu prenais pour Gunnarr, et il s'est couché près de toi, et il a enlevé de ta main l'anneau qui venait d'Andvari et tu le reconnaîtras bien maintenant. » Brynhildr regarde alors l'anneau et le reconnaît; elle devint alors aussi pâle que si elle était morte.*

Le soir, Brynhildr s'en alla chez elle sans dire un mot. Quand Sigurdr vint se coucher, Gunnarr demanda : « Pourquoi Brynhildr est-elle si fâchée? » Sigurdr répondit : « Je ne sais trop, mais je présume que nous le saurons bientôt. » Gudrún dit : « Pourquoi ne serait-elle pas satisfaite de son royaume et de son bonheur et des louanges de tous – et elle a eu le mari qu'elle voulait. » Sigurdr dit : « Où donc était-elle quand elle a dit qu'elle estimait avoir épousé le plus noble, celui-là même qu'elle préférait? » Gudrún répondit : « Je lui demanderai demain qui elle préfère. » Sigurdr répondit : « Je t'en dissuade, tu t'en repentiras si tu le fais. »

Le lendemain, les deux femmes étaient assises dans leur pavillon, et Brynhildr restait taciturne. Alors Gudrún dit : « Sois joyeuse, Brynhildr, est-ce la converstion que nous avons eue qui te chagrine? Ou alors, qu'est-ce qui t'ôte ta joie? » Brynhildr

répondit : « C'est par mauvais vouloir que tu dis cela, et tu as le cœur cruel. – Ne crois pas cela, dit Gudrún, et dis plutôt ce que tu penses. » Brynhildr répondit : « Ne demande que ce que tu as intérêt à savoir, voilà ce qui sied aux femmes puissantes. Quand tout va à ton gré, il est facile de souhaiter du bien. » Gudrún répondit : « Il est trop tôt pour se glorifier de cela, et cela présage sûrement quelque chose. De quoi as-tu à me blâmer? Je ne t'ai jamais rien fait de mal. » Brynhildr dit : « Il faut que tu expies d'avoir épousé Sigurdr, et il ne me plaît pas que tu jouisses et de lui et de tout l'or. » Gudrún répondit : « Je ne savais pas ce qui s'était passé entre vous, et mon père n'avait pas besoin, que je sache, de te demander ton avis pour me marier. » Brynhildr répondit : « Nous n'avons pas tenu secret que nous nous étions fait mutuellement serment, et vous saviez bien que vous me trahissiez, et je vengerai cela. » Gudrún répondit : « Tu es mieux mariée que tu ne le mérites, et ton arrogance aura une méchante fin car beaucoup expieront cela. – Je serais satisfaite, dit Brynhildr, si tu n'avais pas un mari plus noble que le mien. » Gudrún répondit : « Ton mari est si noble que l'on ne peut savoir s'il y a mari plus éminent, et qui ait une telle abondance de puissance et de biens. » Brynhildr répondit : « Sigurdr a tué Fáfnir, et cela vaut plus que tout le royaume du roi Gunnarr », comme il a été dit :

Sigurdr frappa le serpent
Et cela par la suite
Jamais ne flétrira
Tant que dureront les temps;
Mais ton frère
N'eut le cœur
Ni de chevaucher le feu
Ni de le franchir.

Gudrún répondit : « C'est Grani qui n'a pas osé traverser le feu alors que le roi Gunnarr le montait, mais Gunnarr, lui, avait osé chevaucher et ce n'est pas la peine de mettre en doute son courage. » Brynhildr répondit : « Je ne cèlerai pas que je ne pense aucun bien de Grímhildr. » Gudrún répondit : « Ne la blâme pas car elle se conduit envers toi comme envers sa fille. » Brynhildr répondit : « C'est elle qui est à l'origine de tout le mal qui nous accable, elle qui a donné à Sigurdr la mauvaise bière, si bien qu'il ne s'est pas rappelé mon nom. »

Dès lors, par un mécanisme inexorable, le jeu sinistre des vengeances sanglantes va se dérouler. Brynhildr excite Gunnarr

à tuer Sigurdr. Gunnarr refuse : il est frère juré de Sigurdr. Mais Gunnarr et Högni ont encore un frère, Guthormr, qui n'est pas entré dans l'association sacrée. C'est lui qui sera chargé de la fatale besogne et il tuera Sigurdr, soit dans son sommeil, soit dans la forêt puisque les textes eux-mêmes nous rapportent cette double tradition.

Lorsqu'elle apprend cette nouvelle, Brynhildr, après avoir mêlé les pleurs et le rire tragiques, prophétise les événements à venir puis se donne la mort.

Cet épisode, complexe à souhait, a fourni la matière de quatre grands poèmes héroïques de l'*Edda*, dont deux couvrent l'ensemble : *Sigurdarkvida* et *Brot af Sigurdarkvidu* (déjà donné plus haut, pp. 219 *sqq.*) qui se démarquent exactement, les deux autres, *Gudrúnarkvida I* et *Helreid Brynhildar* (déjà donné plus haut, pp. 236 *sqq.*), évoquant plus précisément les derniers moments de l'histoire. Ces quatre œuvres sont puissamment synthétiques et impliquent une connaissance préalable de l'histoire dans ses détails; elles procèdent par bonds et par allusions, ce qui explique que j'aie abondamment cité la *Völsunga Saga* pour les rendre intelligibles. De plus, elles sont souvent lacunaires et les spécialistes disputent pour trouver l'ordre convenable des strophes, en particulier.

Ici sans doute, l'épithète héroïque convient par excellence. Mais on prendra bien garde, une fois encore, à la véritable nature de l'héroïsme en question : il ne tient pas à des prouesses non-pareilles ou à des gestes inoubliables. Sigurdr est grand jusqu'à la démesure parce qu'il est resté, de bout en bout, fidèle à la parole donnée, à son serment de fraternité sacrée. Il y a perdu ses amis, ses parents, ses amours et la vie. Mais dans un univers qui mettait le sens de l'honneur au premier rang de ses valeurs, il est réellement exemplaire, ce qui est la véritable définition du héros. Et c'est bien ainsi que voit les choses le poème que l'on va lire. Malgré ses inégalités dues au fait qu'elle est constituée de pièces rapportées provenant d'époques et d'auteurs différents, la *Sigurdarkvida in skamma* atteste un remarquable talent de psychologue pour dépeindre les conflits intérieurs qui déchirent les héros, Gunnarr et Gudrún surtout. A ses meilleurs moments (str. 8 ou 21 par exemple) elle est capable d'une intensité et d'un laconisme saisissants :

Le chant bref de Sigurdr

1. *C'était autrefois, quand Sigurdr,*
Le jeune Völsungr,
Qui venait de combattre
Vint chez Gjúki;
Reçut promesses de fidélité
Des deux frères[1],
Se firent des serments
Les indomptables.

2. *Une vierge lui offrirent*
Et trésors en abondance,
La jeune Gudrún,
La fille de Gjúki;
Burent et devisèrent
Maints jours ensemble
Le jeune Sigurdr
Et les fils de Gjúki.

3. *Et puis allèrent demander*
Brynhildr en mariage
En sorte que Sigurdr
Chevauchait avec eux,
Le jeune Völsungr
Qui connaissait la voie[2];
Il l'aurait épousée
S'il avait pu la posséder.

4. *L'homme du sud*
Avait placé l'épée nue,
Le glaive orné de runes
Entre eux deux;
Ne fit à la femme
Aucun baiser,
Le prince hunnique[3]
Ne la prit pas dans ses bras;
Il livra la vierge
Intacte au fils de Gjúki.

1. Gunnarr et Högni.
2. On peut aussi traduire : « qui savait combattre ». « Qui connaissait la voie » : Sigurdr est déjà allé chez Heimir.
3. L'épithète doit être prise dans un sens métaphorique.

5. *Elle ne voyait dans sa vie*
Nulle tare ni ne savait
Mal qui la menât
A la perte de ses jours,
Faute qui eût été
Ou qui pût être;
En cela intervinrent
Les cruelles Nornes[1].

6. *Seule, elle était assise*
Au soir d'une journée,
Se prit ouvertement
A parler ainsi :
« Je veux tenir Sigurdr
– Ou alors que je meure! –
Le tout jeune héros
Entre mes bras.

7. *Paroles proférai*
Que déjà je regrette :
Sa femme est Gudrún,
Je le suis de Gunnarr;
Les laides Nornes
Nous ont valu longue langueur. »

8. *Souvent elle sort*
D'amertume remplie,
Par glaces et glaciers[2]
Au soir de chaque jour,
Quand lui et Gudrún
S'en vont au lit,
Que sous les draps de lin
Sigurdr l'enlace,
Le roi hunnique faisant
L'amour à sa femme.

9. *« Je vais sans volonté*
Et sans époux non plus
– Me faut me consoler
D'un cœur cruel! »

1. Noter que Nornes est « urdir » dans le texte. D'ordinaire, Urdr, avec une majuscule, est la Norne du passé (voir note 5, *supra* p. 189).
2. Ce vers est obscur. On peut aussi traduire : « glacée à l'intérieur et remplie de givre ».

10. *La haine la poussa*
A exciter au meurtre:
« Il te faut, Gunnarr,
Renoncer sans réserve
A mes domaines
Et à moi-même;
Jamais ne me plairai
Avec le prince.

11. *Je m'en vais repartir*
Là où j'étais naguère,
Chez mes proches parents,
Près de ma parentèle;
C'est là que resterai
A sommeiller ma vie,
A moins que de Sigurdr
Tu provoques la perte
Et ne prennes le dessus
Sur les autres princes.

12. *Fais au fils suivre*
Le père dans le trépas,
Point ne faut nourrir
Un jeune loup longtemps;
A tout homme est
Vengeance plus facile
Ensuite à compenser
Si le fils ne vit plus. »

13. *Affligé fut Gunnarr*
Et tout abattu,
Le cœur chagriné
Resta assis tout le jour,
Il ne savait
Clairement discerner
Ce qu'il lui convenait
Surtout de faire
Ou ce qu'il valait
Le mieux qu'il fît,
Sachant que de Völsungr[1]
Serait bien privé
Et que de perdre Sigurdr
Aurait grande peine.

1. Völsungr = Sigurdr.

14. *Puis çà, puis là songeait,*
Perdu en songeries égales.
Cela n'était point
La coutume
Que de leur royaume
Femmes s'en allassent.
Se prit à appeler
Högni en secret,
En lui possédait
Toute confiance :

15. *« A elle seule Brynhildr*
M'est meilleure que toutes;
La descendante de Budli,
C'est le modèle des femmes;
Plutôt laisserais
Se finir ma vie
Que de cette fille
Perdre les trésors.

16. *Veux-tu que trahissions*
Le prince pour l'argent?
Il est bon de posséder
Le métal du Rhin,
Remplis de liesse,
Gouverner les richesses,
Siégeant et devisant,
Jouir du bonheur. »

17. *Högni cette seule*
Réponse fit :
« Point ne nous convient
D'accomplir telle chose,
Par l'épée rompre
Les serments jurés,
Les serments jurés,
La foi professée.

18. *Nous ne savons pas sur terre*
Hommes plus heureux
Tant que nous quatre[1]
Gouvernons le peuple

1. Nous quatre : Gunnarr, Högni, Guthormr et Sigurdr.

Et que celui-là vit, le Hun,
Le Baldr de l'armée[1],
N'y a point sur terre
Plus illustre alliance,
Si nous, les quatre fils,
Vivons longtemps
Et savons accroître
La noble famille.

19. *Je sais bien*
D'où vient la cause :
Les exigences de Brynhildr
Sont excessives. »

20. *(Gunnarr chanta :)*
« Guthormr devrions
Entraîner au meurtre,
Notre jeune frère
Qui n'est point averti;
Il est resté en dehors
Des serments jurés,
Des serments jurés,
De la foi professée. »

21. *Facile fut d'exciter*
L'inlassable[2].
. . . .
Le glaive s'enfonça
Dans le cœur de Sigurdr.

22. *Accomplit la vengeance*
Le guerrier[3] *dans la salle :*
Il renvoya le coup
Sur l'inlassable;
Vola jusqu'à Guthormr
De Gramr puissamment
Le fer étincelant
Sorti des mains du roi.

23. *S'affaissa l'ennemi*
En deux moitiés tranché;

1. Le héros, Sigurdr.
2. L'inlassable est Guthormr.
3. Sigurdr.

Les mains et la tête
Tombèrent d'un côté
Mais les pieds et les jambes
Churent à l'endroit même.

24. *Gudrún sommeillait,*
Couchée dedans son lit,
Libre de tout souci,
Auprès de Sigurdr.
Mais elle s'éveilla,
De conscience privée
Quand baigna dans le sang
De l'ami de Freyr[1].

25. *Puis si bruyamment*
Frappa dans ses mains
Que l'homme à poigne rude[2]
Se souleva dans son lit :
« Ne pleure pas, Gudrún,
Si forcenément,
Fiancée toute jeune,
– Tes frères sont en vie !

26. *J'ai un tout jeune*
Héritier[3],
Ne peut pas s'éloigner
De l'enclos des ennemis;
Pour leur honte et leur opprobre,
Ils viennent encore
De concevoir tout récemment
De nouveaux desseins.

27. *Jamais plus ils n'auront,*
En concevrais-tu sept,
Un tel fils de leur sœur

1. L'ami de Freyr est Sigurdr. Voyez note à *Reginsmál* 14. En fait, ce vers pose un problème important, au moins à première vue : comment appeler Sigurdr, le parangon du héros, « l'ami de Freyr », lequel est, nous le savons, le dieu de l'amour et du plaisir, le représentant incontesté de la fertilité-fécondité ? Nous avons déjà vu, à propos de *Reginsmál* 14, qu'une filiation à partir de Völsi pouvait apporter un début de réponse. On peut aussi s'accorder sur l'idée même de parangon. Freyr et Sigurdr sont « beaux », expression d'un idéal humain et divin qui peut s'exprimer dans des domaines différents.
2. Sigurdr.
3. Gudrún est enceinte. Mais il s'agit d'une héritière, Svanhildr.

Pour chevaucher au thing!
Je sais parfaitement
D'où provient tout cela:
Brynhildr seule est cause
De tous les malheurs.

28. *Cette femme m'aimait*
Plus que tout homme.
Mais envers Gunnarr
Mal point n'ai commis;
J'ai respecté ta parenté,
Les serments jurés[1],
De peur d'être appelé
Amant de sa femme.»

29. *La femme s'évanouit,*
Le roi perdit la vie;
Puis si bruyamment
Frappa dans ses mains
Qu'en résonnèrent
Les coupes dans un coin
Et que crièrent
Les oies dans le clos.

30. *Rit alors Brynhildr,*
La fille de Budli,
Une fois, une seule,
De tout son cœur
Quand depuis sa couche
Elle put entendre
Les pleurs stridents
De la fille de Gjúki.

31. *Alors Gunnarr chanta,*
Le roi héroïque:
«Si tu ris[2] *ce n'est pas,*
Femme de perfidie,
Joyeuse dans la halle,
Que tu présages du bien.

1. Notons au passage cette indication capitale: Sigurdr n'a pas manqué à la parole donnée.
2. Le rire tragique de Brynhildr présage mort et malheur. *Cf. Odyssée,* xx, 345.

Pourquoi délaisses-tu
Tes candides couleurs,
Fauteuse de malheur?
Je te crois vouée à mourir.

32. *Tu mériterais*
Plus qu'aucune autre femme
Que sous tes yeux
Nous pourfendions Atli,
Que tu voies ton frère
Sanglant de ses blessures,
Blessures sanguinolentes
Que tu devrais panser. »

33. *(Brynhildr chanta :)*
« Nul homme ne te blâme, Gunnarr,
Tu as assez combattu;
Atli ne craint guère
Ta présomption;
Il sera le dernier
De vous à expirer
Et toujours, par sa force,
Vous surpassera.

34. *Je vais te dire, Gunnarr,*
– Tu le sais bien toi-même –
Comme vous fûtes prompts
A perpétrer l'offense;
Jeune, je ne fus
Nullement forcée,
Pleinement dotée je siégeais
Sur les bancs de mon frère.

35. *Non plus ne voulais*
Qu'un époux me possédât
Avant que vous autres, Gjúkungar,
Ne vinssiez à l'enclos,
Trois souverains du peuple
Sur leurs chevaux montés;
Ô que ce voyage
Eût pu ne pas avoir lieu!

36. *Je me promis alors*
. . . .
A celui-là même
Qui siégeait avec l'or
Sur les flancs de Grani;
N'avait point les yeux
Semblables à vous deux
Ni en aucune chose
N'avait votre apparence –
Pourtant étiez tenus
Pour souverains de même.

37. *Et Atli m'a dit*[1]
Une seule chose:
Savoir, qu'il ne me laisserait
Tenure partager,
Or non plus que terre,
A moins que je ne les donne,
Et nulle partie
Des grandes richesses
Dont toute jeune
On me donna propriété,
Que toute jeune,
En argent on me compta.

38. *Alors balança*
Mon cœur pour savoir
Si je devais combattre
Et les occis abattre,
Fatale, en cotte de mailles,
Pour les causes de mon frère;
C'eût été alors
Connu de tous les peuples,
Et pour beaucoup de gens,
Chagrin de leurs désirs.

39. *Nous nous laissâmes fléchir*
Et nous réconciliâmes;
Je me sentais encline
A recevoir les trésors,
Les rouges anneaux

1. Les strophes 37 à 39 qui ne concordent pas avec la *Völsunga Saga* ont dû être ajoutées plus récemment. Il n'est pas certain qu'elles fassent même partie du poème.

Du fils de Sigmundr,
Mais d'un autre homme
Point n'eusse voulu d'argent[1].

40. *Un seul en ai aimé*
Et aucun autre,
N'est point inconstant
Le cœur de la Skögul[2] *au collier.*

41. *Ces choses, Atli*
Par la suite les découvrira,
Quand il apprendra
Mon voyage[3] *mortel accompli :*
Ce n'est pas encore
Que la femme à l'esprit faible
Avec l'époux d'un autre
Pourra mener sa vie;
Cela sera la vengeance
De mes tourments. »

42. *Se leva Gunnarr,*
Le roi de la hird,
Et au cou de la femme
Ses mains plaça;
Allèrent tous
L'un après l'autre
L'en dissuader[4].

43. *Repoussa de son cou*
Chacun à tour de rôle,
Ne laissa nul la dissuader
De faire le long voyage.

44. *Il*[5] *héla Högni,*
L'exhorta en secret :
« Je veux que tous les hommes

1. Brynhildr veut dire qu'après avoir combattu contre les fils de Gjúki, elle se réconcilia avec eux et accepta d'épouser Gunnarr.
2. Skögul (nom d'une valkyrie) au collier : Brynhildr.
3. La mort n'est jamais envisagée autrement que sous l'allure du voyage à faire jusqu'au séjour de Hel. Il est possible que les six derniers vers de cette strophe ne soient pas à leur place ici.
4. Dernier vers : la dissuader de mourir. Les vers 3 et 4 représentent le geste classique de la consolation.
5. Il = Gunnarr.

Entrent dedans la salle,
Les tiens avec les miens
- Il en est grand besoin -
Savoir s'ils empêcheront
Le voyage fatal de la femme
Avant que sur l'heure
Mal encore n'advienne:
Aussi, dans ce besoin,
Faisons-les intervenir. »

45. *Högni cette seule*
Réponse fit :
« Qu'on ne l'empêche point
De faire le long voyage,
Puisse-t-elle jamais
N'être réincarnée [1]*;*
Perverse elle parvint
Sur les genoux de sa mère [2],
Elle fut engendrée
Au détriment de tous,
A maint homme causa
Profonde affliction. »

46. *Il cessa inglorieux*
Son discours
Car Brynhildr distribuait
Colliers et trésors.

47. *Elle examina tout*
Ce qu'elle possédait,
Ses esclaves mortes [3]
Et ses servantes;
Endossa sa broigne d'or
- N'avait point le cœur gai -
Avant de se transpercer
De la pointe de l'épée.

1. Vers 5-6 : *cf. Helgakvida Hundingsbana* II, prose.
2. Expression conventionnelle dans ces textes pour signifier la naissance d'un enfant.
3. C'est-à-dire celles que l'on a tuées pour les brûler avec elle sur le bûcher funéraire. La coutume, pour cruelle qu'elle soit, a certainement existé. Voir la relation que fait une diplomate arabe du califat, en 922, de l'enterrement d'un chef rūs (suédois) auquel il assista (Ibn FADLÂN, *Voyage chez les Bulgares de la Volga*, traduit par M. Canard, Paris, Sindbad, 1988, pp. 76-83 *sq*).

48. *S'affaissa sur les oreillers,*
Tombant à la renverse,
Et, navrée de l'épée,
Prit cette décision :

49. *« Que maintenant avancent*
Celles qui veulent de l'or
Et acceptent de moi
Ce souvenir :
Je donne à chacune
Un collier d'or,
Tenture et courtepointe,
Brillantes étoffes[1]*. »*

50. *Se turent toutes*
A ce discours
Et toutes ensemble
Réponse firent :
« Assez de trépassés !
Nous voulons vivre encore !
Doivent les servantes
Faire ce qui convient[2]*. »*

51. *Alors la femme sage,*
Femme de lin vêtue,
Jeune par l'âge,
Prit ainsi la parole :
« Je ne veux contre son gré
Ou par force entraîné
Pour notre querelle
Personne faire périr.

52. *Pourtant sur vos jambes*[3]
Guère ne flamboieront

1. Brynhildr distribue ses richesses à celles qu'elle veut entraîner dans sa mort. Même au royaume des morts, les richesses avaient leur importance. La coutume de se faire mourir avec le maître ou la maîtresse explique les réticences des esclaves à la strophe 50 et la réflexion de Brynhildr strophe 51.

2. Le dernier vers est obscur. Si l'on adopte la traduction que je propose, cela signifie que les serves préféraient accomplir les actes rituels de l'incinération. Mais une légère modification du texte (un t ajouté à *verda*) donne : « Les servantes n'ont nul besoin / De gagner de l'honneur. »

3. La strophe 52 est particulièrement difficile. Vers 1 : il doit s'agir d'anneaux que les esclaves portaient au pied; vers 4 : le texte dit *thá er ér fram komid* : quand vous vous avancerez (sur le chemin qui mène au séjour de Hel);

Les brillants bijoux
Lorsque prendrez la route.
Point de richesse de Menja
Quand me rendrez visite.

53. *Assois-toi, Gunnarr,*
Je veux te parler :
Point d'espoir que vive
La claire fiancée.
Votre bateau ne sombrera
Pas dans ce chenal[1]
Quand même j'aurai
Rendu le souffle.

54. *Gudrún et toi ferez la paix*
Plus tôt que tu ne le crois;
. . . .
La femme sage
A chez le roi[2]
De sombres souvenirs
De l'époux mort.

55. *Une fille*[3] *va naître*
– La mère la nourrit –
Elle sera plus claire
Que la gloire du jour,
Svanhildr sera
Le rayon du soleil.

56. *Tu donneras Gudrún*
A un roi excellent,
Dangereux par ses flèches
A multitude d'hommes[4]*;*
Ne se laissera pas de bon gré marier
Celle qui eut bon époux,
C'est elle qu'Atli

vers 5 : Richesse de Menja : or, voyez *Gróttasöngr*. Le texte dit en vérité : mouture de Menja; vers 6 : Au royaume de Hel, les servantes continuent de servir leur maîtresse.

1. On peut lire aussi : le cours de votre vie ne sera pas brisé.
2. Sans doute Hálfr, *cf. Gudrúnarkvida* II.
3. Svanhildr.
4. Les vers 3-4, absolument obscurs, pourraient être une interpolation. Il s'agit d'Atli sans doute.

Ira épouser,
Le fils né de Budli,
Mon frère.

57. *De maintes choses me souviens,*
Comme je fus traitée,
Comment vous me blessâtes,
Comment m'avez trahie;
Privée de joie de vivre
Fus, tant que vécus.

58. *Tu demanderas*
Oddrún en mariage,
Mais Atli ne voudra
Point te la donner;
Tous deux devrez
En secret coucher ensemble,
Elle t'aimera
Comme je l'eusse fait
Si nous avait été échue
Bonne chance.

59. *Pour toi, Atli*
Te maltraitera,
Tu seras dans l'étroite
Fosse aux serpents placé.

60. *Il adviendra aussi*
D'autant plus promptement
Qu'il faudra qu'Atli
Rende le souffle,
Perde son bonheur
Et la vie de ses fils,
Car sa femme, Gudrún,
Le tuera dans son lit
Par la pointe acérée,
D'un cœur courroucé.

61. *Il eût convenu à Gudrún,*
Notre sœur à tous deux,
De suivre dans la mort
Son premier époux,
Si elle avait reçu
De sains conseils

Ou si elle avait eu un cœur
Au nôtre semblable.

62. *Vilement*[1] *parlé-je à présent,*
Mais il se trouve qu'elle
Ne perdra pas la vie
Pour notre querelle;
Les vagues élevées
La transporteront
Jusqu'au patrimoine
De Jónakr.

63. *(Elle engendrera un enfant,*
Un gardien de l'héritage)[2],
Gardien de l'héritage
Des fils de Jónakr;
Elle enverra en exil
Svanhildr,
La fille qu'elle a eue
De Sigurdr.

64. *Les conseils de Bikki*[3]
La perdront
Car Jörmunrekkr
Vit pour faire le mal;
Alors c'en sera fait
De la descendance de Sigurdr;
Mais Gudrún aura
D'autres raisons de pleurer.

65. *Je voudrais te faire*
Une seule prière
– Ce sera en ce monde
Mon ultime prière – :
Fais dresser sur la plaine
Une large pile de bûches[4],

1. La traduction de « vilement » n'est pas sûre.
2. Les deux lignes entre parenthèses, dont le sens est clair et la présence indispensable, sont reprises de *Gudrúnarhvöt.*
3. Le perfide conseiller de Jörmunrekkr, *cf. Atlakvida.*
4. Il s'agit de l'édification d'un bûcher funéraire. Tout donne à penser que c'était une véritable construction, reposant sur un socle maçonné. Le texte dit littéralement : fais dresser sur la plaine une forteresse. *Cf.* l' « enceinte » de la strophe suivante.

Que pour nous tous y ait
Autant de place,
De ceux qui périrent
Avec Sigurdr.

66. *Que l'enceinte en soit ornée*
D'écus et de tentures[1],
D'étoffes du sud teintes
Et de faucons en quantité;
Que l'on brûle le Hun
Sur l'un de mes flancs;

67. *Que brûlent sur l'autre flanc*
Du roi hunnique
Les gens de ma maison
Parés de leurs colliers,
Deux à la tête
Avec deux faucons[2];
Ainsi tout sera réparti
Selon la justice.

68. *Que gise entre nous deux*
Le fer orné d'anneaux,
Le glaive au tranchant acéré,
Comme autrefois gisait
Quand lui et moi ensemble
Montâmes en un même lit,
Nous appelant
Du nom d'époux.

69. *Ne résonneront pas, alors,*
Sur ses talons,
Les portes refermées,
D'anneaux ornées[3],
Si je l'accompagne

1. Ce bûcher était donc disposé de telle sorte qu'une enceinte de pierres l'entourait, décorée d'écus, etc. Les faucons du vers 4 posent un problème. On peut aussi traduire : écuyers. On notera aussi la disposition des cadavres sur le bûcher. En fait, ce serait Sigurdr, non Brynhildr qui occuperait le centre.

2. Ici, il s'agit sans conteste de vrais faucons. Les deux derniers vers prouvent qu'il s'agit bien là d'un rite dûment codifié.

3. Pose d'insolubles problèmes; il devait y avoir dans l'enceinte du bûcher une porte que l'on ouvrait après (ou pendant) l'incinération, pour permettre à l'âme des morts de se mettre en route. « Porte ornée d'anneaux », est en fait une lointaine traduction. Il peut s'agir aussi des portes du royaume de Hel.

Au partir d'ici;
Car notre départ
Ne sera point misérable.

70. *D'autant que l'accompagnent*
Cinq servantes,
Huit serviteurs
De noble origine,
Ma nourrice
Et tous les biens patrimoniaux[1]
Que Budli donna
A son enfant.

71. *Maintes choses ai dites,*
En dirais davantage
Si le destin me donnait
Plus de temps pour parler;
La voix me faut,
Mes plaies s'enflent,
Je n'ai dit que vérité.
Ainsi mourrai-je. »

Gudrúnarkvida, la première des grandes élégies héroïques de l'*Edda*, est d'une autre venue. A n'en pas douter, le thème est plus populaire : le motif des consolations à l'affligée (str. 3 à 12) court dans les *folkeviser* comme dans les *dansar* islandaises et trouve des échos dans bien d'autres folklores que le germano-nordique. Les images (str. 13 à 16 ou 18 à 20) sont inoubliables. Dans une atmosphère comme raréfiée, le geste stylisé prend un relief extrême et le tragique naît bien, comme le voulait Aristote, d'un pathétique poussé à son paroxysme :

Le premier chant de Gudrún

Gudrún resta auprès de Sigurdr mort. Elle ne pleurait pas comme les autres femmes, et pourtant elle était sur le point d'éclater de chagrin. Femmes et hommes à la fois allèrent la consoler, mais cela n'était pas facile. Les gens racontent que Gudrún avait mangé du cœur de Fáfnir et qu'en conséquence,

1. Biens patrimoniaux : il peut s'agir aussi bien des gens de sa maison, des esclaves qui font partie de son patrimoine.

elle comprenait le langage des oiseaux. Voici aussi ce que l'on a composé sur Gudrún :

1. *C'était autrefois quand Gudrún*
Se résolut à mourir,
Quand elle siégeait, dolente,
Auprès de Sigurdr;
Ne faisait point de pleurs,
Ne se tordait pas les mains
Ni ne lamentait
Comme les autres femmes

2. *S'avancèrent les jarls*
Pleins de sagesse
Qui des noires pensées
La dissuadèrent;
Cependant, Gudrún
Ne pouvait pleurer,
Tant était affligée
Qu'elle en eût éclaté.

3. *S'assirent les glorieuses*
Épouses des jarls,
D'or parées,
Devant Gudrún;
Chacune d'elles dit
Ses propres afflictions,
Celle, la plus amère,
Qu'elle eût endurée.

4. *Alors Gjaflaug*[1] *chanta,*
La sœur de Gjúki :
« Je sais être sur terre
La plus privée de joie;
J'ai de cinq époux
Mort cruelle endurée,
De trois filles[2]*,*
De trois sœurs,
De huit frères,
Pourtant je vis encore. »

1. Gjaflaug tout comme Herborg (str. 6) et Gullrönd (str. 12) sont inconnues d'autre part et pourraient être inventées par l'auteur de ce poème.
2. Peut-être deux seulement, ainsi que dans le vers suivant.

5. *Cependant Gudrún*
Ne pouvait pleurer;
Tant était affligée
De la perte de l'époux,
Le cœur navré,
Près du cadavre du prince.

6. *Alors Herborg chanta,*
La reine du Húnaland:
« J'ai deuil plus dur
A raconter:
Mes sept fils
Au sud du pays
Et mon époux, huitième,
Parmi les morts tombèrent;

7. *Mon père et ma mère,*
Quatre de mes frères:
D'eux sur la vague
Le vent se joua,
La lame se rua
Sur le bordage.

8. *Moi-même dus parer,*
Moi-même dus enterrer,
Moi-même dus arranger
Leur voyage vers Hel;
Je subis tout cela
En une seule saison,
Personne ne pouvait
Trouver à me conforter.

9. *Puis je fus prisonnière*
Et butin de guerre:
La même saison
Cela m'arriva;
Je devais habiller
La femme d'un baron
Et lacer sa chaussure
Chaque matin.

10. *Elle me menaçait*
Par jalousie,
Et de rudes coups

Elle me fouaillait;
De maître de maison
Meilleur n'en trouvai point,
Mais de maîtresse,
Pire ne trouvai point. »

11. *Cependant Gudrún*
Ne pouvait pleurer;
Tant était affligée
De la perte de l'époux,
Le cœur navré
Près du cadavre du prince.

12. *Alors Gullrönd chanta,*
La fille de Gjúki :
« *Guère ne sais, mère adoptive,*
Bien que sage sois,
A la jeune femme
Réconfort porter. »
Elle conseilla de dévoiler
Le cadavre du prince.

13. *Elle arracha le suaire*
De Sigurdr
Et poussa le coussin[1]
Aux genoux de la femme :
« *Contemple le bien-aimé,*
Mets ta lèvre sur sa lèvre,
Comme tu embrassais
Le roi de son vivant. »

14. *Gudrún regarda*
Une fois, une seule;
Vit des cheveux du roi
Le sang ruisseler,
Les yeux étincelants
Du prince fermés,
La forteresse du cœur[2]
Par le glaive tranchée.

1. Sans doute pour que Gúdrun puisse s'agenouiller.
2. La poitrine.

15. *Alors s'affaissa Gudrún,*
Penchée près de la couche;
Ses cheveux se défirent,
Ses joues s'empourprèrent,
Et la pluie de ses larmes
Courut sur ses genoux.

16. *Alors pleura Gudrún,*
La fille de Gjúki,
Si fort que ses pleurs
Inondèrent ses tresses[1]
Et que crièrent
Les oies dans le clos,
Les superbes oiseaux
Que possédait la femme.

17. *Alors Gullrönd chanta,*
La fille de Gjúki :
« Je sais que de vous deux
L'amour fut le plus grand
Parmi tous les humains
Sur la face de la terre;
Point d'amour nulle part
Ni dehors ni dedans,
Pour toi, ma sœur,
Si ce n'est près de Sigurdr. »

18. *(Gudrún chanta :)*
« Tel était mon Sigurdr
Près des fils de Gjúki
Comme est la pointe d'ail
Parmi l'herbe poussée
Ou comme est le diamant
Serti dans le diadème,
La gemme scintillante
Sur la tête des nobles.

19. *Je passais aussi*
Près des guerriers du roi
Pour plus élevée
Que les Dises de Herjann[2].
Et me voici menue

1. « Tresses » n'est pas sûr. C'est un *hapax legomena* dans le texte.
2. Herjann : Ódinn. Ses Dises : les valkyries.

Comme feuille de saule[1]
Maintenant que le prince est mort.

20. *Me manque dans la salle,*
Me manque dans le lit
Mon ami bien-aimé :
Les fils de Gjúki en sont cause,
Les fils de Gjúki sont la cause
De mon malheur,
Cause que leur sœur
Amèrement pleure.

21. *Ainsi avez-vous d'hommes*
Rendu la terre vide,
Ainsi avez-vous accompli
Les serments jurés[2]*;*
Point ne pourras, Gunnarr,
Jamais, jouir de l'or
– Ces rouges anneaux
Te mèneront à mort –
Toi qui à Sigurdr
Prêtas serment.

22. *Certes dans le clos*
Régnait plus grande liesse
Lorsque mon Sigurdr
Sellait Grani
Et qu'ils allaient demander
Brynhildr en mariage,
La créature misérable
Née pour le malheur. »

23. *Alors Brynhildr chanta,*
La fille de Budli :
« *Que soit la créature*
Privée d'époux et d'enfants
Qui t'incita, Gudrún,
A verser des pleurs

1. Il s'agit en vérité du *salix pentandra*, en islandais *jölstr*.
2. Il semble que Gudrún veuille dire que, maintenant que Sigurdr est mort, la terre est vide de héros, puisque, par dérision, elle ironise sur la manière dont ses frères ont respecté leurs serments de fraternité jurée envers Sigurdr.

Et qui ce matin même
Te donna les runes de la parole[1]. »

24. *Alors Gullrönd chanta,*
La fille de Gjúki :
« *Tais-toi, exécrable,*
Fais cesser ces paroles!
Funeste destin[2] *des princes*
Tu as assez été;
Que chaque vague te chasse,
Créature mauvaise,
Cause du chagrin amer
De sept rois,
La plus grande fauteuse
De la haine des femmes. »

25. *Alors Brynhildr chanta,*
La fille de Budli :
« *Atli seul est cause*
De tous ces malheurs,
Lui, né de Budli,
Lui, mon frère;
Quand dans la halle
Du peuple hunnique
Sur le prince vîmes flamber
Le feu du lit du serpent[3].
Cette visite, je l'ai
Bien payée par la suite,
Cette vision,
Je la vois toujours. »

26. *Debout sous le pilier,*
Elle rassembla ses forces;
Des yeux de Brynhildr,
La fille de Budli,
Jaillit le feu brûlant,
Soufflait du venin
Dès que de Sigurdr
Elle vit la blessure.

1. C'est probablement par une opération magique ou rituelle que Gullrönd a rendu la parole et les larmes à Gudrún.
2. Le destin est rendu ici par « urdr ».
3. Le prince : Sigurdr; le feu du lit du serpent : l'or. On peut couper la strophe en deux, la strophe 26 commençant au vers 7.

Gudrún s'en alla de là jusqu'aux forêts dans les lieux déserts. Elle alla jusqu'au Danemark. Elle resta chez Thóra, fille de Hákon, sept saisons.

Brynhildr ne voulut pas survivre à Sigurdr. Elle fit tuer ses huit esclaves et ses cinq servantes. Alors, elle se mit à mort avec une épée, comme il est dit dans le Chant bref de Sigurdr.

XI. – *Le cycle d'Atli*

Nous atteignons maintenant ce que beaucoup considèrent comme les sommets de l'*Edda* héroïque. Après la mort de Sigurdr, Atli, que l'on nous donne pour le frère de Brynhildr, et derrière lequel se cachent sans doute aussi de lointaines réminiscences d'Attila, chef de horde des Huns, épouse Gudrún. Il aura d'elle deux fils, Erpr et Eitill.

Un poème curieux, fort bref et parmi les plus récents, développe un détail de cette union. Il est intéressant à double titre : d'abord parce qu'il présente le personnage de Thjódrekr (Dietrich de Vérone), ainsi, lui aussi, artificiellement rattaché au cycle de Sigurdr, mais dont on sait qu'il est le héros principal de tout un autre ensemble imposant de traditions héroïques non eddiques; ensuite, parce qu'il relate un cas d'ordalie : cette institution, souvent attestée dans les sources islandaises, ne semble pas être germanique et il faut y voir une expression non ambiguë de l'influence du christianisme [1].

Le troisième chant de Gudrún

Il y avait une servante d'Atli qui s'appelait Herkja [2]; elle avait été sa concubine. Elle dit à Atli qu'elle avait vu Thjódrekr et Gudrún ensemble. Atli en fut très fâché. Alors Gudrún chanta :

1. *« Qu'y a-t-il, Atli?*
Toi, le fils de Budli?
As-tu le cœur lourd?

1. L'ordalie fut peut-être connue et pratiquée chez les Germains. Cela, toutefois, n'est pas sûr : il pourrait s'agir d'un emprunt, transmis par l'Église, aux cultures méridionales. Voir R. Boyer, « Einige Überlegungen über das Gottesurteil im mittelalterlichen Skandinavien », dans *Das Mittelalter. Unsere fremde Vergangenheit*, Stuttgart, 1990, pp. 173-194.

2. En fait Kreka, selon Priskos. La première femme d'Atli s'appelle Helche dans le *Nibelungenlied*.

Pourquoi ne ris-tu pas?
Les jarls de haut rang
Se sentiraient mieux
Si tu parlais aux gens
Et me voulais voir. »

2. *(Atli chanta :)*
« Ceci me contrarie, Gudrún,
Fille de Gjúki :
Herkja m'a raconté
Ici dedans la halle
Que toi et Thjódrekr
Sous même toit dormiez,
Joyeusement vous enlaciez
Sous les voiles de lin. »

3. *(Gudrún chanta :)*
« Je te ferai
Tous les serments
Sur la blanche
Pierre sacrée[1]
Qu'avec le fils de Thjódmarr[2]
Je n'eus rien à faire
De ce que femme et époux
Eussent pu faire,

4. *Si ce n'est que j'embrassai*
Le chef des guerriers,
Le prince intrépide,
Une fois, une seule;
Autres étaient
Nos entretiens
Puisque tous deux, affligés,
Disions nos peines intimes.

5. *Thjódrekr vint ici*
Avec trente guerriers,
Seuls survivants
De toute son armée;
Tu m'as ravi mes frères

1. Détail intéressant sur ce rite : il faut plonger la main au fond d'un chaudron plein d'eau bouillante pour en retirer une pierre sacrée qui se trouve au fond.
2. Il y eut un Theodemer au service d'Attila.

Et mes hommes en armes,
Tu m'as ravi tous
Mes principaux parents.

6. *Envoie chercher Saxi*[1]*,*
Le roi des hommes du sud.
Il sait consacrer
Les chaudrons bouillonnants. »

7. *Sept centaines d'hommes*
Entrèrent dans la salle
Avant que la femme du roi
Ne mît la main au chaudron.

8. *(Gudrún chanta :)*
« Gunnarr ne viendra point,
Je n'appelle pas Högni,
Je ne reverrai plus
Mes frères bien-aimés;
De son épée, Högni
Eût vengé telle vilenie,
Mais il faut que moi-même
Dénonce la duperie. »

9. *Plongea jusques au fond*
Sa belle paume blanche,
Prit au fond du chaudron
La gemme étincelante :
« Voyez donc, ô guerriers
– Innocentée suis
Par le rite sacré –
Comme ce chaudron bout ! »

10. *Alors le cœur d'Atli*
Rit dedans la poitrine
Lorsque parut, intacte,
La main de Gudrún :
« A présent que Herkja
Aille jusqu'au chaudron,
Elle qui à Gudrún
Espérait faire tort. »

1. Saxi : un roi sans doute, qui connaît les rites préparatoires à l'ordalie. On peut aussi entendre : un Saxon.

11. *Nul n'a vu pauvre hère*
Qui n'a pas vu
Comment de Herkja
La main brûla;
Ils menèrent la fille
Dans un bourbier puant[1].
Ainsi Gudrún lava
L'affront qui lui fut fait.

Gudrún se trouve placée dans une situation qui nous est maintenant familière : ses frères sont les assassins de son premier mari qui est aussi l'homme qu'aima la sœur de son second mari. Il lui incombe tout de même de venger Sigurdr et elle presse Atli de s'en charger. Atli invite donc, sous prétexte de les honorer, Gunnarr et Högni. Bien qu'instruits, comme à l'accoutumée, de ce qui les attend (d'autant plus que Gudrún leur a fait remettre un anneau d'or autour duquel elle a entortillé un poil de loup, symbole parlant), les deux frères se rendent à l'invitation, sont faits prisonniers, puis cruellement tués d'une façon qui a été immortalisée, là encore, par la tradition et l'imagerie populaire : on arrache le cœur de la poitrine de Högni, quant à Gunnarr, il est jeté dans une fosse remplie de serpents qu'il charme en jouant de la harpe – vieux thème orphique resurgi ici de façon inattendue –, et il faudra que la mère d'Atli elle-même, magicienne consommée, se métamorphose en serpent venimeux pour mettre fin aux jours du héros.

Dès lors, la conduite de Gudrún est relativement plus claire : il lui revient maintenant de tirer vengeance sanglante du meurtre de ses frères et elle le fera avec éclat. Renouvelant la fable grecque d'Atrée et de Thyeste, dans un geste que connaît déjà la *Völundarkvida*, elle attire à l'écart les deux fils qu'elle a eus d'Atli, Erpr et Eitill, les tue, fait monter leurs crânes en coupes à boire et donne à Atli leurs cœurs à manger et leur sang à boire. Puis, après avoir dûment instruit Atli de ce qu'elle vient de faire, elle l'enivre, le poignarde et, pour consommer le tout, met le feu à sa halle, le faisant périr de la sorte avec tous ses hommes.

1. Cette coutume barbare est déjà attestée par Tacite. Les célèbres « hommes des tourbières » dont les cadavres ont été retrouvés dans les argiles bleues des marécages du Danemark (ils datent du début de notre ère), comme l'homme de Tollund, ont probablement été sacrifiés de la sorte. Selon la *Kjalnesinga Saga*, il aurait encore existé en Islande, avant la christianisation (en 999) des « marécages sacrificiels » (*blótkeldur*).

Fresque sauvage et sinistre où, sur un fond de sang et de feu, évolue la silhouette démente et grandiose de l'héroïne, tragique effrayant, souvent intolérable, que sous-tend un fatalisme désolé. Cinq poèmes relatent tout ou partie de cet épisode : *Gudrúnarkvida* II (donné plus haut, pp. 224 sqq.), *Gudrúnarkvida* III (donné ci-dessus, pp. 356 sqq.), *Oddrúnargrátr* et la paire *Atlakvida-Atlamál.*

Oddrúnargrátr ne peut être ancien. Il témoigne d'un état d'esprit qui semble étranger à la mentalité nordique ancienne, une mélancolie d'allure presque romantique. De plus, le personnage d'Oddrún, inconnu des textes les plus anciens, semble avoir été inventé pour les besoins de la cause – elle aurait été la maîtresse de Gunnarr – et dédoubler en fait Gudrún ou Brynhildr. Mais l'œuvre est d'une fort élégante facture et elle plonge clairement, elle aussi, dans la magie, au moins dans la strophe 7 où est utilisé le verbe magique *gala* (d'où vient *galdr : Ríkt gól Oddrún, rammt gól Oddrún*) qui exprime le mode d'imprécations magiques ici utilisées pour délivrer une femme en couches :

Lamentation d'Oddrún

De Borgný et d'Oddrún

Il y avait un roi qui s'appelait Heidrekr; sa fille s'appelait Borgný. L'amant de celle-ci s'appelait Vilmundr. Elle ne put donner le jour à des enfants avant qu'Oddrún, sœur d'Atli, n'arrive; cette dernière avait été l'amante de Gunnarr, fils de Gjúki. Sur cette histoire, on a composé ceci :

1. *J'ai entendu dire dans les récits anciens*
Comme une vierge vint jusqu'au Mornaland[1]*;*
Personne ne pouvait par toute la terre
A la fille de Heidrekr un secours apporter.

2. *Oddrún apprit, la sœur d'Atli,*
Que cette femme avait grande maladie;
Elle tira de l'écurie un cheval tout bridé
Et sur le noir coursier une selle plaça.

1. Ce lieu est inconnu, tout comme paraissent inventés les noms de Vilmundr et, peut-être, d'Oddrún.

3. *Elle mena le cheval par les chemins unis*
Jusqu'à ce qu'elle arrive à une haute halle,
Et elle pénétra jusqu'au bout de la salle;
Elle enleva la selle de son coursier paré,
Et par ces paroles, en premier lieu parla :

4. *« De quoi s'entretient-on ici dans ce pays?*
Qu'y a-t-il de nouveau dans le pays des Huns? »
(Une servante dit :)
« Ici gît Borgný, accablée de douleurs,
Ton amie, Oddrún, vois si tu peux l'aider. »

5. *(Oddrún chanta :)*
« Qui a de l'épouse provoqué les maux?
Pourquoi les maux violents maltraitent-ils Borgný? »

6. *(La servante dit :)*
« Vilmundr s'appelle l'ami des guerriers;
Lui qui ceignit la belle de chaudes draperies,
Cinq hivers entiers, à son père le cela. »

7. *Je crois qu'elles n'en dirent pas davantage,*
La douce alla s'asseoir aux genoux[1] *de la belle,*
Puissamment incanta Oddrún, fortement incanta Oddrún
D'âpres incantations au chevet de Borgný.

8. *Une fille et un fils foulèrent la poussière*[2]*,*
Les deux joyeux enfants du meurtrier de Högni[3]*;*
Ceci se prit à dire la femme épuisée,
Longtemps il y avait que n'avait dit un mot :

9. *« Puissent te secourir les suaves puissances,*
Frigg et Freyja et d'autres dieux encore,
Comme tu m'as sauvée en ce pressant besoin. »

10. *(Oddrún chanta :)*
« Si je t'ai secourue, la cause n'en est guère
Que tu en aies jamais été digne vraiment;
Mais je tiens le serment que je fis d'autre part,

1. Les femmes accouchaient à genoux.
2. Vinrent au monde. La parturiente accouchait à genoux pour que le nouveau-né fût reçu sur la terre mère.
3. Aucune autre source ne donne Vilmundr pour le meurtrier de Högni.

Que je serais tenue de fournir tout secours
Lorsque les bien-nés partagèrent l'héritage[1]. »

11. *(Borgný dit :)*
« Folle tu es, Oddrún, et hors de ton esprit,
C'est par courroux que tu viens de me parler;
Mais je te suivrai par toute la terre,
Comme si toutes deux étions enfants de frères. »

12. *(Oddrún dit :)*
« Je me rappelle encore ce que tu dis un soir,
Alors que pour Gunnarr je brassais la boisson;
Tu disais que jamais telle chose n'arriverait
A femme, si ce n'est à moi seule. »

13. *Alors s'assit la femme affligée*[2]
Pour conter son malheur par grandes douleurs ·

14. *« Je fus élevée dans la salle du prince*
– Fêtée de la plupart – au gré du peuple.
Je jouissais de l'âge et du bien de mon père,
Cinq années seulement, tant que vécut mon père;

15. *Voici les ultimes paroles que se prit à dire*[3]
Ce vaillant souverain, avant que de périr :
Il me pria de prendre l'or rouge
Et de le donner au sud, au fils de Grímhildr[4];

16*a*. *Dit qu'il ne serait point vierge plus éminente*
Au monde, si le destin ne s'y opposait pas. »

16*b*. *Mais à Brynhildr il ordonna de porter le heaume,*
Déclara qu'elle devait être vierge élue[5].

17. *Brynhildr dans la chambre des tentures tissait,*
Avait en allégeance terres et champions;
On entendit gronder terre et voûte céleste
Quand le meurtrier de Fáfnir[6] *aperçut le château.*

1. Le dernier vers est parfois omis, il ne semble pas appartenir à la strophe.
2. La femme affligée est Oddrún.
3. Strophes 15 et suivantes : je suis l'ordre donné par Neckel-Kuhn, ordre logique mais qui ne correspond pas au découpage adopté dans le Codex Regius.
4. Le fils de Grímhildr est Gunnarr.
5. C'est-à-dire choisie par Óđinn : valkyrie.
6. Évidemment Sigurdr.

18. *Crime fut perpétré par l'épée welche*[1],
Et le château, brisé, que tenait Brynhildr;
Fallut peu de temps, rien qu'un petit moment
Avant que duperies fussent toutes connues.

19. *De cela elle prit dure vengeance,*
Comme nous l'avons tous rudement éprouvé;
Cela par tout pays se répercutera,
Quand elle se laissa mourir après Sigurdr.

20. *Mais à moi il échut d'aimer Gunnarr,*
Le donneur d'anneaux, comme Brynhildr l'eût dû.

21. *Ils offrirent à Atli des anneaux rouges*
Et à mes frères, compensations non petites;
Il offrit pour moi quinze demeures,
La charge de Grani[2] *s'il voulait l'obtenir.*

22. *Mais Atli déclara ne jamais vouloir*
Recevoir un douaire[3] *du fils de Gjúki;*
Car nous ne pûmes pas vaincre notre désir,
Que je ne pose la tête sur le briseur d'anneaux.

23. *Nombre de mes parents parlèrent,*
Dirent nous avoir vus ensemble tous les deux;
Et Atli déclara que je n'avais pouvoir
De dominer la tare ou d'éviter la faute.

24. *Mais ne faudrait jamais refuser à quiconque*
Telle infortune quand amour est en question.

25. *Atli dépêcha ses messagers*
Par la sombre forêt[4] *pour demander ma main;*
Et ils arrivèrent où ne l'eussent pas dû,
Alors que nous dormions sous même couverture.

1. Cette strophe semble rapporter une tradition différente de l'habitude. Il n'y a pas eu, que l'on sache, de combat à l'occasion de la demande en mariage de Brynhildr. L'épée welche : l'épée franque.

2. L'or du Rhin. *Cf.* la fin des *Fáfnismál.*

3. Un homme qui se mariait devait apporter à sa future épouse un douaire *(mundr)* en contrepartie de sa dot à elle *(heimanfylgja)*, et ce douaire demeurait la propriété de la femme.

4. La sombre forêt est Myrkvidr qui sépare les états des Germains de ceux d'Atli. Voir la *Hlödskvida.*

26. *A ces hommes offrîmes de rouges anneaux*
Pour qu'ils ne disent rien de cela à Atli;
Mais eux sans retard le dirent à Atli
S'en étant promptement vers chez eux retournés.

27. *Mais certes à Gudrún ils celèrent cela*
Qu'elle eût, fût-ce à demi, bien préféré savoir.

28 [1]. *On entendit fracas de sabots tout dorés*
Quand au palais entrèrent les héritiers de Gjúki;
De Högni ils tranchèrent le cœur
Et, dans la fosse aux serpents, l'autre placèrent.

29. *Il se trouva qu'alors je m'en étais allée*
Chez Geirmundr brasser la bière;
Le sage roi [2] *se mit à jouer de la harpe,*
Parce qu'il supposait, le roi de haut lignage,
Que, pour le secourir, vite j'arriverais.

30. *Or je vins à entendre depuis Hlésey*
Comme les cordes de combats parlaient;
Ordonnai aux serves de se préparer,
Je voulais du prince sauver la vie.

31. *Nous fîmes voguer la nef sur le détroit*
Jusqu'à ce que je voie tous les palais d'Atli.

32. *Alors la misérable* [3] *arriva, serpentant,*
La mère d'Atli – qu'elle périsse dans les tourments! –
Et s'insinua jusqu'au cœur de Gunnarr
En sorte que je ne pus sauver le héros.

33. *Souvent je m'émerveille comme je peux depuis,*
Bil de la couche du serpent [4], *demeurer en vie,*
Moi qui pensais aimer l'ardent dans le péril,
Le manieur d'épée, tout autant que moi-même.

1. Il faut imaginer que des strophes, perdues aujourd'hui, précisaient qu'Oddrún a été rappelée chez Atli, que ce dernier a invité les Gjúkungar à venir chez lui et qu'ils ont accepté.
2. Gunnarr.
3. La mère d'Atli et belle-mère d'Oddrún qui s'est métamorphosée en serpent pour tuer Gunnarr.
4. Exemple de *kenning* évoluée : Bil (une déesse) de la couche du serpent (l'or sur lequel est couché le dragon Fáfnir) = femme, Borgný.

34. *Tu m'as bien écoutée tandis que te disais*
Maints méfaits sur mon sort et le leur;
Tout homme ne vit pas selon son désir[1].
Voici que sont finies les lamentations d'Oddrún. »

Mais l'ensemble *Atlakvida-Atlamál* l'emporte sur tout le reste. L'un et l'autre sont dits « groenlandais » mais il n'y a pas lieu de s'abuser sur cette épithète. Elle est exclue de toute façon en ce qui concerne l'*Atlakvida*, à laquelle elle a dû être attribuée par analogie avec les *Atlamál*. En revanche, rien ne s'oppose à ce que ce dernier poème ait vu le jour, dans sa forme actuelle, au Groenland où quelqu'un des colonisateurs amenés là par Eiríkr le Rouge, ou de ses descendants, a bien pu donner forme à de lointaines traditions que rapportait à la veillée quelqu'un des siens.

L'*Atlakvida* est un noir chef-d'œuvre, aristocratique et racé, capable, dans le choix des images et le tempo adopté pour la relation des faits, d'une sorte de pudeur farouche ou d'un art consommé de la litote explosive (voyez la note à la strophe 39 ou l'inattendu « Pleuraient les enfants des Huns » de la strophe 41), souverain dans le maniement de la formule ramassée, de l'archaïsme sauvage, inébranlable dans le traitement du thème profond : le maintien inflexible de l'honneur. Poème princier, certes, qu'un souffle inépuisable anime, de strophe en strophe et de péripétie en péripétie : l'invitation (str. 3-5), les reproches de Gudrún (16-17), le cœur de Högni (21-26), le thème de l'or maudit intensément orchestré (29), la vengeance de Gudrún (39-40) et la conclusion (44 à 46 où, peut-être, 46 serait un peu plus récente) :

Le chant d'Atli

Gudrún Gjúkadóttir vengea ses frères comme le dit la renommée : elle tua d'abord les fils d'Atli, puis elle tua Atli et brûla toute la hird dans la halle. Là-dessus, ce chant a été composé :

1. *Atli envoya*
Autrefois à Gunnarr

1. J'ai préféré adopter la version de Grundtvig : *madr lifirat at munom sínom,* le texte reçu étant au positif : *madr hverr lifir at munom sínom* (approximativement : chacun vit à son gré, comme il l'entend), ce qui ne donne pas le même relief à la lamentation. De toute manière, la référence au destin implacable, pour implicite qu'elle soit, est tout aussi évidente.

Un homme sage chevauchant,
Knéfrödr était appelé;
Arriva à l'enclos de Gjúki
Et à la halle de Gunnarr,
Aux bancs entourant l'âtre[1]
Pour boire la noble bière.

2. *Les gens du roi étaient à boire*
– Les fourbes se taisaient –
Du vin dans la grande halle[2],
Craignaient le courroux des Huns;
Knéfrödr héla alors
D'une glaciale voix
L'homme du sud,
Sur un haut siège siégeant :

3. *« Atli m'envoya ici*
Message porter,
Chevauchant le mordeur de mors
Par Myrkvidr l'inconnue
Pour vous prier, Gunnarr et vous,
De venir, coiffés du heaume
Sur les bancs entourant l'âtre,
Rendre visite à Atli.

4. *Vous donnera écus à choisir,*
Lances à manches polis,
Heaumes dorés d'or rouge,
Suites nombreuses de Huns[3],
Tapis de selle d'argent brodés,
Tuniques écarlates,
Hampes d'étendards,
Chevaux mordeurs de mors.

5. *Vous donnera pareillement la plaine*
De Gnitaheidr, la vaste,
Des lances hurlantes
Et des proues dorées,
D'immenses trésors

1. Les bancs étaient disposés le long des murs, autour de la fosse à feu longitudinale (l'âtre). Ils étaient souvent fixes.
2. Le texte dit Valhöll (« Walhalla »). Il s'agit ici sans doute d'une lexicalisation du terme.
3. On peut remplacer Huns par domestiques.

Et la ville de Danpr,
La fameuse forêt
Que l'on appelle Myrkvidr. »

6. *Gunnarr tourna la tête*
Vers Högni, et dit :
« Que nous conseilles-tu,
Toi, mon frère puîné,
Quand nous entendons telle chose?
Je ne sache pas qu'il y ait
De l'or à Gnitaheidr
En quantité aussi grande
Que celui que nous possédons.

7. *Sept salles possédons*
D'épées pleines,
A chacune d'entre elles
Les gardes sont d'or;
Mon cheval est le meilleur qui soit,
Mon épée, la plus acérée,
Mes arcs sont l'ornement de mes bancs
Et les cottes de mailles sont d'or[1],
Mes heaumes, mes écus sont les plus blancs,
Viennent de la halle de Kiárr,
Mon bien à lui seul est meilleur
Que celui de tous les Huns. »

8. *(Högni chanta :)*
« Que penses-tu que voulait dire la femme
Qui nous envoya un anneau
Entortillé d'un poil de loup[2] *:*
Je crois qu'elle nous mettait sur nos gardes!
J'ai trouvé le poil de loup
Entortillé dans l'anneau rouge :
Comme le loup[3] *sera notre chemin*
Pour aller à notre but. »

1. Arcs et écus, cottes de mailles et armes de prix étaient suspendus dans la halle dont ils constituaient la principale décoration. Kiárr : Un roi (*cf. Võlundarkvida*, prose).
2. Pour avertir ses frères, Gudrún a entortillé un poil de loup autour d'une bague : signe de guerre.
3. *Comme le loup :* traîtreux. Le texte ne dit pas loup mais habitant de la lande.

9. *Ni les parents ni les voisins*
N'encouragèrent Gunnarr,
Parents ni conseillers
Non plus que princes puissants;
Gunnarr alors déclara,
Comme il convient au roi
Illustre, dans la halle à hydromel,
D'un cœur courageux :

10. *« Lève-toi à présent, Fjörnir*[1]*,*
Fais sur les bancs circuler
Les pleines coupes d'or
Parmi les mains des hommes.

11. *Les loups gouverneront*
L'héritage des Niflungar,
Les vieux, de gris vêtus,
Si Gunnarr fait défaut,
Les ours à noir pelage
Mordront de leurs crocs
La meute des hommes[2]
Si Gunnarr ne revient pas. »

12. *Les hommes intrépides du roi*
Accompagnèrent en pleurs
Le maître du pays, martial,
Hors de l'enclos des Huns.
Alors le plus jeune gardien[3]
De l'héritage de Högni chanta :
« Allez heureux et sages
Là où le cœur vous dit ! »

13. *A marches forcées les vaillants*
Foulèrent la montagne
Au pas de leurs chevaux mordeurs de mors,
Traversèrent Myrkvidr l'inconnue;
Tremblait tout le sol hunnique
Quand allaient les intrépides,
Couraient les apeurés par la cravache[4]
Par les plaines verdoyantes.

1. L'échanson de Gunnarr.
2. Repose sur une ingénieuse suggestion de B. Collinder (*Den poetiska Eddan*), le texte est obscur.
3. Le dernier fils de Högni.
4. Les chevaux.

14. *Ils virent le pays d'Atli :*
Halles et bancs profonds[1]
– Les hommes de Bikki se tiennent
Sur la haute forteresse –,
La salle des gens du sud
Aux bancs scellés aux murs,
Les boucliers cerclés,
Les pâles écus,

15. *Les hampes d'étendards, et là buvait Atli*
Le vin dans sa grande halle;
Des veilleurs siégeaient au-dehors
Pour empêcher Gunnarr et les siens
S'ils venaient rendre visite
En faisant hurler les lances
De mettre bataille en branle contre le roi.

16. *Leur sœur vint au-devant d'eux*
Quand dans la salle entrèrent
Ses deux frères –
De bière n'avait guère bu :
« Tu es trahi, Gunnarr!
Que feras-tu, ô puissant,
Contre les sinistres desseins du Hun?
Sors sans délai de la halle!

17. *Il eût mieux valu, frère,*
Mettre ta cotte de mailles
Que sur les bancs entourant l'âtre
Venir en heaume chez Atli;
Que n'es-tu assis sur ta selle
Dans le jour lumineux de soleil,
A faire pleurer les Nornes du prince[2],
Prisonnières des chaînes grises,

1. « Halles et bancs profonds » n'est qu'une conjecture. Il peut s'agir aussi bien de vallées profondes ou de falaises escarpées. Les deux vers entre tirets semblent un ajout tardif. Bikki n'a rien à voir dans ce contexte, *cf. Hamdísmál*. Certains éditeurs remplacent Bikki par Budli, ce qui donne un sens plus cohérent.

2. Vers 7 et suivants : interprétation difficile. Il s'agit de faire pleurer les divinités tutélaires d'Atli (Nornes recouvrant sans doute ici *fylgjur*), soit : faire mourir Atli. Vierges à l'écu = Nornes ou valkyries ou *fylgjur*. Les chaînes grises seraient celles de la mort, le texte parle plutôt de chaînes livides, couleur de cadavres.

A faire connaître le deuil
Aux vierges à l'écu des Huns,
Et à mener Atli lui-même
Dedans la fosse aux serpents –
Car voici que cette fosse
Pour vous deux est préparée. »

18. *(Gunnarr chanta :)*
« Il est trop tard à présent, sœur,
Pour rassembler les Niflungar;
Il faut du temps pour quérir
Les troupes de mes guerriers,
Les héros intrépides, au-delà
Des monts rubescents du Rhin. »

19. *Ils emprisonnèrent Gunnarr,*
Dans les fers le mirent
Le prince des Burgondes
Et le ligotèrent rudement.

20. *Högni en pourfendit sept*
Par l'épée acérée,
Le huitième, il le repoussa
Dans le feu ardent;
C'est ainsi que le vaillant
Contre ses ennemis se défend,
Högni se défendit
Contre ....

21. *........ de Gunnarr;*
Demandèrent au vaillant
Si le seigneur des Gots
Voulait racheter
Sa vie par de l'or.

22. *(Gunnarr chanta[1] :)*
« Je veux tenir dans ma main
Le cœur sanglant de Högni,
Le cœur tranché dans la poitrine
De l'intrépide cavalier,

1. Gunnarr veut s'assurer de la mort de son frère afin d'être certain qu'il reste le seul à connaître l'emplacement du trésor de Sigurdr et donc d'emporter le secret dans la tombe.

Par le fil acéré de la saxe[1],
Le cœur du fils de roi. »

23. *Ils tranchèrent le cœur sanglant*
Dans la poitrine de Hjalli[2],
Sur un plateau le placèrent
Et le portèrent à Gunnarr.

24. *Alors Gunnarr chanta,*
Le seigneur des guerriers :
« *Ici, je n'ai que le cœur*
De Hjalli le couard,
Différent du cœur
De Högni le vaillant;
Il ne fait que frémir
Sur ce plateau gisant;
Frémissait bien le double
Quand reposait dans sa poitrine. »

25. *Högni ne fit que rire*
Quand ils tranchèrent tout vif
Le cœur au faiseur de blessures[3].
– Ne songea guère à pleurnicher –
Sanglant, sur un plateau le mirent
Et le portèrent à Gunnarr

26. *Gunnarr le Niflungr à la lance*
Illustre chanta ceci :
« *Voici que j'ai le cœur*
De Högni le vaillant,
Différent du cœur
De Hjalli le couard.
Il ne frémit guère
Sur le plateau placé,
Ne frémissait pas plus
Quand reposait dans sa poitrine.

27. *Ainsi seras-tu, Atli,*
Plus loin des yeux
Que . . . .
. . . . colliers.

1. Épée courte à large lame.
2. Un esclave. C'est pour donner le change et abuser Gunnarr qui, toutefois, déjouera la ruse.
3. Peut-être aussi marteleur de heaumes.

28. *De moi seul dépend*[1],
De moi seul est le secret,
Tout le trésor des Niflungar:
Högni maintenant ne vit plus;
Toujours je gardai doute
Tant que tous deux vivions,
A présent que je suis seul à vivre,
Je ne doute plus!

29. *Le Rhin seul gardera*[2]
Le métal de discorde,
L'or venu des Ases,
L'héritage des Niflungar,
– Dans l'eau tourbillonnante
Luisent les anneaux welches –
Plutôt que brille l'or
Sur les bras des enfants des Huns. »

30. *(Atli chanta :)*
« Mettez le char en route,
Le prisonnier est enchaîné! »

31. *Atli le puissant,*
Leur parent par alliance,
Ceint de l'épine du combat[3]
Chevauchait Glaumr à la crinière.
Gudrún, aux dieux de la victoire
. . . .
Ne pouvait retenir ses larmes,
Misérable dans la halle comble.

32. *(Gudrún chanta :)*
« Qu'il en aille de toi, Atli,
Comme des serments que souvent
Tu fis autrefois à Gunnarr
Devant témoins et jurant
Sur le soleil dans l'aire du sud,
Sur la montagne de Sigtýr,

1. *Cf. Nibelungenlied:* Du trésor nul ne sait rien hormis Dieu et moi.
2. Accrédite la légende selon laquelle le trésor de Sigurdr aurait été jeté dans le Rhin.
3. L'épée. Glaumr: un cheval.

Sur le Hölkvir de la couche
Et sur l'anneau d'Ullr[1]. »

33. *Puis le mordeur de mors*
Tira le gardien des trésors,
Le Rögnir[2] *du combat*
Jusqu'au séjour de mort.

34. *La troupe des guerriers*
Plaça dedans la fosse
Le roi vivant encore
Au milieu des serpents
Glissants et rampants;
Mais Gunnarr, forcené,
De ses mains touchait
Les cordes de la harpe[3]*;*
Vibraient les cordes :
Ainsi garde son or
Contre ses ennemis
Le roi vaillant, le libéral.

35. *Du lieu du meurtre*
Atli s'en revint vaquer
Aux affaires de son pays
Sur son coursier galopant;
Vacarme dans le palais,
Chevaux se bousculant,
Chant des armes des hommes
De la lande revenus.

36. *Gudrún sortit alors,*
Alla au-devant d'Atli
Offrir une coupe dorée
Par honneur à Rögnir :
« Accepte joyeux, prince,
Dedans ta halle,

1. Énumération de quelques-uns des rites sacrés du serment. On ne comprend pas ce que veut dire la montagne de Sigtýr (Ódinn) : un tertre à lui consacré? « Hölkvir (un cheval) de la couche » pourrait désigner les montants du lit sur lesquels on prêtait parfois serment, en particulier en cas de divorce. Peut-être étaient-ils traditionnellement sculptés en forme de tête de cheval? Ullr était le dieu qui recevait les serments.

2. Rögnir (un géant) : Gunnarr (désignera Atli str. 36). *Le gardien des trésors :* Gunnarr.

3. Que, selon la *Völsunga Saga,* Gudrún lui aurait donnée.

De Gudrún,
La fraîche venaison. »

37. *Sonnaient les vaisseaux à bière*
D'Atli, de vin emplis,
Quand dans la halle ensemble
S'entretenaient les Huns;
Les hommes à longues barbes [1]
Entrèrent tour à tour.

38. *La femme au teint clair faisait diligence*
. . . .
Pour leur verser le vin,
La Dise féroce, de force
Offrait les mets de choix
Au prince au nez pâle
– Dit à Atli les mots infâmes :

39. *« De tes fils tu viens,*
Prince des guerriers,
D'avaler, mêlés de miel,
Les cœurs dégouttants de sang,
Puisses-tu digérer, ô brave,
La chair des occis,
La savourer comme bière exquise
Et dans les hauts sièges la faire circuler [2].

40. *Tu n'appelleras plus désormais*
Pour grimper sur tes genoux
Erpr ni Eitill,
Tous deux joyeux de bière;
Tu ne verras plus désormais
Par le mitan des bancs
Les distributeurs d'or
Emmancher les lances,
Tailler les crinières
Ni fouetter les chevaux. »

41. *Clameur parmi les bancs,*
Sinistre chant des hommes,

1. Peut-être les Lombards.
2. Le dernier vers supporte une traduction beaucoup plus cynique : Gudrún voudrait dire qu'elle souhaite à Atli d'évacuer la chair de ses enfants par les issues naturelles !

Tête couverte de leurs manteaux [1],
Pleuraient les enfants des Huns,
Hormis seule Gudrún
Qui jamais ne pleura
Ses frères rudes comme ours
Et les fils bien-aimés,
Jeunes, innocents,
Qu'elle avait eus d'Atli.

42. *La blanche comme cygne* [2]
Sema l'or à foison,
Les rouges anneaux
Offrit aux gens du roi;
Accomplit le destin,
Le clair métal jeta,
La femme n'avait cure
De la chambre au trésor.

43. *Atli fut pris à l'improviste,*
Épuisé, s'était enivré,
D'armes n'avait point,
Ne se garda point de Gudrún;
Jouaient jadis jeu meilleur
Quand elle et lui suavement,
Souventement s'étreignaient
En présence des nobles.

44. *A la lance elle donna*
Du sang à boire,
D'une assassine main
Et déchaîna les chiens;
Les poussa devant les portes de la halle;
Par les brandons brûlants, la femme
Réveilla les hommes du roi:
Leur fit payer le trépas de ses frères.

45. *Au feu elle donna tous ceux*
Qui étaient dans la halle,
Revenus par Myrkheimr
Du meurtre de Gunnarr;
Les antiques poutres tombèrent,

1. Signe de deuil.
2. Le texte dit en fait: « blanche comme oie » (oiseau sacré chez les Germains).

La chambre au trésor partit en fumée,
Le palais des Budlungar.
Brûlèrent aussi les vierges à l'écu
Vouées à mort dedans la halle,
Sombrèrent dans le feu ardent.

46. *Assez parlé de cela;*
Que jamais n'agisse ainsi
Nulle femme en cotte de mailles
Pour venger ses frères;
Elle a de trois rois
Porté nouvelle de mort,
La belle, la brillante,
Avant de trépasser.

Mais cela est raconté plus clairement dans le dit groenlandais d'Atli.

La comparaison avec *Atlamál* qui dédouble exactement *Atlakvida* est intéressante, d'un point de vue sociologique surtout. Nous sommes passés de la halle du chef de horde à la salle commune *(skâli)* du paysan *(bôndi)* groenlandais. Un réalisme franc a succédé aux évocations altières; les détails domestiques, rustiques, familiers ne nous sont pas épargnés. Il n'empêche qu'un souffle épique soulève le poème (voyez la strophe 37), doue Gudrún elle-même d'une fureur véhémente qu'elle n'a peut-être pas à ce point dans *Atlakvida* (strophes 50-51). Mais l'auteur semble plus à son aise pour railler lourdement la couardise de l'esclave (strophe 62). Il y a quelque insoutenable complaisance dans la scène (strophes 77-78) où l'on raffine à loisir sur le meurtre des enfants d'Atli. L'ensemble est pourtant impressionnant et complète heureusement les données de l'*Atlakvida* :

LES DITS GROENLANDAIS D'ATLI

1. *Beaucoup ont appris*
Comment les hommes[1]*, jadis,*
Donnèrent un banquet;
Bien peu en jouirent!
Parlèrent en secret,
Étaient remplis de crainte

1. Atli et les siens.

Ainsi que les fils de Gjúki[1]
Qu'ils firent félonnement périr.

2. *S'accomplit le sort des Skjöldungar*
– Étaient voués à mourir –
Atli prit mauvais parti,
Avait pourtant de l'esprit;
Abattit un grand pilier[2],
Se faisait grand tort à lui-même.
Dépêcha un prompt messager
Pour faire venir ses beaux-frères.

3. *Sage était la maîtresse*[3],
Savait réfléchir,
Entendit le bruit des paroles
Qu'en secret ils se disaient;
Était en peine d'un moyen
Pour prévenir ses frères,
Devaient cingler en mer,
Mais elle-même n'irait pas.

4. *Se mit à graver des runes,*
Elles égarèrent Vingi[4]
– Il était accompli au mal –
Avant qu'il ne les portât;
S'en allèrent ensuite
Les émissaires d'Atli
Au-delà du Limafjord[5]
Où les vaillants habitaient.

5. *On les reçut de bon cœur,*
Du feu fut allumé,
Ne virent point la ruse
Quand furent arrivés;
Ils prirent les offrandes

1. Gunnarr et Högni.
2. Grand pilier : Gunnarr et Högni sont les piliers de la maison des Skjöldungar, Völsungar, etc.
3. Gudrún.
4. Vingi est le messager d'Atli.
5. La précision est étrange. Le Limfjord se trouve dans le Jutland du nord, au Danemark. C'est lui qui serait censé, ici, séparer les états des Gjúkungar de ceux des Huns. Visiblement, l'auteur n'est plus au courant de la tradition exacte. *Les vaillants* : les Gjúkungar.

Que la belle leur envoyait[1],
Les pendirent aux piliers,
Ne crurent point que cela importait.

6. *Entra Kostbera*[2],
L'épouse de Högni,
Femme fort clairvoyante,
Salua les deux envoyés;
Se réjouit aussi Glaumvor
Que Gunnarr avait épousée,
Vaquait au soin de ses hôtes:
Ne manquait pas la provende.

7. *Ils invitèrent Högni,*
S'il acceptait de venir[3]
– Visible était la trahison
S'ils y eussent pris garde –
Gunnarr donna son accord
Si Högni voulait y aller,
Mais Högni refusa
Disant que l'autre déciderait.

8. *Les filles apportèrent l'hydromel,*
Bonne chère en abondance,
Cornes circulaient à foison
Jusqu'à ce qu'on eût bu tout son soûl.
Les domestiques se couchèrent
A l'endroit qui leur parut bon[4].

9. *Savante était Kostbera,*
Savait lire les runes,
Déchiffra les lettres
A la lueur du feu;
Elle fut obligée
De retenir sa langue[5]*:*
Étaient si obscures
Qu'il était dur de les saisir.

1. Gudrún.
2. Son nom signifie: L'intendant. Doit être une invention de l'auteur, tout comme Glaumvor.
3. On peut comprendre aussi: S'il (Gunnarr) acceptait qu'il (Högni) vînt.
4. Les domestiques n'avaient en général pas d'emplacement fixe pour dormir et se couchaient là où ils le pouvaient.
5. Le texte dit: tenir sa langue contre ses gencives!

10. *Dans leur lit ensuite*
Elle et Högni allèrent;
Fit un rêve la reine,
Ne le cela nullement,
Dit au prince sage
Dès qu'elle s'éveilla :

11. *« Tu veux t'en aller, Högni,*
Réfléchis à mes conseils!
Peu sont parfaitement sages,
Va-t'en une autre fois!
J'ai déchiffré les runes
Que grava ta sœur :
La brillante ne t'a pas
Invité pour cette fois.

12. *Une chose surtout m'étonne :*
– Je ne puis encore comprendre –
Comment cette femme sage
A pu rendre obscures les runes,
Car il semble, à la lire,
Qu'il ira sûrement
De votre mort à tous deux
Si vous vous pressez de partir;
La femme a caché une lettre,
A moins qu'on l'ait fait pour elle[1]*. »*

13. *(Högni chanta :)*
« Toutes sont malveillantes[2] *–*
Je ne suis point de cette sorte,
Je ne décèle point menaces
Tant qu'il n'y a rien à venger;
Le roi nous offrira
De l'or rouge comme braise,
Je ne craindrai jamais
Quand même on nous ferait craindre. »

14. *(Kostbera chanta :)*
« Mal vous arrivera

1. Les deux derniers vers sont obscurs. Kostbera veut-elle dire que celui qui a porté le message en a altéré le contenu?
2. Högni veut dire ou bien que toutes les femmes sont malveillantes, ou bien que toutes les runes le sont.

Si vous allez là-bas,
Bienvenue chaleureuse
Ne recevrez pas cette fois.
J'ai fait un rêve, Högni,
Je ne le cèle point :
Vous ramerez contre le vent [1]
Et j'ai de grandes craintes.

15. *J'ai vu ton suaire*
Brûler dans le feu,
Volait la haute flamme
A travers ma maison. »

16. *(Högni chanta :)*
« *Voici des draps de lin*
Qui ont peu de valeur,
On les brûle tantôt :
Voilà le suaire que tu vis. »

17. *(Kostbera chanta :)*
« *Je vis entrer un ours,*
Il fracassa les poutres,
Tant déchira ses pattes
Que nous tremblions tous,
Avait mordu tant d'entre nous
Que nous restions sans forces,
Partout piétinements
Et vacarme dans la maison. »

18. *(Högni chanta :)*
« *C'est que le vent se lève,*
Tempête va venir;
Tu rêvas d'ours blanc :
Tempête viendra de l'est. »

19. *(Kostbera chanta :)*
« *Je vis voler un aigle*
A travers la maison
– Nous allons endurer grand tort –,
Il nous éclaboussa de sang;

1. Expression convenue pour dire : il vous arrivera malheur.

Je compris à son déport
Que c'était la forme[1] *d'Atli. »*

20. *(Högni chanta :)*
« A la saison de l'abattage
On rêve souvent de sang;
Souvent s'agit de bœufs
Lorsque l'on rêve d'aigles;
Noble est le cœur d'Atli
En dépit de tes rêves. »
Cessèrent de parler,
Chacun demeura coi.

21. *S'éveillèrent les nobles*[2] *:*
Leur cas était le même;
Glaumvor se tourmentait
De son somme agité.
.... à Gunnarr
De les traduire autrement.

22. *(Glaumvor chanta :)*
« Je vis une potence prête,
Tu y seras pendu,
Des serpents te dévoraient,
Je vis que tu étais vivant,
Ce fut comme le Crépuscule des Puissances[3] *:*
Explique-moi ce que c'était. »

24. *« Je vis une épée sanglante*
Saillant de ta tunique,
Mauvais de dire tel rêve
Au plus proche de ses parents;
Je vis une lance fichée
En travers de ton corps,
Des loups hurlaient
Aux deux extrémités. »

25. *(Gunnarr chanta :)*
« Ce sont des roquets qui courent

1. *La forme* (*hamr*) : croyance à la possibilité pour un homme de quitter son corps – qui entre alors en lévitation – et d'aller par le monde, sous forme d'animal en général.
2. Gunnarr et Glaumvor, sa femme.
3. Le *Ragnarök*. Voir aussi note 1, str. 28.

Toujours à aboyer,
Souvent jappement de chien
Présage vol d'épieu. »

26. *(Glaumvor chanta :)*
« Je vis couler une rivière
D'un bout à l'autre de la maison,
Grondait avec fureur,
Venait se briser sur les bancs;
Elle vous brisait les jambes,
A vous deux, les deux frères,
Ce n'était que tourbillon :
Cela doit présager quelque chose. »

28. *(Glaumvor chanta*[1] *:)*
« Je vis des femmes mortes[2]
Venir ici de nuit,
Vilainement vêtues,
Voulaient te prendre,
T'invitèrent à venir
Promptement à leur demeure;
Je le déclare, tes Dises
T'ont frappé de paralysie. »

29. *(Gunnarr chanta :)*
« Il est trop tard pour le dire,
La chose est résolue :
Je ne remettrai pas ce voyage,
Le sort en serait-il jeté;
Il est vraisemblable en effet
Que notre vie sera brève. »

30. *Quand vint le jour*
Ils se dirent tous
Ardents de se lever,
Les autres les dissuadaient;
S'en allèrent à cinq en tout,

1. Les strophes 23 et 27 qui sont les réponses de Gunnarr sont perdues. On peut reconstituer la réponse de Gunnarr en partant de la *Völsunga Saga* : « Ce sont sûrement des champs ondulant sous le vent que tu vis quand tu crus voir une rivière, et quand nous traversons un champ, nous avons souvent des barbes d'épis aux pieds. »

2. Les divinités tutélaires de Gunnarr. Elles ne peuvent plus l'aider, elles sont prêtes à l'emmener chez les morts.

Les accompagnaient encore
Dix hommes de leur maison
– C'était inconsidéré :
Snævarr et Sólarr,
C'étaient les fils de Högni,
Orkningr s'appelait celui-là
Qui les accompagnait encore;
Joyeux était l'arbre de l'écu[1]*,*
Le frère de la femme.

31. *Les escortèrent les belles*
Jusqu'à ce que le fjord les séparât,
Sans cesse les claires femmes voulaient les retenir :
Dirent qu'ils iraient tout de même.

32. *Glaumvor prit la parole,*
Celle qu'avait épousée Gunnarr,
Elle dit à Vingi
Ce qu'elle avait à cœur :
« Ne sais ce que vous rendrez
Pour notre hospitalité,
Accueil d'hôtes est méfait
Si male chose se passe. »

33. *Vingi jura alors,*
A son propre préjudice :
« Que les géants le prennent
Celui qui vous mentirait,
Que sa potence soit prête
S'il viole la trêve. »

34. *Bera*[2] *prit la parole*
Joyeuse dans son cœur :
« Faites bonne traversée
Et remportez victoire,
Qu'il en aille comme je le prescris !
Que rien ne s'y oppose ! »

35. *Högni répondit,*
Bienveillant pour ses proches :
« Consolez-vous, ô sages,

1. Le guerrier, ici Orkningr, frère de Kostbera.
2. Bera = Kostbera.

Advienne ce qu'il advienne!
Beaucoup parlent ainsi[1]
Qui échouent grandement,
La façon dont on prend
Congé n'importe guère.»

36. *Tant que dans le chenal ils n'eurent disparu,*
Ils s'entre-regardèrent;
Leurs destinées changèrent, je le crois,
Quand leurs chemins se séparèrent.

37. *Se mirent à ramer les puissants,*
Arrachant à demi la quille,
Souquèrent rude sur les rames,
De fureur possédés;
Les tourillons s'arrachèrent,
Les tolets se brisèrent,
N'amarrèrent pas les bateaux
Quand ils en descendirent[2].

38. *Un peu plus tard,*
– J'arriverai au terme –
Ils virent se dresser le palais
Que Budli avait possédé;
Fort grincèrent les grilles
Lorsque Högni les poussa.

39. *Vingi prit la parole*
– Eût mieux fait de se taire:
«Allez-vous-en de la maison!
Y aller, c'est trahison,
Bientôt je vous ferai brûler[3],
Tantôt serez occis;
Bellement vous priai de venir,
Trahison se mussait dessous,
Ou bien attendez ici
Tandis que je vous taille une potence!»

40. *Högni parla en d'autres termes*
– Ne pensait guère à s'esquiver –

1. Beaucoup souhaitent bon voyage.
2. Comparer avec le *Nibelungenlied*: Hagen détruit son bateau pour rendre toute fuite impossible.
3. Sur le bûcher funéraire, après votre mort.

N'avait crainte de rien,
Comme on allait le voir :
« Ne pense pas nous faire peur,
Tu y parviendras rarement !
Si tu ajoutes une parole,
Ce sera pis encore pour toi. »

41. *Ils frappèrent Vingi,*
Chez Hel le dépêchèrent,
Lui donnèrent de la hache
Tandis qu'il râlait encore.

42. *Atli et les siens s'assemblèrent,*
Passèrent leurs cottes de mailles,
S'avancèrent ainsi équipés
– *Une barrière les séparait*[1] –
. . . .
S'insultèrent les uns les autres,
Tous en même temps, courroucés :
« Avions pleinement résolu
De vous ravir la vie. »

43. *(Högni chanta :)*
« Il n'y paraît guère,
Si vous l'aviez résolu :
Vous n'êtes pas prêts encore,
Et nous en avons abattu un,
L'avons rossé à mort,
Celui-là était des vôtres. »

44. *Forcenés devinrent*
Quand ouïrent ces mots,
Crispèrent les doigts,
Empoignèrent leurs arcs,
Flèches rudement décochèrent,
De leurs écus se protégeant.

45. *Survint un messager, criant*
Haut devant la halle;
Ce que dehors faisaient
Un esclave vint le redire[2].

1. Une barrière se dressait en travers du chemin, qui empêcha Atli d'aller plus loin. Selon la *Völsunga Saga*, une demi-strophe au moins manque ici.
2. La scène se passe au palais d'Atli, où est restée Gudrún. Un messager arrive qui crie les nouvelles, un esclave vient les répéter.

46. *Féroce fut alors Gudrún*
Quand elle entendit la nouvelle;
Les colliers qui la paraient,
Les arracha l'un après l'autre,
Fracassa les anneaux d'argent
Tant qu'ils volèrent en éclats.

47. *Dehors elle sortit ensuite,*
D'un geste poussa les portes[1]
– Pourtant ne craignait point –,
Fit bon accueil aux arrivants,
Se tourna vers les Niflungar
– Ce fut son dernier salut –
Suivirent ces paroles,
Mais en vérité elle dit davantage :

48. *« J'ai cherché l'expédient*
Pour vous empêcher de partir.
Du destin nul ne triomphe,
Il a fallu que vous vinssiez. »
Tint propos de sagesse,
Essaya de les concilier,
Point n'y consentirent,
Tous dirent non.

49. *Vit alors, la noble femme,*
A quel jeu cruel jouaient,
Se prépara au combat
Et rejeta son manteau,
Saisit une épée nue,
Pour défendre ses frères,
Sévère était la bataille
Où elle allait, l'épée en main.

50. *La fille de Gjúki fit*
Toucher terre à deux guerriers,
Elle pourfendit le frère d'Atli,
Fallut le soutenir ensuite,
Mena la mêlée de telle sorte
Qu'elle lui trancha le pied;

1. Ce vers traduit la fureur de Gudrún. Il y avait aux portes de lourds portails à glissières.

51. *Assena tel horion à un autre*
Que celui-là ne put se relever,
Elle le dépêcha au séjour de Hel;
Pourtant sa main ne trembla pas.

52. *Livrèrent là bataille*
Qui fut largement renommée;
Ce fut l'exploit le plus célèbre
Que firent les fils de Gjúki;
On a dit que les Niflungar
Tant qu'ils restèrent sains et saufs
Menaient l'attaque par l'épée,
Fendaient les cottes de mailles,
Couvraient de horions les heaumes
Comme l'humeur les en prenait.

53. *Combattirent tout le matin,*
Passé midi luttaient encore,
Depuis la pointe de l'aurore,
Depuis l'avènement du jour;
Menèrent bataille à outrance,
Le sang ruisselait sur la plaine;
Sur dix-huit[1] *hommes, avant de tomber,*
Ils avaient pris le meilleur,
Les deux garçons de Bera
Et son frère.

54. *Le brave*[2] *prit la parole*
Quoiqu'il fût bien courroucé:
« Voilà sinistre spectacle,
Voilà ce qu'avez gagné:
Nous étions trente
Hardis guerriers,
Nous restons à onze,
Trop de ravages en vérité.

55. *J'avais quatre*[3] *frères*
Quand perdîmes Budli.

1. Le compte est juste : dix-huit morts + Vingi, il reste bien onze hommes, comme le dit Atli, strophe 54. Gunnarr et Högni, écrasés par le nombre, sont pris et ligotés. Deux derniers vers : voir strophe 30, vers 9 à 11.
2. Atli; vers 4 : (vous) avez gagné : vous = Gunnarr et Högni.
3. Repose sur une correction, le manuscrit disant « cinq » (insoutenable à cause de « la moitié » qui suit).

Hel en a maintenant la moitié,
Deux gisent occis.

56. *Je fis un grand mariage*
Mais – je ne peux le celer –
J'ai une femme redoutable,
Je ne sus en jouir;
Paix eûmes rarement
Depuis que tu[1] *vins chez nous,*

. . . .

Me séparant de mes parents,
Dispersant souvent mon bien;
Ma sœur[2], *envoyée à Hel,*
Chagrin qui me peine le plus. »

57. *(Gudrún chanta :)*
« Tu l'as dit, Atli,
Mais tu fus fautif le premier :
Tu m'as pris ma mère
Et la tuas pour ses bijoux,
La sage fille de ma tante,
Tu la fis périr dans une caverne[3]*;*
Je ne trouve qu'à rire
A te voir rapporter tes griefs,
Aux dieux je rends grâces
Que tout aille mal pour toi. »

58. *(Atli chanta :)*
« Je vous incite, jarls,
A accroître le grand deuil
De la femme fière.
Je veux voir cela :
Évertuez-vous de sorte
Que Gudrún sanglote!
Je supporterai volontiers
Qu'elle ne soit pas satisfaite.

59. *Emparez-vous de Högni,*
Dépecez-le par le couteau,

1. Gudrún.
2. Brynhildr, peut-être parce que Gudrún est la cause indirecte de sa mort.
3. Le chapitre 428 de la *Thidreks Saga* dit que le fils de Högni enferma Atli dans une caverne et le fit périr de faim.

Tranchez-lui le cœur,
Faites-le promptement;
Pour le féroce Gunnarr,
A la potence[1] *pendez-le,*
Accomplissez cet exploit,
Offrez-le aux serpents. »

60. *Högni chanta :*
« Fais comme il te plaît!
Joyeux je l'attendrai,
Vaillant serai, tu le verras,
J'ai déjà enduré pire;
Avez été repoussés
Tant que valides étions,
A présent sommes tant navrés
Que tu peux décider toi-même. »

61. *Beiti prit la parole*
– C'était l'intendant d'Atli – :
« Prenons plutôt Hjalli[2]*,*
Mais épargnons Högni!
Pourfendons cette moitié d'homme,
Il est bon pour la mort,
Il ne vivrait pas bien longtemps,
Sera toujours traité de bon à rien. »

62. *Effrayé fut le garde-chaudrons,*
S'enfuit par la longue salle,
En toutes choses était couard,
Grimpait aux murs dans chaque coin;
Maudissait leur querelle
Qui le tuait pour prix de son labeur,
Maudissait le sinistre jour
Où il allait mourir, sevré de ses cochons,
Privé de toutes les victuailles
Qu'il avait eues précédemment.

63. *Prirent le cuisinier de Búdli*[3]
Et tirèrent le couteau,

1. Le thème de la potence revient régulièrement, tant dans *Atlakvida* qu'ici (et voyez plus haut les rêves de Glaumvor). On a supposé que Gunnarr était pendu au-dessus d'une fosse aux serpents.
2. Un esclave, voyez *Atlakvida.*
3. Hjalli.

Hurlait le piteux esclave
Avant d'avoir senti l'estoc;
Disait qu'il avait loisir
D'épandre le fumier dans la cour,
Qu'il ferait les plus viles besognes
S'il conservait la vie sauve;
Hjalli criait que joyeux
Il accepterait de vivre.

64. *Högni se donna la peine*
– Bien peu agiraient ainsi –
D'intercéder pour l'esclave
Afin qu'il en réchappât :
« Je le dis, il m'est plus facile
De jouer à ce jeu-là,
Pourquoi voulez-vous ici
Ouïr ces criailleries ? »

65. *Ils s'emparèrent du héros*[1]*,*
Il n'était plus loisible
Aux vaillants hommes du roi
De différer davantage;
Rit alors Högni,
L'entendirent les fils du jour,
Il se savait empli d'ardeur,
Il supporta bien les tourments.

66. *Gunnarr prit sa harpe,*
Crispa les orteils;
Il savait jouer si bien
Que les femmes pleuraient;
Sanglotaient les hommes
Qui purent entendre le mieux;
Invoqua l'aide de la puissante[2]*;*
Les poutres volaient en éclats.

67. *Moururent alors les nobles,*
C'était très tôt le matin,
Montrèrent jusqu'à la fin
Qu'ils avaient vécu en hommes.

1. Högni.
2. *La puissante*, s'il faut en croire *Oddrúnargrátr*, serait Oddrún.

68. *Grand s'estima Atli,*
Il les avait tous deux dominés.
A la sage[1], *par dérision,*
Parla pour la peiner :
« Voici le matin, Gudrún,
Tu as perdu tes amis chers,
En partie tu es responsable
Qu'il en soit allé ainsi. »

69. *(Gudrún chanta :)*
« Te voilà joyeux, Atli,
Tu vas proclamer le crime.
Tu t'en repentiras
Lorsque tu sauras tout;
Cela aura des suites
– Je peux bien te le dire –
Jamais n'échapperas au mal,
Ou bien que je meure, moi aussi. »

70. *(Atli chanta :)*
« Je ne puis nier telle chose,
Je vois un autre expédient
Deux fois plus profitable
– Bien faire souvent nous rebute –
Par jouvencelles t'apaiserai,
Par vierges excellentes,
Par argent blanc comme neige,
Que toi-même choisiras. »

71. *(Gudrún chanta :)*
« Nul espoir à cela,
Je refuse tout net,
J'ai rompu nos accords
Pour cas de moindre offense;
On me tenait naguère pour féroce,
Ce sera pire mantenant,
Je tolérais n'importe quoi
Tant que Högni était vivant.

72. *Lui et moi fûmes élevés*
Dans la même maison,
Jouâmes à maints jeux,

1. Gudrún.

Grandîmes à l'ombre des bois;
Grímhildr nous comblait
D'or et de colliers;
De la mort de mes frères
Jamais tu ne paieras compensation,
Ni chose jamais ne feras
Qui saurait me plaire.

73. *C'est le lot des femmes de céder*
Devant la puissance des hommes,
Au genou va le poing
Si les rameaux dépérissent,
L'arbre se prend à pencher
Si le coup atteint la fibre,
A présent tu peux seul, Atli,
Sur toutes choses régner. »

74. *Grande fut sa crédulité*
Si le roi crut ce discours,
Visible était la trahison
S'il y avait pris garde.
Rusée était Gudrún,
Savait travestir sa pensée,
Elle se fit légère,
Jouait de deux boucliers[1].

75. *En l'honneur de ses frères*
Donna grand banquet funéraire,
Atli se trouvait prêt
A faire de même pour les siens.

76. *La chose fut décidée,*
Brassée fut la bière;
Ce banquet provoqua
D'excessives clameurs;
Sévère était l'altière,
Tenait tête à la famille de Budli,
Elle voulait de son époux
Tirer vengeance excessive.

1. Jouait double jeu.

77. *Elle attira les petits*
Et les plaça près de la poutre[1]*;*
Effrayés, ils s'inquiétaient
Mais ne pleuraient pas pourtant,
Coururent aux bras de leur mère
Demandant ce qu'il fallait faire.

78. *(Gudrún chanta :)*
« Ne le demandez pas!
Je vais vous tuer tous les deux,
Longtemps ai eu l'envie
De vous priver de vieillesse. »

79. *« Sacrifie, si tu le veux, les enfants*[2]*,*
Personne ne t'en empêche,
Courroux ne laisse guère de répit,
Le sait qui l'a éprouvé. »

80. *Puis mit un terme à l'enfance*
Des frères, la véhémente,
Agit abjectement,
Leur trancha la gorge à tous deux.
Cependant Atli demandait
Où s'en étaient allés
Jouer les garçons,
Ne les voyant nulle part.

81. *(Gudrún chanta :)*
« Je vais aller là-bas
Mettre Atli au fait
– Ne te cèlera rien
La fille de Grímhildr –
Joyeux ne seras guère, Atli,
Quand tu sauras le fait;
Tu suscitas grand deuil
Lorsque tuas mes frères.

82. *J'ai dormi bien rarement*
Depuis qu'ils tombèrent,
T'ai fait cruelles promesses,
Les ai bien tenues maintenant;

1. Peut-être le bord du lit.
2. Ce seraient les petits enfants qui parleraient ainsi.

Ce matin m'as dit chose[1],
Je me le rappelle bien,
Maintenant voici le soir,
Tu vas apprendre semblable nouvelle :

83. *Tes fils, tu viens de les*
Perdre, jamais ne l'eusses dû;
Regarde bien leurs crânes :
Tu les pris pour vaisseaux à bière,
J'ai quelque peu allongé la boisson :
J'y ai mêlé leur sang.

84. *J'ai pris leurs cœurs,*
Sur des branchettes les ai cuits,
Te les donnai ensuite,
Disant que c'étaient cœurs de veaux;
– La faute t'en revient –
Tu n'en as rien laissé,
Les as goinfrement mastiqués,
Confiant en tes mâchoires.

85. *Voilà ce qu'il en fut de tes enfants*
– Qui souhaiterait pire? –
J'ai pris ma part dans cette faute,
Point ne m'en vante pourtant. »

86. *(Atli chanta :)*
« Cruelle tu fus, Gudrún,
Qui pus faire telle chose :
Mêler à ma boisson
Le sang de tes enfants;
Tu as tué tes fils,
Jamais ne l'eusses dû,
Guère de répit ne me laisses
Entre tous tes méfaits. »

87. *(Gudrún chanta :)*
« Je voudrais bien pouvoir encore
Te tuer toi-même,
C'est peu qu'abominablement
Se conduire envers le roi;
Tu as perpétré, toi premier,

1. Tu m'as appris ce matin la mort de mes frères.

Ce dont il n'y a pas d'exemple
En fait d'insanités, de cruautés
En ce monde;
Maintenant ce que tu viens d'apprendre
A mis le comble à tes forfaits,
Tu as subi grand méfait,
Tu t'es fait un festin funèbre. »

88. *(Atli chanta :)*
« *Il faudrait t'ardre sur le bûcher,*
T'ayant d'abord lapidée,
Voilà ce que tu as gagné,
Ce que tu as toujours demandé. »
(Gudrún chanta :)
« *Tu te soucieras de cela*
Très tôt demain matin!
J'aime bien mieux, morte,
Partir pour l'autre monde. »

89. *Continuaient de vivre ensemble*
Pleins d'amertume et de rancœur,
Échangeant des propos de haine,
Tous deux se morfondant le cœur.
De Hniflungr[1] *enfla la haine,*
Cherchait haut fait à accomplir,
S'en vint dire à Gudrún
Sa haine d'Atli.

90. *Elle revit dans sa mémoire*
Les tortures de Högni,
Lui[2] *fit valoir l'heur et l'honneur*
Qu'il aurait à prendre vengeance;
Adoncques tuèrent Atli,
Ne fallut pas longtemps attendre,
Le fils de Högni le tua
Aidé de Gudrún elle-même.

91. *Le vaillant*[3] *prit la parole*
De son sommeil expulsé,

1. Hniflungr est un fils de Högni surgi ici pour les besoins de la cause. On notera que la fin de l'histoire est différente ici de *Atlakvida*.
2. Lui = à Hniflungr.
3. Atli.

Sentit promptement la blessure,
Ne voulut point de pansement :
« Dites-le-moi en vérité :
Qui tua le fils de Budli?
Me voici mis en mauvais point,
N'ai plus aucun espoir de vivre. »

92. *(Gudrún chanta :)*
« Ne te cèlera rien
La fille de Grímhildr.
C'est moi qui suis la cause
De la fin de tes jours,
Et, en partie, le fils de Högni,
De ce que la blessure t'épuise. »

93. *(Atli chanta :)*
« Tu t'es embourbée dans le meurtre,
Pourtant ne l'eusses jamais dû;
Rude est la fourbe de l'amie
A qui l'on faisait confiance.

94. *On me pria de partir de chez moi*
Pour te demander en mariage, Gudrún,
Tu étais demeurée veuve,
On te disait ambitieuse,
En cela, on ne mentait guère,
Nous l'éprouvâmes promptement;
Tu vins ici chez nous,
Une armée nous escortait,
Tout fut glorieux
Dans notre voyage.

95. *Il y eut honneurs de toutes sortes*
De la part des hommes bien nés,
Bétail avions en abondance,
De maintes choses jouissions;
Y avait là quantité de biens,
A beaucoup en donnâmes.

96. *Je te donnai somptueux douaire,*
Tu reçus quantité de bijoux,
Des esclaves, tu en eus trente
Et sept excellentes serves

– Il y avait honneur en cela –
Et de l'argent, bien davantage.

97. *Tu prétendis considérer*
Tout cela comme chose nulle,
En friche restaient les terres
Que m'avait laissées Budli;
Tu travaillais en sous-main,
Insatisfaite de ton lot.
Ta belle-mère laissas
Souvent baignée de larmes,
Jamais plus ne trouvai
La maison pleine de liesse. »

98. *(Gudrún chanta :)*
« Voici que tu mens, Atli,
Bien que cela n'importe guère;
Sans doute étais-je rarement douce
Mais grande était ton arrogance;
Vous vous battiez, vous, jeunes frères,
Sans cesse l'insulte à la bouche;
La moitié de ta maison
S'en alla au séjour de Hel;
Tout n'était que tremblements
Qui n'eût dû être que plaisirs.

99. *Trois frères et sœur étions,*
Pour intrépides tenus,
Partîmes du pays,
Suivîmes Sigurdr;
Nous allâmes chevauchant
Chacun notre bateau,
Prenant le cours que voulait le destin,
Jusqu'à ce qu'à l'est arrivâmes.

100. *Un roi tuâmes d'abord,*
Nous attribuant le pays,
Les barons se soumirent à nous,
Remplis de crainte;
Relevions de proscription
Celui que voulions rendre libre,
Faisions le bonheur de celui
Qui n'avait rien à soi.

101. *Le roi hunnique*[1] *fut tué,*
Notre lot décrût promptement,
Amer fut le chagrin de la jeune femme
Qui dut prendre le nom de veuve;
Mais ce me fut une torture
Que d'entrer vivante dans la maison d'Atli;
J'avais épousé un héros,
Ce fut misère de le perdre.

102. *Revenais-tu du thing,*
Jamais nous n'apprenions
Que tu eusses promu ta cause
Ou apaisé d'autres querelles;
Sans cesse tu louvoyais
N'ayant jamais position ferme,
Gardant le silence sur
.... »

103. *(Atli chanta :)*
« Voici que tu mens, Gudrún,
Cela n'améliorera guère
Notre lot à tous deux,
Nous avons tous une faille;
Fais à présent, Gudrún,
Par obligeance, ce que pourras
Pour notre gloire à tous deux
Quand on me sortira d'ici. »

104. *(Gudrún chanta :)*
« Un bateau j'achèterai,
Un sarcophage ferai peindre,
Ferai de cire enduire un suaire
Pour envelopper ton corps,
Je pourvoirai à tout besoin
Comme si nous étions amis. »

105. *Alors mourut Atli :*
Chagrin parmi ses proches.
Fit la femme bien née
Tout ce qu'elle avait promis;
La noble Gudrún voulut
Se détruire elle-même :

1. Sigurdr; la jeune veuve : Gudrún elle-même.

Il fallut différer,
Elle mourut une autre fois.

106. *Heureux celui-là*
Qui peut engendrer tels enfants,
Rejetons de grande prouesse,
Comme ceux que conçut Gjúki;
Sur toute terre
Survivra désormais
Le récit de leurs combats
Partout où l'on pourra l'entendre.

XII. – *La fin de Hamdir*

La strophe 105 de l'*Atlamál* vient de nous le dire : les vagues n'ont pas voulu de Gudrún, elles l'ont portée jusqu'aux terres du roi Jónakr qui l'a épousée et a eu d'elle trois fils : Hamdir, Sörli et Erpr. En vertu du rythme très particulier qui anime tout le cycle de Sigurdr – j'ai déjà parlé de pulsion –, nous allons assister à une sorte de réédition d'événements que nous connaissons bien.

On n'oublie pas, la *Völsunga Saga* nous l'a dit, que Sigurdr et Gudrún ont eu une fille, Svanhildr (qui, curieusement, porte un nom de valkyrie). Celle-ci a épousé le roi Jörmunrekkr (Ermanaric?) qui avait d'une précédente épouse un fils nommé Randvér. Les insinuations d'un conseiller perfide, Bikki – il aurait surpris Randvér et Svanhildr ensemble – mettent Jörmunrekkr dans une telle fureur qu'il fait pendre son fils et fouler Svanhildr sous les sabots des chevaux (souvenir de la fin de Brunehaut?).

Une fois encore, la ligne de conduite de Gudrún est claire : elle doit venger sa fille, et le fera faire par les fils qu'elle a eus de Jörmunrekkr. A cet effet, elle les excite en rappelant les épreuves qu'elle a endurées. C'est le sujet de la *Gudrúnarhvöt* :

Exhortation de Gudrún

Après avoir tué Atli, Gudrún alla jusqu'à la mer, prit le large et voulut se tuer. Elle ne put sombrer. Elle dériva à travers le fjord jusqu'au pays du roi Jónakr. Il l'épousa.

Leurs fils furent Sörli, Erpr et Hamdir. Était élevée là Svanhildr, fille de Sigurdr. Elle fut mariée à Jörmunrekkr le puissant.

Il y avait chez lui Bikki. Il conseilla que Randvér, le fils du roi, la prît. Bikki le dit au roi. Celui-ci fit pendre Randvér et fit fouler Svanhildr sous les pieds des chevaux[1]. *Et quand Gudrún apprit cela, elle parla à ses fils :*

1. *J'ai appris les sarcasmes les plus odieux,*
Les rudes paroles dites par grand chagrin,
Quand Gudrún excita ses fils au combat,
La femme au rude cœur par cruelles paroles :

2. *« Pourquoi restez assis à dormir votre vie?*
Qui vous retient de parler par liesse?
Alors que Jörmunrekkr fit fouler aux chevaux
Votre sœur, jeune par l'âge,
Chevaux blancs, chevaux noirs sur le chemin de guerre,
Chevaux gris tenus en bride par les Gots.

3. *Vous n'êtes pas semblables à Gunnarr,*
Vous n'avez pas le cœur comme l'avait Högni;
Vous devriez chercher à la venger
Si vous aviez le cœur de mes frères
Ou le rude courage des rois hunniques. »

4. *Alors chanta ceci Hamdir le magnifique :*
« Tu n'as guère loué les exploits de Högni[2],
Exploits qui tirèrent Sigurdr du sommeil;
Tes tentures, les blanches et bleues, étaient
Rougies du sang de l'homme, couvertes du sang du cadavre.

5. *Vengeances de tes frères te furent*
Dures et dangereuses quand tu occis tes fils;
Nous exigeâmes tous de Jörmunrekkr
D'un même accord vengeance de notre sœur.

6. *Apportez les trésors des rois hunniques!*
Tu nous as tous deux excités au thing des épées[3]*! »*

1. Une version beaucoup plus détaillée de ces événements et, en partie, divergente, est proposée par les chapitres 39, 40 et 41 de la *Völsunga Saga*, ou par le chapitre 39 des *Skáldskaparmál* dans l'*Edda de Snorri*.
2. Il règne ici une curieuse confusion. On dirait que l'auteur considère que c'est Högni qui a tué Sigurdr (comme Hagen tue Siegfried dans la tradition allemande).
3. La bataille.

7. *En riant Gudrún alla vers sa chambre,*
Heaumes de rois de ses coffres sortit,
Et longues cuirasses, les porta à ses fils;
Puis les vaillants montèrent leurs coursiers.

8. *Alors chanta ceci Hamdir le magnifique :*
« Oncques ne reviendra revoir sa mère
Le Njördr à la lance[1]*, tombé au royaume des Gots,*
Que tu ne boives aux funérailles de nous tous,
Et pour Svanhildr et pour tes fils. »

9. *En pleurant Gudrún, la fille de Gjúki,*
S'en alla affligée s'asseoir dedans le clos,
Et raconter, joues de larmes baignées,
Son destin malheureux, de multiples façons :

10. *« Trois foyers j'ai connus, trois âtres j'ai connus,*
De trois hommes je fus à la maison menée;
Mais de tous à lui seul Sigurdr me fut le meilleur,
Lui dont mes propres frères furent les meurtriers.

11. *Blessures plus amères n'eussent pu me navrer*[2]*.*
Mais l'affliction me parut plus grande encore
Lorsque Atli les bien nés me donnèrent

12. . . . .
Les chiots aux yeux perçants[3] *j'attirai à l'écart;*
Ne pouvais du méfait prendre compensation
Avant d'avoir tranché la tête aux Hniflungar.

13. *J'allai jusqu'au rivage chercher querelle aux Nornes*[4]*,*
Je voulais en finir avec leur séjour de tempêtes;
Elles me soulevèrent sans me noyer, les hautes vagues,
Car je montai à terre, et vivre me fallut.

1. Guerrier, ici, Hamdir lui-même.
2. Cette traduction repose sur une version : *svárara sácat ec nê kunnac*, proposée par Grundtvig. Le texte du Codex Regius dit seulement : Amères blessures ne pouvaient m'affliger.
3. La strophe 12 est incomplète. Les chiots aux yeux perçants sont une image pour désigner les fils de Gudrún et d'Atli, Erpr et Eitill.
4. Chercher querelle aux Nornes : les exciter à me faire périr. Le séjour des tempêtes des Nornes : peut-être une *kenning* pour désigner Gudrún elle-même.

14. *J'entrai dedans le lit – pensai que c'était mieux –*
Pour la troisième fois, d'un roi du peuple;
J'engendrai des princes, des héritiers
................................fils de Jónakr.

15. *Autour de Svanhildr s'affairaient les esclaves,*
Elle que de mes enfants j'aimai le plus;
Telle dans ma salle était Svanhildr
Comme est un magnifique rayon de soleil.

16. *D'or je l'ornai et de tissus dorés,*
Avant de la donner au prince des Gots;
Ce me fut le plus dur de tous mes chagrins
Lorsque la chevelure blonde de Svanhildr
Dans la boue fut foulée aux sabots des chevaux.

17. *Mais le plus amer, ce fut quand ils tuèrent*
Dans son lit mon Sigurdr, de victoire privé;
Et le plus cruel, quand les serpents luisants
Dans le cœur de Gunnarr s'insinuèrent;
Et le plus navrant, quand le cœur
Du roi intrépide, vivant, tranchèrent[1].

18. *(Foule de maux je me rappelle*
..............................)
Bride, Sigurdr, le noir coursier,
Le cheval rapide, fais-le courir ici!
Il ne se trouve ici fille ni belle-fille
Qui pût à Gudrún donner des bijoux.

19. *Rappelle-toi, Sigurdr, ce que dîmes, toi et moi,*
Quand dans le lit siégions tous deux:
Que, joyeux, du séjour de Hel tu viendrais me rendre visite
Et que je quitterais ce monde pour t'aller voir.

20. *Chargez, jarls, le bûcher de bois de chêne!*
Faites-le monter haut sous le ciel!
Puisse le feu ardre un sein plein de malheur,
(Puisse le feu ardre) un cœur lourd de chagrins[2]*!»*

1. Deux derniers vers: il s'agit évidemment de la mort de Högni.
2. Les trois dernières strophes sont difficiles à interpréter. Il semble que Gudrún soit entrée dans un délire sacré et qu'elle invoque la présence de Sigurdr; il n'est pas interdit de situer ce passage dans un contexte magique. Il peut y avoir aussi une confusion avec Brynhildr. En tout cas, le vers 2 de la

21. *A tous les jarls : qu'ils améliorent le patrimoine!*
A toutes les nobles femmes : qu'elles se rappellent le chagrin.
Que ce récit soit rapporté.

La *Völsunga Saga* raconte ensuite comment vengeance sera tirée. Mais si Jörmunrekkr périt, pieds et mains tranchés, les trois fils de Gudrún y laissent également la vie, l'un tué par ses frères saisis d'une fureur sacrée, les deux autres lapidés sur le conseil d'Ódinn qui figure ainsi au terme d'une histoire dont il a suscité le commencement et qu'il n'a cessé, d'épisode en épisode, de hanter de sa présence :

VÖLSUNGA SAGA, CHAPITRE XLII

Il faut dire maintenant des fils de Gudrún qu'elle avait préparé leurs armures de telle sorte que le fer ne mordait pas dessus : elle leur demanda de ne pas se laisser blesser par des pierres ou autres choses lourdes, disant que s'ils ne le faisaient pas, cela leur ferait tort. Quand ils se furent mis en route, ils rencontrèrent leur frère, Erpr, et lui demandèrent quelle aide il leur apporterait. Il répond : « Je vous aiderai comme la main aide le bras, ou le pied la jambe. » Ils trouvèrent ces propos fallacieux et le tuèrent. Puis ils poursuivirent leur route mais quelque temps après, Hamdir trébucha, se rattrapa sur une main et dit : « Erpr doit avoir dit vrai : je serais tombé si je ne m'étais rattrapé sur la main. » Peu après, c'est Sörli qui trébuche; il jette la jambe en avant, parvient à rester debout et dit : « Je serais tombé si je ne m'étais rattrapé sur les deux pieds. » Ils dirent alors qu'ils avaient méfait envers Erpr, leur frère. Ils allèrent jusqu'à ce qu'ils arrivent chez le roi Jörmunrekkr, se présentèrent à lui et l'attaquèrent séance tenante. Hamdir lui trancha les deux bras et Sörli, les deux pieds. Alors Hamdir dit : « La tête eût été tranchée si Erpr, notre frère, avait été vivant, lui que nous tuâmes sur le chemin, et nous nous en sommes aperçus trop tard. » Comme il est dit :

Tranchée eût été la tête,
Erpr eût-il vécu,

strophe 20 est obscur. Le texte dit littéralement : Faites monter le prince (Sigurdr) sous le ciel très haut. Il faudrait comprendre alors que Gudrún fait déterrer le cadavre, ou suscite Sigurdr du séjour des morts, pour qu'il brûle avec elle. J'ai préféré une traduction neutre en supprimant « prince ».

Notre frère le vaillant
Que tuâmes en route.

Ils méprisèrent la recommandation de leur mère, en ce qu'ils se battirent avec des pierres. Voilà qu'on les attaque, mais ils se défendirent bien et vaillamment, faisant tort à maint homme : le fer ne mordait pas sur eux. Alors survint un homme de haute taille, fort âgé et borgne [1]*, qui dit : « Vous n'êtes pas avisés, qui ne savez donner la mort à ces hommes. » Le roi répond : « Donne-nous un conseil pour y parvenir, si tu le sais. » Il dit : « Faites-les périr à coups de pierres. » C'est ce qui fut fait, de toutes parts des pierres volèrent sur eux et cela fut la fin de leurs jours.*

La *Völsunga Saga* éclaire ce que ne font que suggérer les *Hamdismál* qui, d'autre part, se trouvent étroitement démarqués, sinon carrément recopiés, par endroits, par la *Gudrúnarhvöt*. Les *Hamdismál* sont probablement le plus ancien des poèmes héroïques de l'*Edda*, ce qui ne va pas sans paradoxe puisqu'ils relatent l'épisode le plus récent du cycle. A leur antiquité, ils doivent une atmosphère barbare et obscure, une connivence intime avec le surnaturel, un laconisme lugubre qui culmine dans les strophes 23 et surtout 31. On ne peut qu'apprécier le pathétique poignant qui en éclaire par intermittence les ténèbres : taches blanches et grises de la strophe 3, étoffes dorées de la strophe 16 et surtout la saisissante déploration (on pense à Christine de Pisan et à son « Seulette suis », pour mieux marquer la force du cri de Gudrún) de la strophe 5 :

Les dits de Hamdir

1. *S'apprirent à la cour affligeantes nouvelles,*
Pleurèrent les Alfes, de joie privés;
Tôt le matin, les malheurs des hommes
Suscitent l'affliction.

2. *Ce ne fut aujourd'hui et hier pas davantage,*
Bien du temps a passé depuis,
Peu de choses sont plus anciennes,
Du double c'est plus ancien,

1. C'est la représentation conventionnelle d'óđinn. Il est borgne pour avoir mis en gage un de ses yeux dans la source de Mímir afin de posséder le savoir suprême.

Que Gudrún née de Gjúki excita
Ses jeunes fils à venger Svanhildr :

3. *« Vous avez une sœur, Svanhildr s'appelait,*
Celle que Jörmunrekkr fit fouler aux chevaux,
Chevaux blancs, chevaux noirs, sur la route guerrière,
Chevaux gris tenus en bride[1] *par les Gots.*

4. *On vous presse fort, rois des peuples,*
Vous seuls survivez de toute ma famille.

5. *Seule suis devenue comme tremble en forêt*[2]*,*
Dépourvue de parents comme pin de rameaux,
Privée de joie de vivre comme le bois de feuilles,
Que l'éclair a frappé par un jour de chaleur. »

6. *Ceci chanta Hamdir, le prince magnifique :*
« Guère ne louas, Gudrún, les exploits de Högni,
Quand ils éveillèrent Sigurdr de son sommeil,
Tu restas dans le lit, les meurtriers riaient.

7. *Tes parures, les blanches et bleues,*
Artistement ornées, nagèrent dans son sang.
Périt alors Sigurdr, et tu veillas le mort
Sans jouir de la joie – Gunnarr l'avait voulu[3].

8. *Tu défias Atli par le meurtre d'Erpr*
Et par la fin d'Eitill, encore pis pour toi :
Qui porte contre autrui le tranchant à morsures,
C'est lui-même qu'il navre. »

9. *Ceci chanta Sörli – sain avait le courage :*
« Ne veux avec la mère échanger de paroles ;
Il manque à vos propos quelque chose à tous deux :
Que cherches-tu, Gudrún, qui te fasse pleurer ?

10. *Tes frères, tu les pleures, et tes enfants aussi,*
Proches parents de toi, dans les combats conduits ;

1. Voir *Gudrúnarhvöt*, str. 2. Tenus en bride parce que les chevaux ne marchent pas volontiers sur les corps. On peut comprendre aussi : marchant d'un pas égal.
2. Probablement – et l'image est typiquement nordique – comme tremble isolé au milieu d'une forêt de conifères.
3. Comparez *Gudrúnarhvöt*, str. 4.

Nous deux aussi, Gudrûn, tu devras nous pleurer,
A mort voués, ici en selle, qui périrons au loin. »

11. *Sortirent du palais écumants de courroux,*
Les jeunes gens allèrent par les monts humides
Sur leurs chevaux hunniques pour venger le meurtre.

12[1]. *Rencontrèrent en route le sage valeureux :*
« Quelle aide le brunet voudra-t-il nous donner ? »

13. *Le fils d'une autre mère répondit qu'aiderait*
Pleinement ses parents, comme un pied aide l'autre.
(Hamdir dit :)
« En quoi donc peut un pied porter secours à l'autre
Ou une main charnue l'autre main secourir ? »

14. *Alors Erpr chanta ceci uniquement*
– Glorieux se comportait sur le dos du coursier – :
« Mauvais à homme couard de montrer le chemin,
On dit bien que bâtard crainte ne connaît point. »

15. *Dégainèrent alors la lame du fourreau,*
Les tranchants de l'épée pour la joie de la sorcière[2]*;*
Retranchèrent du tiers leur force[3]*,*
Firent au jeune fils embrasser la poussière.

16. *Pelisses secouèrent, fixèrent leurs épées,*
Les bien nés endossèrent les étoffes dorées[4]*.*

17. *Les routes s'avançaient, sentes maudites prirent,*
Trouvèrent le neveu saignant sur la potence[5]*,*
L'arbre du loup glacé des vents à l'ouest du palais ;
La grue chantait tri-tri, impossible d'attendre[6]*.*

1. Strophes 12 et suivantes : je suis l'ordre donné par Neckel-Kuhn. Il n'est pas exclu que l'on obtienne une meilleure intelligibilité de l'ensemble en suivant l'ordre : 12, 14, 13, 15.
2. La sorcière est certainement Hel, déesse des enfers. Donc : tirèrent leur épée pour la joie de Hel.
3. Ils ne sont plus que deux après le meurtre de leur frère.
4. Il faut comprendre qu'arrivés en vue du palais de Jörmunrekkr, les héros sortent de leur bagage leurs plus beaux atours. De là le « secouèrent » et les tissus dorés = les vêtements d'apparat.
5. Randvér que Jörmunrekkr a fait pendre. L'arbre du loup glacé des vents : la potence.
6. Le vers 4 est difficile à interpréter : *trýtti æ trõno hvöt. Trana* est la grue, oiseau courant dans le Nord. Son cri est, encore aujourd'hui, tenu pour prémo-

18. *Chère lie dans la halle, hommes joyeux de bière,*
Et n'entendirent pas les palefrois gots[1]
Avant que le vaillant ne souffle dans sa corne.

19. *S'en allèrent porter message à Jörmunrekkr,*
Que l'on apercevait des guerriers sous le heaume :
« Prenez votre parti ! les puissants sont venus,
Vous fîtes piétiner la fille des puissants. »

20. *Rit alors Jörmunrekkr, tira sur ses moustaches,*
Réclama venaison et fit couler le vin ;
Secoua ses cheveux noirs, regarda l'écu blanc,
Fit jouer dans sa main le large vaisseau d'or :

21. *« Heureux m'estimerais si je pouvais voir*
Hamdir et Sörli dans ma halle ;
Les haut nés ferais lier avec des cordes d'arc,
Nobles fils de Gjúki, attacher au gibet. »

22. *Alors chanta Hródrglöd*[2]*, debout parmi les renommés,*
La femme aux doigts déliés dit ceci à ce fils :
« C'est qu'ils promettent chose qu'ils ne sauraient faire ;
Deux hommes seuls peuvent-ils attacher ou mater
Dix centaines de Gots dans la haute forteresse ? »

23. *Vacarme dans la halle, rompues les cruches à bière,*
Gisaient les héros dans le sang jailli du sein des Gots.

24. *Ceci chanta alors Hamdir*[3] *le magnifique :*
« Tu désirais, Jörmunrekkr, notre venue,
Frères de même mère, dedans ta forteresse.
Tu vas voir tes pieds, tu vas voir tes mains,
Jörmunrekkr, jetés dedans le feu ardent. »

25. *Alors hurla le roi de divine ascendance,*
Le Baldr en broigne, comme l'ours rugit :

nitoire. On peut comprendre aussi que ce cri présage la venue du jour : l'attaque doit avoir lieu avant le lever du soleil. Le verbe *trýta* doit être, selon toute vraisemblance, onomatopéique et imiter le cri de la grue, d'où la traduction retenue ici.

1. Le texte dit littéralement que les chevaux sont gots. La pierre runique de Rök (Suède) fait la même assimilation.
2. Il est difficile de savoir qui est le personnage de Hródrglöd qui ne figure qu'ici. On peut également prendre Hródrglöd pour un adjectif : la femme / joyeuse de leur / prouesse.
3. Hamdir prédit la fin qui attend Jörmunrekkr.

« Lapidez ces hommes, puisque les lances ne mordent pas,
Les tranchants ni le fer, lapidez les fils de Jónakr[1]*. »*

26. *Alors chanta ceci Hamdir le magnifique :*
« Malheur commis, ô frère, quand tu ouvris ce sac[2]*,*
Bien souvent de ce sac mauvais conseils sortent.

27. *– Tu as du cœur, Hamdir, et que n'as-tu du sens;*
Beaucoup manque à celui qui manque de raison.

28. *(Hamdir chanta :)*
La tête serait outre si Erpr était vivant,
Notre frère le preux que tuâmes en route,
L'homme le renommé – les Dises m'incitèrent[3] *–*
Le preux invulnérable – à marcher au meurtre.

29. *Je ne crois pas que nous devions suivre l'exemple des loups,*
Que nous nous déchirions nous-mêmes
Comme chiennes de Nornes[4]*, elles qui sont gloutonnes*
Dans la détresse nourries.

30. *Bien avons combattu, droits sur les corps des Gots*
Bien navrés par l'estoc, comme aigles sur la branche[5]*;*
Haute gloire avons reçue, que mourions maintenant ou [hier,
On ne peut survivre d'un soir à la sentence des Nornes. »

31. *Là succomba Sörli au pignon de la salle,*
Et Hamdir s'effondra sur le dos des maisons.
Tels sont les anciens dits de Hamdir.

1. On sait que ce serait Óðinn lui-même qui aurait conseillé de lapider Hamdir et Sörli. Ce serait donc lui « le roi de divine ascendance ». Baldr en broigne *kenning* pour Óðinn, ou bien, en « désacralisant » le texte, *baldr* signifiant aussi vaillant, hardi : le vaillant dans la cuirasse.

2. Les strophes 26 et 27 pourraient être attribuées toutes les deux à Sörli. Visiblement, et en contradiction avec la strophe 25, l'un des deux frères reproche à l'autre d'avoir trahi leur secret (savoir, que le fer n'a pas prise sur eux). Le « sac » dont il est question dans la strophe 26 est le « sac à paroles » connu par d'autres textes : la bouche, donc, ou le gosier.

3. On se rappelle que dans *Völsunga Saga* 42, c'est Óðinn qui conseille de lapider Hamdir et Sörli.

4. Hommes couards, sans doute.

5. Tout comme dans la strophe 29, les deux derniers hémistiches des deux derniers vers font un tout (ainsi que les deux premiers hémistiches des deux premiers vers). « Droit sur les corps des Gots » est repris par la comparaison « comme aigles sur la branche ».

« Comme d'autres religions populaires, dit Folke Ström (*Nordisk Hedendom,* p. 186), la religion nordique tirait sa force du lien profond qui unissait religion et vie sociale. » Liaisons intimes religion-droit, religion-famille ont en effet été fréquemment soulignées dans ce livre. Mais il me semble que nulle part mieux que dans les poèmes héroïques de l'*Edda*, cette relation n'apparaît à l'évidence. Il n'est aucun des textes poétiques que nous venons de lire qui puisse être tenu pour « laïque », aucun où la religion ne fasse pas partie intégrante du propos. Si cela est particulièrement vrai du cycle propre à Helgi (dont il reste à dire que le nom lui-même, *helgi*, renvoie étymologiquement à « sacré »), on peut affirmer que nul n'est dépourvu de cette dimension.

Si nous sommes bien ici en présence d'une religion de la force vive où la magie préside aux rites de fertilité-fécondité (et l'on a pu même, au siècle dernier surtout, faire de Helgi-Sigurdr-Gunnarr-Hamdir une sorte d'hypostase d'une divinité solaire), il est clair que le héros évolue avant tout dans le surnaturel, bien plus que dans le monde des errements quotidiens, l'un et l'autre ne manquant jamais au rendez-vous, et qu'il est, en sa personne comme dans ses actes, sacralisé.

La cosmogonie des *Eddas*

Maintenant, donc, que nous connaissons mieux les hommes dont l'âme et le cœur se nourrirent des grands mythes retracés dans les *Eddas*, il est temps d'aborder ceux-ci de face. Snorri nous sera ici d'un grand secours pour présenter la cosmogonie nordique ancienne.

A l'origine, il y avait le chaos. Un gouffre insondable (*Ginnungagap :* vide béant) peuplé de glace et de givre au nord – c'est *Niflheimr :* monde des ténèbres – et de feu au sud – c'est *Múspellheimr :* monde de Múspell. Dans Niflheimr coule une source, *Hvergelmir* (chaudron bruyant) d'où sortent les rivières originelles, les *Élivágar* (flots fouettés de rafales).

Alors Thridi dit : « Tout comme le froid le plus âpre venait de Niflheimr, tout ce qui était orienté vers le monde de Múspell était brûlant et clair, mais dans Ginnungagap, c'était comme un constant temps doux, et alors le courant brûlant rencontra le givre, en sorte que cela fondit et dégoutta, et de ces gouttes d'eau froide jaillit la vie par la force qui provoquait la chaleur brûlante, et cela devint une figure humaine, et il s'appela Ymir,

mais les Thurses du givre l'appellent Aurgelmir, et de là descendent les races des Thurses du givre. »

(*Gylfaginning*, chap. 5.)

Ymir est en rapport avec le sanscrit *yama :* hybride, hermaphrodite, et l'on va comprendre pourquoi.

Ymir était très mauvais ainsi que toute sa parenté. Nous les appelons Thurses du givre. Mais on a dit qu'alors qu'il dormait, il entra en transpiration, et alors crûrent sous son bras gauche un homme et une femme, et l'un de ses pieds engendra un fils de son autre pied, et de là provinrent les races. [...]

Alors, Ganglari dit : « Où habitait Ymir et de quoi vivait-il? »

Hâr répond : « Ensuite, il se passa ceci, que le givre dégouttait. Il en provint une vache qui s'appela Audumla, et il coula quatre rivières de lait de ses pis, et c'est elle qui nourrit Ymir. »

Alors Ganglari dit : « De quoi se nourrissait cette vache? »

Hâr dit : « Elle léchait les pierres couvertes de givre, qui étaient salées, et le premier jour qu'elle les lécha, sortit de la pierre, vers le soir, la chevelure d'un homme, et le lendemain, une tête d'homme; le troisième jour, l'homme était sorti tout entier. Il s'appelait Buri; il était de belle apparence, grand et fort. Il engendra un fils qui s'appela Burr. Il épousa une femme qui s'appelait Bestla, fille du géant Bölthorn, et ils eurent trois fils : l'un s'appela Ódinn, le second, Vili, et le troisième, Vé. »

(*Gylfaginning*, chap. 5 et 6.)

Il reste à créer le monde :

Les fils de Burr tuèrent le géant Ymir; mais quand il tomba, tant de sang coula de sa blessure que dans ce sang se noya la race tout entière des Thurses du givre, à l'exception d'un seul qui s'échappa avec sa maisonnée; il grimpa sur la plate-forme de son moulin avec sa femme et resta là. Les géants l'appellent Bergelmir. [...]

Alors Ganglari dit : « Comment s'y prirent donc les fils de Burr puisque tu crois que ce sont des dieux? »

Hâr dit : « Ce n'est pas rien que d'en parler. Ils prirent Ymir et le placèrent au milieu de Ginnungagap et firent de lui la terre, de son sang, la mer et les lacs; la terre fut faite de sa chair, les

montagnes, de ses os, les amas de pierres et les cailloux, de ses dents et des condyles qui s'étaient brisés. »

Alors Jafnhár dit : « Du sang qui coulait de sa blessure et ruisselait librement, ils firent la mer quand ils formèrent la terre, et placèrent cette mer en rond tout autour de la terre. Dans l'ensemble, cela n'a pas dû être chose facile à entreprendre. »

Alors Thridi dit : « Ils prirent aussi son crâne et en firent le ciel, le posèrent au-dessus de la terre, sur quatre coins, et sous chaque coin, ils placèrent un nain : ceux-ci s'appellent Est, Ouest, Nord, Sud. Ensuite, ils prirent les étincelles et les scories qui passaient alentour et avaient été projetées hors de Múspellheimr, et les jetèrent au milieu de Ginnungagap dans le ciel à la fois vers le haut et vers le bas pour éclairer le ciel et la terre. Ils donnèrent un gîte à toutes les lumières de feu. [...]. Il est dit dans les anciens poèmes de sagesse que c'est depuis ce temps-là qu'on distingue le jour de la nuit et qu'on compte le temps par années[1]*. »*

[...] Alors Ganglari dit : « Ce sont là grandes nouvelles que j'entends, et ce fut là un travail colossal et habilement exécuté. Comment la terre fut-elle faite ? »

Hár répond : « Elle est toute ronde et à l'extérieur se trouve la profonde mer, et le long du rivage de cette mer, ils donnèrent aux races des géants de la terre à bâtir; mais plus loin vers l'intérieur de la terre, ils bâtirent une forteresse autour de leur domaine pour se défendre des géants. Pour cette forteresse, ils employèrent les cils d'Ymir, et ils appelèrent la forteresse Midgardr. Ils prirent aussi sa cervelle et la jetèrent en l'air et ils en firent les nuages. » [...]

Alors Ganglari dit : « Ils me semblent avoir réalisé un grand exploit quand la terre et le ciel furent faits et que les lumières du ciel furent placées et les jours fixés; mais d'où viennent les hommes qui habitent le monde ? »

Alors Hár répond : « Quand les fils de Burr allèrent le long du rivage de la mer, ils trouvèrent deux souches d'arbres et les prirent et en façonnèrent des êtres humains; le premier donna souffle et vie, le second, conscience et mouvement, le troisième physionomie, parole, ouïe et vue. Ils leur donnèrent des habits et un nom : l'homme fut appelé Askr et la femme, Embla. Et par eux fut engendrée la race des hommes qui put vivre et habiter dans Midgardr. Ensuite, les dieux se firent au milieu du monde une forteresse qui s'appelle Ásgardr; les hommes l'appellent

1. Pour plus de détails, voir R. Boyer, « Naissances astrales », dans *Mediævistik*, 1988, 1, pp. 9-22.

Troie. Là habitaient les dieux et leurs races, et de là provinrent maints événements et batailles à la fois sur la terre et dans les airs. Il y a là un endroit qui s'appelle Hlídskjálf, et quand Alfödr s'y asseyait dans son haut siège, il voyait tous les mondes et la conduite de chaque homme, et savait toutes choses. »

(*Gylfaginning*, chap. 8 et 9.)

L'idée de faire dériver la terre et le ciel des parties du corps d'un géant primitif, sorte d'archétype fabuleux, est antique et indo-européenne. Il en va de même de la progression chronologique : existence d'un être originel, création des géants, des dieux, enfin des hommes. La vache Audumla pourra surprendre mais le symbole d'inépuisable fécondité qu'elle représente est transparent. Quant à l'idée de faire naître l'homme du bois, nous la trouvons également dans le patrimoine indo-européen, et Hésiode la connaissait.

Les mythes explicatifs de l'existence du soleil et de la lune sont plus élaborés :

« Il y avait un géant qui s'appelait Nörfi ou Narfi, qui habitait à Jötunheimr. Il eut une fille qui s'appela Nótt ; elle était noire et sombre, selon ses antécédents. Elle fut mariée à un homme qui s'appelait Naglfari; leur fils s'appelait Audr. Ensuite, elle se maria à quelqu'un qui s'appelait Ónarr; leur fille s'appela Jörd. Enfin, Dellingr l'épousa, il était de la race des Ases; leur fils fut Dagr[1]*. Il était clair et beau, selon ses antécédents paternels. Ensuite, Alfödr prit Nótt*[2] *et son fils Dagr, et leur donna deux chevaux et deux chariots, et les envoya dans le ciel pour qu'ils en fassent le tour chaque jour. Nótt va la première avec un cheval qui s'appelle Hrímfaxi, et chaque matin, sa bave tombe sur le sol : c'est la rosée. Le cheval qui appartient à Dagr s'appelle Skínfaxi, et sa crinière illumine l'air et la terre. »*

Alors Ganglari dit : « Comment dirige-t-il le cours du soleil et de la lune? »

Hár dit : « Un homme qui s'appelait Mundilfari avait deux enfants; ils étaient si jolis et si beaux qu'il appela son fils Máni[3] *et sa fille Sól*[4]*, et il la donna en mariage à un homme qui*

1. Jour.
2. Nuit.
3. Lune, masculin en islandais.
4. Soleil, féminin en islandais.

s'appelait Glenr. Mais les dieux se courroucèrent de cette outrecuidance, prirent le frère et la sœur, les placèrent dans le ciel et firent conduire par Sól les chevaux qui tiraient le char du soleil, lequel avait été créé par les dieux pour éclairer le monde avec les étincelles qui volaient hors de Múspell. Ces chevaux s'appellent Árvakr et Allsvinnr. Sous les épaules des chevaux, les dieux placèrent des soufflets pour les rafraîchir, mais dans certains poèmes de sagesse, on appelle cela « ísarnkol ». Máni dirige la course de la lune et commande à la nouvelle lune et au dernier quartier; il prit deux enfants de la terre qui s'appellent Bil et Hjuki, alors qu'ils revenaient d'une source qui s'appelle Byrgir et portaient sur les épaules une cuve qui s'appelle Sög, la perche s'appelant Simul. Leur père s'appelait Vidfinnr. Ces enfants accompagnent Máni, comme on peut le voir de la terre. »

Alors Ganglari dit : « Vite voyage le soleil; c'est presque comme s'il avait peur et il ne pourrait vraiment pas se hâter davantage s'il redoutait de mourir. »

Alors Hár dit : « Il n'est pas surprenant qu'il aille aussi vite qu'il le peut; proche est celui qui l'attaque, et il n'a pas d'autre issue que de s'enfuir en courant. »

Alors Ganglari dit : « Qui est-ce qui lui fait tel tracas? »

Hár dit : « Ce sont deux loups; celui qui le poursuit s'appelle Skoll. C'est de lui qu'il a peur et il s'en faut de peu qu'il ne l'attrape. Mais celui qui court devant lui s'appelle Hati fils de Hródvitnir : il veut attraper la lune et la manque de peu. »

Alors Ganglari dit : « De quelle race sont ces loups? »

Hár dit : « Il y a une géante qui habite à l'est de Midgardr dans une forêt qui s'appelle Járnvídr[1]*. Dans cette forêt habitent les magiciennes que l'on appelle járnvidjur. Cette vieille géante engendre beaucoup de fils de géants, tous sous forme de loups, et de là proviennent les loups en question. »*

(*Gylfaginning*, chap. 10, 11, 12.)

Il manque pourtant encore l'élément essentiel, dont la genèse, elle, n'est donnée nulle part : c'est le grand arbre Yggdrasill, axe et support des mondes, créature fantastique qui plonge ses racines dans les trois grands domaines des dieux, des géants et des hommes, descend jusqu'aux enfers et constitue sans aucun doute l'idée la plus grandiose, la plus majestueuse de la mythologie nordique. Écoutons encore Snorri :

1. Bois-de-Fer.

Alors Ganglari dit : « Où est la résidence principale et le lieu sacré des dieux? »

Hár répond : « C'est dans le frêne Yggdrasill; là, les dieux doivent juger chaque jour. »

Ganglari dit : « Qu'y a-t-il à dire de cet endroit? »

Jafnhár dit : « Ce frêne est le plus grand et le meilleur de tous les arbres. Ses branches s'étendent au-dessus de tous les mondes et atteignent au-delà du ciel. Il a trois racines qui le maintiennent droit, et elles sont excessivement larges : l'une est chez les Ases, une chez les Thurses du givre, là où était Ginnungagap autrefois, la troisième se trouve au-dessus de Níflheimr et sous cette racine-là se trouve Hvergelmir, et Nídhöggr la ronge par en bas. Mais sous la racine qui est orientée vers la halle des Thurses du givre se trouve la source de Mímir qui recèle science et sagesse, et celui qui possède la source s'appelle Mímir; il est plein de profond savoir parce qu'il boit l'eau de la source dans la corne Gjallarhorn. Alfödr y vint et demanda de pouvoir boire à la source, mais il ne l'obtint pas avant d'avoir mis son œil en gage. [...] La troisième racine du frêne se trouve dans le ciel et sous cette racine il y a une source qui est très sacrée : elle s'appelle source d'Urdr; c'est là que les dieux tiennent leur thing. Chaque jour, ils y montent par Bifrost; celui-ci s'appelle également Pont-des-Ases [...] ».

Hár dit : « Il y a une belle maison sous le frêne près de la source, et de cette maison sortent trois vierges qui s'appellent Urdr, Verdandi et Skuld. Ces vierges modèlent la destinée des hommes. Nous les appelons Nornes. » [...].

Alors Ganglari dit : « Y a-t-il d'autres choses remarquables à dire du frêne? »

Hár dit : « Il y a beaucoup à dire sur lui. Un aigle siège dans la frondaison du frêne, et il sait beaucoup de choses. Entre ses yeux siège un faucon qui s'appelle Vedrfölnir. Un écureuil qui s'appelle Ratatoskr court d'un bout à l'autre du frêne et transmet des messages de haine de l'aigle à Nidhöggr, et quatre cerfs courent dans le feuillage du frêne et broutent ses rameaux. Ils s'appellent Dáinn, Dvalinn, Duneyr et Dúrathrór. Mais dans Hvergelmir, chez Nídhöggr, il y a tant de serpents qu'aucune langue ne peut les dénombrer [...]. En outre, on a dit que les Nornes qui habitent la source d'Urdr prennent chaque jour de l'eau de la source et en outre du limon qui se trouve autour de la source et aspergent le frêne pour que ses branches ne se dessèchent ni ne pourrissent, et cette eau est si sacrée que toutes choses qui tombent dans la source deviennent aussi blanches que

la membrane qui s'appelle skjall et se trouve à l'intérieur de la coquille d'œuf [...] *La rosée qui tombe de là sur la terre, nous l'appelons miellat et les abeilles en vivent. Deux oiseaux vivent dans la source d'Urdr; on les appelle cygnes et d'eux provient l'espèce d'oiseaux qui porte ce nom.* »

(*Gylfaginning,* chap. 15 et 16.)

Est-ce un frêne comme le veut Snorri [1]? Rien n'est moins sûr. Son nom signifie « cheval d'Ódinn » et il est dit ailleurs qu'Ódinn a coutume d'y attacher son coursier : traits chamanistes, nous le verrons. C'est aussi l'arbre de la science puisque Mímir y habite, et de la destinée car c'est la demeure des Nornes, les Parques du Nord. Encore que nous connaissions à Yggdrasill des répondants orientaux, nord et centre-asiatiques, il est tentant de voir en lui une conception nordique archaïque. La description que fait Adam de Brême du temple d'Uppsala mentionne aussi un arbre géant qui pourrait être un if (*cf. supra,* p. 162, note 3). Il se pourrait, ou bien que l'arbre d'Uppsala ait été l'image locale d'Yggdrasill, ou bien que la conception d'Yggdrasill qui ait été reflétée par les arbres sacrés des Germains. En outre, l'arbre Yggdrasill est gouverné par la symbolique des chiffres 7 et 9.

En fait, il est le Destin universel, et c'est ce qui lui vaut sa grandeur. Il garde le monde qu'il soutient. A la fin du monde, on nous le dépeint tremblant et frémissant. Il est ce centre du monde dont Mircea Eliade [2] a prouvé que nulle religion ne pouvait se passer. On l'appelle encore Læradr (« celui qui abrite ») ou Hoddmímir (« trésor de Mímir ») ou Mímameidr (« perche de Mímir »). Il est clair qu'il protège, unit, nourrit. C'est à son ombre que la vie renaîtra après le *Ragnarök.* J'y vois le principe directeur et unifiant de toute cette poussière de mythes et de traditions sacrées dont il fallait faire un tout à peu près cohérent. Création aussi intellectuelle que physique, aussi réelle que symbolique, aussi vivante que surnaturelle, il est la beauté, l'énergie inlassable et la science secrète : poésie, dynamisme, magie!

1. Cet arbre est l'objet premier de l'ouvrage *Yggdrasill. La religion des anciens Scandinaves, op. cit.,* notamment le chapitre IX.
2. M. ELIADE *Le Sacré et le Profane,* Paris, Gallimard, 1965.

La théogonie des *Eddas*

Le monde étant ainsi en place, il faut examiner son peuplement. Laissons pour l'instant de côté les puissances du Destin – Nornes, valkyries, *fylgjur* et *dísir* – et remontons l'échelle hiérarchique des créatures surnaturelles.

En bas sont les nains, habiles forgerons et artisans artistes. Ils vivent sous terre, loin du soleil. Leurs mystérieuses fonctions demeurent inexpliquées. Tout donne à penser qu'ils furent originellement les morts, auxquels nous avons dit que les anciens Scandinaves vouaient un culte bien attesté. Leur nom générique, *dvergr* (au singulier) va dans ce sens : le mot signifie « tordu » et renvoie certainement à la position du cadavre dans sa tombe [1].

Puis viennent les géants, êtres archaïques, originels, qui remontent au chaos premier. Innombrables, doués d'une force colossale et dépositaires de la science antique, ils figurent certainement cette crainte nordique, tellement caractéristique, de voir sombrer les forces de vie, s'embraser l'univers noyé en même temps sous des flots de sang : semblablement, les Celtes tremblaient de voir le ciel s'abattre sur eux. Cette peur irrépressible, nous ne devons pas être surpris de la trouver, intacte, au XIII[e] siècle, où elle se manifeste par les strophes de rêves qui émaillent la *Sturlunga Saga.*

Kárr on m'appelle,
Je suis ici venu
Pour ébranler le monde
Et le cœur des hommes,
Briser les bourgs,
Bander les arcs,
Allumer le feu
Et fomenter la guerre.

(*Íslendinga Saga,* in *Sturlunga Saga,*
Reykjavík, 1946, t. I, str. 50.)

Mort, le chef,
Mort l'Ódinn de la mêlée [2],

1. Voir C. LECOUTEUX, *Les Nains et les elfes au Moyen Age,* Paris, Imago, 1988.
2. L'homme.

Morts les fils,
Le monde des flammes est prêt,
Le monde des flammes est prêt.

(*Íslendinga Saga,* str. 59.)

Brumes sur la terre,
Ténèbres sur le monde,
Voici que nous disons les flèches
Aux pennons empoisonnés,
Vacarme sans trêve et sans trêve vacarme,
Les braves se battent.

(*Íslendinga Saga,* str. 63, incomplète.)

Prenez garde, prenez garde,
Tempête dans les airs,
Le sang pleuvra
Sur les cadavres nus.
Estoc et taille vont
Répartir les héritages,
Voici venu
L'atroce temps de terreur.

(*Íslendinga Saga,* str. 65.)

Fin des hommes à outrance,
Flots de sang ruisselleront
– Faucon lacère charogne –,
Faut que j'aille là-bas.

(*Íslendinga Saga,* str. 68.)

Ensuite, voici les Alfes, sur lesquels nous ne savons pas grand-chose. Quoiqu'ils ne comptent pas de représentants parmi les dieux, ils ont des relations directes avec Freyr qui habite Álfheimr (Monde-des-Alfes) et, donc, doivent être liés au culte de la fertilité-fécondité. Ils patronnent *jól,* Noël, la plus grande fête païenne de l'année, que certaines sources appellent *álfablót* (« sacrifice aux Alfes ») et qui est la grande fête de la fécondité. A moins que ce ne soient des esprits tutélaires assimilables aux *landvættir* ou divinités protectrices d'un pays, d'une contrée, habitant les bois, les collines, les chutes d'eau, les trous, les pierres, les falaises et vénérés dans le peuple bien

longtemps après la chute du paganisme : ils subsistent encore aujourd'hui sous forme de superstitions, ils sont la version nordique du *genius loci* latin. Snorri, qui distingue les Alfes de lumière *(ljósálfar)* des Alfes noirs *(dökkálfar)*, nous mettrait sur une autre piste en les identifiant aux esprits des morts. En tout état de cause, leur figure est assez orientale et il n'est pas impossible de concilier les trois théories précédentes : les morts reviennent habiter l'endroit de leur prédilection et jouent le double rôle de gardiens du patrimoine et de facteurs de sa prospérité.

En haut de l'échelle figurent les dieux qui, comme les Alfes, interviennent souvent à titre collectif. La première chose qui frappe est la multiplicité des noms par lesquels on les désigne : *gud* (dieu), *regin* (puissance), *rögn (idem), bönd* (liens), *höpt* (chaînes) : puissances créatrices, dirigeantes, commandantes, liantes. Cette multiplicité provient certainement de ce que plusieurs « familles » de dieux ont dû hanter la mythologie scandinave au cours des temps. Certains, comme Alfödr (« Père suprême »), remontent aux origines mêmes. D'autres, comme Mímir (qui est peut-être un géant, ou un dieu solaire remontant à l'âge du bronze), Njördr, Ullr, Hoenir, pourraient appartenir au vieux fonds germanique, encore qu'il ne soit pas impossible de leur trouver des homologues dans le domaine indo-européen.

Les autres, exceptions faites de Bragi, qui est sans doute ou bien un homme divinisé, ou bien un surnom pris pour un nom de dieu (à moins que ce ne soit l'inverse), et de Aegir qui est plutôt un géant se répartissent en deux groupes bien distincts, les Ases et les Vanes. Leur origine orientale paraît fondée, indépendamment des ingénieuses trouvailles de Snorri, et le mot Ase lui-même (*áss*) pourrait être en rapports avec l'hindou *asu* (« vie, force de vie »). Les principaux Ases sont Thórr, Ódinn et Týr. Ce sont des divinités guerrières, judiciaires et magiciennes, sans que ces caractérisations soient absolues ou limitatives. En revanche, les Vanes sont, à n'en pas douter, des divinités de l'amour, de la fécondité, de la paix, du bonheur, de la volupté, de la richesse. Les trois principaux sont Njördr, Freyr et la déesse Freyja. On a noté la présence ici d'une femme, et il faut ajouter que Njördr est bisexué, car il est presque certain qu'il n'est autre que la déesse Nerthus de *La Germanie* de Tacite.

On dira aussi la grande intimité dans laquelle se trouvent les Vanes avec le chamanisme, le *sejdr* et la magie. Ce sont des dieux amoraux dont le culte, assuré souvent par des femmes

(hofgydjur), est naturellement lié aux orgies, à la prostitution sacrée, aux extases et aux rites sacrificiels. Ils se trouvent plus proches des hommes que les Ases. Il n'est guère possible d'en affirmer davantage, les textes que nous possédons remontant, au plus tôt, à une époque où les uns et les autres étaient déjà « intégrés » aux mythes historiés.

De toute manière, une quadruple tradition nous livre le souvenir d'une longue, violente et indécise bataille entre Ases et Vanes, dont l'importance est capitale. La *Völuspá*, strophes 15 et suivantes, laisserait entendre que l'enjeu était Gullveig dont le nom signifie « ivresse d'or », qui serait une sorcière que se disputent les Vanes et les Ases, lesquels essaient à trois reprises et sans résultat de la brûler. La *Ynglinga Saga*, nous l'avons vu, propose une explication géographique et historique qui vaut pour son ingéniosité (*cf.* ci-dessus, p. 155 et *sqq.*). Les *Skáldskaparmál* l'évoquent également, très succinctement (*cf.* ci-dessus, p. 116 et *sqq.*). Enfin, Saxo Grammaticus présente un récit qui n'est qu'un amalgame des données précédentes.

L'opinion reçue a longtemps été qu'un substrat historique justifiait cet épisode, dont l'importance est capitale. On a pensé à une série de vagues de migration venant de la mer Noire à la conquête du Nord. Les Vanes auraient investi le monde nordique des Ases tout en composant avec eux. La thèse brillante de Georges Dumézil [1] remonte aux sources indo-européennes (sinon à celles de toute religion) : toute religion divinise les trois grandes fonctions sociales, prêtre, guerrier, paysan; mais si les deux premières peuvent naturellement faire bon ménage, il y a d'évidentes incompatibilités entre elles et la troisième. Il est donc inévitable qu'un conflit éclate un jour, indécis comme la vie même, puisque chacune de ces fonctions est indispensable à la vie en société.

Sans entrer dans le détail de la démonstration, il est bien sûr, étude comparée des religions à l'appui, que toute histoire, scientifique ou mythique, est une série de compromis entre le laboureur et le pasteur d'une part, et d'autre part le reître et le prêtre. Pourtant, cette explication rend mal compte des ambiguïtés qui subsistent autour de certains dieux, Thórr ou Ódinn, par exemple, dont les fonctions ne sont pas assez nettement délimitées pour qu'on les intègre sans ambages à l'une des trois catégories. Et d'un autre côté, la présence fréquente, parmi les inscriptions rupestres scandinaves remontant à la très haute antiquité, de scènes plus ou moins orgiaques, de sacrifices

1. *Les Dieux des Germains*, Paris, P.U.F., 1959.

rituels ou de représentations dramatiques évoquant la mort de Baldr, le sacre du printemps, etc., nous inciterait à penser que les Vanes appartiendraient à une religion primitive, agricole, sensuelle, recouverte par le culte des Ases, plus récent, plus viril, plus guerrier et spirituel. En tout état de cause, l'image des dieux que nous connaissons aujourd'hui est impure à souhait et ne peut se regarder que comme ces photographies imprécises où toute une série de vues différentes auraient impressionné la même pellicule. Refaire la géologie de ces strates successives est une tâche ardue.

Ódinn

Revenons à Snorri pour dépeindre rapidement les principaux d'entre eux. D'abord Ódinn, le plus grand :

Alors Thridi dit : « Ódinn est le premier et le plus ancien des Ases; il règne sur toutes choses, et, bien que les autres dieux soient puissants, ils le servent tous comme les enfants servent leur père. [...] Ódinn est appelé Alfödr parce qu'il est le père de tous les dieux. Il est appelé aussi Valfödr parce que tous ceux qui tombent sur le champ de bataille sont ses fils adoptifs. Il leur donne place dans Valhöll et Vingólf, et on les appelle einherjar. Il est appelé aussi Hangagud, Haptagud, Farmatýr et en outre, il s'est donné d'autres noms quand il est allé chez le roi Geirrödr. » [...]

Alors Ganglari dit : « Vous lui avez donné une terrible quantité de noms et, ma parole, il faut beaucoup de savoir pour que, sous ce rapport, quelqu'un perçoive et saisisse quels sont les événements qui ont provoqué l'origine de chacun d'eux. »

Hár répondit : « Expliquer cela comme il faut exige beaucoup d'intelligence, mais brièvement on peut dire que la plupart des noms proviennent de ce qu'il y a dans le monde tant de langues différentes que tous les peuples doivent pouvoir adapter son nom à leur propre langage pour l'invoquer et le prier. »

(*Gylfaginning,* chap. 20.)

Ce n'est pas assez dire. Encore que son identification à l'archétype Alfödr soit récente[1], c'est sans doute le dieu

1. Ou qu'elle puisse témoigner d'une influence chrétienne.

suprême. Il affectionne le sang des rois en sacrifice, sait tout, y compris le meurtre de son fils Baldr, qu'il ne peut empêcher; est le grand voyant, le grand sorcier, le maître des élus qui meurent pour lui au combat et auxquels il envoie ses messagères, les valkyries. Il ne convient sûrement pas de faire de lui le dieu de la guerre. Il serait plutôt le dieu de la victoire (Sigtýr), sans le moindre scrupule sur les moyens de l'obtenir. La ruse, la fourberie, la cautèle sont ses caractéristiques, de même que l'intelligence stratégique (il nous est donné, ainsi, pour l'inventeur de la fameuse formation en coin). Mais il combat rarement lui-même et ne saurait être pris pour une divinité martiale. En fait, il est surtout le dieu des morts mais certains de ses aspects sont si bien liés à la fécondité que Folke Ström se demande si lui et Freyr ne descendraient pas d'une même souche [1]. En tout cas, haute est son antiquité : son culte est attesté dès l'âge de bronze par l'archéologie, la toponymie et les gravures rupestres. Tacite l'assimile à Mercure, à cause du culte des morts et du fait qu'il est dieu du commerce (*Farmatýr :* dieu des cargaisons); à une époque beaucoup plus récente, chevauchant son coursier à huit pattes avec ses guerriers élus, il est devenu le chef fantastique de la chasse sauvage, le chasseur maudit. Avec son œil unique, sa longue barbe, son manteau bleu, son chapeau rabattu sur le front et son cynisme, il ne plaisait guère aux Vikings qui lui préféraient Thórr.

Thórr

Celui-ci avait de quoi les satisfaire avec ses plaisanteries grossières, sa barbe rousse, son fabuleux appétit, sa façon bien à lui de terminer victorieusement les trop subtiles querelles par un bon coup de marteau. Voici ce que dit Snorri :

Hár dit : « Thórr est le plus élevé [des autres Ases]. Il est appelé Asathórr ou Ökuthórr; c'est le plus fort de tous les dieux et des hommes. Son domaine s'appelle Thrúdvangar et sa maison, Bilskirnir. Dans sa maison, il y a six cent quarante portes. C'est la plus grande que l'on sache. [...] Thórr a deux boucs qui s'appellent Tanngnjóstr [2] et Tanngrisnir [3]. Il a un char dans

1. F. Ström, *Nordisk Hedendom..., op. cit.*
2. *Tanngnjóstr :* « Grince Dents. »
3. *Tanngrisnir :* « Dents Luisantes. »

lequel il voyage et les boucs tirent ce char : c'est pourquoi il est appelé Ökuthórr[1]. *Il a trois objets précieux. L'un est le marteau Mjölnir*[2] *que les Thurses du givre et les géants des montagnes reconnaissent quand il arrive dans les airs, et cela n'est pas étonnant : il a broyé le crâne de beaucoup de leurs pères et parents. Il a une autre fameuse propriété : une ceinture de force. Quand il s'en ceint, sa force d'Ase croît du double. Il a une troisième propriété qui a beaucoup de valeur : c'est une paire de gants de fer. Il ne peut s'en passer quand il empoigne le manche de son marteau. Mais nul n'est assez savant pour pouvoir énumérer tous ses hauts faits. »*

(*Gylfaginning,* chap. 21.)

Son marteau à manche court et qui a la propriété de revenir dans la main de qui l'a lancé, c'est la foudre. Thórr est le dieu du tonnerre, comme Indra avec son *vajra* ou Mitra et son *vazra.* Dans sa *Haustlöng* (IXe siècle) Thjódólfr des Hvínir, le décrivant, ne nous permet pas de mettre en doute cette fonction :

1. *En route pour le jeu de fer,*
Le fils de Jörd[3], *et résonnait*
– L'ire enflait le descendant de Meili –
Le chemin de la lune sous lui[4].

2. *Les lieux sacrés des puissances*
Brûlaient devant
Le parent de Ullr,
Le sol des profondeurs était criblé de grêle
Tandis que les boucs
Tiraient le dieu au char
– Volait la veuve de Svölnir[5]
En éclats – à la rencontre de Hrungnir.

Il n'est pas sans parenté non plus avec Tiwaz dont l'héritier naturel est Týr, auquel Thórr a progressivement ravi plus d'un attribut. Sa fréquence dans les noms de personnes et de lieux

1. *Ökuthórr :* Thórr au char.
2. *Mjöllnir :* Concasseur.
3. *Le fils de Jörd :* Thórr. *Le jeu de fer :* la bataille.
4. Le ciel.
5. Les montagnes.

dit son immense popularité. C'était le dieu viking par excellence, au sens historique précis du mot viking : un paysan-propriétaire libre et citoyen à part entière qui s'en allait de temps à autre prendre part à une expédition militaire. A Uppsala, Adam de Brême nous le montre à la place d'honneur. Plus que tout autre, il survit dans les chants folkloriques, à quoi se prêtaient admirablement, d'ailleurs, les récits où il tient le rôle principal.

J'en citerai deux. Un en prose, tiré de Snorri, et un, extrait de l'*Edda poétique*. Voici ce que dit Snorri au chapitre XVIII des *Skáldskaparmál* :

Il vaut sûrement la peine de raconter de quelle façon Thórr alla à l'enclos de Geirrödr[1]*. Cette fois-là, il n'avait pas le marteau Mjölnir, ni la ceinture de force, ni les gants de fer et c'était Loki, qui était avec lui, qui le lui avait conseillé. A Loki il était arrivé, alors qu'une fois il volait avec la forme de faucon de Frigg*[2] *pour s'amuser, de voler par curiosité jusqu'à l'enclos de Geirrödr; là, il vit une grande halle, se posa et regarda par une lucarne. Mais Geirrödr vint à diriger son regard vers lui et ordonna de saisir cet oiseau et de le lui apporter. Le messager avait du mal à grimper au haut du mur et de la halle, haut qu'il était. Et Loki pensa qu'il était excellent qu'il se fatigue si bien à cause de lui, et qu'il avait du temps devant soi, et qu'il n'était pas forcé de s'envoler avant que l'homme ne se fût traîné tout à fait jusqu'en haut. Quand l'homme fut en mesure de l'attraper, Loki déploya ses ailes et prit un puissant essor, mais ses pattes restèrent fixées. Il fut pris et apporté au géant Geirrödr. Quand le géant vit ses yeux, il soupçonna que c'était un être humain, et voulut le faire parler, mais Loki se tut. Alors Geirrödr enferma Loki dans un coffre et l'y affama pendant trois mois. Quand Geirrödr l'en sortit, l'invitant à parler, Loki dit qui il était, et pour sauver sa vie, il fit à Geirrödr le serment de veiller à ce que Thórr vînt à son enclos sans marteau ni gants de fer ni ceinture de force. Thórr s'invita chez une géante qui s'appelait Gridr; c'était la mère de Vidarr le taciturne. Elle raconta à Thórr, comme c'était la vérité, que Geirrödr était un géant pervers et méchant, difficile à affronter. Elle lui prêta la ceinture de*

1. Ce Geirrödr n'est vraisemblablement pas le même que le pupille d'Ódinn dans les *Grímnismál*.

2. Il est souvent question de ces formes d'oiseaux que les dieux et les géants, Frigg et Freyja surtout, revêtaient pour se déplacer. Il doit y avoir là des réminiscences de mythes archaïques qui se retrouvent dans la légende de Völundr, mais le fait peut également avoir des implications magiques ou chamanistes.

force et les gants qui lui appartenaient, et son bâton qui s'appelle Gridarvölr. Ensuite, Thórr alla jusqu'à une rivière qui s'appelle Vimur, une extrêmement grande rivière. Il se ceignit de la ceinture de force et prit appui sur le bâton dans le sens du courant. Loki s'agrippa fermement à la ceinture de force. Quand Thórr arriva au milieu du courant, le fleuve monta tant qu'il ruisselait en cascades de ses épaules. Alors Thórr chanta :

Ne t'enfle plus, Vimur,
Car je brûle de passer à gué
Jusqu'à la demeure du géant;
Sache que si tu t'enfles,
Croîtra ma force d'Ase
Jusqu'aux confins du ciel.

Alors, Thórr vint à diriger son regard vers des crevasses et vit que Gjálp, fille de Geirrödr, se tenait au-dessus de la rivière, un pied de chaque côté, et c'était elle qui était cause que l'eau montait[1]*. Alors, Thórr ramassa dans la rivière une grosse pierre et la jeta sur elle en disant : « On arrêtera la rivière là où elle se déverse. » Il ne manqua pas son but et au même instant, il avança jusqu'au rivage, empoigna un sorbier et se tira hors de la rivière; de là vient l'expression qui dit que le sorbier est le salut de Thórr*[2]*. Quand Thórr arriva chez Geirrödr, il n'obtint d'abord, ainsi que son compagnon, que la permission de rentrer dans une étable à chèvres. Il n'y avait là qu'une chaise pour s'asseoir, et Thórr s'y assit. Alors il sentit que sa chaise se soulevait et montait vers le toit. Il amortit avec Gridarvölr le choc contre la poutre fermière et se fit très lourd sur sa chaise. Alors, on entendit un grand fracas, puis un cri. Sous la chaise, il y avait les filles de Geirrödr, Gjálp et Greip, et il venait de leur casser le dos à toutes les deux. Ensuite, Geirrödr fit appeler Thórr pour qu'il prenne part à des jeux. De grands feux brûlaient le long de la halle. Quand Thórr arriva devant Geirrödr, celui-ci prit avec des pinces un bloc de fer incandescent et le jeta sur*

1. Ce type d'humour grossier est caractéristique des récits et des poèmes consacrés à Thórr.

2. Le sorbier a longtemps joui dans tout le Nord d'une particulière vénération. En Islande, un texte tardif, de la fin du XIIIe siècle ou du début du XIVe, le *Dit de Geirmundr à la peau sombre (Geirmundar tháttr heljarskins),* rapporte une légende magique liée à un bosquet de sorbiers, dans le Nord de l'Islande. La coutume scandinave établit un rapport entre cet arbuste et la foudre. Chez les Finnois, la femme du dieu de la foudre, Ukko, s'appelle Rauni, nom dérivé du norrois *reynir*, suédois actuel *rönn* (sorbier).

Thórr, mais Thórr attrapa le bloc avec les gants de fer et le brandit : Geirrödr bondit derrière un pilier de fer pour se mettre à l'abri. Thórr jeta le bloc de fer si bien qu'il traversa le pilier, et Geirrödr, et le mur, sortit et s'enfonça dans le sol.

De la même veine, c'est-à-dire fondant en un même amalgame prouesses sportives, lutte du principe de vie et de force contre les puissances des ténèbres et du mal, croyances populaires, légendes archaïques, humour lourd, provient la *Hymiskvida* ou *Chant de Hymir,* qui nous est parvenue dans un texte assez récent – XIIe ou XIIIe siècle – mais fort obscur dans sa forme. Afin d'en faciliter la compréhension, voici d'abord la relation en prose qu'en fait Snorri, au chapitre 48 de la *Gylfaginning* :

Thórr ne resta pas longtemps chez lui et il se prépara si hâtivement à son voyage qu'il n'avait pas son chariot ni ses boucs, et pas de compagnon. Il se mit en route depuis Midgardr sous la forme d'un jeune homme, et un jour, il arriva vers le soir chez un géant qui s'appelait Hymir[1]*. Là, Thórr passa la nuit. A l'aube, Hymir se leva et se prépara à aller pêcher en mer, mais Thórr se leva d'un bond et fut bientôt prêt et demanda que Hymir lui permît d'aller au large avec lui. Hymir dit qu'il lui serait de peu de secours, petit et jeune qu'il était – « et tu vas avoir froid si je reste dehors aussi loin et aussi longtemps que j'en ai l'habitude ». Mais Thórr dit qu'il pourrait bien ramer vers le large suffisamment loin de la terre : il n'était pas sûr que ce serait lui qui serait le premier à vouloir revenir à terre; et Thórr était si fâché contre le géant qu'il s'en fallut de peu qu'il n'eût fait claquer le marteau sur lui. Mais il se contint, car il pensait prouver sa force autrement. Il demanda à Hymir avec quoi ils amorceraient, et Hymir le pria de se procurer lui-même un appât. Alors, Thórr se rendit à l'endroit où il voyait un troupeau de bœufs qui appartenait à Hymir. Il prit le plus gros bœuf, qui s'appelait Himinhrjódr, lui arracha la tête et l'emporta au rivage. Hymir venait de lancer la barque. Thórr monta à bord et s'assit à la poupe, prit deux rames et rama, et Hymir pensa que*

1. Il n'est pas impossible de penser que Hymir est le même que Ymir, dont fut fait le monde. Snorri ne donne pas la même raison de ce voyage de Thórr que la *Hymiskvida.* Pour Snorri, Thórr qui vient d'être ridiculisé chez Útgardaloki, en particulier par le serpent de Midgardr (voir plus loin, pp. 558 *sqq.*) a décidé de prendre sa revanche. Pour la *Hymiskvida,* il se met en route pour prendre à Hymir une cuve assez vaste pour brasser de la bière pour tous les Ases.

ça filait bon train. Hymir ramait à l'avant et la nage allait rapidement. Alors, Hymir dit qu'ils étaient arrivés à l'endroit où il avait l'habitude de s'asseoir à pêcher de la plie, mais Thórr dit qu'il voulait pousser beaucoup plus loin, et ils ramèrent un moment encore. Alors, Hymir dit qu'ils étaient arrivés si loin au large qu'il était dangereux d'avancer davantage à cause du serpent de Midgardr. Mais Thórr dit qu'il ramerait encore un moment, et c'est ce qu'il fit. Hymir se sentit mal à l'aise. Quand Thórr eut rentré les rames, il débrouilla une ligne plutôt forte et l'hameçon ne fut pas plus petit ou plus faible. Thórr enfila la tête de bœuf sur l'hameçon et le jeta par-dessus bord, et l'hameçon alla au fond. Et il est sûr et certain que Thórr ne se joua alors pas moins du serpent de Midgardr[1] *qu'Útgardaloki ne s'était joué de lui, Thórr, en lui faisant soulever en l'air le serpent de Midgardr d'une seule main. Le serpent ouvrit la gueule sur la tête du bœuf; l'hameçon se fixa dans son palais et quand il sentit cela, il tira si violemment que les deux poings de Thórr frappèrent le plat-bord du bateau avec un claquement. Alors Thórr se fâcha et revêtit sa force d'Ase, s'arc-bouta si bien qu'il passa tout droit des deux pieds à travers le fond du bateau, se retrouva debout sur le fond de la mer et tira le serpent jusqu'à la lisse. On peut dire que nul n'a vu un spectacle effroyable qui n'a pu voir comme Thórr aiguisait ses regards sur le serpent, le serpent le fixant d'en dessous en crachant du venin. On dit qu'alors le géant Hymir changea de couleur, pâlit et prit peur quand il jeta les yeux sur le serpent et vit comme l'eau entrait et sortait en bouillonnant du bateau. Et au moment même où Thórr saisissait le marteau et le levait, le géant s'empara du couteau à amorces et trancha d'un coup la ligne de Thórr contre le rebord de la lisse, et le serpent sombra dans la mer. Mais Thórr jeta le marteau sur lui et l'on dit qu'il le frappa à la tête dans l'agitation des vagues, mais je crois dire vrai si je te dis que le serpent de Midgardr vit encore et se trouve dans la haute mer. Et Thórr assena un coup à Hymir sur l'oreille avec le plat du marteau en sorte qu'il s'abattit par-dessus bord, et l'on peut voir la plante de ses pieds dans la mer*[2], *mais Thórr revint à gué jusqu'à terre.*

1. C'est le fameux serpent cosmique qui encercle complètement Midgardr, sa tête mordant sa queue. Image nordique du Léviathan, il est le mal incarné contre lequel Thórr ne cesse de se battre.

2. *La plante de ses pieds.* B. Collinder (*Snorres Edda*, Oskarshamn, 1958) pense que ce récit repose sur l'existence et la forme de hauts-fonds bien connus de Snorri et de son auditoire. Noter qu'il manque au récit de Snorri le second exploit de Thórr lors de ce voyage : il ramène d'une main à terre le bateau de Hymir avec sa cargaison.

Le poème est beaucoup moins simple et clair. En une forme très évoluée où abondent les *kenningar* – encore qu'elles soient de l'espèce simple –, il brosse, par touches successives, une puissante fresque de ce drame cosmique, d'ailleurs évoqué aussi dans la *Lokasenna* et les *Grímnismál*. Sur un fond mythique extrêmement ancien, l'auteur a broché toutes les légendes qu'il se rappelait, soit en détail comme le thème de la grande cuve à brasser, motif populaire bien connu, soit par allusions difficiles à saisir. L'ensemble, qui ne compte pas parmi les grandes réussites de l'*Edda poétique*, laisse une impression étrange où se mêlent l'élégance affectée de la forme et le rayonnement mystérieux des anciens mythes.

Le chant de Hymir

1. *Autrefois les dieux des morts*
Revinrent de la chasse.
Avaient envie de boire
Avant de manger tout leur soûl;
Agitèrent les rameaux
Et scrutèrent le sang sacrificiel[1].
Ils trouvèrent chez Aegir
Profusion de chaudrons.

2. *L'habitant de la montagne*[2] *était assis,*
Joyeux comme un enfant,
Très semblable au fils
De Miskorblindi;
Le regarda dans les yeux
Le fils d'Ódinn[3], *plein de mépris :*
« Certes, tu dois aux Ases
Souvent faire festin! »

3. *Donna bien du souci au géant*
L'homme sarcastique;
Il songea à se venger

1. C'est la coutume attestée par les sagas, et, bien avant elles, par Tacite, qui consiste à prévoir l'avenir en jetant sur le sol des rameaux d'arbre trempés dans le sang du sacrifice et en s'efforçant de dégager une interprétation de leur disposition sur le sol.
2. Le géant Aegir. On ne sait rien de l'identité de Miskorblindi. Ce n'est peut-être pas un nom propre.
3. Thórr.

Là-dessus des dieux,
Demanda à l'époux de Sif[1]
De lui apporter un chaudron
« Où pour vous tous
Je brasserai de la bière ».

4. *Point ne purent*
Les dieux glorieux
Et les puissances suprêmes
En trouver nulle part,
Jusqu'à ce que, par foi jurée,
Týr à Hlórridi[2] *seulement*
Conseil donne
Fort amical :

5. *« Habite à l'est*
D'Élivágar
Le très sage Hymir,
Aux confins du ciel;
Mon père[3] *possède*
Un solide chaudron,
Une spacieuse cuve,
Profonde d'un mille.

6. *– Crois-tu que nous obtiendrons*
Cette bouilloire?
– Oui, ami, si nous employons
La ruse. »

7. *Allèrent loin*
Ce jour-là
D'Ásgardr,
Jusqu'à ce que chez Egill[4] *arrivent;*
Il prit soin des boucs
Aux fières cornes;
Se dirigèrent vers la halle
Que possédait Hymir.

8. *Le fils rencontra sa mère-grand*
Très horrible,

1. Thórr.
2. L'un des surnoms les plus fréquents de Thórr.
3. Le mot *père* ne doit pas être pris au sens propre. On sait que les dieux en général descendent des géants.
4. Un géant.

De têtes avait
Neuf centaines[1]*;*
Mais une autre allait
Toute dorée;
La femme au front blanc[2] *sert*
De la bière au fils.

9. *« Parents des géants*
Je voudrais que vous deux,
Pleins de courage,
Vous placiez sous les chaudrons;
Mon amant est
Maintes fois
Ladre envers les hôtes,
Prompt au méfait. »

10. *Mais le fauteur de méfaits*
Rentra tard chez lui,
Le tyrannique Hymir,
Retour de la chasse;
Entra dedans la salle,
Retentissaient les glaçons,
Avait l'homme qui entrait
La forêt des joues[3] *gelée.*

11. *« Salut*[4]*, Hymir!*
Sois de bonne humeur!
Voici le fils venu
A ta salle,
Celui que nous attendons,
Venu du grand chemin.

12. *L'accompagne*
L'ennemi de Hródr,
L'ami des hommes;
Véurr s'appelle[5]*.*

1. La géante à neuf cents têtes provient d'une légende inconnue de tous.
2. La géante au front blanc serait la mère de Týr. C'est elle qui parle dans la strophe 9. Apparemment, c'est l'amante de Hymir (str. 9, vers 5).
3. La barbe. Froid et glace sont intimement liés aux géants.
4. C'est la mère de Týr qui parle.
5. Les quatre premiers vers désignent Thórr. Il se peut que Hródr soit un autre nom du loup Fenrir.

Vois-tu où ils sont assis
Près du pignon de la salle?
Pour se mettre en sûreté,
Un pilier se dresse devant eux.»

13. *En éclats vola le pilier*
Sous le regard du géant
Après qu'en deux
Se fut brisée la solive;
En tombèrent huit chaudrons
Mais l'un d'entre eux,
Chaudron durement martelé,
Resta entier.

14. *Ils s'avancèrent,*
Mais l'antique géant
Fixa les yeux
Sur son ennemi;
Le cœur ne lui dit
Rien de bon quand il vit
Celui qui fait pleurer les géantes[1]
Au bas bout de la salle venu.

15. *Là furent trois*
Taureaux capturés,
Le géant ordonna qu'ensemble
On les fît cuire;
Chacun d'eux fut
Raccourci de la tête
Et dans la fosse à cuire[2]
Ensuite on les porta.

16. *L'époux de Sif mangea*
Avant d'aller dormir
Seul entre tous
Deux des bœufs de Hymir;
Trouva le vieil

1. *Celui qui fait pleurer les géantes*: Thórr, responsable du meurtre de tant de géants. J'ai divisé les strophes selon la logique en gardant la numérotation du manuscrit, respectée également dans l'édition de Jón Helgason (*Eddadigte II. Gudedigte*, Copenhague, 1961).

2. On faisait un trou tapissé intérieurement de pierres plates en dessous desquelles on entretenait un feu intense. On déposait la viande sur ces pierres et l'on recouvrait le tout de pierres et de terre. La coutume n'en est pas perdue, en particulier chez les frontaliers de la Laponie.

Ami de Hrungnir[1]
Le repas de Hlórridi
Démesuré.

17. *« Il faudra bien que demain soir*
Pour un autre repas,
Du produit de notre pêche
Nous trois vivions! »
Véurr se dit prêt
A ramer dessus l'onde
Si le cruel géant
Lui donnait un appât.

18. *« Allons jusqu'au troupeau,*
Si le cœur ne te faut,
Tueur de géants,
Chercher une amorce.
Je pressens
Qu'il te sera facile
De faire d'un bœuf
Un appât. »

19. *Le garçon*[2] *vivement*
Prit vers la forêt,
Là où se trouvait
Un bœuf tout noir;
Le meurtrier des Thurses[3]
Abattit du taureau
Le siège élevé
Des deux cornes.
« Ton œuvre semble
Bien pire
Au patron du bateau
Que si tu t'étais tenu tranquille. »

20. *Le seigneur des boucs*[4]
Demanda au descendant des singes[5]

1. *Le vieil ami de Hrungnir* (un autre géant): Hymir.
2. Snorri nous aide à comprendre pourquoi Thórr est appelé *garçon.*
3. Thórr. *Le siège élevé des deux cornes*: la tête du bœuf.
4. *Le seigneur des boucs*: Thórr.
5. Hymir. *Kenning* curieuse. Il peut se faire que singe soit pris ici au sens métaphorique de: être hideux. *Le cheval des rouleaux*: le bateau que l'on tire sur des rondins de bois pour le mettre à sec.

De mener le cheval des rouleaux
Plus loin en mer;
Mais le géant
Se déclara
Réticent
A ramer plus loin.

21. *Tira de la mer*
L'illustre Hymir
A lui seul, à l'hameçon,
Deux baleines d'un coup;
Mais à la poupe,
Le parent d'Ódinn,
Véurr, par artifice,
Se fabriquait une ligne.

22. *Pour amorce à son hameçon*
Employa le défenseur des hommes,
Le meurtrier du serpent[1],
Une tête de bœuf;
Goba l'amorce
Celui qui hait les dieux,
Enroulé autour
De toute terre.

23. *Tira hardiment*
Le vaillant Thórr
Le serpent venimeux
Jusqu'à bord,
Du marteau frappa
La haute montagne des cheveux[2]
Du hideux
Frère jumeau du Loup[3].

24. *Les monts craquèrent,*
Les rocs se fracassèrent,
La terre antique
De part en part trembla,

1. Thórr (il l'occira au *Ragnarök*). Les quatre derniers vers désignent ce serpent lui-même.
2. La tête (du serpent!). Ici, Thórr a le temps de le frapper : comparer avec Snorri.
3. *Hideux Frère jumeau du Loup* : le serpent de Migdardr, qui, avec le loup Fenrir et la déesse Hel, est enfant de Loki.

Ensuite s'enfonça
Le serpent dans la mer.

25. *Mécontent le géant,*
Quand ils rebroussèrent chemin;
Pendant longtemps Hymir
Mot ne souffla,
Il tourna le gouvernail
Vers une autre direction.

26. *« Auras-tu*[1] *la force*
D'en faire autant que moi,
Soit que ces baleines,
Tu les portes à la ferme.
Ou que tu arrimes
Notre flottant bélier[2] *? »*

27. *Marcha Hlórridi,*
Empoigna la proue,
Souleva avec l'eau qu'il avait embarquée
Le cheval de la mer[3],
A lui tout seul,
Avec rames et écopes,
Porta jusqu'à la ferme
Le cochon du ressac du géant,
Passant à travers
Les crêtes boisées.

28. *Mais encore le géant*
Récalcitrant
Querella Thórr
Sur la force de ses bras,
Dit que l'homme était sans vigueur,
Sût-il même ramer
Puissamment,
S'il ne brisait la coupe[4].

29. *Mais Hlórridi*
Quand il l'eut en main,

1. C'est Hymir qui parle.
2. Doit être le bateau. Une autre lecture en ferait la (ou les) baleine(s).
3. Le bateau, ainsi que *le cochon du ressac*.
4. Le récit change donc d'optique. Il s'agit à présent pour Thórr de briser une coupe qui appartient à Hymir.

Vivement fit voler en éclats
Une colonne de pierre;
De sa place il lui fit
Traverser le pilier;
Pourtant on porta ensuite
Intacte la coupe à Hymir.

30. *Mais alors la belle*
Concubine[1] *sut*
Seule lui donner
Un conseil très aimable :
« Lance-la sur le crâne de Hymir,
Ce géant gonflé de mangeaille,
Il est plus résistant
Que n'importe quelle coupe ! »

31 *Rude, se souleva sur les genoux*
Le roi des boucs,
Rassembla toute
Sa force d'Ase;
Intacte resta de l'homme[2]
La souche du heaume[3]
Mais la ronde vasque
A vin fut fendue.

32. *« J'ai*[4], *de vrai, perdu*
Grand bien
Quand on m'a de ma coupe
Frustré
– Ainsi vaguait le vieux.
Oncques ne pourrai
Plus redire :
« Te voici, bière, bien brassée ! »

33. *« Voilà*[5] *l'occasion,*
Si vous pouvez y parvenir,
De sortir de notre temple
Le vaisseau à bière[6]. *»*

1. La mère de Týr. *Cf.* str. 8 et 11.
2. Hymir.
3. *La souche du heaume* : le crâne.
4. Hymir parle.
5. La mère de Týr parle.
6. La cuve que Thórr est venu chercher.

Týr essaya
Par deux fois de le mouvoir;
A chaque fois resta
Le chaudron immobile.

34. *Le père de Módi*[1]
Saisit le rebord
– Aussitôt s'enfonça
A travers le plancher –;
L'époux de Sif sur sa tête
Souleva le chaudron,
A ses talons.
Les anneaux retentissaient.

35. *N'étaient pas allés loin*
Que se prit à regarder
Par-dessus son épaule
Une fois le fils d'Ódinn;
Il vit sortir des cavernes
Avec Hymir, venant de l'est,
Une armée en marche
D'hommes à multiples têtes[2].

36. *Droit de dessus ses épaules*
Il souleva le chaudron,
Fit tournoyer Mjölnir
Contre les avides de meurtre,
Les monstres des déserts,
Tous il les occit.

37. *N'étaient pas allés loin*[3]
Que se prit à se coucher
Un bouc de Hlórridi,
Mort à moitié;
Le limonier
Boitait d'une patte,
Et cela, c'est la fourbe
De Loki qui l'avait provoqué.

1. Thórr.
2. Les géants avaient souvent plusieurs têtes (*cf.* ici même str. 8) et ils habitent conventionnellement à l'Est.
3. Curieusement, le poème fait ici allusion à une autre aventure de Thórr, survenue au cours de son voyage chez Útgardaloki (*cf.* pp. 558 *sqq.*).

38. *Mais vous avez appris*
– Quiconque est là-dessus
Plus versé dans la science des dieux
Peut clairement le comprendre –
Quel dédommagement
Il reçut du géant,
Lequel lui donna
Ses deux enfants en compensation.

39. *Indomptable arriva*
Au thing des dieux
Ayant le chaudron
Qu'avait possédé Hymir;
Et chaque automne,
Les dieux suprêmes
Pourront bien boire
La bière chez Aegir.

Telles sont, entre mille autres, les prouesses de Thórr. Il convient pourtant de faire remarquer que ses attributs débordent largement le cadre des fonctions guerrières et justicières. Les recherches faites sur la mythologie same, en particulier, où Thórr a longtemps survécu sous le nom de Horagalles (déformation du suédois Tor-karl : « le gaillard Thórr », « le vieux Thórr »), prouvent qu'il était aussi dieu de la fécondité, protecteur des cheptels et des récoltes. Adam de Brême confirme : « On dit qu'il gouverne l'air qui commande au tonnerre et à l'éclair, les vents et les averses, le beau temps et les fruits de la terre [...] Thórr, avec son sceptre, semble représenter Jupiter [1]. » L'explication tombe sous le sens : si l'orage est violence et dévastation, il est suivi de pluie fécondante et régénératrice. Les études récentes auxquelles a donné lieu le marteau Mjölnir vont dans le même sens. Ce n'est pas seulement, malgré son nom, un instrument de destruction. Plusieurs récits lui donnent la valeur symbolique qui lui est attribuée depuis la plus haute Antiquité (et qui se conserve à l'état larvé dans le marteau de nos commissaires-priseurs et de nos présidents de sociétés) : c'est l'instrument avec lequel on consacre la solennité d'une assemblée, d'un rite; Thórr, de son marteau, « bénit » les peaux de ses boucs que l'on a tués la veille pour en consommer la chair, et les boucs ressuscitent miraculeuse-

1. *Histoire des évêques de Hambourg*, IV, 26.

ment [1]. C'est sans doute aussi pour la même raison qu'un bon nombre d'inscriptions runiques se terminent par la formule : *Thórr vígi rúnar* (Que Thórr consacre ces runes). Ainsi, sans doute, faut-il comprendre une gravure rupestre de Hvitlycke dans le Bohuslän, en Suède, que l'on a longtemps prise pour un drame de la passion [2]. Elle représente un homme et une femme accouplés. Derrière la femme surgit un être gigantesque, hache (ou marteau) brandie. Il se pourrait bien que cette hache fût levée en signe de bénédiction de cette union, non dans de menaçantes intentions. D'autant plus que l'on s'accorde généralement à voir dans cette scène une illustration du *hieros gamos*. Au demeurant – c'est un point capital – le marteau n'est jamais utilisé à des fins maléfiques. S'il détruit, ce sont les forces du mal, et son rôle de protection, protection des dieux et des hommes, est partout évident.

Voilà sans doute les raisons pour lesquelles Mjölnir tient une place si grande dans la mythologie nordique que tout un admirable poème lui est consacré, honneur que ne connaissent ni la lance d'Ódinn, ni aucune autre arme divine. C'est la *Thrymskvida,* ou *Chant de Thrymr.*

Celui-ci est un pur chef-d'œuvre, un des joyaux de l'*Edda poétique*. A cause de son art de la caractérisation, de sa maîtrise formelle, de son sens de la narration et de la clarté de son style, il en est une des plus grandes réussites artistiques. Il date du XIIIe siècle et Peter Hallberg [3] a su trouver des arguments assez convaincants pour en attribuer l'éventuelle paternité à Snorri Sturluson lui-même, le principal de ses arguments étant qu'il est bien surprenant de voir que Snorri n'ait pas évoqué, dans son *Edda*, ce mythe, l'un des plus populaires de la mythologie nordique – si populaire qu'il est le seul chant eddique à avoir connu la grande consécration légendaire en fournissant la matière d'une célèbre *folkevise* danoise du XVIe siècle ainsi que de *rímur* islandaises. Encore que le thème remonte au paganisme, au Xe siècle peut-être, les intentions satiriques de l'auteur, indubitables, trahissent son christianisme. Mais la satire n'est qu'amusée, jamais méchante ou méprisante. On sent l'amateur de choses anciennes, pieusement réjoui de la goinfrerie de Thórr et de la bouffonnerie de son déguisement, de l'humeur salace du géant Thrymr appâté par la réputation lascive de Freyja, et surtout de la malice de Loki, ici présenté

1. *Cf.* « Voyage chez Útgardaloki », ci-dessous pp. 558 *sqq.*
2. A. Ohlmarks, *Hällristingarnas gudar,* Stockholm, 1963, p. 119.
3. *Den fornisländska poesien*, Stockholm, 1962.

sous son meilleur jour. Une comédie brillante et légère, montée sur un thème de grosse farce d'après boire. Et derrière, pourtant, quelques vieux thèmes sacrés, l'intervention décisive du dieu Heimdallr, ce grand inconnu des religions du Nord. Ici l'esprit viking, maîtrisé, est devenu source d'art vivant et clair.

LE CHANT DE THRYMR

1. *Furieux fut Vingthórr*
Quand il se réveilla
Et ne trouva pas
Son marteau;
Se mit à secouer sa barbe,
Se mit à agiter ses boucles,
Alla le fils de Jörd[1]
Tâtonner alentour.

2. *Et ces paroles*
Sur-le-champ énonça :
« Écoute donc, Loki,
Ce qu'à présent je dis
Qui n'est su
Ni de la terre
Ni du ciel élevé :
On a volé à l'Ase son marteau! »

3. *Ils s'en vont au clos*
De la belle Freyja,
Et ces paroles
Sur-le-champ énonça :
« Me prêterais-tu, Freyja,
Ton habit de plumes[2]
Si je pouvais
Mon marteau retrouver? »

Freyja dit :

4. *« Je te le donnerais*
Même si d'or était,

1. « Le fils de Jörd » (la Terre), c'est-à-dire Thórr.
2. *Cf.* l'habit de plumes dans *Skáldskaparmál*, ci-dessus p. 423. Le texte dit précisément : ta « forme » (*hamr*) de plumes.

Et te le céderais,
Fût-il d'argent. »

5. *Vola alors Loki*
– Habit de plumes bruissant –
Jusqu'à ce qu'à l'extérieur arrive
De l'enclos des Ases,
Et à l'intérieur arrive
Du monde des géants.

6. *Thrymr siégeait sur un tertre*[1],
Le sire des Thurses,
A ses chiennes
Des colliers d'or tressait
Et à ses coursiers
Les crinières taillait.

Thrymr dit :

7. *« Que se passe-t-il chez les Ases?*
Que se passe-t-il chez les Alfes?
Pourquoi es-tu seul venu
A Jötunheimr? »

Loki dit :

« Cela va mal chez les Ases,
Cela va mal chez les Alfes.
As-tu de Hlórridi
Caché le marteau[2] *? »*

Thrymr dit :

8. *« J'ai de Hlórridi*
Caché le marteau
A huit milles
Dessous terre;
Nul homme
Ne le recouvrera
Si l'on ne me remet
Freyja pour femme. »

1. La position du maître de maison sur une éminence pour surveiller ses gens est classique dans les sagas.
2. Savoureux pastiche de la *Völuspá*, poème bien antérieur à celui-ci, strophe 42.

9. *Vola alors Loki*
– Habit de plumes bruissant –
Jusqu'à ce qu'à l'extérieur arrive
Du monde des géants
Et à l'intérieur arrive
De l'enclos des Ases.
Il rencontra Thórr
Au milieu de l'enclos,
Lequel ces paroles
Sur-le-champ énonça :

10. *« As-tu récompense*
Pour ta peine?
Dis en l'air
Les nouvelles si longues qu'elles soient;
Souvent homme assis
N'a point d'histoire à dire
Et homme couché
Prodigue le mensonge[1].

11. *– J'ai la peine*
Et la récompense :
C'est Thrymr qui a ton marteau,
Le sire des Thurses;
Nul homme ne
Le recouvrera
Si l'on ne lui remet
Freyja pour femme. »

12. *Ils vont trouver*
La belle Freyja
Et ces paroles
Sur-le-champ énonça :
« Attache sur ta tête, Freyja,
Le voile de mariée!
Il faut que nous deux allions
A Jötunheimr. »

13. *Courroucée fut alors Freyja*
Et renâcla de rage,
Toute la salle des Ases

1. Cette strophe est une parodie de même genre, des *Hávamál*, cette fois.

En trembla,
Cela fit éclater
Le grand collier des Brísingar[1] :
« Sais-tu que je serais
La plus coureuse des femmes
Si je t'accompagnais
A Jötunheimr! »

14. *Aussitôt les Ases*
Se rassemblèrent
Et les déesses ases
Prirent toutes la parole;
Les puissants dieux
Discutèrent
Comment de Hlórridi
Ils iraient chercher le marteau.

15. *Alors Heimdallr dit ceci,*
Le plus blanc des Ases,
Il savait bien l'avenir
Comme les autres Vanes[2] :
« Attachons sur la tête de Thórr
Le voile de mariée,
Qu'il ait le grand
Collier des Brísingar.

16. *Faisons sous sa ceinture*
Sonner les clefs,

1. Il s'agit d'un collier fabuleux sur lequel on a beaucoup conjecturé. Il en est question dans maint document, de la pierre runique de Rök, en Suède, au *Dit de Sörli,* en passant par *Beowulf.* On a laissé entendre ici même que le culte était probablement l'essentiel de la religion scandinave ancienne et qu'il se peut qu'il ait été exercé par des femmes, notamment en ce qui concerne ses aspects magiques. Snorri Sturluson, dans son *Ynglinga Saga,* précise bien que le *sejdr,* par exemple, dont nous parlerons dans le chapitre 3, était pratiqué par des femmes et fut enseigné premièrement par Freyja. De splendides découvertes comme le collier de Pietroassa, trouvé en Roumanie, inciteraient à penser que la grande prêtresse-sacrificatrice, lorsqu'elle était dans l'exercice de ses fonctions, portait un collier qui était le signe de son sacerdoce. Il n'est pas interdit de penser que le grand collier des Brísingar (où le sens de ce dernier mot demeure parfaitement obscur) ait été l'attribut de la grande prêtresse-déesse Freyja.

2. Ces deux vers posent un sérieux problème puisqu'ils feraient de Heimdallr un Vane, ou même identifieraient Ases et Vanes. Mais on peut comprendre qu'il savait bien l'avenir comme s'il était l'un des Vanes, lesquels étaient spécialisés dans la magie et la divination.

Qu'une cotte de femme
Lui couvre les genoux,
Plaçons sur son sein
De larges gemmes
Et couronnons adroitement
Sa tête d'une coiffe. »

17. *Alors Thórr dit ceci,*
L'Ase puissant :
« Les Ases vont
Me traiter de couillon [1]
Si je laisse attacher sur ma tête
Le voile de mariée. »

18. *Alors Loki dit ceci,*
Le fils de Laufey :
« Tais-toi, Thórr [2],
Ne profère pas ces paroles!
Sur-le-champ les géants
Vont fixer leur demeure à Ásgardr
Si tu ne recouvres pas
Ton marteau. »

19. *Alors ils attachèrent sur Thórr*
Le voile de mariée
Et le grand
Collier des Brísingar;
Firent sous sa ceinture
Sonner les clefs
Et d'une cotte de femme
Lui couvrirent les genoux,
Placèrent sur son sein
De larges gemmes
Et couronnèrent adroitement
Sa tête d'une coiffe.

1. Le texte emploie ici le mot *argr* qui représente la pire insulte que connaissait cette culture, celle qui s'appliquait à l'homosexuel passif. Le mot, par antiphrase, correspond à notre « couillon ».
2. Cette strophe évoque parodiquement la *Lokasenna* où toutes les interventions de Loki commencent par « Tais-toi, X... ». On voit que l'auteur connaissait à merveille la poésie mythologique. Or, qui la connaissait mieux que Snorri?

20. *Alors Loki dit ceci,*
Le fils de Laufey :
« Je t'accompagnerai
En qualité de servante.
Nous irons tous deux
A Jötunheimr. »

21. *Aussitôt les boucs furent*
Ramenés à la maison,
Attelés en hâte au timon,
Avaient à bien courir;
Les montagnes craquèrent,
Le sol s'embrasa[1]*;*
Partit le fils d'Ódinn
Pour Jötunheimr[2]*.*

22. *Alors Thrymr dit ceci,*
Le sire des Thurses :
« Levez-vous, géants,
Et jonchez les bancs de paille,
Voici qu'on me remet
Freyja pour femme,
La fille de Njördr
De Nóatún[3]*.*

23. *Vont ici par l'enclos*
Les vaches aux cornes d'or,
Les bœufs tout noirs
Pour le plaisir des géants;
J'ai grand plenté de trésors,
J'ai grand plenté de colliers,
Il n'y a que Freyja
Qui me paraît désirable. »

24. *Le soir*
Arriva vite
Et devant les géants
De la bière fut apportée.

1. Les vers 5 et 6 dépeignent en termes traditionnels l'orage.
2. Il y a une évidente réminiscence, dans la seconde moitié de cette strophe, de la Haustlöng de Thjódólfr des Hvínir, poète dont Snorri Sturluson connaissait admirablement les œuvres puisqu'il s'est servi de l'*Ynglingatal* de Thjódólfr, qu'il cite abondamment, pour rédiger son *Ynglinga Saga.*
3. *Nóatún* (« Clos-des-Nefs ») est la résidence de Njördr, père de Freyja.

A lui seul il[1] *mangea un bœuf,*
Huit saumons,
Toutes les friandises
Aux femmes destinées.
But l'époux de Sif
Trois mesures d'hydromel.

25. *Alors Thrymr dit ceci,*
Le sire des Thurses :
« Où vis-tu fiancée
Mordre plus ardemment?
Point ne vis fiancée
Faire bouchées plus larges,
Et davantage d'hydromel
Vierge boire. »

26. *La sagace servante*[2]
Prit les devants,
Qui trouva des paroles
Pour répondre au géant :
« Freyja n'a rien mangé
Huit nuits durant
Tant la fureur l'étreignait
De venir à Jötunheimr. »

27. *Se pencha sous le voile,*
Avide d'embrasser,
Mais il battit en retraite
Jusqu'au fond de la salle :
« Pourquoi cette flamme féroce
Dans les yeux de Freyja?
Il m'a semblé que dans ses yeux
Ardait du feu! »

28. *La sagace servante*
Prit les devants
Qui trouva des paroles
Pour répondre au géant :
« Point n'a dormi Freyja
Huit nuits durant
Tant la fureur l'étreignait
De venir à Jötunheimr. »

1. Il : Thórr.
2. *La sagace servante* est Loki.

29. *Entra la misérable*
Sœur du géant
Qui osa demander
Le cadeau de noce :
« Enlève de tes bras
Les rouges anneaux
Si tu veux obtenir
Mon amour,
Mon amour
Et toutes mes faveurs. »

30. *Alors Thrymr dit ceci,*
Le sire des Thurses :
« Apportez le marteau
Pour consacrer la fiancée;
Posez Mjölnir
Sur les genoux de la vierge,
Vouez-nous l'un à l'autre
Par la main de Vár[1]. »

31. *De Hlórridi, le cœur*
Bondit de joie dans la poitrine
Quand il reconnut
Le marteau au cœur dur;
Tua Thrymr le premier,
Le sire des Thurses,
Et la famille du géant,
L'extermina toute.

32. *Il tua la vieille*
Sœur du géant,
Celle qui avait demandé
Le cadeau de noce;
Des horions lui échurent
En place d'argent
Et des coups de marteau
En lieu d'anneaux en quantité.
Ainsi le fils d'Ódinn
Recouvra son marteau.

1. *Vár* est une déesse de second rang. Elle écoute les serments que se font les fiancés et préside aux noces. On notera que le marteau est destiné à « consacrer les fiancés ».

En somme, il n'est guère de domaine de la vie où Thórr n'intervienne, et ce qui se dégage le plus nettement de l'ensemble des mythes qui lui sont consacrés, c'est sa fonction tutélaire. Cela l'a amené insensiblement à empiéter sur les domaines de Freyr et d'Ódinn. Toutefois, Georges Dumézil a démontré qu'Ódinn et Thòrr relèvent tous deux de la fonction guerrière, mais qu'ils en présentent deux aspects contrastés, trait fréquent dans toute mythologie indo-européenne. Ódinn triomphe par la science et la ruse, Thórr par la force et la volonté. Nulle part cet antagonisme n'est aussi clairement exposé que dans le *Hárbardsljód,* le *Lai de Hárbardr* qui, avec la *Hymiskvida* et la *Thrymskvida,* clôt le cycle des poèmes de l'*Edda* centrés sur Thórr.

Ici, Thórr et Ódinn se livrent à un combat d'injures, de part et d'autre d'un détroit que, seul, Ódinn pourrait faire traverser à Thórr, chose que, méchamment, il se refuse à faire. En un dialogue vif et fortement contrasté, les deux personnages s'insultent copieusement tout en énumérant quelques-uns de leurs hauts faits. Quoique ce poème date du xᵉ ou du xɪᵉ siècle, le genre est vieux comme le monde : c'est une joute consacrée parallèlement à l'avilissement de l'adversaire et à l'exaltation de soi-même. Pour l'aspect de joute, Björn Collinder rapporte [1] qu'il n'y a pas encore un siècle, les jeunes gens des petites villes de Gagnef et de Leksand, en Dalécarlie, sur les rives opposées de l'Osterdalälv, avaient coutume de s'assembler chaque année, chaque camp de son côté, et de s'adresser des insultes. Les gens de Gagnef étaient traités de « mouches de Gagnef», ceux de Leksand, de « bousiers de Leksand ». L'argument essentiel de ceux de Gagnef revenait à comparer la nourriture des mouches « qui peuvent manger dans le plat du roi » à celle des bousiers (sans commentaire). C'est en quelque sorte le combat d'épithètes cher à Homère.

D'autre part, la forme extrêmement curieuse du poème, sans équivalent dans l'*Edda*, a suggéré à Einar Ól. Sveinsson que nous n'aurions là qu'une des mille versions possibles d'une histoire qui ne serait qu'un schéma sur lequel, à la mode de la *commedia dell' arte,* chaque poète improviserait à sa guise. En effet, tous les mètres y interviennent, entremêlés de prose.

Quant à l'autre aspect, celui où chacun vante ses exploits, ce n'est ici qu'une version d'un des plus vieux divertissements

1. B. Collinder, *Den Poetiska Eddan,* Udevalla, 1964, p. 25.

germaniques, le *mannjafnadr,* dont nous possédons d'innombrables exemples : il sévissait encore en plein XIIIᵉ siècle. Jeu dangereux puisqu'il se terminait le plus souvent par un meurtre. Chacun se compare à l'autre, ou met en balance le champion de son choix. Nul ne veut convenir de son infériorité. La hache tranche souvent le débat. Dans le domaine anglo-saxon, il est représenté par les célèbres strophes – ici rendues en prose [1] – où Unferth, fils d'Ecglaf, et Beowulf se défient en paroles à propos de la décision qu'a prise Beowulf d'aller occire l'invincible monstre Grendel :

Unferth, fils d'Ecglaf, qui occupait une place d'honneur aux pieds du roi danois, prit la parole. L'entreprise de Beowulf [aller affronter Grendel] le gênait fort, car il ne pouvait supporter la pensée qu'aucun être vivant pût acquérir plus de distinction que lui-même. Aussi aborda-t-il ce sujet épineux :

« Es-tu ce même Beowulf qui se mesura à Breca et fit la course avec lui en haute mer, dans ce concours à la nage où, soit présomption, soit hardiesse folle, vous risquâtes tous deux votre vie au-dessus de l'abîme? Il ne se trouva personne, ami ou ennemi, pour vous dissuader d'accomplir ce misérable exploit de nager en mer. L'un et l'autre, vous vous éloignâtes en battant des mains et des membres à travers les vagues véloces de la mer hivernale, et trimâtes dans l'eau une semaine. Mais Breca fut le plus fort. Il te battit. Un matin, la mer le rejeta sur les côtes de Norvège, et de là il se rendit dans son propre pays où il avait sujets, trésors et une belle forteresse à surveiller. Ce fut le roi bien-aimé des Brondings. Pourtant, Breca, fils de Beanstam, tint fidèlement le marché qu'il avait passé avec toi. Voilà pourquoi, bien que tu aies toujours remporté la victoire dans la bataille, je m'attends à de pauvres prestations si tu oses guetter de tout près Grendel une nuit entière.

– Quoi! réplique Beowulf, Unferth, mon ami, à demi ivre comme tu l'es, tu as eu tant à dire de Breca et de ses exploits! Mais je te le dis comme cela est, je suis plus grand nageur que quiconque. Quand Breca et moi étions jeunes, nous fîmes le pari – nous étions des garçons à l'époque – que nous risquerions nos vies en mer, au large. Ce que nous fîmes. Tout en nageant, chacun tenait en main une épée nue pour se défendre des baleines. Breca ne pouvait nager loin de moi parce que j'étais plus rapide que lui dans l'eau, et je n'avais pas l'intention de l'abandonner. Nous restâmes ensemble cinq nuits jusqu'à ce qu'une tempête

1. Traduction de celle de D. Wright, *Beowulf,* Penguin Classics, 1957.

nous eût séparés; une mer démontée, le vent le plus mordant, la tombée de la nuit et la bise du nord se déchaînèrent férocement contre nous. Les vagues s'exaspérèrent et les créatures de l'abîme étaient fouaillées de fureur. Alors, le corselet d'or que je portais, ma rude cotte de mailles tressée à la main me protégèrent contre mes assaillants. Un monstre terrifiant s'empara de moi et me traîna jusqu'au fond; pourtant, j'eus la chance d'atteindre la brute à la pointe de mon épée, et, dans le tumulte, je l'occis.

(Chapitre VIII).

« C'est de la sorte que mes assaillants me pressèrent rudement et souvent. Mais je les traitai de la bonne façon avec ma forte épée. Les tueurs n'eurent pas le plaisir de se rengorger à cause de moi pour leur dîner sur le plancher de la mer. Au contraire : le lendemain matin, ils gisaient haut et à sec sur le rivage, criblés de blessures. Mon épée les avait menés à leur fin et ils ne menaceraient plus les marins naviguant sur la haute mer. Et quand le soleil, le phare étincelant de Dieu, apparut à l'est, la mer se calma pour que je puisse entrevoir les falaises battues des vents et les fjords. Car, à moins qu'il ne soit déjà condamné, Fortune aime favoriser l'homme qui maîtrise ses nerfs. Ma chance fut de tuer, épée en main, neuf monstres marins. Je ne puis me souvenir d'avoir ouï parler de bataille plus rude nulle part au monde, ou de personne en pire péril de mer que je ne le fus.

« Pourtant, bien que presque à mon dernier souffle, je sauvai ma vie des serres des monstres. Ensuite, les courants océans me portèrent en Laponie à travers des mers soulevées. J'en suis encore à apprendre semblables combats et exploits racontés sur ton compte. Je ne veux pas me vanter trop de cela maintenant, mais jusqu'à présent, ni toi ni Breca avec vos reluisantes paroles n'avez accompli faits d'armes si hardis, encore qu'en effet, toi, Unferth, aies été l'assassin de tes frères : ce pour quoi, tout habile que tu es, tu seras certainement damné en enfer. Écoute-moi, Unferth! Le fait est que Grendel n'aurait jamais fait tel tort à votre roi ni commis tels ravages en Heorot, si tu avais la vaillance au combat dont tu te vantes. Au contraire : Grendel a découvert qu'il n'avait besoin de se soucier ni de l'hostilité ni des attaques des victorieux Danois, vos compatriotes. Il prélève sur eux des tributs et n'épargne personne, se conduit exactement comme il lui plaît, tue, détruit et fait claquer ses doigts [*en signe de mépris*] *au nez des Danois! Mais j'ai l'intention de lui montrer sous peu la force, le courage et l'ardeur au combat des Gots; à l'heure où le soleil de demain se sera*

levé, et illuminera le sud, quiconque le voudra pourra pénétrer sans crainte dans Heorot. »

(Chapitre IX.)

Enfin, il convient de dire que l'humour extrêmement grossier qui règne sur la fin du poème en particulier n'est pas absent de certaines hymnes védiques et même d'un certain type de poésie médiévale consacrée à saint Pierre en particulier. Avec sa rudesse, sa langue presque parlée, le contraste brutal entre le bonhomme Thórr, plébéien, franc, naïf, et l'aristocrate Ódinn, rusé, pervers, raffiné dans son langage, ce poème traduit non seulement l'antique joute meurtrière, mais aussi la familiarité humaine dans laquelle les Vikings tenaient leurs dieux.

Le lai de Hárbardr [1]

Thórr vint de la route de l'est [2] *et arriva à un détroit. De l'autre côté du détroit se trouvait le passeur avec son bateau. Thórr cria :*

1. *« Qui est ce garçon des garçons*
   Qui se tient au-delà du détroit ? »

Il répondit :

2. *« Qui est ce gaillard des gaillards*
   Qui appelle par-delà l'onde ? »

Thórr dit :

3. *« Fais-moi passer le détroit,*
   Je te donnerai de quoi déjeuner ;
   Je porte un panier sur le dos,
   Il n'y a pas meilleure pitance ;
   J'ai mangé à loisir
   Avant de partir de chez moi
   Du hareng et du gruau [3] *;*
   J'en suis encore tout plein. »

1. *Hárbardr :* « Barbe Grise », un des surnoms d'Ódinn, attesté par les *Grímnismál*.
2. *Vint de la route de l'est :* du monde des géants.
3. Soit la pitance habituelle de l'homme du commun.

Le passeur dit :

4. *« Comme d'un haut fait matinal*
Tu te vantes de ton repas;
Tu n'es pas bien prévoyant;
Tristes sont les gens de ta maison,
Je crois que ta mère est morte[1]*. »*

Thórr dit :

5. *« Voilà que tu dis chose*
Que tout homme tient
Pour la plus grave :
Que ma mère serait morte. »

Le passeur dit :

6. *« Il ne semble pas que tu*
Possèdes trois bons domaines :
Te voici jambes nues,
Tu as l'appareil d'un vagabond
Et tu n'as même pas de braies. »

Thórr dit :

7. *« Amène par ici le rafiot,*
Je vais te montrer où aborder.
D'ailleurs, à qui est le bateau
Que tu retiens à terre? »

Le passeur dit :

8. *« Hildólfr*[2] *s'appelle celui*
Qui m'en confia la garde,
Le sagace guerrier
Qui habite à Rádeyjarsund[3]*.*
A requis de ne pas transporter les pillards
Et les voleurs[4] *de chevaux,*

1. Obscure est l'allusion finale. La mère de Thórr est Jörd, la Terre. Le texte, il est vrai, est incertain.
2. *Hildólfr :* Loup du Combat. Encore un surnom d'Ódinn.
3. *Rádeyjarsund :* détroit de l'île du Conseil.
4. Accuser quelqu'un d'être voleur était la pire insulte que connaissait le monde scandinave.

Seulement les bons
Et ceux que je connaîtrais bien;
Dis ton nom
Si tu veux passer le détroit.»

Thórr dit:

9. *«Je dirai mon nom*
Quoique je sois incriminé
Et toutes mes origines:
Je suis le fils d'Ódinn,
De Meili, le frère,
Et de Magni, le père,
Le détenteur de la puissance des dieux;
C'est avec Thórr qu'ici tu peux parler!
Mais je voudrais maintenant demander
Comment toi, tu t'appelles.»

Le passeur dit:

10. *«Hárbardr je m'appelle,*
Je cèle mon nom rarement.»

Thórr dit:

11. *«Pourquoi cacherais-tu ton nom*
Si tu n'as pas commis d'offense?»

Hárbardr dit:

12. *«Même si j'avais commis offense*
Contre des gens comme toi
Je sauverais ma vie
A moins d'être voué à la mort.»

Thórr dit:

13. *«Vilaine peine*
Ce me semble
De patauger par la baie jusqu'à toi
Et de mouiller mes parties;
Je te ferai payer,
Moutard,

Tes sarcasmes
Si je traverse le détroit. »

Hárbardr dit :

14. *« Ici je reste,*
Ici t'attendrai ;
Tu n'as pas trouvé homme plus coriace
Depuis que Hrungnir est mort [1]. *»*

Thórr dit :

15. *« Voici* [2] *que tu veux mentionner*
Mes démêlés avec Hrungnir,
Ce géant présomptueux
Dont la tête était de pierre ;
Pourtant je l'abattis
Et lui fis mordre la poussière.
Que faisais-tu pendant ce temps-là, Hárbardr ? »

Hárbardr dit :

16. *« J'étais chez Fjölvarr* [3]
Cinq hivers pleins
Dans l'île
Qui s'appelle Algrœn [4] *;*
Là, nous eûmes à combattre
Et des guerriers à abattre,
Diverses choses à tenter
Et fille à goûter. »

Thórr dit :

17. *« Comment vos femmes se comportent-elles avec vous ? »*

Hárbardr dit :

18. *« Nous avions des femmes vives,*
Nous eussent-elles obéi ;
Nous avions des femmes sages,
Nous eussent-elles été fidèles.

1. Voir ci-dessus, *Skáldskaparmál*, pp. 136 *sqq.*
2. Ici commence la joute proprement dite.
3. De *Fjölvarr*, « Suprêmement Prudent ? », on ne sait rien. Un géant ?
4. « Toute Verte. » On ne sait à quel mythe le texte fait ici allusion.

Avec du sable
Tressaient des cordes
Et creusaient des plaines
Dans de profondes vallées[1].
Toutes, à moi seul,
Je les surpassai en esprit;
Je couchai avec ces sept sœurs
Et eus d'elles tout amour et plaisir.
Que faisais-tu pendant ce temps-là, Thórr?»

Thórr dit :

19. *«Je tuai Thjazi*[2],
L'intrépide géant,
Je lançai les yeux
Du fils d'Alvaldi
Dans le ciel clair :
Ce sont les très grandes marques
De mes hauts faits,
Celles que tous les hommes contemplent depuis.
Que faisais-tu pendant ce temps-là, Hárbardr?»

Hárbardr dit :

20. *«J'eus grandes intrigues amoureuses*
Avec des sorcières
Que j'enlevai par fraude à leurs maris;
Je tenais Hlébardr
Pour un rude géant :
Il me donna la baguette magique,
Et moi, je lui fis perdre l'esprit[3]. »

Thórr dit :

21. *«C'était récompenser de mauvais cœur*
Les bons cadeaux.»

1. Il est clair que Hárbardr se moque de Thórr en énumérant les impossibles exploits de «ses femmes».
2. Le géant qui vola les pommes d'Ídunn et fut tué pour la peine. Thórr jeta ses yeux dans le ciel pour en faire des étoiles.
3. Allusion à une aventure inconnue de nous.

Hárbardr dit :

22. *« Le chêne se procure*
Ce qu'il racle au voisin[1]*;*
En tel cas, c'est chacun pour soi.
Que faisais-tu pendant ce temps-là, Thórr? »

Thórr dit :

23. *« J'étais à l'est*
Et molestais les géantes,
Les femmes nuisibles
Qui allaient par les montagnes;
Nombreuse serait la race des géants
Si tous étaient en vie,
Nul homme n'y aurait
Dedans Midgardr.
Que faisais-tu pendant ce temps-là, Hárbardr? »

Hárbardr dit :

24. *« J'étais en Valland*[2]
Prenant part aux combats.
J'excitais les rois à la guerre
Et jamais ne faisais la paix.
A Ódinn reviennent les jarls
Qui tombent au combat,
Mais à Thórr, la race des esclaves. »

Thórr dit :

25. *« Partage inégal du peuple*
Tu aurais avec les Ases
Si tu avais grande puissance[3]*. »*

1. Ce dicton bizarre doit signifier qu'en certains cas, la règle de conduite est : chacun pour soi.

2. Pourrait être la Gaule, mais le sens étymologique est « pays des guerriers morts au combat ».

Cette strophe contient l'un des passages les plus intéressants de l'*Edda.* Elle vérifie la conception aristocratique qu'avaient les Germains de la Valhöll (Walhalla). Seuls les *jarls* y ont accès, alors que Thórr se réserve le menu peuple. Varuna aussi est dieu de l'élite, alors que Mithra est plus proche de la masse (*cf.* Renou, *Études védiques et panindiennes,* II, 1956, p. 110).

3. On ne peut comprendre le dernier vers que si l'on se rappelle que Thórr n'est pas censé connaître la véritable identité de son interlocuteur

Hárbardr dit :

26. *« Thórr a force en suffisance,*
Mais de cœur, point :
Par terreur et couardise,
Tu te fourras dans le gant
Et tu ne semblais pas être Thórr;
Tu n'avais plus alors le courage,
En raison de ta terreur,
D'éternuer ni de péter,
De peur que Fjalarr n'entendît [1]. »

Thórr dit :

27. *« Couillon de Hárbardr!*
Je t'abattrais
Si je pouvais atteindre l'autre bord du détroit. »

Hárbardr dit :

28. *« Pourquoi atteindrais-tu l'autre bord du détroit?*
Nous n'avons point de compte à régler.
Que faisais-tu pendant ce temps-là, Thórr? »

Thórr dit :

29. *« J'étais à l'est*
Et défendais le fleuve
Quand m'attaquèrent
Les fils de Svárangr [2]*;*
Ils me criblèrent de pierres
Mais de profit n'en eurent guère
Car ils durent promptement
Me demander la paix.
Que faisais-tu pendant ce temps-là, Hárbardr? »

Hárbardr dit :

30. *« J'étais à l'est*
Et conversais avec une fille,

1. Allusion au voyage de Thórr chez Útgardaloki, cf. ci-dessous pp. 558 *sqq.* *Fjalarr* : Útgardaloki.
2. Thórr évoque le fleuve Ifing qui, selon les *Vafthrudnísmál* str. 16, sépare le monde des dieux de celui des géants. Il a donc empêché les géants (c'est-à-dire les fils de Svárangr) de faire une excursion catastrophique chez les dieux.

Jouais avec la blanche comme lin,
Tenais des rendez-vous secrets,
Je me réjouissais de la brillante comme l'or:
La garce aimait le plaisir. »

Thórr dit :

31. *« Alors tu avais là bonne sorte de femme. »*

Hárbardr dit :

32. *« De ton assistance,*
J'aurais bien eu besoin, Thórr,
Pour maintenir la fille blanche comme lin ! »

Thórr dit :

33. *« Je te l'aurais prêtée*
Si j'avais été là. »

Hárbardr dit :

34. *« Je t'aurais fait confiance*
Si tu n'avais fausse foi. »

Thórr dit :

35. *« Je ne suis pas aussi mordeur de talons*
Qu'une vieille botte fourrée au printemps. »

Hárbardr dit :

36. *« Que faisais-tu pendant ce temps-là, Thórr ? »*

Thórr dit :

37. *« Des femmes berserkir*[1]
Je molestais à Hlésey[2],
Elles avaient commis le pire :
Égaré tout un peuple. »

1. Il s'agit de femmes guerrières-fauves.
2. *Hlésey*, évoqué dans certains poèmes héroïques aussi (*Helgakvida Hundingsbana*, II, str. 6 ; *Oddrúnargrátr*, str. 28), pourrait être Læsø dans le Kattegat.

Hárbardr dit :

38. *« Une infamie tu fis alors*
Quand tu rossas des femmes. »

Thórr dit :

39. *« Des louves, c'étaient,*
A peine des femmes,
Fracassèrent mon bateau
Que j'avais tiré à terre,
Me menacèrent de gourdins de fer
Et chassèrent Thjálfi [1].
Que faisais-tu pendant ce temps-là, Hárbardr? »

Hárbardr dit :

40. *« J'étais dans l'armée*
Qui par ici s'en vint,
Gonfanons en tête,
Rougir les lances. »

Thórr dit :

41. *« Voici que tu veux mentionner*
Les désagréments que tu nous apportas. »

Hárbardr dit :

42. *« Il faut te payer compensation*
D'un pet du cul
Comme le firent les arbitres
Qui voulaient nous réconcilier. »

Thórr dit :

43. *« Où as-tu appris ces*
Sarcastiques paroles?
Oncques n'en entendis
De plus sarcastiques. »

1. Serviteur de Thórr.

Hárbardr dit :

44. *« Je les appris des hommes*
Très anciens
Qui habitent les tas de fumier[1]. »

Thórr dit :

45. *« Tu donnes là un beau nom*
Aux tertres, quand tu les appelles tas de fumier[2]. »

Hárbardr dit :

46. *« C'est ainsi que j'en juge. »*

Thórr dit :

47. *« Ton agilité de langue*
Te mènera à mal
Si je décide de patauger par la baie;
Plus haut que le loup
Je crois que tu hurleras
Si tu prends un coup du marteau. »

Hárbardr dit :

48. *« Sif*[3] *a un galant chez elle,*
C'est lui que tu devrais chercher à rencontrer,
C'est sur lui que tu devrais éprouver ta force,
Cela te touche de plus près. »

Thórr dit :

49. *« Tu parles au gré de ta bouche*
Afin de me faire le plus de mal,
Homme au cœur de femme,
Je crois que tu mens. »

1. Il doit laisser entendre par là qu'il tient son savoir des morts.
2. Le sens littéral n'est pas sûr. Néanmoins, l'image est précise. Il est intéressant de noter que, dans la querelle entre gens de Gagnef et gens de Leksand (voir plus haut), ces derniers sont accusés, en tant que « bousiers », de devoir « coucher dehors dans les tas de fumier ».
3. L'épouse de Thórr.

Hárbardr dit :

50. « *Je crois dire vrai;*
Mais tu retardes bien ton voyage,
Tu serais arrivé loin maintenant, Thórr,
Si tu avais fait un petit détour[1]. »

Thórr dit :

51. « *Couillon de Hárbardr!*
C'est toi plutôt qui m'as retardé! »

Hárbardr dit :

52. « *D'Asathórr*
Je n'aurais jamais cru
Qu'un passeur empêchât le passage! »

Thórr dit :

53. « *Je vais maintenant te donner un conseil :*
Rame par ici avec le bateau,
Cessons les menaces.
Viens chercher le père de Magni. »

Hárbardr dit :

54. « *Va-t'en loin du détroit,*
Le passage te sera refusé. »

Thórr dit :

55. « *Montre-moi donc le chemin*
Puisque tu ne veux pas me faire passer l'eau. »

Hárbardr dit :

56. « *Refuser est mesquin.*
Il faut aller loin!
Une heure jusqu'à la perche,
Une autre jusqu'à la pierre[2],

1. On peut comprendre aussi : Si ton visage avait changé, c'est-à-dire : Si tu avais l'air moins rustre.
2. Bien curieux de noter que l'expression « aller à travers champs » se rend aujourd'hui en suédois par *fara över stock och sten*, « par perche et par pierre ».

Prends ensuite sur la gauche
Jusqu'à ce que tu trouves Verland[1]*;*
La, Fjörgyn[2]
Trouvera Thórr, son fils,
Et elle lui enseignera
Les routes familiales
Jusqu'au pays d'Ódinn. »

Thórr dit :

57. *« Y serai-je aujourd'hui? »*

Hárbardr dit :

58. *« Tu y seras à grand-peine et fatigue*
Au soleil levant,
Quand la neige fondra, je pense. »

Thórr dit :

59. *« Court sera maintenant notre entretien*
Puisque tu ne veux répondre que moqueries;
Je te ferai payer d'avoir refusé de me passer
La prochaine fois que nous nous rencontrerons. »

Hárbardr dit :

60. *« Va-t'en à présent*
Là où les démons te prennent tout entier. »

Freyr

Le troisième dieu d'importance est Freyr, fils de Njördr et frère de Freyja, auquel est consacré le *Skirnisför* (*supra* pp. 125 *sqq*). C'est en Suède surtout qu'il semble avoir été vénéré. Snorri le dépeint en quelques phrases :

Njördr de Nóatún engendra ensuite deux enfants : un fils, Freyr, et une fille, Freyja. Ils étaient beaux à voir et puissants. Freyr est le plus glorieux des Ases. Il commande à la pluie et à l'éclat du soleil, et en outre aussi à la végétation, et il est bon de

1. Le pays des hommes, la contrée de Thórr.
2. *Jörd*, la Terre, mère de Thórr.

l'invoquer pour une année féconde et pour la paix[1]. *Il commande également à la prospérité des biens des gens.*

(*Gylfaginning,* chap. 24.)

C'est donc, par excellence, le dieu de la fertilité et sa popularité était grande à l'époque viking. Le porc et l'étalon étaient ses animaux préférés, et une saga islandaise du XIIIe siècle, *Hrafnkelssaga freysgoda*, rapporte même l'histoire d'un homme de l'Est de l'île qui tua son domestique pour la seule raison qu'il s'était permis de chevaucher l'étalon Freyfaxi (Crinière de Freyr) que Hrafnkell avait consacré à Freyr. On a vu par le *Völsa tháttr* que des éléments fortement obscènes entraient dans son culte.

Týr

Pratiquement d'égale importance, quoique sans aucun doute beaucoup plus ancien, est Týr. Snorri le dépeint ainsi au chapitre 25 de la *Gylfaginning*:

Hár dit : Il y a aussi un dieu qui s'appelle Týr. C'est le plus hardi et le plus brave et il décide beaucoup de la victoire dans le combat; il est bon que les vaillants l'invoquent. Il y a une expression qui dit que celui qui se met en avant des autres hommes et ne recule jamais est martial comme Týr. Il est savant aussi, en sorte que l'on dit aussi de celui qui est plus sage que les autres hommes qu'il est sage comme Týr.

Týr est attesté par des sources anciennes et par des gravures rupestres. Son nom a des origines indo-européennes précises et des correspondants dans le védique Dyaus, le grec Zeus, le latin Ju-piter. En suédois il a donné son nom au mardi (*Tis-dag*) tout comme Ódinn au mercredi (*Ons-dag*), Thórr au jeudi (*Tors-dag,* anglais *Thursday*) et Frigg au vendredi (*Fre-dag,* anglais *Friday*, allemand *Freitag*). De même que Thórr et Ódinn se partagent la fonction guerrière dans le sens guerre-force/guerre-

1. C'est la célèbre formule déjà évoquée ici : *til árs ok fridar,* qui résumait en effet ce que l'on attendait du roi et, cela va de soi, du ou des dieux de la fécondité-fertilité dont le roi était l'intercesseur.

ruse, Týr et Ódinn semblent se la partager dans le sens guerre-droit/guerre-ruse. De même, Mithra et Varuna. Les attributs du dieu guerrier juriste, d'une telle importance pour le monde germanique, lui sont en tout cas clairement dévolus. Dans la mesure, très grande, où chez les Germains et les Scandinaves guerre et droit sont intimement liés (combats fixés à l'avance, litiges qui se règlent aux *things* locaux ou annuels selon une procédure d'une incroyable minutie, procès qui donnent lieu, en un curieux mélange, à de subtiles démonstrations de jurisprudence et de force brutale), Týr est le dieu nordique par excellence. Il est notable que mardi se dit *dinsdag* en néerlandais, Týr et *thing* se trouvant ici confondus. Quand une inscription frisonne, trouvée sur le mur d'Hadrien, en Grande-Bretagne, parle de *Mars Thingsus*, il ne peut s'agir que de Týr. Georges Dumézil, à qui nous devons la mise en lumière de ces traits, souligne également le parallèle entre Týr qui perd un bras pour sauver l'ordre et Ódinn qui laisse un œil pour acquérir le savoir. Mais il est temps de connaître de plus près le plus grand des hauts faits de Týr. Relisons Snorri, chapitre 34 de la *Gylfaginning* :

« Les Ases élevèrent le Loup [Fenrir] chez eux, et Týr était le seul qui fût assez hardi pour aller à lui et lui donner à manger. Mais quand les dieux virent à quel point il grandissait chaque jour, et que toutes les prophéties disaient qu'il était destiné à provoquer leur perte, ils prirent le parti de fabriquer une chaîne extrêmement forte, qu'ils appelèrent Lædingr, ils allèrent au loup avec elle et lui demandèrent d'essayer sa force dessus; le loup pensa qu'elle ne surpasserait pas ses forces, et il les laissa faire de lui ce qu'ils voulaient. A la première fois que le loup s'arc-bouta, la chaîne se rompit; ainsi se délivra-t-il de Lædingr. Ensuite, les Ases fabriquèrent une seconde chaîne deux fois plus forte qu'ils appelèrent Drómi, demandèrent au loup d'essayer cette chaîne et dirent qu'il serait très renommé pour sa force si un ouvrage d'une telle importance ne pouvait le retenir. Le loup pensa que cette chaîne était très forte, mais aussi que ses forces s'étaient accrues depuis qu'il avait mis Lædingr en pièces. Il considéra qu'il lui était permis de tenter quelque chose d'illustre s'il voulait être célèbre, et il les laissa poser cette chaîne. Quand les Ases dirent qu'ils étaient prêts, le loup s'ébroua, plaça la chaîne sur son dos, se raidit fortement et s'arc-bouta, et la chaîne se brisa si bien que les morceaux volèrent au loin. Ainsi se libéra-t-il de Drómi. C'est, depuis, devenu une expression que l'on se « délivre de Lædingr » ou que l'on « sort de Drómi »

quand on s'évertue puissamment à quelque chose. Après cela, les Ases craignirent de ne pouvoir enchaîner le loup. Alors Alfödr envoya un messager qui s'appelle Skírnir, serviteur de Freyr, à Svartálfaheimr, chez certains nains, et leur fit fabriquer une chaîne qui s'appelle Gleipnir. Elle fut faite de six parties : des bruits de pas de chats, de barbe de femme, de racines de montagnes, de nerfs d'ours, d'haleines de poissons et de crachats d'oiseaux; et quoique tu n'aies jamais appris ces choses jusqu'à présent, tu éprouveras bientôt en vérité qu'on ne t'a pas menti. Tu as sûrement remarqué que les femmes n'ont pas de barbe et on n'entend aucun bruit quand court le chat, il n'y a pas de racines aux montagnes, et je peux t'assurer que tout ce que je t'ai dit est vrai tout de même, quoiqu'il y ait bien des choses que tu ne puisses expérimenter. »

Alors Ganglari dit : « Je peux assurément comprendre que cela est vrai; je peux imaginer ces choses que tu as nommées. Mais comment fut fabriquée cette chaîne? »

Hár dit : « Je peux te le dire clairement. La chaîne était lisse et douce comme un ruban de soie, mais solide et forte, comme tu vas le voir. Quand elle eut été remise aux Ases, ils remercièrent beaucoup le messager d'avoir rempli sa mission. Ensuite, ils s'en allèrent à un lac qui s'appelle Ámsvartnir, jusqu'à un îlot qui s'appelle Lyngvi et crièrent au loup de les accompagner, lui montrèrent le lacet de soie et lui demandèrent de le déchirer. Ils dirent qu'il était un petit peu plus solide qu'il ne le paraissait à son épaisseur, et ils se le tendirent de l'un à l'autre en essayant la force de leurs bras : il ne se rompit pas, mais ils dirent que tout de même, le loup pourrait certainement le déchirer. Alors le loup répond : " Ce ruban-ci me paraît tel que ne gagnerai jamais aucun renom à rompre une cordelette aussi étroite, mais s'il est fait par ruse et artifice, puisqu'il a l'air si mince, je ne me laisserai pas mettre aux pattes cette entrave. " Les Ases dirent qu'il pourrait sûrement rompre promptement un mince lacet de soie, lui qui venait de briser de massives chaînes de fer, " mais si tu ne peux mettre en pièces ce ruban, tu ne peux sûrement pas effrayer les dieux, et nous te remettrons en liberté ". Le loup dit : " Si vous m'attachez et que je ne puisse me délivrer, vous êtes si inconstants que je pourrai bien attendre longtemps votre aide. Je ne suis pas enclin à me laisser passer ce cordonnet. Mais, de peur que vous ne disiez que je n'ai pas de courage, que l'un d'entre vous mette sa main dans ma gueule en gage de ce que tout se passera sans trahison. "

« Les Ases s'entre-regardèrent; l'affaire prenait un tour

embarrassant, et nul ne voulut avancer la main. Alors, Týr tendit la dextre et la plaça dans la gueule du loup. Quand celui-ci s'arc-bouta, le lacet se tendit, et plus il se démena, plus le lacet se raidit. Alors, les Ases éclatèrent de rire, tous sauf Týr : il venait de perdre la main [1]. »

Cet exploit en a fait le type même du héros. Il n'est pas impossible qu'avec le temps, Óдinn l'ait supplanté, puisque c'est lui qui combattra Fenrir au Ragnarök, alors que Týr affrontera un autre loup, Garmr – qui n'est sans doute qu'une hypostase de Fenrir.

Autres dieux et déesses

Le panthéon nordique est également peuplé de déesses, *ásynja* (au singulier) en vieux norrois, mais deux seulement ont une envergure propre à leur assurer une place comparable à celle des principaux Ases. Ce sont Frigg, femme d'Óðinn, et Freyja, sœur de Freyr. Elles ne manquent pas de traits communs, du reste, tant par leurs noms que par leurs fonctions. Frigg correspond à Vénus. Bien qu'infidèle épouse, c'est la protectrice du mariage et de la maternité, et elle a des équivalents dans toutes les mythologies indo-européennes. Elle ne semble pas avoir connu un culte bien développé. En revanche, un point la concernant est à retenir : son palais est à Fensalir, littéralement, « Salles des Marécages ». Serait-ce à elle qu'aux temps anciens étaient faits les sacrifices humains dans les marécages danois et suédois qu'ont attestés récemment les découvertes des archéologues ?

Quant à Freyja, nulle déesse ne revient plus souvent dans les *Eddas*. On a voulu associer la triade Frigg-Freyja-Freyr à Priapus. Pour Freyja, cela ne fait guère de doute et le culte qu'on lui vouait était essentiellement érotique. Elle évoque très fortement certaines divinités orientales, Cybèle surtout. Elle est présente dans le rituel du mariage. Voici ce qu'en dit Snorri :

Freyja est la plus glorieuse des déesses ases. Elle possède dans le ciel l'enclos qui s'appelle Fólkvangr et, où qu'elle aille au combat, elle reçoit la moitié de ceux qui tombent, et Óðinn l'autre moitié.

(*Gylfaginning*, chap. 24.)

1. Sur ce mythe, on peut lire R. Boyer, « La dextre de Týr », dans *Mythe et politique*, F. Jouan ed., Paris, Les Belles Lettres, 1990, pp. 33-43.

Freyja est la plus renommée avec Frigg. Elle a épousé un homme qui s'appelait Ódr. Leur fille est Hnoss; elle est si belle que tous les ornements sont dénommés d'après elle. Ódr se rendit dans de longs voyages et Freyja le pleure, et ses larmes sont d'or rouge.

(*Gylfaginning*, chap. 35.)

Le fait que son époux s'appelle Ódr (furieux, rempli d'ivresse magique) et qu'elle partage la moitié des morts avec Ódinn la met en rapport direct avec ce dernier, auquel, de plus, elle est censée avoir enseigné la science magique du *sejdr*. En fait, son champ d'action est vaste : vie (naissance) et mort, amour et combat, fécondité et magie noire. Son image sensuelle, lascive et voluptueuse, détonne un peu dans la rude fresque des dieux du Nord. Avec Ódinn, elle est un des plus sûrs liens qui rattachent le Nord au monde indo-européen.

Il reste à parler de deux dieux énigmatiques, compte tenu du fait que les problèmes que pose Baldr seront envisagés plus loin. Il s'agit de Heimdallr et de Loki.

Qui est Heimdallr ? Sur son compte, il a dû exister un poème, le *Heimdallagaldr* dont il ne nous reste que deux vers :

De neuf mères, je suis le descendant,
De neuf sœurs je suis le fils.

(*Gylfaginning*, chap. 27.)

Serait-ce un dieu parfaitement mythique, puisqu'il n'a laissé aucune trace dans le culte et dans la toponymie ? Ses attributs sont tout à fait obscurs.

On l'appelle l'Ase blanc. Il est grand et saint. Il est le fils de neuf vierges qui étaient toutes sœurs. Il s'appelle aussi Hallinskídi [« Bélier » ?] et Gullintanni [« Aux dents d'or »]; ses dents étaient d'or. Son cheval s'appelle Gulltoppr [« Crins d'Or »]. Il habite à Himinbjörg [« Mont du Ciel »] près de Bifrost [« l'Arc-en-ciel »]. C'est le veilleur des dieux et il siège là, au bout du ciel, pour garder le pont [« Bifrost »] contre les géants des montagnes.

Il a besoin de moins de sommeil qu'un oiseau. Il voit toujours, jour et nuit, à des centaines de milles de distance. Il entend aussi pousser l'herbe sur le sol et la laine sur le dos des moutons, ainsi que tout ce qui fait plus de bruit que cela. Il a une trompe qui s'appelle Gjallarhorn et quand il en souffle, cela s'entend dans tous les mondes.

(*Gylfaginning*, chap. 27.)

On a essayé d'en faire un dieu archaïque agraire, une divinité solaire, ou lunaire, ou phallique; pour Hugo Pipping, il ne serait autre qu'Yggdrasill personnifié et c'est une opinion à laquelle je me rallierais volontiers; pour Georges Dumézil, il représenterait l'origine de toutes choses – nous avons vu que, sous le nom de Rígr, c'était le père de l'espèce humaine. Il semble avoir des rapports assez étroits avec les Vanes, Freyja surtout. Sa figure est magnifique. L'Ase blanc, debout à la tête du pont de feu Bifrost, ébranlant les mondes au son de sa trompe à l'annonce du *Ragnarök*, est une image que l'on n'oublie pas.

Loki

Loki est bien différent. Sans nous engager dans de longues considérations historiques ou philosophiques, il suffit de dire qu'il rassemble en sa personne toutes les conceptions que l'on peut se faire du mal, et du Malin. C'est-à-dire que, du diable, il a toutes les faces, de l'aspect espiègle et farceur du « bon petit diable » à la nature profondément perverse de l'esprit du Mal. Il est directement responsable, non seulement des petites mésaventures des dieux, mais aussi de la fin du monde. On ne connaît aucun culte à lui réservé, il n'a laissé de traces nulle part. Intelligent mais amoral, aimant faire le mal pour s'amuser, parfaitement à son aise dans le bizarre, le burlesque, l'infâme, le fourbe, c'est un tissu de traits contradictoires. Pourtant, à la différence de Lucifer, il n'est pas savant. Il n'a ni la science sacrée, ni la prescience d'Ódinn. Le plus souvent, il est malfaisant plutôt que méchant. Snorri est bref sur son compte :

On compte également parmi les Ases celui que bien des gens appellent calomniateur, fauteur de toute trahison et des maux de tous les dieux et les hommes. Il s'appelle Loki ou Loptr, fils du géant Farbauti; sa mère s'appelle Laufey ou Nál, ses frères sont

Býleistr et Helblindi. Loki est joli et beau à voir, mauvais d'esprit, très instable dans ses mœurs. Il était à tous égards plus avancé que les autres hommes dans la science qui s'appelle malice et ruse. Il cause toujours aux Ases les pires méfaits, mais souvent il les sauva par ses stratagèmes.

(*Gylfaginning,* chap. 33.)

On a voulu faire de lui une création tardive, inspirée par les œuvres démonologiques chrétiennes d'Isidore de Séville, par l'Apocalypse et, en général, par la figure de Satan telle que la connaissait le Moyen Age. Mais Axel Olrik a démontré l'existence d'une tradition préchrétienne de Loki. Son caractère le plus sûrement archaïque tient, en effet, à ses talents de maître voleur : il vole sans cesse, les pommes d'Ídunn, la ceinture et les gants de Thórr, le collier de Freyja, etc. Hilda R. Ellis Davidson [1] insiste sur ses grandes ressemblances avec le *Trickster* (« Tricheur ») des tribus nord-américaines, ce que confirmerait sa fréquence dans les *folkvisor* ou légendes populaires récentes. En ce sens, il serait une sorte de contrepartie négative d'Ódinn – avec lequel il commerce souvent, de même qu'avec Thórr – ou une figure parodique du même. Il n'est pas possible de trancher un débat d'autant plus épineux que Loki intervient parfois dans des actes aussi essentiels que la création de l'homme, par exemple, et qu'il reste aussi à expliquer pourquoi le géant-magicien vainqueur de Thórr s'appelle Útgardaloki : Loki des Enceintes Extérieures.

Trois textes me serviront à cerner cet étrange personnage. Le premier, extrait des *Skáldskaparmál,* chapitre 1, manifeste son aspect, disons « diablotin » :

Trois Ases, Ódinn, Loki et Hœnir [2], *étaient partis de chez eux; ils voyageaient par les montagnes et à travers les déserts, et ils étaient à court de vivres. Mais quand ils descendirent dans une vallée, ils aperçurent un troupeau de bœufs, en tuèrent un et le mirent dans une fosse à cuire. Quand ils estimèrent qu'il devait être à point, ils ouvrirent la fosse, mais il n'était pas cuit à point; un moment après, la deuxième fois qu'ils ouvrirent la fosse, il n'était pas cuit non plus et ils se demandèrent comment cela pouvait se faire. Alors, ils entendirent quelqu'un parler dans le*

1. *Gods and Myths of Northern Europe,* Londres, 1964, p. 181.
2. On a noté la triade. Hœnir est un dieu obscur.

chêne au-dessus d'eux, et celui qui était là dit que c'était lui qui était cause que la viande n'était pas à point dans la fosse. Ils regardèrent en l'air, un aigle se trouvait là, qui n'était pas petit. L'aigle dit : « Si vous me laissez manger du bœuf tout mon soûl, il se fera qu'il sera cuit à point. » Ils acceptèrent. Alors, il descendit de l'arbre, se posa près de la fosse et prit aussitôt pour lui, pour commencer, les deux cuisses et les deux épaules du bœuf. Alors Loki se fâcha, ramassa un gros bâton, le lança aussi fort qu'il le put et en assena un coup sur le dos de l'aigle. Celui-ci sursauta sous le coup et s'envola; le bâton demeura fermement enfoncé dans le dos de l'aigle et les mains de Loki restèrent attachées à l'autre bout du bâton. L'aigle vola assez haut pour que les pieds de Loki balaient les rochers, les graviers et les arbres. Il pensa que ses bras allaient se détacher de ses épaules. Il cria et supplia l'aigle de lui faire grâce, mais l'aigle dit que Loki ne serait jamais libéré s'il ne lui faisait le serment de sortir Ídunn [1] *d'Ásgardr, avec ses pommes. Loki accepta, fut libéré et revint à ses compagnons de voyage. L'on ne dit rien de plus pour cette fois de leur voyage tant qu'ils ne furent pas rentrés chez eux. Quand le temps arriva, Loki attira Ídunn dans une forêt à l'extérieur d'Ásgardr, dit qu'il avait découvert des pommes qu'elle trouverait précieuses et lui demanda de prendre avec soi ses pommes pour les comparer aux autres. Alors le géant Thjazi arriva sous forme d'aigle, s'empara d'Ídunn et s'envola avec elle jusqu'à son enclos dans Thrymheimr. Mais les Ases pâtirent de la disparition d'Ídunn, ils devinrent bientôt grisonnants et âgés. Alors, ils tinrent conseil et s'interrogèrent mutuellement sur la dernière fois qu'on avait vu Ídunn – et la dernière chose que l'on savait d'elle, c'était qu'elle était sortie d'Ásgardr avec Loki. Alors on s'empara de Loki, on le transporta au thing et on le menaça de le tuer ou de le torturer. Il eut peur et promit de se mettre à la recherche d'Ídunn dans Jötunheimr, si Freyja voulait bien lui prêter la forme de faucon qui lui appartenait; quand il eut la forme de faucon, il vola vers le nord jusqu'à Jötunheimr et arriva chez le géant Thjazi. Il était alors parti pêcher en mer et Ídunn était seule à la maison. Loki la transforma en noix* [2]*, la*

1. Ídunn est la femme de Bragi, le dieu de la poésie. Elle détient les pommes de jouvence et entre, à ce titre, dans le groupe des divinités de la fertilité, ce qui l'apparenterait aux Vanes. Il se pourrait toutefois que son existence provînt d'un emprunt littéraire, celtique ou classique (les pommes d'or du jardin des Hespérides). Mais voir ci-dessous.

2. Pourtant, les fruits et en particulier les pommes ne sont pas absents des *Eddas* (*Skirnisför*, str. 19-20). Comme le fait remarquer H.R. Ellis Davidson (*op. cit.*, p. 105), les noix sont un symbole de fertilité, et les pommes et les noix

prit dans ses serres et s'enfuit en volant aussi vite qu'il put. Mais quand Thjazi arriva chez lui et vit qu'Ídunn était partie, il prit sa forme d'aigle et vola à la poursuite de Loki, le vent bruissant autour de ses ailes comme font les aigles quand ils volent très vite. Mais quand les Ases virent arriver le faucon avec sa noix et l'aigle voler, ils allèrent jusqu'au mur d'Ásgardr avec des faix de copeaux. Quand le faucon arriva en volant au-dessus de la forteresse, il se laissa tomber à l'intérieur des murs. Alors les Ases mirent le feu aux copeaux. L'aigle ne put s'arrêter à temps quand il vit que le faucon lui échappait. Alors, le feu prit dans ses plumes, et il ne put continuer son vol. Les Ases étaient sur les lieux et tuèrent le géant en bas des murs de la forteresse, et ce meurtre est largement renommé. Mais Skadi, la fille du géant Thjazi, prit un heaume, une cotte de mailles et toutes ses armes et alla jusqu'à Ásgardr pour venger son père. Les Ases lui offrirent accord et compensations, et ceci d'abord, qu'elle pourrait se choisir un mari parmi les Ases en regardant leurs pieds – mais elle n'aurait pas le droit de voir autre chose. Elle aperçut deux pieds d'homme extrêmement beaux et dit : « C'est celui-là que je choisis; il ne doit pas y avoir grand-chose de laid en Baldr. » Or, c'était Njördr de Nóatún [1]. Elle obtint aussi en gage

sont les fruits de la terre promise. On a trouvé dans les tombes scandinaves des noix et des pommes, en particulier dans le célèbre bateau d'Oseberg. Tout ceci fait qu'Ídunn pourrait illustrer un symbole archaïque : elle serait la déesse gardienne des fruits de vie.

1. Sur le mariage de la géante Skadi – qui règne sur les montagnes, les glaces et les ténèbres – avec le dieu vane Njördr, maître des eaux, des bateaux et des vents, il y aurait beaucoup à dire, l'union ayant une grande force symbolique. Mais il faut ajouter que ce fut un mariage malheureux, chacun des deux époux languissant après son milieu naturel. Snorri nous rapporte deux strophes délicieuses à ce sujet (*Gylfaginning,* chap. 23) :

Njördr chanta :
« Lassé suis des montagnes,
Point n'y fus longtemps,
Neuf nuits seulement;
Le hurlement des loups
Me semble sinistre
Auprès du chant des cygnes. »

Skadi chanta :
« Point ne pouvais dormir
Sur les bords de la mer,
Les cris des oiseaux m'en empêchaient;
Celle-là m'éveille,
Quand de la forêt sort,
La mouette, chaque matin. »

Les époux se séparèrent et Skadi revint dans ses montagnes où *elle va skiant à la ronde et chassant le gibier.*

de conciliation que les Ases feraient ce dont elle les jugeait incapables : la faire rire. Alors Loki fit de telle sorte qu'il attacha une corde à la barbe d'une chèvre et noua l'autre extrémité à ses bourses : elles cédaient tour à tour en criant fort toutes les deux. Finalement, Loki se laissa choir dans le giron de Skadi, et alors elle rit. Et la paix fut faite entre elle et les Ases.

Une autre légende, conservée dans les *Skáldskaparmál*, chapitre 5, nous montre Loki responsable d'un autre méfait – il a coupé les cheveux de Sif, l'épouse de Thórr – et mêlé à une aventure où se combinent son caractère astucieux, sa fourberie et sa méchanceté. Il préside à la création d'objets merveilleux, tout comme, on le verra, il est le père de créatures étranges ou effroyables. Ici, le démonisme ne va pas sans baroque.

Pourquoi l'or s'appelle-t-il chevelure de Sif? Loki, fils de Laufey, avait malicieusement coupé toute la chevelure de Sif. Mais quand Thórr s'en aperçut, il s'empara de Loki et lui aurait broyé tous les os si Loki n'avait fait le serment que les Alfes noirs feraient à Sif une chevelure d'or qui croîtrait tout comme une autre chevelure. Ensuite, Loki alla chez les nains qui s'appellent fils d'Ivaldi et ils fabriquèrent la chevelure, ainsi que Skidbladnir, et la lance d'Ódinn qui s'appelle Gungnir. Alors, Loki fit le pari avec un nain qui s'appelle Brokkr que son frère Eitri ne saurait faire trois objets aussi précieux que ceux-là. Quand ils arrivèrent à la forge, Eitri plaça une peau de porc dans l'âtre et demanda à Brokkr d'actionner le soufflet et de ne pas cesser avant qu'il ne fût venu retirer de l'âtre ce qu'il y avait mis. Mais dès qu'il fut sorti de la forge et tandis que l'autre actionnait le soufflet, une mouche se posa sur sa main et la piqua; mais il actionna le soufflet comme devant, jusqu'à ce que le forgeron sorte l'objet forgé du foyer, et c'était un verrat dont les soies étaient en or. Ensuite, il plaça de l'or dans l'âtre et lui demanda d'actionner le soufflet et de ne pas cesser avant qu'il ne revînt. Il s'en alla, mais alors vint la mouche qui se posa sur le cou de Brokkr et le piqua deux fois plus fort qu'auparavant, mais il actionna le soufflet jusqu'à ce que le forgeron retire du foyer l'anneau d'or qui s'appelle Draupnir. Le forgeron plaça du fer dans l'âtre et demanda à Brokkr d'actionner le soufflet, disant que s'il s'arrêtait, tout serait gâté. Alors, la mouche se posa entre ses yeux et le piqua sur les paupières si bien qu'il ne voyait rien du tout; il porta rapidement la main à ses yeux tandis que le soufflet s'affaissait, et chassa la mouche. Alors arriva le forgeron

disant qu'à présent il s'en fallait de peu que tout ce qu'il y avait dans le foyer ne fût gâté. Puis il sortit du foyer un marteau. Il remit tous les objets forgés à son frère Brokkr et lui demanda de l'accompagner à Ásgardr pour trancher le pari. Quand Loki et les nains s'avancèrent avec les objets, les Ases siégèrent pour juger, et l'on convint que le jugement qui serait rendu par Ódinn, Thórr et Freyr serait décisif. Alors, Loki donna à Ódinn la lance Gungnir, à Thórr les cheveux de Sif et à Freyr Skidbladnir et exposa de quelle nature chaque chose était : que la lance ne pouvait jamais s'arrêter quand on en frappait, que la chevelure croîtrait ferme dès qu'elle serait sur la tête de Sif et que Skidbladnir[1] *aurait vent en poupe dès que la voile serait hissée, où que le bateau dût aller, et qu'on pourrait le replier comme un mouchoir et le mettre dans sa bourse si on le voulait. Ensuite vint Brokkr avec ses objets. Il donna l'anneau à Ódinn et dit que toutes les neuf nuits il en dégoutterait huit anneaux aussi pesants que lui. A Freyr, il donna le verrat et dit qu'il pouvait courir dans les airs et sur l'eau nuit et jour, plus vite que n'importe quel cheval, et qu'il ne ferait jamais si sombre dans la nuit ou dans les contrées obscures qu'il ne fît suffisamment clair où il voyagerait : tant ses soies resplendissaient. Ensuite, il donna le marteau à Thórr et dit qu'il pouvait assener des coups aussi puissants qu'il le voudrait sur quoi que ce fût, sans que le marteau branlât ; s'il le jetait, il ne manquerait jamais son but et il ne volerait jamais si loin qu'il ne pût lui revenir dans la main ; si on le voulait, il devenait si petit qu'on pouvait le mettre dans sa chemise. Mais il avait le défaut d'avoir le manche un peu trop court. Les Ases décrétèrent que le marteau était le meilleur de tous ces objets précieux et la meilleure des défenses contre les Thurses du givre, et ils déclarèrent le nain vainqueur. Alors, Loki offrit de payer une rançon pour sa tête mais le nain dit qu'il n'en était pas question. « Attrape-moi donc », dit Loki. Mais quand le nain voulut le prendre, il était loin. Loki avait des chaussures telles qu'il pouvait courir dans l'air et sur l'eau. Alors le nain demanda à Thórr de l'empoigner et c'est ce qu'il fit. Le nain voulut lui couper la tête, mais Loki dit qu'il pouvait faire ce qu'il voudrait de la tête, mais pas du cou. Alors, le nain prit un lacet de cuir et un couteau et voulut percer les lèvres de Loki et lui coudre la bouche, mais le couteau ne mordit pas. Il dit alors*

1. *Skidbladnir :* un bateau. Le fait qu'il soit pliable et démontable a incité à penser qu'il pourrait s'agir d'une affabulation amusante d'un fait connu : Skidbladnir serait un de ces bateaux processionnels comme en dépeignent les gravures rupestres de l'âge du bronze.

que ça irait mieux avec l'alène de son frère; et dès qu'il la nomma, l'alène fut là et elle eut prise sur les lèvres. Il les cousit bord à bord, mais Loki déchira les trous de couture. Le lacet avec lequel la bouche de Loki fut cousue est appelé Vartari.

Mais le grand poème où Loki joue le premier rôle – exception faite de la part déterminante qu'il prend au *Ragnarök* et que rappellent les *Vafthrúdnismál* et la *Völuspá* – c'est la *Lokasenna (Les Sarcasmes de Loki).* Ici, sa nature proprement luciférienne éclate [1]. Il est celui qui empêche le monde d'être heureux, principe maléfique de cet univers dualiste propre aux mythologies indo-européennes. Les premières strophes laisseraient entendre que Loki fut d'abord un géant, ce qui nous réconcilierait avec le personnage d'Útgardaloki, qui, après serment de fraternité jurée avec Ódinn pour des raisons que nous ignorons, serait entré dans le cercle des Ases. Son côté prométhéen sera souligné par l'affreux supplice que les Ases lui infligent dans la conclusion en prose du poème. Ces tortures sont évoquées par Snorri également, mais pour des raisons bien différentes : pour avoir été cause de la mort de Baldr puis de son maintien dans le monde souterrain. On a longtemps cru, en raison du mépris que suppose ce poème pour les divinités païennes, qu'il dénotait une très forte influence chrétienne, tout comme Sophus Bugge voulait à tout prix établir une liaison entre Loki et Luki-fer. L'état actuel des recherches ne permet plus de douter du paganisme authentique, et du poème qui a dû être composé vers l'an 1000, et de son auteur. La plupart des insultes que vomit Loki se trouvent vérifiées par d'autres sources et le genre lui-même, qui consiste à tourner en dérision un certain type d'expression, se trouve confirmé par des textes en prose comme la *Bandamanna Saga (Saga des Confédérés)* ou l'*Ölkofratháttr (Dit d'Ölkofri)*, parodies des sagas islandaises dites de famille. Du reste, Thórr sort indemne de cet éreintement massif. L'auteur n'a pas voulu ou osé l'associer au massacre.

Les sarcasmes de Loki

Aegir qui, de son autre nom, s'appelle Gymir, avait brassé de la bière pour les Ases quand il avait eu le grand chaudron, comme on l'a dit [2]. A ce banquet vinrent Ódinn et Frigg, sa

1. On sait que Lucifer est le grand calomniateur.
2. *Cf. Hymiskvida*, ci-dessus, pp. 427 *sqq.*

femme. Thórr ne vint pas, car il était sur la route de l'est. Sif, sa femme, était là, ainsi que Bragi et Ídunn, sa femme. Týr était là : il était manchot – le loup Fenrir lui avait arraché un bras quand on l'avait enchaîné. Il y avait là Njördr et sa femme Skadi, Freyr et Freyja, Vidarr, fils d'Ódinn. Loki était là ainsi que les domestiques de Freyr, Byggvir et Beyla. Il y avait là beaucoup d'Ases et d'Alfes. Aegir avait deux domestiques, Fimafengr et Eldir[1]*. On avait de l'or luisant en guise de lumière. La bière se servait d'elle-même. L'endroit avait été solennellement proclamé inviolable. On louait fort l'excellence des domestiques d'Aegir. Loki ne put supporter d'entendre cela, et il tua Fimafengr. Alors les Ases agitèrent leurs boucliers, poussèrent des clameurs contre Loki et le pourchassèrent jusque dans les forêts, puis ils allèrent boire. Loki rebroussa chemin et, dehors, rencontra Eldir. Loki lui dit :*

1. *« Raconte-moi, Eldir,*
Sans avancer
D'un pas de ta place,
Ce qu'ici dedans
Disent en buvant la bière
Les fils des dieux de la victoire. »

Eldir dit :

2. *« De leurs armes parlent*
Et de leurs prouesses
Les fils des dieux de la victoire.
Des Ases et des Alfes
Qui sont ici dedans,
Nul ne dit de bien de toi. »

Loki dit :

3. *« Faut que j'entre*
Dans la halle d'Aegir
Pour voir ce banquet;
Discorde et dissension
J'apporte aux fils des Ases
Et mêlerai maléfices à leur hydromel. »

1. *Fimafengr* : « Prompt Pourvoyeur », *Eldir* : « Cuisinier ». Avec *Beyla*, dont le nom signifie peut-être « Petite Fève », et *Byggvir*, « Grain d'Orge », Aegir dispose d'une maisonnée hautement symbolique pour un brasseur et traiteur des dieux.

Eldir dit :

4. « *Vois-tu, si tu pénètres*
Dans la halle d'Aegir
Pour voir ce banquet,
Railleries et risées
Que tu vomiras sur les nobles dieux,
C'est sur toi qu'ils les essuieront. »

Loki dit :

5. « *Vois-tu, Eldir,*
Si nous étions seuls, toi et moi,
A faire assaut de sarcasmes,
Surabondantes seraient
Mes réponses
Si tu parlais trop. »

Ensuite, Loki entra dans la halle. Mais quand ceux qui s'y trouvaient virent qui était entré, ils se turent tous. Loki dit :

6. « *Assoiffé je vins*
Jusqu'à cette halle,
Moi, Loptr [1], *par un long chemin,*
Demander aux Ases
Qu'on me donne à boire
Un trait du précieux hydromel.

7. *Pourquoi vous taire de la sorte,*
Dieux renfrognés,
Ne pouvez-vous parler?
Siège et place
Assignez-moi au banquet
Ou bien chassez-moi d'ici. »

Bragi dit :

8. « *Siège et place*
Ne t'assigneront au banquet
Jamais les Ases,
Car les Ases savent

1. Loptr est un autre nom de Loki. Le mot pourrait signifier « air », « vent ».

A quelle sorte d'hommes
Ils doivent faire festin. »

Loki dit :

9. *« Te rappelles-tu, Ódinn,*
Quand autrefois, nous deux,
Mêlâmes ensemble notre sang[1] *?*
Boire de la bière,
Tu déclaras que tu ne le ferais pas
Si elle ne nous était offerte à tous deux. »

Ódinn dit :

10. *« Lève-toi donc, Vidarr,*
Et laisse le père du Loup[2]
S'asseoir au banquet,
De peur que Loki
Ne tienne des propos outrageants
Dans la halle d'Aegir. »

Alors Vidarr se leva et servit à boire à Loki. Mais avant de boire, celui-ci salua les Ases :

11. *« Salut aux Ases !*
Salut aux déesses ases !
Et à tous les dieux très sacrés !
Hormis à cet Ase seul
Qui siège vers le fond,
Bragi, sur le banc. »

Bragi dit :

12. *« Étalon et épée*
Je te donne de mon bien

1. Ce passage est à la fois énigmatique et important. Donc, Ódinn et Loki se seraient liés de fraternité sacrée (le rite du *fóstbroedralag* que nous avons fortement souligné dans le cycle héroïque à propos de Sigurdr et des fils de Gjúki). Le fait est que règne une identité de nature entre les deux dieux : fourbes et rusés l'un et l'autre, misogynes pareillement et a- ou immoraux. Il est tentant de considérer qu'une sorte de dédoublement symbolique rend compte du phénomène : à partir d'une communauté de nature, Ódinn serait garant de l'ordre et Loki, fauteur de désordre (à la limite, de chaos) dans une vision du monde centrée sur ces deux notions antithétiques.
2. Loki est le père du loup Fenrir.

Et Bragi te paie compensation par un anneau,
De peur que tu
N'invectives les Ases;
N'offense pas les dieux!»

Loki dit:

13. *«Étalons et bracelets,*
Puisses-tu toujours
En manquer, Bragi.
Des Ases et des Alfes
Qui sont ici dedans,
Tu es celui qui se garde le plus de combattre
Et celui qui s'effraie le plus sous les traits.»

Bragi dit:

14. *«Je sais que, si j'étais en dehors*
Comme me voici en dedans
De la halle d'Aegir,
Ta tête,
Je la porterais dans mes mains,
Ce serait le prix de ton mensonge.»

Loki dit:

15. *«Te voilà bien vaillant dans ton siège,*
Tu ne le devrais pas,
Bragi, parure du banc[1] *!*

1. On voit que les insultes adressées à Bragi, dieu de la poésie, mari d'Ídunn, vont surtout à sa prétendue couardise. C'est pourquoi il est traité de «parure du banc», *kenning* traditionnelle pour une femme. Dans le monde germano-nordique, les pires injures consistent à accuser un homme d'être efféminé ou homosexuel. Lors de la venue des premiers missionnaires chrétiens en Islande, la meilleure façon dont les Islandais essayèrent de ridiculiser un évêque étranger introduit dans le pays par son ami Thorvaldr fut de composer le quatrain suivant:

Des enfants, l'évêque
En a porté neuf:
De tous, Thorvaldr
Est le père, je crois.

Cela dit, ce passage pose problème. Le nom *bragi* signifie proprement parangon. Mais parangon de quoi? On a voulu faire de lui le scalde, divinisé, Bragi Boddason (norvégien, IXe siècle, auteur de la *Ragnarsdrápa*) parce que c'est le

Viens combattre,
Si tu es courroucé;
Le vaillant ne craint rien. »

Ídunn dit :

16. *« Je te prie, Bragi,*
Avec la famille de nos fils
Et celle de nos enfants adoptifs[1],
De ne pas dire à Loki
D'infamantes paroles
Dans la halle d'Aegir. »

Loki dit :

17. *« Tais-toi, Ídunn,*
Je déclare que, de toutes les femmes,
Tu es la plus libidineuse,
Depuis que, dans tes bras
Bien lavés, tu enlaças
Le meurtrier de ton frère[2]. »

Ídunn dit :

18. *« Ce n'est pas à Loki que je dis*
D'infamantes paroles
Dans la halle d'Aegir;
C'est Bragi que je modère,
Échauffé par la bière,
Point ne veux qu'ire vous fasse vous entre-tuer. »

premier scalde connu et que sa poésie nous offre déjà, parfaitement achevé, le genre scaldique. D'un autre côté, Bragi est l'un des multiples noms d'Ódinn, dieu incontesté des scaldes. Et en troisième lieu, si, comme il est vraisemblable, la poésie, dans cette culture comme dans beaucoup d'autres, était de nature magique, il se peut qu'elle ait été l'apanage des femmes (*cf.* la *Völuspá*). Enfin, nous avons suggéré plusieurs fois la nature curieusement bisexuée d'Ódinn (et de son « frère juré » Loki, « mère » du cheval Sleipnir). L'ensemble de ces remarques pourrait justifier les sarcasmes de Loki.

1. La traduction des vers 2 et 3 est malaisée, comme d'ailleurs celle de ce poème dans son ensemble à cause de sa langue rocailleuse et drue. Ídunn veut dire : avec les Ases et les Vanes. Ódinn (Alfödr) étant le père de tous les Ases, ceux-ci, leurs enfants et leurs beaux-enfants, sont ses descendants. Les Vanes et Loki lui-même peuvent être considérés comme enfants adoptifs d'Ódinn.

2. On ne sait à quoi veut faire allusion Loki. On ne connaît pas de frère à Ídunn. *Bien lavés* : le texte dit : *brillants à force d'être lavés.*

Gefjún dit :

19. *« Pourquoi vous, les deux Ases,*
Devriez, ici-dedans,
Faire assaut de sarcasmes?
Loptr ne sait pas
Qu'il est ensorcelé
Et méprisé de tous les dieux. »

Loki dit :

20. *« Tais-toi, Gefjún,*
Je vais raconter à présent
Qui t'a séduite à son aise :
Le blanc garçon [1]
Qui t'a donné un collier,
Tu l'as enlacé dans tes cuisses. »

Ódinn dit :

21. *« Tu es fou furieux, Loki,*
Et privé de sens
Quand tu offenses Gefjún,
Car les destinées humaines,
Je crois qu'elle les connaît toutes
Aussi clairement que moi [2]*. »*

Loki dit :

22. *« Tais-toi, Ódinn,*
Tu n'as jamais su
Répartir la victoire entre les hommes;
Souvent tu donnas
A qui tu n'avais pas à la donner,
Au poltron, la victoire [3]*. »*

1. Le blanc garçon est Heimdallr. Le collier en question doit être celui des Brísingar, voyez *Thrymskvida* str. 13 et la note.

2. Comparer avec la strophe 29. Il est probable que la connaissance des destinées revient à Frigg plutôt qu'à Gefjún, divinité obscure qui n'est peut-être qu'une hypostase de Freyja – dont un des noms est Gefn –, elle-même souvent confondue avec Frigg. Selon la *Gylfaginning* chap. 35, Gefjún (celle qui donne), dont le nom équivaut à celui de Gefn, serait une déesse vierge qui accueille toutes les jeunes filles mortes sans avoir été mariées.

3. L'accusation d'inconstance que porte Loki contre Ódinn revient très souvent dans les textes des *Eddas*.

Ódinn dit :

23. *« Vois-tu, si j'ai donné*
A qui je n'avais pas à la donner,
Au poltron, la victoire,
Toi, huit hivers,
Tu restas dessous terre,
Vache laitière et femme
Et tu y as enfanté.
M'est avis que c'était couillonnade[1]*. »*

Loki dit :

24. *« Mais toi, on dit que tu pratiquas la magie*
A Sámsey,
Et tu battis du tambour comme les sorcières;
Sous la forme d'un sorcier,
Tu allas parmi les peuples[2]*.*
M'est avis que c'était couillonnade. »

Frigg dit :

25. *« De votre destin à tous deux*
Ne devriez jamais
Parler parmi les hommes,
Ce que vous deux, Ases,
Avez autrefois perpétré;
Que le passé reste passé. »

Loki dit :

26. *« Tais-toi, Frigg,*
Tu es l'amante de Fjörgynn[3]

1. Le mythe auquel fait allusion Ódinn n'est pas connu de nous, mais l'accusation coïncide avec les mœurs volontiers efféminées de Loki, le dieu *argr* (accusé d'homosexualité passive).

2. Loki reproche à Ódinn de pratiquer la sorcellerie. Snorri dit bien dans la *Ynglinga Saga* que l'exécution du *seidr*, qui impliquait fureur magique et transes extatiques, était suivie d'un état d'épuisement complet, ce qui fait que l'on en considérait la pratique comme infamante pour les hommes et que son usage était réservé aux femmes. Battre du tambour : l'une des opérations du *seidr*.

3. Fjörgynn (littéralement : qui favorise la vie) est une entité énigmatique, présentée tantôt comme masculine (c'est le cas ici), tantôt comme féminine : son nom s'écrit alors avec un seul n : Fjörgyn. Dans ce dernier cas, c'est l'équi-

Et as assez été folle des hommes,
Quant tu laissas, femme de Vidrir[1],
Vé et Vili[2]
Se presser tous deux sur ton sein. »

Frigg dit :

27. « *Vois-tu, si j'avais ici*
Dans la halle d'Aegir
Un fils semblable à Baldr[3],
Tu ne sortirais pas
De chez les fils des Ases,
Et tu serais, insolent, occis. »

Loki dit :

28. « *Veux-tu encore, Frigg,*
Que je prononce d'autres
De mes charmes maléfiques?
Je suis la cause
Que tu ne verras plus
Baldr revenir à la salle[4]. »

Freyja dit :

29. « *Tu es fou furieux, Loki,*
De prononcer
Les charmes exécrables;
Les destinées,
Je crois que Frigg les sait toutes,
Quand même elle ne les dirait pas. »

valent de Jörd (la terre) qui est donnée pour la mère de Thórr (voyez *Völuspá* str. 55 ou *Hárbardsljód* str. 56). Il ou elle participe, de toute façon, de l'ambivalence sexuelle caractéristique des divinités vanes, comme Nerthus-Njördr ou Freyr-Freyja; voir R. BOYER, « Fjörgyn(n) », dans *Mort et fécondité dans les mythologies*, F. Jouan éd., Paris, Les Belles Lettres, 1986, pp. 139-150.

1. Vidrir est un des noms d'Ódinn. Pourrait être en relation avec l'idée de temps atmosphérique *(vedr)* auquel Ódinn est réputé commander.
2. Vili (volonté?) et Vé (sanctuaire, haut lieu sacré) sont probablement des hypostases d'Ódinn.
3. Frigg déplore la mort de Baldr causée par Loki.
4. La méchanceté de Loki devient ici satanique. C'est lui qui a provoqué la mort de Baldr, comme il est dit dans la *Gylfaginning* chap. 49 ou dans la *Völuspá.*

Loki dit :

30\. *« Tais-toi, Freyja,*
Toi, je te connais pleinement;
Les hontes ne te font pas défaut :
Des Ases et des Alfes
Qui sont ici dedans,
Chacun t'a possédée[1]*. »*

Freyja dit :

31\. *« Fausse tu as la langue,*
Je crois que contre toi d'abord
Elle dit du mal;
Courroucés contre toi sont les Ases
Et les déesses ases.
Réprouvé, tu rentreras chez toi. »

Loki dit :

32\. *« Tais-toi, Freyja,*
Tu es une sorcière
Créditée de tous les maux;
Depuis que chez ton frère
Te trouvèrent les clémentes puissances,
Et que tu dus péter, Freyja. »

Njördr dit :

33\. *« Chose bien inoffensive*
Que femmes se trouvent des hommes
Par adultère ou autrement.
Mais ce qui est merveille, c'est que l'Ase couillon
Soit ici entré,
Car il a été engrossé[2]*. »*

1\. La réputation de Freyja était bien assise! Voyez le vers que déclame en 999, Hjalti Skeggjason devant l'assemblée du *thing*, à Thingvellir, en Islande :

Pour une chienne, je tiens Freyja.

2\. Il est normal que ce soit Njördr, père de Freyja, qui réagisse aux insultes adressées à sa fille. Les trois premiers vers semblent convenir aux mœurs des Vanes. Le sarcasme que Njördr décoche à Loki (vers 4-6) est de taille : il évoque la naissance du cheval Sleipnir, que conçut Loki transformé en jument (*cf.* ci-dessous, p. 495).

Loki dit :

34. *« Tais-toi, Njördr,*
Tu fus vers l'est d'ici
En otage envoyé aux dieux[1]*;*
Les filles de Hymir
Te prirent pour pissoir
Et t'urinèrent en gueule. »

Njördr dit :

35. *« C'est ma consolation*
D'avoir été loin d'ici
En otage envoyé aux dieux,
J'ai engendré un fils[2]
Que personne ne hait
Et on le tient pour le prince des Ases. »

Loki dit :

36. *« Arrête maintenant, Njördr !*
Garde la mesure !
Je ne cèlerai pas ceci davantage :
C'est avec ta sœur[3]
Que tu engendras un tel fils,
N'est point pire toutefois qu'on s'y serait attendu. »

Týr dit :

37. *« Freyr est le meilleur*
De tous les héros
Dans l'enclos des Ases ;
Il ne fait pleurer fille
Ni femme d'homme,
Il délivre chacun de ses chaînes. »

Loki dit :

38. *« Tais-toi, Týr,*
Jamais tu n'as su
Rétablir la paix entre deux opposants ;

1. Voyez *Ynglinga Saga*, chap. IV (ci-dessus, pp. 157-158).
2. Freyr.
3. On ne connaît pas de sœur à Njördr, mais on se rappellera qu'il ressemble beaucoup à la déesse germanique Nerthus.

Ta dextre,
Je la mentionnerai,
Celle que t'arracha Fenrir[1]. »

Týr dit :

39. « *S'il me manque une main,*
A toi manque Hródvitnir[2];
Malheur nous angoisse tous deux.
Le loup ne l'a pas belle non plus
Qui dans les chaînes doit
Attendre le crépuscule des dieux. »

Loki dit :

40. « *Tais-toi, Týr,*
Il advint ceci à ta femme
Qu'elle eut de moi un fils[3];
Tu n'as jamais eu
Aune ni liard[4]
Pour cette insulte, misérable. »

Freyr dit :

41. « *Un loup je vois gésir*
A l'embouchure de la rivière[5]
Jusqu'à ce que les dieux périssent :
C'est ce que tu vas être, enchaîné,
Si tu ne te tais pas,
Artisan de malheur. »

Loki dit :

42. « *Par l'or, tu fis acheter*
La fille de Gymir[6]

1. *Cf.* le récit de Snorri, ci-dessus, pp. 460-462.
2. Litt., *Le Loup Célèbre*, Fenrir, que les Ases ont enchaîné. Il était fils de Loki.
3. De nouveau, allusion à un mythe que nous ignorons. On ne connaît pas de femme de Týr.
4. Les compensations à verser pour offenses ou meurtres se payaient indifféremment en argent ou en marchandises, l'étalon étant l'aune de *vadmel*, une étoffe de laine.
5. Freyr développe l'allusion au loup Fenrir. Il s'agit de la rivière Vám (idée de vomissure) formée de la bave du loup Fenrir enchaîné, selon la *Gylfaginning* chap. 34.
6. Gerdr (*cf. Skirnisför*, ci-dessus, pp. 125 *sqq.*).

Et vendis aussi ton épée;
Mais quand les fils de Muspell[1]
Chevaucheront à travers Myrkvidr[2]
Tu ne sais pas, misérable, comment alors tu combattras. »

Byggvir dit :

43. *« Vois-tu, si j'étais de même origine*
Qu'Ingunnar-Freyr[3]
Et possédais une aussi magnifique demeure,
Je moudrais jusqu'aux moelles
La corneille du mal[4]
Et la mutilerais en tous ses membres. »

Loki dit :

44. *« Qu'est-ce que ce petit*
Que je vois frétiller là
Et qui va nasillant?
Aux oreilles de Freyr
Il faut que tu sois toujours
A jaboter sous les moulins[5]. *»*

Byggvir dit :

45. *« Je m'appelle Byggvir,*
Bouillant[6] *me disent*
Tous les dieux et les hommes;
Mon triomphe est qu'ici

1. Les génies du feu qui ravageront le monde au *Ragnarök* (*cf.* *Völuspá*, str. 45, ci-dessous, p. 544).
2. « Forêt Sombre » qui est censée séparer le monde des dieux de celui des géants (*cf.* *Hlödskvida*, str. 7, note 3, ci-dessus, p. 206).
3. La *Ynglinga Saga* précise que Freyr s'appelle également Yngvi, d'où le nom des Ynglingar descendants de Freyr, premiers rois de Suède. D'autre part, Tacite, dans sa *Germanie*, parle d'*Ingaevones* (*Ingvaeones* chez Pline) qui seraient ancêtres des Germains. Dans *Beowulf* la femme du roi danois Hrodgar s'appelle « fréa Ingwina », « maîtresse des Ingwin ».
4. Loki.
5. Sens obscur. Byggvir personnifie l'orge dont on fait la bière. Cette boisson est le véhicule de l'ivresse sacrée dans les fêtes orgiaques dont Freyr et Freyja ont le patronage, d'où les vers 4 et 5. Le vers 6 ferait allusion au bruit des grains d'orge écrasés par la meule (?).
6. *Bouillant* : il faut faire bouillir la bière pour la brasser. Confirmation de l'interprétation précédente.

Les fils de Hroptr[1] *boivent*
Tous ensemble la bière. »

Loki dit :

46. « *Tais-toi, Byggvir,*
Tu n'as jamais su
Partager la nourriture entre les hommes,
Et sur les bancs jonchés de paille
On ne saurait te trouver
Quand les braves se battent. »

Heimdallr dit :

47. « *Tu es ivre, Loki,*
Tant que tu as perdu la raison
– Pourquoi ne te tais-tu pas, Loki? –
Car l'excès de boisson
S'empare de tout homme
Qui ne sait garder sa langue. »

Loki dit :

48. « *Tais-toi, Heimdallr,*
Te fut autrefois
Vilaine vie réservée :
Le dos raide[2]
Tu auras toujours
A monter la garde pour les dieux. »

Skadi dit :

49. « *Tu en prends à ton aise, Loki;*
Tu n'iras pas longtemps
Libre et sans retenue,
Car sur l'arête d'un rocher
Les dieux t'enchaîneront
Avec les intestins du fils du froid comme givre[3]. »

1. *Hroptr* : le Crieur (Ódinn).
2. *Le dos raide* (traduction contestable) : parce qu'il doit rester debout sans cesse à garder le pont de Bifrost.
3. Voir le texte en prose à la fin du poème.

Loki dit :

50. *« Vois-tu, si sur l'arête d'un rocher*
Les dieux m'enchaînent
Avec les intestins du fils du froid comme givre,
C'est moi le tout premier
Qui mis à mort
Quand nous nous colletâmes avec Thjazi[1]*. »*

Skadi dit :

51. *« Vois-tu, si c'est toi le tout premier*
Qui mis à mort
Quand vous vous colletâtes avec Thjazi,
De mes temples
Et de mes domaines
T'arriveront toujours sinistres desseins. »

Loki dit :

52. *« Tes propos étaient plus suaves*
Envers le fils de Laufey
Quand tu m'invitas dans ton lit[2]*;*
Il y en aurait tant à dire
Si nous devions clairement
Énumérer nos torts. »

Alors Sif[3] *s'avança, remplit une coupe écumante d'hydromel à Loki et dit :*

53. *« Salut à présent, Loki !*
Reçois la coupe écumante
Pleine de l'hydromel ancien,
Mais laisse une personne,
Seule parmi les Ases,
Être sans défaut. »

Il prit la corne et but.

54. *« Tu serais la seule*
Si tu étais

1. Voyez le récit de Snorri, ci-dessus, pp. 467 *sqq.* L'allusion est cruelle puisque Skadi est la fille de Thjazi.
2. On ne sait à quoi Loki veut faire allusion.
3. Épouse de Thórr (Hlórridi).

Farouche et froide envers les hommes;
Je sais un homme,
Autant que je crois savoir,
Qui cocufia Hlórridi aussi,
Et celui-là, ce fut l'artificieux Loki. »

Beyla dit :

55. « *Les montagnes tremblent toutes,*
Je crois qu'est en route
De chez lui Hlórridi;
Il va imposer le calme
A celui qui, ici, calomnie
Tous les dieux et les hommes. »

Loki dit :

56. « *Tais-toi, Beyla,*
Tu es la femme de Byggvir
Et créditée de tous les maux;
Pire monstre,
Il n'y en a pas chez les fils des Ases;
Tu es, vachère, toute merdeuse. »

Alors Thórr survint et dit :

57. « *Tais-toi, être abject,*
Mon puissant marteau
Mjölnir, va te réduire au silence.
Le rocher des épaules [1],
Je vais te le couper à ras de la gorge
Et ta vie sera révolue. »

Loki dit :

58. « *Le fils de Jörd*
Est maintenant ici entré,
Pourquoi rages-tu ainsi, Thórr?
Mais tu n'auras pas de courage
Quand tu devras combattre le loup
Et il engloutira Sigfödr [2] *tout entier.* »

1. La tête.
2. « Père de la victoire », c'est-à-dire Ódinn qui mettra à mort le loup Fenrir, Thórr combattant pendant ce temps-là le serpent de Midgardr.

Thörr dit :

59. *« Tais-toi, être abject,*
Mon puissant marteau
Mjölnir, va te réduire au silence,
Je vais t'envoyer en l'air
Sur la route de l'est
Et puis nul ne te verra plus. »

Loki dit :

60. *« De tes voyages à l'est*[1]
Tu ne devrais jamais
Parler aux hommes,
Depuis que dans le pouce de la mitaine
Tu es resté tapi, ô grand champion,
Et tu ne semblais plus alors être Thórr. »

Thórr dit :

61. *« Tais-toi, être abject,*
Mon puissant marteau,
Mjölnir, va te réduire au silence;
De la dextre
Je t'occirai, moi, le meurtrier de Hrungnir
Et tous tes os se rompront. »

Loki dit :

62. *« J'ai l'intention de vivre*
Un long âge
Bien que tu me menaces du marteau;
Rudes te parurent
Les courroies de Skrýmir,
Tu ne pus prendre tes provisions
Et défaillais de faim. »

Thórr dit :

63. *« Tais-toi, être abject,*
Mon puissant marteau,
Mjölnir, va te réduire au silence,

1. Allusion au voyage ridicule de Thórr chez Útgardaloki (Skrýmir).

Le meurtrier de Hrungnir
Va te mener chez Hel,
En bas, devant les portes de la mort.»

Loki dit:

64. *«J'ai chanté devant les Ases,*
J'ai chanté devant les fils des Ases
Ce que l'esprit m'incitait.
Mais devant toi seul
Je sortirai
Car je sais que tu frapperas.

65. *Tu as fait de la bière, Aegir,*
Mais tu ne feras jamais
Plus de banquet:
Tous tes biens
Qui sont ici dedans,
Que les flammes les ardent
Et qu'elles te brûlent le dos!»

Après cela, Loki se cacha dans la cascade de Frânangr, sous la forme d'un saumon. C'est là que les Ases s'en emparèrent. On l'enchaîna avec les intestins de son fils, Nari. Et Narfi, son autre fils, fut transformé en loup. Skadi prit un serpent venimeux et l'attacha au-dessus du visage de Loki: le venin en dégoutte. Sigyn, la femme de Loki, s'assit là tenant un bassin sous le venin. Mais quand le bassin était plein, elle allait le vider dehors. Dans l'intervalle, le venin dégouttait sur Loki. Alors il tressaillait si rudement que toute la terre en tremblait: c'est ce que l'on appelle à présent les tremblements de terre[1].

Histoire mythique: la construction du monde

Faisons un instant le point: le monde est créé et organisé et nous connaissons ses habitants, les dieux surtout, responsables de son destin. Reprenons à présent le cours de l'histoire mythique de cet univers.

1. Il y a longtemps que l'on a souligné la similitude de cette situation et de celle du géant Typhée sous l'Etna, selon les *Métamorphoses* (V, 346) d'Ovide. Il est clair également que le châtiment de Prométhée est du même ordre et pour des raisons apparentes.

La première tâche des dieux fut de se construire de merveilleuses demeures aux noms symboliques. Voici ce qu'en dit Snorri (*Gylfaginning,* chap. 17) :

Hár dit : il y a là maints lieux magnifiques. Il y a un site qui s'appelle Álfheimr[1]*. Y habite le peuple des Alfes de lumière, mais les Alfes noirs habitent sous terre. [...] Il y a aussi un endroit qui s'appelle Breidablik*[2] *: de plus beau, il n'en existe pas. Là se trouve également Glítnir*[3]*. Les murs, tous les piliers et les colonnes en sont d'or rouge, mais le toit est d'argent. Il y a là aussi un endroit qui s'appelle Himinbjörg*[4] *: il se dresse au bout du ciel, près de la tête du pont, là où Bifrost atteint le ciel. Il y a encore un vaste lieu qui s'appelle Valaskjálf*[5]*. Cet endroit appartient à Ódinn. Les dieux ont bâti cette maison et ont posé dessus un toit de l'argent le plus pur, et dans cette maison se trouve Hlídskjálf, le haut siège. Quand Alfödr s'y assoit, il voit dans tous les mondes. A l'extrémité sud du ciel se trouve la maison qui est la plus belle de toutes, elle est plus brillante que le soleil et s'appelle Gimlé*[6]*. Elle demeurera quand le ciel et la terre auront péri et en ce lieu les hommes bons et intègres habiteront éternellement.*

Les *Grímnismál* nous renseigneront davantage là-dessus. D'un intérêt tout particulier est Valhöll, la « Halle des Occis », où se rendent, reçus par Ódinn, les guerriers tués au combat : le paradis nordique en quelque sorte, où l'on a déjà fait remarquer que seule la caste des guerriers a accès. La *Gylfaginning* (chap. 38, 39, 40), nous en parle en détail :

Alors Ganglari dit : « Tu dis que tous les hommes qui sont tombés dans la bataille depuis le commencement du monde sont allés chez Ódinn à la Valhöll. Qu'a-t-il à leur donner à manger? Il doit se trouver là une grande quantité de gens, si je comprends bien. »
Alors Hár répond : « Ce que tu dis est vrai; il y a là de grandes quantités de gens, et il y en aura beaucoup plus, mais il semble bien, tout de même, que ce sera trop peu quand le loup viendra.

1. « Monde des Alfes. »
2. « Large Éclat. »
3. « Le Luisant. »
4. « Mont du Ciel. »
5. « Halle des Occis. »
6. « Abri du Feu ».

Mais il n'y aura jamais tant de gens à Valhöll que la viande du sanglier Saehrímnir ne leur suffise pas. On le fait cuire chaque jour, et le soir il redevient intact. [...] Le cuisinier s'appelle Andhrímnir et le chaudron Eldhrímnir. [...]

Alors Ganglari dit : « Ódinn se nourrit-il comme les einherjar *? »*

Hár dit : « La nourriture qui se trouve sur sa table, il la donne à deux loups qu'il a et qui s'appellent Geri et Freki; lui n'a besoin d'aucune nourriture – le vin lui sert à la fois de nourriture et de boisson. [...] Deux corbeaux sont posés sur ses épaules et lui disent à l'oreille tous les événements qu'ils peuvent voir ou entendre. Ils s'appellent Huginn (la Pensée) et Muninn (la Mémoire). Il les envoie au point du jour voler au-dessus du monde et pour le déjeuner ils reviennent, et par là il est informé de maintes nouvelles. Voilà pourquoi on l'appelle le dieu aux corbeaux. » [...]

Alors Ganglari dit : « Quelle boisson les einherjar *ont-ils, qui leur suffise aussi bien que la nourriture? Peut-être est-ce de l'eau qu'on boit là? »*

Alors Hár dit : « Voilà une question surprenante. Est-ce qu'Alfödr inviterait chez lui des rois, des jarls et autres hommes puissants pour leur donner de l'eau à boire? Il est sûr et certain que nombre de ceux qui arrivent à la Valhöll penseraient que c'est payer cher de l'eau à boire s'il n'y avait là de meilleure chère pour qui vient d'endurer blessures et plaies mortelles. Je sais autre chose à te raconter là-dessus. Une chèvre, qui s'appelle Heidrún, se tient sur la Valhöll et broute les feuilles d'un arbre qui est très illustre et s'appelle Lœradr, et de ses pis coule l'hydromel dont on se désaltère chaque jour. Il y en a tant que tous les einherjar *en boivent à satiété. »*

Alors Ganglari dit : « Cette chèvre leur est très utile; ce doit être un arbre particulièrement bon qu'elle broute. »

Alors Hár dit : « Encore plus remarquable est le cerf Eikthyrnir qui se tient sur la Valhöll et mâchonne les rameaux de l'arbre. De ses bois sourd une cascade si grande que quand elle arrive en bas dans Hvergelmir en naissent toutes les rivières [...]. »

Alors Ganglari dit : « Voilà de remarquables nouvelles que tu viens de me dire. La Valhöll doit être une demeure extrêmement grande et il doit y avoir souvent grande presse aux portes. »

Hár répond : « Pourquoi ne demandes-tu pas combien il y a de portes dans cette maison et quelle est leur taille? Quand tu le sauras, tu en viendras certes à dire qu'il serait étonnant que qui-

conque le veut ne puisse entrer ou sortir. Mais on peut dire en vérité qu'il n'y a pas plus grande presse à l'intérieur de cette maison que quand on doit y entrer[1]. » *[...]*

Alors Ganglari dit : « Il y a dans la Valhöll une formidable quantité de gens. Ódinn est en vérité un puissant chef, s'il gouverne une si grande armée. Mais à quoi s'amusent les einherjar *quand ils ne sont pas à boire? »*

Hár dit : « Chaque jour, quand ils sont habillés, ils revêtent leur armure, sortent dans l'enclos et se battent et s'abattent les uns les autres; c'est leur divertissement. Mais quand sonne l'heure du repas, ils rentrent à cheval à la Valhöll et se mettent à table.

Deux éléments, on le voit, entrent dans cette conception du paradis guerrier, d'ailleurs récente, l'autre vie ayant des visages bien différents dans le Nord archaïque : d'abord, celle d'un choix opéré parmi les morts. Saxo Grammaticus (*Gesta Danorum*, II, 65) fait dire à Bjarki : « La guerre provient des gens bien nés; de haut lignage sont les faiseurs de guerre. Car les actes périlleux qu'entreprennent les chefs ne sont pas le fait des hommes du commun. [...] Ni race basse et grossière, ni morts de petite extraction, ni âmes viles ne sont la proie de Pluton, mais il tisse les destinées des puissants et emplit le Phlégéthon de nobles créatures. »

Ensuite, celle de la bataille éternelle, dont le prestige fut grand aux yeux des romantiques. Là-dessus, il y a davantage à dire, et Saxo Grammaticus (*Gesta*, I, 31) tout comme Snorri racontent l'histoire de Haddingr, héros danois, qui a pu servir de modèle au mythe eddique. Voici ce que dit Snorri (*Skáldskaparmál*, chap. 9) :

La bataille est appelée orage ou tempête des Hjadningar[2] *et l'arme est appelée feu ou baguette des Hjadningar, et il y a une histoire là-dessus. Un roi qui s'appelait Högni avait une fille qui s'appelait Hildr. Elle fut enlevée par un roi qui s'appelait Hedinn Hjarandason; Högni était alors parti à une réunion de rois. Quand il apprit que l'on avait saccagé son royaume et que sa fille avait été enlevée, il alla avec son armée poursuivre Hedinn, et apprit qu'il était en route vers le nord le long de la*

1. Le texte cite ici la strophe 23 des *Grímnismál* sur le nombre des portes de la Valhöll (*cf.* ci-dessous, p. 640). D'une façon générale, c'est de ce poème que s'inspire Snorri dans tout ce passage.

2. Il est probable que Hjadningar (pluriel) est un dérivé de Hedinn.

côte. Quand le roi Högni arriva en Norvège, il apprit que Hedinn avait fait voile vers l'ouest en traversant la mer. Alors, Högni fit voile à sa poursuite jusqu'aux Orcades et quand il arriva à une île qui s'appelle Háey [Ile Haute], Hedinn y était avec son armée. Alors, Hildr alla à la rencontre de son père, et lui offrit en gage de réconciliation, de la part de Hedinn, un collier, mais sa parole suivante fut que Hedinn était prêt à se battre, et que Högni n'avait à s'attendre à aucune pitié de sa part. Högni répondit durement à sa fille et quand elle retrouva Hedinn, elle lui dit que Högni ne voulait aucune conciliation, le priant de se tenir prêt à la bataille. C'est ce qu'ils firent de part et d'autre : ils montèrent dans l'île et disposèrent leurs troupes en ordre de bataille. Alors, Hedinn héla son beau-père Högni et lui offrit des conciliations et beaucoup d'or en compensation. Högni répondit : « Tu offres cela trop tard si tu veux te réconcilier, car j'ai maintenant tiré l'épée Dáinsleif que forgèrent les nains, et chaque fois qu'elle est tirée, c'est la mort d'un homme. Cela ne manque jamais, et jamais ne guérit la blessure qu'elle fait. » Alors Hedinn dit : « Tu te vantes de l'épée, mais non de la victoire; tout ce qui est fidèle à son maître, je l'appelle bon. » Alors ils commencèrent la bataille que l'on appelle Hjadningavíg (combat des Hjadningar), et combattirent toute la journée; le soir, les rois allèrent à leurs bateaux. Mais pendant la nuit, Hildr alla à ceux qui étaient tombés et ressuscita tous les morts par magie. Le lendemain, les rois allèrent au champ de bataille et se battirent ainsi que tous ceux qui étaient tombés la veille. Ainsi se poursuivit cette bataille jour après jour et tous ceux qui tombaient ainsi que toutes les armes qui gisaient sur le champ de bataille, tout comme les boucliers, devenaient de pierre; mais quand le jour se levait, tous les morts se relevaient et se battaient, et toutes les armes redevenaient utilisables. On dit dans les poèmes que les Hjadningar attendraient ainsi le Ragnarök.

Les Ases et les hommes s'étant ainsi installés, il leur reste à se protéger de leurs éternels ennemis, les géants, puissances de destruction. Pour ce faire, ils entreprennent de construire autour du monde des dieux une énorme forteresse, Ásgardr. Cet événement, tel qu'il nous est rapporté par Snorri, mérite toute notre attention[1]*. En effet, pour mener à bien cette entre-*

1. Ce mythe est étudié en détail par R. Boyer, « La construction d'Ásgardr », dans *Journal of Indo-European Studies,* Monograph N° 7, II, 1991.

prise colossale, les Ases feront appel à un géant, maître d'œuvre, auquel ils feront des promesses inconsidérées – où, on le notera, Loki joue un rôle de premier plan, ainsi que la femme, ici représentée par Freyja –, promesses qu'ils refuseront de tenir. Ils se parjureront, Loki leur en fournissant les moyens. A dater de ce jour, l'univers est jugé et court à son terme catastrophique. L'idée fondamentale est donc éthique et correspond si admirablement à la morale viking qu'il faut la souligner. L'âge d'or s'achève avec la félonie des dieux : ils ont manqué à leur parole, bafoué leur honneur, cette conception fondamentale du monde nordique ancien, ils ne méritent plus de vivre [1]. Baldr va mourir et la consommation-du-destin des-Puissances, se déchaîner. Telle saga, du genre de celle de Víga-Glúmr, reprend littéralement cette idée si étroitement liée au sentiment que les Vikings avaient de leur destin. La *Völuspá* laisse entendre que la faille fatidique viendrait du combat des Ases contre les Vanes, où l'énigmatique personnage de Gullveig joue un rôle qui demeure inexpliqué, mais le sentiment est le même. Le parjure ne mérite pas de survivre dans un univers où seule compte (*cf. Hâvamál*, str. 76 et 77) la réputation qui s'attache aux morts.

C'était au début, quand les dieux étaient en train de bâtir; ils avaient posé les fondations de Midgardr et fait la Valhöll, quand arriva un maître d'œuvre qui s'offrit à leur bâtir en un an et demi une si bonne forteresse qu'elle serait solide et sûre contre les géants de la montagne et les Thurses du givre, même s'ils parvenaient à s'introduire dans Midgardr. Mais il dit que, pour paiement, il voulait avoir Freyja, ainsi que le soleil et la lune. Les Ases se réunirent et tinrent conseil, et ils stipulèrent au maître d'œuvre qu'il obtiendrait ce qu'il réclamait s'il pouvait bâtir la forteresse en un hiver, mais si quelque chose restait inachevé pour le premier jour de l'été, il n'aurait pas son salaire, et en outre il ne devait pas prendre d'être humain pour l'aider dans son travail. Quand ils lui dirent ces conditions, il leur demanda de lui laisser prendre son étalon Svadilfœri [2] *pour l'aider; et, sur l'instigation de Loki, ils y consentirent. Le premier jour d'hiver, il commença à construire la forteresse. Mais pendant les nuits, il transportait des blocs de pierre avec son étalon, et les Ases étaient stupéfaits de la taille des montagnes que le cheval traî-*

1. La comparaison avec Sigurdr, parangon du héros parce qu'il est resté imperturbablement fidèle à la parole donnée (*cf. supra* pp. 339), s'impose.
2. « Entrepreneur de pénibles voyages. »

nait. Il accomplissait des tours de force deux fois plus grands que l'homme. Mais l'accord avait été scellé par maints serments devant témoins, les géants estimant qu'il n'était pas sûr de résider chez les Ases sans sauf-conduit, pour le cas où Thórr reviendrait chez lui : or il était sur la route de l'est pour tuer des géants. Quand l'hiver tira à sa fin, la construction de la forteresse avança promptement. Elle était si haute et si forte qu'il n'y avait à se plaindre de rien. Et quand il ne resta que trois jours avant l'été, il n'y avait plus que le porche de la forteresse à construire. Alors, les dieux s'assirent sur les sièges du jugement, tinrent conseil et s'interrogèrent pour savoir qui leur avait conseillé de donner Freyja en mariage dans Jötunheimr, et d'altérer l'air du ciel en en enlevant le soleil et la lune et en les donnant aux géants. Tous convinrent qu'ils avaient bien reçu ces conseils de celui qui cause les plus grands maux, Loki, fils de Laufey, et ils dirent qu'il méritait malemort s'il ne pouvait trouver un expédient pour que le maître d'œuvre ne reçût pas son salaire, et ils se jetèrent sur Loki. Alors celui-ci eut peur et jura qu'il ferait en sorte que le maître d'œuvre ne reçoive pas son salaire, quelle que soit la façon dont il s'y prendrait. Le soir du même jour, quand le maître d'œuvre se mit en route pour aller chercher des pierres avec l'étalon Svadilfœri, une jument en rut sortit en courant d'un boqueteau et vint au-devant de l'étalon. Quand celui-ci découvrit quelle sorte de cheval c'était, il devint furieux, s'échappa et courut vers la jument. Mais elle s'enfuit jusqu'au bois, suivie du maître d'œuvre qui tentait d'arrêter l'étalon ; en vain : les chevaux galopèrent toute la nuit et il n'y eut rien de fait pour la construction cette nuit-là ; le lendemain, le travail n'alla pas comme précédemment. Quand le maître d'œuvre vit qu'il n'aurait pas terminé le travail à temps, il entra dans une fureur de géant. Mais quand les Ases eurent la certitude que c'était un géant des montagnes qui était venu là, les serments ne furent plus tenus pour sacrés et ils appelèrent Thórr ; il arriva aussitôt et le marteau Mjölnir vola en l'air. Ce fut lui qui paya le salaire de la construction, non le soleil et la lune ; au contraire, il lui refusa d'habiter et de vivre dans Jötunheimr et lui assena le premier coup, si bien que le crâne fut mis en miettes, l'envoyant en bas à Niflheimr. Mais Loki s'était acoquiné de telle sorte avec Svadilfœri que, peu de temps après, il donna le jour à un poulain. Il était gris et avait huit pattes, et c'est le meilleur cheval qui soit au monde [1]

(*Gylfaginning*, chap. 42.)

1. Il s'agit du cheval Sleipnir, qui appartient à Ódinn.

La mort de Baldr

Désormais, les choses vont se précipiter et les mythes que nous connaissons atteignent des dimensions grandioses. Ce sera d'abord la mort de Baldr, inexplicable autrement que d'un point de vue éthique : dans un monde corrompu et déshonoré, un monde qui s'est jugé lui-même, en quelque sorte, le principe du bien, de la bonté, de la beauté n'est plus viable. Ce principe, c'est Baldr, être de lumière, de perfection, de pureté, de miséricorde, tout à fait exceptionnel dans ce panthéon. En dépit de ressemblances troublantes avec Jésus-Christ – le Juste qui expie pour la faute qu'il n'a pas commise –, Georges Dumézil et Jan de Vries ont pu établir de frappantes similitudes entre lui et certains dieux orientaux : Baal, Tammuz, Adonis. Il semble clair qu'il corresponde à un archétype d'être idéal dont l'innocence est intolérable à un monde qui se sent ou se sait imparfait et coupable. Cela commence ainsi, dans la *Gylfaginning*, chap. 49 :

Baldr, le bon, fit de grands et funestes rêves où il allait de sa vie. Et quand il raconta aux Ases ce qu'il avait rêvé, ils prirent mutuellement conseil et il fut convenu qu'on irait demander grâce pour Baldr pour toutes sortes de périls; Frigg reçut le serment que Baldr serait épargné par le feu et l'eau, le fer et toutes les espèces de métaux, les pierres, la terre, le bois, les maladies, les quadrupèdes, les oiseaux, le poison et les serpents. Quand cela fut fait et ratifié, les Ases décidèrent, pour s'amuser, que Baldr se placerait en un endroit surélevé du thing et que les autres lui lanceraient des traits, ou le frapperaient, ou lui jetteraient des pierres; mais quoi que l'on fît, cela ne lui faisait pas de mal et tous tinrent la chose pour un grand honneur. Quand Loki, fils de Laufey, vit cela, il lui parut mauvais que Baldr n'eût aucun mal. Il alla chez Frigg à Fensalir, sous la forme d'une femme. Frigg demanda à cette femme si elle savait ce que faisaient les Ases au thing. Elle dit qu'ils tiraient tous sur Baldr et qu'il n'en recevait aucun mal. Alors Frigg dit : « Nulle arme ou flèche ne saurait nuire à Baldr, j'ai reçu le serment d'eux tous. » La femme demande : « Est-ce que toutes les choses ont juré d'épargner Baldr ? » Frigg répond : « Il pousse un surgeon à l'ouest de la Valhöll qui s'appelle gui[1]*; celui-là m'a semblé trop jeune pour que j'en exige un serment. » Ensuite, la femme s'en alla. Loki prit le gui, l'arracha et alla à l'emplacement du thing.*

1. *Völuspá* str. 31 et 32.

Hödr se tenait à l'extérieur du cercle, car il était aveugle. Loki lui dit : « Pourquoi ne tires-tu pas sur Baldr ? » Il répond : « Parce que je ne sais pas où il se tient, et de plus je n'ai pas d'arme. » Alors Loki dit : « Fais donc comme tout le monde, et honore Baldr comme les autres ! Je vais te montrer où il se tient. Tire sur lui avec cette baguette. » Hödr prit le gui et tira sur Baldr selon les indications de Loki ; le trait transperça Baldr qui tomba mort à terre. Et c'est le plus grand malheur qui soit arrivé aux dieux et aux hommes. Quand Baldr fut tombé, aucun des Ases ne se décida à prendre la parole ou à s'occuper de lui, et ils se regardèrent les uns les autres. Tous savaient bien qui avait commis cet acte, mais aucun ne pouvait en tirer vengeance, car l'endroit était sacré et sous la sauvegarde des lois. Quand les Ases entreprirent de parler, ce furent les larmes qui coulèrent d'abord, si bien qu'aucun ne put dire aux autres son chagrin par des paroles. Mais ce fut Ódinn qui prit le plus durement ce malheur, dans la mesure où il vit le plus clairement combien les Ases avaient perdu par la mort de Baldr. Quand les Ases eurent repris leurs esprits, Frigg parla et demanda quel était celui des Ases qui voulait avoir tout son amour et toute son amitié en chevauchant sur le chemin de Hel pour essayer d'aller voir Baldr et d'offrir à Hel une rançon pour qu'elle veuille bien laisser Baldr revenir à Ásgardr. Celui qui se chargea de ce voyage fut Hermódr, le hardi, le fils d'Ódinn. Ils prirent Sleipnir, le cheval d'Ódinn, et l'avancèrent, et Hermódr monta à cheval et partit. Les Ases prirent le cadavre de Baldr et le transportèrent sur le rivage de la mer. Le bateau de Baldr s'appelait Hringhorni. C'était le plus grand des bateaux ; les dieux voulurent le lancer en mer et y disposer le bûcher funéraire de Baldr, mais il n'y eut pas moyen de déplacer le bateau. Alors on envoya un messager à Jötunheimr, chercher la géante qui s'appelait Hyrrokkin[1] ; quand elle arriva, chevauchant un loup, une vipère en guise de bride, elle descendit de sa monture et Ódinn appela quatre berserkir *pour s'emparer de son coursier, mais ils ne purent le tenir avant de l'avoir fait tomber à la renverse. Alors, Hyrrokkin alla à la proue du bateau et le lança au large à la première poussée, tellement que le feu jaillit des rondins[2] du bateau et que toute la terre trembla. Thórr se mit en colère et saisit son marteau : il lui aurait écrasé la tête si tous les dieux ne l'avaient prié de l'épar-*

1. « Ratatinée par le Feu. » Le mythe est certainement vénérable. Une pierre runique de Hunnestad (Suède), du XIe siècle, paraît bien représenter la sorcière dans l'équipage décrit ici.

2. C'est-à-dire des rondins de bois sur lesquels on roulait le bateau quand on le remontait à terre.

gner. Ensuite, le cadavre de Baldr fut porté à bord et quand sa femme, Nanna Nepsdóttir, vit cela, son cœur se brisa de chagrin et elle mourut. On la porta sur le bûcher auquel on mit le feu. Ensuite, Thórr s'avança et consacra le bûcher avec Mjölnir. Mais en avant de ses pieds bondit un nain qui s'appelait Lit[1]. *Thórr lui donna un coup de pied, si bien qu'il aboutit dans le feu et fut brûlé. A cette incinération vinrent toutes sortes de gens. D'abord vint Ódinn accompagné de Frigg, des valkyries et de ses corbeaux; Freyr arriva dans son char tiré par le verrat qui s'appelle Gúllinbursti*[2] *ou Slídrugtanni*[3], *et Heimdallr montait le cheval Gulltoppr*[4]; *Freyja arriva dans un char tiré par ses chats; vinrent là aussi une foule de Thurses du givre et de géants des montagnes. Ódinn plaça sur le bûcher l'anneau qui s'appelle Draupnir; il avait la propriété de laisser dégoutter, toutes les neuf nuits, huit anneaux d'or du même poids. Le cheval de Baldr fut conduit au bûcher sellé et bridé.*

De Hermódr, il faut dire qu'il chevaucha pendant neuf jours et neuf nuits par de sombres vallées profondes, et il ne vit rien tant qu'il ne fut pas arrivé à la rivière Gjöll [Tumultueuse] et n'en eut traversé le pont : il est recouvert d'or étincelant. La vierge qui garde ce pont s'appelle Módgudr. Elle lui demanda son nom et son lignage et dit que la veille cinq groupes d'hommes avaient traversé le pont. « Mais le pont n'a pas moins retenti sous toi seul, et tu n'as pas le teint d'un homme mort. Pourquoi donc chevauches-tu sur le chemin de Hel? » Il répondit : « Je vais chez Hel pour aller voir Baldr. L'as-tu vu sur le chemin de Hel? » Elle dit que Baldr avait passé à cheval le pont de la Gjöll – « le chemin de Hel va vers le bas et vers le nord ». Alors, Hermódr chevaucha jusqu'à ce qu'il arrive aux grilles de Hel. Il descendit de cheval, resserra les sangles de selle, remonta à cheval et l'éperonna, et le cheval fit un saut si prodigieux par-dessus la grille qu'il ne l'effleura même pas. Ensuite, Hermódr chevaucha de l'avant jusqu'à la maison d'habitation et descendit de cheval. Là, il vit son frère Baldr assis sur le haut siège. Hermódr passa la nuit là. Le lendemain matin, il demanda à Hel que Baldr obtienne de revenir avec lui, et il représenta combien il y avait de pleurs chez les Ases; mais Hel dit qu'il fallait prouver si Baldr était aussi chéri qu'on l'avait dit « et si toutes choses dans le monde, vivantes aussi bien que mortes, le pleurent, alors il

1. « Couleur. »
2. « Soies d'Or. »
3. « Aux dents menaçantes. »
4. « Crins d'Or. »

pourra revenir chez les Ases, mais il restera chez Hel si quelqu'un s'y oppose et ne veut pas pleurer ». Hermódr se leva et Baldr le reconduisit hors de la halle, prit l'anneau Draupnir et l'envoya à Ódinn en souvenir, et Nanna envoya à Frigg un linge et plusieurs autres cadeaux, et à Fulla, une bague dorée. Ensuite, Hermódr revint par le même chemin, arriva a Ásgardr et raconta tout ce qu'il avait vu et entendu. Et donc, les Ases envoyèrent des messagers dans le monde entier, prier que Baldr soit pleuré pour qu'il sorte de Hel, et c'est ce que firent tous les hommes et les animaux, et la terre, et les pierres, et tous les métaux, et tu as bien vu que ces choses pleurent quand la chaleur en fait sortir le gel. Alors qu'ils avaient bien rempli leur mission et revenaient chez eux, ils arrivèrent à une grotte où ils virent une géante qui s'appelait Thökk. Ils lui demandèrent de pleurer Baldr pour le faire sortir de Hel, mais elle dit :

Larmes sèches
Thökk pleurera
Au bûcher funéraire de Baldr;
De vif ou de mort,
Du fils du Vieux[1] *quel bien ai-je tiré?*
Que Hel garde ce qu'elle a!

On devine que c'est Loki, fils de Laufey, lui qui a fait aux Ases plus de mal que personne d'autre.

La punition de Loki

La punition de Loki ne se fait pas attendre. On va voir que le récit de Snorri (*Gylfaginning*, chap. 50) retrouve la conclusion en prose de la *Lokasenna* (ci-dessus, p. 489) en plus raffiné :

Hár dit : « Pour cela, il a enduré une juste punition qu'il n'oubliera pas de sitôt. Les dieux étaient si fâchés contre lui, comme on pouvait s'y attendre, qu'il s'enfuit et se cacha sur une montagne, et s'y construisit une maison à quatre portes afin de pouvoir voir de là dans toutes les aires du vent. Pendant la journée, il se transformait souvent en saumon et se cachait dans une cascade qui s'appelle cascade de Fránangr. Il se demanda quelle sorte d'instrument les dieux prendraient pour le tirer de la cascade. Quand il était dans sa maison, il prit un fil de lin et fit des

1. Le Vieux est Ódinn, dont Baldr est le fils.

mailles, de la façon dont, depuis, on fait les filets. Du feu brûlait devant lui. Alors, il s'aperçut que les Ases n'étaient pas loin de chez lui. Ódinn avait vu depuis Hlídskjálf où il se trouvait. Il se leva d'un bond et se jeta dans la rivière et le filet, il le jeta dans le feu. Quand les Ases arrivèrent à la maison, entra d'abord celui qui est le plus sage de tous et qui s'appelle Kvasir. Quand il aperçut les cendres légères laissées dans le feu par le filet consumé, il pensa que ce devait être un instrument pour prendre du poisson et il le dit aux Ases. Alors ils fabriquèrent un filet selon ce qu'ils avaient vu, dans les cendres, que Loki avait fait. Quand le filet fut prêt, ils allèrent à la rivière et le jetèrent dans la cascade. Thórr tenait l'une des extrémités du filet, et tous les autres Ases, l'autre, et ils le tirèrent ainsi. Mais Loki s'échappa et se cacha en s'enfonçant entre deux pierres. Ils passèrent le filet au-dessus de lui et sentirent qu'il y avait quelque chose de vivant en cours de route; ils remontèrent la cascade encore une fois et en jetant le filet, ils y fixèrent des poids si lourds qu'il ne serait pas possible de se glisser en dessous. Loki s'enfuit devant le filet, mais comme il vit qu'il était à courte distance du lac, il fit un bond par-dessus la bordure supérieure du filet et se précipita dans le haut de la cascade. Alors les Ases virent quel chemin il prenait; ils remontèrent la cascade et se répartirent en deux camps séparés, Thórr marchant à gué au milieu de la rivière, et allèrent ainsi jusqu'au lac. Loki voit maintenant qu'il lui faut choisir entre deux choses. Il était périlleux de se rendre dans le lac, et l'autre possibilité était de sauter par-dessus le filet une fois encore et c'est ce qu'il fit. Il fit un bond audacieux par-dessus la bordure. Thórr chercha à l'attraper et parvint à le saisir, mais il lui glissa dans les doigts, en sorte que la main s'arrêta près de la queue. Et voilà pourquoi le saumon est étroit vers l'arrière. Maintenant, Loki était pris sans recours et ils le transportèrent jusqu'à une grotte. Ensuite, ils prirent trois pierres plates, les mirent de chant et firent un trou dans chacune d'elles. Puis ils prirent les fils de Loki, Váli et Nari ou Narfi. Ils transformèrent Váli en loup et il mit en pièces son frère Narfi; ensuite, les Ases prirent ses intestins et en ligotèrent fortement Loki sur les trois pierres tranchantes: l'une d'elles se trouve sous ses épaules, l'autre, sous ses reins, la troisième, sous le creux des genoux; et les cordes furent de fer. Ensuite, Skadi prit un serpent venimeux et le fixa au-dessus de lui, afin que le venin dégoutte sur son visage. »

La fin du récit est semblable à celle de la *Lokasenna.*

La fin du monde

Il reste à jouer le dernier acte, à décrire la fin de ce monde ou *Ragnarök*, un mot dont le sens n'est pas sûr. On peut, si on lit *ragna rökr*, entendre « crépuscule des puissances, des dieux »; mais la leçon, plus fréquente, *ragna rök* signifie « destin des puissances », ou, mieux encore, « Consommation du Destin des Puissances » dont le sens est plus satisfaisant. Wagner nous a habitués à cet oratorio gigantesque et sauvage. L'idée en est complexe et repose essentiellement sur le manichéisme profond qui marque la mythologie nordique et dont on a pu établir qu'il avait atteint l'Europe au IVe siècle après J.-C., au plus tôt. Que le *Ragnarök* ait pris son origine en Iran ou que le mythe iranien et le nordique représentent deux affabulations parentes d'un héritage indo-européen importe peu ici. Avant d'en lire l'évocation fantastique faite par la *Völuspá*, nous reviendrons à Snorri qui atteint le comble de son art pour nous le dépeindre :

Alors Ganglari dit : « Qu'y a-t-il à dire du Ragnarök? *Je n'en ai jamais entendu parler jusqu'ici. »*

Hár dit : « Il y a beaucoup de choses, et grandes, à en dire. D'abord, qu'il arrivera un hiver qui s'appelle fimbulvetr [1]. *Alors, des tourbillons de neige tomberont de toutes les aires du vent. Il y aura froid rude et vents mordants, et le soleil ne luira point. Il y aura trois hivers à la file, et pas d'été entre-temps. Mais d'abord viendront les trois autres hivers où il y aura grandes batailles dans le monde entier. Alors, les frères s'entre-tueront par appât du lucre, et nul n'épargnera son père ou son fils en fait de meurtre ou d'inceste. [...] Puis arrivera quelque chose d'extrêmement remarquable : le loup avalera le soleil, et les hommes découvriront que cela leur est d'un grand préjudice. L'autre loup avalera la lune, et cela aussi sera d'un grand détriment. Les étoiles disparaîtront du ciel. Il faut aussi mentionner que le sol et toutes les montagnes trembleront tant, que les arbres seront déracinés, que les monts s'effondreront et que toutes les chaînes, tous les liens se briseront et seront arrachés. Le loup Fenrir se détachera. La mer déferlera sur la terre car le serpent de Midgardr se retournera dans sa fureur de géant et montera à terre. Là-dessus se détache le navire qui s'appelle Naglfari; il est fait des ongles des morts et il vaut la peine de faire savoir que si un*

1. « Formidable Hiver. »

homme meurt sans qu'on lui ait coupé les ongles, il donne beaucoup de matière au bateau Naglfari, dont les dieux et les hommes voudraient bien qu'il n'eût pas été construit. Mais dans cette houle, Naglfari sera mis à flot. Le géant qui le dirige s'appelle Hrymr. Le loup Fenrir va, gueule béante, la mâchoire inférieure contre la terre, la supérieure contre le ciel. Il béerait plus encore s'il en avait la place. Le feu jaillit de ses yeux et de ses naseaux. Le serpent de Midgardr crache du venin, fomentant des tourbillons par les airs et dans les eaux, hideux à voir et voyageant aux côtés du loup. Dans ce fracas, le ciel s'entrouvre et les fils de Muspell arrivent chevauchant. Surtr vient en tête, précédé et suivi de feu ardent. Son épée est excellente et elle brille, plus claire que le soleil. Quand ils traversent Bifrost, le pont se brise. [...] Les fils de Muspell se rendent à la bataille dans une plaine qui s'appelle Vígrídr. Y arrivent également le loup Fenrir et le serpent de Midgardr. Loki s'y trouve aussi, ainsi que Hrymr et avec lui tous les Thurses du givre; accompagnent Loki tous les guerriers de Hel, mais les fils de Muspell ont leur propre ligne de bataille, violemment lumineuse. La plaine Vígrídr est de cent milles au carré. Quand ces évênements arrivent, Heimdallr se lève et souffle de toutes ses forces dans Gjallarhorn. Il appelle tous les dieux et ils tiennent conseil. Alors, Ódinn chevauche jusqu'à la source de Mímir et lui demande conseil, pour lui et pour son armée. Le frêne Yggdrasill tremble, et nulle créature n'est sans crainte dans le ciel et sur la terre. Les Ases et tous les einherjar *revêtent leur armure et s'avancent à la bataille sur la plaine. En tête, chevauche Ódinn, en heaume d'or et belle broigne, avec sa lance qui s'appelle Gungnir. Il marche à la rencontre du loup Fenrir. Il a Thórr à ses côtés, mais Thórr ne peut pas l'aider, car il a suffisamment à faire à se battre contre le serpent de Midgardr. Freyr va se battre contre Surtr et il y a rude mêlée avant que Freyr tombe; la cause de sa mort, c'est qu'il lui manque la bonne épée qu'il a donnée à Skirnir. S'est également détaché le chien Garmr, enchaîné au-dehors de Gnipahellir; c'est un monstre malfaisant qui n'a pas son pareil. Il lutte contre Týr et ils s'entre-tuent. Thórr occit le serpent de Midgardr et fait neuf pas, puis il tombe à terre, mort, tué par le venin que le serpent a vomi sur lui. Le loup engloutit Ódinn. C'est sa mort. Mais dans l'instant qui suit, Vidarr se précipite et écrase d'un pied la mâchoire inférieure du loup. A ce pied, il porte la chaussure que, depuis toujours, les temps ont fabriquée : ce sont les lamelles que l'on coupe aux chaussures aux talons et aux orteils : il faut jeter ces languettes si l'on veut*

venir à l'aide des Ases. D'une main, il saisit la mâchoire supérieure du loup et lui arrache la gueule : ce sera la mort du loup. Loki se bat contre Heimdallr et ils s'entre-tuent. Puis Surtr projette du feu sur la terre et consume tous les mondes. »

(*Gylfaginning,* chap. 51.)

Le retour des anciens jours

Est-ce la fin absolue? Non, et voici le plus émouvant. Cette mort ne va pas sans transfiguration, une résurrection suit cette apocalypse :

« Le temps va ramener l'ordre des anciens jours. »

Aux Scandinaves du monde viking, comme à tout l'héritage indo-européen, le néant était inadmissible. Sur des plaines vertes, Vie et Vivace, merveilleusement épargnés par le cataclysme à l'ombre d'Yggdrasill, retrouvent un nouveau soleil et Baldr, tandis que les seuls dieux bons, revenus, découvrent dans l'herbe, intactes, leurs tables d'or :

Hár dit : « Alors la terre sortira de la mer et elle sera verte et belle, et les champs porteront des fruits sans avoir été ensemencés. Vidarr et Váli vivront. Eux, la mer ni Surtr ne leur auront fait de mal et ils habiteront à Ídavöllr, là où était Ásgardr autrefois. Y viendront ensuite les fils de Thórr, Módi et Magni, et ils auront Mjölnir. Ensuite viendront de Hel Baldr et Hödr; ils s'assiéront tous ensemble et converseront, se rappelant leurs runes et racontant les événements d'autrefois, sur le serpent de Midgardr et sur le loup Fenrir. Alors, ils trouveront dans l'herbe les tables d'or qui avaient appartenu aux Ases. [...] Mais en un lieu qui s'appelle Abri de Hóddmímir, deux êtres humains ont échappé au feu de Surtr en se cachant – ils s'appellent Líf et Lífthrasir[1] *et ils se sont nourris de la rosée du matin; ils auront une telle descendance que tous les mondes seront peuplés [...]. Il pourra bien te sembler merveilleux que Sól*[2] *ait eu une fille, aussi belle qu'elle, et elle marchera sur les traces de sa mère. »*

(*Gylfaginning,* chap. 53.)

1. « Vie » et « Vivace ».
2. Sól, soleil, est féminin en vieux norrois.

Poèmes gnomiques

Nous voici maintenant en mesure d'aborder trois poèmes gnomiques, dont deux sont les joyaux de l'*Edda poétique* : tous trois n'étaient intelligibles qu'une fois le lecteur familiarisé avec l'ensemble de ces mythes. Ce sont les *Fjölvinnsmál, les Vafthrúdnismál* et la *Völuspá.*

Les *Dits de Fjölsvinnr (Fjölsvinnsmál)* sont un poème de moins belle venue et de contenu beaucoup plus obscur que l'ensemble des poèmes de l'*Edda.* Comme le *Grógaldr* dont ils constituent une sorte de suite, ils ne nous sont parvenus que dans un manuscrit sur papier, du XVIIe siècle, et, à ce titre, sont si bien sujets à caution que certains spécialistes ont mis en doute leur authenticité. Opinion à rejeter pourtant, car on a pu démontrer que l'essentiel remonte au XIIe siècle – ce qui signifie que, de toute manière, nous avons là une œuvre tardive. La présentation en est des plus curieuses. L'argument repose sur un thème très connu que nous retrouvons dans un chant populaire de Scandinavie orientale : c'est celui de l'amant longtemps absent qui se fait reconnaître de son amante après une série d'épreuves. L'atmosphère ne va pas sans évoquer, surtout vers la fin, le ton des romans de chevalerie que connut et traduisit le Nord dès le XIIe siècle. Pourtant, l'argument central retrouve, à n'en pas douter, la manière eddique : poésie gnomique par questions et réponses soulignées par un refrain, évocation d'un décor et de personnages qui rappellent fortement le *Skírnisför.* Ce voyageur déguisé qui finira par révéler son identité et se jeter dans les bras de Menglöd-Freyja qui l'a tant attendu, Svipdagr (Sveidal dans les chants populaires), ce pourrait être le mystérieux Ódr dont nous parlent d'autres sources, plus sûres. Fjölsvinnr – Ódinn, peut-être ; son nom signifie Tout Savant – lui expose un savoir qui nous reste souvent obscur. Malgré l'ensemble hétérogène et les innombrables réminiscences, il n'y a pas lieu de le tenir pour impur.

LES DITS DE FJÖLSVINNR [1]

1. *Au-dehors de l'enclos*
Il le vit venir

1. On réunit parfois ce poème et le Grógaldr (*supra* p. 584) sous le titre d'ensemble de *Svipdagsmál.*

Par le séjour des Thurses[1] *:*
« Qu'est-ce que ce monstre
Qui se tient au seuil de l'enclos
Se démenant près de la périlleuse flamme?

2. *Qui cherches-tu,*
De qui es-tu en quête?
Que veux-tu, toi sans ami, savoir?
Par les sentes humides
Va-t'en loin d'ici;
Ta place, ô sans appui, n'est pas ici. »

L'arrivant dit :

3. *« Qu'est-ce que ce monstre*
Qui se tient au seuil de l'enclos
Et n'offre nul cordial au vagabond?
Sans honneur ni los
Tu as vécu, homme,
Va-t'en d'ici chez toi[2]*. »*

Le gardien du lieu dit :

4. *« Fjölsvinnr je m'appelle,*
J'ai savante nature
Bien que point ne sois hospitalier;
Dedans l'enclos,
Ici jamais ne viendras.
Passe, loup, ton chemin! »

L'arrivant dit :

5. *« Quiconque a connu délices des yeux,*
Il désire les revoir
Où qu'il ait pu les entrevoir :
La salle de cet enclos
Me semble briller d'or :
Je crois qu'ici je me plairais. »

1. Il est probable que le début du poème manque. *Il* du vers 2 doit désigner Fjölsvinnr, qui veille sur la demeure de Freyja et la défend des intrus. *Le* serait donc Svipdagr. Le vers 3 laisse entendre que l'enclos sépare le palais de Freyja du monde des géants (*Thurses*).

2. Les trois derniers vers viendraient mieux dans la bouche de Fjölsvinnr, disposition qu'ont adoptée certains éditeurs.

Fjölsvinnr dit :

6. *« Dis-moi. De qui*
Es-tu né, garçon,
Et de quel homme es-tu le fils? »

L'arrivant dit :

« Vindkaldr je m'appelle,
Várkaldr s'appelait mon père
Dont Fjölkaldr[1] *était le père.*

7. *Dis-moi ceci, Fjölsvinnr,*
Que je te demande
Et que je voudrais savoir :
Qui commande ici
Et a puissance,
Biens et halles opulentes? »

Fjölsvinnr dit :

8. *« Menglöd*[2] *elle s'appelle,*
Sa mère la conçut
Du fils de Sváfrthorinn;
C'est elle qui commande ici
Et a puissance,
Biens et halles opulentes. »

Vindkaldr dit :

9. *« Dis-moi ceci, Fjölsvinnr,*
Que je te demande
Et que je voudrais savoir :
Comment s'appelle cette grille?
Chez les dieux mêmes on ne vit
Jamais pire péril. »

1. La série des noms d'emprunt citée par Svipdagr est intéressante. *Vindkaldr* : « Vent glacé » ou « Glacé par le vent » (comparer avec le vers 3 de la str. 47). *Várkaldr* : « Printemps glacé ». *Fjölkaldr* : « Tout glacé ». Ce sont noms qui conviennent à des géants.
2. *Que les colliers réjouissent* ou *Ornée du collier.* L'attribut principal de Freyja était le grand collier des Brísingar.

Fjölsvinnr dit :

10. *« Elle s'appelle Thrymgjöll*[1],
La fabriquèrent
Les trois fils de Sólblindi[2]*;*
Une entrave paralyse
Tout homme passant
Qui soulève de ses gonds la grille. »

Vindkaldr dit :

11. *« Dis-moi ceci, Fjölsvinnr,*
Que je te demande
Et que je voudrais savoir :
Comment s'appelle ce mur d'enclos
Qui chez les dieux provoque
Aux hommes les pires préjudices? »

Fjölsvinnr dit :

12. *« Il s'appelle Gastrófnir*[3]
Et je l'ai fait
Des membres de Leirbrímir[4]*;*
L'ai étançonné de sorte
Qu'il se tienne droit
Tant que durera le monde. »

Vindkaldr dit :

13. *« Dis-moi ceci, Fjölsvinnr,*
Que je te demande
Et que je voudrais savoir :
Comment s'appelle l'arbre
Dont la couronne atteint
Au-delà de toute terre? »

Fjölsvinnr dit :

14. *« Mímameidr*[5] *s'appelle.*
Nul ne sait sans doute

1. « La Résonnante. »
2. « Aveuglé par le soleil. » Les fils de Sólblindi sont donc des nains.
3. *Gastrófnir* pourrait signifier : *qui met en pièces les hôtes.*
4. *Leirbrímir,* ou *Leir-Brímir* : « Le Brímir d'argile ». Brímir est un des noms de Ymir, le géant originel dont le corps servit à faire la terre.
5. Poutre de Mímir, c'est-à-dire Yggdrasill.

Sur quelle racine il s'érigea;
Personne presque ne pressent
Comment on l'abattrait.
Fer ni feu ne l'entament.»

Vindkaldr dit :

15. *«Dis-moi ceci, Fjölsvinnr,*
Que je te demande
Et que je voudrais savoir :
Quel bien reçoit-on
De l'arbre noble
Que feu ni fer n'entament?»

Fjölsvinnr dit :

16. *«Dans le feu l'on jette*
Les baies de cet arbre
Pour guérir les maux de ventre des femmes,
Alors s'expulse
Ce qui dedans se tient.
Tel est son pouvoir sur les humains[1]*.»*

Vindkaldr dit :

17. *«Dis-moi ceci, Fjölsvinnr,*
Que je te demande
Et que je voudrais savoir :
Comment s'appelle le coq
Dans l'arbre altier
Qui scintille d'or tout entier?»

Fjölsvinnr dit :

18. *«Vídófnir*[2] *s'appelle.*
On le voit clair scintiller

1. On a fait remarquer que, si Yggdrasill est un frêne, il ne peut porter de baies. On en a conclu qu'il s'agirait plutôt d'un if, à quoi tendrait la description de l'immense arbre sacré mentionné par Adam de Brême à côté du grand temple d'Uppsala. Dans la médecine populaire, l'if joue un rôle important dans le traitement des indispositions féminines et de la grossesse. Le vers 3 pourrait faire allusion aux descentes d'organes pour lesquelles la sorcellerie nordique proposait, juqu'au siècle dernier, d'étranges remèdes.

2. Le coq Vídófnir n'est mentionné nulle part ailleurs. Il joue pourtant dans ce poème un rôle important. *Surtr* : génie du feu qui dévorera le monde. *Sinmara* nous est inconnue.

Dans les rameaux de Mímameidr :
Affres et angoisses
Il cause sans cesse
A Surtr et Sinmara. »

Vindkaldr dit :

19. *« Dis-moi ceci, Fjölsvinnr,*
Que je te demande
Et que je voudrais savoir :
Comment s'appellent les chiens
Qui, ici dans l'enclos,
Courent en rond et grognent ? »

Fjölsvinnr dit :

20. *« Gífr*[1] *s'appelle l'un,*
Geri[2]*, l'autre,*
Si tu veux le savoir ;
Ce sont gardiens
Qui veillent les onze[3]
Jusqu'à consommation du destin des Puissances. »

Vindkaldr dit :

21. *« Dis-moi ceci, Fjölsvinnr,*
Que je te demande
Et que je voudrais savoir :
Peut-on passer auprès
Des animaux intrépides
Et se glisser à l'intérieur quand ils dorment ? »

Fjölsvinnr dit :

22. *« Enjoint leur fut*
De dormir à tour de rôle
Quand ils furent choisis pour ce service :
L'un dort de nuit,

1. *Gífr* : le Sorcier, ou le Redoutable.
2. *Geri :* le Glouton. Il est nommé dans les *Grímnismál* comme l'un des deux loups d'Ódinn.
3. *Les onze* : voir strophe 38.

L'autre, de jour
Et nul passant ne peut pénétrer.»

Vindkaldr dit:

23. *«Dis-moi ceci, Fjölsvinnr,*
Que je te demande
Et que je voudrais savoir:
Y a-t-il pitance
Qu'on puisse leur donner
Pour pénétrer en hâte quand ils mangent?»

Fjölsvinnr dit:

24. *«Il y a dans les ailes*
De Vídófnir deux os
Si tu veux le savoir:
C'est la seule pitance
Qu'homme puisse leur donner
Pour pénétrer en hâte quand ils mangent.»

Vindkaldr dit:

25. *«Dis-moi ceci, Fjölsvinnr,*
Que je te demande
Et que je voudrais savoir:
Existe-t-il une arme
Qui peut amener Vídófnir
A sombrer jusqu'au séjour de Hel?»

Fjölsvinnr dit:

26. *«Lævateinn*[1] *fut fait,*
Par Loptr[2], *de runes gravé,*
En bas, au-delà de Nágrind[3];
Il est, chez Sinmara,

1. Litt., «rameau nuisible». *Teinn* est intéressant: c'est ainsi que s'appelaient les rameaux sacrificiels trempés dans le sang des victimes. Cela renforce la traduction du vers 2: *de runes gravé*. Le texte porte *ruinn* qui ne dit rien. On a donc proposé une correction: *rúnum*.
2. Loki.
3. Les grilles du royaume des morts.

Dans l'écrin de Sægjarn[1]
De neuf verrous puissants[2] *fermé.* »

Vindkaldr dit :

27. « *Dis-moi ceci, Fjölsvinnr,*
Que je te demande
Et que je voudrais savoir :
Reviendra-t-il celui
Qui se met en route
Et veut prendre ce rameau? »

Fjölsvinnr dit :

28. « *Certes reviendra celui*
Qui se met en route
Et veut prendre ce rameau,
A condition qu'il aille,
Ce que peuvent bien peu,
Chez la Dise du gravier brillant[3]. »

Vindkaldr dit :

29. « *Dis-moi ceci, Fjölsvinnr,*
Que je te demande
Et que je voudrais savoir :
Est-il quelque trésor
Par quelqu'un possédé
Qui réjouirait la livide géante[4]? »

Fjölsvinnr dit :

30. « *Tu coucheras dans l'écrin*
La luisante faux
Qui gît dans la cuisse de Vídófnir;
Alors il faudra que Sinmara,

1. Un manuscrit porte, sans majuscule, *segjarn keri,* « le vase de qui est avide de voir », ce qui ne donne pas grand sens. Si on lit *Sægjarn* avec majuscule, cela peut représenter un géant dont le nom signifie « Qui languit après la mer ».

2. Le texte dit *njardlásar,* c'est-à-dire « *verrous de Njördr* ». Njördr possédait une hache qui pouvait, dit-on, faire sauter tous les verrous.

3. Il faut renoncer à comprendre. Il pourrait s'agir de Sinmara.

4. Il semble que ce soit Sinmara.

Avant qu'elle s'y dise consentante,
Te prête cette arme pour le combat.»

Vindkaldr dit :

31. *«Dis-moi ceci, Fjölsvinnr,*
Que je te demande
Et que je voudrais savoir :
Comment la halle s'appelle
Que cerne
La constante vacillante flamme[1] *?»*

Fjölsvinnr dit :

32. *«Hýr*[2] *s'appelle*
– Longtemps la halle
Oscillera à la pointe de la lance –,
Connue depuis longtemps,
La bonne halle,
Par sagas et récits.»

Vindkaldr dit :

33. *«Dis-moi ceci, Fjölsvinnr,*
Que je te demande
Et que je voudrais savoir :
Qui donc a fait
Ce que j'ai vu
Au-delà du seuil des fils des Ases ?»

Fjölsvinnr dit :

34. *«Uni et Íri,*
Óri et Bari,
Varr et Vegdrasill,
Dóri et Úri,

1. On se rappellera (*Skírnisför,* str. 8) que la halle de Gerdr, hypostase de Freyja, est également ceinte d'un mur de flammes. Le motif revient aussi dans les chants héroïques de l'*Edda.*
2. Peut signifier *joyeuse* ou *feu.* On ne connaît pas d'autre version de ce motif populaire. S'agirait-il d'une forteresse perchée au sommet d'un mont très effilé ?

Dellingr, Atvardr,
Lidskjálf et Loki[1]. »

Vindkaldr dit :

35. « *Dis-moi ceci, Fjölsvinnr,*
Que je te demande
Et que je voudrais savoir :
Comment s'appelle ce mont
Sur lequel je vois la fiancée,
La très renommée, se tenir? »

Fjölsvinnr dit :

36. « *Lyfjaberg*[2] *il s'appelle,*
Longtemps il a été
Réconfort de malades et de blessés;
Guérira toute femme
Qui le gravira,
Souffrirait-elle d'infirmités de vieillesse. »

Vindkaldr dit :

37. « *Dis-moi ceci, Fjölsvinnr,*
Que je te demande
Et que je voudrais savoir :
Comment s'appellent les vierges
Qui aux genoux de Menglöd
Siègent, toutes amies? »

Fjölsvinnr dit :

38. « *Hlíf s'appelle l'une,*
L'autre, Hlífthrasa,
La troisième, Thjódvarta,
Björt et Bleik,

1. Cette strophe est une *thula* ou poème énumératif. Les personnages mentionnés sont des nains. On se demande ce que Loki vient faire parmi eux. On peut lire *loki* sans majuscule, au sens de *finalement, pour finir*. Le chiffre onze dominant ce poème, on aurait alors onze nains.

2. Signifie proprement : *Mont des Remèdes*, mais un manuscrit porte *Hyfjaberg, Mont Élevé*. Voyez strophe 49.

Blíd et Frid,
Eir et Aurboda[1]. »

Vindkaldr dit :

39. « *Dis-moi ceci, Fjölsvinnr,*
Que je te demande
Et que je voudrais savoir :
Est-ce qu'elles protègent
Qui leur sacrifie,
Si le besoin s'en fait sentir? »

Fjölsvinnr dit :

40. « *Sages, protègent*
Qui leur sacrifie
Sur les autels sacrés :
Point n'est si grand péril
Poignant les fils des hommes
Qu'elles ne les tirent de détresse. »

Vindkaldr dit :

41. « *Dis-moi ceci, Fjölsvinnr,*
Que je te demande
Et que je voudrais savoir :
Est-il un homme
Qui puisse
Dans les suaves bras de Menglöd dormir[2]*?* »

Fjölsvinnr dit :

42. « *Il n'est nul homme*
Qui puisse
Dans les suaves bras de Menglöd dormir

1. Les noms des vierges de Menglöd signifient : *Hlíf,* Protection, Écu; *Hlífthrasir,* Ardente à Protéger. Comparer le couple Hlíf-Hlífthrasir avec le couple Líf-Lífthrasir de *Gylfaginning,* chap. 53 (le couple qui survit au *Ragnarõk*). *Thjódvarta,* Gardienne du Peuple; *Björt,* Brillante; *Bleik,* Pâle (ce n'est pas péjoratif : la blancheur est une des qualités poétiques de la femme dans la poésie du Nord); *Blid,* Joyeuse; *Frid,* Belle; *Eir* (qui est la déesse de la médecine), Paix, Merci; *Aurboda,* Roc de Graviers. – Pour la métrique, il manque un nom derrière Frid. Cela, Menglöd étant comptée, ferait alors onze femmes, conformément à la strophe 20.

2. C'est la question clef (comparer avec la fin des énigmes de Gestumblindi ou des *Vafthrúdnismál*).

Si ce n'est Svipdagr :
A lui fut la brillante comme soleil
Pour femme promise. »

Vindkaldr dit :

43. *« Lève la grille,*
Laisse-moi le passage;
C'est Svipdagr qu'ici tu peux voir;
Et va voir à présent
Si Menglöd voudrait
M'accorder son plaisir. »

Fjölsvinnr dit :

44. *« Écoute, Menglöd,*
Voici un homme venu,
Va voir ton hôte;
Les chiens se réjouissent,
La maison s'est ouverte :
Je crois que c'est Svipdagr. »

Menglöd dit :

45. *« Que les corbeaux sagaces*
Sur la haute potence
T'arrachent les yeux
Si tu as menti,
Disant que le grand voyageur
Jusqu'à ma salle est venu.

46. *D'où reviens-tu,*
D'où fis-tu voyage,
Comment t'appellent tes gens?
Par ta famille et ton nom
Je connaîtrai le signe
Que je te fus pour femme promise. »

Svipdagr dit :

47. *« Svipdagr, je m'appelle,*
Sólbjartr s'appelait mon père,
Je fus chassé par les chemins battus des vents glacés :
Des décrets d'Urdr,

Nul ne juge,
Fussent-ils à tort rendus. »

Menglöd dit :

48. « *Sois donc le bienvenu,*
Comblé est mon désir,
Baisers suivront bienvenue;
Spectacle extraordinaire
Réjouit toujours
Chez qui aime d'amour.

49. *Longtemps suis demeurée*
Sur la montagne douce[1]
Jour et nuit t'ai attendu;
Et voici qu'est arrivé
Ce qu'ai tant attendu :
Te voici, jeune homme, à ma salle venu.

50. *Tant ai langui*
Savoir si j'aurais ton plaisir
Comme tu as mon amour :
Maintenant il est sûr
Que nous ne nous séparerons
Jamais et jamais. »

Sous une forme semblable, celle de la joute, le géant Vafthrúdnir (Fort à l'Embrouille) confronte son savoir à celui d'Ódinn, comme toujours dissimulé sous le nom de Gagnrádr (Bon Conseilleur) ou, selon une lecture différente, de Gangrádr (Vagabond). Leurs répliques résument toute l'histoire du monde et des dieux telle que vous venons de la voir. Composé dès le début du xe siècle par un Norvégien, semble-t-il, qui était un païen convaincu, ce beau poème vaut surtout pour l'élégance de la forme. D'une parfaite venue en ses trois parties soulignées par le changement de refrain, les *Vafthrúdnismál* maintiennent un équilibre méritoire entre érudition et réalisme vivant, ce qui en fait une œuvre agréable à lire malgré sa gravité.

1. Ou *sur Lyfjaberg.*

LES DITS DE FORT À L'EMBROUILLE

Ódinn dit :

I. *« Conseille-moi à présent, Frigg,*
Car je brûle d'aller
Rendre visite à Vafthrúdnir;
Très curieux
Je suis de l'ancien savoir
Que possède ce très sage géant. »

Frigg dit :

2. *« Volontiers je retiendrais*
Herjafödr[1]
Chez lui dans l'enclos des Ases,
Car je crois qu'aucun géant
N'est aussi puissant
Que l'est Vafthrúdnir. »

Ódinn dit :

3. *« Maints voyages j'ai faits,*
Maintes choses j'ai tentées,
Maintes puissances j'ai éprouvées;
Mais je voudrais savoir
Comment de Vafthrúdnir
Est la demeure. »

Frigg dit :

4. *« Heureux soit ton voyage!*
Heureux, ton retour!
Heureux sois-tu au partir et au retour!
Que tes talents t'aident
Où que tu ailles, Aldafödr[2],
Pour t'adresser au géant. »

5. *Alla alors Ódinn*
Éprouver la sagesse des paroles

1. « Père des Armées », c'est-à-dire Ódinn.
2. « Père des Générations », c'est-à-dire Ódinn.

Du très savant géant;
A la halle il arriva
Que possédait le père d'Imr[1]*;*
Yggr[2] *entra aussitôt.*

Ódinn dit :

6. *« Salut, Vafthrúdnir!*
Me voici dedans la halle entré
Pour te voir en personne;
Mais je veux d'abord savoir
Si tu es savant
Et très sage, géant. »

Vafthrúdnir dit :

7. *« Qu'est-ce que cet homme*
Qui dedans ma salle
M'adresse la parole?
Point ne sortiras
De notre halle
Si tu n'es pas le plus savant. »

Ódinn dit :

8. *« Je m'appelle Gagnrádr,*
Me voici venu du chemin
Assoiffé, jusqu'à ta salle;
J'ai longuement voyagé,
J'ai besoin de ton invite
Et de ton hospitalité, géant. »

Vafthrúdnir dit :

9. *« Pourquoi donc, Gagnrádr,*
Parler du bas bout de la halle?
Viens dans la salle t'asseoir,
Alors on verra bien
Qui des deux en sait davantage,
De l'invité ou du vieux thulr. »

1. Géant, peut-être une erreur pour *Hymr* (Hymir).
2. Yggr : le Redoutable : Ódinn (*cf.* Ygg-drasill).

Ódinn dit :

10. *« Le pauvre homme*
Qui chez le riche vient,
Qu'il parle s'il est besoin, sinon qu'il se taise;
Grande hâblerie,
Je crois qu'elle tourne mal
A qui vient chez le rusé. »

Vafthrúdnir dit :

11. *« Dis-moi, Gagnrádr,*
Puisque tu veux du bas bout de la halle
Éprouver ton renom,
Comment ce cheval s'appelle
Qui tire chaque journée
Au-dessus des peuples? »

Ódinn dit :

12. *« Skínfaxi*[1]*, il s'appelle*
Celui qui tire le clair
Jour au-dessus des peuples :
On le tient pour le meilleur des chevaux
Chez les Hreidgots[2]*,*
Toujours luit la crinière du coursier. »

Vafthrúdnir dit :

13. *« Dis ceci, Gagnrádr,*
Puisque tu veux du bas bout de la halle
Éprouver ton renom :
Comment l'étalon s'appelle
Qui de l'est tire
La nuit sur les utiles dieux? »

Ódinn dit :

14. *« Hrimfaxi*[3]*, il s'appelle*
Qui tire chaque nuit

1. « Crinière Brillante. »
2. Une peuplade des Gots? Désigne ici les hommes en général.
3. « Crinière de givre. »

Sur les utiles dieux;
Il laisse de son mors
Chaque matin tomber l'écume,
De là vient la rosée dans les vallons.»

Vafthrúdnir dit:

15. *«Dis ceci, Gagnrádr,*
Puisque tu veux du bas bout de la halle
Éprouver ton renom:
Comment cette rivière s'appelle
Qui délimite le terrain
Entre les fils des géants et les dieux?»

Ódinn dit:

16. *«Ifing s'appelle la rivière*
Qui délimite le terrain
Entre les fils des géants et les dieux;
Libre, elle coulera
D'âge en âge,
Jamais ne gèlera la rivière.»

Vafthrúdnir dit:

17. *«Dis ceci, Gagnrádr,*
Puisque tu veux du bas bout de la halle
Éprouver ton renom:
Comment cette plaine s'appelle
Où se rencontreront pour le combat
Surtr et les dieux bien-aimés?»

Ódinn dit:

18. *«Vígrídr*[1] *s'appelle la plaine*
Où se rencontreront pour le combat
Surtr et les dieux bien-aimés;
Sur cent vingt milles elle s'étend
Aux quatre aires du vent.
Cette plaine leur est assignée.»

1. «Lieu du Combat». Voir Snorri ci-dessus, p. 502.

Vafthrúdnir dit :

19. *« Savant tu es, hôte,*
Viens-t'en sur le banc du géant,
Et parlons assis ensemble;
Nous allons dans la halle
Mettre notre tête en gage,
Hôte, sur notre sagesse[1]. »

Ódinn dit :

20. *« Dis ceci en premier lieu,*
Si tes dons y suffisent,
Et si toi, Vafthrúdnir, le sais :
D'où viennent la terre
Et le ciel élevé,
Ô savant géant ! »

Vafthrúdnir dit :

21. *« De la chair d'Ymir*
La terre fut façonnée,
Et de ses os, les montagnes,
Le ciel, du crâne
Du géant froid comme givre,
Et de son sang, la mer. »

Ódinn dit :

22. *« Dis ceci en second lieu,*
Si tes dons y suffisent
Et si toi, Vafthrúdnir, le sais :
D'où vient la lune
Qui voyage au-dessus des hommes,
Et le soleil pareillement ? »

Vafthrúdnir dit :

23. *« Mundilfœri s'appelle*
Celui qui de la lune est le père,
Et du soleil, pareillement;

1. Le débat devient donc capital. Ici commence la deuxième partie : le questionneur est maintenant Ódinn.

Ils doivent dans le ciel
Tourner chaque jour
Et mesurer les années pour les hommes. »

Ódinn dit :

24. *« Dis ceci en troisième lieu,*
Puisqu'on te dit sage,
Et que toi, Vafthrúdnir, le sais :
D'où vient le jour
Qui passe au-dessus des peuples,
Et la nuit ou la lune à son déclin? »

Vafthrúdnir dit :

25. *« Dellingr s'appelle*
Celui qui est père de Dagr,
Et Nótt fut conçue par Nör;
Les dieux utiles
Créèrent lune montante et retombante
Pour mesurer les années aux hommes. »

Ódinn dit :

26. *« Dis ceci en quatrième lieu,*
Puisqu'on te dit sage,
Et que toi, Vafthrúdnir, le sais :
D'où vient l'hiver
Ou le chaud été
En premier lieu chez les savants dieux? »

Vafthrúdnir dit :

27. *« Vindsvalr*[1] *s'appelle*
Celui qui est père de l'hiver,
Et Svásudr[2] *de l'été.*
. . . .

Ódinn dit :

28. *« Dis ceci en cinquième lieu,*
Puisqu'on te dit savant,

1. *Vindsvalr* : « Froid de Bise ». C'est un géant de même que Svásudr.
2. *Svásudr* : « Le Charmant ». La strophe est mutilée.

Et que toi, Vafthrúdnir, le sais :
Qui fut le plus ancien des Ases
Ou des descendants d'Ymir
Aux jours d'autrefois ?»

Vafthrúdnir dit :

29. *« D'innombrables hivers*
Avant que la terre fût créée,
Naquit Bergelmir;
Thrúdgelmir
Était son père,
Et Aurgelmir, son grand-père[1]*. »*

Ódinn dit :

30. *« Dis ceci en sixième lieu*
Puisqu'on te dit sage,
Et que toi, Vafthrúdnir, le sais :
D'où, chez les fils des géants,
Vint Aurgelmir,
D'abord, ô savant géant ? »

Vafthrúdnir dit :

31. *« Des Élivágar*
Rejaillirent des gouttes de venin,
Crûrent jusqu'à ce qu'il en sorte un géant;
Là, nos races
Remontent toutes,
Aussi sont-elles toutes féroces. »

Ódinn dit :

32. *« Dis ceci en septième lieu*
Puisqu'on te dit sage,
Et que toi, Vafthrúdnir, le sais :
Comment celui-là eut-il un enfant,
L'intraitable géant,
Puisqu'il n'eut point plaisir de géante ? »

1. Il entre une idée de hurlement dans les noms de ces trois géants – de montagne pour le premier, de force pour le second et de limon pour le dernier. En tout état de cause, ce sont des personnifications de forces naturelles.

Vafthrúdnir dit :

33. *« On croit que sous le bras*
Du Thurse du givre crûrent
Une fille et un fils ensemble;
L'un des pieds du savant géant
Conçut de l'autre pied
Un fils à six têtes. »

Ódinn dit :

34. *« Dis ceci en huitième lieu,*
Puisqu'on te dit sage,
Et que toi, Vafthrúdnir, le sais :
Quel est ton premier souvenir,
Ou que sais-tu de plus ancien,
Tu es tout savant, n'est-il pas vrai, géant? »

Vafthrúdnir dit :

35. *« D'innombrables hivers*
Avant que la terre fût créée,
Bergelmir naquit;
Mon premier souvenir,
C'est quand ce savant géant
Fut placé dans son berceau [1]. *»*

Ódinn dit :

36. *« Dis ceci en neuvième lieu,*
Puisqu'on te dit sage
Et que toi, Vafthrúdnir, le sais :
D'où vient le vent
Qui vogue sur la vague;
Jamais lui-même on ne le voit. »

Vafthrúdnir dit :

37. *« Hræsvelgsr* [2] *s'appelle*
Celui qui siège aux confins du ciel,

1. Le sens est contesté. J'ai rendu par *berceau* un mot qui peut signifier *socle de moulin* ou *berceau fait d'un tronc d'arbre évidé.* C'est le lieu de rappeler que Bergelmir évoque fortement Noé, et que le berceau en question pourrait être une image de l'Arche.

2. Le nom de cet aigle géant, auteur de tous les vents, est étrange : il signifie « Avale-Charogne ». Une conception chamaniste pourrait sous-tendre l'image. L'aigle en question « avale » les trépassés et restitue leurs esprits qui déferlent sur le monde.

Géant à forme d'aigle;
De ses ailes
On dit que vient le vent
Sur tous les hommes. »

Ódinn dit :

38. *« Dis ceci en dixième lieu,*
Puisque tu sais,
Vafthrúdnir, de tous les dieux le destin :
D'où Njördr vint
Parmi les fils des Ases;
Aux temples et aux tertres,
Il commande chez maints peuples[1]
Et ne fut pas engendré par les Ases. »

Vafthrúdnir dit :

39. *« A Vanaheimr*
Le créèrent les sages puissances
Et le livrèrent en otage aux dieux;
A la fin des temps
Il reviendra
Chez lui parmi les sages Vanes. »

Ódinn dit :

40. *« Dis ceci en onzième lieu*
(Puisqu'on te dit sage
Et que toi, Vafthrúdnir, le sais[2]*) :*
Qui sont les hommes
Qui dans le clos d'Ódinn
Se pourfendent chaque jour? »

Vafthrúdnir dit :

41. *« Tous les* einherjar
Dans le clos d'Ódinn
Se pourfendent chaque jour;
Ils désignent les morts

1. La traduction du vers 7 n'est pas sûre.
2. Les deux vers entre parenthèses sont une interpolation.

Puis s'éloignent du combat,
Siègent ensuite réconciliés. »

Óđinn dit :

42. *« Dis ceci en douzième lieu,*
Puisque tu sais,
Vafthrúdnir, de tous les dieux le destin :
Des runes[1] *des géants*
Et de tous les dieux,
Diras-tu la vérité,
Ô très sage géant ? »

Vafthrúdnir dit :

43. *« Des runes des géants*
Et de tous les dieux,
Je peux dire la vérité,
Car dans chaque monde je suis allé,
Dans neuf mondes je suis allé,
En bas, à Níflhel,
C'est là que meurent les hommes. »

Óđinn dit[2] *:*

44. *« Maints voyages j'ai faits,*
Maintes choses j'ai tentées,
Maintes puissances j'ai éprouvées ;
Quels hommes vivront
Quand le formidable hiver
Passera parmi les hommes ? »

Vafthrúdnir dit :

45. *« Líf et Lífthrasir,*
Mais ils devront se cacher
Dans le bois de Hóddmímir[3]*;*
De la rosée du matin,

1. J'ai laissé « runes » dans le texte. En plus du sens habituel, le mot *rúnar* peut signiffier secrets, mystères, savoir occulte.
2. Voici le début de la dernière partie. Les questions que pose désormais Óđinn relèvent de la plus haute science : divination et magie.
3. *Le bois de Hóddmímir :* le bois de Mímir au Trésor est Yggdrasill au pied duquel se trouve la source de science, « trésor » de Mímir.

Ils en seront à se nourrir;
De là naîtront les hommes. »

Ódinn dit :

46. *« Maints voyages j'ai faits,*
Maintes choses j'ai tentées,
Maintes puissances j'ai éprouvées;
D'où viendra le soleil
Dans le ciel plat
Quand Fenrir aura englouti celui-ci? »

Vafthrúdnir dit :

47. *« Álfrödul*[1] *engendrera*
Une fille unique
Avant que Fenrir ne l'engloutisse.
C'est cette vierge-là qui parcourra,
Quand les puissances auront péri,
Les routes de sa mère. »

Ódinn dit :

48. *« Maints voyages j'ai faits,*
Maintes choses j'ai tentées,
Maintes puissances j'ai éprouvées;
Qui sont ces filles
Qui traversent la mer,
Les sages, les puissantes vierges? »

Vafthrúdnir dit :

49. *« Trois foules*
Des filles de Mögthrásir
Traversent le désert.
L'une, ce sont les hamingjur,
Elles vont par le monde,
Quoique nées parmi les géants[2]. »

1. « Éclat de l'Alfe », c'est-à-dire le soleil. Rappelons que « soleil » est féminin en islandais.
2. Le texte est obscur. On ne sait qui est Mögthrásir. S'agit-il des créatures chargées de régler le destin? C'est en effet le cas des *hamingjur,* divinités protectrices d'une famille ou d'un clan.

Ódinn dit :

50. « *Maints voyages j'ai faits,*
Maintes choses j'ai tentées,
Maintes puissances j'ai éprouvées;
Quels Ases gouverneront
Les propriétés des dieux
Quand la flamme de Surtr se sera éteinte? »

Vafthrúdnir dit :

51. « *Vidarr et Váli*
Habiteront les aîtres des dieux
Quand la flamme de Surtr se sera éteinte;
Módi et Magni
Auront Mjölnir
A la fin du combat de Vingnir[1]. »

Ódinn dit :

52. « *Maints voyages j'ai faits,*
Maintes choses j'ai tentées,
Maintes puissances j'ai éprouvées;
Quelle sera la cause
De la mort d'Ódinn
Quand les puissances s'entre-déchireront? »

Vafthrúdnir dit :

53. « *Le loup*[2] *engloutira*
Aldaföдr,
Cela, Vidarr le vengera;
La gueule glacée,
Il fendra
Au Loup pendant la bataille. »

Ódinn dit :

54. « *Maints voyages j'ai faits,*
Maintes choses j'ai tentées,

1. Thórr. Les personnages mentionnés dans cette strophe ont déjà été nommés ici, au chap. 53 de la *Gylfaginning*.
2. Fenrir.

Maintes puissances j'ai éprouvées;
Qu'a dit Ódinn,
Avant qu'il monte sur le bûcher,
Lui-même à l'oreille de son fils[1] *?»*

Vafthrúdnir dit :

55. *« Nul homme ne sait*
Ce qu'autrefois
Tu dis à l'oreille de ton fils;
D'une bouche vouée à la mort,
J'ai dit mon antique savoir
Et la chute des dieux;
Voici qu'avec Ódinn j'ai fait assaut
De ma sagesse en paroles.
Tu es et seras toujours le plus sage des hommes. »

On voit que Snorri s'est servi abondamment de cette source. Il cite d'ailleurs, dans son *Edda*, huit strophes des *Vafthrúdnismál.* Mais il a utilisé plus généreusement encore la *Völuspá* dont il donne vingt-sept strophes.

La *Völuspá.* L'auteur qui, vers l'an 1000, composa cette vision dantesque, un des plus beaux poèmes sacrés qui soient et l'un des chefs-d'œuvre de la littérature du Moyen Age, d'une beauté immédiate et qui ne se dément pas un instant, était un païen chérissant, non pas les dieux et les mythes, mais l'esprit qui les animait. Il connaissait aussi le christianisme dont le triomphe dans le Nord devenait chaque jour plus évident. Changement de cultures, mutation, phénomène de croissance ou d'adaptation à un ordre nouveau, avec toutes les conséquences dramatiques qu'ils impliquent et ce saut dans l'avenir incertain qu'ils supposent : il a éprouvé tout cela dans son cœur. Et, en un sublime cri de passion, il jette au monde cet appel éperdu : voici ce que nous allons perdre. Il se trouve que ce tableau, dans son âme même, redécouvre la grande conception, l'éternelle idée d'un monde qui sort d'un paradis perdu pour retrouver un jour un nouvel âge d'or après les épreuves d'une terrible *catharsis.* Ici, christianisme et religion nordique remontent à l'indéracinable espérance humaine, indo-européenne en tout état de cause, d'une béatitude éternelle. C'est

1. C'est évidemment le secret connu d'Ódinn seul. Le thème revient souvent dans la littérature nordique. Voyez, ci-dessus, les énigmes de Gestumblindi, p. 112.

tout le cycle de l'histoire universelle que dépeint la *Völuspá,* en images fulgurantes et selon un rythme croissant en frénésie jusqu'à la catastrophe, pour revenir à la majesté sereine du début. Le trait frappant, en dehors de la sauvage grandeur des évocations, en est le dynamisme. Forces, puissances, pouvoirs vont sans cesse, sans trêve, tendus vers ce qui viendra. Le mouvement qui emporte l'ensemble, et que nous retrouvons identique dans les volutes des bois décorés, des serpents stylisés qui ornent les pierres runiques et des ciselures des bijoux vikings, précipite dans son élan visions et vaticinations. Telle est la *Völuspá.*

Pour en accroître le prestige, l'auteur a voulu faire parler une *völva,* une de ces voyantes-prophétesses-magiciennes, comme la Thorbjörg de la *Saga d'Eiríkr le Rouge :*

En ce temps-là, il y avait une grande famine au Groenland. Les hommes qui étaient partis à la pêche ou à la chasse avaient fait peu de prises et quelques-uns n'étaient pas revenus. Il y avait dans la contrée une femme qui s'appelait Thorbjörg; elle était prophétesse et on l'appelait Petite Voyante. Elle avait eu neuf sœurs qui toutes étaient prophétesses, mais elle seule était alors en vie. En hiver, Thorbjörg avait coutume de se rendre à des banquets et ceux qui l'invitaient surtout étaient les gens qui étaient curieux de connaître leur destin ou ce que serait la saison prochaine. Et comme Thorkell était le plus important fermier qu'il y avait là, on estima que c'était à lui qu'il revenait de savoir quand cesserait cette disette qui sévissait. Thorkell invita la prophétesse chez lui et on lui fit bon accueil, comme c'était la coutume quand il fallait recevoir des femmes de ce genre. On lui prépara un haut siège et l'on plaça sous elle un coussin : il fallait qu'il y eût dedans des plumes de poule. Quand elle arriva le soir avec l'homme qui avait été envoyé à sa rencontre, elle était équipée de telle sorte qu'elle portait par-dessus ses habits un manteau bleu fermé par des cordons, orné de pierreries jusqu'en bas des pans; elle portait un collier de perles de verre autour du cou, un capuchon en peau d'agneau noire sur la tête, doublé à l'intérieur de peau de chat blanche; elle avait un bâton à la main, terminé par un pommeau; il avait une monture de laiton avec des pierreries en haut, autour du pommeau; elle était ceinte d'une ceinture d'amadou portant une grande bourse de peau dans laquelle elle conservait les objets magiques dont elle avait besoin pour pratiquer son art. Elle portait aux pieds des chaussures de peau de veau à longs poils, attachées par de longs lacets avec de gros boutons d'étain aux bouts. Aux mains, elle portait des gants

de peau de chat, blancs et à longs poils à l'intérieur. Quand elle entra, tout le monde se sentit tenu de lui faire d'honorables salutations. Elle y répondit avec plus ou moins de bonne grâce, selon que les gens lui étaient agréables ou non. Le bòndi *Thorkell la prit par la main et la conduisit au siège qui lui avait été préparé. Il la pria de laisser courir ses regards sur les gens et les bêtes de la maison, ainsi que sur les aîtres. Elle resta sur sa réserve pour toutes choses. Le soir, on installa les tables, et il faut dire quels mets on prépara pour la prophétesse. On lui fit du gruau de lait de chevrette et on lui fit cuire les cœurs de toutes les bêtes qu'il y avait. Elle avait une cuiller de laiton et un couteau à manche en dent de morse, monté avec un double anneau de cuivre, et dont la pointe était cassée. Quand les tables eurent été montées, le fermier Thorkell se plaça devant Thorbjörg et demanda ce qu'elle pensait de l'endroit, si la maisonnée ou la conduite des gens lui étaient agréables ou non, et combien de temps il lui faudrait pour être en mesure de savoir ce qu'il lui avait demandé et que les gens étaient le plus anxieux de connaître. Elle déclara qu'elle ne dirait rien avant le lendemain matin, quand elle aurait d'abord passé une nuit à dormir. Le lendemain, vers la fin de la journée, on lui prépara l'appareil dont elle avait besoin pour exécuter le* sejdr. *Elle demanda qu'on lui trouvât des femmes connaissant le poème nécessaire à l'exécution du* sejdr *et qui s'appelle Vardlokur. Mais il ne se trouva pas de ces femmes. On chercha par la ferme si quelqu'un le connaissait. Alors Gudrídr dit : « Je ne suis ni versée dans la magie ni savante d'un savoir secret, mais Halldís, ma nourrice, m'enseigna en Islande le poème qu'elle appelait* Vardlokur. *» Thorkell dit : « En ce cas, tu tombes à point. » Elle dit : « Voilà bien la seule circonstance où je pense n'être d'aucun secours, car je suis chrétienne. » Thorbjörg dit : « Il pourrait se faire que tu rendes service aux gens ici et tu n'en serais pas plus mauvaise femme pour autant; mais je laisse à Thorkell le soin de fournir les choses nécessaires. » Thorkell insista fort auprès de Gudrídr, et elle déclara qu'elle ferait à son gré. Les femmes firent alors un cercle autour de l'échafaudage où était assise Thorbjörg. Gudrídr chanta alors le poème, si bien et si bellement qu'aucun de ceux qui se trouvaient auprès ne pensa l'avoir jamais entendu dire d'une plus belle voix. La prophétesse la remercia de ce poème, et dit que beaucoup d'esprits étaient accourus, trouvant qu'il faisait bon d'entendre le poème si*

bien inconté, « qui, précédemment, voulaient nous abandonner et ne nous obéir en rien. A présent, beaucoup de choses me sont claires qui m'étaient cachées auparavant, à moi et à beaucoup d'autres ».

(Chapitre IV.)

C'est sans doute dans un appareil similaire, parmi les incantations magiques des chanteuses, que « notre » *völva* commence :

PRÉDICTION DE LA PROPHÉTESSE

1. *Silence je demande à tous*
Les êtres sacrés,
Petits et grands
Fils de Heimdallr;[1]*;*
Tu veux, Valfödr[2]*, que moi*
Je révèle
Les anciens récits des hommes,
Les plus reculés que je me rappelle.

2. *Je me rappelle les géants*[3]
Nés à l'origine,
Eux qui, il y a bien longtemps,
Me mirent au monde;
Neuf mondes[4] *je me rappelle,*
Neuf étendues immenses
Et le glorieux arbre du monde
Enfoncé dessous terre[5].

3. *C'était au premier âge*
Où il n'y avait rien,

1. Cela confirme la *Rígsthula* : pour la *Völuspá* aussi, Heimdallr est le père de tous les hommes.
2. Père des Occis, c'est-à-dire Ódinn.
3. En se présentant comme une géante elle-même, la *völva* double la créance de ses paroles : race primitive, création originelle, la famille des géants possédait la mémoire des temps les plus reculés.
4. *Neuf mondes :* voir *Vafthrúdnismál,* strophe 43.
5. Les deux derniers vers laissent entendre que la *völva* se rappelle le temps où Yggdrasill était encore « enfoncé dessous terre », c'est-à-dire à l'état de graine dans l'humus.

Ni sable ni mer
Ni froides vagues;
De terre point n'y avait
Ni de ciel élevé,
Béant était le vide[1]
Et d'herbe nulle part.

4. *Puis les fils de Burr*
Suscitèrent la terre ferme,
Eux qui créèrent
Midgardr le glorieux;
Du sud brillait le soleil
Sur le pavé de la salle,
Alors la terre se couvrit
De vertes feuilles.

5. *Le soleil du sud,*
Le compagnon de la lune
Étendit la dextre
Vers le rebord du ciel;
Le soleil ne savait
Où il avait sa place,
La lune ne savait
Quelle force elle avait,
Les étoiles ne savaient
Où elles avaient leur site[2].

6. *Alors tous les dieux montèrent*
Sur les sièges du jugement,
Divinités suprêmes,
Et se consultèrent;
A la nuit et à la lune décroissante
Ils donnèrent un nom,
Ils nommèrent le matin
Et le milieu du jour,
La fraîche et la brune
Et comptèrent le temps par années.

1. C'est la traduction littérale de l'image étymologiquement suggérée par le Ginnungagap primitif (*cf.* ci-dessus, p. 409). La strophe 5 pourrait être une adjonction plus récente, ainsi que la strophe 6. Il faut comprendre qu'à l'époque évoquée, il n'y avait encore ni jour ni nuit.

2. Ici commence le second temps du poème. Après le chaos initial, naissance du temps et premier âge d'or.

7. *Les Ases s'assemblèrent*
Dans Idavöllr[1],
Tertres et temples
Ils y érigèrent;
Forge placèrent,
Joyaux forgèrent,
Tenailles façonnèrent
Et firent les outils.

8. *Aux tables jouèrent, dans le clos,*
Joyeux étaient,
De rien ne manquaient
En fait d'or;
Jusqu'au jour où parurent
Trois filles géantes
Toutes-puissantes
Venues de Jötunheimr[2].

9. *Alors tous les dieux montèrent*
Sur les sièges du jugement,
Divinités suprêmes
Et se consultèrent
Pour savoir quel peuple
Les nains devaient créer
Du sang de Brímir
Et des os de Bláinn[3].

10. *Il y avait là Módsognir*
Devenu le plus grand
De tous les nains
Et Durinn, le second;
Des êtres à forme humaine
Ils firent en grand nombre,
Les nains dans la terre,
Comme Durinn le prescrivit.

1. *Idavöllr :* nom de la plaine où, avant l'organisation du monde et sa hiérarchisation, vivent les dieux; où également ils se retrouveront après le *Ragnarök* (*cf.* str. 60). Son nom convoie l'idée de plaine toujours verte.
2. Marque un progrès sur la strophe 6 : l'histoire ici s'incarne sous la forme du Destin représenté par les trois Nornes.
3. *Brímir* et *Bláinn* sont des noms d'Ymir, le géant originel. Les strophes qui suivent constituent une *thula*, la *thula* des nains, que beaucoup tiennent pour une interpolation mais que je maintiens ici, conformément au Codex Regius.

11. *Nýi et Nidi,*
Nordri et Sudri,
Austri et Vestri,
Althjóf, Dvalinn,
Nár et Náinn,
Nípingr, Dáinn,
Bífurr, Báfurr,
Bömburr, Nóri,
Ánn et Ónarr,
Ái, Mjódvitnir[1].

12. *Vigr et Gandálfr,*
Vindálfr, Thráinn,
Thekkr et Thróinn,
Thrór, Vitr, Litr,
Nýr et Nýrádr;
Voici les nains
– Reginn et Rádsvinnr –
Justement dénombrés[2].

13. *Fíli, Kíli,*
Fundinn, Náli,
Hepti, Víli,
Hánnarr, Svíurr,
Frár, Hornbori,
Frægr et Lóni,
Aurvangr, Jari,
Eikinskjaldi[3].

14. *Temps d'énumérer*
Aux humains
La lignée des nains de Dvalinn
Qui jusqu'à Lofarr descend

1. Ici commence la longue *thula* des nains. La plupart de ces noms ne sont connus que par ce poème. Beaucoup nous sont inconnus. Quelques-uns sont traduisibles : *Nýi* et *Nidi,* « Nouvelle Lune » et « Nuit sans Lune » ; *Nordri, Sudri, Austri, Vestri,* Nord, Sud, Est, Ouest ; *Dvalinn,* « engourdi » ; *Nár,* « Cadavre » ; *Dáinn,* « Mourant » ; *Ái,* « Aïeul » ; *Mjódvitnir,* « Loup de l'Hydromel ».

2. *Vigr,* « cheval » ; *Thekkr,* « Chéri » ; *Vitr,* « Sage » ; *Litr,* « Couleur » ; *Nýr,* « Neuf » ; *Nýrádr,* « Nouveau Conseiller » ; *Rádsvinnr,* « De sage conseil ».

3. *Fundinn,* « Trouvé » ; *Hánnarr,* « Artiste de ses mains » ; *Frár,* « Prompt » ; *Hornbori,* « Transpercé d'une Corne » ; *Frægr,* « Renommé » ; *Aurvangr,* « Plaine de Gravier » ; *Eikinskjaldi,* « A l'Écu de Chêne ».

– Eux qui allèrent
A Jöruvellir[1]
Et à Aurvangar
Depuis leurs gîtes sous la pierre[2].

15. *S'y trouvaient Draupnir*
Et Dólgthrasir[3],
Hár, Haugspori,
Hlévangr, Glói,
Skirfir, Virfir,
Skáfidr, Ái,

16. *Álfr et Yngvi,*
Eikinskjaldi,
Fjalarr, Frosti,
Finnr et Ginnarr[4];
Toujours remonteront
Tant qu'hommes vivront
Les générations
Jusqu'à Lofarr.

17. *Jusqu'à ce que trois Ases*
Sortissent de la troupe,
Puissants et bienveillants :
Revenant à la maison.
Trouvèrent sur le sol,
De peu de force doués,
Askr et Embla[5]
Privés de destinée.

18. *Ils n'avaient pas d'esprit,*
Ils n'avaient pas de sens,
De sang ni de son
Ni de saines couleurs;
Ódinn donna l'esprit,

1. « Plaine du Combat ».
2. Les nains habitaient sous les pierres, mais on peut comprendre *Salarsteinn* comme un nom de lieu.
3. *Draupnir*, « Dégouttant »; *Dólgthrasir*, « Ivre de Combattre »; *Hár*, « Haut ».
4. *Finnr*, « Chasseur » (ou Finnois? ou Same?); *Ginnarr*, « Séducteur ».
5. *Askr* et *Embla* sont le premier homme et la première femme. *Askr* signifie frêne, *Embla* est obscur et pourrait être en rapport avec orme. Il est plus tentant d'y voir le grec *ampelos* : sarment de vigne. Comment comprendre *troupe?* S'agit-il de celle des nains?

Hoenir donna le sens,
Lódurr donna le sang
Et les saines couleurs.

19. *Je sais que se dresse un frêne,*
S'appelle Yggdrasill,
L'arbre élevé, aspergé
De blancs remous[1]*;*
De là vient la rosée
Qui dans le vallon tombe,
Éternellement vert il se dresse
Au-dessus du puits d'Urdr[2].

20. *De là sont venues les vierges*
Savantes en maintes choses,
Trois, sorties de la mer
Sous l'arbre placée;
L'une s'appelle Urdr,
L'autre, Verdandi,
– Taillaient des bûches de bois –,
Skuld[3]*, la troisième;*
Elles firent les lois,
Elles fixèrent la vie
Des fils des hommes
Et la destinée des mortels.

21. *Elle se rappelle*[4] *la première*
Bataille au monde,
Quand ils percèrent de leurs lances
Gullveig[5]
Et dans la halle de Hár[6]
La brûlèrent.

1. *Blancs remous* n'est pas sûr; le texte parlerait d'« argile blanche ».
2. L'une des Nornes. Son nom signifie « ce qui fut, passé ». On notera l'association constante Yggdrasill-Destin.
3. *Verdandi*, « ce qui est, présent »; *Skuld*, « ce qui sera, avenir ». Ce sont les deux autres Nornes. Que signifie *taillaient des bûches de bois*? Peut-être est-ce une allusion à l'art de graver les runes?
4. *Elle se rappelle*: à la mode scandinave, il arrive plusieurs fois dans le cours du poème que la *völva* parle d'elle-même à la troisième personne.
5. La strophe 21 introduit le troisième temps de l'histoire: la bataille entre Ases et Vanes dont l'enjeu serait Gullveig, « Puissance de l'Or ». On ne sait à qui renvoie cette dénomination. Il s'agit d'une magicienne – voir la strophe suivante.
6. *Hár*: Ódinn.

Trois fois brûlèrent,
Trois fois renée
Avec insistance.
Pourtant, elle vit encore.

22. *La Brillante, on l'appelait,*
Quelque maison qu'elle visitât,
La sorcière, l'habile voyante
Sachant manier la baguette;
Où qu'elle le pouvait, pratiquait la magie,
Ensorcelait les esprits séduits,
Toujours faisait la joie
Des méchantes femmes [1].

23. *Alors tous les dieux montèrent*
Sur les sièges du jugement,
Divinités suprêmes,
Et se consultèrent :
Savoir si les Ases
Paieraient le tribut
Ou si tous les dieux
Recevraient offrande [2].

24. *Ódinn fit voler la lance* [3]
Et tira parmi le peuple,
Ce fut la première
Bataille au monde;
Rompu fut le rempart
Du royaume des Ases,
Le champ resta
Aux Vanes vainqueurs.

25. *Alors tous les dieux montèrent*
Sur les sièges du jugement,
Divinités suprêmes

1. La strophe 22 pose un problème majeur. De qui est-il question? De Gullveig, qui serait donc une sorcière dont la science et la beauté auraient provoqué la guerre entre les Ases et les Vanes? Freyja est-elle cause involontaire et indirecte du parjure des dieux? Et dans ce cas, son nom symbolique représente-t-il la raison de cette guerre, la cupidité? Ou bien est-ce la *völva* elle-même qui continue à parler d'elle au ton indirect? On pencherait plutôt pour le premier cas, en raison du surnom choisi : la Brillante.
2. Les dieux se consultent pour savoir s'ils paieront tribut aux Vanes (ou bien : pour savoir s'ils paieront compensation pour Gullveig).
3. Lancer sa lance sur les rangs ennemis était signe de guerre.

Et se consultèrent :
Qui avait rempli
Tout l'air de poison
Et à la famille des géants
Promis l'épouse d'Ódr[1].

26. *Thórr seul combattit là,*
Gonflé de colère,
– Il reste rarement inactif
Quand il apprend de telles choses –
Rompus furent les promesses,
Les paroles et les serments,
Tous les fermes accords
Conclus entre eux.

27. *Elle sait que de Heimdallr*
Le cor est caché
Sous l'arbre sacré
Familier du ciel clair;
Il s'asperge
A la cascade boueuse
Du gage d'Ódinn.
En savez-vous davantage? – ou quoi[2]*?*

28. *Seule elle*[3] *était assise dehors*
Quand arriva le Vieux,
L'Ase très farouche,
La regarda dans les yeux :
« Que me demandez-vous?
Pourquoi me mettre à l'épreuve?
Je sais bien, Ódinn,
Où tu as caché ton œil :
Dans le glorieux
Puits de Mímir.
Mímir boit l'hydromel
Chaque matin

1. Il semble s'agir à présent de l'histoire de la construction d'Ásgardr. L'épouse d'Ódr est Freyja.
2. Le ton change de nouveau : un nouveau refrain apparaît. On peut comprendre aussi que c'est en gage que Heimdallr a confié son cor, Gjallarhorn, à Yggdrasill, tout comme Ódinn a engagé son œil.
3. La *völva*, dont on a vu qu'elle s'installe au-dehors sur une sorte d'échafaudage pour pratiquer son art. L'*útiseta*, ou fait de siéger dehors, est en effet la pratique constante des magiciennes.

Dans le gage de Valfödr. »
En savez-vous davantage? – ou quoi?

29. *Le Père des Armées choisit pour elle*
Anneaux et colliers,
Elle obtint sagesse, clairvoyance
Et magique science;
Elle vit toujours plus loin
Dans l'étendue des mondes.

30. *Elle vit les valkyries*
Venues de loin,
Prêtes à chevaucher
Jusqu'à la demeure des dieux[1].
Skuld tenait le bouclier,
Les autres étaient Skögul,
Gunnr, Hildr, Göndul
Et Geirskögul[2]*;*
Voici énumérées
Les femmes du Seigneur des Armées,
Prêtes à chevaucher
Par la plaine, les valkyries.

31. *Je vis de Baldr,*
Le dieu ensanglanté,
Le fils d'Ódinn,
La destinée cachée;
Se dressait, poussée
Plus haut que la plaine,
Grêle et très belle,
La branche de gui.

32. *Sortit de cet arbre*
Qui grêle semblait

1. La traduction n'est qu'une conjecture. Le manuscrit porte *godthjód*, qui est « le peuple des Gots », mais il peut être pris ici, semble-t-il, au sens large : peuples et pays en général. Le sens n'est guère satisfaisant et l'on a proposé de voir en *god* « dieux ».

2. Cette brève *thula* des valkyries est fort intéressante. Voir R. BOYER, « Les valkyries et leurs noms », dans *Mythe et Personnification*, Paris, Les Belles Lettres, 1980, pp. 39-54. Il est remarquable que Skuld, donnée pour une Norne dans ce poème même (str. 20), soit ici une valkyrie. Gunnr et Hildr signifient : bataille, combat; nous avons déjà rencontré Hildr à propos de la bataille éternelle. Göndul doit s'appliquer à « celle qui manipule le *gandr* », ce dernier mot désignant soit une baguette magique, soit une opéation magique. Il suffit pour montrer que les valkyries sont bien autre chose que des entités guerrières.

Le douloureux trait funeste
Que lança Hödr[1]
Le frère de Baldr était
Né trop tôt,
Celui-là n'avait qu'une nuit,
Le fils d'Ódinn qui le tua[2].

33. *Ne se lava plus les mains*
Ni ne peigna sa chevelure
Tant que sur le bûcher ne fut porté
L'assassin de Baldr;
Mais Frigg pleurait
Dans Fensalir
Le malheur de la Valhöll.
En savez-vous davantage? – ou quoi?

34. *Alors Váli sut comment*
Tresser les chaînes du combat,
Ils étaient plutôt rudes
Les liens faits d'intestins.

35. *Elle vit, enchaîné*
Sous Hveralundr[3],
Un fourbe de forme
Semblable à Loki[4];
Là, siège Sigyn,
Bien que, du lot de son mari,
Elle ne soit point remplie d'allégresse.
En savez-vous davantage? – ou quoi?

36. *De l'est, un fleuve verse*
Aux vallons venimeux
Épées et saxes[5] *:*
Il s'appelle Slíd[6].

1. Le dieu aveugle assassin de Baldr est aussi son frère. Un autre frère de Baldr et fils d'Ódinn, Váli, âgé d'une nuit, tuera Hödr pour venger Baldr.
2. Váli, qui tua en effet Hödr.
3. *Hveralundr* pose un problème : dans certains manuscrits, le mot est sans majuscule et signifierait alors : « arbre à chaudrons » (?). On peut comprendre aussi : le bosquet des sources chaudes.
4. Décrit le supplice de Loki, en accord donc avec l'*Edda de Snorri.*
5. La saxe est une épée à lame courte et large, très connue à l'époque viking et ensuite.
6. « Péril. »

37. *Se dressait au nord*
A Nidavellir[1]
La salle d'or
Des enfants de Sindri[2]*;*
Une autre se dressait
A Ókólnir[3]*,*
La salle à bière du géant
Qui s'appelle Brímir.

38. *Elle vit se dresser une salle*
Loin du soleil
A Náströnd[4]*,*
Portes tournées au nord;
Des gouttes de poison
Tombent par les lucarnes,
Cette salle est tressée[5]
D'échines de serpents.

39. *Elle y vit patauger*
Dans des fleuves épais
Des hommes parjures
Et des loups criminels[6]
Et celui qui d'autrui
Séduit la femme;
Là, Nidhöggr[7]
Suçait les cadavres des trépassés.
Le loup dépeçait les hommes.
En savez-vous davantage? – ou quoi?

1. « Plaine Obscure. »
2. Un nain.
3. Nom de l'endroit où s'assemblent les géants pour banqueter.
4. La partie septentrionale du royaume des morts, litt. « Rives des Cadavres ». Toute cette suite de strophes est une série de visions sinistres annonçant le sort des parjures. Comme il a été dit plus haut, (pp. 42 *sq.*), le parjure est bien le péché capital pour cette religion.
5. Fait allusion aux toits de chaume ou de fibres entrelacées dont étaient couvertes les chaumières.
6. Le texte porte *mórdvargar* ou *vargar.* Loup est un terme infamant appliqué aux hommes. Les Islandais distinguaient entre *víg*, crime normal si l'on ose dire, et *mórd*, crime honteux, parce que commis sur un homme sans défense, ou endormi, ou exécuté sans avoir été publiquement proclamé (*lýsa vígi*).
7. *Nidhöggr*, litt. « Rongeur Amer » (?), est le dragon qui vit dans le royaume des morts. On ne sait pas quel est le loup évoqué par l'avant-dernier vers : Garmr, peut-être?

40. *A l'est était assise la vieille*[1]
Dans la Forêt de Fer
Et y enfantait
La race de Fenrir;
Parmi eux tous
Il y en aura un
Qui détruira le soleil[2]
Sous la forme d'un monstre.

41. *Il se gorge des chairs*
Des hommes voués à la mort,
Rougit le siège des dieux
De rouge sang;
Noir sera l'éclat du soleil
Dans les étés suivants,
Épouvantables, toutes les tempêtes[3].
En savez-vous davantage? – ou quoi?

42. *Assis là sur un tertre*
En jouant de la harpe,
Le gardien de la sorcière,
Le joyeux Eggthér[4]*;*
Chantait auprès de lui
Sur le bois de la potence
Un coq vermeil
Qui s'appelait Fjalarr[5].

43. *Chantait chez les Ases*
Crête d'Or[6].
Il éveille les hommes
Du Père des Armées;
Mais un autre chante
Sous terre,
Un coq d'un rouge de suie
Dans les halles de Hel.

1. *La vieille* est inconnue. Une géante, sans doute. S'agit-il d'Angrboda (« Fauteuse de Mal »), qui conçut de Loki Fenrir, Hel et le serpent de Midgardr?
2. Celui *qui détruira le soleil* doit être le loup Hati que présente la strophe 39 des *Grímnismál*.
3. Prélude à la description dantesque du *Ragnarök*.
4. Un berger ou un bouvier, litt. « le gardien de l'épée ».
5. Peut signifier « guetteur ».
6. Gullinkambi.

44. *Voici*[1] *que Garmr*[2] *aboie de rage*
Devant Gnipahellir[3]*,*
La chaîne va se rompre,
La bête va bondir.
Je sais maints sortilèges,
Plus loin en avant je vois
L'amère destinée
Des dieux de la victoire.

45. *Les frères s'entre-battront*
Et se mettront à mort,
Les parents souilleront
Leur propre couche;
Temps rude dans le monde,
Adultère universel,
Temps des haches, temps des épées,
Les boucliers sont fendus,
Temps des tempêtes, temps des loups,
Avant que le monde s'effondre;
Personne
N'épargnera personne.

46. *S'ébattent les fils de Mímir*[4]*,*
Mais le destin s'embrase
A l'éclat
De Gjallarhorn[5]*.*
Heimdallr souffle fort,
Cor dressé;
Ódinn consulte
La tête de Mímir.

47. *Yggdrasill tremble,*
Le frêne érecte,
Gémit le vieux tronc,
Et le géant se délivre[6]*;*
Tous frémissent

1. Irruption du dernier refrain : le *Ragnarök* fait rage.
2. Signifie proprement : chien. Est-ce un nom propre ? Serait-ce une autre image de Fenrir ? La ressemblance avec Cerbère ne peut échapper.
3. L'ouverture qui mène au royaume des enfers, gouverné par Hel. Sens littéral : « Roc béant ».
4. Les géants ?
5. *Gjallarhorn*, cf. str. 27.
6. Le géant qui se délivre est le loup Fenrir.

Sur le chemin d'enfer
Avant que le parent
De Surtr[1] *ne l'engloutisse.*

48. *Qu'en est-il des Ases?*
Qu'en est-il des Alfes?
Résonne tout Jötunheimr,
Les Ases tiennent conseil;
Grommellent les nains
Devant les portes de roc,
Les maîtres des précipices.
En savez-vous davantage? – ou quoi?

49. *Voici que Garmr aboie de rage*
Devant Gnipahellir,
La chaîne va se rompre,
La bête va bondir;
Je sais maints sortilèges,
Plus loin en avant je vois
L'amère destinée
Des dieux de la victoire.

50. *Hrymr arrive de l'est,*
Bouclier levé,
Jórmungandr[2] *se retourne*
Saisi de la fureur des géants;
Le serpent fouette les vagues,
L'aigle miaule,
Nidfölr[3] *lacère les cadavres,*
Naglfari est détaché.

51. *Un bateau*[4] *vient de l'est*
Amenant par mer
Les enfants de Muspell[5],
Loki à la barre.
Les monstres voyagent
Tous avec le Loup,

1. *Le parent de Surtr*: le feu.
2. *Jórmungandr*: le grand serpent de Midgardr.
3. *Nidfölr*: c'est l'aigle dont il est question au vers précédent.
4. On peut comprendre *un* bateau ou *le* bateau, ce qui désignerait Naglfari dont il est question au dernier vers de la strophe 50.
5. Les géants du feu.

A leur front s'avance
Le frère de Býleistr[1].

52. *Surtr*[2] *arrive du sud*
Avec la mort des branches[3],
Le soleil émane
De l'épée du dieu des morts;
Les rocs s'entrechoquent,
Les monstres s'ébranlent,
Les hommes foulent le chemin de Hel
Et le ciel se crevasse.

53. *Alors arrive à Hlín*[4]
Une douleur nouvelle
Quand Ódinn se met en marche
Contre le loup[5],
Le brillant meurtrier de Beli[6],
Contre Surtr;
Alors de Frigg
Périra l'amour[7].

54. *Voici que Garmr aboie de rage*
Devant Gnipahellir,
La chaîne va se rompre,
La bête va bondir;
Je sais maints sortilèges,
Plus loin en avant je vois
L'amère destinée
Des dieux de la victoire.

1. Loki.
2. *Surtr*: chef des géants du feu. B. Phillpotts (*Arkiv f. nord. filologi*, 21, 1905) a suggéré qu'il s'agissait d'un volcan, tel que l'auteur islandais a pu en contempler plus d'une fois, personnifié, et que la scène qui suit serait une transposition poétique d'une éruption volcanique. C'est tout à fait vraisemblable. La fréquence du radical *surt-* dans les noms de lieux en Islande et en particulier l'appellation Surtshellir (cavernes de Surtr) donnée à des grottes fantastiques du centre-ouest de l'île feraient penser que Surtr était considéré comme un géant souterrain.
3. *La mort des branches*: le feu.
4. *Hlín*: Frigg.
5. *Le loup*: Fenrir.
6. Géant dont le nom signifie: « Beuglant ». Selon la *Gylfaginning*, Freyr l'aurait tué avec une corne de cerf.
7. L'amour de Frigg: Ódinn.

55. *Alors arrive le noble*
Fils de Sigfödr[1],
Vidarr, pour tuer
La bête à charogne[2],
Du poing il enfonce
L'épée jusqu'au cœur
Du fils de Hvedrungr[3].
Voici que le père est vengé.

56. *Alors arrive le glorieux*
Fils de Hlódyn[4],
Le fils d'Ódinn s'en va
Tuer le serpent,
Occit en courroux
La sentinelle de Midgardr;
Tous les hommes vont
Déserter leur demeure;
Le fils de Fjörgyn,
Épuisé, recule
De neuf pas devant la vipère[5]
Sans craindre la honte.

57. *Le soleil s'obscurcit,*
La terre sombre dans la mer,
Les luisantes étoiles
Vacillent dans le ciel;
Ragent les fumées,
Ronflent les flammes.
Une intense ardeur
Joue jusqu'au ciel.

58. *Voici que Garmr aboie de rage*
Devant Gnipahellir,
La chaîne va se rompre,
La bête va bondir.
Je sais maints sortilèges,
Plus loin en avant je vois
L'amère destinée
Des dieux de la victoire.

1. *Sigfödr :* « Père de la victoire », c'est-à-dire Ódinn.
2. Le loup Fenrir.
3. « Écumant » : Loki dont Fenrir est le fils.
4. « Orageuse » et *Fjörgyn* : la terre, mère de Thórr.
5. *Vipère* est ici un *heiti* pour dragon, serpent.

59. *Elle voit émerger*[1]
Une seconde fois
Une terre de l'onde,
Éternellement verte;
Coulent les cascades,
Au-dessus plane l'aigle
Qui dans les montagnes
Pourchasse les poissons.

60. *Les Ases se rassemblent*
Dans Ídavöllr,
Du Serpent puissant
S'entretiennent,
Se remémorent
Les grands événements
Et les runes anciennes
De Fimbultýr[2].

61. *Là, vont se retrouver*
Dans la verdure
Les merveilleuses
Tables d'or
Qu'aux jours d'autrefois
Possédaient les peuples.

62. *Sur les champs non ensemencés*
Croîtront les récoltes,
Tous maux seront réparés,
Baldr va revenir;
Hödr et Baldr habiteront
Les lieux de victoire de Hroptr[3],
Seigneur du séjour des morts.
En savez-vous davantage? – ou quoi?

63. *Hœnir*[4] *sait*
Choisir le rameau fatidique
Et les fils des deux frères[5]
Bâtissent

1. Voici la dernière partie : régénération.
2. « Le dieu suprême », Ódinn, sans doute (Alfödr).
3. *Hroptr* : Ódinn.
4. Dieu obscur, archaïque. « Le rameau fatidique » : le rameau du devin ou du magicien.
5. De Hödr et de Baldr, ou de Vili et Vé?

Dans le vaste séjour des vents.
En savez-vous davantage? – ou quoi?

64. *Elle voit une salle se dresser*
Plus belle que le soleil,
Couverte d'or,
A Gimlé [1] *:*
C'est là que les fidèles
Troupes vont habiter
Et pour l'éternité
Jouiront du bonheur.

65. *Alors arrive d'en haut*
Au dernier jugement,
Le puissant, le magnifique,
Celui qui tout gouverne [2].

66. *Arrive en volant*
Le sombre dragon,
La vipère étincelante, descendue
De Nidafjöll;
Il porte en son plumage
– Plane par-dessus la plaine –
Des cadavres, Nidhöggr.
A présent, elle va disparaître [3].

S'il faut dégager un trait de l'ensemble de cette cosmogonie et de cette théogonie, ainsi que de l'histoire mythique du monde nordique, c'est sans doute l'importance capitale du rôle qu'y joue le Destin qu'il faut retenir [4]. C'est, en tout cas, un caractère tellement important de la littérature scandinave du Moyen Age qu'on ne peut le passer sous silence. On a noté au fil des pages

1. « Abri du Feu ». Snorri développe ce passage (*Gylfaginning*, chap. 51) : « Il restera maintes bonnes résidences et maintes mauvaises. C'est à Gimlé dans le ciel qu'il sera le meilleur d'habiter. »
2. Probablement une adjonction de l'époque chrétienne. Mais il peut s'agir aussi de Alfödr.
3. C'est la fin, le dragon des enfers, Nidhöggr, emporte les cadavres de Nidafjöll : Montagne Obscure. Il faut supposer que le « elle » du dernier vers désigne la *völva* qui, ayant parlé, va maintenant disparaître.
4. J'ai développé ce point précis, à partir d'une étude attentive de l'ordre des strophes dans la version de la *Völuspá* du Codex Regius, dans « On the Composition of *Völuspá* », *in Edda. A Collection of essays*, ed. R.J. Glendinning, Manitoba, 1983, pp. 117-133.

l'extrême fréquence avec laquelle reviennent le mot « destin » ou ses synonymes et ses personnifications. Le vocabulaire norrois compte une bonne vingtaine de termes pour cerner cette notion complexe (*forlög, ørlög, sköp, miötudr, urdr, audna, audit, rök, gæfa, gifta, feigd, feigr, heill, tími, happ, hlaut-, hamingja, lukka, slys, vá, fylgja*), tous attestés dans nos textes et qui feront, au XIII[e] siècle encore, une rude concurrence au vocabulaire chrétien, après trois cents ans de christianisme. Comme si l'univers tout entier que nous livrent les *Eddas* baignait dans une intense clarté fatidique. Toute l'histoire des dieux et des hommes est immergée dans une durée inexorable dont la marche est connue et inflexible. Cela confère une dimension profondément humaine et tragique à ces textes. Le monde est d'avance jugé. Le « temps sacré », comme dirait Mircea Eliade, dans lequel évoluent les poèmes de l'*Edda,* est un présent d'après la fin des temps, où l'on se rappelle, ou bien un passé d'avant l'origine des temps, où l'on craint. Ce n'est qu'au prix d'artifices de traduction justifiés par les exigences de notre langue logicienne que l'on introduit un futur, proche ou simple. Vu dans son ensemble le cosmos des *Eddas* est immobile ou du moins figé sous le regard du scalde, comme une composition de Jérôme Bosch.

Pourtant, il est indispensable d'y regarder de plus près. Il y a deux façons, pour tout homme, d'envisager le destin, et toutes les deux sont présentes dans nos textes. L'une, de résignation, de fatalisme et de résignation amère, tient tout entière dans la conception des Nornes, *Urdr* (« Passé »), *Verdandi* (« Présent ») et *Skuld* (« Futur »), installées sous l'arbre du destin du Monde (*Yggdrasill*), à la source de tout savoir (*Urdabrunnr* : le « puits » ou « la source d'Urdr »), décidant sans appel du sort des humains et, notons-le bien, de celui des dieux aussi. Dès la naissance, elles règlent le cours de toute vie.

On ne peut survivre d'un soir
A la sentence des Nornes.

(*Hamdismál,* str. 30.)

Et

Des décrets d'Urdr
Nul ne juge,
Fussent-ils à tort rendus.

(*Fjölvinnsmál,* str. 47.)

Quoiqu'elles soient dispensatrices du bien autant que du mal, leur côté sinistre l'emporte. Elles se trouvent en partie réincarnées dans les valkyries (l'une des valkyries porte d'ailleurs le nom de la troisième Norne : Skuld, *Völuspá*, str. 30), émissaires d'Ódinn qui se rendent sur les champs de bataille pour choisir ceux qui vont tomber. Non pas, il faut insister, s'emparer de ceux qui ont été tués, mais les désigner. Avec les noms guerriers qu'elles portent (« Bataille », « Bouclier », « Fureur », « Mêlée », « Lance »), elles font de la bataille non un jeu brutal et indécis, mais l'occasion pour le sort de rendre ses arrêts. Voici pourquoi les *Hávamál* (str. 129) recommandent au combattant de ne pas lever les yeux pendant le combat, cela pourrait attirer l'attention des valkyries.

Leur figure sauvage, sanglante et cruelle – encore qu'elle soit équilibrée par l'espect virginal et l'apparence de cygnes qu'on leur attribue parallèlement – n'apparaît nulle part plus effrayante que dans l'extraordinaire *Darradarljód* (*Lai de Dörrudr* ou plutôt *Lai de la Lance*) que nous a conservé la *Saga de Njáll* (chap. 157). Composé dans les îles nord-atlantiques peu après la célèbre bataille de Clontarf (1014) où le roi irlandais Brian « périt tout en remportant la victoire », ce magnifique poème combine en une vision frénétique les mythes eddiques à un très vieux chant de tisseuses. Le symbole, pour macabre qu'il soit, est splendide : les valkyries tissent sur le métier l'étoffe même de nos chairs, le tissu de nos vies. Dans un contexte épouvantable : sang, entrailles, crânes morts, épées et lances, l'incantation magique (« Nous tissons, nous tissons ») revient avec une sauvagerie grandiose.

Le lai de la lance

Le vendredi matin, pendant la bataille[1], *cet événement avait eu lieu à Katanes*[2] *: un homme qui s'appelait Dörrudr*[3] *était*

1. La bataille de Clontarf.
2. En Écosse, aujourd'hui Caithness.
3. Le nom de Dörrudr est fortement sujet à caution. L'auteur de la *Saga de Njáll*, écrite à la fin du XIIIe siècle, et qui ne comprenait plus sans doute le sens de *Darradarljód*, a voulu par ce tour de passe-passe lui trouver une justification étymologique : le génitif de *Dörrudr*, prénom inconnu d'autre part, serait *Darradar*! En fait, *darr* ou *darradr* signifie « lance ».

sorti. Il vit des êtres humains chevaucher, à douze en tout, jusqu'à un pavillon de dames, et ils y disparurent tous. Il alla jusqu'au pavillon, regarda à l'intérieur par une ouverture, vit qu'il y avait là des femmes et qu'elles avaient une toile toute montée sur le métier à tisser. Il y avait des têtes d'hommes en guise de poids de tension, des intestins en guise de trame et de chaîne, une épée comme fouloir et une flèche pour navette. Elles chantèrent alors quelques strophes :

1. *« Vaste est montée*
Pour la mort des hommes
La toile à tisser.
Le sang pleut.
Le tissu gris des hommes
Est monté maintenant
Sur l'avant de la lance
Et les amies des hommes[1]
L'emplissent de la trame rouge
Du meurtrier de Randvér[2].

2. *Le tissu est tissé*
D'entrailles humaines
Et durement tendu
De têtes d'hommes.
De sanglantes lances
Lui servent de lames.
De fer sont les montants,
De flèches, les navettes.
De l'épée nous foulons
Ce tissu de bataille.

3. *Bataille va tissant*
Et Tumulte de l'Épée[3],

1. Les valkyries.
2. Le *meurtrier de Randvér* est le grand roi des Gots, Ermanaric (Jörmunrekkr), qui fit pendre son propre fils, Randvér, lequel, sur les conseils du perfide Bikki, aurait commis l'adultère avec sa jeune belle-mère, Svanhildr, fille de Sigurdr et de Gudrùn, les deux héros du cycle de Sigurdr. Mais la légende veut que Bikki ait été Ódinn sous un déguisement. La *trame rouge du meurtrier de Randvér* (qui peut donc signifier, soit Ermanaric, soit, indirectement, Bikki-Ódinn) signifie de toute manière « le sang des hommes » (des Gots, si l'on veut).
3. J'ai donné dans le texte les traductions des noms des valkyries : *Bataille* (Hildr); *Tumulte de l'Épée* (Hjörthrimul); *Vibrante* (Sanngrídr); *Véhémente* (Svipull).

Vibrante et Véhémente,
Épées tirées.
La lame va craquer,
L'écu va éclater,
Le chien du heaume [1]
Va atteindre le bouclier.

4. *Nous tissons, nous tissons*
La toile de la lance,
Celle que le jeune roi [2]
Possédait naguère.
Nous avancerons
Parmi l'armée,
Où nos amis
Font assaut d'armes.

5. *Nous tissons, nous tissons*
La toile de la lance
Et accompagnerons
Ensuite le roi.
Là, Bataille et Magicienne [3]
Voient ensanglantés
Les rondaches
Qui protégeaient le roi.

6. *Nous tissons, nous tissons*
La toile de la lance,
Là où s'avance l'étendard
Des virils combattants.
Ne laissons pas
Sa vie nous échapper.
Les valkyries ont droit
De choisir les morts [4].

1. L'épée ou la hache; toutes deux « mordent » le heaume. C'est la leçon proposée par Einar Ol. Sveinsson : *Njáls Saga, Íslenzk Fornrít,* XII, p. 456 en note.

2. Sans doute Sigtryggr silkiskegg (Barbe de Soie), roi viking qui était le principal adversaire, avec le jarl Sigurdr des Orcades, du roi Brian. L'explication est naturelle, puisque Sigtryggr est le seul chef à ne pas mourir dans cette bataille (voir str. 5, v. 3-4).

3. Deux nouveaux noms de valkyries : *Gudr* (« Bataille »), *Göndul* (« Magicienne »). Ce sont les deux valkyries les plus connues. On notera qu'au total le poème nomme la moitié seulement des valkyries.

4. La strophe 6 est intéressante pour ses deux derniers vers, où les valkyries nomment la fonction exacte qui leur donne leur nom : *valr,* nom collectif pour les occis; *Kyria,* « celle qui choisit » (de *kjósa,* « choisir »).

7. *Ils auront, les hommes,*
A gouverner les terres,
Qui habitaient jadis
Les caps isolés[1].
Je dis au roi puissant[2]
Mort décidée.
A présent le jarl
A plié sous l'estoc.

8. *Grand dam vont souffrir*
Les hommes d'Irlande,
Dam que n'oublieront
jamais les humains.
Voici finie la toile,
Mais rouge est la plaine.
Nouvelles de malheur
Vont courir le monde.

9. *Voici qu'alentour*
Affreux est à voir,
Nuages sanguinolents
Dérivent au ciel.
L'air va se teinter
Du sang des trépassés,
Comme savent le chanter
Les vierges du combat[3].

10. *Bien avons chanté*
Sur le jeune roi
Maint chant de guerre,
Salut à nous, qui chantons!
Mais que celui-là qui entend
Apprenne
Le chant des guerrières
Et qu'il le récite aux hommes.

11. *Pressons nos montures*
A cru sur nos chevaux.

1. Les hommes qui habitent les caps isolés sont les Vikings qui cherchent à s'approprier les terres d'Irlande.
2. Le roi puissant est Brian, qui va mourir dans la bataille, ainsi que son jarl, Sigurdr des Orcades, qui s'était rangé contre lui.
3. Les valkyries, sorcières sanglantes, ne peuvent chanter (incanter) que quand tout est ensanglanté.

Brandissons l'épée:
Hors d'ici!»

Elles descendirent alors la toile du métier à tisser[1] *en l'arrachant et la mirent en pièces, et chacune garda le morceau qu'elle tenait. Dörrudr s'éloigna de la fenêtre et alla chez lui, et elles montèrent à cheval et s'en allèrent, six vers le sud, les six autres vers le nord.*

Les Nornes, les valkyries apparaissent sous d'autres formes moins terrifiantes mais aussi inexorables. Ce sont les Dises (*dísir*) – en rapport sans doute avec les puissances hindoues de la fécondité, les *dhísanās* –, les *fylgjur* et les *hamingjur*. Toutes sont des divinités tutélaires, chargées selon le cas de veiller sur la prospérité d'un clan, d'une famille ou même d'un individu donné. Elles éclairent d'un jour moins sombre le visage des Nornes. On les voit apparaître plus souvent dans les sagas que dans les *Eddas* mais elles ne sont pas absentes des textes que nous avons étudiés jusqu'ici. L'ensemble de ces créatures suffit à montrer à quel point l'homme du Nord était obsédé par l'idée de son destin. De la naissance à la mort, de la maison au champ de bataille, il était veillé et suivi par ces êtres étranges, attentifs et tout-puissants.

Il a su, nous l'avons dit, donner à leur omniprésence une figure artistique élaborée; il a ajouté à leur existence, objective pourrait-on dire, cette réaction individuelle qui passe par le sentiment de l'*eiginn máttr ok megin*. Je n'ai cessé d'insister sur cette atmosphère sacrée dans laquelle il évolue. Sacré qui s'impose à lui d'en haut, sacré qu'il contribue à entretenir par ses actes personnels ou collectifs : un monde double, comme sont si souvent doublés ou dédoublés les textes qui le traduisent et dont aucun, parmi la grande quantité de ceux qui ont été proposés jusqu'à présent, n'est résolument « laïque » ou profane.

Il n'y a pas lieu de s'étonner, en conséquence, de l'importance primordiale que prend la magie proprement dite dans ce monde. Elle ajoute à cet univers la dimension métaphysique indispensable à toute croyance.

1. Une fois tissée l'étoffe fatale (réglé le sort des combattants), les valkyries s'empressent de mettre à exécution les arrêts du Destin.

Une mythologie de magiciens

Une imprégnation magique

Disons-le d'emblée : les textes par lesquels nous connaissons la religion du Nord baignent littéralement dans la magie. Noms propres, expressions, actes dépeints, comportements des dieux et des héros, armes, animaux ou monstres sacrés : à tout moment s'impose la nécessité, pour qui veut comprendre, de supposer tout un arrière-plan de paroles et de pratiques magiques, de conceptions relevant de la sorcellerie. La science, ici, est secrète, ses arcanes, obscurs, et on ne les investit qu'en les violentant. Plutôt que de s'efforcer à une lecture symbolique ou naturaliste de ces mythes, il convient souvent, maintenant que nous sommes mieux éclairés, de recourir au grand savoir ésotérique pour interpréter tant d'histoires apparemment incompréhensibles. Les nécessités d'une présentation cohérente, compliquées par l'allure composite de la plupart des poèmes de l'*Edda* dans l'état où nous les possédons, nous ont obligé à passer sous silence cet aspect de bien des textes précédemment vus, les *Hávamál* ou le *Völsa thâttr* en particulier. Mais l'ensemble repose sur des opérations et évolue dans un cadre qui, en dernière analyse, peuvent relever sans difficulté de la magie. La *Gylfaginning* au titre éloquent (« Fascination de Gylfi ») est tout entière la relation d'une aventure magique. Le palais dans lequel Gylfi interroge la Trinité sacrée, cette Trinité même lui apparaissant et disparaissant, littéralement, par enchantement. C'est là, si j'ose dire, le stade élémentaire de la magie et nous n'en trouverons nulle part meilleur exemple que dans la célèbre relation, maintes fois évoquée déjà, que fait Snorri du voyage de Thórr chez Útgardaloki, *Gylfaginning,* chapitres 44 à 47.

Sans doute un texte comme celui-ci relève-t-il aussi de l'explication symbolique et Snorri qui le rédigea au début du XIIIe siècle y a-t-il certainement appliqué le rationalisme qui fait son originalité. Mais transformations, illusions des sens (*sjónhverfingar* à proprement parler : mirages), opérations ésotériques (comme l'exécution des boucs, la consommation de leur chair, puis leur restauration qui évoque irrésistiblement le sacrifice de l'agneau pascal pour les chrétiens), abolition des catégories spatio-temporelles, dédain généralisé des lois du monde physique renvoient, en dépit des explications « logiques » qui nous sont données *in fine*, à un univers et à des pratiques qui, Snorri lui-même en eût-il été inconscient, sont trop surprenants pour n'être pas magiques, d'autant que la plupart des épisodes ici présentés nous sont également connus, explicitement ou par allusions, par d'autres textes où ils ne sauraient appeler une quelconque explication rationaliste ; comme si Snorri s'était appliqué – fidèle en cela à une technique qu'il illustrera avec plus d'éclat encore dans sa *Saga de saint Óláfr* (dans la *Heimskringla*) où son constant effort est de présenter le saint beaucoup plus comme un homme que comme un thaumaturge [1] – à fondre en un tout cohérent à ses yeux quantité de fables que lui avait livrées, éparses, la tradition. Mais sur le type même des opérations dont une affabulation séduisante nous est ici donnée, il n'y a guère à hésiter. Les aventures de Thórr ne sont qu'une transposition de tant de pratiques magiques disséminées aussi dans les sagas.

Alors Ganglari dit : « [...] Est-il jamais arrivé à Thórr d'avoir rencontré quelqu'un de si fort et de si puissant qu'il lui ait été supérieur en force ou en sortilèges ? »

Alors Hár dit : « Je crois que peu d'hommes peuvent le raconter quoiqu'en beaucoup de choses il ait semblé en difficulté. De plus, s'il devait se faire que quelque chose eût été si coriace et si puissant que Thórr n'ait pas eu la capacité de remporter la victoire, il n'est pas nécessaire de le relater car beaucoup de signes concourent à nous faire penser que Thórr est le plus puissant. »

Alors Ganglari dit : « J'ai l'impression de vous avoir demandé chose que nul n'ose raconter. »

Jafnhár dit : « Nous avons entendu raconter des faits qui nous semblent incroyables, mais ici, tout près, siège celui qui, certes,

1. Voir traduction française, *La Saga de saint Óláfr*, Paris, Payot, 2e éd. 1992.

sait dire la vérité là-dessus, et tu peux avoir confiance que celui qui n'a jamais menti ne va pas le faire maintenant pour la première fois. »

Alors Ganglari dit : « Eh bien, je vais voir s'il y a quelque réponse à cette question, sinon il me faudra dire que vous êtes vaincus, si vous ne pouvez me dire ce que je demande. »

Alors Thridi dit : « Il est maintenant manifeste qu'il veut apprendre ces faits, encore que nous ne pensions pas que ce soit beau à dire. Cela commence par le fait qu'Ökuthórr[1] *voyageait avec ses boucs et son char, accompagné de l'Ase qui s'appelle Loki. A la tombée de la nuit, ils arrivèrent chez un bòndi et obtinrent de passer la nuit chez lui. Le soir, Thórr prit ses boucs et les tua tous les deux*[2]*. Ensuite, ils furent dépouillés et placés dans un chaudron. Quand ils furent cuits à point, Thórr et sa compagnie s'assirent pour dîner. Thórr offrit au bòndi, à sa femme et à ses enfants de manger avec lui; le fils du fermier s'appelait Thjálfi, et sa fille, Röskva*[3]*. Thórr posa la peau des boucs entre le feu et la porte, et dit au fermier et à ses gens de jeter les os sur les peaux. Thjálfi, le fils du fermier, garda un des os de la cuisse d'un des boucs et le fendit avec son couteau pour atteindre la moelle. Thórr resta là pour la nuit, mais de grand matin avant l'aube, il se leva et s'habilla, prit le marteau Mjölnir, le brandit et récita des incantations sur les peaux des boucs; ceux-ci ressuscitèrent, mais l'un d'eux boitait d'une patte de derrière. Thórr vit cela, et il dit que le fermier et ses gens avaient mal agi avec les os du bouc; il comprit que l'os de la cuisse avait été brisé. Il n'y a pas besoin d'en dire long, chacun peut imaginer la peur du bòndi quand il vit comment Thórr fronçait les sourcils; car le peu qu'il voyait des yeux fit qu'il pensa tomber à la renverse sous ce regard*[4]*. Thórr noua ses mains autour du manche du marteau, en sorte que les jointures blanchirent, mais le bòndi et ses gens firent comme on pouvait s'y attendre : ils poussèrent les hauts cris, demandèrent grâce et offrirent, en compensation, tout ce qu'ils possédaient. Quand Thórr vit leur épouvante, sa colère tomba, il se calma et leur prit leurs enfants,*

1. *Ökuthórr :* Thórr qui conduit, Thórr au char.
2. Le type de l'opération magique : Thórr tue ses boucs et mange leur chair. Le lendemain, il les « ressuscite » en les consacrant avec son marteau. L'image n'est pas sans rapport avec celle du sanglier Sæhrímnir que mangent les *einherjar* dans la Valhöll.
3. Comparer avec *Hymiskvida* (str. 28-29). *Röskva :* « Prompte ». Le sens de *Thjálfi* n'est pas connu : peut-être « celui qui saisit, qui agrippe » ?
4. Semblable puissance magique du regard est attribuée, dans la *Hymiskvida* (str. 12), au géant Hymir.

Thjálfi et Röskva, en guise de compensations. Ils devinrent ses domestiques et l'accompagnèrent toujours par la suite.

« Il laissa là les boucs et entreprit son voyage vers l'est, vers Jötunheimr, et jusqu'à la mer, puis il alla au large sur la profonde mer. Quand il arriva à terre, il y monta accompagné de Loki, Thjálfi et Röskva. Quand ils eurent marché un moment, ils arrivèrent à une grande forêt. Ils y marchèrent tout le jour jusqu'au crépuscule. Thjálfi était plus rapide à la course que tout autre homme. C'est lui qui portait le havresac de Thórr; mais ils avaient bien peu à manger. Quand il fit sombre, ils cherchèrent où passer la nuit et trouvèrent une chaumière extrêmement grande; il y avait une ouverture qui tenait lieu de porte à un bout, et elle était aussi large que la chaumière. C'est là qu'ils prirent leurs quartiers pour la nuit. Mais au milieu de la nuit, il y eut un grand tremblement de terre; le sol fit des vagues en dessous d'eux et la maison trembla. Alors Thórr se leva et appela ses compagnons, ils avancèrent à tâtons et trouvèrent une pièce latérale à main droite au milieu de la chaumière et y entrèrent. Thórr s'assit dans l'ouverture des portes et les autres étaient derrière lui; ils avaient peur, mais Thórr tenait le manche de son marteau et pensait bien se défendre; alors ils entendirent grand bruit et vacarme. Mais quand il commença à faire jour, Thórr sortit et il aperçut un homme qui était couché à courte distance de lui dans la forêt, et il n'était pas petit; il dormait en ronflant fortement. Thórr pensa comprendre alors ce que c'étaient que les bruits de la nuit. Il se ceignit de sa ceinture de force, et sa force d'Ase crût. Mais juste alors, l'homme se réveilla, se leva d'un bond et l'on dit que, pour une fois, Thórr hésita à le frapper avec le marteau. Il demanda à l'homme comment il s'appelait et il lui dit qu'il se nommait Skrýmir[1]. "Mais je n'ai pas besoin de te demander ton nom, dit-il, car je pense que tu es Ásathórr; mais est-ce toi qui t'es introduit dans mon gant?"

« Skrýmir se pencha et ramassa son gant; alors Thórr vit que c'était ce gant qu'il avait pris pour une chaumière pendant la nuit, et que la pièce latérale, c'était le pouce du gant. Skrýmir demanda s'il voulait lui tenir compagnie et Thórr accepta. Alors Skrýmir prit son sac à provisions, le dénoua et s'assit pour prendre son déjeuner, mais Thórr et ses compagnons mangèrent à l'écart. Skrýmir leur offrit de mettre leurs provisions en commun et Thórr accepta. Alors Skrýmir fourra toutes les provisions pour le voyage dans un seul sac qu'il noua et jeta sur son

1. Les noms de la plupart des personnages de ce récit sont symboliques. *Skrýmir :* « l'Énorme », « le Colossal ».

dos. Il marcha devant eux tout le jour en faisant de bien grands pas. Tard le soir, il leur trouva un gîte pour la nuit sous un grand chêne. Ensuite, il dit à Thórr qu'il voulait se coucher et dormir. "Mais vous pouvez prendre le sac à provisions, vous asseoir et dîner. " Puis il s'endormit en ronflant rudement. Thórr prit le sac à provisions pour le dénouer, mais tout incroyable que cela paraisse, il ne réussit pas à défaire un seul nœud et il ne put même pas mouvoir une seule courroie ou la détacher tant soit peu; quand il vit que ses efforts ne servaient à rien, il se mit en colère, empoigna le marteau Mjölnir à deux mains, fit un pas vers l'endroit où Skrýmir était couché et le frappa à la tête, mais Skrýmir s'éveilla, demanda s'il n'y avait pas une feuille qui lui serait tombée sur la tête, et s'ils avaient mangé et étaient prêts à aller se coucher. Thórr dit qu'ils allaient dormir maintenant. Ils vont se coucher sous un autre chêne. Je te dis qu'en vérité on ne pouvait y dormir en sécurité. Au milieu de la nuit, Thórr entend que Skrýmir ronfle et dort lourdement, tant que toute la forêt en bourdonnait. Alors il se lève et s'avance jusqu'à lui, brandit furieusement et puissamment le marteau et lui en assène un coup au milieu de l'occiput; il sent que le plat du marteau s'enfonce profondément dans la tête. Au même moment, Skrýmir se réveille et dit : " Qu'est-ce que c'est? Il a dû me tomber un gland sur la tête. Comment ça va, Thórr? " Thórr recula en hâte et répondit qu'il venait de se réveiller, qu'on était au milieu de la nuit et qu'on avait le temps de dormir encore. Il pensait que s'il trouvait l'occasion de lui assener un troisième coup, Skrýmir ne verrait plus jamais clair. Il se couche donc et guette si Skrýmir ne va pas se rendormir profondément. Peu avant l'aube, il entend que Skrýmir s'est manifestement endormi. Alors il se lève et court sur lui, brandit le marteau de toutes ses forces et lui assène un coup dans la tempe tournée vers le ciel : le marteau s'enfonce jusqu'au manche. Mais Skrýmir s'assoit et se frotte la tempe en disant : " Il doit y avoir des oiseaux dans l'arbre au-dessus de moi; quand je me suis réveillé, j'ai eu l'impression que quelque branchette m'était tombée sur la tête. Es-tu réveillé, Thórr? Il est temps de se lever et de s'habiller, et maintenant il ne vous reste plus grand chemin à faire jusqu'à la forteresse qui s'appelle Útgardr[1]*. Je vous ai entendus chuchoter entre vous que je ne suis pas de petite taille, mais vous allez sûrement voir des hommes plus grands quand vous arriverez à Útgardr. A présent, je vais vous donner un conseil judicieux : ne*

1. *Útgardr* (litt. : enclos du dehors) est le monde des géants, par opposition à Midgardr (enclos du milieu) et Ásgardr (enclos des Ases).

soyez pas fanfarons, car les gens de la hird[1] *d'Útgardaloki ne supporteraient sûrement pas les vantardises de petits gamins comme vous; du reste, vous devriez faire demi-tour et ce serait bien le meilleur pour vous, je crois. Mais si vous voulez poursuivre votre voyage, il faut que vous preniez le chemin de l'est. Pour moi, ma route va maintenant vers le nord jusqu'à la montagne que vous voyez là-bas. " Skrýmir mit le sac à provisions sur son dos et les quitta pour aller tout droit dans la forêt, et l'on ne mentionne pas que les Ases aient dit qu'ils espéraient le revoir*[2].

« Thórr et ses compagnons poursuivirent donc leur voyage et suivirent leur chemin jusqu'à l'heure de midi. Alors ils purent voir une forteresse dans une plaine, et il leur fallut se renverser la nuque sur le dos pour que leur regard atteignît le sommet de la citadelle. Ils avancèrent jusqu'à la muraille; il y avait une grille au portail de la forteresse et elle était fermée. Thórr se rendit à la grille, mais il ne put l'ouvrir. Quand ils se furent fatigués en vain à essayer de pénétrer dans l'enclos de la citadelle, ils se comprimèrent pour passer entre les barreaux et passèrent ainsi. Alors ils purent voir une grande halle et ils y allèrent. Les portes étaient ouvertes. Ils entrèrent et là, ils virent beaucoup d'hommes sur deux bancs, la plupart fabuleusement grands. Ensuite, ils se présentèrent au roi Útgardaloki et le saluèrent. A peine s'il se donna la peine de les regarder; il s'esclaffa et dit : " Cela prend du temps de demander des nouvelles d'un long voyage, mais il en va peut-être autrement que je m'imagine : se peut-il que ce petit gamin soit Ökuthórr? Sans doute vaux-tu mieux que ton apparence. Que peut-il y avoir comme épreuve physique à laquelle toi et tes camarades soyez prêts à prendre part? Ici, chez nous, nombreux sont ceux qui surpassent la plupart en quelque art ou exercice. " Alors, celui qui marchait le dernier, celui qui s'appelle Loki, dit : " Je pratique un exercice dont je suis disposé à faire montre, c'est que personne ici ne pourra manger aussi vite que moi. " Alors Útgardaloki répond : " Certes, c'est un talent si tu le mènes à bien et nous allons donc l'essayer. " Il cria vers le fond de la salle à un homme qui s'appelait Logi de s'avancer et de rivaliser avec Loki. On apporta une écuelle, on la plaça sur le plancher de la halle et on la remplit de viande. Loki s'assit à un bout et Logi à l'autre, et tous deux mangèrent aussi vite qu'ils le purent : ils se rencontrèrent au

1. Garde personnelle d'un roi ou d'un jarl.
2. On aura déjà noté l'humour rapide, discret, un peu sec, très caractéristique, avec lequel Snorri raconte ses histoires.

milieu de l'écuelle. Loki avait alors mangé toute la viande autour des os, mais Logi avait dévoré toute la viande, et les os avec, et l'écuelle de même; et tous estimèrent que Loki avait perdu. Alors Útgardaloki demanda ce que le jeune homme connaissait comme jeu et Thjálfi dit qu'il pouvait tenter de faire la course avec quelqu'un qu'Útgardaloki choisirait. Útgardaloki dit que c'était une excellente discipline, qu'on pouvait supposer qu'il était bien doué en fait de rapidité puisqu'il voulait la pratiquer. " Mais on va voir cela tout de suite ", dit-il. Ensuite Útgardaloki se leva et sortit; il y avait une excellente piste sur la plaine plate. Alors Útgardaloki appela un petit moutard qui s'appelait Hugi et lui demanda de faire la course avec Thjálfi. Ils coururent sur le premier parcours et Hugi arriva si bon premier qu'il fit demi-tour et retrouva Thjálfi en cours de route. Útgardaloki dit : " Tu dois t'employer plus rudement, Thjálfi, si tu veux vaincre, mais je dois dire que je ne crois pas qu'il en soit venu ici qui aient le pied plus léger. " Puis on procéda au second parcours et quand Hugi arriva au bout et tourna, Thjálfi était à une longue portée de flèche. Útgardaloki dit : " Je crois que Thjálfi court bien, quoique je ne pense pas qu'il gagne; mais nous allons voir quand ils feront le troisième parcours. " Ils firent encore un parcours; mais quand Hugi fut arrivé à la fin de la piste et eut tourné, Thjálfi n'avait pas atteint la moitié du chemin. Alors tout le monde dit que maintenant ce concours était réglé. Ensuite, Útgardaloki demanda à Thórr quelle pouvait être la sorte de sport qu'il voudrait leur montrer, tant les gens avaient l'habitude de raconter ses exploits. Thórr dit qu'il préférait concourir avec quelqu'un pour voir qui boirait le plus[1]*. Útgardaloki dit que cela allait de soi, il entra dans la halle et appela son valet, le priant d'aller chercher la corne à amendes que les hommes de sa hird avaient coutume de vider*[2]*. Le valet s'avança avec la corne et la tendit à Thórr. Alors Útgardaloki dit : " On estime que l'on boit bien cette corne si on la vide d'un trait, mais certains le font en deux; il n'y a personne tout de même qui soit si minable en fait de boire qu'il ne la vide en trois traits. " Thórr regarda la corne et il ne lui sembla pas qu'elle fût grande, encore qu'elle fût passablement longue; il avait grand-soif et commença à boire, avalant une immense gorgée en pensant qu'il n'aurait*

1. C'était une coutume très répandue parmi les Vikings que de comparer sa capacité à celle des autres. Être grand buveur était un exploit très renommé.
2. Boire en société obéissait à des règles très précises qu'il fallait respecter scrupuleusement, au moins tant qu'on n'était pas trop ivre. Quiconque y manquait encourait une amende ou un gage – lequel consistait à lui faire vider une corne de plus.

pas besoin de se courber sur la corne encore une fois. Mais quand il fut à bout de souffle, retira la corne de sa bouche et regarda combien il avait bu, il lui parut qu'il n'y avait qu'une très petite différence dans la corne. Útgardaloki dit : " Bien bu, mais pas tellement. Si l'on m'avait dit qu'Ásathórr ne pourrait pas boire plus que cela, je ne l'aurais pas cru. Mais je sais que tu penses la vider au second trait. " Thórr ne répondit rien; il porta la corne à sa bouche, pensant que maintenant il boirait plus que la première fois. Il but de toutes ses forces aussi longtemps qu'il garda le souffle, mais il vit que la pointe de la corne ne voulait pas se lever autant qu'il l'aurait souhaité et quand il retira la corne de sa bouche et regarda au fond, il lui parut qu'elle avait diminué moins que la première fois. Maintenant, il y avait un petit espace entre le haut de la corne et la surface du liquide. Alors Útgardaloki dit : " Qu'y a-t-il donc, Thórr? Serait-ce que tu te réserves plus qu'il ne convient pour le dernier trait? Il me semble que maintenant, si tu prends une troisième gorgée dans la corne, tu comptes bien que celle-là sera la plus grande. Mais tu ne pourras pas ici, chez nous, être tenu pour aussi grand homme que les Ases le disent, si tu ne te distingues pas plus dans d'autres épreuves que tu ne me sembles l'avoir fait en celle-ci. " Alors Thórr se mit en colère; il porta la corne à sa bouche et but aussi puissamment qu'il en fut capable, et la maintint très longtemps. Mais quand il regarda dans la corne, cela avait tout juste fait quelque différence. Alors il repoussa la corne et ne voulut plus boire. Útgardaloki dit : " Maintenant, il est manifeste que tes forces ne sont pas aussi grandes que nous le croyions; mais veux-tu essayer d'autres jeux? On voit suffisamment que tu ne peux rien gagner à celui-ci. " Thórr répond : " Certes, je peux encore essayer quelques jeux, mais il m'aurait paru surprenant quand j'étais chez les Ases que l'on ait appelé petites de telles gorgées. Quelle sorte de jeu veux-tu me proposer maintenant? " Alors Útgardaloki dit : " Ici, les jeunes garçons pratiquent un divertissement dont il y a peu de chose à dire : ils soulèvent du sol mon chat. Je n'aurais pas pris sur moi de mentionner telle bagatelle pour Ásathórr si je n'avais vu que tu es beaucoup moins remarquable que je ne le croyais. " Puis un chat gris arriva en bondissant sur le plancher de la halle; il était d'assez grande taille. Thórr avança, lui mit la main au milieu du ventre et le souleva, mais le chat arrondissait le dos au fur et à mesure que Thórr étendait le bras; comme Thórr tendait le bras aussi haut qu'il le pouvait, le chat souleva une patte, et Thórr ne parvint à rien de plus dans ce jeu. Útgardaloki dit : " Il en est allé de

ce jeu comme je le pressentais. Ce chat est très grand, et Thórr est de courte taille et petit en comparaison des gens de haute stature qu'il y a ici chez nous. " Alors Thórr dit : " Tout petit que vous dites que je suis, que quelqu'un vienne lutter contre moi. A présent, je suis en colère. " Alors Útgardaloki répondit en regardant autour de lui parmi les bancs : " Je ne vois personne ici qui ne tiendrait pas pour vraiment mesquin d'avoir à lutter contre toi. " Puis il dit : " Voyons, appelez ma vieille nourrice, Elli, et que Thórr lutte contre elle s'il le veut. Elle a terrassé des hommes qui ne m'ont pas semblé moins puissants que lui. " Alors une vieille entra dans la halle. Útgardaloki dit qu'elle devait se mesurer à Thórr. Il n'y en a pas pour longtemps à relater ce combat. Plus Thórr tirait fortement, plus ferme elle résistait. Puis la vieille commença à faire des feintes et Thórr fut mal assuré sur ses pieds, les coups devinrent fort rudes et peu de temps après, Thórr mit un genou à terre. Alors Útgardaloki s'avança et leur ordonna de cesser le combat, disant que ce n'était pas la peine que Thórr provoque à la lutte d'autres hommes de sa hird. Le soir était venu. Útgardaloki invita Thórr et ses compagnons à s'asseoir sur le banc de fête, et on leur accorda l'hospitalité pour la nuit.

« Mais le matin, dès qu'il fit jour, Thórr et ses compagnons se levèrent, s'habillèrent et se préparèrent à partir. Alors arriva Útgardaloki qui fit avancer des tables pour eux et la bonne chère ne fit pas défaut, tant nourriture que boisson. Quand ils eurent mangé, ils se mirent en route. Útgardaloki les accompagna et sortit de la forteresse avec eux. Quand ils durent se quitter, Útgardaloki s'adressa à Thórr et lui demanda ce qu'il pensait de son voyage, et s'il avait jamais rencontré homme plus puissant que lui. Thórr dit qu'il ne pouvait pas nier qu'il avait essuyé maints affronts dans leurs démêlés : " Et je sais que vous allez dire que je ne suis pas bon à grand-chose, et cela me déplaît. " Alors Útgardaloki dit : " A présent que tu es sorti de la forteresse, je vais te dire la vérité; et si je vis et que je puisse en décider, tu ne reviendras jamais plus ici; il est sûr et certain que tu n'y serais jamais venu si j'avais su que tu avais de telles forces. Tu nous as presque mis à la dernière extrémité par tes hauts faits. Mais je t'ai abusé par des enchantements. La première fois, c'est moi que vous avez rencontré dans la forêt, et quand tu devais dénouer le sac à provisions, je l'avais lié avec du fer que j'avais ensorcelé et tu n'as pu deviner où il fallait le dénouer. Ensuite, tu m'as donné trois coups de marteau, et le premier était le plus léger. Pourtant, il était si puissant qu'il aurait causé ma mort

s'il avait atteint son but. Tu as vu dans le voisinage de ma halle une colline avec, dans le haut, trois vallons carrés, dont l'un plus profond que les autres : ce sont les traces de ton marteau; j'ai placé la colline sur la trajectoire des coups, mais tu ne l'as pas vu. Il en fut de même des concours que vous avez faits avec les gens de ma hird. Le premier fut celui que fit Loki. Il avait grand-faim et mangea gloutonnement; mais celui qui s'appelle Logi[1]*, c'était le feu inextinguible et il consuma l'écuelle aussi vite que la viande. Quand Thjálfi fit la course avec celui qui s'appelle Hugi*[2]*, c'était ma pensée, et il n'y avait aucun espoir que Thjálfi pût rivaliser de rapidité avec elle. Et quand tu as bu dans la corne, tu as cru que cela allait lentement, mais il est sûr et certain qu'il s'est alors passé une merveille que nul n'aurait pu croire possible : l'extrémité étroite de la corne se trouvait dans la mer et tu ne l'as pas vu; mais quand tu arriveras à la rive de la mer, tu verras quelle diminution tu as causée dans la mer en buvant " – cela s'appelle maintenant* fjara[3]. *Et puis il dit : " Il ne m'a pas paru de moindre valeur que tu aies soulevé en l'air mon chat et je vais te le dire comme c'est, tous eurent peur quand ils virent que tu soulevais en l'air l'une de ses pattes. Ce chat n'était pas ce que tu croyais : c'était le serpent de Midgardr qui encercle toute la terre, et sa longueur lui suffisait à peine pour que sa tête et sa queue continuent à toucher terre; tu t'étais étiré si haut que tu étais à courte distance du ciel. Mais la lutte fut aussi une grande merveille, quand tu résistas si longtemps et ne tombas que sur un genou en te battant contre Elli*[4]*, car il ne s'est jamais trouvé et il ne se trouvera jamais personne qui avance en âge sans que la vieillesse ne cause sa chute. Mais maintenant, il faut vraiment que nous nous quittions et il vaut certes mieux pour les uns et pour les autres que vous ne reveniez plus me rendre visite. Une autre fois, je défendrai ma forteresse par des artifices de ce genre ou par d'autres, afin que vous ne puissiez me mettre en votre pouvoir. " Quand Thórr entendit cela, il saisit son marteau et le brandit bien haut, mais au moment de le jeter, il ne vit Útgardaloki nulle part. Alors, il fit demi-tour vers la forteresse en se proposant de l'abattre; mais il vit là une belle plaine étendue, et de forteresse, point. Il rebroussa chemin et poursuivit son chemin jusqu'à ce qu'il revienne à Thrúdvangr*[5]. »

(*Gylfaginning*, ch. 44 à 47.)

1. « Flamme ».
2. « Pensée ».
3. L'espace découvert par la mer entre marée haute et marée basse.
4. « Vieillesse ».
5. La demeure de Thórr dans Ásgardr. Sens : Champ-de-la-Force.

Les sagas dites de famille sont remplies de récits du même genre. Cela deviendra, vers le XIVe siècle, dans les sagas légendaires (*fornaldarsögur*) une telle mode que le genre se discréditera de lui-même. Qu'il nous suffise ici de noter la présence de ce type de magie et l'importance que le monde nordique lui accordait.

Le chant de Völundr

Du même type est la *Völundarkvida* (*Chant de Völundr*) qui appartient plutôt au groupe des poèmes héroïques de l'*Edda*. Mais nous le plaçons ici tout de même, précisément à cause de ses implications magiques et parce que, tant par son style que par ses thèmes, il permet de faire la liaison entre poésie mythologique, poésie héroïque et poésie magique. On verra sans peine combien il est fait d'éléments disparates : une intrigue idyllique qui doit dater du XIIe siècle ; un élément épique et sauvage, la terrible vengeance de Völundr qui trouve son pendant exact dans celle de Gudrún ; plusieurs traits magiques, enfin, sommeil cataleptique, boisson d'oubli ou philtre d'amour, ailes magiques qui permettent au forgeron merveilleux de voler. Toutefois, ce disparate ne choque guère. L'auteur a su trouver, comme on l'a fait souvent remarquer, un motif qui assure à l'ensemble une unité. C'est celui des ailes – celles de la femme-cygne, celles de Völundr – qui, de plus, possède un prestige artistique incontestable. Ce très curieux poème plonge, par certains côtés, dans la nuit des temps germaniques. Non seulement Völundr se retrouve dans un poème en vieil anglais, *Deor klagan*, non seulement il atteste des traces de légendes allemandes et mêmes grecques (le mythe de Dédale, et il est intéressant d'ailleurs de noter que labyrinthe se dit, aujourd'hui encore, *völundarhús* en islandais, maison de Völundr), mais il existe même en vieux français : c'est Galant de nos chansons de geste du XIe siècle. Quant au fond épique, on peut le faire remonter au IXe siècle germanique, got précisément. Un autre poème en vieil anglais, *Waldere*, fait de Weland-Völundr le père de Widia qui serait, à son tour, le *Gothorum rex fortissimus Vidigoia* de Jordanes !

LE CHANT DE VÖLUNDR

Il y avait un roi de Suède qui s'appelait Nídudr. Il avait deux fils et une fille; celle-ci s'appelait Bödvildr.

Il y avait trois frères, fils du roi des Finnar[1]*. L'un s'appelait Slagfidr, l'autre, Egill, le troisième, Völundr. Ils skiaient et chassaient les animaux. Ils vinrent à Úlfdalar*[2] *et s'y construisirent une maison. Il y a là un lac qui s'appelle Úlfsiár*[3]*. Un matin de bonne heure, ils trouvèrent sur le rivage du lac trois femmes qui filaient du lin. A côté d'elles il y avait leurs formes de cygnes*[4]*. C'étaient des valkyries. Il y avait deux filles du roi Hlödvér, Hladgudr, la blanche comme cygne, et Hervör, la toute sage; la troisième était Ölrún, fille de Kiárr de Valland*[5]*. Ils les emmenèrent chez eux dans la skáli*[6]*. Egill épousa Ölrún, Slagfidr, Svanhvít, et Völundr, Alvitr*[7]*. Elles vécurent là sept hivers. Alors, elles s'envolèrent hanter les champs de bataille et ne revinrent pas. Alors, Egill partit à skis chercher Ölrún, et Slagfidr, Svanhvít, mais Völundr resta à Úlfdalar. C'était l'homme le plus adroit de ses mains dont on ait jamais parlé dans les récits anciens. Le roi Nídudr le fit prisonnier, comme il est dit ici :*

1. Finnar (pluriel de Finnr) ne désigne pas, d'ordinaire, comme on pourrait le croire, des Finnois, mais des Sames (Lapons). Il se peut aussi que le terme s'applique aux premiers habitants de la Scandinavie, ceux qui constituent le « substrat autochtone » qu'est venu « coloniser » l'apport indo-européen. C'est ce substrat qui serait responsable de la forte coloration magique caractéristique de l'ancienne religion scandinave, coloration que ne possède pas à ce point, autant que l'on sache, le monde indo-européen proprement dit. En tout état de cause, il n'est pas fortuit que ce poème hautement magique soit placé sous le signe des Finnar!
2. *Úlfdalar* : « Vallées-aux-Loups ».
3. *Ulfsiár* : « Lac-aux-Loups ».
4. La femme-cygne est un motif populaire très répandu, d'origine orientale.
5. Hlödvér est peut-être une réminiscence de Chlodoweg, un roi des Francs. Hladgudr renvoie certainement à *hlad*, le lacet, et évoquerait une opération magique, d'ailleurs de caractère odinique, la « bataille au lacet », soit la pendaison sacrée. On notera aussi que Hervör est « toute sage (ou savante) » au sens où elle possède le savoir magique. Enfin Kiárr peut renvoyer à un nom de roi gallois (Kjarval) ou à César, selon que l'on traduit Valland par pays de Galles ou par France. Il suffit pour que le lecteur prenne la mesure des troubles assises de ce poème.
6. La *skáli* est la « salle de séjour » des habitations nordiques.
7. Désormais, les deux premières valkyries seront désignées par leurs surnoms : *Alvitr*, « Toute Sage » ; *Svanhvít*, « Blanche comme Cygne ».

De Völundr et de Nídudr.

1. *Les vierges volèrent du sud*
A travers la forêt obscure[1],
Jeunes, toutes sages,
Pour régler les destinées;
Sur le rivage de la mer
Se posèrent pour se reposer.
Les filles du Sud,
Filèrent le lin précieux.

2. *L'une d'entre elles,*
Belle parmi les vierges,
Claire de teint,
Prit Egill entre ses bras;
La seconde était Svanhvít,
Portait des plumes de cygne;
Mais la troisième,
Leur sœur,
S'enlaça au cou
Du blanc Völundr.

3. *Restèrent ensuite*
Sept hivers,
Mais le huitième
Trop languirent
Et le neuvième,
Force leur fut de fuir[2].
Les vierges soupiraient
Après la forêt obscure,
Jeunes, toutes sages,
Pour fixer les destinées.

4. *Revint là de la chasse*
Le tireur au regard perçant[3];
Slagfidr et Egill
Trouvèrent la salle déserte;
Entraient et sortaient
Regardant alentour,
Vers l'est skia Egill
En quête d'Ölrún,

1. Nous retrouvons ici Myrkvidr. Voir notes à *Hlödskvida*, str. 16, et à *Lokasenna*, str. 42.
2. On notera le désaccord entre la prose et cette strophe.
3. Völundr, le tireur à l'arc (*cf.* str. 8).

Vers le sud, Slagfidr,
En quête de Svanhvít;

5. *Mais seul Völundr*
Dans Úlfdalar resta.
Il martelait l'or rouge
Autour des gemmes étincelantes,
Bouclait parfaitement
Les teilles couvertes d'anneaux.
Ainsi attendait-il
Sa claire épousée.
Pour le cas où, vers lui,
Se fût fait qu'elle revînt.

6. *Nídudr apprend,*
Le roi des Niarar,
Que, seul, Völundr
Restait à Úlfdalar.
De nuit allèrent les hommes
En cottes de mailles à écailles[1],
Leurs écus scintillaient
Sous l'éclat du croissant de lune.

7. *Descendirent de selle*
Au pignon de la salle,
Pénétrèrent
Tout au long de la salle,
Virent sur la teille
Les anneaux enfilés,
Sept centaines, tous ceux
Que l'homme possédait.

8. *Et les défirent,*
Et les remirent,
Hormis un seul[2]
Qu'ils mirent à l'écart.
Arriva de la chasse
Le tireur au regard perçant[3],
Völundr, revenant
Par le long chemin;

1. Par opposition à celles à anneaux.
2. Celui qui a des pouvoirs magiques.
3. Nous avons traduit, à défaut de mieux, *vedreygr* par *au regard perçant*, mais le sens exact est « dont l'œil sait deviner le temps qu'il fera ».

9. *S'en va rôtir*
La chair de l'ourse brune;
Haut brûlait le fagot
De sapin sec,
Bois séché par le vent
Devant Völundr.

10. *S'assit sur la peau d'ours*
Le prince des Alfes[1]*,*
Les anneaux compta,
L'en manquait un;
Pensa que l'avait
La fille de Hlödvér[2]*,*
La jeune, la toute sage,
Qu'elle était revenue.

11. *Resta si longtemps*
Qu'il s'endormit
Et il s'éveilla
Privé de volonté[3] *:*
Il se sentit aux mains
De lourdes chaînes
Et aux pieds
Une entrave fixée.

12. *« Qui sont les princes*
Qui ont enroulé
La teille autour de moi
Et m'ont attaché? »

13. *Nídudr s'écria,*
Le roi des Niarar :
« Où pris-tu, Völundr,
Prince des Alfes,
Cet or qui est à nous
Dans Úlfdalar? »

1. Võlundr. On ne sait trop pourquoi. Les Alfes sont parfois confondus avec les nains dans l'art de fabriquer bijoux et objets rares. Il est possible aussi, les Alfes étant des créatures aériennes, que Võlundr qui sait se fabriquer des ailes ait été mis en rapport avec eux.
2. La femme de Võlundr.
3. Par magie, Nídudr a plongé Võlundr dans une torpeur cataleptique.

14. *« Cet or ne se trouvait pas*
Sur la piste de Grani [1],
Je croyais notre pays loin
Des pentes du Rhin.
– Je me rappelle que nous
Avions plus de biens
Quand mon épouse et moi
Vivions heureux à la maison. »

15. *Hladgudr et Hervör,*
Nées de Hlödvér,
Sage était Ölrûn,
Fille de Kiárr [2]. *»*
(Dehors se tenait la sage
Épouse de Nídudr.)

16. *Elle s'avança*
D'un bout à l'autre de la salle,
Debout sur le plancher,
D'une voix calme dit :
« N'est point si souriant celui
Qui de la forêt sort. »

Le roi Nídudr donna à sa fille Bödvildr l'anneau d'or qu'il avait enlevé de la corde de teille chez Völundr, et lui-même porta l'épée qui avait appartenu à Völundr. Mais la reine chanta :

17. *« Des dents il* [3] *grince*
Quand on lui montre l'épée
Et que de Bödvildr
Il reconnaît l'anneau;
Semblables sont ses yeux
A ceux du serpent qui scintillent;
Qu'on lui tranche
La force de ses tendons

1. *Grani* est le cheval de Sigurdr Fáfnisbani. Comme on sait, cette légende a le Rhin pour cadre. Il me semble que les quatre premiers vers sont à placer dans la bouche de Nídudr qui laisserait entendre que cet or lui a été volé, les quatre derniers étant la réponse de Vólundr.

2. Le poème a subi de nombreuses mutilations et interpolations et souffre de graves lacunes. On verra que le détail essentiel – sur la machine ou le plumage qui permet à Völundr de voler – est tout simplement escamoté.

3. Völundr. Il grince des dents quand il voit l'épée qu'on lui a prise.

Et qu'on le mette ensuite
A Sævarstadr[1]. »

Ainsi fut fait : on lui trancha les tendons aux creux des genoux et on le mit dans un îlot qui se trouvait là à quelque distance de la terre et qui s'appelait Sævarstadr. Là, il forgea pour le roi toutes sortes d'objets précieux. Nul n'osait aller à lui hormis le roi. Völundr chanta :

18. *« A la ceinture de Nídudr*
Étincelle l'épée,
Celle que j'acérai
Du mieux que je le sus,
Celle que je trempai
Du mieux que je le pus;
Cette épée scintillante
A jamais m'est ôtée,
Je ne la vois point par Völundr
A la forge portée;

19. *Et voici que Bödvildr*
De mon épouse porte
– De cela je n'attends point compensation –
Le rouge anneau. »

20. *Il restait sans dormir, à toujours*
Battre du marteau[2].
Bientôt ourdit une ruse[3]
Contre Nídudr.
S'en vinrent les deux jeunes
Fils de Nídudr
Contempler les objets précieux
A Sævarstadr.

21. *Allèrent jusqu'au coffre,*
Requirent la clef;
Ouverte fut la ruse[4]
Dans laquelle ils regardèrent;

1. « Séjour-de-la-Mer. »
2. Pour se fabriquer les ailes avec lesquelles il s'envolera.
3. Il est fort possible que le nom de Völundr soit en relation avec *vél*, l'artifice, la ruse.
4. C'est par ruse que Völundr amène les fils du roi à regarder dans le coffre. D'où la figure du vers 3.

S'y trouvaient profusion de joyaux
Qui aux garçons parurent
Être d'or rouge,
Et précieux objets.

22. *« Venez*[1] *seuls tous deux,*
Venez un autre jour!
Je ferai en sorte que cet or
A vous soit donné;
Ne dites à servantes
Ni à garçons de salle,
A nul homme ne dites
Que vous venez me voir! »

23. *De bon matin héla*
L'un des garçons l'autre,
Le frère héla le frère:
« Allons voir les anneaux! »

Arrivèrent au coffre,
Requirent les clefs;
Ouverte fut la ruse
Dans laquelle ils regardèrent.

24. *Trancha la tête*
Aux oursons[2],
Et sous le bourbier des chaînes[3]
Leurs jambes enfouit;
Mais ces coupes
Qui sous les cheveux sont[4],
Il les sertit d'argent,
Les envoie à Nídudr;

1. Võlundr parle.
2. Võlundr trancha la tête. Les oursons sont les fils de Nídudr. L'image est fréquente et n'a rien de péjoratif.
3. Le vers 3 est difficilement compréhensible : il doit s'agir de la fosse où Võlundr jette le rebut de ses travaux. Il faut signaler que cette scène est représentée sur l'une des plaques d'ivoire historiées que porte le coffret d'Auzon, dit Franks Casket en anglais, un travail northumbrien qui pourrait dater du VIII[e] siècle. L'histoire de Võlundr a d'ailleurs connu une grande popularité, témoin l'abondante iconographie qui la concerne.
4. Les crânes des garçons. Sans parler d'Atrée et de Thyeste, cette horrible machination évoque celle de Gudrún qui, par vengeance, fait manger à Atli, son dernier mari, les cœurs de ses enfants cuits dans leur sang et fait faire de leurs crânes des coupes à bière.

25. *Des yeux il fit*
Des gemmes scintillantes,
Les offrit à la savante
Femme de Nídudr;
Et des dents
De l'un et de l'autre,
Forgea des broches,
Les offrit à Bödvildr.

26. *Alors se prit Bödvildr*
A vanter le joyau,
(Porta à Völundr)
Celui qu'elle brisa[1] *:*
« Je n'ose point le dire,
Si ce n'est à toi seul. »

Völundr chanta :

27. *« Si bien réparerai*
La fêlure du bijou d'or
Qu'à ton père
Il paraîtra plus beau qu'avant,
Et à ta mère,
Bien meilleur,
Et à toi-même,
De même valeur. »

28. *Lui porta de la bière*
Car il était le plus savant[2],
Si bien que sur son siège
Elle s'endormit.
« Voici que j'ai vengé
Mes malheurs,
Tous sauf un seul
Sur l'assoiffé de mal[3]. *»*

29. *« J'aimerais, chanta Völundr,*
Recouvrer l'usage des membres

1. Bödvildr a cassé un bijou qu'elle porte imprudemment à Völundr pour qu'il le lui répare.
2. Il connaissait l'art de composer les breuvages magiques. D'un bout à l'autre de ce poème, « savant » signifie « versé dans la pratique de la magie ».
3. Nídudr.

Que les hommes de Nídudr
M'ont ravi! »
En riant, Völundr
S'éleva dans les airs,
En pleurant, Bödvildr
Sortit de l'île :
S'affligeait sur son amant enfui
Et sur la fureur de son père.

30. *La voici dehors, la savante*
Femme de Nídudr,
Et elle pénètre
Tout au long de la salle;
Mais lui, sur l'enclos [1],
S'était assis pour reposer :
« Veilles-tu, Nídudr,
Roi des Níarar?

31. *– Je veille sans trêve,*
Privé de joie,
Dormir ne puis
Depuis la mort de mes fils;
La tête me transit,
De glace sont tes conseils,
Je voudrais à présent
Parler à Völundr.

32. *Dis-moi, Völundr,*
Prince des Alfes,
D'un cœur sincère ce qu'il advint
De mes oursons. »

Völundr dit :

33. *« Tu me feras d'abord*
Tous les serments
Sur le bordage du bateau,
Sur la tranche de l'écu,
Sur l'épaule du cheval

1. Le sens du vers 5 n'est pas clair. *Lui* c'est sans doute Nídudr. Le texte dit *salgardr*, « l'enclos de la salle », qui peut désigner le plancher surélevé qui entourait la *skáli* et sur lequel on dormait. Mais *lui* peut être aussi Völundr perché sur le mur. En tout état de cause, c'est la femme de Nídudr qui parle à la fin de la strophe, ce qui justifierait la traduction retenue ici.

Et sur le tranchant de l'épée[1]
Que point ne tortureras
L'épouse de Völundr
Et de ma fiancée
Ne causeras pas la mort,
Quand même j'aurais femme
Que vous connaîtriez,
Quand même j'aurais enfant
Dedans votre halle!

34. *Va-t'en jusqu'à la forge,*
Celle que tu fis faire,
Là, tu trouveras des soufflets
De sang éclaboussés:
J'ai tranché la tête
De tes oursons,
Et sous le bourbier des chaînes,
j'ai enfoui leurs jambes.

35. *Mais ces coupes*
Qui sous les cheveux sont,
Je les sertis d'argent,
Les envoyai à Nídudr;
Des yeux je fis
Des gemmes scintillantes,
Les offris à la savante
Femme de Nídudr;

36. *Et des dents*
De l'un et de l'autre,
Forgeai des broches,
Les offris à Bödvildr.
A présent Bödvildr
Porte un enfant,
Votre fille unique
A tous deux!

37. – *Tu ne peux dire parole*[2]
Qui davantage m'afflige,
Et je ne veux non plus, Völundr,

1. La première partie est intéressante et doit rapporter une formule traditionnelle de serment (voir *Tryggdamál*, ci-dessus pp. 112 *sqq.*). Il faut imaginer que Nídudr lui a fait le serment requis, entre les strophes 33 et 34.
2. C'est Nídudr qui parle.

Te refuser plus de mal;
Il n'est homme assez grand
Pour te descendre de cheval
Ou assez puissant
Pour t'abattre au sol,
Toi qui planes
Là-haut près des nuages!»

38. *En riant Völundr*
S'éleva dans les airs
Et le morne Nídudr
Resta là où il siégeait.

Nídudr dit:

39. *«Lève-toi, Thakkrádr,*
Le meilleur de mes esclaves;
Demande à Bödvildr,
La vierge aux cils clairs,
De venir en beaux atours
A son père parler.»

40. *«Est-ce vrai, Bödvildr,*
Ce que l'on m'a dit:
Avez-vous, toi et Völundr,
Couché ensemble dans l'îlot?»

Bödvildr dit:

41. *«C'est vrai, Nídudr,*
Ce qu'il t'a dit:
Nous avons, moi et Völundr,
Couché ensemble dans l'îlot,
Un jour de malheur:
Jamais n'aurait dû être!
Je ne sus contre lui
Rien faire,
Je ne pus contre lui
Rien faire!»

Incantations et conjurations

Un second stade dans la puissance magique est représenté par les incantations, conjurations et malédictions. La puissance de la parole sacrée, ici, suffit. Nous nous rapprochons des runes, sans y atteindre encore. Nous avons vu comment, par une conjuration insultante, Skírnir, le messager de Freyr, force la géante Gerdr à satisfaire au désir de son maître (*Skírnisför,* str. 26 à 36). Ce genre est très répandu dans la littérature islandaise : dans cet univers, la parole était rare et pesait. Nous en avons, en poésie, deux spécimens remarquables. L'un est extrait du second *Chant de Helgi, meurtrier de Hundingr* (*Helgakvida Hundingsbana* II). Il s'agit de quelques strophes, celles où Sigrún accable Dagr de ses malédictions. La violence des insultes se double ici d'une profondeur magique que l'on appréciera mieux quand on saura que les maux qu'appelle Sigrún correspondent exactement aux maléfices qu'étaient supposées engendrer ou conjurer les runes. Le texte a été donné plus haut p. 257 (ce sont les strophes 30 à 33 qui nous concernent ici).

Il sera intéressant de le comparer à un poème beaucoup plus récent que nous a conservé une saga légendaire, la *Bósasaga.* Celle-ci date d'environ 1350, mais la *Busluboen* (*Prière* ou *Conjuration de Busla*) qu'elle contient doit être nettement plus ancienne : XIIe siècle peut-être, voire avant. Sans doute ce poème tient-il de plus près aux procès de sorcières faits en époque chrétienne qu'au pur paganisme. Mais son caractère magique ne saurait échapper. Le choix, la violence des images, l'inscription finale où entrent des runes et des signes étranges ne permettent pas de douter du sens général : il s'agit bien d'une conjuration magique dans l'esprit des *Eddas.*

La conjuration de Busla

Longtemps après Gautr et Gautrekr, le roi Hringr guerroya dans les royaumes des Gots. Pour cause de manquement grave, il s'était durement fâché contre son propre fils. Herraudr, et contre le frère juré de celui-ci, Bósi, et les avait fait emprisonner tous deux afin de les exécuter le lendemain. Mais pendant la nuit, la vieille Busla, mère adoptive de Bósi, qui était versée dans l'art de la magie, arriva au camp du roi et lui déclama cette conjuration :

1. *Profondément sommeille la horde de Hringr*[1],
Le roi des Gots,
Le plus obstiné
De tous les hommes :
Tu serais disposé
A occire ton fils?
Puisse au loin s'apprendre
Si frénétique férocité!

2. *La conjuration de Busla*[2]
Sur-le-champ sera chantée :
Puisse-t-elle s'entendre
Par le monde entier,
Odieuse à tous ceux
Qui l'écouteront,
Hideuse à celui
Que je veux ensorceler!

1. On ne sait qui est Hringr, mais on notera les deux groupes père-fils, tous deux allitérés : Hringr-Herraudr et Gautr-Gautrekr.

2. A. Ohlmarks (*Den glömde Eddan*, 1955, p. 238) fait remarquer qu'entrent dans le nom de Busla *busi*, « mauvais couteau », et *húsla*, recevoir la sainte communion, et que Snorri mentionne dans son *Edda* une géante qui s'appelle Búseyra. L'amalgame de pratiques chrétiennes et d'évocations païennes est typique d'un certain genre de magie noire. Voyez Bengt af KLINTBERG, *Svenska trollformler*, 1965, qui, pp. 12-13, cite la formule de conjuration suivante, contre la malaria, formule trouvée à Ribe au Danemark, gravée en runes, et datée du XIVe siècle. Je la donne ici à titre de référence.

J'appelle à l'aide la terre
Et le ciel élevé,
Le soleil et sainte Marie
Et le seigneur Dieu lui-même
Pour qu'il me prête une main guérisseuse
Et une langue de vie
Afin de guérir la blessure mortelle
Si remède est nécessaire :
Du dos et de la poitrine,
Des reins et des membres,
Des yeux et des oreilles,
De tout ce que le mal
Peut assaillir.
Noire s'appelle une pierre,
Elle est au large dans la mer;
Y gisent les neuf plaies;
Qu'elles ne dorment doucement
Ni ne s'éveillent chaudement
Avant que tu
Ne donnes ces remèdes
Que j'ai par mes runes
Appelés et invoqués.
Amen, ainsi soit-il.

3. *Que se fourvoient les esprits tutélaires!*
Vienne le malheur,
Éclatent les monts
Et craque la terre,
Que le temps épouvante
Et présage calamités
Si Hringr refuse
De rendre Herraudr libre
Et sans délai ne sauve
Bósi mêmement[1].

4. *Un sort je jette*
Sur ta poitrine,
Que vipères te rongent
Les chairs et le cœur,
Que tes oreilles
Jamais n'entendent
Et que tes yeux exorbités
Te saillent de la face
Si tu ne veux
Sauver Bósi
Et ne mets en pièces
Les liens de Herraudr!

5. *Si tu cingles en mer,*
Que le gréement s'arrache,
Que les crochets d'étai
Du gouvernail se détachent,
Que crève la voile
Et sur le pont s'affaisse,
Que les cordages de vergues
Se déchirent tous
Si tu ne veux trancher
Les liens de Herraudr
Et n'offres à Bósi
Promptes conciliations!

6. *Si l'envie de chevaucher te point,*
Que s'embrouillent les rênes,

1. La strophe 3 ne va pas sans évoquer le ton général des strophes de la *Vǫluspá* où le *Ragnarök* est dépeint.

Que boite ton cheval
Ou qu'il s'abatte tout de bon:
Sur tous chemins,
Sur tous sentiers,
Les maléfices
Fraieront ta route
Si tu ne veux
Sauver Bósi
Et ne mets en pièces
Les liens de Herraudr!

7. *Qu'au lit tu dormes*
Comme dans feu de paille,
Sois comme en mer démente
Sur le haut siège assis;
Jamais plus
Fils n'engendreras
Et si d'une vierge
Plaisir d'homme veux tirer,
Puisses-tu te perdre en route!
En veux-tu davantage[1]*?*

En vain le roi essaya de se défendre contre la vieille: elle incanta d'une voix stridente le second tiers de la conjuration. Cela commençait par la strophe suivante:

8. *Que les Trolls et les Alfes*
Et les Nornes sorcières,
Les âmes des lieux hantés
Et les géants des montagnes
Brûlent ta halle:
Que les Thurses du givre te lacèrent!
Que les étalons te saillent!
Que te piquent les pailles!
Que les orages te fouaillent!
Maudit sois-tu
Si tu ne fais à mon vouloir[2]*!*

1. Ce vers rappelle également le refrain célèbre de la *Vǫluspá.*
2. La strophe 8 énumère les six catégories d'esprits malfaisants connues du monde nordique (si l'on veut bien se souvenir de ce que les Alfes peuvent être les Alfes noirs ici). Les trolls sont des géants malfaisant, et non les lutins moqueurs qu'ils sont devenus à l'époque moderne; j'ai rendu par *âmes des lieux hantés* le mot *búar*, litt. « ceux qui habitent » les trous, les rochers, etc. Les *Eddas* distinguent les géants des montagnes (*bergrisar*) des Thurses du givre

Le roi déclara alors vouloir faire grâce à Herraudr, mais pas à Bôsi. Busla entonna alors le chant magique de Syrpa[1], *où vers la fin se rencontre cette strophe :*

9. *Voici des guerriers, six.*
Dis-moi leurs noms
Tous déchiffrés !
Tu les as sous les yeux !
Si tu ne réponds pas
Comme il me semble sûr,
Que les dogues
Chez Hel te dévorent
Et que ta halle
Sombre en enfer !

ᚱ.ᚨ.ᚦ.ᛘ.ᚴ.ᚢ. : IIIIII : 666666 : 111111 : IIIIII : ꝇꝇꝇꝇꝇꝇ[2]

Nous n'avons eu affaire, jusqu'à présent, qu'à des formules magiques de type maléfique, malédictions sacrées en quelque sorte. Mais le type inverse se rencontre également. La magie peut fortifier aussi bien que détruire. Nous disposons, pour illustrer ces dires, d'un très curieux poème de l'*Edda*, le *Grógaldr (Incantation de Gróa)* où les formules sont destinées, cette fois, à attirer chance et bonheur sur la tête d'un protégé.

Ce poème – comme les *Fjölsvinnsmál* qui mettent en scène le

givre (*hrímthursar*). On notera que l'inscription magique qui clôt la conjuration est de six fois six termes et que la conjuration elle-même est composée de « trois tiers ».

1. Le *Chant magique de Syrpa* (*Syrpuvers*) ne nous est connu que par cette strophe. Syrpa est probablement une sorcière.

2. L'inscription qui suit le poème est curieuse. Après les six runes viennent cinq groupes de signes qui évoquent des runes et dont on ne sait rien. A. Heusler et W. Ranisch (*Eddica Minora*) pensaient que chacun des groupes de signes évoque l'une des plaies qu'appelle la conjuration sur sa victime. Les lettres de l'inscription runique seraient les initiales des mots qui désignent chacune de ces plaies, soit : ᚱ, *Ristill* (zona); ᚨ (A) *Aistill* (maladie des testicules); ᚦ (TH), *Thistill* (prurit); ᛘ (M), *Mistill* (le gui, la plante magique qui a tué Baldr); ᚴ (K), *Kistill* (cercueil); ᚢ (U), *Uistill* (nourriture et, par antithèse, famine). Sans développer trop, on peut faire remarquer que l'inscription runique peut se lire, à une faute près, RÁDUMK : « je décide, j'ordonne, je conseille », ou que les six runes en question sont, en désordre, les six lettres du « FUTHARK » magique, à une exception près. On peut penser que Busla veut délivrer le roi Hringr des maléfices qu'elle a invoqués sur lui s'il parvient à déchiffrer l'inscription.

même Svipdagr et en sont en quelque sorte la suite [1] – n'existe que dans un manuscrit du XVIIe siècle et, à ce titre, suscite parfois la suspicion des spécialistes. Il me semble pourtant digne de figurer dans l'*Edda poétique*, tant par le ton que par le thème. C'est une mère, Gróa, qui, pour son fils qui le lui demande, récite des charmes magiques destinés à lui assurer bonne et belle vie. Certains savants refusent tout caractère magique à ce chant, ne voulant y voir qu'une liste des vœux que toute mère forme pour son enfant, un cri d'amour maternel en quelque sorte. Il ne semble guère que cette opinion soit soutenable. La forme du *galdr*, le parallélisme à établir d'instinct avec d'autres incantations magiques dont l'authenticité n'est pas mise en doute (le chant runique des *Hávamál*, les *Sigrdrífumál*, par exemple), les allusions aux puissances mythologiques, tout permet d'y voir une création, tardive certes – XIIe siècle au plus tôt –, mêlée de touches chrétiennes, mais clairement dans l'esprit des *Eddas*. C'est, en tout cas, une œuvre discrète et émouvante :

L'INCANTATION DE GRÓA

Svipdagr chante :

1. *« Éveille-toi, Gróa,*
Éveille-toi, excellente femme,
Je t'éveille aux portes de la mort [2]*,*
Si tu te rappelles
Que tu prias ton fils
De venir au tertre. »

Gróa chante :

2. *« Qu'a donc sur le cœur*
Mon fils unique ?
Qu'est-ce qui cause ton malheur,
Pour que tu appelles ta mère,
Poussière devenue,
Du monde des hommes en allée ? »

1. On se rappelle que nombre d'éditeurs regroupent les *Fjölsvinnsmál* et le *Grógaldr* sous le titre global de *Svipdagsmál*.
2. Le cadre est magique et nous est connu par d'autres sources : voir plus bas le Chant de Hervör ; il s'agit de susciter un mort hors de sa tombe pour lui arracher un secret.

Svipdagr chante :

3. *« D'un jeu sordide*
M'a chargé la maléfique femme[1],
Celle qui embrassa mon père;
Elle m'ordonna d'aller
Là où nul n'en a loisir,
Trouver Menglöd[2]. *»*

Gróa chante :

4. *« Long est le voyage,*
Longs les chemins,
Longs sont les désirs des hommes;
S'il doit se faire
Que tu obtiennes satisfaction,
Qu'il en aille comme Skuld[3] *l'a fixé! »*

Svipdagr chante :

5. *« Incante pour moi les incantations,*
Celles qui sont secourables,
Sauve, mère, ton fils;
Je ne voudrais pas
Périr en ce chemin,
Trop jeune je me trouve. »

Gróa chante :

6. *« Voici ce que pour toi j'incante en premier lieu*
– On la dit fort utile,
C'est celle qu'incanta Vrindr pour Vani[4] *–,*
Jette par-dessus ton épaule[5]

1. La belle-mère de Svipdagr.
2. Freyja. Les *Fjölsvinnsmál* présentent Svipdagr arrivé au terme de son voyage (ci-dessus pp. 504 *sqq.*).
3. Norne du destin à venir.
4. Ce vers est obscur. *Vrindr* ou *Rindr* est la mère de Váli, frère d'Ódinn. Vani est tout à fait inconnu. On a proposé de corriger en *thann gól Rindi Rani*, « c'est celle qu'incanta Rani pour Rindr ». Cela serait un début d'amélioration. Le scalde Kormákr (fin du xe siècle) dit qu'Ódinn se livra à des incantations magiques pour conquérir Rindr (*cf. Baldrsdraumar*, str. 11). *Rani* signifierait « groin » ou « pointe d'une formation de bataille en coin », typique des armées germaniques. Comme on dit que ce type de formation aurait été inventé par Ódinn, Rani serait Ódinn.
5. Jeter par-dessus son épaule est un acte magique.

Ce qui te semble sinistre.
Toi-même, conduis-toi toi-même.

7. *Voici ce que pour toi j'incante en second lieu :*
Si tu dois errer
Sans joie par les chemins,
Que les verrous d'Urdr[1]
Te gardent de tous côtés
Quand tu es en route.

8. *Voici ce que pour toi j'incante en troisième lieu :*
Si les grandes rivières
Coulent au péril de ta vie,
Que Hrönn et Ud[2]
Se détournent jusque chez Hel
Et décroissent toujours devant toi.

9. *Voici ce que pour toi j'incante en quatrième lieu :*
Si tes ennemis se tiennent
Prêts sur le chemin du gibet,
Que le cœur leur tourne
A ton avantage,
Et se transforme en désir de conciliation.

10. *Voici ce que pour toi j'incante en cinquième lieu :*
Si l'on porte des chaînes
Sur tes jambes et tes bras,
Je chante une incantation
De délivrance pour tes membres,
Et tombent alors les chaînes de tes bras
Et de tes pieds, les fers[3].

11. *Voici ce que pour toi j'incante en sixième lieu :*
Si tu vas en mer
Plus grosse qu'on ne saurait dire,
Que calme et mer s'assemblent

1. Les décisions du Destin (?).
2. Noms de deux rivières.
3. Comparez avec *Hávamál*, str. 149.

Dans le socle du moulin
Et te donnent toujours paisible voyage[1].

12. *Voici ce que pour toi j'incante en septième lieu :*
Si tu es assailli
Par le gel dans la montagne haute,
Que ta chair ne puisse
Devenir glacée comme charogne
Et que ton corps conserve toujours ses membres.

13. *Voici ce que pour toi j'incante en huitième lieu :*
Si dehors te prend
La nuit sur les sentiers de ténèbres,
Puisses-tu éviter
Les maux que peut te faire
Femme chrétienne morte[2].

14. *Voici ce que pour toi j'incante en neuvième lieu :*
Si avec le géant[3] *à la lance magnifique*
Tu te prends de querelle,
Qu'éloquence et intelligence
Soient à ta bouche et ton cœur
En suffisance données.

15. *A présent ne va jamais*
Là où se trouve le malheur,
Et que ton désir ne tourne jamais en deuil;
Sur une pierre[4] *fichée en terre,*
Je me tins à l'intérieur des portes
Tant que j'incantai pour toi mes incantations.

16. *Les paroles de ta mère,*
Emporte-les d'ici
Et qu'elles demeurent en ton sein;
Chance surabondante
Tu auras toute ta vie
Tant que tu te rappelleras mes paroles. »

1. La strophe 11 est obscure. Il faut imaginer qu'il s'agit d'un emploi magique du socle du moulin. A moins – c'est l'interprétation de Viktor Rydberg – qu'il n'y ait là une allusion à la *Chanson de Grótti* et au maelström (*cf.* ci-dessus p. 96, note 2).
2. La strophe 13 laisserait supposer des origines païennes à ce poème.
3. On ne voit pas qui. A moins qu'il ne s'agisse de Fjölsvinnr, c'est-à-dire Óðinn (dont la lance est célèbre), l'interlocuteur de Svipdagr dans les *Fjölsvinnsmál*. Comme on sait, Óðinn descend des géants.
4. Pratique magique.

La magie noire : le chamanisme

Le *Grógaldr* nous servira d'introduction au thème central de ce chapitre : la magie noire. Les recherches entreprises depuis une quarantaine d'années par Dag Strömbäck, Peter Buchholz, appuyées par les travaux de Mircea Eliade [1], ont eu pour effet d'attirer l'attention sur un élément plus ou moins négligé des *Eddas* : le chamanisme. Plus on pénètre dans ce domaine, plus les correspondances semblent claires, trop fréquentes et profondes, en tout cas, pour être fortuites. Par chamanisme, on entend un ensemble de pratiques et de croyances conservées jusqu'à une époque récente dans l'Europe du Nord-Est, l'Asie et l'Amérique. Il repose avant tout sur la croyance en l'autre monde où vont les morts et sur les possibilités laissées aux vivants de communiquer, par magie, avec lui, comme on vient de voir que Svipdagr dialoguait avec sa mère morte.

Le chaman est une sorte de prêtre ou de médecin-sorcier, chargé par la communauté à laquelle il appartient de servir de lien entre elle et l'autre monde. Il entre en transe et se rend capable alors de pratiquer quatre opérations différentes :

1. Ou bien il voyage en esprit jusqu'au ciel ou au pays des morts. Pour ce faire, il chevauche volontiers un cheval à huit pattes (comme la monture d'Ódinn, Sleipnir), un oiseau ou tout autre animal. Dans son extase, il est susceptible de décrire à son auditoire le chemin qu'il parcourt. S'il ne fait pas corporellement ce voyage, il y délègue son esprit qui, soit de façon invisible, soit sous forme d'animal, chemine avec une extrême rapidité tandis que le corps du chaman entre en lévitation. Pour faciliter ses errances, le chaman utilise volontiers un arbre ou une échelle immense, qui s'étend du ciel à l'autre monde en passant par la terre. Cet arbre ou cette échelle lui sert à passer d'un monde à un autre. Il y attache, le cas échéant, son cheval, tout comme Ódinn attache Sleipnir à Yggdrasill (lequel signifie aussi : cheval d'Ódinn). On a pu établir que cet arbre était la source des âmes non nées, le réservoir des êtres possibles en quelque sorte. Sur ses feuilles sont écrites les destinées des humains (on se rappelle que la source des Nornes est au pied d'Yggdrasill).

1. Voyez de ce dernier : *Le Chamanisme et les techniques archaïques de l'extase, Paris, 1967* (2ᵉ éd.) et la bibliographie qui s'y trouve. – D. STRÖMBÄCK, *Sejd,* Uppsala, 1935 ; P. BUCHHOLZ, « Shamanism : the testimony of old Icelandic Literary Tradition », dans *Medieval Scandinavia, n° 5,* 1989.

2. Ou bien il rend visite aux dieux ou aux êtres originels pour obtenir la connaissance des choses cachées. (*Cf.* les *Vafthrúdnismál.*) Dans ce cas, revenu sur terre, il peut révéler ce qu'il a appris, soit directement, soit par le moyen d'écritures ou de formules cryptiques.

3. Ou bien il sauve une âme qui avait été chassée de son corps par la maladie ou la folie.

4. Ou bien il se fait voyant, prédit l'avenir, trouve les causes des calamités et des épidémies, répond aux questions sur les destinées de ceux qui le consultent, exactement comme la völva Thorbjörg de la *Saga d'Eiríkr le Rouge.*

Pour pratiquer son art, le chaman a besoin d'instruments et de préparatifs divers. Il lui faut souvent un tambour dont il bat avec un instrument qui – notons le fait – évoquerait assez bien le marteau de Thórr. Il ne peut entrer en transe qu'excité par les chants et les danses des assistants.

Enfin et surtout, n'est pas chaman qui veut. Pour acquérir ces prérogatives, il faut subir une séance d'initiation douloureuse qui, seule, dotera le chaman de la force et de la science. Le trait essentiel de cette cérémonie consiste à feindre la mort du candidat et à simuler sa résurrection. Les tourments et les terreurs, d'ordre physique naturellement, mais surtout d'ordre spirituel, qu'il endure lui sont indispensables à la possession des connaissances ésotériques requises. Au cours de ces tortures mentales et corporelles, l'esprit du chaman visite l'Arbre souterrain, lui prend des branches pour battre son tambour.

Tels sont, hâtivement résumés, quelques-uns des traits les plus caractéristiques du chamanisme. Le lecteur aura immédiatement établi un certain nombre de relations évidentes avec les textes de l'*Edda* qu'il a déjà lus depuis le début de ce livre. Mais on va voir l'intérêt que présente un passage en revue de quelques-uns des détails précédemment énumérés, à la lumière de quelques nouveaux textes de l'*Edda.*

La croyance en l'autre monde dans la religion nordique en est l'un des traits constitutifs essentiels. On a vu successivement : l'importance du royaume de Hel et des mythes qui y sont attachés ; le rôle que joue la Valhöll dans la mystique nordique ; la fonction des valkyries, déesses du choix des morts ; les nombreux poèmes ou passages de poèmes qui retracent des descentes aux enfers (le *Skírnisför* par exemple) ; la façon dont l'autre monde manifeste sa réalité dans les visions et les songes et ce jusqu'en plein XIIIe siècle ; d'une manière générale dans les grands poèmes mythologiques, l'absence de frontières nettes entre monde des vivants et empire des morts.

Je donnerai encore deux exemples de tout cela, l'un héroïque, l'autre purement magique.

La *Saga de Hervör et de Heidrekr* à laquelle nous avons déjà tant emprunté (*thula* des Gots, *Énigmes de Gestumblindi, Hlödskvida*) nous fournit également la *Hervararkvida (Chant de Hervör),* l'une des plus sauvages et des plus grandioses qui soient. On la date du début du XIIe siècle, mais sa matière remonte certainement beaucoup plus loin. Le motif central : le fils – ou la fille – qui, par invocations magiques et au mépris du danger, force son père – ou sa mère – à sortir de son tertre mortuaire pour lui remettre une arme ou lui donner un conseil, court à travers tout le folklore scandinave. De ce poème dialogué émane une force dramatique profonde que rehausse le cadre impressionnant et sinistre. C'est à contrecœur, on le notera, qu'Angantýr remet à Hervör l'épée Týrfingr, une de ces armes maudites qui apportent la désolation à quiconque les possède. Il ne peut s'y opposer. Telle est la puissance de la magie incantatoire.

LE CHANT DE HERVÖR

Il arriva qu'une fois Hervör était dehors, près d'un endroit où se trouvaient quelques esclaves, et elle les maltraita, eux comme les autres.

Alors un esclave s'interposa : « Toi, Hervör, tu ne cherches qu'à faire le mal, et il n'y a que du malheur à attendre de toi, et le jarl interdit à tout homme de te dire qui est ton père, car il lui semble que c'est une honte que tu le saches, parce que le pire esclave a couché avec sa fille, et tu es leur enfant[1]*. »*

Ces mots mirent Hervör dans une terrible colère. Elle se présenta immédiatement devant le jarl et chanta :

1. *« Point n'est besoin que je me vante*
De notre haute naissance
Quoiqu'elle[2] *ait reçu*
Les faveurs de Fródmarr.
Je croyais posséder
Un noble père :
On vient de me jeter à la face
Que c'est un porcher. »

1. Il convient de dire que cette accusation n'est pas fondée.
2. *Elle :* ma mère, Sváfa. Fródmarr est le porcher auquel vient d'être attribuée, à tort, la paternité de Hervör.

Le jarl chanta :

2. *« Grandement t'a-t-on menti*
Pour raison petite;
Noble parmi les hommes
Était compté ton père.
La demeure d'Angantýr
Éclaboussée de terre[1]
Se tient à Sámsey[2]*,*
Dans le Sud. »

Elle chanta :

3. *« M'est à présent envie,*
Tuteur, de rendre visite
Aux trépassés,
Mes parents.
Richesses ils doivent
Posséder d'abondance.
J'en prendrai possession,
A moins qu'auparavant je ne périsse.

En hâte tu dois
Ôter de ma tête
Le voile de lin
Avant qu'au loin je m'en aille.
Beaucoup en dépend
Car demain on doit
Me tailler à la fois
Tunique et manteau d'homme. »

Ensuite Hervör parla à sa mère et chanta :

5. *« En tout, équipe-moi*
Du mieux que tu le sais,
Femme vraiment sage,
Comme tu le ferais pour un fils.
La seule vérité

1. Parce que c'est un tertre qui comprenait une chambre funéraire recouverte de terre.
2. Pourrait être Samsø, une petite île du Danemark entre Jütland et Seeland.

Hantera mon sommeil.
Peu de joie pour moi
Dans les jours à venir.»

[Elle se met en route, participe à une expédition viking, arrive à Sámsey et mouille dans Munarvágr au crépuscule. Elle se rend à terre et rencontre un berger.]

Le berger chanta :

6. *«Quel homme*[1]
Est dans l'île venu?
Va-t'en vite
A ta demeure.

7. *– Je n'irai pas*
A ma demeure
Parce que je ne connais
Aucun habitant de l'île;
Dis plutôt
Avant que nous ne nous quittions
Où peut-on reconnaître
Les tertres de Hjörvardr[2]*?»*

Il chanta :

8. *«Ne demande pas cela.*
Sage tu n'es pas,
Ami des Vikings,
Tu es en chemin périlleux.
Allons rapidement
Aussi vite que nos jambes nous portent.
Tout, au-dehors,
Est terrible aux hommes.»

Elle chanta :

9. *«N'allons point défaillir*
Pour de tels sifflements,

1. Hervör s'est habillée en homme.
2. Le frère d'Angantýr, l'aîné des douze fils d'Arngrímr qui ont péri dans la bataille de Sámsey et dont les tertres sont dans l'île. Quoique ce soit Angantýr qui ait repris l'héritage d'Arngrímr, les tertres sont désignés du nom de l'aîné.

Bien que par toute l'île
Ardent les feux.
Ne permettons pas
Aux morts
De nous terrifier si vite.
Parlons encore. »

Il chanta :

10. *« Je le juge fou,*
Qui s'éloigne d'ici,
Un homme seul
Dans la nuit obscure.
Le feu fait rage,
Les tertres s'ouvrent,
Brûlent terre et mer[1]*...*
Pressons le pas ! »

[Hervör arrive aux tertres de ses parents.]

Alors elle chanta :

11. *« Réveille-toi*[2]*, Angantýr,*
Hervör t'éveille,
Ta fille unique,
A toi et à Sváfa.
Livre hors du tertre
L'épée acérée,
Celle que forgèrent les nains
Pour Sigrlami.

12. *Hervardr, Hjörvardr,*
Hrani, Angantýr,
Je vous suscite tous

1. Une croyance tenace (elle est encore attestée au Danemark à la fin du siècle dernier) voulait que les flammes brûlent la nuit sur les trésors cachés et sur les tertres d'hommes enterrés avec leurs richesses.

2. C'est le commencement classique de toute invocation magique aux morts. Svafrlami, roi mythique, devait être tenu pour le roi des nains, habiles forgerons. L'épée Týrfingr est censée avoir été forgée à l'aube des temps par des nains et conquise de force par Arngrímr ou ses ancêtres : motif banal de la littérature médiévale. Voir aussi les notes qui concernent cette épée à propos de la *Hlödskvida*, plus haut pp. 204 *sqq.*

Sous les racines de l'arbre[1],
Avec heaumes, avec broignes,
Tranchantes épées,
Rondaches, attirails de guerre,
Lances scintillantes.

13. *Certes sont devenus*
Les fils d'Arngrímr
Êtres malveillants,
Pourriture et poussière,
Puisque aucun ne veut
Des fils d'Eyfura
Me parler à moi
A Munarvágr[2].

14. *Hervardr, Hjörvardr,*
Hrani, Angantýr,
Puissent vos viscères
Êtres rongés de prurit
Comme par grand dam
Vous pourrissez dans la fourmilière[3]
Si vous ne me donnez l'épée,
Celle que forgea Dvalinn[4].
Il ne sied pas aux spectres
De porter l'arme précieuse. »

Alors Angantýr chanta :

15. *« Hervör, ma fille,*
Pourquoi épelles-tu
Les runes du mal?
Tu t'attires malédiction.
Folle te voici
Et hors de sens,
De vouloir espérer
Susciter hommes morts.

1. Sens obscur. Les tertres étaient constitués d'une chambre funéraire en rondins de bois, recouverte de terre. Sont-ce ces rondins qui sont qualifiés de « racines de l'arbre »?
2. On remarquera le ton d'insulte d'abord, pour « réveiller » les morts. Munarvágr est une baie, une crique.
3. Image pour tertre.
4. Un nain, représenté par un autre manuscrit comme celui qui fit l'épée avec Durinn.

(Mais ce sont mes ennemis
Qui m'ont mis dans le tertre[1]*.)*

16. *Ne m'enterra point mon père*
Non plus que d'autres parents.
Deux possédèrent Týrfingr
Quand ils étaient vivants.
Elle n'eut plus qu'un possesseur
Par la suite. »

Elle chanta :

17. *« Tu ne dis point vérité.*
Puisse seulement l'Ase[2]
Te laisser intact
Dans le tertre
Si tu n'as pas Týrfingr avec toi.
Tu hésites
A remettre le patrimoine
A ton unique enfant. »

Alors le tertre s'ouvrit et ce fut comme s'il était tout entier feu et flamme. Alors, Angantýr chanta :

18. *« Ouverte est la grille de Hel*[3]*,*
Ouverts, les tertres.
Les versants de l'île
Sont tout en flammes.
Terreur au loin
Pour qui regarde alentour.
Hâte-toi, fille, si tu le peux,
Vers tes bateaux. »

Elle répond :

19. *« Votre bûcher ne brûle*
Pas tant dans la nuit
Que je redoute

1. Les deux dernières lignes proviennent d'une autre version du poème. Elles ont leur importance : Angantýr va essayer par tous les moyens de dissuader sa fille. Ici, il feint de mentir en laissant croire qu'il n'a pas l'épée. Hervör, dans sa fureur magique, ne se laissera pas prendre au piège.
2. *L'Ase :* Thórr sans doute.
3. Les portes de la mort s'ouvrent.

Vos flammes;
Ne tremble pas
Le cœur de la vierge
Bien qu'elle ait vu le spectre
Debout devant les portes. »

Alors Angantýr chanta :

20. « *Je te le dis*[1], *Hervör,*
Écoute encore,
Fille sage,
Ce qui doit arriver :
Týrfingr va,
Si tu peux le croire,
Détruire toute
Ta famille[2], *fille.*

21. *Tu engendreras un fils*
Qui ensuite doit
Posséder Týrfingr
Et croire en sa force.
Les hommes nommeront
Heidrekr celui-là,
Le plus puissant qui sera élevé
Sous la tente du soleil. »

Alors Hervör chanta :

22. « *J'estimais être*
Humaine jusqu'à présent,
Avant d'avoir visité
Votre demeure.
Livre-moi hors du tertre
Celle qui hait les broignes,
La dangereuse aux boucliers[3],
La meurtrière de Hjálmarr. »

1. Suivez la progression : après les reproches, puis les mensonges, voici les prédictions funestes. Mais rien n'arrêtera Hervör.
2. Týrfingr tuera d'abord le roi Heidrekr, fils de Hervör, puis Hlōdr, fils d'une concubine de Heidrekr (*cf.* ci-dessus *Hlōdskvida,* p. 204).
3. Vers 6 et 7 : image pour épée.

Alors Angantýr chanta :

23. *« Elle gît sous mes épaules,*
La meurtrière de Hjálmarr,
Elle est à l'extérieur
Tout enveloppée de feu.
Je ne sais aucune femme
Sur terre ici-bas
Qui osât prendre cette épée
Entre ses mains[1]*. »*

Hervör chanta :

24. *« Moi, j'en aurai cure*
Et, de mes mains, saisirai
L'épée tranchante
Si je peux l'avoir.
Je ne crains pas
Le feu ardent.
Meurt la flamme
Dès que je la domine du regard. »

Alors Angantýr chanta :

25. *« Insensée tu es, Hervör,*
Mais tu as du cœur
Lorsque, les yeux ouverts,
Tu te rues dans le feu.
Je préfère te livrer
L'épée hors du tertre.
Femme, jeune femme,
Je ne peux te la refuser[2]*. »*

Hervör chanta :

26. *« Tu as bien fait,*
Descendant de Vikings,
Quand tu m'as livré
L'épée hors du tertre.
Je m'estime maintenant
Plus fille de prince

1. Angantýr cède mais invoque un ultime maléfice.
2. Phrase essentielle : vaincu par les enchantements de Hervör, Angantýr ne peut pas lui refuser l'épée.

Que si j'avais pris
Toute la Norvège. »

Angantýr chanta :

27. *« Tu ne sais pas*
– Maudites sont tes paroles,
Femme effroyable –
Ce dont tu te réjouis.
Týrfingr doit
Si tu peux le croire
Détruire toute
Ta famille, fille. »

Elle dit :

28. *« Je dois aller*
A mon coursier de mer[1].
Maintenant la fille du prince
A le cœur joyeux.
Peu me chaut de savoir,
Fils de princes,
Comment mes fils
Ensuite se battront. »

Il chanta :

29. *« Tu te marieras*
Et te satisferas longtemps de ton sort.
Mais tiens cachée
La meurtrière de Hjálmarr.
Ne touche pas les tranchants :
Tous deux sont empoisonnés.
Cette destructrice d'hommes
Est pire que la peste.

30. *Adieu, fille,*
Sur-le-champ je t'ai donné
La force de douze hommes
Si tu peux le croire,
Vigueur et endurance,
Toute la noblesse

1. Bateau.

Que les fils d'Arngrímr
Ont laissée derrière eux. »

Elle chanta :

31. « *Vous tous qui gisez dans le tertre,*
Adieu !
Je brûle de partir
Et m'en aller d'ici.
J'ai failli me croire
Entre vie et mort
Quand autour de moi
Ardaient les feux. »

Baldrsdraumar (Les Rêves de Baldr) sont centrés sur un thème identique : faire parler un mort – ici une morte – pour lui arracher un secret. Mais toute l'opération est transposée sur un plan supérieur. Ici, c'est, littéralement, un voyage extatique de chaman qui nous est présenté. Peu avant sa mort, Baldr, fils d'Ódinn, fait d'affreux rêves prémonitoires. Ódinn, le dieu-chaman, décide d'aller consulter au royaume des morts une voyante qui lui révélera le sort de son fils. Il s'y rend à cheval, suscite de force la voyante, sans cesse la harcèle pour en tirer une nouvelle révélation. L'ensemble constitue une des réussites de l'*Edda poétique* dans sa brièveté même, tout lacunaire qu'il soit, quelque tardive – XII[e] siècle probablement – que soit sa rédaction. La langue est limpide et rappelle celle de la *Thrymskvida.* Les images sont d'une beauté saisissante : un raccourci fulgurant d'extase magique.

Les rêves de Baldr

1. *Une fois, tous les Ases*
Étaient au thing
Et les déesses ases,
Toutes en délibération;
De cela discutaient
Les dieux puissants :
Pourquoi Baldr était
En proie aux rêves sanglants.

2. *Ódinn se leva,*
Le vieux Got[1],
Et sur Sleipnir
Plaça la selle,
Descendit chevauchant
Jusqu'à Níflhel[2],
Rencontra un chien
Qui sortait de Hel.

3. *La bête était sanglante*
Sur le poitrail
Et contre le père de la magie
Hurla longtemps;
Ódinn chevaucha outre,
La terre résonnait;
Il arriva au haut
Édifice de Hel.

4. *Alors Ódinn chevaucha*
À la porte de l'est,
Là où il savait
Que la voyante était enterrée;
Pour l'habile sorcière il se mit
A incanter un charme funèbre
Tant que de force elle se lève,
Paroles de cadavre prononça :

5. *« Qui est cet homme*
Inconnu de moi
Qui a suscité
Mon périlleux voyage?
J'étais noyée de neige
Et battue de pluie
Et arrosée de rosée.
Morte je fus longtemps.

6. – *Vegtamr*[3] *je m'appelle,*
Je suis fils de Valtamr[4]*;*

1. Pourquoi Ódinn est-il appelé *le vieux Got*? On dit qu'il a été particulièrement vénéré de ce peuple qui faisait remonter ses généalogies jusqu'à lui.
2. La partie la plus sombre du royaume des morts.
3. Comme toujours, Ódinn se présente sous un nom d'emprunt, *Vegtamr*, « Familier des Chemins ». Le nom est puissamment symbolique.
4. « Familier des Occis. »

Parle-moi depuis Hel,
Je parlerai depuis le monde;
Pour qui sont les bancs
Parsemés d'anneaux,
Bancs superbement
Recouverts d'or?

7. – *Pour Baldr on a ici*
Brassé l'hydromel,
La claire boisson,
L'écu est par-dessus;
Les fils des Ases
Sont dans l'angoisse.
De force j'ai parlé,
A présent je me tairai.

8. – *Ne te tais pas, voyante,*
Je veux t'interroger
Jusqu'à ce que tout soit su.
Je veux savoir encore:
Qui, de Baldr,
Sera le meurtrier
Et du fils d'Ódinn
Ravira la vie?

9. – *Hödr amènera le suprême*
Ici, par le rameau renommé[1]*;*
C'est lui qui de Baldr
Sera le meurtrier
Et du fils d'Ódinn
Ravira la vie.
De force, j'ai parlé,
A présent je me tairai.

10. – *Ne te tais pas, voyante,*
Je veux te questionner
Jusqu'à ce que tout soit su.
Je veux savoir encore:
Qui, plein de haine, de Hödr
Vengeance tirera
Et le meurtrier de Baldr
Sur le bûcher portera?

1. Le gui.

11. – *Rindr a conçu Váli*
Dans les salles de l'ouest,
Celui-ci, âgé d'une nuit,
Tuera le fils d'Ódinn,
Ne se lavera pas les mains
Ni ne peignera ses cheveux
Que sur le bûcher n'ait porté
L'ennemi de Baldr.
De force j'ai parlé,
A présent, je me tairai.

12. – *Ne te tais pas, voyante,*
Je veux t'interroger
Jusqu'à ce que tout soit su.
Je veux savoir encore :
Quelles sont ces vierges[1]
Qui lamenteront
Et vers le ciel lanceront
Leurs écharpes?

13. – *Tu n'es pas Vegtamr*[2]
Comme je le croyais,
Mais tu es Ódinn,
Le vieux Got.
– *Tu n'es pas la voyante*
Ni une savante femme,
Mais tu es
La mère des trois Thurses[3].

14. – *Va-t'en chez toi, Ódinn,*
Enorgueillis-toi !
Nul ne viendra plus
Me rendre visite
Avant que Loki, libre,
Ne sorte de ses chaînes
Et qu'au destin des Puissances[4]
Les dieux ne viennent. »

1. Qui sont ces vierges? Il peut s'agir des filles d'Aegir, les vagues, couronnées d'écharpes d'écume, qui pleurent Baldr.
2. Il faut qu'il y ait une lacune entre les strophes 12 et 13, car on ne voit pas comment la voyante a pu deviner qui est Vegtamr. On notera la similitude avec la dernière strophe des *Vafthrúdnismál*.
3. Pourrait être Angrboda, la géante qui conçut de Loki Hel, Midgardsormr et Fenrir.
4. *Ragnarök*.

Ce voyage, nous l'avons dit, peut se faire par dédoublement, l'esprit seul se déplaçant sous forme d'animal. L'*Edda* fournit de nombreux exemples du fait. La langue a créé le mot *hamrammr*, « capable de changer de forme », pour désigner ceux qui étaient doués de cet étrange pouvoir et ils sont légion dans les sagas : que l'on se rappelle, par exemple, le père d'Egill Skallagrímsson qui devenait « loup » le soir. Or c'est là, par excellence, un attribut d'Ódinn et la *Ynglinga Saga* sur ce point est explicite :

Ynglinga Saga

Quand Ása-Ódinn arriva dans les pays du Nord, accompagné des díar[1]*, on dit qu'en vérité ils entreprirent d'enseigner les arts que les hommes ont pratiqués longtemps depuis. Ódinn était le plus noble de tous, et c'est de lui qu'ils apprirent tous les arts, car il fut le premier à les enseigner, tous ou du moins la plupart*[2]*. Il faut dire pour quelle raison il était tant vénéré, et voici quelles en étaient les causes : il était d'apparence si belle et si magnifique quand il siégeait avec ses amis que cela réjouissait tous les cœurs. Et quand il était en guerre, il paraissait féroce à ses ennemis. C'est qu'il connaissait les artifices pour changer de teint et de forme de la façon qu'il le voulait. Une autre cause était qu'il parlait si éloquemment et si bien que tous ceux qui écoutaient tenaient pour vrai cela seul qu'il disait. Tous ses propos étaient rimés et allitérés, comme cela se trouve dans ce qu'on appelle maintenant la poésie. Lui et ses grands prêtres sont appelés forgerons de poèmes, car cet art commença avec eux dans les pays du Nord. Ódinn savait faire de telle sorte que, dans la bataille, ses ennemis devenaient aveugles ou sourds ou remplis de crainte, que leurs armes ne mordaient pas plus que des baguettes, mais ses hommes à lui allaient sans broigne, enragés comme des chiens ou des loups, mordant leurs boucliers, forts comme des ours ou des taureaux*[3]*. Ils tuaient les gens mais eux, ni fer ni feu ne les navrait. C'est ce que l'on appelle la fureur des* berserkir.

(Chapitre VI.)

1. Ása-Ódinn : Ódinn des Ases, il est souvent appelé ainsi. Pour les *díar*, voir la note 7 au chap. II du même texte, donné plus haut p. 156.
2. Laisse entendre qu'Ódinn s'est réservé pour lui seul la pratique de certaines sciences.
3. C'est la description classique des guerriers-fauves ou *berserkir*.

Ódinn changeait de forme[1]. *Alors, son corps gisait comme endormi ou mort, mais lui était oiseau ou bête, poisson ou serpent, et allait en un clin d'œil dans des pays lointains pour ses affaires ou pour affronter d'autres hommes. Il savait encore par ses seules paroles éteindre le feu, apaiser la mer et tourner les vents dans la direction qu'il voulait; il avait un bateau qui s'appelait Skídbladnir*[2] *sur lequel il traversait les grandes mers et qui pouvait se replier comme un linge. Ódinn emportait avec lui la tête de Mímir qui lui disait maintes nouvelles des autres mondes et parfois, il ressuscitait les morts ou bien s'asseyait en dessous des pendus*[3]. *Aussi était-il appelé seigneur des morts ou seigneur des pendus. Il avait deux corbeaux qu'il avait dressés à parler. Ils volaient çà et là par les pays et lui disaient maintes nouvelles. Par ces choses, il était grandement savant. Tous ces artifices, il les enseigna par les runes et par les poèmes qu'on appelle* galdrar. *Pour cette raison, les Ases sont appelés forgerons de* galdr[4]. *Ódinn connaissait et exécutait lui-même cet art qu'accompagne un très grand pouvoir et qui s'appelle* sejdr[5]. *Par lui, il pouvait savoir le destin des hommes et les choses à venir, ainsi que faire mourir les gens ou les frapper de malchance ou de maladie, leur enlever l'esprit ou la force pour les donner à d'autres. Mais de pratiquer cette science magique, il s'ensuit telle diablerie qu'on ne la tient pas pour convenable sans honte à des hommes et c'est à des prêtresses que fut confié son exercice*[6]. *Ódinn savait où était caché tout trésor enfoui dans la terre, il connaissait les incantations qui lui ouvraient la terre et les rochers et les pierres et les tertres, et par ses seules paroles, il enchaînait ceux qui y habitaient, entrait et y prenait ce qu'il voulait. Par là, il devint très renommé. Ses ennemis le redou-*

1. Le texte dit *hamr*, notion que nous avons déjà rencontrée. Il est donc *hamramr*.
2. *Skídbladnir* est, dans les autres sources, attribué à Freyr.
3. Pour les faire revenir à la vie et parler. Voyez *Hávamál*, str. 157. Tout ce chapitre retrouve d'ailleurs la sixième partie des *Hávamál*.
4. On se rappellera que le *galdr* est un poème d'incantations magiques. Voyez *Grógaldr*.
5. Il est très probable que *sejdr* est le nom donné dans le Nord à l'ensemble des opérations magiques exécutées par le chaman. Le même texte, chapitre IV (ci-dessus p. 158), en attribue la fondation à la déesse Freyja. Ce que fait Thorbjörg, *Saga d'Eiríkr le Rouge* (ci-dessus pp. 530 *sqq.*) est précisément du *sejdr*. Sur l'ensemble de ces questions, voir le livre fondamental de Dag Strömbäck : *Sejd, op. cit.*
6. Ce que confirme la *Lokasenna*, str. 24.

taient, mais ses amis avaient confiance en lui, croyaient en sa force et en lui-même. Il enseigna la plupart de ses arts à ses prêtres-sacrificateurs. Ils l'égalaient presque en fait de science et de magie.

(Chapitre VII.)

On voit que ce court texte est une somme. On conviendra que les ressemblances sont troublantes. Ce n'est qu'ainsi que l'on peut expliquer l'étonnante fréquence des opérations magiques rapportées par les sagas de la grande époque, pourtant presque toutes rédigées au XIIIe siècle. L'Église chrétienne, ne pouvant apparemment lutter de front contre ces traditions profondément ancrées dans l'âme populaire, sera même obligée de les détourner à son propre avantage. Il n'en est pas de meilleur exemple qu'un passage de la saga, toute catholique en apparence, du prêtre Gudmundr le Bon, futur évêque du Nord de l'Islande, qui raconte, dans sa partie insérée dans l'*Íslendinga Saga,* comment le bon prêtre, apparemment endormi sur l'épaule de son diacre – mais bien curieusement, puisque le diacre a l'impression de ne plus sentir du tout le poids du corps du prêtre –, se dédouble en fait pour aller combattre une affreuse ogresse, Selkolla, venue tourmenter un paysan sans défense. Il est vrai qu'un autre évêque du même diocèse, Jón Ögmundarson, ressuscite un pendu et qu'un troisième, Thorlákr Thórhallsson, était célèbre pour ses talents à faire « réussir » la bière que l'on était en train de brasser. Voilà autant de prérogatives chamanistes... On a vu Thorbjörg pratiquant le *sejdr* avec le concours indispensable d'un chant magique. Il faut dire qu'il lui manquait le tambour du chaman. Mais ajoutons que nous retrouvons, au premier plan cette fois, cet instrument chez les Sames qui semblent avoir hérité (sinon transmis?) cette pratique. Il est curieux de voir que, sur la plupart des tambours magiques sames qui nous sont parvenus, figure, parmi les dessins peints sur la membrane, un homme tenant un marteau... On le voit : tout se tient ici et nous sommes bel et bien en présence d'un ensemble cohérent et organisé de croyances et de pratiques.

Une autre opération magique dépeinte dans un poème consacré de façon significative à Freyja, mère de la science noire, consiste à transformer un protégé en animal pour lui éviter des malheurs. C'est un des éléments qui interviennent dans le *Hyn*

dluljód (Le Lai de Hyndla). A vrai dire, nulle composition n'est plus hétéroclite que celle-là puisqu'il s'y mêle un poème généalogique du type classique destiné à retracer le lignage d'Óttarr le Simple, un chant magique utilisé pour permettre à Óttarr de faire valoir ses droits sur son patrimoine en arrachant de force à une géante voyante le secret de ses ancêtres, une satire érotico-magique dirigée contre Freyja elle-même, enfin, un poème mythologique qui rappelle par ses images, son ton et son refrain la *Völuspá;* cette partie d'ailleurs ne peut être qu'une adjonction récente (on l'a datée du XIIe siècle, et elle témoigne d'influences chrétiennes) à un ensemble qui remonterait au début du XIe siècle. On a intitulé la dernière partie *Völuspá brève (Völuspá hin skamma).* Tel quel, baignant comme il fait dans une atmosphère lourde et mystérieuse, le *Hyndluljód* est une surprenante création.

LE LAI DE HYNDLA

1. *« Éveille-toi*[1] *vierge des vierges!*
Éveille-toi, mon amie,
Hyndla, ma sœur,
Qui dans la caverne habites!
Voici le crépuscule des crépuscules;
Il faut que nous chevauchions
Jusqu'à la Valhöll,
Jusqu'au haut lieu sacré.

2. *Prions Herjafödr*[2]
De garder bonne humeur;
C'est lui qui concède et donne
L'or aux guerriers;
Il donna à Hermódr[3]
Heaume et broigne,
Et à Sigmundr
Une épée en cadeau[4].

3. *Il donne la victoire à certains,*
Mais à certains, de l'or,

1. C'est Freyja qui parle, en termes amicaux *(ma sœur),* à la géante devineresse Hyndla.
2. « Père des Armées » (Ódinn).
3. *Hermódr* et *Sigmundr* sont des héros du cycle épique de l'*Edda. Beowulf,* vers 901, les cite également ensemble.
4. Sans doute l'épée Gramr qui appartiendra ensuite à Sigurdr.

L'éloquence à beaucoup
Et la sagacité aux hommes;
Bon vent il donne aux héros,
Art poétique aux scaldes,
Il donne virilité
A beaucoup de guerriers.

4. *A Thórr elle*[1] *doit sacrifier,*
Elle lui demandera
Que toujours envers toi
Loyalement il agisse;
Pourtant il n'apprécie guère
Les femmes de géants.

5. *A présent, sors un de tes loups*
De l'étable,
Qu'il coure
Avec mon sanglier[2]*!*
– Lent est ton verrat[3]
A fouler les chemins des dieux;
Je ne veux pas accabler
Mon noble coursier.

6. *Fausse tu es, Freyja,*
Toi qui me tentes;
Dirige ton regard
Sur nous qui sommes là,
Car ton époux figure
Dans la compagnie des guerriers occis,
Le jeune Óttarr,
Le fils d'Innsteinn[4].

7. *– Tu es bien suffisante, Hyndla,*
Je crois que tu rêves
Quand tu déclares que mon époux
Est dans la compagnie des guerriers occis[5]

1. Freyja.
2. *Mon sanglier* (plus loin, *verrat*) : c'est le jeune Óttarr le Simple que Freyja a transformé magiquement en sanglier, pensant abuser Hyndla.
3. A partir du vers 5 c'est Hyndla qui répond. Le verrat est, en fait, l'animal réservé à Freyr, Freyja étant plutôt associée aux chats (qui tirent son char). Mais Freyr et Freyja étant des parèdres, la confusion est normale.
4. Hyndla reproche à Freyja d'avoir pratiqué cet artifice. Elle accuse Óttarr d'être l'époux, ou l'amant de Freyja.
5. Parce qu'ils sont sur le chemin de la Valhöll (voyez str. 5, v. 6).

Alors qu'étincelle
Le verrat aux soies d'or,
Hildisvíni[1]
Que me fabriquèrent, habiles,
Deux nains,
Dáinn et Nabbi.

8. *Sautons de selle!*
Il nous faut nous asseoir
Et sur les familles
Des princes discourir,
Ces hommes
Qui des dieux descendirent.

9. *Ils ont mis en gage*[2]
Le métal de Váli[3]*,*
Le jeune Óttarr
Et Angantýr;
S'agit de venir à l'aide
Afin que le jeune homme[4]
Obtienne de ses parents
Son patrimoine.

10. *Un tertre*[5] *il m'édifia,*
Pavé de pierres,
Maintenant, cet amas de cailloux
Est devenu vermeil comme verre,
Il l'a rougi du sang
Du bétail fraîchement abattu,
Toujours Óttarr a cru
Dans les déesses ases.

1. Freyja fait mine de ne pas saisir l'insinuation : Tu vois bien que ce n'est pas mon époux (Ódr) mais mon verrat, Hildisvini, « Porc du Combat », l'animal rituel que l'on représente toujours en sa compagnie.
2. Il faut comprendre qu'Óttarr et Angantýr ont mis de l'or en gage, que l'un d'eux était de plus haute extraction que l'autre. En ce cas, le gagnant s'appropriait toute la mise.
3. L'or, sans doute, quoiqu'on ne voie pas le rapport avec le dieu Váli. On peut lire aussi *valamálmr*, sans majuscule et en un mot : le métal welche, l'or, donc.
4. Óttarr.
5. Pour obtenir les faveurs de Freyja, Óttarr lui a construit un autel *(tertre)* recouvert de pierres plates qu'il a aspergées du sang des animaux sacrifiés.

11. *Maintenant fais énumérer*[1]
Les antiques ancêtres,
Et proclamer
Les ascendants de l'homme;
Qu'en est-il des Skjöldungar[2]*?*
Qu'en est-il des Skilfingar[3]*?*
Qu'en est-il des Audlingar?
Qu'en est-il des Ylfingar?
Qu'en est-il des fils des francs tenanciers?
Qu'en est-il des fils des barons,
L'élite des hommes
Dedans Midgardr?

12. *– Tu es*[4]*, Óttarr,*
Né d'Innsteinn,
Et Innsteinn était
Né d'Álfr le vieux,
Álfr était né d'Úlfr,
Úlfr, de Sæfari,
Et Sæfari,
De Svanr le rouge[5]*.*

13. *Ton père avait épousé une femme*
Riche de colliers,
Je crois qu'elle s'appelait
Hlédís la prêtresse;
Son père était Fródi
Et sa mère Friaut,
Tous tenaient cette famille
Pour une famille de chefs.

14. *Áli auparavant avait été*
Le plus puissant des hommes,
Hálfdan autrefois fut

1. La longue énumération qui suit récapitule les grandes familles des ancêtres d'Óttarr.
2. Les *Skjöldungar* sont les premiers rois de Danemark, descendants de Skjöldr, fils mythique d'Ódinn *(cf. Ynglinga Saga).*
3. *Skilfingar* signifie de même descendants d'Ódinn (dont un des noms est Skilfingr).
4. C'est Hyndla qui parle, forcée en quelque sorte par les adjurations de Freyja. Elle va retracer toute la généalogie d'Óttarr, lignée directe et collatéraux.
5. Bien que l'on ne puisse que conjecturer sur cette généalogie, elle paraît authentique et ancienne. Le prouveraient les noms allitérés Svanr–Sæfari, puis (toutes les voyelles allitèrent entre elles) Úlfr–Álfr–Innsteinn–Óttarr.

Le plus éminent des Skjöldungar;
Fameuses furent les grandes batailles,
Celles que, réputés, firent;
On tenait que ses exploits montaient
Jusqu'aux confins du ciel.

15. *Il s'associa à Eymundr,*
Le plus noble des hommes,
Et il tua Sigtryggr
Par le froid tranchant;
Alla épouser Álmveig,
La plus noble des femmes,
Ils conçurent et eurent
Dix-huit fils.

16. *De là viennent les Skjöldungar,*
De là viennent les Skilfingar,
De là, les Audlingar,
De là, les Ynglingar,
De là, les fils des francs tenanciers,
De là, les fils des barons,
L'élite des hommes
Dedans Midgardr.
C'est là toute ta famille,
Óttarr le Simple.

17. *Hildigunnr était*
Sa mère,
L'enfant de Sváfa
Et d'un roi de la mer;
C'est là toute ta famille,
Óttarr le Simple;
Il sied que tu le saches,
Veux-tu en savoir davantage[1] *?*

18. *Dagr épousa Thóra,*
Mère des braves;
Naquirent dans cette famille

1. On notera le refrain final qui évoque la *Völuspá.* L'ensemble des noms rapportés dans cette strophe et les suivantes – parfois sous forme de *thula* – concerne des héros, légendaires ou historiques, qui se retrouvent pour la plupart dans les poèmes héroïques de l'*Edda* ou des sagas légendaires. A partir de la strophe 25, il est question des principaux personnages du cycle de Sigurdr Fáfnisbani.

Les plus grands champions :
Fradmarr et Gyrdr
Et les deux Freki,
Ámr et Iösurmarr,
Álfr le vieux;
Il sied que tu le saches.
Veux-tu en savoir davantage?

19. *Ketill s'appelait leur ami,*
Héritier de Klyppr,
Il fut le père de la mère
De ta mère;
Là, Fródi venait
Avant Kári,
Le plus vieux qu'on mentionne
Était Álfr.

20. *Ensuite venait Nanna,*
La fille de Nökkvir,
Son fils fut
Le beau-frère de ton père;
Antique est cette parenté,
Je remonte plus loin;
(Je les connais tous les deux,
Broddr et Hörvir);
C'est là toute ta famille,
Óttarr le Simple,

21. *Ísólfr et Ásólfr,*
Les fils d'Ölmódr,
Et de Skúrhildr,
Fille de Skekkill;
Là, tu comptes
De nombreux princes;
C'est là toute ta famille,
Óttarr le Simple.

22. *Gunnarr bálkr,*
Grímr ardskafi,
Thórir járnskjöldr[1]*,*
Úlfr le béant,

1. *Járnskjöldr* : écu de fer. Je renonce à traduire les surnoms difficiles à interpréter des deux personnages précédents.

23. *Búi et Brámi,*
Barri et Reifnir,
Tindr et Týrfingr,
Et les deux Haddingjar;
C'est là toute ta famille,
Óttarr le Simple.

24. *Naquirent*
Áni, Ómi,
Fils d'Arngrímr
Et d'Eyfura;
Le fracas des forfaits
De toutes sortes de ces berserkir
Par terre et par mer
Va comme la flamme;
C'est là toute ta famille,
Óttarr le Simple.

25. *Je les connais tous les deux,*
Broddr et Hörvir,
Ils étaient dans la hird
De Hrólfr le vieux,
Tous engendrés
Par Jörmunrekkr[1]*,*
Gendre de Sigurdr
– Écoute mon récit –
Le redoutable
Celui qui tua Fáfnir.

26. *Ce prince était*
Descendant de Völsungr,
Et Hjördís,
De Hraudungr,
Et Eylimi,
Des Audlingar;
C'est là toute ta famille,
Óttarr le Simple.

27. *Gunnarr et Högni,*
Héritiers de Gjúki,

1. Il faut probablement imaginer une lacune après le vers 4. Dans cette lacune étaient énumérés les fils de Jörmunrekkr, mari de Svanhildr, fille de Sigurdr meurtrier de Fáfnir, et de Gudrún. C'est pourquoi les noms qui vont suivre maintenant sont ceux des personnages du cycle héroïque.

Et de même Gudrún,
Leur sœur,
Guthormr n'était pas
De la famille de Gjúki,
Pourtant c'était le frère
Des deux autres[1]*;*
C'est là toute ta famille,
Óttarr le Simple.

28. *Haraldr Hilditönn*[2]
Né de Hrœrekr
Le lanceur d'anneaux[3],
Il était fils d'Audr,
Audr la sagace[4]*,*
Fille d'Ívarr,
Et Rádbardr était
Père de Randvér,
Ces hommes furent
Consacrés aux dieux[5]*;*
C'est là toute ta famille,
Óttarr le Simple. »

Ici commence la Völuspá *brève*[6] *:*

29. *« Le nombre des Ases*
Était de onze
Depuis que Baldr était tombé
Près du monticule funèbre[7]*;*

1. Guthormr n'était donc que le fils adoptif ou le beau-fils de Gjúki. Le détail est d'importance pour comprendre que ç'ait été lui le meurtrier de Sigurdr.
2. *Haraldr* « à la dent guerrière » est un roi de Norvège. Son surnom n'a pas reçu d'explication assurée.
3. Surnom royal fréquent : « Qui distribue largement l'or ».
4. La sagace ou la très riche (*djúpaudga* ou *djúpudga*). Une des colonisatrices de l'Islande, évoquée dans le *Landnámabók* (*Livre de la colonisation de l'Islande, cf.* traduction par R. Boyer, Paris, Mouton, 1973) et qui dans certaines sagas porte les mêmes noms et surnoms, mais il est difficile de savoir s'il s'agit de la même personne.
5. Faut-il entendre qu'ils furent sacrifiés ?
6. Le manuscrit cesse ici de s'intéresser aux généalogies qui précédent et introduit, après le titre « Ici commence la Völuspá brève », un développement tout à fait différent.
7. Emportée par son extase, Hyndla déborde largement le cadre de la généalogie d'Ottarr pour évoquer les dieux. Un refrain nouveau (str. 31) justifie le

Váli se déclara
Digne de venger
Son frère,
Tua son meurtrier;
C'est là toute ta famille,
Óttarr le Simple.

30. *Le père de Baldr était*
L'héritier de Burr;
Freyr épousa Gerdr,
C'était la fille de Gymir
De la race des géants,
Et d'Aurboda;
En outre Thjazi
Était leur parent,
Le géant fastueux;
Skadi fut sa fille.

31. *Maintes choses te disons*
Et nous en rappelons davantage,
Il nous sied de les savoir,
Veux-tu en savoir davantage?

32. *Haki était de Hvœdna*
De loin le meilleur fils,
Et de Hvœdna,
Hjörvardr était le père,
Heidr et Hrossthjófr,
De la famille de Hrímnir.

33. *Toutes les voyantes*
Descendent de Vidólfr,
Tous les sorciers,
De Vilmeidr,
Et les magiciens[1]
De Svarthöfdi,
Tous les géants
Descendent de Ymir.

34. *Maintes choses te disons,*
Et nous en rappelons davantage,

changement de titre. Pourtant, on peut comprendre aussi que Hyndla tient à montrer qu'Óttarr a également une ascendance divine. D'où le maintien du refrain antérieur dans cette strophe.

1. Le texte dit *sejdberendr*: ceux qui exécutent le *sejdr.*

Il nous sied de les savoir,
Veux-tu en savoir davantage?

35. *Il y en eut un*[1] *qui naquit*
A l'origine des temps,
Très fort,
De la race des Puissances;
Neuf filles de géants
Le portèrent[2],
Le noble à la lance,
Aux confins de la terre.

36. *Maintes choses te disons*
Et nous en rappelons davantage,
Il nous sied de les savoir,
Veux-tu en savoir davantage?

37. *Il fut porté par Gjálp,*
Il fut porté par Greip,
Le portèrent Eistla
Et Eyrgjafa,
Il fut porté par Úlfrún
Et Angeyja,
Imdr et Atla
Et Járnsaxa.

38. *Sa force fut accrue*
De la force de la terre,
De la froide mer
Et du sang du porc sacrificiel[3].

39. *Maintes choses te disons,*
Et nous en rappelons davantage,
Il nous sied de les savoir,
Veux-tu en savoir davantage?

1. Ce doit être Heimdallr, le dieu aux neuf mères qu'énumère la strophe 37.
2. C'est bien ce que dit le très bref fragment du *Heimdallargaldr* que donne Snorri Sturluson au chap. 27 de sa *Gylfaginning:*
De neuf mères, je suis le fils,
De neuf sœurs, je suis l'enfant.
On a fait remarquer que cela ferait de Heimdallr le dieu de la mer (trois fois trois vagues).
3. Curieuse recette de pratiques à adopter, contre le mauvais œil sans doute. Comparer avec *Hávamál* 137 et surtout avec la strophe 22 du *Second Chant de Gudrún:* le caractère magique n'en fait pas de doute.

40. *Loki engendra le Loup*
Avec Angrboda,
Et conçut Sleipnir
Avec Svadilfari;
Une sorcière[1] *sembla*
Plus terrible que toutes,
Elle descendait du frère
De Býleistr[2].

41. *Loki mangea un cœur*
Brûlé sur un feu de tilleul,
Il trouva, à demi consumé,
Un cœur de femme;
Loptr fut enceinte
De la méchante femme;
De là sur la terre,
Tout monstre[3] *provient.*

42. *La mer atteint fréquemment*
Le ciel lui-même,
Inonde la terre,
Les airs s'entrouvrent;
De là viennent les chutes de neige
Et les vents rapides;
Cela veut dire
Que les dieux ont le dessous

43. *L'un vint au monde*
Plus grand que tous,
Sa force fut accrue
De la force de la terre;
Celui-là, on le dit
Le plus noble des chefs,
Il est par alliance apparenté
A toutes les races[4].

1. Hel, gardienne des enfers, dont une moitié du visage était bleue, l'autre noire.
2. Loki. *Idem :* Loptr (str. 41).
3. Le texte dit *flagd* qui désigne une géante, une ogresse, une sorcière.
4. La strophe 43 semble traiter de nouveau de Heimdallr. L'état de conservation du poème est très mauvais. Les deux derniers vers évoquent la *Rígsthula* et la première strophe de la *Võluspá*.

44. *Il en vient un autre*
Encore plus puissant,
Bien que je n'ose pas
Nommer celui-là;
Rares ceux qui voient à présent
Plus loin en avant
Que le jour où Ódinn
Affrontera le Loup[1].

45. – *Sers la bière du souvenir*[2]
A mon verrat,
Afin qu'il se souvienne
Des propos à rapporter
De cet entretien
Au matin du troisième jour,
Quand lui et Angantýr
Dénombreront leurs races.

46. – *Va-t'en loin d'ici!*
J'ai envie de dormir;
Tu n'auras guère de moi
Grand honneur;
Te voilà en chaleur[3], *à courir, noble amie,*
Dehors, dans les nuits
Comme avec les boucs
Fait Heidrún[4].

47. *Tu cours, après le rut*[5]
Toujours languissante,
Beaucoup te montent dessus
Par-dessous ton tablier,

1. La strophe 44 rappelle curieusement la strophe 65 de la *Vǫluspá* (dont on prétend qu'elle est une adjonction récente).
2. Hyndla a terminé la relation de ses visions. Freyja reprend la parole pour lui demander de servir à Óttarr la boisson magique qui lui permettra de ne pas oublier ce qu'il a entendu.
3. Hyndla répond. Ses accusations confirment les sarcasmes décochés à Freyja par Loki (*Lokasenna*, str. 30 et 32).
4. Heidrún est la chèvre magique dont le lait (hydromel) nourrit les *einherjar* dans la Valhöll.
5. Ce vers admet une autre traduction :

Tu cours après Ódr
Toujours languissante...

Le sens propre d'*Ódr* – mari de Freyja – est « fureur magique, ivresse sacrée, rut ».

Te voilà en chaleur, à courir, noble amie
Dehors, dans les nuits,
Comme avec les boucs
Fait Heidrún.

48. – *Je vais mettre le feu*
Autour de la géante
Afin que tu ne parviennes pas
A sortir d'ici[1].

49. – *Le feu je vois brûler,*
Et la terre, flamber,
Faudra bien que la plupart
Se résignent à racheter leur vie;
Porte à Óttarr
De la bière à boire
Bien mêlée de poison
De funeste augure[2]*!*

50. – *Tes souhaits*
N'auront nul effet
Bien que, épouse de géant,
Tu invoques malheur;
Il boira
La précieuse bière;
Je prie tous les dieux
D'assister Óttarr[3]. »

Les runes

Il faut insister à présent sur un autre aspect du chamanisme tel qu'il nous est présenté dans les *Eddas.* Nous disions que le chaman cherchait à acquérir la science des choses secrètes et qu'il se servait, pour ce faire, de formules ou d'écritures ésotériques : c'est poser le problème des runes. Sans entrer ici dans le détail, disons qu'elles sont inséparables de toute opération à caractère tant soit peu magique. Leur origine pangermanique semble ne pas faire de doute et les plus anciennes que nous connaissons remontent au IIIe siècle après Jésus-Christ. L'alpha-

1. Dans sa colère, Freyja veut faire périr Hyndla.
2. Hyndla cède mais veut faire boire à Óttarr de la bière empoisonnée.
3. Mais par une formule magique (les deux derniers vers) Freyja fait disparaître le poison de la bière.

bet *futhark* est ainsi appelé du nom des six premières runes. Nous parlerons plus tard de l'origine, sacrée, divine, de ces caractères que l'on gravait dans l'os, la pierre, le bois ou l'ivoire. On a établi que leur enseignement retrouvait non seulement les méthodes des chamans de Sibérie, mais encore les mystères des Grecs ou des Irlandais d'autrefois. Nous touchons ici au fond sacré de toute science écrite dont la connaissance, comme le fait remarquer Lévi-Strauss, à la fois isole de la communauté l'initié et lui confère une redoutable supériorité. Ce n'est pas dire expressément, par là, que les runes soient, par définition, de *nature* magique. Comme l'a fort bien établi Lucien Musset [1] après plusieurs autres chercheurs, les runes sont une écriture comme une autre, apte à traduire des messages de toutes sortes, mais aux origines, sans doute, elles servirent surtout des propos magiques, et on leur a certainement attribué des pouvoirs fantastiques : nous allons les énumérer par la suite. Particulièrement intéressante est leur vertu maléfique, qu'illustre la *Saga d'Egill Skallagrímsson.* Le *níd*, ou ensemble des pratiques destinées à attirer le malheur, par dérision, sur la tête de quelqu'un – un peu comme les épigrammes grecques archaïques –, implique gravure de formules magiques, volontiers sous forme de poème. Dès le début, les formules runiques sont allitérées et souvent ténébreuses. Donnons quelques exemples.

Sur une pierre découverte à Eggjum, en Norvège, et qui date d'environ 800, une longue inscription est destinée à attirer la vengeance sur un certain Ormarr. L'auteur de l'inscription doit être le fils d'une victime d'Ormarr dont le nom est mystérieusement caché sous les termes, par une sorte de rébus. Il y est question de l'épée (appelée *ormr vígs* : serpent du combat) et d'un oiseau (dont le *heiti* le plus fréquent est *ari*, « l'aigle ». Il en résulte que *orm ari* équivaut à Ormarr. L'opération magique est ici deux fois secrète. Il faut déchiffrer d'abord les runes, puis deviner ce qu'elles cachent.

Cette pierre fut marquée
De la mer du corps [2]
Et le bois d'un patin de traîneau
En a été façonné,
Perforé de la vrille.
Lequel des fils de la horde

1. *Introduction à la runologie,* Paris, Aubier, 1980, (2ᵉ éd.).
2. Le sang.

Est ici venu à la terre des hommes?
Le poisson fidèle
Qui remonte le fleuve du corps[1],
L'oiseau criant
S'il lacère un cadavre
Est né pour la vengeance.
Le soleil n'atteint pas la pierre,
La pierre ne fut pas gravée par le couteau.
Que personne ne dénude cette pierre,
Que nul homme insensé ou hardi
Ne la renverse.

Sur une des pierres de Moeshowe, dans les Orcades (1152-1153), le graveur se vante d'être le meilleur graveur de runes du pays.

Les croisés de Jérusalem
Fracturèrent le tertre
Des Orcades.
Au nord-est gît
Le grand trésor caché
Qui fut abandonné,
Grand trésor caché.
Heureux celui qui pourra
Découvrir cette grande richesse.
Grava ces runes l'homme
Qui sait le mieux graver à l'ouest au-delà de la mer
Avec la hache que posséda Gaukr
Fils de Trandils dans le sud du pays.

Nous possédons d'ailleurs une extraordinaire chanson runique qui doit remonter au XIIe siècle, en Norvège, encore qu'elle ne nous soit parvenue que par un document de 1636. C'est en fait un poème gnomique et mnémotechnique, une sorte d'abécédaire runique en deux temps parallèles. Chaque distique donne d'abord le nom de la rune et ce qu'il évoque, puis un court adage sans rapport avec le premier vers. Le mélange de mythologie païenne, de pratiques magiques et d'évocations chrétiennes n'est pas le moins original de ce morceau.

1. L'épée.

Chanson runique

(Thrídeilur)

ᚠ (fé : argent) *provoque de parents mépris.*
Dans la forêt le loup grandit.

ᚢ (úr [1] : bruine) *provient de fer impur.*
Renne souvent court sur la neige dure.

ᚦ (Thurs : géant) *cause de femme maladie.*
Rare qui de mal se réjouit.

ᚬ (óss : estuaire) *de maints voyages est le sentier* [2].
Comme fourreau l'est de l'épée.

ᚱ (reid : chevauchée) *rosses* [3] *la disent exécrable.*
Reginn : forgeur d'épées incomparable.

ᚴ (kaun : furoncle) *est affliction d'enfant.*
Chagrin rend l'homme blanc [4].

ᚼ (hagall : grêle) *est sinistre pour le grain.*
Christ créa le monde ancien [5].

ᚾ (naud : indigence) *est source de détresse cruelle.*
Qui va nu par le froid, gèle.

ᛁ (ís : glace) *appelons large pont solide.*
A l'aveugle il faut un guide.

ᛅ (ár : bonne saison) *aux hommes est paradis.*
Je crois que libéral fut Fródi.

1. Bruine, crachin, est employé ici par métaphore pour les fines pailles de fer incandescent qui jaillissent du fer forgé. Le nom original de cette rune était « úrr » : taureau sauvage, urus. Il y a peut-être une lointaine réminiscence de ce fait dans le second vers.
2. Le premier vers relève du langage des marins et des Vikings. Le nom originel de cette rune était *áss*, « l'Ase ». Déformation par quasi-homophonie entre *áss* (prononcer : *âss*) et *óss*.
3. Notre mot « rosse » (mauvais cheval) est le scandinave *hróss*, même sens.
4. Comprendre : pâle.
5. Voici les influences chrétiennes.

ᛋ (sól : soleil) *est rayonnement de la terre.*
Les saintes reliques je révère[1].

ᛏ (Týr, l'Ase) *est l'Ase qui n'a qu'un bras.*
Souvent forgeron soufflet activera.

ᛒ (bjarkan : bouleau) *est rameau à feuillage vert.*
Ruse à Loki valut misère.

ᛘ (madr : homme) *est fait de poussière.*
Faucon a large espace entre les serres.

ᛚ (lögr : eau) *est force qui tombe du mont audacieux.*
D'or sont tous bijoux précieux.

ᛦ (ýr : if) *est arbre d'hiver bien vert,*
Roussit, s'il brûle, mets divers.

Nous pouvons maintenant en venir aux pouvoirs qu'attribuaient aux runes les anciens Scandinaves. On se reportera d'abord aux chants V et VI (chants runiques) des *Hâvamâl* dont la véritable place serait ici si nous n'avions voulu rompre l'unité de l'ensemble (ci-dessus, pp. 196 et suiv.) La strophe 144 est importante : elle récapitule les traitements successifs qu'il fallait faire subir aux runes pour les rendre utilisables : les graver d'abord, avec un instrument pointu, science si difficile que, nous venons de le voir, celui qui y excellait s'en vantait comme d'un exploit; sur beaucoup de pierres runiques, le graveur a apposé fièrement sa signature (*et moi, XYZ, j'ai gravé ces runes*); les teindre ensuite, du sang des victimes, dit-on, plus probablement d'ocre et de suie comme celles qui nous sont parvenues dans leur premier état à Köping et à Linköping, en Suède. Les interpréter enfin, ce qui fait souvent le désespoir des philologues, aujourd'hui comme autrefois. Puis il fallait savoir les exploiter, trouver les formules d'« envoi » et de prière. Le chant VI dénombre leurs vertus : elles peuvent faire gagner les procès ou apaiser les tourments du cœur, guérir les maladies, défaire les ennemis, délivrer les prisonniers, arrêter la flèche ou le javelot au vol, combattre les maléfices magiques, éteindre les incendies, apaiser les haines, calmer la mer en tempête, égarer les sorcières, fournir la victoire au combat, délivrer les femmes en couches, ressusciter les morts, particulièrement

1. Voici les influences chrétiennes.

les pendus, procurer l'immunité dans le combat, donner la science des choses divines, insuffler aux dieux mêmes leurs puissances sacrées, séduire les femmes. Et il est un pouvoir si sacré qu'Ódinn refuse de l'expliquer.

Tout cela, nous le retrouvons dans un poème héroïque de l'*Edda*, les charmants *Dits de Sigrdrífa (Sigrdrífumál)*. C'est la suite des *Dits de Fáfnir (Fáfnismál)* et tous deux doivent avoir le même auteur. E.Ó. Sveinsson pense qu'il a pu faire partie de la *Sigurdarkvida hin meira*, poème dont il ne nous reste qu'un fragment, et qu'il date, à ce titre, du XIe siècle. L'argument en est bien connu : Sigurdr-Siegfried tire de son sommeil magique Sigrdrífa-Brynhildr qui lui dévoile les runes sacrées et lui donne ensuite des conseils qui ne vont pas sans évoquer les préceptes des *Hávamál*. Dans un cadre intensément poétique, la science redoutable prend ici une force exceptionnelle.

Les dits de Sigrdrífa

Sigurdr monta sur le Hindarfjall[1] *et se dirigea au sud vers le Frakkland*[2]. *Sur la montagne, il vit une grande lumière, comme du feu qui aurait brûlé, et l'éclat montait jusqu'au ciel. Quand il y arriva, il s'y trouvait un rempart de boucliers dont dépassait un étendard. Sigurdr pénétra dans le rempart de boucliers et vit qu'un être humain gisait là, qui dormait tout armé. Il lui enleva d'abord son heaume; alors il vit que c'était une femme. Sa broigne était fermement serrée, comme si elle avait été fixée aux chairs. Alors il pourfendit avec Gramr*[3], *la broigne, de l'encolure jusqu'en bas ainsi que les deux manches. Il lui enleva ensuite sa broigne, elle s'éveilla, s'assit, aperçut Sigurdr et dit :*

I. *« Qu'est-ce qui a mordu la broigne?*
Comment suis-je sortie du sommeil?
Qui m'a dépouillée
Des livides liens[4] *? »*

Il répondit :

2. *« Le fils de Sigmundr;*
L'épée de Sigurdr

1. Le Mont de la Biche.
2. Littéralement : le Pays franc. En fait, la Germanie méridionale.
3. La légendaire épée de Sigurdr. Sens : « courroux », « exaspérée ».
4. La broigne. Livides, parce qu'elle est d'acier, liens, parce qu'elle ne pouvait s'en défaire, voir strophe suivante.

Trancha il n'y a guère
De la charogne pour le corbeau[1].

– Longtemps je sommeillai,
Longtemps restai endormie,
Longs sont les malheurs des mortels;
Ódinn est cause
Que point ne pouvais
Rompre le charme du sommeil[2]. »

Sigurdr s'assit et lui demanda son nom. Elle prit alors une corne emplie d'hydromel et lui en donna à boire pour raviver ses souvenirs.

3. « *Salut, jour!*
Salut, fils du jour!
Salut, nuit et sœur de la nuit[3]
D'un œil bienveillant
Regardez-nous ici
Et donnez victoire à nous qui sommes assis!

4. *Salut, Ases!*
Salut, déesses ases!
Salut à toi, généreuse terre!
Donnez éloquence et sagesse
A nous deux, pleins de gloire,
Et guérisseuses mains[4], *tant que nous vivrons!* »

Elle dit qu'elle se nommait Sigrdrifa[5] *et était valkyrie. Elle raconta que deux rois s'étaient battus; l'un s'appelait Gunnar au Heaume, il était vieux et très grand guerrier. Ódinn lui avait promis la victoire.*

5 a. *Mais l'autre s'appelait Agnarr,*
Frère de Auda,

1. Les trois derniers vers sont obscurs : Sigurdr veut-il dire que ce n'est guère l'habitude de son épée que de se livrer à des opérations aussi pacifiques?
2. La strophe 2 trouve son explication un peu plus bas.
3. Pour cette magnifique prière, voir ci-dessus p. 88. On ne voit pas qui est la *sœur de la nuit*.
4. Invoque le pouvoir magique de soigner et guérir.
5. Peut signifier « qui apporte la victoire ». C'est bien là un nom de valkyrie.

Que nul ne voulait
Aider et assister.

Sigrdrífa abattit Gunnarr au heaume dans la bataille. Mais par vengeance, Ódinn la piqua de l'épine du sommeil, déclara que jamais plus elle ne remporterait la victoire dans les batailles et qu'elle se marierait[1]*. « Mais je lui ai dit qu'à l'encontre, j'avais fait serment de ne jamais épouser homme qui connaîtrait la peur. »*

Il la pria de lui enseigner la sagesse, puisqu'elle connaissait les nouvelles de tous les mondes. Sigrdrífa chanta :

5 b. *« Je t'apporte de la bière,*
Arbre du thing des broignes[2]*,*
Mêlée de force
Et de puissant renom,
Elle est pleine de charmes
Et de vertus,
De bonnes incantations
Et de runes de joie.

6. *Il te faut graver les runes de victoire*[3]
Si tu veux victoire remporter,
Graver sur les gardes du glaive,
Certaines sur la poignée,
Certaines sur le croisillon,
Et nommer deux fois Týr[4]*.*

7. *Il te faut connaître les runes de la bière*
Si tu veux de la femme d'un autre

1. Se marier était une déchéance pour une valkyrie vierge. On peut noter en passant la ressemblance avec les Amazones. Quant à « l'épine du sommeil » que l'on a abondamment glosée, il peut s'agir d'une baguette gravée de runes magiques dont le pouvoir est d'endormir.

2. Le vers 2 est un bel exemple de *kenning* pour « guerrier ». *Runes de joie* : joyeuse conversation. La bière a été dotée de pouvoirs magiques par les runes gravées sur la corne. Egill Skallagrimsson à qui l'on offre de la bière empoisonnée fait éclater la corne après y avoir gravé des runes de protection teintes de son sang.

3. Les strophes 6 à 19, qui constituent à proprement parler le « chant runique », pourraient être une adjonction.

4. Traduction malaisée. L'épée viking, longue et large, avait une longue poignée terminée aux deux extrémités par deux lames horizontales – les gardes – identiques, celle du haut étant souvent, en plus, surmontée d'un pommeau décoré. Le croisillon désigne la garde du bas, celle qui jouxte la lame. *Nommer deux fois Týr* : il peut s'agir du dieu, mais il est plus tentant de penser à la rune : ↑ (Týr).

Trahir la foi, et te sens assuré;
Sur une corne il les faut graver,
Et sur le dos de la main
Et marquer sur un ongle Naud[1].

8. *Il faut sur la coupe faire le signe*[2]
Évitant ainsi qu'elle te nuise
Et jeter de l'ail dans le liquide;
(Alors je sais que pour toi
Jamais l'hydromel
Ne sera empoisonné).

9. *Il te faut connaître les runes de délivrance*
Si tu veux aider femme en travail
Et la délivrer de l'être vivant qu'elle porte;
Sur les paumes il les faut graver,
Les jointures, serrer,
Et demander l'assistance des Dises[3].

10. *Il te faut graver les runes du ressac*
Si tu veux sauver en mer
Le coursier à voiles;
Sur l'étrave, faut les graver
Et sur la lame du gouvernail,
Par le feu les marquer sur la rame;
Il n'est brisant si abrupt
Ni vagues si bleues
Que tu ne sortes sain et sauf de la mer.

11. *Il te faut connaître les runes des membres*
Si tu veux être mire
Et savoir discerner les blessures;
Sur l'écorce faut les graver
Et sur le feuillage d'un arbre
Dont les branches tendent vers l'est.

12. *Il te faut connaître les runes de la parole*
Si tu veux que personne
Ne te rende deuil pour haine;

1. La rune ᚾ qui signifie « nécessité, besoin urgent, indigence ». Le sens du dernier vers est contestable. On peut comprendre qu'il faut graver Naud sur le dos de la main avec l'ongle.
2. Peut-être celui de Thórr (le marteau) qui évoque le signe de croix ou le svastika.
3. Les *Dises* (voir ci-dessus p. 16) étaient spécialement invoquées lors des accouchements, trait normal chez les déesses de la fécondité.

Les retourner,
Les brouiller,
Les placer toutes ensemble
Au thing
Où l'on jugera devant le peuple,
Les juges étant au complet.

13. *Il te faut connaître les runes de l'esprit*
Si tu veux en sagesse
Quiconque surpasser;
Les interpréta,
Les grava,
Les conçut Hroptr[1]*,*
De cette humeur
Qui avait filtré
Du crâne de Heiddraupnir
Et de la corne de Hoddrofnir[2]*.*

14. *Sur la falaise il se tenait*
Avec les tranchants de Brimir[3]*,*
Avait un heaume sur la tête;
Alors la savante tête de Mímir
Parla pour la première fois,
Et énonça les lettres véridiques[4]*.*

15. *Il les dit gravées sur l'écu*
Qui se tient devant le dieu brillant[5]*,*
Sur l'oreille d'Árvakr
Et sur le sabot d'Alsvinnr[6]*,*
Sur la roue qui tournoie
Sous le char de Rungnir[7]*,*

1. Ódinn (le Crieur).
2. On ne sait qui sont *Heiddraupnir* et *Hoddrofnir*. On peut supposer, d'après le sens littéral de Hoddrofnir (« Pilleur de Trésor »), qu'il y a là une allusion au vol de l'hydromel sacré de Suttungr par Ódinn (voir *Skáldskaparmál*, chap. 1 ci-dessus pp. 116 *sqq.*) La strophe 14 retrace comment Ódinn acquit la science des runes.
3. Une épée.
4. *Les lettres véridiques* : les runes. On voit qu'elles remonteraient au mythe archaïque de la tête qui parle (Mímir).
5. Le soleil, ainsi que *la roue qui tournoie*.
6. *Árvakr* et *Alsvinnr* sont les deux chevaux qui tirent le soleil. Ainsi les runes auraient-elles une origine solaire.
7. Pourrait désigner Ódinn.

Sur les dents de Sleipnir
Et sur les chaînes du traîneau,

16. *Sur la patte de l'ours*
Et sur la langue de Bragi,
Sur la griffe du loup
Et sur le bec de l'aigle,
Sur les ailes sanglantes
Et sur la tête du pont,
Sur la paume de délivrance[1]
Et sur les traces de réconfort[2],

17. *Sur le verre et sur l'or,*
Sur les signes tutélaires[3]
Dans le vin, le moût de bière
Et les lits de repos,
Sur la pointe de Gungnir
Et sur le poitrail de Grani[4],
Sur l'ongle de la Norne
Et sur le bec du hibou.

18. *Toutes furent grattées*[5]
De celles qui étaient gravées,
A l'hydromel sacré mêlées
Et largement diffusées[6];
Elles se trouvent chez les Ases,
Elles se trouvent chez les Alfes,
Certaines parmi les sages Vanes,
Certaines chez les humains.

1. La paume de celle qui aide une femme à accoucher. Il est clair que les soucis qu'occasionnait l'accouchement dans la médecine de ce temps ne sont pas tant dus à la délivrance elle-même qu'aux complications qui pouvaient suivre (fièvre puerpérale par exemple).
2. De celui qui apporte le réconfort.
3. Je traduis ainsi *à gumna heillum*: ce qui apporte bonne chance aux hommes. Il peut s'agir d'amulettes comme on en a retrouvé plusieurs (qui représentent vraisemblablement des dieux. Il est question d'une amulette de Freyr dans la *Saga des chefs du Val-au-Lac*. L'archéologie en a exhumé quelques-unes, dont une qui paraît représenter précisément Freyr).
4. Gungnir: l'épée d'Ódinn; Grani: le cheval de Sigurdr.
5. La strophe 18 est obscure et ne peut que reposer sur des pratiques magiques. Nous savons que, lors des sacrifices, on gravait des runes sur des bâtons *(teinn)* que l'on grattait ensuite. Les copeaux ainsi obtenus étaient jetés dans l'hydromel sacré mêlé au sang du sacrifice.
6. A l'origine, les runes ont été envoyées dans tous les mondes.

19. *Ce sont les runes gravées sur le bouleau,*
Ce sont les runes de délivrance
Et toutes les runes de bière,
Et les suprêmes runes de puissance,
Pour qui sait sans erreur
Et sans adultération
S'en servir comme de talisman;
Jouis-en, si tu les appris,
Jusqu'à ce que les Puissances s'entre-déchirent[1] *!*

20. *A présent, tu vas choisir,*
Puisque l'occasion t'en est offerte,
Érable des armes acérées[2] *!*
Parler ou te taire,
Cela t'appartient :
Tous malheurs sont d'avance fixés. »

Sigurdr dit :

21. « *Je ne m'enfuirais pas,*
Me saurais-je voué à mourir,
Point ne suis né couard;
Tes conseils affectueux,
Je veux les recevoir tous,
Tant que je vivrai. »

Alors elle dit[3] *:*

22. « *Je te conseille en premier lieu*
D'être envers tes parents
Sans opprobre;
Ne tire point vengeance
Des offenses qu'ils commettraient;
Cela, dit-on, sert aux trépassés[4].

1. Jusqu'au *Ragnarök*.
2. *Kenning* pour « guerrier » : Sigurdr.
3. A partir de la strophe 22 commence la seconde partie du poème, celle des préceptes moraux. L'influence chrétienne est évidente et la comparaison avec les *Hávamál* la fera ressortir.
4. La strophe 22 suppose un antique culte des morts. Les morts étaient considérés comme gardiens et protecteurs de la prospérité de la famille ou du clan. Plus on leur sacrifiait (et il revenait, bien entendu, d'abord à leurs descendants de le faire), plus leur aide était efficace. C'est une des raisons qui faisaient de la famille dans sa totalité une communauté sacrée parmi les membres de laquelle il fallait éviter les querelles.

23. *Je te conseille en second lieu*
De ne point prêter serment
Qu'il ne soit véridique;
Car cruelle vengeance
Suit trêve rompue,
Misérable, le loup du serment[1].

24. *Je te conseille en troisième lieu,*
Lorsque tu es au thing,
De ne point quereller avec des sots;
Car l'insensé
Souvent se laisse aller à dire
Paroles pires qu'il ne pensait.

25. *Tout est difficile*
Si tu te tais;
Alors, tu passes pour couard né
Et seras à bon droit accusé;
Dangereux, le verdict par le voisin rendu
S'il n'est pas excellent;
Le lendemain,
Fais-lui rendre l'esprit
Et fais ainsi payer le mensonge public.

26. *Je te conseille en quatrième lieu,*
Si la sorcière habite
Perverse sur le sentier,
Mieux vaut passer son chemin
Que de loger chez elle
Quand même la nuit te cerne.

27. *D'yeux prévoyants*
Ont besoin les fils des hommes
Où qu'ils doivent en fureur frapper;
Souvent femmes méchantes[2]
Siègent près des sentiers,
Celles qui émoussent épées et esprits.

28. *Je te conseille en cinquième lieu,*
Quand même tu verrais
Belles filles sur les bancs,

1. Le parjure.
2. Les sorcières.

Par les Sif[1] *de l'argent*
De ne pas te laisser ravir le sommeil,
Ne te laisse séduire par baisers de belles.

29. *Je te conseille en sixième lieu,*
Au cas où parmi les hommes circuleraient
Pernicieux propos de bière,
De ne point disputer
Avec des guerriers ivres;
Le vin prive plus d'un de sens.

30. *Chansons à boire et bière*
Ont à maint homme valu
Amer chagrin,
A certains, mort,
A certains, malheur;
Foule d'hommes les fuient.

31. *Je te conseille en septième lieu*
Si tu te querelles
Avec homme intrépide,
Mieux vaut se battre
Que de brûler dans sa maison
L'homme riche de biens.

32. *Je te conseille en huitième lieu*
D'éviter vilenie
Et de fuir fausseté;
Vierge ne séduis point
Non plus que femme d'homme,
N'incite point au plaisir prohibé.

33. *Je te conseille en neuvième lieu*
De rendre les derniers devoirs aux morts,
Où que tu les trouves sur terre,
Que ce soient morts de maladie,
Ou trépassés en mer,
Ou péris par les armes.

34. *Un bain il faut donner*
A ceux qui sont trépassés,

1. Les femmes. Sif est l'épouse de Thórr. On peut aussi lire *sifja sílfr*, « l'argent de la parenté par alliance ». Le sens est inchangé.

Leur laver mains et tête,
Les peigner, les essuyer
Avant qu'au cercueil ne soient mis
Et prier qu'ils aient doux sommeil.

35. *Je te conseille en dixième lieu*
De ne jamais faire confiance
Au parent du proscrit que tu fis périr,
Que tu sois meurtrier de son frère
Ou que tu aies abattu son père :
Le loup se retrouve en son fils,
Quand même l'or versé l'aurait réjoui.

36. *Offenses et haines*
On ne les tient point pour endormies,
Griefs pas davantage;
Au prince il est difficile
De gagner esprit et armes à la fois,
Qui veut se promouvoir parmi les hommes.

37. *Je te conseille en onzième lieu*
De te tenir sur tes gardes
De toutes les façons, envers tes amis;
Longue vie,
Je crois que le prince n'aura point :
C'est présage de grandes batailles. »

Sigurdr dit : « Il n'est pas d'être humain plus sage que toi et je fais serment de t'épouser, car tu me plais. » Elle répond : « C'est toi que je voudrais épouser, aurais-je à choisir parmi tous les hommes. » Et ils se lièrent par des serments.

Les épreuves initiatiques

Dans ce rapide survol des traits chamaniques de l'*Edda*, l'essentiel n'a pas encore été dit pourtant. Nous mentionnions tout à l'heure les ressemblances d'Ódinn et du chaman asiatique, et nous avions précisé que le chaman devait subir une douloureuse épreuve initiatique avant d'être en mesure de pratiquer son art. Or la figure chamanique d'Ódinn comporte aussi, nous dirons comporte surtout, ce trait. On vient de voir, par la strophe 13 des *Sigrdrífumál* comment Ódinn acquit la science des runes. Le point est développé bien plus explicite-

ment par le chant V des *Hâvamál* et par les *Grímnismál*. Le premier de ces textes décrit la posture et les souffrances d'Ódinn pour découvrir les runes, dont le sens magique éclate ici :

Je sais que je pendis
A l'arbre battu des vents[1]
Neuf nuits pleines,
Navré d'une lance
Et donné à Ódinn,
Moi-même à moi-même donné
....
Je ramassai les runes,
Hurlant les ramassai.

Les rapports sont clairs : l'arbre de connaissance des chamans est au premier plan, c'est l'instrument obligé de l'initiation ; les souffrances décrites, et en particulier le navrement par la lance, la pendaison, le hurlement sont traits constitutifs obligatoires ; le symbolisme du chiffre neuf n'est pas à démontrer. On a voulu, ici encore, établir un rapport avec le Christ, lui aussi offert à lui-même. Cela ne semble pas judicieux. Dans son fond comme dans sa forme, dans sa technique comme dans ses résultats (« ramasser les runes », c'est-à-dire savoir), ce passage est tout magique.

On en trouvera une illustration aussi nette dans les *Dits de Grímnir (Grímnismál)*. Cette fois, c'est pendu entre des feux, privé de nourriture et de boisson huit jours durant qu'Ódinn, le chaman, obtient la science qu'il expose ensuite, science sacrée par excellence, qui comporte une part de prédictions à l'usage des hommes, une part de révélations sacrées (les demeures divines), une part de prophétie cosmique (le dernier combat), une part purement gnomique (rivières et chevaux des Ases) avant le cri de triomphe final et la tragique conclusion. Sans doute la composition est-elle fort décousue et témoigne de bien des remaniements, mais la matière est très ancienne et nous avons ici l'un des rares poèmes absolument païens de l'*Edda*.

Nous avons voulu conclure ce dernier chapitre par ce poème parce qu'il rassemble les qualités et les traits de la plupart des grandes compositions de l'*Edda poétique*. C'est un poème didactique et sacré, comme les *Vafthrúdnismál* et les *Hávamál*,

1. Yggdrasill.

magique comme les *Sigrdrífumál*, gnomique comme les *Alvíssmál*; en son principe, il atteste un fonds épique, entreprenant et conquérant. Il relève de la religion dynamique qui, seule, pouvait convenir à des Vikings peu portés à la contemplation ou à la mystique. Et enfin, c'est une très belle œuvre d'art, passionnée de langage et de sens profond, aimant les fortes images sans cesse reprises, en ces volutes interminables que l'on retrouve dans toute ornementation nordique. On notera comment s'y affrontent les thèmes contraires de l'eau et du feu. Le feu est présent du premier vers à la conclusion en prose : brasier où Ódinn est torturé, flammes qui lèchent sa pelisse, chaleur, images du soleil, plaies cuisantes, embrasement d'Yggdrasill; en face, l'eau revient sans cesse : l'idée de fraîcheur qui court comme un leitmotiv, fraîcheur des vagues, banquet où Ódinn et Sága boivent tout le jour, hydromel de Heimdallr, vin d'Ódinn, liste des rivières, lait de Heidrún, torrents qui se déversent des cornes du cerf, bière que portent les valkyries, libations d'Aegir. Sur ces éléments primordiaux s'enlève le thème de la suprême science acquise par force et conquête : l'âme des peuples nordiques qui professaient cette religion tisse un filigrane blanc et or sur cette tapisserie de haute couleur.

LES DITS DE GRÍMNIR

Le roi Hraudungr avait deux fils; l'un s'appelait Agnarr, l'autre, Geirrödr[1]*. Agnarr avait dix hivers, et Geirrödr, huit. Ils ramèrent en mer avec leurs lignes pour prendre du petit poisson. Le vent les chassa en haute mer. Dans la nuit noire, ils s'échouèrent, montèrent à terre et rencontrèrent un paysan. Ils passèrent l'hiver chez lui. La vieille éleva Agnarr, et le vieux*[2] *Geirrödr. Au printemps, le vieux leur procura un bateau. Et quand lui et la vieille les conduisirent au bateau, le vieux parla seul à seul à Geirrödr. Ils eurent bon vent et arrivèrent au mouillage de leur père. Geirrödr était à la proue du bateau; il sauta à terre, repoussa le bateau vers le large et dit : « Va-t'en là où les trolls te prennent ! » Le bateau dériva vers le large et Geirrödr monta à la ferme*[3]*. On lui fit bel accueil. Mais son père était mort. Geirrödr fut alors pris comme roi et devint un homme réputé.*

1. Le nom de Geirrödr est en rapport avec *geir* : « lance », l'arme d'Ódinn.
2. Ódinn et Frigg, souvent désignés ainsi.
3. On reconnaît là l'habituelle duplicité d'Ódinn.

Ódinn et Frigg siégeaient à Hlídskjálf et regardaient de par les mondes. Ódinn dit : « Vois-tu ton fils adoptif, Agnarr, en train d'engendrer des enfants à une géante dans une grotte? Mais Gerrödr, mon fils adoptif, est roi et gouverne son pays. » Frigg dit : « Il affame tellement son peuple qu'il met ses invités à mort s'il estime qu'il en vient en trop grand nombre. » Ódinn dit que c'est un très grand mensonge, et ils font un pari là-dessus.

Frigg envoie sa suivante, Fulla, chez Geirrödr. Elle demanda au roi de se tenir sur ses gardes pour qu'un magicien qui était arrivé dans le pays ne cause pas sa perte, et dit qu'on le reconnaîtrait au fait que les chiens les plus méchants n'osaient pas l'attaquer. Or c'était très grande calomnie que de dire que Geirrödr était chiche sur la nourriture. Cependant, il fit saisir cet homme que les chiens ne voulaient pas attaquer. Celui-ci portait un manteau bleu, dit se nommer Grímnir[1]*, et n'ajouta rien de plus sur son compte quoiqu'on l'interrogeât. Le roi le fit torturer pour le faire parler, le fit placer entre deux feux, et il y resta huit nuits.*

Le roi Geirrödr avait un fils âgé de dix hivers, qui s'appelait Agnarr, comme le frère de Geirrödr. Agnarr alla à Grímnir et lui donna à boire une corne pleine disant que le roi faisait mal de le faire torturer, innocent qu'il était. Grímnir but. Le feu avait tant progressé que son manteau brûlait. Il chanta :

1. *« Ardent tu es, feu,*
Et plutôt trop;
Éloigne-toi, flamme!
Ma pelisse roussit
Bien qu'en l'air je la relève,
Mon manteau brûle.

2. *Huit nuits*[2]
Je suis resté entre les feux ici
Et nul ne m'a offert à manger
Hormis seul Agnarr,
Le fils de Geirrödr
Qui, seul, possédera
Le pays des Gots.

1. Le manteau bleu fait partie de la tenue traditionnelle d'Ódinn. *Grímnir* signifie « masqué », excellent surnom pour Ódinn.
2. Les strophes 2 et 3 sont consacrées à la prédiction du type banal, concernant Agnarr.

3. *Salut à toi, Agnarr,*
Car prospérité te souhaite
Veratýr[1]*;*
Pour une lampée
Tu ne recevras jamais
Meilleure récompense.

4. *Ce pays est sacré*[2]
Que je vois s'étendre
Près des Ases et des Alfes,
Mais à Thrúdheimr[3]
Thórr restera
Jusqu'à ce que les dieux s'entre-déchirent.

5. *Ýdalir*[4] *s'appelle*
L'endroit où Ullr
S'est construit une salle.
Les dieux donnèrent
A Freyr autrefois
Álfheimr[5] *en cadeau de première dent.*

6. *Il est une troisième place*
Où les dieux cléments
Ont couvert d'argent une salle;
Elle s'appelle Válaskjálf[6]
Qu'adroit se construisit
Un Ase autrefois.

7. *La quatrième s'appelle Søkkvabekkr*[7]
Et là, les froides vagues
Alentour clapotent;
Là, Ódinn et Sága
Boivent jour après jour
Joyeux dans des coupes d'or.

1. « Dieu des hommes » (Ódinn).
2. A partir de la strophe 4 commence la vision des demeures célestes.
3. « Séjour de la force ».
4. « Vallon des Ifs. » Ullr (dont le nom signifie « le Splendide », « le Glorieux ») est très mal connu. Il pourrait être une hypostase de Týr. Il est donné pour un dieu archer. De là le nom de sa demeure, l'arc étant fait de bois d'if.
5. « Monde des Alfes. » Le dernier vers renvoie à l'usage, bien attesté dans cette culture comme en d'autres, de faire un cadeau à un enfant lorsqu'il perce sa première dent *(tannfé)*. C'est notre « petite souris »!
6. « Halle des Occis », séjour d'Ódinn.
7. « Bancs (Halles) Sombrés. » C'est la résidence de la déesse Sága (Celle qui voit), divinité de second ordre, ou hypostase de Frigg.

8. *La cinquième s'appelle Gladsheimr*[1]*;*
Là, brillante comme l'or,
Valhöll s'étend spacieuse;
Là, Hroptr[2]
Choisit chaque jour
Les preux péris par les armes.

9. *Très facile à reconnaître*
A ceux qui viennent à Óđinn
Cette salle:
De lances sont les chevrons de l'édifice,
D'écus, la salle est couverte,
De broignes, les bancs jonchés.

10. *Très facile à reconnaître*
A ceux qui viennent à Óđinn
Cette salle:
Un loup pend
A l'ouest des portes,
Un aigle plane au-dessus.

11. *La sixième s'appelle Thrymheimr*[3]
Où habitait Thjazi[4]
Le tout-puissant géant;
Mais à présent Skadi[5] *habite,*
La lumineuse fiancée des dieux,
L'antique demeure du père.

12. *La septième est Breidablik*[6]
Et là, Baldr
S'est fait une salle,
Dans ce pays
Où je sais que se trouvent
Le moins de maléfices.

1. « Monde de la Joie », qui entoure la Valhöll.
2. Óđinn.
3. « Monde du Vacarme. »
4. Le géant que Loki fit périr après le rapt d'Ídunn (voir ci-dessus pp. 468 *sqq.*).
5. A épousé Njördr.
6. « Large Éclat. »

13. *La huitième est Himinbjörg*[1]
Et là, Heimdallr, dit-on,
Règne sur les sanctuaires;
Là, le veilleur des dieux
Boit dans l'édifice pacifique,
Joyeux, le bon hydromel.

14. *La neuvième est Fôlkvangr*[2]
Et là, Freyja commande
L'attribution des sièges dans la salle;
Moitié des morts
Elle choisit chaque jour
Et moitié appartient à Ódinn.

15. *La dixième est Glitnir*[3]*;*
D'or est étançonnée
Et d'argent mêmement couverte;
C'est là que Forseti[4]
Demeure la plupart du temps
Et apaise tout procès.

16. *La onzième est Nôatún*[5]*,*
Là, Njördr[6]
S'est fait une salle,
Prince des hommes,
Le dieu sans défaut
Gouverne le temple aux poutres élevées.

17. *Les taillis croissent*
Et l'herbe haute
Dans la forêt du pays de Vidarr;
Et là, le fils intrépide
Descendra de cheval
Pour venger son père.

18. *Andhrímnir*
Fait dans Eldhrímnir

1. « Mont du Ciel » (?).
2. « Champ de la Bataille. »
3. « Resplendissante. »
4. Petit dieu qui préside aux combats et au droit. Peut-être une hypostase de Týr.
5. « Clos des Nefs. »
6. Le dieu de la navigation

Cuire Sæhrímnir[1],
La meilleure des viandes;
Mais peu de gens savent
De quoi se nourrissent les einherjar.

19. *Geri et Freki*[2]
Nourrissent l'habitué aux combats,
Le glorieux Herjafödr,
Mais de vin seulement,
Le glorieux aux armes,
Ódinn, vivra toujours.

20. *Huginn et Muninn*[3]
Volent chaque jour
Au-dessus du sol immense;
Je m'inquiète que Huginn
Ne revienne pas,
Pourtant c'est pour Muninn que je suis le plus anxieux.

21. *Thundr rugit,*
Le poisson prospère
Dans les flots de Thjódvitnir[4]*;*
Le courant du fleuve
Paraît aux einherjar
Trop dangereux à guéer.

22. *Valgrind*[5] *s'appelle la grille*
Qui sur la plaine se dresse
Sainte devant les portes saintes;
Antique est cette grille,
Mais rares ceux qui savent
Comment en verrouiller le verrou.

1. Cela signifie que le cuisinier Andhrímnir (« Face de Suie ») fait cuire le sanglier Sæhrímnir (« Suie de Mer? ») dans le chaudron Eldhrímnir (« Suie du Feu »).
2. *Geri* (« Glouton ») et *Freki* (« Vorace ») sont les deux loups d'Ódinn, Père des Armées *(Herjafödr)*. Le fait qu'Ódinn ne se nourrit que de vin est d'un symbolisme clair : l'initié n'a besoin que d'ivresse extatique.
3. *Huginn* (« Pensée ») et *Muninn* (« Mémoire ») sont les deux corbeaux qui apportent à Ódinn les nouvelles de tous les mondes.
4. On peut comprendre les trois premiers vers de deux façons. *Thundr* est une rivière dans laquelle nage un poisson, *Thjódvitnir*. Ou bien *Thundr* est un synonyme de la rivière *Ván* dont Snorri nous a dit qu'elle était faite de la bave qui coule de la gueule de Fenrir enchaîné, lui-même désigné par *Thjódvitnir* (litt., « Grand Loup »).
5. « Grille des Morts », ferme le royaume de Hel.

23. *Cinq centaines de portes*
Et quarante en outre
Je crois qu'il y a à Valhöll;
Huit centaines[1] *d'*einherjar
Sortiront en même temps par chaque porte
Quand ils s'en iront combattre le loup.

24. *Cinq centaines de chambres*
Et quarante en outre
Je crois que Bilskirnir[2] *contient;*
Des édifices aux hautes poutres
Que je connais,
Celui de mon fils est le plus grand.

25. *Heidrûn s'appelle la chèvre*
Qui se tient sur la halle de Herjafödr
Et broute les rameaux de Lœradr[3]*,*
Elle doit remplir une cuve
Du pur hydromel.
Cet élixir ne saurait tarir.

26. *Eikthyrnir*[4] *s'appelle le cerf*
Qui se tient sur la halle de Herjafödr
Et broute les rameaux de Lœradr;
De ses cornes, l'eau ruisselle
Dans la source de Hvergelmir,
C'est là que toute rivière a son origine.

27. *Síd et Víd*[5]*,*
Sœkin et Eikin,

1. Il s'agit dans cette strophe de la grande centaine germanique, qui vaut 120. Les nombres donnés ici ont certainement une valeur symbolique, que nous ne pénétrons pas.

2. Séjour de Thórr (« Lumière Décroissante » [?]).

3. L'arbre Yggdrasill. On notera l'extrême fréquence avec laquelle il est ici évoqué.

4. *Eikthyrnir* : « Épines du Chêne » (?).

5. Les strophes 27 à 29 sont la Thula des rivières. Quelques-unes ont des noms intelligibles : *Síd*, « Lente » ; *Víd*, « Large » ; *Sækin*, « Jaillissante » ; *Eikin*, « Véhémente » ; *Svöl*, « Fraîche » ; *Gunnthró*, « Rogue » ; *Fjörn*, « Prompte » ; *Fimbulthul*, « Grand Prophète » (?) ; *Rennandi*, « Courante ; *Gömul*, « Vieille » ; *Geirvimul*, « Grouillante de Lances » ; *Thyn*, « Bruissante » ; *Vin*, « Amie » (?) ; *Höll*, « Déclive » ; *Grád*, « Gloutonne », *Gunnthorin*, « Hardie au Combat » ; *Nyt*, « Profit » ; *Hrönn*, « Vague » ; *Slid*, « Périlleuse » » ; *Hrid*, Bourrasque » ; *Sylgr*, « Gouffre » ; *Ylgr*, « Louve » ; *Vid*, « Large » ; *Strönd*, « Berge » ; *Gjöll*, « Tumultueuse » ; *Leiptr*, « Feu du Ciel » ; *Kerlaug*, « Bain Brûlant ».

Svöl et Gunnthró,
Fjörn et Fimbulthul,
Rín et Rennandi,
Gipul et Göpul,
Gömul et Geirvimul,
Elles ceignent les domaines des dieux,
Thyn et Vin,
Thöll et Höll,
Grád et Gunnthorin.

28. *L'une s'appelle Vína*
L'autre, Vegsvinn,
Une troisième, Thjódnuma,
Nyt et Nöt,
Nönn et Hrönn,
Slíd et Hríd,
Sylgr et Ylgr,
Vid et Vân,
Vönd et Strönd,
Gjöll et Leiptr,
Elles coulent parmi les hommes
Et de là tombent dans Hel.

29. *Körmt et Örmt*
Et les deux Kerlaug,
Celles-là, Thórr doit les guéer
Chaque jour
Quand il va rendre verdict
Sous le frêne Yggdrasill,
Car le pont des Ases
Brûle tout entier,
Les eaux sacrées bouillonnent.

30. *Gladr et Gyllir*[1],
Glær et Skeidbrimir,
Silfrintoppr et Sinir,
Gísl et Falhófnir,

1. La strophe 30 donne les noms des chevaux : *Gladr*, « Brillant » ; *Gyllir*, « Jaune d'or » ; *Glær*, « Lumière » ; *Skeidbrimir*, « S'ébrouant à la course » ; *Silfrintoppr*, « Crin d'Argent » ; *Sinir*, « Tard Puissant » ; *Gísl*, « Rai de Soleil » ; *Falhófnir*, « Dont les sabots sont cachés par le poil » ; *Gulltoppr*, « Crin d'Or », *Léttfeti*, « Pieds Légers ».

Gulltoppr et Léttfeti,
Ce sont les coursiers que chevauchent les Ases
Chaque jour
Quand ils vont rendre verdict
Sous le frêne Yggdrasill.

31. *Trois racines*
Partent dans trois aires
Du frêne Yggdrasill;
Hel demeure sous l'une,
Sous l'autre, les Thurses du givre,
Sous la troisième, l'espèce humaine.

31*bis*[1]. *Un aigle siège*
Sur les rameaux du frêne,
On dit qu'il sait maintes choses;
Un faucon
Entre ses yeux veille,
S'appelle Vedrfölnir[2].

32. *Ratatoskr*[3] *s'appelle l'écureuil*
Qui doit grimper
Le frêne Yggdrasill;
Les messages de l'aigle
Il doit rapporter de là-haut
Et les dire en bas à Nidhöggr[4].

33. *Il y a aussi quatre cerfs*[5]
Dont le rôle est
De grignoter, tête renversée:
Dáinn et Dvalinn,
Dúneyrr et Durathrór.

1. Ne figure pas dans l'original. Est ordinairement reconstituée à partir du chap. 16 de la *Gylfaginning.*

2. « Couvert de cendres par le vent » (?).

3. « Dent de Rongeur. »

4. Le dragon qui vit dans Hel.

5. La strophe 33 appelle une intéressante remarque : les quatre cerfs, têtes renversées, c'est-à-dire tournées par-dessus l'encolure, vers la queue, rappellent immanquablement un motif iconographique extrêmement fréquent dans l'art viking. S'agirait-il d'une image connue de l'auteur et ainsi décrite ? On possède plusieurs poèmes de scaldes qui sont des descriptions de boucliers ou de halles richement décorés.

34. *Il y a plus de serpents*[1]
Gisant sous le frêne Yggdrasill
Que ne le soupçonne un singe malavisé.
Góinn et Móinn,
Ce sont les fils de Grafvitnir,
Grábakr et Grafvölludr,
Ofnir et Sváfnir,
Je crois qu'ils rongeront toujours
Les rameaux de l'arbre.

35. *Le frêne Yggdrasill*
Endure des tourments
Plus qu'hommes ne savent :
Le cerf broute en haut,
Sur les flancs, il pourrit,
Nidhöggr le ronge en bas.

36. *Hrist et Mist*[2],
Je veux qu'elles m'apportent la corne,
Skeggjöld et Skögul,
Hildr et Thrúdr,
Hlökk et Herfjötur,
Göll et Geirölul,
Randgríd et Rádgríd
Et Reginleif;
Elles servent la bière aux einherjar.

37. *Árvakr et Alsvidr*[3],
Les coursiers élancés doivent
Là-haut tirer le soleil;

1. Noms des serpents : *Grafvitnir*, « Loup Fouisseur » ; *Grábakr*, « Dos Gris » ; *Grafvölludr*, « Qui fouit la plaine » ; *Sváfnir*, « Sommeilleux » (noter que c'est aussi un des surnoms d'Ódinn).

2. Thula de valkyries. Quelques traductions : *Skeggjöld*, « Temps des Lances » ; *Hildr*, « Bataille » ; *Thrúdr*, « Puissance » ; *Hlökk*, « Éclat » ; *Göll*, « Vacarme » ; *Geirölul*, « Lance pointée vers l'avant » ; *Randgríd*, « Ravage des Boucliers ». Intéressant est *Herfjötur*, litt., « Paralysie du Guerrier ». Il existe, dans les sagas, un substantif *herfjöturr* qui s'applique au combattant soudain saisi de paralysie ou incapable de fuir, de se défendre, voire de faire le geste qui le sauverait. On disait qu'il venait d'être choisi par les valkyries et ne pouvait plus alors opposer aucune résistance. Voir R. BOYER, « Herfjötur(r) », dans *Visages du Destin dans les mythologies, op. cit.*, pp. 153-168.

3. *Árvakr*, « Tôt Levé » ; *Alsvidr*, « Suprêmement Rapide ». La fin de la strophe est obscure. Les Ases auraient caché sous leurs épaules des soufflets pour les rafraîchir dans leur course ? Le texte dit litt. : *du fer froid comme glace.*

Sous leurs épaules
Ont caché les puissances clémentes,
Les Ases, les soufflets.

38. *Svalinn*[1] *s'appelle le bouclier*
Qui se tient devant le soleil,
Le dieu rayonnant;
Mers et montagnes,
Je sais qu'elles brûleraient
S'il tombait de là.

39. *Sköll*[2] *s'appelle le loup*
Qui guide le dieu à face brillante
Jusqu'à l'abri des forêts[3]*;*
Et l'autre, Hati,
C'est le fils de Hródvitnir[4],
Il précède l'épouse éblouissante du ciel.

40. *De la chair d'Ymir,*
La terre fut créée,
Et de son sang, la mer,
Les montagnes, de ses os,
Les arbres, de ses cheveux,
Et de son crâne, le ciel.

41. *Mais de ses cils,*
Les clémentes puissances firent
Midgardr pour les fils des hommes;
Et de sa cervelle
Furent façonnés
Tous les mauvais nuages[5].

42. *Il a la faveur d'Ullr*
Et celle de tous les dieux
Celui qui le premier touche à la flamme;
Car les mondes s'ouvrent

1. *Svalinn*, « Glacial ». Comparer avec *Sigrdrífumál* (str. 15).
2. *Sköll*, « Alarme ». Le soleil *(dieu à face brillante)* est précédé et suivi d'un loup. Pour les amateurs d'interprétations naturalistes, il peut s'agir dans cette strophe et dans la précédente d'une image de l'éclipse solaire et de la parhélie.
3. L'horizon, sans doute.
4. Le loup Fenrir.
5. Nuages de grêle ou d'orage.

Pour les fils des Ases
Quand on enlève le chaudron du feu[1].

43. *Les fils d'Ívaldi*[2]
Allèrent autrefois
Créer Skídbladnir,
Le meilleur des bateaux
Pour le clair Freyr,
Pour l'irréprochable fils de Njördr.

44. *Le frêne Yggdrasill*
Est le plus grand des arbres,
Skídbladnir, des bateaux,
Ódinn, des Ases,
Des étalons, Sleipnir,
Bifrost, des ponts,
Bragi, des scaldes,
Hábrók[3]*, des autours,*
Et des chiens, Garmr.

45. *J'ai a présent élevé mon visage*[4]
Devant les fils des dieux de la victoire,
Ainsi faut-il susciter le secours;
A tous les Ases
Qu'en parvienne la nouvelle
Sur les bancs d'Aegir,
Au festin d'Aegir.

46. *Je m'appelle Grímr,*
Je m'appelle Ganglari,
Herjan et Hjálmberi,
Thekkr et Thridi,
Thundr et Udr,
Helblindi et Hár[5],

1. Strophe tout à fait obscure. Doit reposer sur des pratiques magiques dont le sens est perdu.
2. Les nains. Voir *Gylfaginning* chap. 43.
3. On appréciera le nom de l'autour : *Hábrók*, « Hautes Braies »!
4. C'est le troisième et dernier temps du poème. Ódinn entame un chant de triomphe au cours duquel il va révéler son identité.
5. *Grímr*, « Masqué »; *Ganglari*, « Fatigué de Voyager »; *Herjan*, « Seigneur des Armées »; *Hjálmberi*, « Porte-Heaume »; *Thekkr*, « Bien-Aimé »; *Thridi*, « Troisième » (comparer avec *Gylfaginning*); *Udr*, « Aimé »; *Helblindi*, « Aveugle de Hel »; *Hár*, « Très-Haut ».

47. *Sadr et Svipall*
Et Sanngetall,
Herteitr et Hnikarr,
Bileygr, Báleygr,
Bölverkr, Fjölnir,
Grímr et Grímnir,
Glapsvidr et Fjölsvidr[1],

48. *Sídhöttr, Sídskeggr,*
Sigfödr, Hnikudr,
Alfödr, Valfödr,
Atrídr et Farmatýr,
D'un seul et même nom
Je ne m'appelle jamais
Depuis que je vais parmi les hommes[2].

49. *Je me suis apppelé Grímnir*
Chez Geirrödr
Et Jálkr chez Ásmundr,
Mais Kjalarr
Quand je menai une luge;
Thrór au thing,
Vidurr au combat,
Óski et Ómi,
Jafnhár et Biflindi,
Göndlir et Hárbardr chez les dieux[3].

50. *Svidurr et Svidrir,*
Je m'appelai chez Sökkmimir
Et j'abusai ce vieux géant
Quand, de l'illustre fils
De Midvitnir je fus,
A moi seul, le meurtrier[4].

1. *Sadr*, « Véridique » (?); *Svipall*, « D'apparence changeante »; *Sanngetall*, « Bien Devinant »; *Herteitr*, « Joyeux parmi les Guerriers »; *Hnikarr*, « Qui frappe »; *Bileygr*, « Borgne » (?); *Báleygr*, « Œil de Feu »; *Bölverkr*, « Fauteur de Malheur »; *Fjölnir*, « Polymorphe »; *Glapsvidr*, « Affolant »; *Fjölsvidr*, « Très Sage ».

2. *Sidhöttr*, « Chapeau tiré sur les yeux »; *Sídskeggr*, « Longue Barbe »; *Sigfödr*, « Père de la Victoire »; *Alfödr*, « Père Universel »; *Valfödr*, « Père des Occis »; *Atrídr*, « Assaillant »; *Farmatýr*, « Dieu des cargaisons ».

3. *Óski*, « Désirant »; *Jafnhár*, « Également Haut »; *Biflindi*, « Secoueur de Bouclier »; *Hárbardr*, « Barbe Grise ».

4. Évocation de prouesses inconnues.

51. *Ivre tu es, Geirrödr,*
Tu as trop bu;
Tu as beaucoup perdu
En perdant mon aide:
La faveur de tous les einherjar
Et celle d'Ódinn.

52. *Quantité de choses t'ai dites*
Mais tu en as peu retenu;
Tes amis t'ont abusé;
L'épée de mon ami
Je vois gésir,
Toute dégouttante de son sang.

53. *Le cadavre transpercé de l'épée*
Va maintenant revenir à Yggr[1],
Ta vie, je sais qu'elle est écoulée;
Hostiles sont les Dises,
Regarde à présent Ódinn,
Approche-toi de moi si tu en as la force!

54. *Ódinn à présent je m'appelle,*
Yggr auparavant je m'appelai,
Je m'appelai Thundr avant cela,
Vakr et Skilfingr,
Váfudr et Hroptatýr,
Gautr et Jálkr parmi les dieux,
Ofnir et Sváfnir.
Je crois qu'ils ont tous
Fait un avec moi[2]. »

Le roi Geirrödr était assis, son épée sur les genoux, dégainée à demi. Quand il entendit que c'était Ódinn qui était là, il se leva et voulut le retirer des feux. L'épée lui échappa des mains, les gardes vers le sol. Le roi trébucha et tomba en avant, mais l'épée le transperça et il reçut la mort. Ódinn disparut alors. Et Agnarr fut roi là longtemps ensuite.

1. « Redoutable » (Ódinn).
2. *Thundr*, « Bruyant »; *Vakr*, « Alerte »; *Váfudr*, « Vagabond »; *Hroptatýr*, « Crieur des Dieux »; *Gautr*, « Got ». On notera qu'Ódinn est désigné, dans ce poème et dans les *Eddas* en général, par plus de soixante-dix noms différents. Comme le dit Björn Collinder, Ovide n'en trouve que dix pour Bacchus.

Conclusion

La question que l'on peut se poser devant cet ensemble complexe et hautement élaboré de mythes et de symboles, de légendes, d'aventures et de magie, est de savoir quel retentissement il a pu avoir sur les hommes de l'époque. Tant pour décrypter les *kenningar* que pour percer les mystères des runes, il fallait science et patience. La *Saga de Gísli Súrsson*, hautement sujette à caution sur le plan historique, toutefois, rapporte que Gísli, ayant tué son beau-frère Thorgrímr, s'en vanta imprudemment dans une strophe particulièrement savante. Et l'on voit sa sœur, Thórdís, veuve de la victime, apprendre la strophe, se la répéter, la déchiffrer patiemment pour en percer finalement le sens. Est-ce à dire que les poèmes eddiques, relevant d'un art aussi évolué, n'étaient intelligibles qu'à une élite ? (Thórdís était femme de chef, elle-même de haute famille.) Hormis les préceptes populaires que contiennent les *Hávamál*, la mythologie nordique dans son ensemble était-elle affaire de caste restreinte en nombre, le peuple n'y ayant que peu de part ?

Rien ne serait plus faux que de le croire. Nous avons tenté de montrer comment ces mythes correspondent intimement aux goûts des hommes de ce temps. La forme raffinée des poèmes de l'*Edda*, l'« esprit de la lutte » *(víghugr)* qui les habite, la sagesse, mystérieuse souvent, qu'ils traduisent correspondaient à la façon de vivre, d'aimer et de penser des hommes du Nord. La lecture des sagas, complément obligé à l'étude des *Eddas*, en donnerait de surabondantes preuves. Je ne parle pas de foi, de profondeur de foi (qui peut en juger ?) mais de mode de vie, d'environnement de l'existence : les dieux et les grands symboles y étaient sans cesse présents. J'en fournirai deux derniers exemples, deux poèmes encore, qui n'appartiennent pas aux

Eddas. L'un fut composé vers 961. Il date donc de la grande époque, l'âge d'or de la conception première, sans doute, de l'*Edda poétique.* L'autre doit avoir vu le jour vers 1200, deux siècles, donc, après la conversion de l'Islande au christianisme. Le premier montrera la profondeur à laquelle descendait dans le cœur des hommes l'image des dieux du Nord. Le second manifeste, non sans une sorte de nostalgie, quelle fascination pouvaient exercer, à distance, malgré le recul, les grandioses images et la sobre sagesse des « récits anciens ». Forme parfaite, mouvement, savoir antique : on y retrouve les trois clefs de voûte de cet édifice. L'un est parfaitement païen, l'autre, profondément chrétien. N'importe : ce sont les fleurons, les plus beaux peut-être, de la littérature scandinave, islandaise particulièrement, et ils ne pouvaient ni l'un ni l'autre exister sans les *Eddas.*

De toute manière, il convenait qu'Egill Skallagrímsson, qui nous a guidés dans cette incursion à travers l'univers de la religion nordique, fût celui qui nous offrirait, à la mode scandinave, un « cadeau d'adieu ». En 961, donc, il perd son fils Bödvarr, mort par noyade; quelque temps avant, son autre fils, Gunnarr, était mort de maladie. Egill aimait Bödvarr plus que tout. Il compose pour exhaler sa douleur le *Sonatorrek (Irréparable Perte des fils).* C'est la mer qui le lui a ravi, la déesse de la mer, Rán, et son époux, Aegir. C'est le maître des destinées Ódinn, auquel Egill a voué un culte constant toute sa vie, qui l'a privé de descendance, à un âge où il n'est plus question d'avoir d'autres enfants. Pour les Vikings de ce temps-là, il n'était pas de coup plus rude. Va-t-il se répandre en imprécations, en menaces, rejeter sa foi, maudire, blasphémer? Certes, des cris de douleur lui échappent, avec la poignante évocation des jours heureux et de ce fils pour lequel il avait admiration et tendresse, sentiments tellement rares chez ce héros intrépide et dur. Mais le fond n'est pas ébranlé. Ódinn qui dispose de tout et de tous ne lui a pris qu'une partie de son bien : car il lui a fait aussi le plus rare, le plus précieux don qui soit, celui de poésie par laquelle le scalde enchante sa douleur, la transfigure et la transforme en un dernier acte de foi.

L'IRRÉPARABLE PERTE DES FILS

1. *M'est bien pénible*
De mouvoir la langue
Et de soulever

La mesure du chant[1]*;*
N'est point prometteur
Le larcin de Vidurr[2]
Ni facile à tirer
De la cachette de l'âme[3].

2. *Ne jaillit point sans peine*
– Car chagrin provoque
Cette oppression –
Du séjour de pensée
L'heureuse trouvaille
De l'époux de Frigg[4]
Autrefois emportée
De Jötunheimr,

3. *La sans défaut*
Qui remit en marche
Le vaisseau
De Nökkver.
Le sang du géant
Gronde
En bas des portes
Du hangar à bateaux de Náinn[5].

4. *Car mon lignage*
Au terme touche,
Foudroyé à outrance
Comme arbres en forêt;
N'est point homme joyeux
Celui qui les membres porte
De ses parents morts
Des bancs[6] *jusques en terre.*

1. *La mesure du chant :* la langue.
2. *Le larcin de Vidurr* (Ódinn) : la poésie. Revoir le mythe de l'« invention » de la poésie, *supra*, p. 116.
3. *La cachette de l'âme :* le cœur.
4. *L'heureuse trouvaille de l'époux de Frigg* (Ódinn) : la poésie. On notera qu'Ódinn revient presque à chaque strophe et à plusieurs reprises parfois.
5. La traduction de cette strophe, des plus obscures, n'est qu'une conjecture. Nökkver est un *heiti* pour « nain ». Dans l'histoire de la conquête de la poésie par Ódinn, il est question de deux nains qui noient un géant puis remettent à flot le navire qu'ils ont renversé pour commettre leur crime. S'agit-il de cela? *Le sang du géant* (Ymir) : la mer. *Les portes du hangar à bateaux de Náinn* (un nain) : la falaise. Egill entend le bruit de la mer et cela lui rappelle son chagrin.
6. Depuis la salle commune.

5. *Pourtant il faut*
Que de ma mère la mort
Et de mon père la perte
D'abord je dise,
Et je l'exhale
Du temple des paroles[1],
La charpente de louange
Que le langage orne de feuilles.

6. *Cruelle me fut la brèche*
Que la vague opéra
Dans la haie des parents
De mon père;
Vacante je sais
Et large ouverte
La faille que la mer
Fit en prenant mon fils.

7. *Féroce Rán*[2]
A fait ravage autour de moi,
Dépourvu suis
De ceux qu'aimai;
La mer a rompu
Les liens de ma race,
Le ferme fil
Entre mes mains.

8. *Sache si cette offense*
Par l'épée se réglait,
Que le brasseur de bière[3]
Aurait fini son temps;
Si je pouvais rencontrer
Le frère du tourment de la vague[4]
Je l'irais affronter,
Lui et l'épouse d'Aegir.

9. *Pourtant, je n'eusse point*
Pensé avoir la force
D'entrer en litige

1. La bouche.
2. La déesse de la mer. Son nom signifie « pillage ».
3. Aegir, dieu de la mer, brasseur des dieux.
4. Le vent, représenté par un géant dans la mythologie. Son frère est Aegir.

Avec la meurtrière du fils[1],
Car à tout le peuple
Éclate aux yeux le fait :
Le vieux féal
Est sans descendance.

10. *La mer m'a fait*
Grand pillage,
Cruel de dire
La perte des parents,
Depuis que le
Bouclier de ma race
Sur les chemins de joie[2],
Mort, a disparu.

11. *Je le sais bien moi-même*
Que dans mon fils
Ne croissait point
Nature de mauvais féal,
Si ce bois de l'écu[3]
Avait atteint maturité
Tant que le Got des armées[4]
Ne l'eût saisi.

12. *Il estimait toujours*
Ce que disait son père
Quand même tout le peuple
Autre chose eût dit,
Il me soutenait
Plus que nul autre
Et de ma force était
Le plus sûr soutien.

13. *Souvent me rappelle*
Le souffle
Du géant[5],

1. *La meurtrière du* (de mon) *fils* : Rán, la mer.
2. Les chemins de la mort (joyeuse pour les braves). Cette idée revient dans d'autres poèmes.
3. *Bois* (ou arbre) *de l'écu : kenning* classique pour « homme ». « Cet homme » : mon fils.
4. Óðinn.
5. L'esprit. A la création de l'homme, un des dieux (les dieux descendent des géants) lui insuffla l'esprit.

L'absence de frères[1],
J'y réfléchis
Quand s'enfle la bataille,
Je scrute alentour
Et pense à ceci :

14. *Quel autre féal*
Fidèle envers moi
Me protégera
Dans la bataille?
M'en est souvent besoin
Près des perfides;
Me faut voler prudent
Si mes amis décroissent.

15. *Bien dur à trouver*
Celui que pouvons croire
Parmi le peuple
De la potence d'Elgr[2]
Car il est bon pour Hel
Qui rejette sa race
En vendant pour des bagues
Le cadavre de son frère[3].

16. *Souvent je trouve*
Que qui demande argent[4]
....

17. *On dit aussi*
Que nul n'obtient
Compensation pour fils
S'il n'en engendre lui-même
Un autre
Qui pour autrui soit
Estimé même homme
Que son frère.

1. *Frères,* et plus loin, *amis,* sont à prendre au sens large : ceux que l'on aime, ici, les fils.
2. Ódinn. *La potence d'Elgr* : l'arbre Yggdrasill (auquel fut pendu Ódinn pour connaître les runes, *cf. Hávamál,* v). *Le peuple de la potence d'Elgr* : les êtres créés, ici les humains.
3. Celui qui accepte de percevoir compensation en argent *(des bagues)* pour la mort de son frère au lieu de le venger dans le sang est tout juste bon à mourir. L'esprit viking, ici, éclate. Le plus grand chagrin d'Egill vient de ce qu'il ne peut tirer vengeance de la mort de ses fils.
4. La strophe 16 est très mutilée.

18. *Je n'aime plus*
La compagnie des hommes,
Quand même chacun
Y maintiendrait la paix;
Au palais de Bileygr [1]
Le fils est arrivé,
L'enfant de ma femme,
Retrouver les siens.

19. *Mais le prince*
Du moût du malt [2]
D'un cœur ferme
Contre moi se dresse;
Je ne puis plus
Maintenir droit
Le char de la raison [3],
La proue du sol [4].

20. *Depuis que le feu de la fièvre*
Haineusement
Ravit mon fils [5]
De ce monde,
Lui dont je sais
Qu'il évita,
Prudent, la tare
De l'opprobre.

21. *Je me souviens encore*
Quand l'ami des Gots [6]
Enleva
Dans le monde des dieux
Le frêne de ma race [7],
Celui qui crût de moi
Et de la souche parente
De ma femme.

1. Ódinn.
2. La bière se fait avec le malt. *Le prince du moût du malt*: Aegir.
3. La tête.
4. Image hardie pour le corps de l'homme qui serait la proue du bateau que serait la terre.
5. C'est à son autre fils, Gunnarr, mort de maladie (fièvre) qu'il pense.
6. Ódinn.
7. Mon fils.

22. *J'avais bons rapports*
Avec le seigneur à la lance[1],
J'étais sans crainte,
Plaçant en lui ma foi,
Avant que l'ami des chars,
Le chef de la victoire
N'eût déchiré
Notre amitié.

23. *Aussi je ne sacrifie point*
Au frère de Vili[2],
Au seigneur des dieux
De bon cœur,
Bien que l'ami de Mímir
M'ait fait en compensation
De mon malheur un don
Que je tiens pour le meilleur.

24. *Il m'a doté d'un art,*
L'ennemi du Loup,
L'habitué au combat[3],
Dépourvu de défaut[4]
Et de cette nature
Qui me fit obliger
Mes ennemis à dévoiler
Leurs supercheries[5].

25. *A présent tout m'est dur :*
La sœur de Njörvi,
Ennemi du Double[6],
Sur le cap se tient;
Serai pourtant joyeux,

1. Ódinn, ainsi que *l'ami des chars* et *le chef de la victoire.*
2. Ódinn, ainsi que *le seigneur des dieux* et *l'ami de Mímir.*
3. *L'ennemi du Loup* (Fenrir), *l'habitué au combat* : Ódinn.
4. La poésie, *cf.* str. 3.
5. Le sens des quatre derniers vers serait : Ódinn m'a fait don d'une nature telle que les ennemis qui cherchent à me trahir sont obligés de dévoiler ouvertement leur haine.
6. Le *Njörvi ennemi du Double* – traduction hypothétique – serait le loup Fenrir, ennemi d'Ódinn et de son fils (ou dédoublement) Vidarr. La sœur de Fenrir est Hel, déesse de la mort. Elle se tient sur le cap Digranes, où a été inhumé Bödvarr.

De bon vouloir,
Et sans crainte
Mort attendrai.

A l'inverse, à la fin du XIIᵉ siècle sans doute, un poète chrétien inconnu, pénétré de la foi et des mystères de sa religion, grand lecteur de la Bible, de l'Apocalypse et de la récente traduction islandaise des *Disticha Catonis,* compose un poème où il dit sa foi : le *Sólarljód (Lai du Soleil).* Un père revient après sa mort revoir son fils. Il lui rappelle les fautes à éviter, lui donne des conseils de droiture et de vertu, et, pour l'aider à mener bonne vie, cette vie qu'il a tant aimée lui-même et qu'il n'a quittée qu'à grand regret, il lui décrit les affres de l'enfer et les délices du paradis. L'argument, on le voit, est tout chrétien et pourrait n'avoir donné lieu qu'à une de ces sèches homélies comme les aimait le Moyen Age. Il n'en est rien. Si le fond est chrétien, la forme est tout eddique. Les préceptes ont la verdeur et le réalisme de ceux des *Hávamál*; tout un peuple aux noms bien connus de nous, tout un réseau d'évocations mythiques familières reviennent ici; de troublants parallèles associent archanges et valkyries; serpents, loups et aigles hantent ces lignes comme celles des *Vafthrúdnismál*; le ton épique retrouve la geste de Sigurdr; il n'est jusqu'aux sorcières qui chevauchent ici comme dans les *Hávamál*; les visions centrales – le meilleur s'il se peut de ce chef-d'œuvre fier et fort – évoquent irrésistiblement la *Völuspá.* Pourtant, j'insiste, rien ne permet de mettre en doute le catholicisme de l'auteur. Mais l'esprit de l'*Edda* n'était pas mort. Il en demeure ici ce qui ne doit pas périr : la beauté formelle, le souffle vivant, l'amour du mystère.

LE LAI DU SOLEIL

1. *Biens et vie*
Otait aux fils des hommes
Le cruel Greppr [1].
Des chemins

1. Les strophes 1 à 7 constituent la première partie qui raconte une sorte d'apologue : un bandit, Greppr, dans un moment de repentir, offre l'hospitalité à un misérable, Gestr, qui, en guise de remerciement, tue Greppr. Avant de mourir, celui-ci voit ses péchés pardonnés par le Seigneur qui en charge son meurtrier. Le premier vers retrouve littéralement un vers de la strophe 58 des *Hávamál. Greppr* : celui qui agrippe les gens, bandit.

Qu'il gardait,
Nul ne sortait vivant.

2. *Seul, il mangeait*
Bien souvent.
Oncques il n'invita homme à sa table,
Jusqu'à ce que l'épuisé
Et sans forces,
Gestr, vienne à passer.

3. *Avait soif*
Déclara l'épuisé,
Et était affamé[1].
D'un cœur apeuré
Il dit faire confiance
A celui qui avait été méchant.

4. *A manger et à boire*
Il donna à l'épuisé,
D'un cœur sincère
De Dieu il se souvint
Et fut bon envers lui,
Car il se connut méchant

5. *L'autre se leva,*
Pensant à mal,
Point ne reçut avec gratitude.
Son péché s'enfla,
Il tua l'endormi,
Le sage, le très prudent.

6. *Dieu du ciel*
Il[2] *pria de l'aider*
Quand il s'éveilla, blessé à mort;
Mais celui-là pouvait
Qui, sans offense, l'avait trahi,
Prendre le faix de ses fautes.

7. *Saints anges*
Descendirent du ciel
Et emportèrent son âme;
Dans la vie pure

1. Les trois premiers vers rappellent les *Hávamál* (str. 4).
2. Il : Greppr.

Elle vivra
Éternellement chez Dieu tout-puissant.

8. *Richesses ou santé*
Nul homme n'en décide
Même si tout lui est facile.
Plus d'un est assailli
Par ce qu'il attend le moins :
Nul ne décide soi-même de la paix[1].

9. *Ils ne pensaient pas,*
Unnarr et Sævaldr[2],
Que chance les trahirait;
Nus ils devinrent,
Dépourvus de tout,
Et coururent comme loups dans le bois.

10. *Empire des sens*
A chagriné plus d'un :
Souvent advient tourment de femmes.
Maléfiques elles sont devenues
Bien que le Dieu puissant
Les ait créées pures.

11. *En paix ils étaient,*
Sváfadr et Skarthedinn[3],
Nul ne pouvait de l'autre se passer,
Avant que la fureur ne les possède
Pour une femme :
Elle fut placée pour leur malheur.

12. *A cause de la blanche vierge*
A rien n'eurent plus goût,

1. Les strophes 8 à 28 forment la deuxième partie : le père donne à son fils des conseils sous forme d'exemples, quatre en tout : deux riches qui sont précipités dans la misère; deux amis intimes qui s'entre-tuent pour une femme; un couple que sa licence et sa présomption ont conduit en enfer; un traître qui manque à la foi jurée. La strophe 8 est exactement, fond et forme, dans le style des *Hávamál*. Voyez strophes 10, 40 et surtout 78 de ce dernier poème.

2. Noms inventés mais parfaitement dans la tradition de l'*Edda*. *Unnarr*, « Celui qui prend ses aises »; *Sævaldr*, « Celui qui commande en mer », nom typique pour un « roi de mer ». La valeur de parabole et le symbolisme chrétien de ces noms et de ces histoires sont tout aussi clairs que leurs allures eddiques.

3. Noms fabriqués dont on a fait remarquer qu'ils évoquaient des héros bien connus de l'époque païenne, *Sváfa*, du cycle épique de l'*Edda*, *Skarphedinn*, de la *Saga de Njáll*.

Ni jeux ni clairs jours.
De rien
Ne se souvenaient
Sinon de ce corps clair[1].

13. *Sinistres leur devinrent*
Les sombres nuits;
Doux sommeil n'eurent plus.
Mais de ce tourment
Haine naquit
Entre les amis intimes.

14. *Monstruosités sont*
En tous lieux
Cruellement payées.
En duel ils allèrent
Pour la femme avisée
Et reçurent mort tous deux.

15. *Commettre présomption,*
Nul ne le devrait,
Cela, je l'ai vu en vérité,
Car ceux qui s'y adonnent
Pour la plupart
S'éloignent de Dieu.

16. *Puissants ils étaient*
Rádny et Vébodi[2]
Et croyaient ne faire que le bien.
A présent ils sont assis et tournent
Leurs blessures, puis l'une, puis l'autre,
Vers les flammes.

17. *En eux-mêmes ils croyaient*
Pensant être seuls
Au-dessus de tous les autres.
Pourtant Dieu tout-puissant
Considéra d'un autre œil
Leur conduite.

1. Réminiscences littérales des *Hávamál*, 92 *(le corps)* et 97 *(corps clair)*.
2. *Rádny :* « Nouveau Pouvoir » (c'est une femme). *Vébodi :* « Maître de Sainteté » (c'est un homme). Encore des noms fabriqués, mais avec un rare bonheur.

18. *Volupté ils commettaient*
De maintes façons
Et l'or était leur joie.
Ils l'ont payé, maintenant
Qu'il leur faut marcher
Parmi le gel et la fournaise.

19. *A tes ennemis*
Ne fais jamais confiance,
Même s'ils t'adressent de belles paroles.
Invoque le bien :
Il est bon que d'un autre
La punition te rende prudent[1].

20. *C'est ce qu'il a pu éprouver,*
Sörli[2] *de bon conseil,*
Quand il se remit au pouvoir de Vígúlfr[3].
Fidèlement il crut
– Mais l'autre le trahit –
Le meurtrier de ses frères.

21. *Trêve il leur fit*
D'un cœur sincère,
Et eux lui promirent de l'or en échange.
Ils feignirent réconciliation
Tant qu'ils burent ensemble,
Puis leur fausseté éclata.

22. *Et puis*
Le lendemain
Quand ils eurent chevauché à Rýgjardalr[4],
De l'épée ils blessèrent
Celui qui était innocent
Et le firent périr.

23. *Son cadavre ils tirèrent*
Sur un sentier secret.

1. Réminiscences littérales des *Hávamál*, 43 et 45; on notera au passage la pensée assez peu chrétienne.
2. Personnage des poèmes héroïques de l'*Edda*, type du preux loyal et fidèle.
3. *Vígúlfr :* nom fabriqué, « Loup du Combat ».
4. *Rýgjardalr :* « Vallées de la sorcière ». On peut lire aussi *Rýgjaldalr*, « Vallées de la calomnie, de l'embuscade ».

Le dépecèrent et le jetèrent dans un puits[1].
Ils voulaient celer la chose
Mais le Seigneur saint le vit
Depuis les cieux.

24. *Le vrai Dieu*
Pria son âme
De venir dans sa joie;
Quant aux assassins,
Je crois que tard seront
Délivrés des tourments.

25. *Prie les vierges*
Amies du Seigneur
D'être douces de cœur envers toi[2]*;*
Une semaine après,
En toutes choses, tout pour toi
Ira selon ta volonté et tes désirs[3].

26. *Les œuvres de colère*
Que tu as perpétrées,
Tu ne les répareras point par le mal;
Celui que tu as affligé,
Il faut que tu l'apaises par de bonnes actions;
Cela, dit-on, convient à l'âme.

27. *Il faut invoquer Dieu*
Pour bonnes actions,
Lui qui a créé les hommes.
Gravement s'égare

1. Ici, la réminiscence de la Bible (histoire de Joseph et de ses frères) est plus nette.
2. Les strophes 25 à 75 constituent la troisième partie : le *Lai du Soleil* à proprement parler, avec la série des visions dantesques. C'est le sommet de ce poème.
3. La strophe 25 est un parfait exemple de « coïncidences ». Il s'agit des vierges saintes si souvent invoquées dans la littérature du Moyen Age *(sanctæ virgines, chorus virginum)* et nous les retrouverons à la strophe 73. Mais Finnur Jónsson a pu établir le parallèle – troublant – avec les Dises du paganisme. L'allure de recette qu'a ce précepte *(prie les vierges... une semaine après...)* a d'incontestables résonances magiques.

Tout homme
Qui tarde à aller trouver son père[1].

28. *Utile surtout*
De prier soigneusement
Pour ce qui semble difficile.
Tout échappe
A qui ne demande rien :
Nul ne pense aux besoins de qui se tait.

29. *Tard j'arrivai,*
Tôt appelé,
Aux portes du Juge.
Jusque-là je me dirigeai.
C'est ce qui m'est promis.
Délices sont à qui les réclame[2].

30. *Péchés sont cause*
Que nous quittons avec chagrin
Un monde de terreur.
Nul ne craint
S'il n'a fait le mal.
Il est bon d'être sans tache.

31. *Semblables aux loups*
Paraissent tous ceux
Dont le cœur est faux.
C'est ce qu'éprouveront
Ceux qui devront fouler
Les chemins embrasés[3].

32. *Protecteurs*[4] *amicaux*
Et remplis de sagesse,
Sept en tout t'en enseignerai;
Rappelle-toi-les bien

1. Cette strophe et la suivante retrouvent le style des homélies du Moyen Age. C'était là un genre très connu en Islande. On en possède tout un recueil qui date du XIIe siècle et dont certains textes remontent certainement un siècle plus tôt.
2. Le sens assez obscur semble annoncer les célèbres strophes 33 et suivantes. Tout le monde est appelé aux *portes du Juge,* mais on y va à contrecœur *(tard)* quoique l'on sache que *délices* s'y trouvent.
3. L'enfer (mais la route de Hel est souvent caractérisée de la même façon. Voyez *Skírnisför* ou *Baldrsdraumar*).
4. Les sept protecteurs sont les sept vertus cardinales.

Et ne les oublie jamais:
Tous sont utiles à apprendre.

33. *Il me faut dire*
Comme je fus heureux
Dans ce monde de joie[1],
Et dire encore
Comme c'est contraints
Que les hommes deviennent cadavres.

34. *Orgueil et plaisir*
Attirent les fils des hommes
S'ils pourchassent les richesses.
Pièces luisantes
Deviennent durables chagrins:
Richesse abuse plus d'un.

35. *Joyeux de maintes choses,*
Tel je parus aux hommes,
Car je ne prévoyais guère.
Ce monde éphémère,
Le Seigneur l'a créé
Tout plein de délices.

36. *Courbé, j'étais assis,*
Longtemps je déclinai,
J'étais tant ardent à vivre.
Mais Celui-là décida
Qui est puissant:
Parcourus sont les chemins de qui doit mourir.

37. *Les chaînes de la Mort*
Rudement attachées
A mes flancs m'enserrèrent.
Je voulus les rompre
Mais elles étaient solides.
Libre, il est facile d'aller.

38. *Seul je savais*
Comme de toutes parts
Les chagrins me gonflaient.
Les vierges de la Mort

1. Voici les strophes les plus connues du *Sólarljód*. Le ciel est magnifique mais... la terre est bien belle.

Qui me font frissonner
Chaque soir m'invitaient chez elles.

39. *Je vis le Soleil*[1],
Véritable étoile du jour,
Sombrer dans le monde du vacarme
Mais j'entendais d'autre part
Les grilles de la Mort[2]
Sinistrement grincer.

40. *Je vis le Soleil*
Marqué de lettres sanglantes[3]*;*
J'avais alors presque quitté ce monde.
Puissant il me parut
De bien des façons,
Plus que jamais auparavant.

41. *Je vis le Soleil,*
Il me sembla
Que je voyais Dieu adorable.
Devant lui je m'inclinai
Pour la suprême fois
Dans ce monde périssable.

42. *Je vis le Soleil,*
Il rayonnait tant
Que je crus perdre sens.
Mais les flots de Gjölf[4]
Mugissaient de l'autre côté
Tout mêlés de sang.

43. *Je vis le Soleil*
D'un regard vacillant,
Atterré et angoissé,
Car mon cœur

1. Voici les sept strophes de vision. Quel est le Soleil? Celui que l'on voit une dernière fois avant de mourir, symbole des joies de ce monde? Une image de l'Anté christ qui nous fait désirer les plaisirs terrestres plutôt que les béatitudes célestes? Ou bien tout simplement le symbole de la vie engloutie par la mort?

2. *Les grilles de la mort* rappellent Valgrind : grilles du séjour de Hel.

3. Voyez *Sigrdrífumál* (str. 15) où les runes sont dites gravées sur le bouclier du soleil.

4. Il doit s'agir d'une rivière dont le nom rappelle Gjöll du paganisme. Dans une perspective chrétienne, Gjölf peut être la mer des trépassés.

Était tout
Réduit en éclats.

44. *Je vis le Soleil,*
Rarement plus affligé,
J'avais alors presque quitté ce monde.
Ma langue
Était comme du bois,
Et au-dehors j'avais froid.

45. *Je vis le Soleil*
Et depuis plus jamais
Après ce triste jour,
Car les eaux des montagnes
Se refermèrent devant moi,
Mais moi, je disparus, appelé loin des tourments.

46. *L'étoile d'Espoir*[1] *vola*
– Alors, je suis né –
Loin de ma poitrine.
Haut, elle vola,
Ne se posa nulle part
Pour pouvoir se reposer.

47. *Plus longue que toutes*
Cette nuit-là[2] *seule*
Où je gisais, roide, sur la paille.
Cela représente
Ce que dit Dieu :
Que l'homme est semblable à la poussière.

48. *Dieu bien-aimé*
Le sait et le sonde,
Lui qui créa terre et ciel,
Combien abandonnés
Beaucoup s'en vont,
Quand bien même ils se séparent des leurs.

49. *De ses propres œuvres*
Chaque homme jouit.

1. L'âme. C'est le thème chrétien classique de la naissance à la vie éternelle et des épreuves de purification que l'âme doit subir (str. suiv.) avant de connaître les béatitudes du paradis.
2. Celle qui suit immédiatement la mort.

Heureux qui fait le bien.
Loin des richesses
Quand me fut destiné
Un lit couvert de sable.

50. *Les exigences de la chair*
Souvent séduisent les hommes,
Pour beaucoup, c'est trop fort.
L'eau purificatrice[1]
Était de toutes choses
Celle que j'abhorrais le plus.

51. *Sur le siège des Nornes*
Je m'assis neuf journées,
De là, je fus emporté à cheval.
Le soleil des sorcières
Luisait sinistrement
Parmi les nuées d'un ciel lourd de pluie[2].

52. *Du dehors et du dedans*
Il me semblait aller
Par les sept mondes[3] *de victoire.*
En haut et en bas
Je cherchais un chemin meilleur
Où les routes me seraient plus faciles.

53. *Il me faut dire*
Ce que d'abord je vis
Quand je fus arrivé dans le monde des tourments[4].
Des oiseaux roussis

1. Les larmes du repentir. Image familière aux homélies (« Il faut laver ses péchés dans les larmes »). Cette interprétation est préférable à celle qui veut y voir l'eau dont on fait la toilette mortuaire du défunt.

2. Le contexte de cette strophe rappelle fortement l'*Edda* : Nornes, chiffre neuf, sorcières. Óðinn aussi reste neuf journées pendu à l'arbre Yggdrasill avant de connaître toute science (*Hávamál*, 139) et le siège des Nornes rappelle le siège du thulr (*Hávamál*, 111). Le cheval évoque celui d'Óðinn ; le soleil des sorcières, la lune. Mais le tout supporte une explication chrétienne. Le siège des Nornes est une métaphore pour le cercueil ; le cheval est celui qui emporte le cercueil, de nuit, à la clarté de la lune.

3. Les sept ciels. L'itinéraire mystique comporte d'abord la traversée du monde des tourments. Mais on sait aussi que le cosmos nordique païen comporte toute une série de mondes concentriques.

4. L'enfer à proprement parler.

Qui étaient des âmes[1]
Volaient nombreux comme moustiques.

54. *De l'ouest je vis*
Voler le dragon d'Espoir,
Il tomba sur le chemin de Glaevaldr.
Mais il secouait les ailes
Si amplement, me sembla-t-il,
Que terre et ciel se brisaient[2].

55. *Du sud je vis venir*
Le Cerf du Soleil[3].
Ils étaient deux à la conduire par les rênes[4].
Ses pieds
Reposaient sur terre,
Mais ses cornes touchaient le ciel.

56. *Du nord je vis*
Chevaucher les fils des nuits sans lune
A sept en tout.
A pleines cornes
Ils buvaient l'hydromel
De la source de Baugregin[5].

57. *Le vent se tut,*
Les eaux s'arrêtèrent,

1. La comparaison des âmes à des oiseaux est un lieu commun chrétien. Pourtant, les Ases et les Géants se transforment aussi en oiseaux s'il le faut (aigle : Ódinn, Thjazi; faucon : Loki, Freyja...).

2. Le caractère apocalyptique de la vision est évident : combat des bonnes et des mauvaises puissances (Apoc., XII, xx, 2). Mais la réminiscence de la dernière strophe de la *Völuspá* (dragon Nidhöggr) est frappante. L'orientation de l'ouest (du crépuscule d'où vient la mort du Christ) retrouve également la *Völuspá*. Le dragon d'espoir est celui qui espère posséder l'âme après la mort, c'est-à-dire Satan, qui s'envole mais tombe dans le chemin de Glaevaldr (la mer). Cette *kenning* existe chez Snorri (*Glaevaldr* : « Vainqueur du Feu »).

3. Le Christ, symbolique médiévale courante.

4. Les deux qui tiennent les rênes : Dieu le Père, et le Saint-Esprit. Les dimensions du char rappellent Isaïe, LXVI, I. Mais nous savons l'extrême ancienneté du char du Soleil et nous connaissons par les *Grímnismál*, strophe 26, les dimensions fantastiques du cerf Eikthyrnir.

5. *Les fils des nuits sans lune* : les sept archanges (Apoc., I, 16 et *Tobie*, XII, 19). *Baugregin* : « le roi des anneaux », image pour Dieu, dispensateur suprême. La source de Baugregin : la source de divine miséricorde, le Christ *(fons misericordiæ)* qui nourrit les anges (*Psaumes*, LXXVII, 25). Mais les fils des nuits sans lune évoquent les nains et Baugregin pourrait convenir à Mímir, dont la source dispense tout savoir. La superposition des deux univers, païen et chrétien, celui-ci surpassant celui-là, est patente.

J'entendis un vacarme féroce.
Pour leurs époux
De fausses femmes
Moulaient de la terre à manger[1].

58. *Sanglantes pierres*
Ces sombres femmes
Traînaient lugubrement.
C'étaient leurs cœurs sanguinolents
Qui leur pendaient sur la poitrine,
Lourds de grand deuil.

59. *Maint homme je vis*
Péri par blessure
Sur ces chemins embrasés.
A tous, les visages
Me parurent rouges
Du sang des sorcières[2].

60. *Maints hommes je vis*
Retournés à la poussière,
Qui s'étaient éloignés des saints sacrements.
Des étoiles païennes
Se tenaient au-dessus de leurs têtes
Marquées de runes maléfiques[3].

61. *Je vis ensuite des hommes*
Qui nourrissent forte envie
Pour la condition d'autrui.
Des runes sanglantes
Étaient sur leurs poitrines
Douloureusement inscrites.

62. *Des hommes je vis là,*
En nombre, malheureux,

1. Vision dantesque, ainsi que la strophe suivante, où il est question de femmes damnées.
2. La strophe 59 doit faire allusion aux supplices de ceux qui ont pratiqué la sorcellerie sur terre.
3. La strophe 60 traite des excommuniés plutôt que des non-baptisés. On retrouve le thème des runes.

Qui s'étaient égarés.
C'est le prix que paie
Quiconque se laisse séduire
Par les méprises de ce monde.

63. *Je vis ensuite des hommes*
Qui de diverses façons
Avaient volé le bien d'autrui.
En groupe ils allaient
Jusqu'au fort de Fégjarn[1]
Portant des faix de plomb.

64. *Je vis ensuite des hommes*
Qui à beaucoup avaient ravi
Biens et vie.
A travers les poitrines
De ces hommes
S'enfonçaient de puissants dragons venimeux[2].

65. *Je vis ensuite des hommes*
Qui point ne voulurent
Respecter les jours saints.
Leurs mains,
Sur des pierres brûlantes,
Étaient de force clouées.

66. *Je vis ensuite des hommes*
Qui par orgueil
S'estimaient plus que de raison.
Leurs vêtements
Étaient étrangement
Ceints de feu.

67. *Je vis ensuite des hommes*
Qui avaient proféré
Mainte parole mensongère sur le compte d'autrui.
Des corbeaux de mort
Leur arrachaient brutalement
Les yeux de la tête[3].

1. « Cupide », nom fabriqué.
2. Le supplice des assassins rappelle fortement la mort de Gunnarr dans le cycle épique des *Eddas*.
3. La strophe 67 évoque très fortement la strophe 45 des *Fjölsvinnsmál*.

68. *Toutes les horreurs*
Qu'encourent les damnés,
Tu ne peux les savoir.
Suaves péchés
Deviennent punitions lourdes :
Malheur suit toujours volupté[1].

69. *Je vis ensuite des hommes*
Qui avaient donné beaucoup
Selon les lois divines[2].
Des cierges purs
Surmontaient leur tête,
Brillant avec éclat.

70. *Je vis ensuite des hommes*
Qui de grand cœur
Avaient secouru les pauvres.
Des anges lisaient
Au-dessus d'eux
Livres et hymnes saints.

71. *Je vis ensuite des hommes*
Qui avaient fort
Mortifié leur chair.
Des anges de Dieu
S'inclinaient devant eux tous :
C'est le plus haut délice.

72. *Je vis ensuite des hommes*
Qui avaient, à leur mère,
Donné de quoi manger.
Leurs couches étaient
Des rayons du ciel
Faites habilement.

73. *Les vierges saintes*
Avaient purifié

1. La strophe 68 termine la description de l'enfer, qui constitue à proprement parler le noyau didactique du poème (str. 53-68). On a fait remarquer qu'il présentait de saisissants parallèles avec les homélies de Grégoire le Grand : l'histoire, en particulier, de Petrus d'Hibernia qui, avant de se faire moine, resta sans conscience fort longtemps ; revenu à lui, il raconta être allé en enfer et décrivit ce qu'il y avait vu.

2. Les strophes 69 à 74 sont consacrées à la peinture des joies célestes, selon les motifs traditionnels de l'époque (cierges, anges, lumière).

De leurs péchés les âmes
Des hommes qui
Pendant maintes journées
S'étaient mortifiés.

74. *Je vis aller par le ciel*
Des chars élevés,
Ils vont par les chemins vers Dieu.
Ceux qui les mènent
Sont les hommes qui furent assassinés
Sans raison aucune.

75. *Père puissant!*
Fils très glorieux!
Saint-Esprit du ciel!
Je te prie de nous délivrer,
Ô toi qui nous créas,
De toutes misères.

76. *Hringvör et Listvör*
Siègent aux portes de Herdís
Assis sur des tabourets d'orgues[1].
Le sang des Nornes
Coule de leur nez :
Il suscite la haine entre les hommes[2].

77. *La femme d'Ódinn*
Rame dans le bateau de la terre,
Assoiffée de stupre.
Ses voiles
Seront tard carguées :
Elles sont fixées à de fortes cordes[3].

78. *Fils, moi seul, ton père,*
T'ai enseigné
Ainsi que les fils de Sólkatla

1. Les strophes 76 à 80 constituent la quatrième partie qui pourrait être une interpolation plus récente. Le sens en est tout à fait obscur.

2. La strophe 76 doit vouloir stigmatiser la rage de guerre. *Hringvör* et *Listvör* sont deux femmes en rapport avec la richesse (*Hringr* : « anneau ») et l'artifice (*List* : « ruse ») des sorcières (?), comme *Herdís.*

3. La strophe 77 semble s'en prendre aux débauchés. *La femme d'Ódinn*, Frigg.

La corne du cerf[1]
Que le sage Vígdvalinn[2]
Sortit du tertre.

79. *Voici les runes*
Qu'ont gravées
Les neuf filles de Njördr[3] *:*
Bödveig, l'aînée,
Kreppvör, la benjamine
Et leurs sept sœurs.

80. *Quelle malédiction*
Ils ont provoquée,
Sváfr et Sváfrlogi[4] *!*
Ils ont versé le sang
Et sucé les blessures,
Toujours accoutumés au mal.

81. *Ce poème*
Que je t'ai enseigné,
Tu le réciteras aux vivants :
Le lai du Soleil
Qui à maints égards
Paraîtra peu mensonger.

82. *Ici, nous nous quittons, toi et moi,*
Et nous nous retrouverons
Au jour de joie des hommes.
Mon Seigneur,
Donne aux morts le repos
Et miséricorde aux autres, qui vivent.

1. *La corne du cerf* doit être en relation avec l'image du Christ, strophe 55. F. Paasche veut voir dans *Sólkatla* (litt., « Chaudron du Soleil ») la femme de l'Apocalypse (Marie, l'Église, la Jérusalem céleste).

2. *Vígdvalinn :* « celui qui est retenu dans le combat » serait Dieu qui a ressuscité son fils. Parallèlement, l'atmosphère eddique de la strophe est saisissante.

3. *Njördr* serait le diable et ses filles, les péchés. *Synd* (« péché » en islandais) est féminin. Selon l'*Edda*, Njördr aurait eu neuf filles symbolisant les vagues de la mer (*cf.* les filles de Hymir, *Lokasenna,* str. 34) qui seraient les mères de Heimdallr. En tout cas, les deux noms retenus, *Bödveig* et *Kreppvör* (en relation avec le malheur et les infirmités), conviennent à des sorcières, des filles de géant, ou des valkyries.

4. *Sváfr* et *Sváfrlogi*, d'une part, pourraient renvoyer à Greppr et Gestr de la strophe 1 et des suivantes, Satan étant le suceur de plaies, selon saint Jérôme (Migne : *Patrologie,* XXIII, p. 261). D'autre part, *Sváfr* rappelle fortement *Sváfnir* (Ódinn), et *Sváfrlogi, Sváfrthorinn* (Ódinn) ou *Sváfr-Logi* (Loki).

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

Comme on l'a dit dans l'« Avertissement », la recherche moderne a considérablement progressé dans le domaine que couvre le présent livre (poésie eddique, *Eddas*, religion et mythologie nordiques, etc.). On en prendra la mesure dans l'excellent *Old Norse-Icelandic Literature. A Critical Guide*, edited by Carol J. Clover and John Lindow, Islandica XLV, Cornell University Press, 1985, en particulier les trois premières sections (Mythology and Mythography, Eddic poetry et Skaldic poetry). Pour un ouvrage encore plus détaillé, voir John Lindow, *Scandinavian Mythology. An Annotated Bibliography,* New York-Londres, 1988.

QUELQUES BONNES ÉTUDES D'ENSEMBLE

W. BAETKE, *Die Götterlehre der Snorra-Edda,* Berlin, 1950 (repris dans ses *Kleine Schriften : Geschichte, Recht und Religion in germanischem Schriftum,* Weimar, 1973).

J. DE VRIES, *Altgermanische Religionsgeschichte*, I-II, Berlin, 2e éd., 1956-1957 (repr. 1970); *Altnordische Literaturgeschichte,* I-II, 2e éd., Berlin, 1967.

F. STRÖM, *Nordisk Hedendom. Tro och sed i förkristen tid*, 2e éd., Göteborg, 1967.

E.O.G. TURVILLE-PETRE, *Myth and Religion of the North,* Londres, 1964; *Origins of Icelandic Literature,* Oxford, 1953.

J. KRISTJÁNSSON, *Eddas and Sagas. Iceland's Medieval Literature,* Reykjavík, 1988.

O. BRIEM, *Heidinn sídur á Íslandi,* Reykjavík, 1955.

G. DUMÉZIL, *Les Dieux des Germains,* Paris, 1959.

H.R. ELLIS DAVIDSON, *Gods and Myths of Northern Europe,* London, 1964.

TEXTES

Vieux norrois

Edda. Die Lieder des Codex Regius nebst verwandten Denkmälern, herausgeben von G. Neckel, 4e éd., revue par H. Kuhn, Heidelberg, 1962. C'est l'édition qui a servi de base au présent ouvrage.

Eddadigte I-II-III, ed. par Jón Helgason, Nordisk Filologi, 1re éd., 1951-1952.

Norrön fornkvaedi : Islandsk samling af folkelige oldtidsdigte om nordens guder og heroer almindelig kaldet Saemundar Edda hins fróda, Sophus Bugge ed., Oslo, 1867 (repr. 1965).

The Poetic Edda. I. Heroic Poems, U. Dronke ed., Oxford, 1969.

Edda Snorra Sturlusonar udgivet efter Håndskrifterne, Copenhague, 1931.

Snorri Sturluson : Edda. Gylfaginning og prosafortellingene av Skáldskaparmál, Copenhague, Nordisk Filologi, 1950.

A. HEUSLER et W. RANISCH, *Eddica minora : Dichtungen eddischer Art aus den Fornaldarsögur und anderen Prosawerken,* Dortmund, 1903.

SNORRI STURLUSON, *Heimskringla* I-II-III, Bjarni Adalbjarnarson ed., Reykjavík, Íslenzk Fornrit XXVI-XXVII-XXVIII, 1941-1951.

QUELQUES TRADUCTIONS

En français : RENAULD-KRANTZ, *Anthologie de la poésie nordique ancienne,* Paris, Gallimard, 1964.

L'Edda. Récits de mythologie nordique par Snorri Sturluson, trad. F.X. Dillmann (traduction partielle), Paris, Gallimard, 1991.

En anglais : *Snorri Sturluson. Edda,* transl. by Anthony Faulkes, Everyman's Library, 1987. Certainement la meilleure traduction existant à ce jour.

QUELQUES ÉTUDES PLUS TECHNIQUES

E. Ó. SVEINSSON, *Íslenzkar bókmenntir í fornöld,* I, Reykjavík, 1962.
K. von SEE, *Germanische Heldensage : Stoffe, Probleme, Methoden : Eine Einführung*, Francfort-sur-le-Main, 1971.
P. HALLBERG, *Den fornisländska poesien,* Stockholm, 1962.

SUR LES VIKINGS

J. BRØNDSTED, *The Vikings,* London, 1960.
G. JONES, *A History of the Vikings,* Oxford, 1968.
P.G. FOOTE et D. WILSON, *Viking Achievement*, London, 1970.
P.H. SAWYER, *The Age of the Vikings,* Londres, 1962; *Kings and Vikings*, Londres, 1982.

SUR QUELQUES DIEUX

G. DUMÉZIL, *Jupiter, Mars, Quirinus,* Paris, 1940; *Loki,* 2e éd., Paris, 1986; *Heur et malheur du guerrier,* Paris, 1969; *Du mythe au roman*, Paris, 1971.
A.G. VAN HAMEL, « Ódinn hanging on the three », dans *Acta Phil. scand.*, n° 7, 1932.
H. LJUNGBERG, *Tor*, I, 1947.
J. DE VRIES, « Heimdallr, dieu énigmatique », dans *Études germaniques*, 1956.
F. STRÖM, « Diser, Nornor, Valkyrior », dans KVAAH, 1954.

CULTE

O. OLSEN, *Hørg, hov og Kirke. Historiske og arkæologiske vikingetidsstudier,* Copenhague, 1966.

DESTIN

W. GEHL, *Der germanische Schicksalsglaube*, Berlin, 1939.
H.R. ELLIS, *The road to Hel*, London, 1943.

MAGIE

D. STRÖMBÄCK, *Sejd. Textestudier i nordisk religionshistoria,* Uppsala, 1935.

On consultera également les nombreux articles du *Kulturhistoriskt Lexikon för Nordisk Medeltid*, 1956-1978, 22 vol. avec les références bibliographiques qui accompagnent chaque article.

Table des textes traduits

1. Edda poétique

2. Edda de Snorri

3. Extraits des Sagas

4. Eddica minora et Eddica apocryphica

5. Poésie scaldique

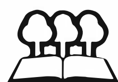
6. Textes connexes

Table des matières

DEUXIÈME PARTIE

LES TEXTES

Achevé d'imprimer
par Dupli-Print à Domont (95)
en août 2015



Fayard s'engage pour
l'environnement en réduisant
l'empreinte carbone de ses livres.
Celle de cet exemplaire est de :
2,300 kg éq. CO_2
Rendez-vous sur
www.fayard-durable.fr

35-8497-6/15
Dépôt légal : novembre 2014
N° d'impression : 2015072812

Imprimé en France